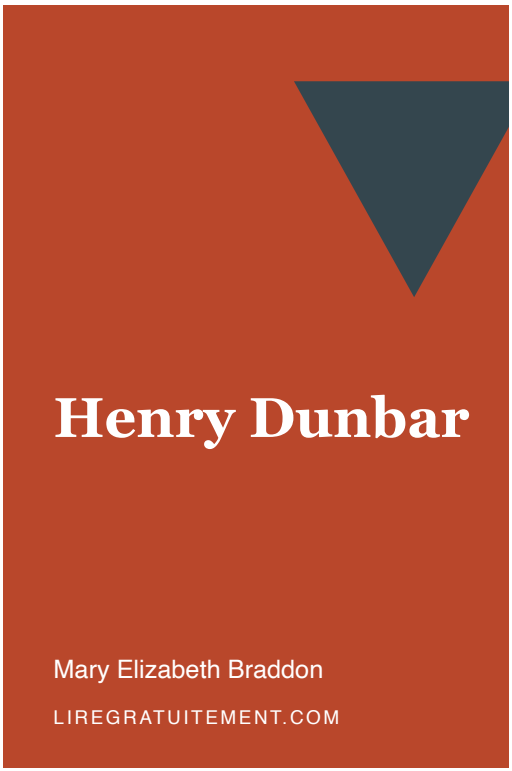


Henry Dunbar

Mary Elizabeth Braddon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

La maison Dunbar, Dunbar et Balderby, banquiers des Indes orientales, était une des plus riches de la Cité de Londres ; elle était même si riche qu'il serait inutile d'essayer de fixer le chiffre de sa richesse. On disait que c'était quelque chose de fabuleux. Les bureaux étaient situés dans une rue étroite et sombre, qui conduisait dans King William Street, et ils n'offraient rien de merveilleux au regard ; mais les caves au-dessous des bureaux, caves fantastiques qui s'étendaient au loin jusque sous l'église Saint-Gundolph, et qui n'étaient séparées que par des cloisons, des caveaux où reposaient les morts, passaient aux yeux du public pour être pleines de tonnes d'or, de barres de métal empilées comme des bûches, et de coffres-forts à secrets introuvables qui regorgeaient de billets de banque, d'actions de chemin de fer, de rentes sur l'État, de bijoux de famille, et de cent autres bagatelles du même genre, dont la moindre eût fait la fortune d'un pauvre homme.

La maison Dunbar avait été fondée presque aussitôt après que les Anglais eurent commencé à devenir puissants dans l'Inde. Elle était une des plus anciennes de la Cité ; et les noms de Dunbar et Dunbar, peints sur les chambranles, et gravés sur de brillantes plaques de cuivre encadrées dans les portes en acajou, n'avaient jamais été effacés ou changés, quoique le temps et la mort n'eussent pas épargné les propriétaires de ce nom.

Les derniers chefs de cette maison avaient été deux frères, Hugh et Percival Dunbar ; et Percival, le plus jeune des deux,

était mort récemment dans sa quatre-vingtième année, laissant son fils unique, Henry Dunbar, seul héritier de son immense fortune.

Cette fortune consistait en un splendide domaine dans le comté de Warwick ; en un second domaine non moins splendide que le premier dans le comté d'York ; en un magnifique hôtel dans Portland Place ; et dans les trois quarts des capitaux de la banque. Le plus jeune associé, M. Balderby, excellent homme, d'âge mûr, père d'un grand nombre de filles et propriétaire d'un bel hôtel situé dans Clapham Commons, n'avait jamais eu plus d'un quart dans les affaires de la maison. Les trois autres quarts avaient été divisés entre les deux frères, et à la mort de Hugh ils étaient devenus la propriété exclusive de Percival.

Dans la soirée du 15 août 1850, trois hommes étaient assis ensemble dans l'un des bureaux, sur le derrière de la maison de banque dans Saint-Gundolph Lane.

Ces trois hommes étaient : M. Balderby, un caissier, homme de confiance, nommé Clément Austin, et un vieux commis âgé de soixante-cinq ans environ, fidèle serviteur de la maison depuis son enfance.

Ce commis avait nom Sampson Wilmot.

Il était vieux, mais il paraissait bien plus vieux qu'il ne l'était réellement. Ses cheveux étaient blancs et descendaient en longues mèches grêles sur le collet de son paletot râpé couleur vert de bouteille. Il portait un paletot d'hiver, quoiqu'on fût au milieu de l'été et qu'il fît une chaleur insupportable. Sa figure était desséchée et ridée, ses yeux bleus, ternes et obscurcis. Il était faible, et ses mains étaient continuellement agitées par un

tremblement nerveux. Deux fois déjà il avait eu une attaque de paralysie, et il savait que lorsque la troisième arriverait, elle lui serait fatale.

Il n'avait cependant pas grand'peur de la mort, car sa vie avait été sans plaisirs et s'était écoulée au milieu d'un travail continuel et monotone que n'avaient allégé ni les joies d'un intérieur, ni les distractions de la société. Ce n'était pas un mauvais homme, car il était honnête, consciencieux, industrieux et persévérant. Il habitait un pauvre logement dans une ruelle étroite, près de la banque, et il assistait deux fois par dimanche aux offices de l'église Saint-Gundolph.

Àsa mort, il espérait être enterré sous les dalles de cette église et reposer à proximité de l'or que contenaient les caves de la banque.

Les trois hommes s'étaient réunis dans ce triste bureau particulier, après les heures de travail, pour s'y entretenir, malgré la chaleur de la soirée d'août, d'un événement assez important : la réception de Henry Dunbar, le nouveau chef de la maison.

Cet Henry Dunbar était absent d'Angleterre depuis trente-cinq ans, et aucun des employés actuels de la banque, à l'exception de Sampson Wilmot, ne l'avait jamais vu.

Il était parti pour Calcutta trente-cinq ans auparavant, et depuis lors il y avait toujours été employé dans la succursale de la banque, d'abord comme commis, plus tard comme chef et directeur. Il avait été envoyé dans l'Inde à la suite d'une grande faute commise dans sa jeunesse.

Il avait fait un faux. Il avait, ou plutôt son complice avait, d'après ses ordres, contrefait la signature d'un jeune homme de grande famille, officier comme Henry et dans le même régiment, et il avait livré à la circulation de fausses lettres de change dont le total s'élevait à trois mille livres sterling.

Ces traites furent acceptées et dûment payées par les chefs de la maison. Percival paya volontiers trois mille livres pour que son fils ne fût pas déshonoré. Ce qui aurait été un crime chez un homme sans fortune fut envisagé comme une simple folie chez l'élégant cornette de dragons qui avait perdu de l'argent sur le turf, et qui avait préféré contrefaire la signature d'un ami à ne pas payer une dette de jeu.

Son complice, l'homme qui avait à cette époque fabriqué les fausses signatures, était le frère cadet de Wilmot, auquel on avait donné quelques mois auparavant un emploi de garçon de caisse dans la banque ; ce frère était un garçon de dix-neuf ans, presque un enfant ; insouciant et susceptible de subir facilement l'influence de l'élégant officier qui avait besoin de ses services.

L'escompteur qui accepta les billets découvrit facilement qu'ils étaient faux, mais il comprit que l'argent ne serait pas perdu.

Lord Adolphus Vanlorme était le client de la maison Dunbar et Dunbar ; les escompteurs n'ignoraient pas que sa signature était fausse : mais ils surent aussi que la signature du tireur, Henry Dunbar, était vraie.

MM. Dunbar et Dunbar ne se soucieraient pas de voir l'héritier de leur maison au banc des accusés.

Il n'y eut donc pas de saisie, pas de scandale, pas de poursuite. Les traites furent payées ; mais le jeune officier se vit contraint de vendre sa commission, et de recommencer une nouvelle carrière en qualité de dernier commis dans la maison de banque de Calcutta.

Ce fut une terrible mortification pour l'orgueilleux jeune homme.

Les trois hommes réunis dans le paisible bureau sur le derrière de la banque, par cette brûlante soirée d'août, causaient entre eux de cette vieille histoire.

— Je n'ai jamais vu Henry Dunbar, — dit Balderby ; car, ainsi que vous le savez, Wilmot, je n'entrai dans la maison que dix ans après son départ pour l'Inde ; mais j'ai entendu faire allusion à cette histoire parmi les commis à l'époque où j'étais commis moi-même.

— Je ne suppose pas, monsieur, que vous l'ayez entendu raconter telle qu'elle se passa, — répondit Wilmot, tenant dans ses mains tremblantes une vieille tabatière en corne et un mouchoir en coton rouge ; — et je ne crois pas que personne, excepté moi, sache la vérité. Je m'en souviens aussi bien que si cela était arrivé hier ; que dis-je ? mieux même que de bien des choses qui se sont réellement passées hier.

— Contez-nous donc cela, Sampson, — dit Balderby ; — puisque Henry Dunbar est attendu ici dans quelques jours, il vaut autant que nous sachions ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. Nous pourrons savoir ainsi quelle espèce d'homme est notre nouveau chef.

— Oh ! certainement, monsieur, certainement, — reprit le vieux commis. — Il y a trente-cinq ans, oui, trente-cinq ans ce mois-ci, que tout cela eut lieu. Si je n'avais pas de raisons personnelles pour me rappeler cette date, il y aurait un autre motif qui m'en ferait souvenir ; car c'était l'année de Waterloo, époque de grandes ruines et de grandes fortunes dans la Cité. C'était en 1815, monsieur, et notre maison avait fait merveille sur la place. M. Henry était alors un très-beau jeune homme, très-beau, très-aristocratique, un peu hautain dans ses manières envers les étrangers, mais affable et ayant son franc parler avec ceux qui lui plaisaient. Il était très-extravagant, généreux et prodigue de son argent, mais emporté et volontaire. Il n'est pas très-étonnant qu'il en fût ainsi, car il était fils unique ; il n'avait ni frère ni sœur pour l'arrêter dans ses écarts ; et son oncle Hugh, qui approchait alors de la cinquantaine, ne devait pas se marier. Henry pouvait donc se considérer comme l'héritier d'une immense fortune.

— Et il commença par gaspiller tout l'argent qu'il put se procurer, n'est-ce pas ? — dit Balderby.

— Oui, monsieur. Son père était très-libéral envers lui ; mais, quelque argent qu'il lui donnât, M. Percival ne pouvait empêcher son fils d'avoir des dettes de jeu et de perdre de fortes sommes sur le turf. Le régiment de M. Henry était en garnison à Knightsbridge, et le jeune homme venait très-souvent dans les bureaux, quelquefois même deux ou trois fois par semaine, et je pense que chaque fois qu'il venait c'était pour chercher de l'argent ou en demander. Ce fut en faisant ces visites qu'il rencontra mon frère, qui était un beau garçon ; oui, aussi beau et aussi distingué que le jeune cornette lui-même, car le pauvre Joseph… c'est le nom de mon frère, messieurs… avait reçu une éducation qui n'était pas

en rapport avec sa position. Il était le favori de ma mère et de quinze ans plus jeune que moi. M. Henry remarqua Joseph et causait avec lui d'habitude en attendant qu'il pût voir son oncle ou son père. Enfin, il demanda un jour à mon frère si cela lui plairait de quitter la banque et d'aller vivre avec lui comme serviteur de confiance. « Je ne vous traiterai pas comme un domestique, Joseph, dit-il ; vous serez mon compagnon et vous irez partout avec moi. Vous trouverez ma caserne beaucoup plus agréable que cette vieille maison moisie ; c'est moi qui vous le dis. » Joseph accepta cette offre, malgré toutes les remontrances de ma pauvre mère et les miennes. Il s'en alla vivre avec le cornette au mois de janvier de l'année où les fausses traites furent présentées à notre caisse.

— Et à quelle époque ces traites furent-elles présentées ?

— Pas avant le mois d'août suivant, monsieur. Il paraît que M. Henry perdit cinq ou six mille livres au Derby. Il soutira à son père autant d'argent qu'il put pour couvrir ses pertes, mais il ne réunit que trois mille livres. Il alla donc trouver Joseph dans une situation d'esprit déplorable, lui déclara qu'il parviendrait à arracher à son père la somme qu'il lui fallait dans un mois environ, et que s'il pouvait, pour le quart d'heure, inventer quelque chose qui lui permît de conserver son crédit et de payer les parieurs de la Cité qui le tourmentaient, il arrangerait tout par la suite. Puis enfin, il avoua peu à peu qu'il avait besoin du secours de mon frère, très-habile à imiter les écritures, pour contrefaire la signature de lord Vanlorme. « Je reprendrai mes billets avant l'échange, Joseph, dit-il ; ce n'est qu'un petit expédient pour faire face aux exigences du moment. » Hélas ! messieurs, le pauvre en-

fant imprudent aimait beaucoup son maître et il consentit à faire le mal.

— Pensez-vous que ce fût la première fois que votre frère eût fait un faux ?

— Je le pense, monsieur. Souvenez-vous qu'il était tout jeune et que très-probablement il trouvait charmant de venir en aide à son jeune et généreux maître. Je l'avais vu plusieurs fois imiter la signature de la maison et d'autres signatures sur une demi-feuille de papier à lettre, tout simplement pour plaisanter : mais je ne crois pas que mon frère Joseph eût fait une action déshonnête avant de fabriquer ces billets. À quoi bon ! il avait à peine dix-huit ans !

— Bien jeune !... bien jeune !... — murmura Balderby d'un ton de compassion.

— Oui, monsieur, trop jeune pour voir son existence perdue. Ce faux pas, cette mauvaise action fut sa ruine ; car, bien qu'il ne fût pas poursuivi, il fut perdu de réputation et n'occupa jamais plus une place honorable. Il alla de mal en pis, et, trois ans après que M. Henry se fut embarqué pour l'Inde, mon frère Joseph se vit traduit en cour d'assises sous l'inculpation d'avoir fabriqué de faux billets de la Banque d'Angleterre, et condamné à la transportation à vie.

— Ah ! — s'écria Balderby, — c'est une triste histoire, très-triste histoire. J'avais ouï dire quelque chose de ce genre, mais je ne savais pas toute la vérité. Votre frère est mort, je suppose ?

— J'ai tout lieu de le croire, monsieur, — répondit le vieux commis essuyant avec son mouchoir de coton rouge les larmes

qui remplissaient ses yeux. — Pendant les quelques premières années de sa peine, il nous écrivit de temps en temps en se plaignant amèrement de son sort ; mais depuis vingt-cinq ans, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je ne puis douter de sa mort. Pauvre Joseph !... pauvre garçon !... pauvre garçon ! La douleur tua ma mère. M. Henry fut bien coupable le jour où il entraîna cet enfant au mal, et plus d'un malheur fut engendré par sa faute ; peut-être aura-t-il à en rendre compte quelque jour, que ce soit tôt ou tard. Je suis un vieillard et j'ai quelque expérience du monde. J'ai toujours vu que le châtiment manque rarement de frapper ceux qui font mal.

Balderby haussa les épaules.

— Votre philosophie est en défaut cette fois, mon bon Sampson, — dit-il ; — M. Dunbar a joui longtemps de l'impunité, et je ne vois pas la probabilité d'une expiation tardive.

— Ni moi non plus, monsieur, — répondit le vieux commis, — ni moi non plus. Mais j'ai vu le châtiment arriver très-tard, très-tard, alors que le coupable avait presque oublié sa faute. Les mauvais arbres portent de mauvais fruits, monsieur ; l'Écriture le dit, et, croyez-en ma parole, les mauvaises actions ont de funestes conséquences.

— Mais revenons à l'histoire des faux billets, — dit Austin, le caissier, en consultant sa montre pendant qu'il parlait.

Les divagations du vieux commis commençaient évidemment à l'impatienter.

— J'y reviens, monsieur, j'y reviens, répondit Wilmot. — L'un des billets fut donc présenté à notre caisse, et le caissier ne trou-

va pas à sa guise la signature de lord Vanlorme. Il porta le billet à l'inspecteur, et l'inspecteur lui dit : « Payez ce billet, mais ne le portez pas au débit de Sa Seigneurie. » Environ une heure après, l'inspecteur présenta le billet à M. Percival, et, dès que celui-ci eut fixé les yeux dessus, il vit comme le caissier que la signature de lord Vanlorme était contrefaite. Il m'envoya chercher, et, lorsque j'entrai chez lui, il était blanc comme un linge, le pauvre monsieur. Il me tendit le billet sans mot dire, et, quand je l'eus regardé, il me dit : Votre frère est au fond de toutes ces affaires, Sampson. Vous rappelez-vous cette demi-feuille de papier que j'ai trouvée un jour dans un buvard ; cette demi-feuille de papier couverte de l'imitation de deux ou trois signatures ? Je demandai qui avait copié ces signatures, et votre frère convint, en riant de sa propre habileté, qu'il en était l'auteur. Dangereuse facilité ! lui dis-je ; et aujourd'hui il vient de prouver la vérité de mes paroles en aidant mon fils à devenir un faussaire et un voleur. On fera honneur à ces signatures, dussé-je sacrifier pour cela la moitié de ma fortune. Dieu sait combien d'autres billets sont en circulation. Il y a certains faux billets qui valent autant que les bons, et les juifs qui les ont escomptés le savaient. Si mon fils vient à la banque ce matin, envoyez-le-moi.

— Et le jeune homme vint-il ?

— Oui, monsieur ; moins d'une demi-heure après que j'eus quitté le cabinet de M. Percival, M. Henry arriva tout fringant et entra dans la maison en faisant autant de vacarme que s'il eût été tout à fait chez lui. « Voulez-vous monter dans le cabinet de votre père, monsieur, lui dis-je. Il tient beaucoup à vous voir. » Le cornette allongea les lèvres, et sa figure devint affreusement pâle en entendant cela, mais il fit semblant de ne pas s'en préoccuper et

me suivit dans le cabinet de M. Percival. « Il n'est pas nécessaire que vous vous retiriez, Sampson, me dit M. Hugh, qui était assis en face de son frère au bureau. Vous pouvez tout aussi bien entendre ce que j'ai à dire. Je veux que quelqu'un sur qui je puisse compter soit au courant de toute cette affaire, et je pense que nous pouvons compter sur vous ? — Oui, messieurs, répondis-je, vous pouvez avoir confiance en moi. — Que signifie tout ceci ? » demanda M. Henry, feignant l'innocence et la surprise bien inutilement, car ses lèvres tremblaient si fort que cela faisait mal de le regarder. « Qu'y a-t-il ? » ajouta-t-il. M. Hugh lui tendit le faux billet. « Voilà ce qu'il y a ! » répliqua-t-il. Le jeune homme balbutia en essayant de nier qu'il connût le billet qu'on lui mettait sous les yeux, mais son oncle lui coupa la parole. « N'ajoutez pas le parjure au crime que vous avez déjà commis, dit-il. Combien y a-t-il de ces billets en circulation ? — Combien ? répéta M. Henry d'une voix mal assurée. — Oui, reprit son oncle, combien ?... Pour quelle somme ? — Trois mille livres, répondit le cornette en baissant la tête. J'avais l'intention de les reprendre avant l'échéance, mon oncle, dit-il ; oui, c'était mon intention ; j'espérais gagner un monceau d'or aux courses d'été de Liverpool, et je comptais bien retirer ces billets. Je n'avais pas l'intention de les laisser présenter ; non, je vous le promets. — Henry, dit M. Hugh d'un ton très-solennel, neuf hommes sur dix qui font ce que vous avez fait pensent comme vous avez pensé ; ils croient pouvoir se soustraire aux conséquences de leurs actes. Ils agissent sous la pression du moment. Ils n'ont pas l'intention de malfaire... ils ne songent pas à voler six pence à qui que ce soit. Mais ce premier pas fatal est le point de départ de la grande route qui mène aux galères, et ce qui peut arriver de plus fâcheux à un homme, c'est de réussir dans son premier crime. Heureusement pour vous,

vous avez été promptement découvert. Pourquoi avez-vous commis cette mauvaise action ? » Lejeune homme balbutia quelques excuses sans suite sur ses pertes du turf et sur les dettes d'honneur qu'il était forcé de payer. Alors M. Hugh lui demanda si la signature avait été contrefaite par lui ou par un autre. Le cornette hésita un moment et avoua ensuite à son oncle le nom de son complice. Je regardai cet aveu comme lâche et cruel. Il avait tenté mon frère, et le moins qu'il devait faire, c'était de ne pas faire retomber la faute sur lui. On envoya l'un des garçons de la banque, à la recherche du jeune Joseph. Une heure après, mon frère arriva à la maison, et il fut amené tout droit dans le cabinet où nous l'attendions en silence. Il était aussi pâle que son maître, mais il ne tremblait pas. En somme, il avait l'air plus déterminé que M. Henry. M. Hugh lui reprocha ce qu'il avait fait. « Niez-vous, Wilmot ? lui demanda-t-il. — Non, répondit mon frère en regardant le cornette avec mépris ; puisque mon maître m'a trahi, je ne nierai rien. Mais j'espère bien que nous réglerons nos comptes quelque jour, lui et moi. — Je ne vais pas poursuivre mon neveu, reprit M. Hugh, c'est vous dire que vous ne serez pas poursuivi non plus ; mais je crois que vous avez été un mauvais conseiller pour ce jeune homme, et je vous avertis que vous n'aurez de moi aucun certificat. Je respecte votre frère Sampson, et je le garderai à mon service, malgré ce que vous avez fait, mais j'espère ne plus revoir votre figure. Allez ! vous êtes libre ; prenez garde cependant à l'usage que vous ferez à l'avenir des signatures d'autrui, car la prochaine fois vous pourriez ne pas vous en tirer aussi facilement. » Joseph prit son chapeau et se dirigea lentement vers la porte. « Messieurs… messieurs !… m'écriai-je, ayez pitié de lui, songez qu'il est presque enfant encore et que ce qu'il a fait lui a été dicté par son dévouement pour son maître. » M. Hugh secoua

la tête. « Je n'ai pas de pitié, répondit-il sévèrement, sans lui son maître n'aurait jamais fait un faux. » Joseph ne souffla mot à ces dures paroles, mais quand sa main se posa sur le bouton de la porte, il se retourna et regarda Henry. « N'avez-vous rien à dire pour ma défense, monsieur ? dit-il tranquillement. Je vous ai été très-attaché, monsieur, et je ne veux pas avoir sur vous de mauvaises pensées au moment de notre séparation. N'avez-vous pas un mot à prononcer en ma faveur ? » M. Henry garda le silence. Il était assis la tête penchée sur sa poitrine, et il semblait ne pas oser lever les yeux sur la figure de son oncle. « Non ! répondit M. Hugh avec autant de sévérité qu'un moment avant, il n'a rien à dire pour vous : allez, et songez que vous l'échappez belle. » Joseph se tourna vers le banquier avec une vive rougeur sur la figure et les yeux flamboyants. « Qu'il songe qu'il l'échappera belle, dit-il en montrant du doigt M. Henry ; qu'il songe qu'il l'échappera belle si à notre première rencontre il n'a rien à payer. » Il était parti avant que quelqu'un lui eût répondu. Alors M. Hugh se tourna vers son neveu. « Quant à vous, dit-il, vous avez été un enfant gâté de la fortune, et vous n'avez pas su apprécier les bonnes choses que la Providence vous a prodiguées. Vous avez commencé la vie au sommet de l'arbre, et il vous a plu de redescendre à terre. Il vous faudra recommencer à monter en partant cette fois du bas de l'échelle. Vous vendrez votre commission et vous partirez pour l'Inde sur le premier navire qui mettra à la voile à Southampton. Nous sommes au 23 du mois d'août, et je vois dans la Gazette maritime que l'Oronoko est en partance au 10 septembre. Vous n'aurez de cette façon qu'un peu plus d'une quinzaine pour faire vos préparatifs. » Le jeune cornette sauta sur sa chaise. « Vendre ma commission ! s'écria-t-il ; aller dans l'Inde ! Vous n'y songez pas, mon oncle, certainement vous n'y

songez pas. Mon père, vous ne me contraindrez pas à cela. » Percival n'avait pas une seule fois levé les yeux sur son fils depuis que le jeune homme était entré dans le cabinet. Il était demeuré assis, le coude appuyé sur le bras du fauteuil et la figure cachée dans sa main. Il n'avait pas dit une parole. Il ne parla pas non plus en ce moment, malgré l'appel de son fils. « Votre père m'a donné plein pouvoir en cette affaire, dit M. Hugh. Je ne me marierai jamais, Henry, et vous êtes mon seul neveu et mon héritier reconnu. Mais je ne laisserai jamais ma fortune à un homme déshonnête ou déshonoré, et c'est à vous de prouver que vous êtes digne de mon héritage. Vous recommencerez la vie à nouveau. Vous avez joué l'homme à la mode, et vos aristocratiques compagnies vous ont conduit à ce résultat. Il faut dire adieu au passé, Henry. Je vous reconnais le droit de choisir par vous-même entre ces deux alternatives : vendre votre commission, aller dans l'Inde, et entrer dans la succursale de notre maison à Calcutta en qualité de commis, ou refuser en renonçant à la fortune de votre père et à la mienne. » Le jeune homme garda le silence pendant quelques minutes, puis il dit avec mauvaise humeur : « J'irai ; je trouve qu'on me traite cruellement, mais j'irai. »

— Et il partit ? — demanda Balderby.

— Oui, monsieur, — répondit le commis qui avait manifesté beaucoup d'émotion en racontant cette histoire du temps passé. — Il partit, monsieur… il vendit sa commission et quitta l'Angleterre par l'Oronoko. Mais il ne fit ses adieux à personne, et je crois qu'au fond du cœur il n'a jamais pardonné à son père ni à son oncle. Il fit son chemin comme vous savez, monsieur, dans la banque de Calcutta, et parvint lentement à être le directeur de la

succursale indienne. Il s'est marié en 1831, et il n'a eu qu'un enfant, une fille qui a été élevée en Angleterre depuis son enfance par son grand-père, M. Percival.

— Oui, — dit Balderby, — j'ai vu M Laura Dunbar à la maison de campagne de son grand-père. C'est une très-belle jeune fille, et Percival l'idolâtrait. Mais, pour revenir à notre affaire, mon bon Sampson, je crois que vous êtes la seule personne de la maison qui ait jamais vu notre chef actuel, Henry Dunbar.

— Je suis, en effet, le seul à le connaître, monsieur.

— Bien. Il doit arriver à Southampton dans moins de huit jours, et il faut que quelqu'un y soit pour le recevoir. Après trente-cinq ans d'absence, il sera complètement étranger en Angleterre, et aura besoin d'un homme d'affaires pour le débarrasser de tous les tracas et s'occuper des détails pour lui. Ces Anglo-Indiens sont généralement indolents, vous savez, et les fatigues du voyage n'auront fait qu'augmenter sa mollesse. Puisque vous le connaissez, Sampson, vous qui êtes un excellent homme d'affaires et aussi actif qu'un jeune homme, je serais charmé que vous allassiez à sa rencontre. Y voyez-vous quelque empêchement ?

— Aucun, monsieur, — répondit le commis. — Je n'aime pas beaucoup M. Henry, car je le regarde toujours comme la cause de la ruine de mon pauvre Joseph, mais je suis prêt à faire vos volontés, monsieur. Ceci est une affaire et je suis toujours disposé à faire n'importe quoi en matière d'affaires. Je ne suis qu'une espèce de machine, monsieur… une machine presque tout à fait usée maintenant… mais tant que je tiendrai bon, employez-moi

comme vous l'entendrez, monsieur. Je suis prêt à faire mon devoir.

— Je n'en doute pas, Sampson.

— Quand dois-je partir pour Southampton, monsieur ?

— Mais je pense que vous ferez bien de partir demain, Sampson. Vous quitterez Londres par le train de l'après-midi qui part à quatre heures. Vous terminerez votre besogne ici dans la matinée et vous arriverez à destination entre sept et huit heures. Je laisse tout à votre disposition. M Laura Dunbar viendra en ville pour voir son père à Portland Place. Il tarde beaucoup à la pauvre enfant de revoir celui qu'elle a quitté depuis l'âge de deux ans à peine. C'est chose étrange que l'effet de ces longues séparations. Laura Dunbar pourrait passer dans la rue à côté de son père sans le reconnaître, et pourtant son affection pour lui n'a pas changé durant ces longues années.

Balderby donna au vieux commis un portefeuille contenant six billets de banque de cinq livres.

— Vous aurez besoin de beaucoup d'argent, — dit-il, — quoique assurément M. Dunbar en soit largement pourvu. Vous lui direz que tout sera prêt pour sa réception ici. Je suis réellement très-curieux de voir le nouveau chef de la maison. Je me demande quelle physionomie il a maintenant. À propos, c'est chose singulière qu'il n'existe pas, je crois, de portrait de Henry Dunbar. On fit son portrait quand il était jeune homme, et on l'exposa à l'Académie royale ; mais le père ne fut pas content de la ressemblance et le renvoya à l'artiste, qui promit de le retoucher. Malheureusement cet artiste, dont le nom m'échappe, retarda de jour en jour l'exécution de sa promesse, et au bout d'un

an se rendit d'Angleterre en Italie, emportant avec lui le portrait du jeune homme parmi un grand nombre d'autres toiles sans cadre. Cet artiste ne revint jamais d'Italie, et Percival ne put savoir où il habitait ni s'il était mort ou vivant. J'ai souvent entendu dire que le vieillard regrettait de n'avoir aucun portrait de son fils. Notre chef était beau, je suppose, dans sa jeunesse ?

— Oui, monsieur, — répondit Sampson, — il était très-beau… grand, le teint clair, et les yeux bleus brillants.

— Vous avez vu M Dunbar, ressemble-t-elle à son père ?

— Non, monsieur. Ses traits sont tout différents, et leur expression est plus aimable que celle des siens.

— Ah !… Eh bien, Sampson, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps. Vous comprenez ce que vous avez à faire ?

— Oui, monsieur, parfaitement.

— Très-bien alors. Bonsoir. À propos, vous descendrez dans l'un des meilleurs hôtels de Southampton, au Dauphin, par exemple, et vous y attendrez l'arrivée de l'Électre. C'est sur l'Électre que M. Dunbar a pris passage. Encore une fois, bonsoir !

Le vieux commis salua et sortit.

— Eh bien ! Austin, — dit Balderby en se tournant vers le caissier, — nous pouvons nous préparer à voir bientôt notre nouveau chef. Il faut qu'il sache que nous n'ignorons pas complètement l'histoire de ses peccadilles de jeunesse, et il ne pourra guère, j'imagine, se donner de grands airs auprès de nous.

— Je ne suis pas trop sûr de cela, monsieur, — répliqua le caissier. — Si j'ai quelque connaissance de la nature humaine, Henry

Dunbar nous détestera à cause de son propre crime, en voyant que nous sommes au courant du secret, et sera d'autant plus désagréable et dédaigneux dans ses rapports avec nous. Il nous traitera du haut de sa grandeur, soyez-en sûr.

02

La ville de Wandsworth n'est pas un endroit bien gai. Il règne un air de calme austérité dans ses vieilles rues, quoique d'élégantes voitures les traversent parfois en se rendant à Wimbledon, ou au Parc de Richmond.

Les toits en pente, les pignons, les cheminées bizarrement construites, l'encadrement irrégulier des fenêtres appartiennent à un âge disparu, et le voyageur qui arrive en étranger dans cette petite ville pourrait se croire à cent lieues de la bruyante cité de Londres, quoi qu'il soit à peine en dehors du brouillard fumeux de la grande métropole, et qu'il puisse presque entendre les clameurs des milliers de voix qui y résonnent.

Il y a des ruelles et des sentiers qui mènent de la modeste rue Haute de la petite ville sur le bord de la rivière. Dans l'une de ces ruelles, d'aspect assez agréable, il y a une rangée de vieilles maisonnettes situées au milieu de petits jardins et protégées par de grands arbres de la poussière qui abonde dans la rue par les temps chauds.

Dans l'une de ces maisonnettes vivait avec son père une jeune personne, professeur de piano et de chant. Elle portait des robes fanées et on lui voyait rarement un nouveau chapeau ; mais on la

respectait et on l'admirait malgré sa pauvreté ; et les habitants de Godolphin Cottages, les commères du voisinage, qui lui souhaitaient le bonjour quand elle passait dans la ruelle boueuse, tenant à la main son rouleau de musique, déclaraient que c'était une jeune personne de grande famille. Peut-être ces braves gens qui admiraient Margaret Wentworth auraient-ils été plus près de la vérité en disant qu'elle était une dame par droit divin, car elle tirait toute sa distinction d'elle-même : chez elle, la grâce et la gentillesse étaient naturelles, et elles n'avaient jamais eu besoin de lui être inculquées par aucun maître.

Elle n'avait plus sa mère, et elle gardait à peine le souvenir de la femme qui était morte il y avait dix-sept ans, laissant une fille unique âgée de douze mois à la charge de James Wentworth.

Mais Wentworth, qui était un vaurien et un réprouvé, dont les moyens d'existence étaient un secret pour ses voisins, avait beaucoup négligé cette enfant. Il l'avait négligée, quoique à mesure qu'elle grandissait d'année en année elle ressemblât de plus en plus à sa mère, et qu'à l'âge de dix-huit ans elle fût devenue une femme charmante, avec des cheveux et des yeux noirs.

Et pourtant, Wentworth aimait son unique enfant à sa manière. Parfois, il restait à la maison des semaines entières en proie à une sombre mélancolie, sous l'influence de laquelle il passait des heures et des jours entiers à réfléchir au coin du modeste foyer de sa fille.

D'autres fois il disparaissait, tantôt pour quelques jours seulement, et tantôt pour des semaines et des mois consécutivement ; et, pendant son absence, Margaret endurait toutes les angoisses de l'attente.

Quelquefois, il rapportait de l'argent, et quelquefois aussi il vivait sur le maigre salaire de Margaret.

Mais, quelle que fût la manière dont il la traitât, il était toujours fier de sa fille et ne cessait pas de l'imiter et Margaret, suivant l'habitude des femmes en général, l'aimait avec dévouement et le croyait le plus noble et le plus brillant des hommes.

Le travail n'était pas une peine pour elle. Elle ne craignait pas les longues courses et les fastidieuses leçons qu'elle donnait pour le minime salaire que ceux qui l'employaient osaient lui offrir ; ils n'avaient pas honte de marchander les quelques misérables shillings qui étaient si nécessaires à l'infortunée qui mettait tant d'ardeur à les gagner. Son plus grand chagrin était de voir que son père, qui pour elle réunissait toutes les conditions nécessaires à une haute position, était un réprouvé et un pauvre.

Elle le lui disait parfois avec regret et tendresse en s'asseyant à côté de lui et en passant autour de son cou ses bras potelés et caressants ; et il arrivait souvent que l'homme fort pleurait à chaudes larmes sur son existence perdue et sur la ruine qui l'avait accablé dans sa jeunesse.

— Tu as raison, Margaret, — disait-il parfois ; — tu as raison, ma fille. J'aurais dû être quelque chose de mieux. J'aurais dû, et j'aurais pu, peut-être, être quelque chose, sans un homme, non, sans un vil scélérat dont la trahison détruisit ma réputation et me laissa seul au monde pour lutter contre la société. Tu ne sais pas ce que c'est, Margaret, que d'avoir à soutenir une lutte pareille. Un homme qui a commencé la vie avec un nom honnête et un bel avenir se trouve jeté, par une seule erreur, au milieu d'un monde sans pitié qui lui reproche sa chute. Sans nom, sans amis, sans

réputation, il faut qu'il recommence de nouveau la vie, ayant contre lui le mépris de tous les hommes. Il est le paria de la société. Les visages qui lui souriaient jadis avec bonté se détournent de lui avec un froncement de sourcils. Les voix qui faisaient son éloge s'élèvent contre lui. Chassé de tous les endroits où il était autrefois bien accueilli, le malheureux se cache parmi des étrangers et tente de détruire son odieuse identité en prenant un faux nom. Il réussit peut-être pendant quelque temps et obtient une certaine confiance ; nature réellement honnête, il se conduit bien, mais il ne peut se soustraire longtemps à son terrible passé. Non ! Au moment où il est le plus fier du nouveau nom qu'il s'est fait et du respect qu'il a conquis, quelque ancienne connaissance, parfois un ami du passé, mais maintenant un ennemi, se rencontre sur son chemin. Il est reconnu et une voix cruelle le trahit. Toutes les espérances qu'il avait caressées s'envolent en un moment. Toutes les bonnes actions qu'il a faites sont autant d'actes d'hypocrisie. Parce qu'il a péché une fois, il ne peut plus rien faire. Tel est l'argument du monde.

— Mais ce n'est pas là ce qu'enseigne l'Évangile, — murmurait Margaret ; — rappelez-vous, père, quel est celui qui a dit à la femme : « Allez, et ne péchez plus ! »

— Oui, ma fille, — répondait Wentworth avec amertume, — mais le monde aurait dit : « Loin d'ici, créature abandonnée, va et pèche de nouveau, car tu ne pourras jamais être honnête ou vivre avec d'honnêtes gens. Repens-toi, et nous rirons de ton repentir comme d'une tromperie. Pleure, et nous ne croirons pas à tes larmes. Travaille et essaye de remonter au faîte dont tu es descendue, et quand tu seras presque à la cime de cette colline si difficile à gravir, nous nous dresserons devant toi pour te rejeter

dans l'abîme ! » Voilà ce que dit le monde au pécheur, Margaret, ma chère fille. Je ne connais pas beaucoup l'Évangile, je ne l'ai plus relu depuis mon enfance, alors que j'en lisais à haute voix de longs chapitres à ma mère, pendant les calmes soirées du dimanche. Je vois encore l'antique petit parloir ; j'entends le tic-tac de la pendule qu'on remontait tous les huit jours, et je sens encore le tendre regard que ma mère dirigeait sur moi par instants. Mais aujourd'hui j'ai oublié l'Évangile, et quand tu essayes de me le lire, ma pauvre enfant, quelque mauvais génie s'empare de moi et empêche les mots d'arriver à mes oreilles. Je ne connais pas l'Évangile, mais je connais le monde. Les lois de la société sont inflexibles, mon enfant. Il n'y a pas de pardon pour l'homme qui a failli et dont la faute a été découverte. Il peut commettre tous les crimes connus tant que ses crimes sont profitables et qu'il en partage le bénéfice avec ses voisins. Mais il ne faut pas qu'il soit découvert.

Le 16 août 1850, le jour où Wilmot, le commis de la maison de banque, devait partir pour Southampton, Wentworth passa la matinée dans la petite chambrette de sa fille et resta assis à fumer à côté de la fenêtre ouverte, pendant que Margaret travaillait à une table auprès de lui.

Le père, une longue pipe en terre à la bouche, regardait la jolie figure de sa fille, pendant qu'elle était penchée sur le travail qu'elle tenait sur ses genoux.

La chambre était d'une propreté scrupuleuse, quoique pauvrement meublée. Elle était garnie de ces meubles disparates dont les maisons meublées semblent avoir le monopole. Néanmoins le petit salon avait un aspect de coquetterie rustique qui est peut-être plus agréable à regarder qu'un magnifique ameublement.

Les murs étaient ornés de quelques tableaux : aquarelles et gravures à bon marché, et il y avait un bouquet dans un verre sur la table. Les rideaux de mousseline, d'une blancheur de neige, laissaient voir les branches des arbres qui se balançaient au vent.

Wentworth avait été beau autrefois. Il était impossible de l'examiner sans en être convaincu. Il aurait même pu être beau encore, sans l'air de méfiance visible sur sa figure, sans le dédain qui plissait sa lèvre supérieure.

Il avait environ cinquante-trois ans, et ses cheveux étaient gris, mais cette chevelure grise ne vieillissait pas sa physionomie. Sa taille droite, le port de sa tête, sa démarche élégante et même fière lui donnaient l'air d'un homme dans toute la vigueur de l'âge. Il portait sa barbe et une épaisse moustache brune qui grisonnait. Son nez était aquilin, son front haut et carré, son menton massif. La forme de sa tête et de sa figure dénotait une intelligence puissante. Ses membres longs et musculeux accusaient une grande force physique. Le son de sa voix lui-même et sa manière de parler laissaient percer une volonté énergique touchant à l'entêtement.

Il était dangereux d'offenser cet homme ! Résolu et tenace, il n'était pas facile de l'écarter de son but, quelle que fût la distance à parcourir entre le projet et l'exécution.

Tandis qu'il regardait sa fille occupée à coudre, de noires pensées plissaient son front, et jetaient sur sa figure un voile de sombre tristesse.

Et pourtant le tableau qui s'offrait à lui aurait pu difficilement déplaire à l'œil le plus exigeant. La figure de la jeune fille penchée sur son ouvrage était remarquablement belle. Ses traits étaient

fins et réguliers comme ceux d'une statue ; ses grands yeux bruns étaient beaux : d'autant plus beaux peut-être qu'une douce mélancolie tempérait leur éclat naturel ; ses cheveux bruns et lisses qui entouraient son front blanc, bas et large, avaient une couleur qu'une duchesse eût enviée. La taille de la jeune fille, élancée et flexible, donnait de la grâce et de la beauté à une pauvre robe de cotonnade et à un col en calicot que plus d'une servante eût refusé de porter ; et le pied, qui passait sous la jupe trop courte, était effilé et arqué comme celui d'une almée.

Il y avait quelque chose dans le visage de Margaret, une expression indéfinie d'une nature vague et changeante qui lui donnait quelque ressemblance avec son père, mais cette ressemblance était bien faible. C'était de sa mère que la jeune fille tenait sa beauté. Elle avait hérité aussi de la nature de sa mère ; mais à sa douceur et à son bon caractère de femme se joignait en partie la résolution de son père, la force d'intelligence et l'énergie indomptable d'un homme décidé.

Margaret était une belle et aimable femme ; mais son ressentiment pour une grande offense devait être profond et durable.

— Madge, — dit Wentworth, déposant sa pipe à côté de lui et regardant sa fille bien en face, — je te contemple quelquefois au point de ne plus savoir que penser de toi. Tu parais contente et presque heureuse, bien que la vie monotone que tu mènes soit de nature à rendre folle plus d'une femme. N'as-tu pas d'ambition, ma fille ?

— Beaucoup, père, — répondit-elle en quittant des yeux son ouvrage et fixant son père avec une expression de tristesse ; — beaucoup… pour vous.

Le père haussa les épaules et poussa un profond soupir.

— C'est trop tard pour moi, ma fille, — dit-il ; — le temps est passé… le temps est passé… et l'occasion avec lui. Tu sais combien j'ai travaillé et lutté ; et comment j'ai vu mes espérances détruites après m'être donné, pour les réaliser, beaucoup plus de mal que s'en donna jamais un homme patient. Tu as été une bonne fille, Margaret… une noble fille ; et tu m'as été fidèle dans la joie comme dans la peine. La joie n'a pas été grande en comparaison de la peine, mais tu as tout supporté, tout enduré. Tu as été, à mon idée, la femme la plus fidèle qui ait jamais existé sur terre, mais il y a une chose pour laquelle tu n'as pas ressemblé aux autres femmes.

— Laquelle, père ?

— Tu n'as pas été curieuse. Tu m'as vu chassé et disgracié chaque fois que j'ai essayé de me fixer quelque part ; tu m'as vu essayer tantôt un métier et tantôt un autre sans jamais réussir dans aucun. Tu m'as vu commis dans les bureaux d'un négociant, acteur, auteur, et simple paysan travaillant à la journée, et tu as assisté à l'insuccès de toutes mes tentatives. Tu as vu tout cela, et tu en as souffert, mais tu ne m'as jamais demandé pourquoi il en était ainsi. Tu n'as jamais cherché à découvrir le secret de ma vie.

Les larmes obscurcissaient les yeux de la jeune fille pendant que son père parlait.

— Si je n'ai pas cherché à savoir, cher père, — dit-elle avec douceur, — ç'a été parce que je comprenais que votre secret devait être pénible à avouer. J'ai passé des nuits entières à me demander quelle pouvait être la cause du malheur qui vous poursuivait partout. Mais pourquoi vous aurais-je adressé des ques-

tions auxquelles vous ne pouviez répondre sans souffrir ? J'ai entendu des personnes dire du mal de vous, mais elles n'ont jamais répété en ma présence les paroles qu'elles avaient prononcées une première fois.

Ses yeux flamboyaient à travers ses larmes, en disant cela.

— Oh ! père, cher père, — s'écria-t-elle, jetant tout à coup son ouvrage loin d'elle et s'agenouillant à côté de la chaise de Wentworth, — je ne vous demande pas de confidences s'il vous est pénible de me les faire, je ne veux que votre amour. Mais croyez bien, cher père… croyez bien ceci… que vous ayez, ou non, confiance en moi, rien sur terre ne pourra jamais vous aliéner mon cœur.

Elle mit en parlant sa main dans celle de son père, et il la serra avec tant de force que la pâle figure de la jeune fille devint toute rouge de douleur.

— Es-tu sûre de cela, Madge ? — demanda-t-il en se courbant pour scruter de plus près le visage enthousiaste de son enfant.

— Tout à fait sûre, père.

— Rien ne pourra m'aliéner ton cœur ?

— Rien en ce monde !

— Et si je n'étais pas digne de ton amour ?

— Il m'est impossible de m'arrêter à cette idée, père. L'amour ne se mesure pas sur les mérites de ceux que nous aimons. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas de différence entre l'amour et la justice.

Wentworth sourit de dédain.

— Oh ! il n'y a peut-être pas grande différence entre les deux, — dit-il : — l'un et l'autre sont aveugles. Bien, Madge, — ajouta-t-il d'un ton plus sérieux ; — tu es une noble et courageuse jeune fille, et je crois que tu m'aimes. Je m'imagine que si tu ne m'as jamais demandé le secret de ma vie, tu le devines assez, n'est-ce pas ?

Il observa attentivement la figure de la jeune fille. Elle courba la tête, mais ne répondit pas.

— Tu devines mon secret, n'est-ce pas ? Parle sans crainte, ma fille.

— Je crains bien que oui, cher père, — murmura-t-elle à voix basse.

— Parle, alors.

— Je crains que la raison pour laquelle vous n'avez jamais prospéré… pour laquelle tant de personnes sont contre vous… ne provienne de quelque erreur commise il y a longtemps, bien longtemps, à l'époque où vous étiez jeune et insouciant, et où vous saviez à peine l'importance de ce que vous faisiez. Cette erreur, vous l'avez expiée par la douleur et le repentir ; mais quand vous avez voulu changer de genre de vie et revenir au bien, le monde a refusé de vous pardonner cette ancienne erreur. Est-ce cela, père ?

— C'est cela, Margaret. Tu as deviné juste, mon enfant, quoique tu aies oublié un fait important. Quand je commis cette erreur, ce ne fut pas pour moi, mais pour un autre. Je fus poussé au mal par un autre. Je ne profitai pas moi-même de ma faute et

je n'espérais pas en retirer aucun profit. Mais lorsque tout fut découvert, ce fut sur moi que tombèrent la ruine et la honte, tandis que l'homme pour qui j'avais fait le mal… l'homme dont j'avais été le jouet… me tourna le dos et refusa de prononcer un seul mot pour me justifier, quoiqu'il ne courût aucun danger lui-même, et qu'une simple parole de lui eût suffi pour me sauver. C'était bien dur, n'est-ce pas, Madge ?

— Dur ! — s'écria la jeune fille les narines frémissantes et les mains crispées ; — c'était cruel… lâche… infâme !…

— Dès ce jour, Margaret, je fus un homme perdu. La société me flétrit de sa réprobation. Le monde ne voulut pas me laisser vivre honnêtement, et l'amour de la vie était trop fort en moi pour songer à la mort. J'essayai de mener une vie déshonnête, une vie dissipée, folle, diabolique, parmi des hommes qui trouvèrent en moi un habile instrument et surent s'en servir. Ils me menèrent à leur guise et m'abandonnèrent au jour du danger. Je fus arrêté pour faux, jugé, reconnu coupable, et condamné à la transportation à vie. Ne tremble pas, enfant, ne pâlis pas ainsi ! Tu as dû entendre bien souvent, avant aujourd'hui, murmurer autour de toi quelque chose de ce genre. Il vaut autant que tu saches toute la vérité. Je fus transporté pour la vie, Madge, et pendant treize ans je supportai les fatigues réservées aux malheureux et coupables esclaves de l'île de Norfolk… c'était, à cette époque, l'endroit où mes pareils étaient envoyés de préférence… Au bout de ce temps, ma conduite ayant satisfait mes geôliers, le gouverneur me fit comparaître devant lui, me donna de bons certificats, et j'entrai en qualité de commis dans une maison de commerce. Mais une fièvre me dévorait ; nuit et jour je ne rêvais qu'à une chose : à la possibilité de m'enfuir. J'y réussis… comment,

c'est une trop longue histoire pour te la raconter maintenant… et je revins en Angleterre. J'étais libre. Libre, ai-je dit, Madge, je le croyais, du moins ; mais le monde me parla bientôt autrement. J'étais un forçat, un gibier de galères ; et je n'avais plus le droit de lever la tête parmi les honnêtes gens. Je ne pus endurer cela, Madge, ma fille. Peut-être un homme meilleur eût-il persévéré en dépit de tout et fini par imposer silence aux préjugés du monde. Mais moi je ne pus pas. Je succombai à l'épreuve et je m'abaissai de plus en plus, Et toutes les disgrâces qui m'ont accablé… tous les malheurs que j'ai supportés… tous les crimes que j'ai commis… je les impute au même homme.

Margaret s'était relevée. Elle se tenait alors devant son père, pâle, sans respirer, les lèvres entr'ouvertes et le sein agité.

— Dites-moi son nom, père, — murmura-t-elle ; — dites-moi le nom de cet homme.

— Pourquoi veux-tu savoir son nom, Madge ?

— Peu importe pourquoi, père ; dites-le-moi !… dites-le-moi !

Elle frappa du pied tant son émotion était violente.

— Dites-moi son nom, père !… — répéta-t-elle avec impatience.

— Son nom est Henry Dunbar, — répondit Wentworth. — Il est le fils d'un riche banquier. Au mois de mars dernier, j'ai vu dans les journaux l'annonce de la mort de son père. Son oncle mourut il y a dix ans et il héritera de la fortune du père et de l'oncle. Le monde lui a souri. Il n'a jamais souffert, lui, de ce faux pas dans la vie qui causa ma ruine. Il va revenir de l'Inde maintenant, je pense, et il verra le monde à ses pieds. Il sera riche à mil-

lions, j'imagine ; malédiction sur lui ! Si mes souhaits sont exaucés, chacune des guinées qu'il possède se changera en scorpion pour le piquer et le torturer.

— Henry Dunbar ! — murmura Margaret en elle-même ; — Henry Dunbar ! je me souviendrai de ce nom !

03

Quand les aiguilles de la petite pendule que Margaret avait dans sa chambre marquèrent trois heures moins cinq, Wentworh se leva de son fauteuil et prit son chapeau sur une table à côté.

— Allez-vous sortir, père ? — demanda la jeune fille.

— Oui, je vais à Londres. Cela ne vaut rien pour moi de rester trop longtemps assis sans rien faire. Les mauvaises pensées viennent assez vite en tout temps, mais elles viennent bien plus vite quand on n'a qu'à tourner ses pouces. Ne prends pas cet air effrayé, ma fille : je ne vais faire aucun mal. Je sors pour flâner, et peut-être que la chance me favorisera en me faisant gagner quelques shillings à l'aide de n'importe quel travail qui s'offrira à moi.

— Je préférerais vous voir rester ici, cher père, — dit doucement Margaret.

— Sans doute, mon enfant. Mais je te dis que je ne puis pas. Je ne tiens pas en place cette après-midi. J'ai parlé de choses qui me mettent toujours le cerveau en feu. Ma sortie n'amènera aucun mal, ma fille, je te le promets. Ce qui peut arriver de pire, c'est

que j'aille m'asseoir dans une taverne, y boire un grog au gin, et lire les journaux. Il n'y a rien de bien criminel en cela, n'est-ce pas, Madge ?

La jeune fille sourit en essayant d'arranger le collet de velours éraillé du paletot râpé de son père.

— Non, père, et je voudrais que vous vous amusiez toujours ; mais vous rentrerez bientôt, n'est-ce pas ?

— Qu'entends-tu par bientôt, ma fille ?

— Avant dix heures. Mon ouvrage sera fini vers ce moment, et je vous préparerai un joli petit souper.

— Alors, c'est convenu, je serai de retour ce soir avant dix heures. Je t'en donne ma parole.

Il tendit la main à Margaret, l'embrassa sur les deux joues, prit sa canne dans un coin, et sortit.

Sa fille le suivit de l'œil par la fenêtre ouverte, pendant qu'il remontait l'étroite ruelle au milieu des groupes d'enfants réunis çà et là au milieu du chemin poudreux.

— Que Dieu ait pitié de lui et l'éloigne de tout mal ! — murmura Margaret, joignant les mains et regardant toujours son père qui s'éloignait.

Wentworth fit sonner l'argent qu'il avait dans la poche de son gilet en se dirigeant vers la gare. Il n'avait pas grand'chose : quelques pièces de six pence et de demi-pence ; juste assez pour payer un billet de seconde classe, aller et retour, et son verre de gin à l'eau dans une taverne de Londres.

Il arriva à la station trois minutes avant le départ du train, et prit son billet.

Àtrois heures et demie il était à Londres.

Mais comme il n'avait aucun but, pas d'amis à visiter ni d'argent à dépenser, il ne se pressa pas de quitter la gare.

Il détestait la solitude et le calme, et, dans cette gare encombrée de monde, il y avait du bruit, de l'animation, de la variété en tout genre, et on ne payait pas pour voir. Il se promena de long en large sur le quai, regardant les facteurs affairés et les voyageurs pressés qui couraient en tous sens, et méditant sur la façon dont il emploierait l'après-midi.

En attendant, il s'appuya ensuite contre le montant d'une porte, et regarda les cabs qui arrivaient à la gare les uns après les autres et déchargeaient ce qu'ils amenaient.

Il avait assisté à l'arrivée d'un grand nombre de voyageurs lorsque son attention fut tout à coup attirée par un petit vieillard pâle, maigre, à vue basse, ayant l'air faible mais alerte, qui descendit d'un cab et donna à un facteur son petit sac de nuit en cuir noir.

Cet homme était Wilmot, le vieux commis de confiance de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

Wentworth suivit le vieillard et le facteur.

— Je me demande si c'est lui, — se dit-il tout bas. — Il y a de la ressemblance, oui, il y a certainement de la ressemblance, mais après un si grand nombre d'années je ne crois pas que je pourrais

le reconnaître. Et pourtant cet homme me le rappelle. Je vais en tout cas ne pas perdre de vue ce vieillard.

Wilmot était arrivé à la gare environ dix minutes avant le départ du train. Il fit quelques questions à un facteur et lui confia son sac de nuit pendant qu'il allait prendre son billet.

Wentworth rôda aux alentours, et parvint à examiner le sac.

Il y avait collé dessus une carte et sur cette carte se trouvait une adresse écrite en caractères sentant l'homme d'affaires :

M. Sampson Wilmot,
Voyageur pour Southampton.

Wentworth fit entendre un sifflement prolongé. — Je me le disais bien, — murmura-t-il, — il me semblait que je ne me trompais pas.

Il entra dans le bureau où l'on délivrait les billets. Le commis se trouvait parmi la foule attendant son tour pour passer au guichet.

Wentworth s'approcha de lui et le toucha légèrement à l'épaule.

Wilmot se retourna et le regarda bien en face, mais rien dans son regard n'annonça qu'il eût reconnu le personnage qui l'arrêtait.

— Me voulez-vous quelque chose, monsieur ? — demanda-t-il avec quelque méfiance en voyant la tenue râpée du misérable.

— Oui, monsieur Wilmot, je veux vous parler. Vous viendrez dans la salle d'attente avec moi quand vous aurez pris votre billet.

Le commis fut stupéfait. Le ton de cet étranger mal mis était presque celui du commandement.

— Je ne vous connais pas, mon bon monsieur, — balbutia Sampson, — je ne vous ai jamais vu avant aujourd'hui, et à moins que vous ne soyez un commissionnaire de la banque envoyé après moi, je crois que vous faites erreur. Vous êtes un étranger pour moi.

— Je ne suis ni un étranger pour vous, ni un garçon de banque ! — répondit l'autre. — Vous avez votre billet ? Cela suffit. Maintenant vous pouvez venir avec moi.

Il entra dans une salie d'attente communiquant avec le bureau par une porte vitrée. La salle était vide, car le train allait partir dans cinq minutes et les voyageurs avaient couru prendre place dans les wagons.

Wentworth ôta son chapeau et écarta les cheveux gris qui couvraient son front.

— Mettez vos lunettes, Sampson, — dit-il, — regardez-moi bien, et vous me direz ensuite si je suis un étranger pour vous.

Le vieux commis obéit en tremblant de crainte et d'agitation. Il eut de la peine à ajuster ses lunettes.

Il regarda pendant quelques instants le visage qu'il avait devant lui et resta muet. Mais sa respiration devint plus rapide et sa figure plus pâle.

— Oui, — reprit Wentworth, — dévisagez-moi bien, et ne me reconnaissez pas si vous pouvez. Ce sera de la prudence de ne pas

me reconnaître, je ne fais honneur à personne… et encore moins à un vieux et respectable commis comme vous !

— Joseph ! Joseph ! — s'écria le vieux commis, est-ce vous ? êtes-vous réellement mon malheureux frère ? Je vous croyais mort, Joseph… mort depuis longtemps !

— Et vous ne demandiez sans doute pas mieux, — répondit l'autre, amèrement.

— Non, Joseph… non, — s'écria Sampson Wilmot ; — Dieu sait que je ne vous ai jamais souhaité de mal. J'ai toujours plaint votre infortune et je vous ai excusé même quand vous étiez le plus coupable !

— C'est drôle ! — murmura Joseph avec dédain, — c'est très-drôle ! Si vous m'aimiez tant que cela, comment se fait-il que vous soyez resté dans la maison Dunbar et Dunbar ? Avec un semblant d'affection pour moi, vous n'auriez jamais pu vous résoudre à manger le pain de ces gens-là.

Wilmot secoua tristement la tête.

— Ne soyez pas trop dur envers moi, Joseph, — dit-il d'un ton de doux reproche, — si je n'étais pas resté à la banque, notre mère serait peut-être morte de faim !

Le misérable ne répondit pas, mais il détourna la tête et soupira.

La cloche annonçant le départ du train se fit entendre.

— Il faut que je parte, — s'écria Sampson, — donnez-moi votre adresse, Joseph, et je vous écrirai.

— Oh, je n'en doute pas, — répondit son frère d'un ton narquois, — mais je ne me laisse pas prendre au piège. Je vous ai retrouvé, mon riche et respectable frère, et je ne vous lâche pas. Où allez-vous ?

— À Southampton.

— Que faire ?

— Attendre l'arrivée de Henry Dunbar.

La figure de Joseph devint livide de rage.

Le changement qui s'opéra en lui fut tellement soudain et terrible à voir que le vieux commis recula comme s'il avait vu un revenant.

— Vous allez à sa rencontre, dit Joseph d'une voix rauque, — il est donc en Angleterre ?

— Non ; mais il doit arriver prochainement. Pourquoi cette figure colère, Joseph ?

— Pourquoi cette figure colère ? — répéta le cadet. — Êtes-vous donc devenu tellement machine, instrument en chair et en os des hommes que vous servez, que tout sentiment humain soit éteint en vous ! Bah ! comment des gens de votre espèce comprendraient-ils ce que j'éprouve. Entendez-vous, la cloche sonne… je vais avec vous.

Le train était sur le point de partir, les deux frères coururent sur le quai.

— Non ! non ! — s'écria Sampson en voyant son frère entrer après lui dans le wagon, — non !… non ! Joseph, ne venez pas

avec moi… ne venez pas avec moi !

— J'irai avec vous !

— Mais vous n'avez pas de billet.

— Je puis en prendre un… ou plutôt vous pouvez m'en prendre un, car je n'ai pas d'argent… à la première station que nous rencontrerons.

Pendant ce temps ils s'étaient assis dans un compartiment de deuxième classe. Le contrôleur des billets, courant de voiture en voiture, était trop pressé pour s'apercevoir que le petit morceau de carton que Joseph lui tendit n'était qu'un retour pour Wandsworth. Il y eut un court instant de tumulte, un fracas de portes, une confusion de langues, puis le sifflet de la machine retentit, et le train s'éloigna.

Le vieux commis jeta un regard inquiet sur son frère cadet. Sa pâleur livide avait disparu, mais ses sourcils fortement marqués étaient encore contractés.

— Joseph !… Joseph ! — dit Sampson, — Dieu m'est témoin que je suis heureux de vous revoir après une séparation de trente-cinq ans, et tout ce que je pourrai retrancher sur mes faibles ressources, je vous le donnerai volontiers… bien volontiers. Je le ferais en souvenir de notre bonne mère à défaut d'amitié pour vous ; mais je vous aime toujours, Joseph…, je vous aime toujours bien tendrement. Néanmoins je préférerais que vous ne fissiez pas ce voyage avec moi. Je ne pense pas qu'il puisse en résulter aucun bien.

— Ne vous inquiétez pas de ce qui en résultera. J'ai à vous parler. Vous êtes un aimable frère, vous, qui voulez m'éloigner aussi-

tôt après notre première rencontre. J'ai à vous parler, Sampson. Je veux le voir, cet homme. Je sais comment le monde m'a traité pendant ces trente-cinq dernières années, et je suis curieux de savoir aussi comment ce même monde… juste et compatissant comme il l'est… a traité le misérable qui m'a tenté et m'a trahi… Henry Dunbar !

Sampson tremblait comme une feuille. Sa santé avait toujours été faible depuis sa seconde attaque de paralysie, ce terrible et silencieux ennemi dont la main invisible avait frappé le vieux commis pendant qu'il était assis à son bureau, sans lui avoir donné le moindre avertissement. Sa santé était faible, et la secousse de sa rencontre avec son frère, ce pauvre frère perdu et déshonoré, qu'il avait cru mort pendant vingt-cinq ans, avait été presque trop forte pour lui. Et ce n'était pas tout encore : une terreur indicible s'empara de lui à l'idée d'une rencontre entre Joseph et Dunbar. Le vieillard se souvenait des paroles de son frère :

— Qu'il songe qu'il l'échappera belle si à notre première rencontre il n'a rien à payer !

Sampson avait prié nuit et jour pour que pareille rencontre n'eût pas lieu. Elle avait été retardée pendant trente-cinq ans. Allait-elle s'effectuer maintenant ?

Le vieux commis regarda la figure de son frère avec inquiétude.

— Joseph, — murmura-t-il, — j'aimerais mieux que vous ne vinssiez pas avec moi à Southampton, j'aimerais mieux que vous ne vissiez pas M. Dunbar. Vous avez été maltraité… cruellement et injustement maltraité… personne ne le sait mieux que moi ; mais il y a si longtemps, Joseph… il y a si longtemps de cela. Les

mauvais sentiments s'éteignent chez un homme à mesure que les années s'envolent… n'est-ce pas, Joseph ? Le temps guérit toutes les vieilles blessures, et nous apprenons à pardonner aux autres comme nous espérons d'être pardonnés nous-mêmes… n'est-ce pas, Joseph ?

— Pour vous, c'est possible, — répondit le réprouvé avec fureur ; — mais pour moi, non !

Il n'en dit pas plus long, et croisa ses bras sur sa poitrine.

Il regardait droit devant lui par la portière du compartiment, mais il ne voyait pas le joli paysage ; il ne voyait pas les champs de blé ondulant à la brise, parsemés de coquelicots et de bluets ; le scintillement du soleil sur des eaux lointaines ; les villages et les clochers qui fuyaient au loin, à demi cachés sous les arbres. Il regardait par la fenêtre et les sites les plus attrayants se déroulaient sous ses yeux, mais c'était en vain, il ne voyait rien.

Sampson était assis en face de lui, et contemplait avec malaise cette figure sombre et contractée.

Le commis prit un billet pour son frère à la première station. Mais Joseph continua à garder le silence.

Une heure s'écoula sans qu'il ouvrît la bouche.

Il n'avait pas d'affection pour son frère. Le monde l'avait endurci. Les conséquences de ses propres fautes, en retombant lourdement sur sa tête, avaient aigri sa nature. L'homme qu'il avait aimé et en qui il avait eu confiance était à ses yeux la cause première de sa honte et de sa misère, et cette pensée influait sur son opinion au sujet du reste des hommes.

Il ne pouvait croire en la bonté de personne, en se souvenant quelle avait été jadis sa confiance dans Henry Dunbar.

Les frères étaient seuls dans le compartiment.

Sampson regarda pendant quelque temps la sombre figure placée en face de lui, puis il se couvrit, en soupirant, le visage avec son mouchoir et se renversa dans un coin du compartiment. Mais il ne dormit pas ; il était agité et inquiet. Il se sentait faible ; ses oreilles bourdonnaient étrangement, et devant ses yeux obscurcis flottait un brouillard inaccoutumé. Il essaya de parler une fois ou deux, mais il lui sembla qu'il n'avait pas la force d'articuler les mots qui lui venaient à l'esprit.

Ensuite ses idées devinrent confuses. Le bruit du train en marche résonna d'une façon monotone à ses oreilles et devint de plus en plus fort à chaque instant jusqu'à ce qu'enfin il lui parût affreux, insupportable, et lui fit l'effet d'un coup de tonnerre perpétuel qui l'assourdissait et l'égarait.

Le train avançait rapidement vers Basingstoke, lorsque Joseph fut tout à coup tiré de sa sombre rêverie.

C'était quelque chose de terrible qui avait fait tressaillir le réprouvé et donné à sa figure une expression d'horreur.

04

Le vieux commis était tombé de son siège et gisait immobile au fond du compartiment.

Il avait été frappé d'une troisième attaque de paralysie, depuis longtemps sans doute regardée comme inévitable, mais que sa rencontre inattendue avec son frère à la gare du chemin de fer avait peut-être hâtée.

Joseph s'agenouilla à côté de son frère inanimé. C'était un vagabond et un paria, et les scènes d'horreur n'étaient pas nouvelles pour lui.

Il avait vu la mort sous tous ses aspects divers, et la reine des Terreurs ne l'épouvantait guère. Il était endurci, plongé jusqu'au cou dans le crime, et les souffrances d'autrui le trouvaient insensible. L'amour qu'il éprouvait pour sa fille était peut-être le dernier rayon de sentiment que conservât sa nature perverse.

Mais il fit néanmoins tout ce qu'il put pour ranimer le vieillard sans connaissance. Il dénoua sa cravate, déboutonna son gilet, et porta la main au cœur pour voir s'il battait.

Le cœur battait par saccades, comme si l'âme fatiguée du vieux commis eût essayé faiblement de s'échapper de l'enveloppe terrestre qui la retenait.

— Il faudrait mieux peut-être que cette attaque fût fatale, — murmura Joseph, — j'irais ainsi tout seul au devant de Henry Dunbar.

Le train arriva à Basingstoke. Joseph mit la tête à la portière et appela un facteur à haute voix.

Le facteur s'empressa d'accourir à cet appel impatient.

— Mon frère vient de se trouver mal, — s'écria Joseph, — aidez-moi à le sortir du compartiment, et vous enverrez ensuite

chercher un médecin.

Le corps inanimé fut soulevé par deux hommes robustes qui le portèrent dans la salle d'attente et le déposèrent sur un divan.

La cloche retentit et le train de Southampton continua sa marche sans les deux voyageurs.

Au bout d'un moment toute la gare fut en émoi. Un gentleman avait eu une attaque d'apoplexie et se mourait.

Le médecin arriva en moins de dix minutes. Il secoua la tête après avoir examiné le malade.

— Mauvaise affaire, — dit-il, — très-mauvaise ; mais nous allons faire de notre mieux. Y a-t-il quelqu'un avec ce gentleman ?

— Oui, monsieur, — répondit le facteur en montrant Joseph, — cette personne est avec lui.

Le médecin de province jeta un regard soupçonneux sur Joseph qui avait certainement l'air d'un vagabond de la tête aux pieds, et d'un hardi coquin en lutte avec la société qu'il défiait dans sa haine.

— Êtes-vous… un… parent de ce gentleman ? — demanda le docteur avec hésitation.

— Oui, je suis son frère.

— Je vous conseillerais de le faire transporter à l'hôtel le plus rapproché. J'enverrai une garde-malade pour le soigner. Savez-vous si cette attaque est la première qu'il ait eue ?

— Non… je ne sais pas.

Le regard du médecin devint plus soupçonneux encore en recevant cette réponse.

— C'est étrange, — dit-il, — que vous qui vous dites son frère, vous ne puissiez me fournir aucun renseignement à ce sujet.

Joseph répondit avec une insouciance presque méprisante.

— C'est étrange, mais on a vu dans le monde des choses bien plus étranges que celle-là ? Il y avait des années que nous ne nous étions vus, mon frère et moi, et notre rencontre a eu lieu aujourd'hui.

L'homme inanimé fut emporté de la gare dans une auberge voisine, modeste et simple maison, mais propre et bien tenue.

On le porta dans une chambre à coucher dont les fenêtres, garnies de persiennes à l'ancienne mode, avaient vue sur la grande route poudreuse.

Le médecin déploya toute son habileté, mais il ne put faire reprendre connaissance au malade. Son âme s'était envolée. Le corps n'était plus qu'un morceau d'argile immobile sous la blanche couverture, et Joseph, assis au pied du lit, le regardait d'un air sombre.

La femme qui devait servir de garde-malade ne tarda pas à arriver, et s'installa au chevet. Mais elle n'eut pas grand'chose à faire.

— Y a-t-il quelque espoir qu'il en réchappe ? — demanda Joseph avec émotion au médecin qui se disposait à se retirer.

— Je crains bien… je crains bien que non…

— Sera-ce bientôt fini ?

— Bientôt, je pense. Je ne crois pas qu'il passe les vingt-quatre heures !

Après cet arrêt, le médecin attendit quelques instants, comptant sur quelque exclamation de surprise ou de douleur de la part du frère du moribond, mais il n'y en eut aucune, et le médecin prit congé après avoir précipitamment souhaité le bonsoir.

Il se faisait tard, et les ombres du crépuscule enveloppant la figure de Joseph la rendaient plus sombre encore qu'elle ne l'avait été dans le wagon.

— J'en suis bien aise, j'en suis bien aise, — murmura-t-il, — je serai seul pour recevoir Henry Dunbar.

La chambre à coucher dans laquelle se trouvait le malade ouvrait sur un petit salon. Le sac de voyage et le portemanteau de Sampson avaient été déposés dans ce salon.

Joseph fouilla les poches des habits qu'on avait enlevés à son frère.

Celles du gilet contenaient quelque menue monnaie, et plusieurs clefs attachées ensemble, et dans celle de devant du vieux pardessus se trouvait un agenda dont la couverture en cuir était presque usée.

Joseph emporta ces objets dans le salon, ferma la porte qui séparait les deux appartements, et demanda ensuite de la lumière.

La servante qui apporta des bougies lui demanda s'il avait dîné.

— Oui, — dit-il. — J'ai dîné il y a cinq heures. Apportez-moi de l'eau-de-vie.

La jeune fille monta un petit carafon de spiritueux et un verre, qu'elle déposa sur une table, puis elle se retira. Aussitôt qu'elle fut sortie, Joseph ferma la porte à clef.

— Je ne veux pas d'intrus, — murmura-t-il ; — ces gens de province sont toujours curieux.

Il s'assit devant la table, se versa un verre de brandy, le but, et rapprocha de lui une des bougies.

Il avait mis l'argent, les clefs et l'agenda dans une de ses poches. Il tira d'abord l'agenda et l'examina. Il renfermait cinq billets de la Banque d'Angleterre, de cinq livres chacun, et une lettre.

La lettre était adressée à Henry Dunbar, et portait le cachet officiel de la maison de banque. Le nom de Stephen Balderby était écrit au bas de l'enveloppe dans le coin à gauche.

— Tiens ! tiens ! — murmura Joseph, — ceci est la lettre de bienvenue que le plus jeune associé adresse à son chef. J'en aurai soin.

Il remit la lettre dans la poche de l'agenda, puis regarda les notes au crayon inscrites sur différentes pages.

La dernière note fut la seule qui eût quelque intérêt pour lui.

Elle consistait en ces quelques mots :

H. D., attendu aux docks de Southampton vers le 19 du courant, par le steamer Électre, sera reçu par M Laura D… à Porland

Place.

— Qui est cette Laura D… ? — se dit-il en fermant l'agenda. — Sa fille, je suppose. Je me souviens d'avoir lu la nouvelle de son mariage dans les journaux, il y a vingt ans. Il fit un bon mariage, évidemment. La fortune a dû tout aplanir pour lui. Il a épousé une femme riche et titrée. Qu'il soit maudit !

Joseph resta assis quelque temps les bras croisés sur la table devant lui en songeant, songeant toujours. Un sourire sinistre crispait ses lèvres, et dans ses yeux pétillait une lueur menaçante.

Homme dangereux en tout temps : homme dangereux lorsqu'il était bruyant, insouciant, brutal et violent ; mais bien plus dangereux alors qu'il était tout à fait calme.

Il sortit ensuite les clefs de sa poche, s'agenouilla devant le portemanteau, et examina son contenu.

Il n'y trouva pas grand'chose pour le dédommager de sa peine : rien qu'un habillement complet, une demi-douzaine de chemises, et l'attirail nécessaire à la modeste toilette du commis. Le sac de nuit contenait une paire de bottes, une brosse à chapeau, une chemise de nuit et une vieille robe de chambre en indienne.

Joseph se releva après cette inspection et ouvrit doucement la porte entre les deux chambres. Il n'était survenu aucun changement dans la chambre du malade. La garde-malade était toujours assise au chevet du lit. Elle se retourna vers Joseph lorsqu'il ouvrit la porte.

— Aucun changement, je présume ? — dit-il.

— Non, monsieur, aucun.

— Je vais sortir et faire un tour, je reviendrai dans une heure.

Il referma la porte, mais il ne sortit pas immédiatement. Il s'agenouilla de nouveau à côté du portemanteau, et enleva la carte qui portait l'adresse de son frère. Il enleva aussi une carte pareille sur le sac de nuit, en ayant bien soin de ne laisser derrière lui aucun vestige qui pût faire connaître son frère.

Quand il eut fini cette opération et mis les cartes dans sa poche, il se promena doucement dans la chambre, les bras croisés sur la poitrine.

— Le steamer l'Électre est attendu le 19, — dit-il d'une voix sourde et pensive. — Il peut arriver avant ou après. Demain, c'est le 17. Si Sampson meurt, il y aura enquête certainement, une perquisition post mortem peut-être, et je serai retenu ici jusqu'à ce qu'elle soit terminée. On me retiendra deux ou trois jours au moins, et, pendant ce temps Henry Dunbar peut arriver à Southampton et se rendre aussitôt à Londres, et moi je puis laisser échapper cette occasion unique de me trouver face à face avec cet homme. Je ne veux pas perdre cette occasion, je… ne veux pas qu'on me la fasse perdre. Pourquoi resterai-je ici à veiller au chevet du lit d'un homme sans connaissance ! Non ! La destinée a remis une fois encore Henry Dunbar sur mon chemin, et je profiterai de la chance qui m'est offerte.

Il prit son chapeau : un chapeau gris déformé et râpé qui cadrait bien avec son extérieur de vagabond, et il sortit après s'être arrêté quelques secondes au comptoir et avoir dit à l'aubergiste qu'il serait de retour dans une heure.

Il alla tout droit à la gare, et s'informa du départ des trains.

05

Le train de Londres à Southampton allait partir dans une heure. L'employé qui donna ce renseignement à Joseph Wilmot, lui demanda comment se trouvait son frère.

— Il va mieux, — répondit Joseph. — Je vais à Southampton m'acquitter pour lui d'une affaire importante qui l'y amenait. Je serai de retour demain matin.

Il entra dans la salle d'attente, s'y assit, et ne changea pas d'attitude de tout le temps, sans faire un mouvement, sans même relever la tête de dessus sa poitrine : il songeait, songeait, songeait toujours, comme il avait songé dans le wagon et dans le petit salon de l'auberge. Il prit son billet pour Southampton dès l'ouverture du guichet, puis il se rendit sur le quai où se trouvaient déjà deux ou trois voyageurs attendant l'arrivée du train.

Le train apparut enfin. Joseph s'élança dans un compartiment de seconde classe, s'assit dans un coin et baissa son chapeau sur ses yeux, qui furent presque complètement cachés par les bords déformés.

Il était tard lorsqu'il arriva à Southampton, mais il avait l'air de connaître la ville, car il se dirigea tout droit vers une petite taverne située sur le bord de la rivière et masquée presque en entier par l'ombre du mur de la ville.

Là, il se fit donner un lit, et s'assura que l'Électre n'était pas encore arrivé.

Il soupa dans sa chambre, bien qu'on lui offrît de prendre son repas dans la salle commune. Il semblait désireux de fuir toute société et de n'avoir à parler à personne, et il s'abandonnait toujours aux noires pensées qui l'avaient assailli à la gare, dans la salle de l'auberge de Basingstoke et dans le wagon pendant son trajet avec son frère Sampson.

Quelles que fussent ses pensées, elles l'absorbaient si complètement qu'il ressemblait à un somnambule faisant tout machinalement sans savoir ce qu'il fait.

Mais malgré cela il fut très-actif, car il se leva le lendemain matin de bonne heure. Il n'avait pas dormi une heure dans toute cette longue nuit. Il avait pris toutes les attitudes, et s'était tourné et retourné dans son lit, songeant, songeant sans cesse jusqu'à ce que son cerveau n'eût plus qu'une puissance machinale et gît en dépit de lui-même.

Il descendit l'escalier, paya son souper et sa chambre à une servante endormie, et quitta la maison au moment où l'horloge de l'église, dans le vieux square à côté, sonnait huit heures.

Il se rendit tout droit dans la Grande-Rue, et entra dans tel boutique d'un marchand de confections. L'établissement était sur un certain pied, et un jeune homme enlevait les volets de la devanture sans se presser. Ce jeune homme paraissait être le seul occupant de la boutique pour le quart d'heure.

Il regarda Joseph d'un air dédaigneux, et le toisa lentement de la tête aux pieds en bâillant en même temps.

— Vous feriez mieux de vous retirer, — dit-il, — notre patron ne donne jamais rien aux vagabonds.

— Votre patron peut donner ou garder ce que bon lui semble, — répondit Joseph avec indifférence, — je puis payer ce dont j'ai besoin. Appelez votre maître, ou plutôt non, vous ferez tout aussi bien l'affaire vous-même. Je veux une toilette complète, depuis le chapeau jusqu'aux souliers, comprenez-vous ?

— Peut-être quand j'aurai vu l'argent, — répondit le jeune homme d'un ton narquois.

— Vous êtes déjà au courant des habitudes du monde, mon garçon, n'est-ce pas ? — dit Joseph avec amertume ; puis tirant ensuite le portefeuille de sa poche, il l'ouvrit et exhiba la petite liasse de billets de banque. — Je présume que vous comprenez ceci ? — dit-il.

Le nonchalant jeune homme releva son nez qui, par sa conformation naturelle, annonçait un caractère ambitieux, et regarda son chaland d'un air incrédule.

— Je comprends que ceci peut être faux, — fit-il d'un air significatif.

Joseph lâcha un juron et s'élança sur le jeune commis.

— J'ai dit qu'ils pouvaient être faux, — fit observer le jeune homme avec moins d'arrogance, — il n'y a pas de quoi vous précipiter sur moi, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Non ! — murmura Wilmot, — vous faites ma foi bien de n'avoir pas cette intention. Appelez votre patron.

Le jeune homme s'éloigna pour obéir ; il était tout à fait souple maintenant.

Joseph examina la boutique.

— Le roquet ! il a oublié la caisse ! — murmura-t-il ; — je pourrais essayer de l'ouvrir si… (il s'arrêta et sourit d'une étrange manière fort peu agréable à voir), si je n'allais pas à la rencontre de Henry Dunbar.

Il y avait une glace à pied dans un coin de la boutique. Joseph s'en approcha, se contempla en silence pendant quelques instants, puis montra le poing à son image :

— Tu es un vagabond ! — murmura-t-il les dents serrées, — et tu en as l'air ! Tu es un paria, et tu en as l'air ! Mais qui t'a marqué de ce sceau ? Qui mérite le blâme pour tout le mal que tu as fait ? Quel est celui dont la trahison t'a fait ce que tu es ? Voilà la question !

Le maître de la boutique apparut, et jeta sur son chaland un regard perçant.

— Maintenant, écoutez-moi ! — dit Joseph lentement, mais avec résolution. — J'ai eu du bonheur depuis quelque temps, et je viens de gagner quelque argent. Je l'ai gagné honnêtement, entendez-vous, et je ne veux pas être questionné par une espèce de singe comme votre commis.

Le nonchalant jeune homme croisa les bras et s'efforça de prendre un air féroce, mais il eut soin de reculer un peu derrière son patron pour se montrer indigné.

Celui-ci sourit et salua.

— Nous serons heureux de vous servir, monsieur, — dit-il, — et je ne doute pas le moins du monde que vous soyez content. Si mon commis a été impertinent…

— Il l'a été, — interrompit Joseph, — mais je ne veux pas en faire une affaire. Il est comme tout le monde, et il croit que parce qu'un homme porte un habit râpé, il doit être un coquin. Voilà tout. Je lui pardonne.

Le nonchalant jeune homme, alors très-éloigné et abrité par son maître, murmura faiblement :

— Oh ! vraiment vous me pardonnez !… ah !… ah !… Comment donc !… est-ce bien vrai ?… Merci de votre peine !…

Et autres phrases railleuses.

— Je veux une toilette complète, — continua Joseph, — un habillement complet tout neuf : chapeau, bottes, parapluie, sac de voyage, une demi-douzaine de chemises, brosses, peignes, rasoirs, et tout ce qui s'ensuit. Et comme il peut se faire que vous ne soyez pas disposé à avoir en moi plus de confiance que votre chien couchant de commis, bien que vous soyez extrêmement poli, voici ce que je vais faire. Je désire faire friser et tailler ma barbe. Je me rends chez un barbier pour cela et pendant ce temps vous pouvez aller aux informations sur ces gentlemen.

Il tendit au patron trois de ses billets de la Banque d'Angleterre. Le marchand les regarda d'un air de doute.

— Si vous croyez qu'ils sont faux, envoyez-les à un de vos voisins et faites-les changer, — dit Joseph ; — mais dépêchez-vous, car je vais revenir dans une demi-heure.

Il sortit de la boutique, laissant le patron, toujours incertain, avec les trois billets dans la main.

Le vagabond rabattit son chapeau sur ses yeux, fourra ses mains dans ses poches, et descendit la Grande-Rue jusqu'à une boutique de barbier, près des docks.

Là il se fit couper la barbe et arranger sa moustache inculte de la manière la plus aristocratique. Ses longs cheveux gris mal peignés furent taillés et frisés d'après ses propres indications.

S'il eût été vaniteux et s'il n'avait eu d'autre but dans la vie que celui d'embellir sa personne, il n'eût pas été plus minutieux ou plus difficile à contenter.

Quand le barbier eut complété son œuvre, Joseph se lava la figure, ramena ses cheveux sur son large front, et se regarda dans un petit miroir à barbe suspendu au mur.

Comme tête et figure, la transformation était complète. Il n'était plus un vagabond, mais bien un gentleman respectable, entre deux âges, de belle mine, et non sans une certaine distinction aristocratique.

L'expression même de sa physionomie était changée. L'air de défi avait fait place à un sourire hautain. La mine renfrognée était devenue le froncement de sourcils de l'homme qui songe.

Ce changement était-il naturel ou simulé ? Provenait-il simplement de l'arrangement de sa barbe et de ses cheveux ? Lui seul aurait pu nous le dire.

Il mit son chapeau, le rabattant toujours sur les yeux, paya le barbier, et s'éloigna. Il se dirigea tout droit vers les docks, et s'in-

forma du steamer l'Électre. L'arrivée n'aurait lieu que le lendemain au plus tôt ; Rassuré sur ce point, Joseph revint chez le tailleur pour choisir ses vêtements neufs.

Cette opération l'occupa longtemps, car il fut aussi difficile à contenter sous ce rapport qu'il l'avait été pour sa barbe et ses cheveux. Un vieux garçon pointilleux, qui a consacré aux soins de sa toilette les plus beaux moments de sa vie, n'aurait pas été plus exigeant que ce vagabond qui avait eu les coudes troués pendant dix ans et avait porté l'habit des forçats pendant treize années consécutives à l'île de Norfolk.

Mais il ne fit pas preuve de mauvais goût dans le choix de son costume. Il ne choisit pas des couleurs voyantes ou des vêtements d'une coupe exagérée. Au contraire, l'habit qu'il prit était parfaitement en harmonie avec le genre dans lequel il avait fait tailler ses cheveux et friser sa moustache. Ce fut la mise d'un gentleman entre deux âges ; élégante, mais scrupuleusement simple et ne choquant l'œil ni par sa couleur ni par sa coupe.

Quand sa toilette fut complète, depuis son chapeau de vingt et un shillings jusqu'à ses bottes vernies qui moulaient son pied bien fait, il quitta le petit salon où il avait changé d'habits, et parut dans la boutique ganté d'une main seulement, et portant une canne de l'autre.

Le marchand et son commis restèrent stupéfaits.

— Si ce changement complet vous avait coûté cinquante livres, monsieur, au lieu de dix-huit livres, douze shillings et onze pence, vous n'auriez pas à regretter votre argent, car vous ressemblez à un duc ! — s'écria le tailleur dans son enthousiasme.

— J'en suis charmé, — dit Wilmot avec insouciance.

Il se planta devant la glace et roula sa moustache en se regardant d'un air pensif avec un sourire sur la physionomie.

Il se fit ensuite rendre la monnaie, la compta, et mit l'or et l'argent dans la poche de son gilet.

Ses manières étaient aussi changées que sa personne. Il était entré dans la boutique à huit heures du matin en vagabond, tant au physique qu'au moral, il en sortait maintenant en gentleman aux allures aisées, au ton radouci, hautain, et sûr de lui-même.

— À propos, — dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la porte, — je vous serais obligé de faire un paquet de toutes mes vieilles nippes et de l'envelopper d'une feuille de papier brun. Liez-le fortement ; je le prendrai ce soir, à la nuit.

Après cette recommandation, faite d'un ton d'indifférence, Wilmot quitta la boutique ; mais quoiqu'il fût maintenant aussi bien mis et eût aussi bonne tournure que n'importe quel gentleman de Southampton, il enfila la première ruelle et sortit de la ville pour aller se promener seul au bord de l'eau.

Il suivit le rivage jusqu'à un village près de la rivière et à quelques milles de Southampton. Là il entra dans une petite taverne enfumée, très-paisible et peu fréquentée, commanda du brandy et de l'eau à une jeune fille qui travaillait derrière le comptoir, et pénétra dans le parloir, — salle boisée, à plafond bas, dont les murs étaient ornés çà et là d'affiches de commissaires-priseurs annonçant les ventes prochaines de bestiaux, de fermes, et d'ustensiles de labourage. Parmi ces affiches apparaissaient quelques tableaux des heures de départs du chemin de fer.

Wilmot eut toute la salle à sa disposition. Il s'assit à côté de la fenêtre ouverte, prit un journal de province, et essaya de lire.

Mais cet essai fut infructueux. D'abord il n'y avait pas grand'-chose à lire dans le journal, et ensuite Joseph n'aurait pas pu fixer son attention sur la page que regardaient ses yeux, quand bien même cette feuille de papier imprimée eût renfermé toute la sagesse du monde.

Non ; il ne pouvait lire. Il ne pouvait que songer. Il ne pouvait que songer à l'étrange chance qui lui était survenue après trente-cinq mortelles années. Il ne pouvait que songer à sa rencontre probable avec Henry Dunbar.

Il était entré dans la taverne du village un peu après une heure, et il y passa le reste de la journée à boire du grog (pas immodérément, il se tenait sur ses gardes sous ce rapport), à manger un morceau de pain et de viande froide pour son dîner, et à songer à Henry Dunbar.

Quoi qu'il fît, la pensée de Henry Dunbar ne le quittait pas.

Dans le wagon, à l'auberge de Basingstoke, pendant la longue nuit sans sommeil qu'il avait passée à la taverne, sur le bord de l'eau, dans la boutique du tailleur, même au moment où il était occupé à choisir ses habits, il avait toujours songé à Henry Dunbar. Depuis le moment de sa rencontre avec le vieux commis à la gare, cette même pensée était restée fixée dans son cerveau.

Il ne pensa pas une fois à son frère, pas même pour se demander si l'attaque avait été fatale, et si le vieillard était mort. Il ne pensa ni à sa fille, ni à l'angoisse que devait lui causer son absence prolongée.

Il avait mis le passé de côté comme s'il n'eût jamais existé, et concentré toute la force de son esprit sur l'idée unique qui le possédait comme quelque puissant démon.

Quelquefois une terreur soudaine s'emparait de lui. Si Henry Dunbar était mort dans la traversée ! Si l'Électre allait n'apporter qu'un cercueil de plomb et un cadavre embaumé avec des essences !

Non, il ne pouvait se faire à cette idée ! La destinée qui avait séparé ces deux hommes pendant la moitié d'une longue existence devait les rapprocher mystérieusement à l'époque actuelle.

La philosophie du vieux commis n'était pas en somme si creuse :

« Tôt ou tard… tôt ou tard… le jour de l'expiation arrive ! »

Quand l'obscurité se fit, Joseph quitta la petite auberge et revint à Southampton. Il était tout à fait nuit quand il entra dans la Grande-Rue, et on fermait la boutique du tailleur.

— Je croyais que vous aviez oublié votre paquet, monsieur, — dit le marchand ; — il y a bien longtemps qu'il est prêt, faut-il vous l'envoyer quelque part ?

— Non, merci, je l'emporterai moi-même.

Le paquet en papier brun était très-volumineux, mais Joseph le mit sous son bras, quitta la boutique du tailleur, et se dirigea vers une jetée qui s'avançait dans la mer.

En marchant sur le bord de la rivière, lorsqu'il était revenu de la taverne du village à Southampton, il avait rempli ses poches de pierres. Il s'agenouilla en ce moment sur le bord de la jetée, et

noua toutes ces pierres dans un vieux mouchoir de poche en coton. Quand il eut achevé cette besogne, qu'il fit avec soin et lestement comme un homme habitué à faire toute espèce d'étranges choses, il attacha le mouchoir plein de pierres à la ficelle qui liait le paquet et laissa tomber le tout dans l'eau.

L'endroit qu'il avait choisi dans ce but était à l'extrémité de la jetée, où l'eau avait le plus de profondeur.

Il avait fait cela très-tranquillement, et en prenant toutes ses précautions pour bien s'assurer qu'il n'était pas remarqué.

Quand le paquet eut été englouti, il regarda le cercle qui s'élargissait à la surface de l'eau jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— Voilà qui est fini pour James Wentworth et les habits qu'il portait, — se dit-il en s'éloignant.

Il dormit cette nuit-là à l'auberge du village où il avait passé la journée, et le lendemain matin il reprit le chemin de Southampton.

Il était un peu plus de neuf heures quand il entra dans les docks, et l'Électre était visible au milieu des eaux bleues qu'il sillonnait sous un ciel sans nuages.

06

« Je termine aujourd'hui un volume du journal sommaire, imparfait et décousu que je tiens de mon existence. Tout en feuilletant le volume, je m'étonne de tant de travail perdu ; ces notes, jetées au hasard, fréquemment séparées par de longs intervalles,

sont, en somme, une assez pauvre littérature. À quoi sert cette manie de tenir un journal ? Pourquoi ce récit d'une existence des plus vulgaires ? Est-ce pour ma propre édification, est-ce dans un but de progrès moral ? Il est bien rare que je relise ces notes dénuées d'intérêt ; et je doute fort que la postérité se soucie de savoir que je suis allé au bureau à dix heures du matin, le mercredi, que je n'ai pu trouver de place dans l'omnibus, ce qui m'a obligé à prendre une voiture qui m'a coûté deux shillings, que j'ai dîné en tête-à-tête avec ma mère, et que le soir j'ai terminé la lecture du troisième volume de la Révolution française de Carlyle. À quoi pourra jamais servir un journal comme le mien ? Quelque célèbre Nouveau-Zélandais de l'avenir découvrira-t-il un jour ces volumes dans les ruines de Clapham ? Et me citera-t-on comme le Pepys du dix-neuvième siècle ? Mais je suis bien loin de la haute saveur du mondain petit commis d'État. Peut-être l'époque dans laquelle je vis manque-t-elle des épices et de l'assaisonnement de cet âge d'or de la corruption pendant lequel les jupons blancs de lady Castlemain pouvaient être aperçus flottant à tous les vents par le premier flâneur frivole qui s'avisait de prendre des notes sur ces vêtements.

« Quoi qu'il en soit, c'est une habitude puérile et surannée à la fois que cette manie d'un journal quotidien, et je ne puis m'empêcher de penser que ce fameux Pepys devait être un vieux garçon gâté. Aujourd'hui cependant, j'ai à consigner autre chose que les courses en voiture, les omnibus complets, et le titre d'un ouvrage favori. Dernièrement, ma mère et moi nous avons eu nos habitudes dérangées, bouleversées de fond en comble par l'arrivée d'une demoiselle.

« C'est une demoiselle excessivement jeune, car elle est encore séparée par une longue période d'une époque qu'elle semble considérer comme la plus enviable et la plus solennelle de son existence. Elle n'a pas encore treize ans. Il s'en faut encore de deux longues années pour qu'elle soit une « jeune personne. » Elle est la fille unique de ma sœur unique, Marian Lester, et elle est récemment arrivée de Sydney, où ma sœur et mon beau-frère sont établis depuis douze ans. M Élisabeth Lester fait partie de la famille depuis le 1 juillet et n'a pas cessé, depuis cette époque, de se familiariser avec ma mère et avec moi. C'est une assez jolie enfant dont la chevelure blond cendré pend en lourdes tresses sur sa nuque. (Détail fort intéressant pour le Nouveau-Zélandais curieux de connaître les mystères de la coiffure juvénile au dix-neuvième siècle.) Elle est douée d'un excellent caractère, et ma mère l'adore. Pour moi, je me résigne graduellement à l'idée d'avoir trente-trois ans et d'être l'oncle d'une jeune nièce qui joue des variations sur Non più mesta.

« Ce Non più mesta m'amène à parler d'un personnage nouveau dans le cercle de mes connaissances ; d'un personnage qui n'a pas paru une seule fois dans le volume que je viens de terminer, mais qui, dans l'intervalle de six semaines entre mon dernier récit et celui que je commence aujourd'hui, m'est devenu aussi familier que le plus vieil ami de ma jeunesse. Non più mesta, j'entends ma nièce qui écorche cet air que je connais si bien, dans le salon qui est au-dessous de ma chambre ; et pendant que j'écris ces lignes, cette mélodie évoque l'image d'un visage pâle et doux et d'un regard noir et profond comme celui de la colombe.

« Je ne m'étais jamais rendu compte de la quantité d'objets de toute espèce, nécessaires à une femme, avant le jour où une voi-

ture déposa à notre porte la personne de ma nièce accompagnée de ses malles. M Élisabeth Lester me parut avoir besoin de tout ce que l'esprit humain peut imaginer ou désirer. Elle avait grandi pendant la traversée ; ses robes étaient trop courtes, ses bottines trop petites, ses chapeaux ne lui tenaient pas sur la tête et pendaient d'une façon lamentable sur ses épaules. Il lui fallait des ombrelles, des brosses à cheveux, mille et un colifichets mystérieux ornés de mousseline et de dentelles, des cahiers, des plumes, de la pommade, des crayons, des spécimens géologiques pour ses études, et des centaines d'autres objets dont les noms seuls sont un mystère pour moi. Enfin et surtout, il lui fallait une maîtresse de piano. On disait que l'enfant était d'une jolie force sur cet instrument, et ma sœur tenait à ce qu'elle continuât ses études sous la surveillance d'une maîtresse capable et qui ne prendrait pas trop cher. Ma sœur Marian soulignait cette dernière condition. L'achat et la confection des colifichets absorbèrent entièrement ma mère, qui s'empressa de me confier le soin de trouver une maîtresse de piano pour M Lester.

« Je me mis à l'œuvre de la manière la plus simple. Je consultai les journaux quotidiens, mais je lus un si grand nombre d'annonces faites par des dames qui se disaient accomplies dans l'art de la musique, que je me trouvai confus et embarrassé de l'étendue de mes ressources. Je me décidai à voir ces dames l'une après l'autre, et profitant des belles soirées d'été, je me rendis chez elles après les heures du bureau, quelquefois avec ma mère, quelquefois seul.

« Il est possible que je sois déjà un vieux garçon, un de ces êtres odieux et d'une sensibilité outrée qu'on appelle « maniaques ; » je ne sais ; mais quoi qu'il en soit je ne pus trouver le

professeur qui convînt réellement à ma petite Lizzie. Quelques-unes de ces dames étaient âgées et sévères ; d'autres, jeunes et frivoles ; d'autres enfin n'avaient pas d'opinion bien arrêtée sur la prononciation de la lettre h. Une jeune personne déclara qu'elle préférait la musique à quoi que ça soit au monde. Certaines possédaient beaucoup trop d'enthousiasme et se montraient disposées à adorer ma nièce après la troisième minute. Le plus grand nombre, très-convenable sous tous les rapports, demandait un prix plus élevé que celui que je voulais donner. Il arriva donc en somme qu'après une semaine, je ne me trouvai pas plus avancé que le jour où j'avais consulté pour la première fois le supplément du Times.

« Dans une situation plus gênée que la nôtre, nous eussions été plus faciles à contenter ; mais ma mère prétendait que, puisqu'il y avait tant de choix, nous ferions sagement de réfléchir avant de prendre une décision. La conséquence fut que, au moment où je sortis pour faire une promenade du soir, à la fin de la seconde semaine de juillet, M Lester n'avait pas encore de professeur. Elle n'avait pas encore de professeur ; mais j'étais fatigué de faire passer les faiseuses d'annonces sur la sellette. Ce soir-là, je sortis donc pour faire une excursion solitaire dans les tranquilles faubourgs de Surrey, parmi les chemins déserts, entrecoupés de terrains vagues où les entrepreneurs de bâtisse n'avaient pas encore mis le pied. C'était une charmante soirée. Moi, qui suis assez cockney pour croire qu'un coucher de soleil à Londres est un des plus beaux spectacles de l'univers, je me dirigeai vers le couchant et je traversai Wandsworth Common, où de légers tourbillons de poussière pourpre s'élevaient des fossés, et au milieu duquel un âne abandonné troublait le calme de l'heure crépusculaire par un braiment plaintif. Ce soir-là, Wandworth Common était aussi dé-

sert que les sables de l'intérieur de l'Afrique. Cet endroit me plaisait à cause de sa tranquillité et de sa solitude, car je suis porté à la rêverie.

« Je dis que je suis porté à la rêverie, et cependant j'ai peu de motifs de rêver ! Mes pensées étaient agréables pendant cette promenade par un beau coucher de soleil ; et cependant, aujourd'hui, je me demande avec étonnement ce qui avait pu me mettre ainsi du rose dans l'imagination. Je ne sais à quoi je songeais en revenant à la maison sous la clarté bleuâtre de la lune qui se levait et qui faisait étinceler son croissant pâle et délié dans un ciel sans nuage.

« J'entrai dans la petite ville de Wandsworth. Je parcourus l'antique rue Haute, cette bonne vieille rue qui me fait penser à un tableau de l'école flamande. Toutes les nuances sont brun foncé ; néanmoins, la lumière et la chaleur y abondent. Les lumières commençaient à briller çà et là aux fenêtres ; et ce soir-là, il me sembla voir des fleurs épanouies à toutes les ouvertures. Je parcourus nonchalamment la rue, m'arrêtant aux devantures de boutiques sans but, sans motif, en songeant.

« À quoi rêvais-je ce soir-là ? Comment se faisait-il que le monde ne me semblait pas ridicule et vide ?

« Pendant que je regardais l'une de ces boutiques, celle d'un papetier, sorte de petit bazar dans son genre, — mes regards furent attirés par le mot « Musique ; » et sur une petite carte pendue à l'intérieur, je lus qu'une dame offrait de donner des leçons de piano, en ville ou chez elle, à des prix très-modérés. Le mot « très » était souligné. Il me parut que ce mot souligné avait un aspect lamentable et qu'il semblait implorer. L'annonce était

écrite d'une main féminine, d'une jolie écriture, élégante et lisible, ferme et cependant gracieuse. Je me trouvais dans une position d'esprit toute nonchalante, tout disposé à me laisser mener où le vent me pousserait. Je pensais que je pourrais faire servir ma promenade à quelque chose en rendant visite à la propriétaire de l'annonce. Il était probable qu'elle ne satisferait pas mes idées de perfection plus que les autres ; mais, au moins, je retournerais à la maison avec la conscience d'avoir fait un nouvel effort pour trouver un professeur à ma nièce.

« L'adresse portée sur la carte était : « N 3, Godolphin Cottages. » Je demandai à la première personne venue de m'indiquer Godolphin Cottages. On me dit de prendre la deuxième rue à droite. J'arrivai dans une espèce de petite ruelle ou de chemin de communication où se trouvaient quelques petites maisons de construction ancienne et indépendante les unes des autres, abritées par une rangée de sycomores, et protégées par des grilles en bois. J'ouvris la petite porte de la troisième maison et pénétrai dans le jardin, une miniature dans son genre, qui possédait une pelouse et une allée circulaire sablée, et qui était orné dans un angle d'une grotte de coquillages et de pierres moussues. Sous un arbre, il y avait un banc rustique. Je trouvai à cet endroit une jeune femme assise et lisant dans le demi-jour qui baissait rapidement. Elle tressaillit au bruit de mes pas sur le sable et se leva, rouge comme une des pivoines qui s'épanouissaient à côté d'elle. Cette rougeur lui seyait d'autant plus qu'elle était naturellement pâle. Je reconnus ceci presque immédiatement, car la rougeur disparut graduellement pendant que je lui parlais.

« — Je demande une dame qui donne des leçons de musique, dis-je ; je viens de voir à l'instant une carte dans la rue Haute ; et

comme je cherche une maîtresse de musique pour ma nièce, j'ai profité de l'occasion pour venir jusqu'ici. Mais peut-être suis-je indiscret à cette heure-ci ?

« J'ignore pourquoi je m'excusai de la sorte, puisque je ne m'étais pas excusé auprès des autres dames chez lesquelles je m'étais présenté à des heures indues. Je crains bien que j'eus la faiblesse de me sentir troublé par la beauté mélancolique de ce jeune visage, et que mon aplomb disparut sous l'influence de ces beaux yeux noirs et pensifs.

« Ce visage est si beau, si beau, que j'en vois sans cesse les moindres traits. Cependant je ne connaissais pas encore les mille expressions changeantes qui le font toujours aussi nouveau pour moi que le soir où il m'apparut pour la première fois. La décrirai-je cette femme que je connais depuis un mois à peine, et qui remplit le monde entier pour moi lorsque je pense à elle ? et j'y pense sans cesse. La décrirai-je pour le plaisir du Nouveau-Zélandais, quand la meilleure description doit rester fatalement si fort au-dessous de la radieuse réalité, et quand l'action de résumer sa beauté par des mots vulgaires et rugueux paraît, en quelque sorte, un sacrilège contre la sainteté de cette perfection ? Oui, j'essayerai ; non pas pour le plaisir du Nouveau-Zélandais, qui aura sans doute une idée nouvelle et extraordinaire de la perfection féminine, et qui peut-être exigera le nez bleu et la chevelure verte dans ce type de la beauté parfaite. J'essayerai, parce qu'il m'est doux de m'arrêter sur cette image et de représenter cette image, chère à mon cœur, par des paroles, si incomplètes qu'elles soient. Si j'étais peintre, comme Claude Melnotte, je ne peindrais que son image. Si j'étais poète, je couvrirais des rames de papier de chants passionnés inspirés par sa beauté. Mais comme je ne

suis qu'un simple caissier dans une maison de banque, je ne puis que lui élever un autel dans les pages banales de mon journal.

« J'ai dit qu'elle est pâle. Elle a cette pâleur de l'ivoire qui accompagne parfois les yeux noirs et les chevelures brunes. Les yeux sont de ce noir si rare, de ce noir à reflets dorés dont l'expression est si séduisante. Leur couleur ne varie pas, mais leur expression varie à chaque émotion. Au repos, ils reflètent une sincérité mélancolique, une gravité pensive qui parle éloquemment des ombres qui sont venues assombrir cette existence. Les cheveux, séparés en deux bandeaux sur le plus beau front du monde, sont de la même nuance que les yeux et ondulent naturellement. Pour les autres traits du visage, je renverrai mon Nouveau-Zélandais aux tableaux des vieux maîtres italiens, dont sans doute il possédera une belle collection ; car c'est seulement sur les toiles de Raphaël Sanzio d'Urbino, du Titien et de leurs dignes élèves qu'on peut retrouver cette harmonie exquise, cette pureté des formes, et cette tendre délicatesse des contours que je contemplais ce soir-là sur le visage de Margaret Wentworth.

« Elle s'appelle Margaret Wentworth. C'est ce qu'elle me dit lorsque je lui eus expliqué, d'une manière diffuse, qui j'étais, et comment il se faisait que j'avais besoin de ses services. Pendant cette entrevue, il est probable que sa présence m'avait grisé par une influence subtile et mystérieuse plus puissante que les fumées de l'opium ou le suc des fleurs de lotus. Je sais seulement qu'après dix minutes de conversation, pendant lesquelles elle garda un calme parfait, je rouvris de nouveau la petite porte du jardin, très-embarrassé d'une main par le loquet, et de l'autre par mon chapeau, et que je sortis de ce paradis de vingt-quatre pieds carrés pour me retrouver sur le chemin poudreux.

« Je revins radieux chez ma mère, et lui dis que j'avais enfin réussi à trouver une dame qui satisfaisait à toutes les exigences, et qu'elle devait venir le lendemain matin, à onze heures, pour donner sa première leçon. Mais je me trouvai quelque peu embarrassé quand ma mère me demanda si j'avais entendu un morceau, si j'avais demandé le prix, si j'avais pris des renseignements sur la moralité, les capacités du professeur, et ainsi de suite.

« Je fus obligé d'avouer, à ma confusion, que je n'avais rien fait de tout cela. Alors ma mère me demanda comment il se faisait que je regardais la jeune dame comme remplissant toutes les conditions désirables ; cette question augmenta mon embarras. Je ne pus dire que je l'avais engagée parce qu'elle avait les yeux noirs et les cheveux de la même nuance, pas plus que je ne pus avouer que j'avais jugé de ses qualités de professeur à la ligne exquise de ses sourcils. Aussi, dans ce dilemme, j'eus recours à un expédient jésuitique dont je ne tirai pas une mince vanité. Je dis à ma mère que la tête de M Wentworth était magnifique au point de vue phrénologique et que les organes de l'harmonie y étaient développés à l'extrême.

« Je me sentis honteux quand ma mère récompensa ce mensonge par un baiser et déclara que j'étais un garçon d'une habileté accomplie et un si bon juge, qu'elle se confierait plus volontiers à un étranger recommandé par moi qu'à l'expérience de toute autre personne.

« Après cela, je n'avais plus qu'à laisser faire le hasard ; et lorsque le lendemain soir je revins de la Cité, mon esprit était beaucoup moins occupé des événements commerciaux du jour que des probabilités d'habileté de la jeune femme comme profes-

seur de piano. Ce fut avec un air de suprême indifférence que je demandai à ma mère si M Wentworth lui avait plu.

« — Si elle m'a plu ! s'écria l'excellente femme. Mais, Clément, savez-vous qu'elle joue d'une façon magistrale. Quel doigté ! Quelle expression ! Dans ma jeunesse, on ne jouait ainsi que dans les concerts ; mais aujourd'hui des jeunes filles de dix-huit à vingt ans font, avec le clavier, des prodiges dignes d'un professeur. Je suis certaine qu'elle vous plaira beaucoup, Clément,… (Je dus rougir à ces paroles. N'étais-je pas séduit déjà ?) elle aime passionnément la musique, j'en suis sûre ; non parce qu'elle s'est livrée à des extravagances ridicules à cet égard, comme font certaines jeunes filles, mais parce que ses yeux brillaient lorsqu'elle me parla du bonheur que son piano lui avait procuré depuis son enfance. Elle a soupiré un peu en disant cela ; et j'imagine que la pauvre fille n'a guère connu d'autre bonheur.

« — Et quel prix a-t-elle demandé, mère ?

« — Ah ! vous voilà bien, cher Clément ! c'est le commerçant qui perce ! — s'écria ma mère.

« Dieu bénisse ma bonne mère ! Je n'avais fait cette question sordide que pour cacher la joie folle de mon cœur. Que me faisait cependant que cette jeune fille aux yeux noirs donnât des leçons à ma nièce ? Non più mesta ? Pourquoi donc mon cœur était-il rempli d'un tumulte de joyeuses émotions, et pourquoi mon regard se détournait-il ainsi de celui de ma mère ?

« — Eh bien ! mon cher Clément, le prix est presque ridiculement modéré, — ajouta ma mère. — Il n'y a qu'une seule chose qui pourra paraître un inconvénient, non pas pour moi, mais pour vous.

« Je demandai quelle était cette chose. Y avait-il là, pour moi, quelque désappointement glacial ?

« — Voilà ce que c'est, — dit ma mère avec hésitation. — M Wentworth est occupée presque toute la journée, car ses élèves demeurent à de longues distances les unes des autres, et elle perd beaucoup de temps à courir. Il en résulte qu'elle ne peut consacrer à Lizzie qu'une heure le matin de très-bonne heure ou le soir assez tard. Moi je préférerais le soir, car j'aimerais à assister aux leçons ; mais il faut savoir si le bruit du piano ne vous ennuiera pas pendant que vous serez à la maison ? »

« Si cela m'ennuiera ? M'ennuierais-je à entendre l'harmonie des sphères célestes ? En dépit de la fausseté et de l'hypocrisie qui s'étaient développées en moi depuis la veille, je pus à peine répondre que je ne pensais pas que la leçon me gênerait.

« — D'ailleurs, le plus souvent vous serez absent, Clément, — dit ma mère.

« — Oui, — répondis-je, — j'ai toujours la ressource de sortir, si la musique me gêne.

« Le lendemain, en revenant de la Cité, je ressentis ce qu'éprouve l'écolier qui tourne le dos au collège la veille des vacances. La voiture de place qui m'amenait s'était transformée en char enchanté qui me portait triomphalement à travers un pays splendide et brillant. Les faubourgs, éclairés par le soleil, étaient des clairières magiques, et j'aurais été à peine surpris de voir les fruits de diamant d'Aladin pendre aux branches des arbres fruitiers, ou les ailes gigantesques du roc de Sindbad couvrir la colline de Sydenham de leur ombre. La terre était devenue un pays

féerique, et je me défendais en vain contre l'influence subtile qui m'entourait.

« Quoi ! Étais-je donc amoureux ? Étais-je amoureux d'une jeune personne qui m'était apparue quarante-huit heures avant ? Moi, qui avais fait la cour aux demoiselles Balderby, qui avais presque perdu mon cœur dans les filets de Lucy Sedwicke, la sœur du chirurgien ; qui avais eu une correspondance suivie avec Clara Carpenter, pendant près d'une année, avec la sanction de nos familles respectives, et qui, malgré toutes ces précautions, avais été ignominieusement repoussé au profit d'un prêtre évangélique ?... moi qui avais ri de la passion (j'ai là, dans mon pupitre, une longue mèche des cheveux de M Carpenter scellée dans une feuille de papier à lettre sur laquelle j'ai mis l'épigraphe brutale de Swift : « Rien qu'un cheveu de femme ! ») devais-je, à la fin, me prendre à deux yeux noirs et à un profil raphaélesque ? Ces ailes qui avaient traversé tant de flammes sans encombre devaient-elles se brûler à la première étincelle de ce feu ? Tantôt j'étais honteux de cette folle passion ; l'instant d'après, j'étais fier de cet amour. Je rajeunis tout à coup de dix ans, et mon cœur brûla sans partage d'un dévouement chevaleresque pour cette charmante étrangère. Je me raisonnai, je tournai ma folie en ridicule, mais je cédai comme le premier venu à cette douce attraction. Je donnai cinq shillings au cocher de mon cab. N'était-il pas naturel de lui donner une gratification extraordinaire pour le payer du voyage qu'il me faisait faire dans un pays enchanté ?

« Quel était ce jour-là le menu du dîner ? J'ai une vague idée que nous eûmes une tarte aux cerises, du veau rôti, des soles frites, de la pâtisserie, et une sauce aux anchois, le tout mêlé ensemble. Je sais que le repas parut durer six heures au moins, et

cependant il n'était que sept heures quand nous passâmes au salon. M Wentworth ne devait venir qu'à sept heures et demie. Ma nièce était folle d'impatience et courait sans cesse à la fenêtre pour voir si sa nouvelle maîtresse arrivait. Elle se donnait là, la pauvre enfant, une peine bien inutile ; car, du fauteuil où je m'étais assis pour lire les journaux du soir, je voyais le chemin par lequel M Wentworth devait arriver. Mes regards quittaient fréquemment la page que je lisais et se fixaient sur la route poudreuse. Tout à coup j'aperçus une jeune femme à taille élancée, tenant une mauvaise ombrelle à la main, se diriger vers notre maison. J'aperçus ce visage que j'ai la faiblesse de croire le plus beau du monde entier.

« Depuis cette époque, M Wentworth vient trois fois par semaine. Il se trouve que je ne me suis pas senti agacé le moins du monde par Non più mesta, non plus que par les gammes en ton majeur ou mineur qui, lorsqu'elles sont exécutées par une main inexpérimentée, ne sont pas précisément séduisantes à entendre. Je lis mes livres ou mes journaux, ou je me promène sur la pelouse pendant le cours de la leçon, et, de temps en temps, j'entends la jolie voix de Margaret (j'écris Margaret, car ce nom de Wentworth est fort ennuyeux), qui explique l'importance de la position du poignet, de la tenue du pouce, ou toute autre remarque non moins intéressante. Puis, lorsque la leçon est terminée, ma mère s'éveille de son demi-sommeil et offre une tasse de thé à Margaret, qui refuse d'abord, et finit par céder. Alors nous restons à causer dans la demi-obscurité d'une soirée d'été ou à la douce lumière d'une lampe placée sur le piano. Nous causons littérature ; et c'est une chose étonnante que l'accord parfait qui existe entre les goûts et les opinions de Margaret et les miens. M Carpenter était ridicule sur cette question ; elle trouvait Car-

lyle absurde, et ne comprenait pas Dickens comme elle voulait le faire croire. J'ai prêté quelques livres à Margaret. Une pluie de feuilles de roses desséchées s'est échappée des pages de Wilhelm Meister quand elle m'a rendu ce volume. Je les ai mises sous une enveloppe, que j'ai cachetée. À propos, je crois que je ferais bien de brûler les cheveux de M Carpenter.

« Bien qu'il n'y ait qu'un mois que j'aie aperçu la petite affiche à Wandsworth, Margaret et moi nous sommes de vieux amis. Au bout d'une année, M Carpenter et moi, nous étions loin, plus loin que jamais, je crois, de nous comprendre. Mais avec Margaret, je n'ai pas besoin de paroles pour savoir que je suis compris. Un regard, un sourire, un mouvement de cette tête gracieuse sont plus éloquents que la lettre la plus compacte de M Carpenter. Ses amies disaient que cette dernière était ravissante. Elle appelait Byron un « amour » et Shelley un « ange. » Mais si, par hasard, vous lui citiez des vers qui ne figurassent pas dans les Poésies choisies, dans la Couronne de perles poétiques, ou dans les Poètes de salon, il lui était impossible de reconnaître si vous disiez du Byron ou du Ben Jonson. Mais avec Margaret… Margaret ! quel joli nom ! Si je ne vivais pas dans la terreur profonde du Nouveau-Zélandais qui publiera ce manuscrit, je crois que je me laisserais aller à remplir une ou deux pages de ce nom charmant. Si le Nouveau-Zélandais usait de son autorité d'éditeur pour supprimer mes extases, il m'importerait peu ; mais il trouverait là dedans un texte pour des commentaires profonds sur les manières et les usages des amoureux anglais. Tâchons d'être raisonnable sur ce point. Chère enfant adorée !… Mais que fais-je ? Qui me dit qu'il ne va pas surgir un nouveau prêtre évangélique ?

« Nous sommes déjà de vieux amis, et cependant je sais bien peu de choses de son histoire. Elle évite toute allusion à sa famille et à son histoire passée. Quelquefois elle a parlé de son père ; toujours tendrement, mais toujours avec un soupir. Et j'ai cru voir qu'elle s'assombrissait quand elle y faisait allusion.

« Tout amis que nous sommes, je n'ai pu la décider à se laisser accompagner chez elle, quoique ma mère ait suggéré qu'il serait convenable que je le fisse. Elle est habituée à sortir seule, dit-elle, le soir aussi bien que le jour. La crainte lui paraît étrangère, et il faudrait être un animal bien féroce pour s'attaquer à une créature aussi pure et aussi séduisante. »

07

Joseph Wilmot attendit avec assez de patience, à en juger par son attitude, l'arrivée du steamer. Tout le monde était respectueux envers lui, depuis sa transformation. On lui témoignait des égards, et il allait partout où il voulait sans être questionné ou arrêté.

Il y avait plusieurs personnes qui attendaient les passagers arrivés à bord de l'Électre, et le steamer fut accueilli par les faibles hourras des spectateurs groupés auprès du débarcadère.

Les passagers descendirent à terre vers onze heures. Il y avait un grand nombre d'enfants et leurs bonnes, trois ou quatre hommes à tournure militaire portant d'amples vêtements en coutil gris ou en nankin, plusieurs dames, toutes plus ou moins brûlées par le soleil, deux ayahs, trois domestiques et un homme

d'environ cinquante ans à figure aristocratique et vêtu d'une autre façon que les autres voyageurs. Il avait des vêtements de drap fin, une cravate en satin noir, une épingle en or, un chapeau bien brossé, et des bottes vernies.

Ses vêtements étaient à peu près du même genre que ceux que Wilmot s'était choisis.

Cet homme était Henry Dunbar. Il était grand, avait la poitrine large, la moustache et les cheveux gris, et un sourire hautain se jouait sur sa belle figure.

Joseph, debout dans la foule et immobile comme une statue, examinait son vieil ennemi.

— Il n'a pas beaucoup changé, — murmura-t-il ; — il a même très-peu changé. Fier, égoïste et cruel jadis, il est encore aujourd'hui fier, égoïste et cruel. Il est devenu plus vieux, plus gros, et il a grisonné, mais il est le même homme qu'il y a trente-cinq ans. Je vois tout cela sur sa figure.

Il s'approcha au moment où Henry Dunbar débarqua, et alla au-devant de l'Anglo-Indien.

— Monsieur Dunbar, je crois ? — dit-il en ôtant son chapeau.

— Oui, je suis M. Dunbar.

— On m'a envoyé des bureaux de Saint-Gundolph Lane, monsieur, — reprit Joseph, — et j'ai pour vous une lettre de M. Balderby. Je suis venu à votre rencontre afin de vous rendre les services nécessaires.

Henry Dunbar le regarda d'un air de doute.

— Vous n'êtes pas un des commis de Saint-Gundolph Lane ? — dit-il.

— Non, monsieur.

— Je le pensais ; vous n'avez pas l'air d'un commis ; mais qui êtes-vous, alors ?

— Je vais vous le dire tout à l'heure, monsieur. Je suis ici à la place d'une autre personne qui s'est trouvée malade en route. Mais ce n'est pas le moment de parler de cela maintenant. Faut-il que je m'occupe de vos bagages ?

— Oui, vous me ferez plaisir.

— Vous avez un domestique avec vous, monsieur ?

— Non ; mon valet de chambre est tombé malade à Malte et je l'ai laissé en route.

— Ah ! — s'écria Wilmot, — voilà qui est fâcheux !

Un éclair brilla dans ses yeux pendant qu'il parlait.

— Oui, cela est très-ennuyeux. Vous trouverez les bagages tout préparés et adressés à Portland Place. Soyez assez bon pour veiller à ce qu'ils arrivent par le plus court chemin. Il y a un portemanteau dans ma cabine et mon pupitre de voyage. Ces deux objets me sont nécessaires. Tout le reste peut être expédié.

— Je vais m'en occuper, monsieur.

— Merci ; vous êtes bien bon. À quel hôtel êtes-vous descendu ?

— Je ne suis descendu dans aucun hôtel encore, l'Électre n'était attendu que demain, et je suis arrivé ce matin seulement

— Je vais aller au Dauphin alors, — reprit Dunbar, — et je vous serai obligé de m'y rejoindre aussitôt que vous en aurez fini avec les bagages. Je veux arriver à Londres ce soir si c'est possible.

Dunbar s'éloigna, portant haut la tête et faisant tournoyer sa canne. C'était un de ces hommes qui ont une confiance pleine et entière en leur mérite. La faute qu'il avait commise dans sa jeunesse ne pesait pas beaucoup sur sa conscience. S'il pensait à cette vieille histoire, ce n'était que pour se souvenir qu'il avait été fort maltraité par son père et son oncle Hugh.

Et le pauvre diable qui l'avait aidé, l'intelligent et hardi jeune homme qui avait été son instrument et son complice, était aussi complètement oublié que s'il n'eût jamais existé.

Dunbar fut introduit dans un vaste et somptueux salon particulier de l'hôtel du Dauphin ; vaste désert de tapis de Bruxelles, avec des îlots de fauteuils, de chaises et de tables jetés çà et là. Il se fit servir un verre de soda, se jeta dans un bon fauteuil, et prit en main le Times.

Mais au bout d'un instant, il le rejeta avec impatience et tira sa montre.

Un médaillon en or, richement travaillé, était attaché à cette montre. Dunbar ouvrit ce médaillon, qui contenait la miniature d'une belle jeune fille à cheveux blonds crêpés, brillants comme de l'or bruni, et à grands yeux bleus limpides.

— Ma pauvre petite Laura ! — murmura-t-il ; — sera-t-elle contente de me voir ! Elle était tout enfant quand elle a quitté l'Inde. Il n'est pas probable qu'elle se rappelle ma figure. Mais j'espère qu'elle sera heureuse de mon retour… j'espère qu'elle sera heureuse !

Il remit le médaillon à sa place et tira une lettre de sa poche de côté. L'écriture de l'adresse était celle d'une femme, et l'enveloppe était bordée de noir.

— S'il faut s'en rapporter à ceci, elle sera heureuse de m'avoir enfin auprès d'elle, — dit Henry en retirant la lettre de l'enveloppe.

Il en lut lentement un passage.

« Si quelque chose peut me consoler de la perte de mon cher grand-père, c'est la pensée que vous serez enfin bientôt de retour et que je vous reverrai. Vous ne pouvez savoir, cher père, combien cette cruelle séparation m'a été douloureuse. Cela m'a semblé bien dur, que nous, qui sommes si riches, nous ayons été séparés comme nous l'avons été, tandis que les enfants pauvres ont leurs parents auprès d'eux. L'argent me paraît bien peu de chose, puisqu'il ne peut ramener vers nous ceux que nous aimons. Et je vous aime, cher père, je vous aime avec sincérité et dévouement, quoique je ne puisse pas même me rappeler votre figure, et que je ne possède de vous aucune image qui vienne en aide à mes souvenirs. »

La lettre était très-longue, et Dunbar lisait encore lorsque Wilmot entra dans le salon.

L'Anglo-Indien froissa la lettre dans sa main, la remit dans sa poche, et releva la tête d'un air languissant.

— Vous êtes-vous débarrassé de tout cela ? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur, les bagages sont partis.

Wilmot n'avait pas encore ôté son chapeau. Il y avait de l'indécision dans ses manières ; il fit un ou deux tours dans le salon, s'arrêtant de temps en temps, puis se remettant à marcher d'une façon qui n'avait rien de régulier, comme un homme qui nourrit un dessein quelconque mais que tourmente une irrésolution fébrile pour l'accomplissement de ce dessein.

Mais Dunbar n'y prit pas garde. Il était assis et tenait en main le journal ; il ne daigna plus regarder son compagnon après lui avoir adressé cette simple et unique question. Il était trop habitué à être servi et à regarder les gens d'un ordre inférieur, pour se préoccuper de ce commis à tournure de gentleman, venant de Saint-Gundolph Lane.

Wilmot s'arrêta tout à coup de l'autre côté de la table où était assis Dunbar, et posant une main sur cette table, il dit tranquillement :

— Vous m'avez demandé, il n'y a qu'un instant, qui j'étais, monsieur.

Le banquier leva les yeux sur lui avec une indifférence hautaine.

— Croyez-vous ?... Ah ! oui, je me souviens et vous m'avez dit que vous veniez de la banque. Cela suffit.

— Pardon, monsieur, cela ne suffit pas. Vous faites erreur. Je n'ai pas dit que je venais du bureau de Saint-Gundolph Lane, je vous ai déclaré, au contraire, que j'étais ici à la place d'une autre personne qui avait mission de venir à votre rencontre.

— Ah ! c'est à peu près exactement la même chose. Vous m'avez l'air d'un agréable compagnon et vous vous rendrez sans doute aussi utile que la personne que vous remplacez. C'est très-aimable de la part de M. Balderby d'avoir envoyé quelqu'un au-devant de moi… très-aimable, certainement.

L'Anglo-Indien renversa sa tête sur le dossier du fauteuil de maroquin, et regarda languissamment son compagnon en fermant à demi les yeux.

Wilmot ôta son chapeau.

— Je ne crois pas que vous m'ayez regardé bien attentivement, monsieur Dunbar, — dit-il.

— Vous regarder attentivement ! — s'écria le banquier, — mon cher monsieur, que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi bien en face, monsieur, et dites-moi si vous voyez dans ma figure quelque chose qui vous rappelle le passé.

Dunbar tressaillit.

Il ouvrit les yeux cette fois et fit un mouvement d'étonnement en contemplant la belle figure qui lui faisait face. Elle était aussi belle que la sienne et presque aussi aristocratique. Car la nature, qui a d'étranges caprices de temps à autre, n'avait établi qu'une distinction presque imperceptible entre le banquier riche à millions et le forçat libéré sans ressources.

— Vous ai-je rencontré quelque part ? — dit-il. — Dans l'Inde ?

— Non, monsieur Dunbar, non, pas dans l'Inde. Vous le savez aussi bien que moi. Remontez un peu plus haut dans le passé, remontez à l'époque qui précéda votre départ pour l'Inde.

— Eh bien, après ?

— Vous souvient-il de la forte somme d'argent que vous perdîtes au Derby et du désespoir qui vous fit décrocher vos pistolets d'arçon suspendus au-dessus de la cheminée de votre chambre à la caserne pour vous brûler la cervelle ? Vous souvient-il que dans votre désespoir vous fîtes appel à un jeune homme qui vous servait de domestique et qui vous aimait beaucoup, plus peut-être que ne vous eût aimé un frère, quoiqu'il fût votre inférieur par le rang et la naissance, et eût pour mère une pauvre ouvrière ? Vous souvient-il que vous suppliâtes ce jeune homme, qui avait un talent particulier pour contrefaire les signatures, mais qui jusqu'alors ne s'était pas servi de ce talent pour malfaire, de vous aider dans un projet à l'aide duquel vous deviez imposer silence à vos créanciers jusqu'au moment du payement ? Vous souvient-il de tout cela ? Oui, je vois que votre mémoire n'a rien oublié… la réponse est écrite sur votre figure et vous vous souvenez de moi… Joseph Wilmot.

Il se frappa la poitrine du poing et se tint debout les yeux fixés sur la figure du banquier. Ces yeux avaient une étrange expression, leur regard était ardent, vorace, comme si la vue de son vieil ennemi eût été pour cet homme animé d'une fureur vengeresse une espèce de nourriture qui le satisfaisait en quelque sorte.

— Je me souviens de vous, — dit Dunbar lentement.

Il était devenu affreusement pâle, et des gouttes de sueur froide perlaient sur son front ; il les essuya, en parlant, avec son mouchoir de batiste parfumé.

— Vous vous souvenez de moi ? — répéta l'autre sans aucun changement d'expression dans sa physionomie.

— Oui, et croyez bien que je regrette vivement le passé. Vous vous êtes figuré sans doute que j'avais agi cruellement envers vous dans cette malheureuse journée, à Saint-Gundolph Lane, mais je pouvais à peine faire autrement. J'étais si bien dans l'embarras moi-même qu'il ne fallait pas songer à m'enfoncer plus profondément dans le bourbier en intercédant pour vous. Pourtant, maintenant que je suis mon maître, je puis vous dédommager. Comptez sur moi, mon cher ami, j'expierai le passé.

— Expier le passé ! — s'écria Wilmot. — Pouvez-vous faire de moi un honnête homme, un membre respectable de la société ? Pouvez-vous effacer le stigmate d'infamie qui m'a été imprimé et me donner la position que sans vous j'aurais pu conquérir en ce monde ? Pouvez-vous me rendre les trente-cinq années de ma vie que j'ai perdues et enlever la tache infamante qui les a souillées ? Pouvez-vous faire revivre ma mère morte il y a bien longtemps le cœur brisé par mon malheur ? Pouvez-vous ressusciter les morts ? Pouvez-vous me donner des souvenirs agréables, des pensées calmes ou l'espoir du pardon de Dieu ? Non !... non !... vous ne pouvez me donner rien de tout cela.

Dunbar était essentiellement homme du monde. Il ne s'emportait pas. C'était un homme à manières de gentleman très-rarement démonstratives, et il ne demandait qu'à vivre agréablement.

Il était complètement égoïste et sans cœur. Mais comme il possédait une grande fortune, on lui pardonnait volontiers d'aussi minces défauts que ceux de l'égoïsme et du manque de cœur, et on faisait tout haut l'éloge de la grâce de ses manières et de l'élégance de sa personne.

— Mon cher Wilmot, — dit-il sans être le moins du monde troublé par la véhémence de son compagnon, — tout cela est bien sentimental. Évidemment je ne puis vous rendre le passé. Le passé était à vous et vous pouviez l'arranger à votre guise. Si vous vous êtes écarté du bon chemin, vous n'avez pas le droit d'en rejeter le blâme sur moi. Ne parlez pas, je vous en prie, de cœurs brisés, d'existences perdues, et de toutes ces choses. Je suis un homme du monde, et j'apprécie tout cela à sa juste valeur. Je suis fâché de vous avoir mis jadis dans l'embarras, et je suis prêt à réparer d'une manière raisonnable le mal que vous a fait cette vieille affaire. Je ne puis vous rendre le passé, mais je puis vous donner la chose pour laquelle la plupart des hommes sont prêts à vendre le passé, le présent et le futur ; je puis vous donner de l'argent.

— Combien ? — demanda Wilmot avec une rage mal déguisée.

— Hum ! — murmura l'Anglo-Indien tirant sa moustache grise de l'air de quelqu'un qui réfléchit. — Voyons ! que vous faudrait-il pour vous satisfaire, mon cher Wilmot ?

— Je vous laisse le soin de décider.

— Très-bien, alors. Je suppose que vous seriez tout à fait content si je vous constituais une petite rente, qui vous permettrait de n'avoir rien à démêler avec le monde d'ici à la fin de vos jours. Cinquante livres par an, par exemple.

— Cinquante livres par an ! — répéta Wilmot.

Il avait tout à fait dominé son émotion violente en ce moment et il parlait avec beaucoup de calme.

— Cinquante livres par an ! une livre par semaine.

— Oui.

— J'accepte votre offre, monsieur Dunbar. Une livre par semaine, cela me permettra de vivre, de vivre comme vivent les paysans dans quelque hutte, et m'assurera du pain jusqu'à ma mort. J'ai une fille, une très-belle fille, à peu près du même âge que la vôtre ; elle partagera ce revenu avec moi, et elle aura pour bénir votre générosité les mêmes motifs que moi.

— C'est donc convenu ? — demanda l'Anglo-Indien languissamment.

— Oui, c'est convenu. Vous avez des domaines dans le comté de Warwick et dans le comté d'York, une maison dans Portland Place et un demi-million en espèces, mais évidemment, tout cela vous est nécessaire à vous. J'aurai… grâce à votre générosité et à titre d'expiation pour la honte, la misère, le besoin, le danger et l'infamie qui ont été mon partage pendant trente-cinq ans… une livre par semaine assurée pour le restant de mes jours. Mille fois merci, monsieur Dunbar. Je vois que vous êtes toujours l'homme d'autrefois, le même maître que j'aimais étant jeune, et j'accepte votre offre généreuse.

Il éclata de rire quand il eut fini de parler. Son rire était bruyant, mais il n'avait rien de naturel, il était même un peu étranglé peut-être ; mais Dunbar ne se donna pas la peine de re-

marquer quelque chose d'aussi insignifiant que la joie de son valet.

— Et maintenant que nous en avons fini avec le sentiment, — dit-il, — peut-être serez-vous assez bon pour me commander à déjeuner.

08

Wilmot obéit à son ancien maître et commanda un excellent déjeuner qui fut servi dans le meilleur style du Dauphin ; et un séjour au Dauphin est presque une récompense des peines et des tracas d'un voyage entre l'Inde et l'Angleterre. Dunbar daigna se montrer très-amical envers son ancien valet, et insista pour que Joseph prît place avec lui à une table bien servie ; mais quoique l'Anglo-Indien rendît amplement justice au déjeuner, et engloutît un poulet froid et une salade de homard, avec plusieurs verres de vin de Moselle frappé, le réprouvé mangea et but fort peu, et passa la plus grande partie de son temps à rouler de la mie de pain entre ses doigts d'une façon étrange et distraite et à observer la figure de son compagnon. Il ne parla que lorsque son maître lui adressa la parole, et encore fut-ce d'un ton contraint, à moitié machinal, qui eût étonné toute autre personne moins indifférente que Dunbar aux sentiments de ses semblables.

L'Anglo-Indien acheva son déjeuner, quitta la table et s'approcha de la fenêtre, mais Wilmot demeura assis en face de son verre plein. Les bulles pétillantes avaient disparu de la surface du vin clair couleur d'ambre ; mais bien que du vin de Moselle, à une demi-guinée la bouteille, ne dût pas être la boisson ordinaire

d'un ex-forçat, il ne semblait pas apprécier beaucoup ce liquide. Il courbait la tête, appuyant son coude sur son genou, en songeant, songeant toujours.

Dunbar s'amusa pendant dix minutes environ à regarder la rue animée, qui est peut-être la plus belle, la mieux aérée et la plus jolie de toutes les grandes rues de l'Angleterre, puis il s'éloigna de la fenêtre et regarda son ancien valet. Il avait eu l'habitude, trente-cinq ans auparavant, d'être très-familier avec Wilmot et d'en faire un confident et un compagnon ; il recommença maintenant avec lui sur le même pied et tout naturellement, comme si les trente-cinq ans n'eussent pas existé et qu'il n'eût fait aucun tort à Wilmot. Il reprit ses anciennes allures, et traita son compagnon avec cette affabilité hautaine que l'on peut supposer à un monarque à l'égard de son ministre favori.

— Buvez votre vin, Wilmot, — s'écria-t-il ; — ne restez pas là à méditer comme si vous étiez un grand spéculateur réfléchissant à la stagnation des affaires. Il me faut des figures joyeuses pour saluer mon retour dans mon pays natal. J'ai vu assez de sombres visages dans l'Inde, et je ne veux voir ici que des physionomies souriantes et agréables. Vous avez l'air soucieux d'un homme qui a commis un meurtre ou qui en prémédite un.

Le paria sourit.

J'ai de si bonnes raisons pour paraître gai, n'est-ce pas ? — dit-il du même ton que celui dont il s'était servi en acceptant les bontés du banquier. — L'avenir me réserve une si belle perspective, et le passé m'offre de si riants souvenirs ! La mémoire d'un homme me fait l'effet d'un livre d'images qu'il doit constamment feuilleter, qu'il le veuille ou non, et si les images sont horribles,

s'il frissonne en les regardant, si leur vue est pour lui plus affreuse que l'agonie de la mort, il faut qu'il les regarde quand même. J'ai lu l'autre jour une histoire, ou plutôt ma fille me la lisait, pauvre enfant ! elle essaye de me calmer parfois à l'aide de ce moyen, et celui qui avait écrit l'histoire disait que les plus misérables d'entre nous devaient ne pas manquer d'adresser cette prière à l'Éternel : « Mon Dieu, conservez-moi la mémoire ! » Mais si la mémoire nous rappelle des crimes, monsieur Dunbar, faut-il demander que ces souvenirs ne s'effacent pas ? Ne vaut-il pas mieux demander que notre cerveau et notre cœur se dessèchent, et que nous n'ayons plus la faculté du souvenir ? Si j'avais pu oublier le tort que vous m'avez fait il y a trente-cinq ans, je serais sans doute un autre homme, mais je n'ai pu l'oublier. Chaque jour, chaque heure, je me suis souvenu. Ma mémoire est aussi fraîche aujourd'hui qu'elle l'était il y a trente-quatre ans, alors qu'une année seulement s'était écoulée depuis l'époque fatale.

Wilmot avait dit tout cela presque comme s'il eût cédé à une impulsion irrésistible et au besoin de parler pour parler, plutôt qu'au désir de faire des reproches à Dunbar. Il n'avait pas regardé l'Anglo-Indien, il n'avait pas changé d'attitude, sa tête était toujours restée courbée, et ses yeux n'avaient pas quitté le parquet.

Dunbar était revenu à la fenêtre et s'était remis à contempler la rue, mais il se retourna brusquement avec un geste d'impatience et de colère quand Wilmot eut fini de parler.

— Écoutez, Wilmot, — dit-il, — si les chefs de la maison de Saint-Gundolph Lane vous ont envoyé ici pour m'ennuyer et m'insulter aussitôt que j'aurais mis le pied sur le sol anglais, ils

ont choisi une jolie manière de témoigner leur respect pour moi, et ils ont fait une sottise dont ils se repentiront tôt ou tard. Si vous êtes venu ici pour votre propre compte, dans l'espoir de m'épouvanter ou de m'extorquer de l'argent, vous vous êtes trompé. Si vous croyez vous jouer de moi avec votre tristesse sentimentale, vous vous trompez plus encore. Je vous en avertis carrément. Pour obtenir de moi quelque avantage, il faut que vous vous rendiez agréable. Je suis riche, et je sais récompenser ceux qui me plaisent, mais je ne veux être ennuyé ni tourmenté par personne au monde, et par vous moins que par tout autre. Si vous vous décidez à m'être utile, vous pouvez rester, sinon partez, et au plus vite, pour vous éviter l'humiliation d'être mis à la porte par le garçon.

Àla fin de cette tirade, Wilmot releva la tête pour la première fois. Il était très-pâle ; des lignes étranges se dessinaient aux angles de ses lèvres comprimées ; et une lueur nouvelle brillait dans ses yeux.

— Je suis un pauvre niais, dit-il tranquillement, — un véritable imbécile de penser que quelque chose dans cette vieille histoire pouvait vous toucher le cœur, monsieur Dunbar. Croyez-moi, je ne vous offenserai pas une seconde fois. Ma vie n'a pas été très-sobre dans ces dernières années. J'ai eu une attaque de delirium tremens, et mes nerfs ne sont pas aussi forts qu'ils l'étaient autrefois, mais je ne vous ennuierai plus et je suis tout prêt à me rendre utile de la manière qui vous plaira.

— Trouvez-moi donc un indicateur du chemin de fer, et voyons les heures des trains. Je ne veux pas rester tout le jour à Southampton.

Wilmot sonna et demanda un indicateur. Dunbar le parcourut.

— Il n'y a pas d'express avant dix heures du soir, — dit-il, — et je ne me soucie pas de voyager par un train omnibus. Que vais-je devenir dans l'intervalle ? Il garda le silence quelques instants et réfléchit en feuilletant le guide de Bradshaw.

— Quelle distance y a-t-il d'ici à Winchester ? — demanda-t-il tout à coup.

— Dix milles, ou à peu près, je crois, — répondit Joseph.

— Dix milles ! Alors, Wilmot, voici ce que je vais faire. J'ai un ami à Winchester, un vieux camarade de collège qui possède un beau domaine dans le comté et une maison près de Sainte-Cross. Si vous voulez commander une voiture à deux chevaux et faire atteler tout de suite, nous irons voir mon vieil ami Michael Marston ; nous dînerons à l'Hôtel George ; et nous reviendrons à Londres par l'express qui part de Winchester à dix heures un quart. Allez commander la voiture, et dépêchez-vous, Wilmot, vous m'obligerez.

Une demi-heure après, les deux hommes partirent de Southampton dans une voiture découverte, avec le portemanteau du banquier, son nécessaire de toilette, son pupitre, et le sac de voyage de Wilmot. Il était trois heures quand la voiture s'éloigna de la porte d'entrée de l'hôtel du Dauphin, et à quatre heures moins cinq, Dunbar et son compagnon entraient dans le beau vestibule de l'Hôtel George.

Pendant le trajet, le banquier avait été de très-belle humeur. Il avait fumé des cigares, admiré le beau paysage anglais, les vastes

pâturages, les échappées sur les bois et les collines grises qui s'étendaient derrière la ville archiépiscopale et qui paraissaient pourpres dans le lointain.

Il avait parlé beaucoup et s'était montré très-familier envers son humble ami. Mais il n'avait pas parlé autant et aussi haut que Wilmot. Tous les tristes souvenirs semblaient s'être effacés de la mémoire de cet homme. À son silencieux chagrin avait succédé un flux de paroles d'une gaieté peu naturelle. Un observateur attentif aurait remarqué que son rire était un peu forcé, que sa joie bruyante manquait de franchise, mais Dunbar n'était pas un observateur attentif. Les habitants de Calcutta, qui flattaient et qui admiraient le riche banquier, avaient coutume de citer la désinvolture aristocratique de ses manières qui étaient bien rarement troublées par la démonstration vulgaire de ses propres émotions, et encore moins par la plus petite apparence de sympathie pour la joie ou les chagrins d'autrui.

Les vives reparties de son compagnon et sa connaissance du monde, du monde mauvais, malheureusement, amusèrent le nonchalant Anglo-Indien, et au moment où les deux hommes arrivèrent à Winchester, ils étaient dans d'excellents termes. Wilmot était parfaitement à l'aise avec son patron, et, comme les deux hommes étaient habillés dans le même genre et avaient la même élégance de manières, il eût été très-difficile pour un étranger de découvrir quel était celui des deux qui était le maître ou le valet.

L'un d'eux commanda à dîner pour huit heures, le meilleur dîner que pût fournir la maison. Les bagages furent portés dans un salon particulier, et ils s'éloignèrent de l'hôtel, bras dessus bras dessous.

Ils marchèrent à l'ombre d'une colonnade très-basse, traversèrent la place du marché et s'approchèrent de la cathédrale. Dans les environs de l'église se trouvent de vieilles cours et les squares sombres ; il y a de charmants jardins où les fleurs semblent, grâce au saint voisinage, avoir plus d'éclat que partout ailleurs où le soleil n'est pas sanctifié. Il y a des maisons basses, construites à l'ancienne mode, avec des fenêtres à la Tudor, des porches massifs, des pignons grisâtres surmontés d'une mousse jaune, de grands murs de jardin, des coins et des recoins bizarres, de hautes allèges aux fenêtres en œil-de-bœuf peintes de diverses couleurs, d'énormes poutres en chêne supportant des plafonds bas et sombres, des groupes de lourdes cheminées à moitié inclinées sous le poids du lierre qui les enlace, et sur tous ces objets l'ombre de la grande cathédrale s'étend comme une aile protectrice qui conserve calmes et frais ces charmants sanctuaires.

Au delà de cette sainte retraite, de beaux pâturages se déroulent jusqu'au pied des collines verdoyantes, et un courant tortueux y serpente librement, tantôt se cachant sous de profondes retraites formées par de grands ormes touffus, tantôt s'échappant de l'obscurité, avec des murmures et un cours plus rapide, pour changer de nature et devenir le plus bruyant des ruisseaux qui ait jamais roulé sur un lit de cailloux brillants, en courant vers la mer azurée.

Dans l'une des maisons en pierre grise qu'abritait le mur de la cathédrale, les deux hommes, toujours bras dessus bras dessous, prirent des informations sur M. Michael Marston, des Fougères, à Sainte-Cross.

Hélas ! c'est chose charmante que de faire voile vers des rivages étrangers et d'y prospérer, mais ce n'est pas tout à fait aussi agréable de revenir au pays et d'y apprendre qu'Alice est morte et enterrée, que de tous les anciens compagnons d'autrefois il n'en reste qu'un pour vous recevoir, et que le ruisseau lui-même qui coulait dans vos rêves d'enfant pendant que vous étiez endormi parmi les roseaux qui couvraient ses bords est à tout jamais desséché !

M. Michael Marston était mort depuis plus de dix ans. Sa veuve, une dame âgée, vivait encore aux Fougères.

Ce fut là le renseignement que les deux hommes obtinrent d'un bedeau qu'ils rencontrèrent errant autour de cette maison. Peu de paroles furent prononcées. Un des hommes adressa les questions nécessaires. Mais aucun des deux n'exprima ni regret ni surprise.

Ils se dirigèrent en silence, et toujours en se donnant le bras, vers les bosquets ombragés et les vastes pâturages par delà la cathédrale.

Le bedeau, qui était vieux et manquait de présence d'esprit, les appela d'une voix faible pendant qu'ils s'éloignaient.

— Peut-être cela vous plairait-il de voir la cathédrale, messieurs ? Elle en vaut bien la peine.

Mais il ne reçut pas de réponse. Les deux hommes étaient hors de la portée de la voix, ou ne se soucièrent pas de lui répondre.

— Nous allons faire un tour vers Sainte-Cross et gagner de l'appétit pour le dîner, — dit Dunbar, en marchant avec son compagnon le long d'un sentier, qui longeait un mur recouvert de

mousse, et qui menait à travers une petite prairie vers l'entrée d'un paisible bosquet.

Un calme profond régnait sous ce couvert. Le ruisseau babillard courait au milieu des fleurs sauvages et des ajoncs tremblants ; le sol était tapissé de mousse et de gazon, bien rarement foulés.

C'était un endroit solitaire, car il était situé entre les pâturages et la grand'route. Les faibles et vieux pensionnaires de Sainte-Cross y venaient quelquefois, mais pas souvent. D'enthousiastes disciples du vieil Isaac Walton envahissaient parfois, mais rarement, la paisible retraite. Les endroits les plus charmants de la terre sont ceux que l'homme visite le moins.

Le charme principal de ce bosquet était sa solitude. Le doux frémissement des feuilles, les notes longues et mélodieuses d'un oiseau solitaire, et le faible murmure du ruisseau rompaient seuls le silence.

Les deux hommes entrèrent dans le bosquet, bras dessus bras dessous. L'un d'eux parlait et l'autre écoutait en fumant un cigare. Ils pénétrèrent sous la longue arcade que formaient au-dessus de leur tête les branches des arbres entrelacées, et l'obscurité les déroba aux regards du reste du monde.

09

Le vieux bedeau, qui flânait encore au même endroit, se chauffait aux rares rayons d'un soleil resplendissant qui pénétraient dans cet endroit obscur, lorsque l'un des deux gentlemen qui lui

avaient parlé se montra de nouveau. Il fumait un cigare et balançait sa canne à pomme d'or en marchant.

— Vous pouvez tout aussi bien me montrer la cathédrale, — dit-il au bedeau : — je ne voudrais pas quitter Winchester sans l'avoir vue, ou plutôt sans l'avoir revue. Je vins ici il y a quarante ans, à l'époque où j'étais enfant, mais j'ai depuis habité trente-cinq ans l'Inde où je n'ai vu que des temples païens.

— Et sont-ils très-beaux, ces temples païens, monsieur ? — demanda le vieillard en ouvrant une porte basse qui donnait accès dans une des ailes de la cathédrale.

— Oh ! oui, magnifiques, certainement. Mais, comme je n'étais pas soldat et que je n'avais aucune occasion de m'emparer de quelqu'une de leurs merveilles, telles que pierreries, etc., je ne m'en occupais pas beaucoup.

Ils étaient alors dans l'aile sombre, et Dunbar regardait tout autour de lui, tenant son chapeau à la main.

— Vous n'êtes donc pas allé aux Fougères, monsieur ? — dit le bedeau.

— Non, j'y ai envoyé mon domestique s'informer si la vieille dame est chez elle. Si elle y est, je coucherai à Winchester ce soir, et demain matin j'irai en voiture lui faire une visite. Son mari était un de mes vieux amis. Combien y a-t-il d'ici aux Fougères ?

— Deux milles, monsieur.

Dunbar regarda sa montre.

— Alors mon domestique devra être de retour dans une heure, — dit-il. — Je lui ai recommandé de venir me rejoindre ici. Je l'ai

quitté à moitié chemin d'ici à Sainte-Cross.

— Cet autre gentleman est-il donc votre domestique ? — demanda le bedeau d'un air de surprise.

— Oui, ce gentleman, comme vous l'appelez, est, ou plutôt était mon valet de confiance. C'est un homme intelligent, et j'en fais mon compagnon. Voyons maintenant les chapelles, si vous voulez bien.

Dunbar désirait évidemment couper court à la bavarde curiosité du bedeau.

Il traversa l'aile d'un pas léger, et releva la tête pour tout examiner autour de lui en marchant ; mais tout à coup, pendant que le bedeau était occupé à ouvrir la porte de l'une des chapelles, Dunbar chancela comme un homme ivre et tomba lourdement sur un banc en chêne auprès de la porte de la chapelle.

Le bedeau se retourna pour le regarder, et le vit essuyer la sueur de son front avec son foulard de soie parfumé.

— Ne vous effrayez pas, — dit-il en souriant au guide dont la figure exprimait l'épouvante, — mes habitudes indiennes m'ont rendu impropre à toute espèce d'exercice. Cette promenade au soleil par une chaude après-midi m'a complètement abattu, ou peut-être encore le vin que j'ai bu à Southampton y est-il pour quelque chose, — ajouta-t-il en riant.

Le bedeau s'aventura à rire aussi, et les éclats de voix des deux hommes retentirent dans le lieu solennel.

Pendant plus d'une heure, Dunbar s'amusa à visiter la cathédrale. Il voulait tout voir et se faire tout expliquer. Il regarda dans

tous les coins et recoins et se promena d'un monument à l'autre, traînant sur ses talons le bedeau bavard. Il lui adressait des questions sur tout ce qui frappait ses regards, il essayait de déchiffrer des inscriptions à moitié effacées sur des tombes depuis longtemps oubliées, il fit l'éloge de William de Wykeham, et admira les châsses splendides, les reliques saintes du passé, avec la joie d'un savant et d'un antiquaire.

Le vieux bedeau pensa qu'il n'avait jamais eu de tâche aussi agréable que celle de montrer sa cathédrale bien-aimée à cet aimable gentleman à peine de retour de l'Inde et tout disposé à admirer les merveilles que renfermait son pays natal.

Le bedeau fut encore plus charmé quand Dunbar lui donna un demi-souverain en récompense de la peine de son après-midi.

— Merci, monsieur, et de tout mon cœur, — dit le vieillard avec reconnaissance, — ce n'est pas souvent que je suis aussi largement payé de ma peine, monsieur. J'ai montré cette cathédrale à un duc, mais le duc n'a pas été aussi généreux que vous, monsieur.

Dunbar sourit.

— Peut-être, — dit-il, — que le duc n'était pas aussi riche que moi, malgré son duché.

— Oh ! non, sans doute, — répondit le vieillard regardant le banquier avec admiration et poussant un soupir plaintif ; — c'est un grand bonheur d'être riche, un bien grand bonheur, et quand on a douze petits enfants et une femme alitée, on trouve la pauvreté gênante, oh ! très-gênante.

Peut-être le bedeau avait-il un vague espoir de recevoir un second demi-souverain des mains de ce riche gentleman.

Mais Dunbar s'assit sur un banc auprès de la porte basse par laquelle il était entré dans la cathédrale, et regarda sa montre.

Le bedeau regarda aussi la montre ; c'était un chronomètre de cent guinées venant de chez Benson, et les armoiries de Dunbar étaient gravées sur la boîte. Il y avait un médaillon attaché à la chaîne en or massif ; ce médaillon renfermait la miniature de Laura Dunbar.

— Sept heures ! — s'écria le banquier, — mon domestique devrait être de retour en ce moment.

— Oui, monsieur, il devrait être de retour, — répéta le bedeau qui était tout disposé à abonder dans le sens de Dunbar ; — s'il n'avait qu'à se rendre aux Fougères, monsieur, il a eu du temps de reste pour revenir.

— Je vais fumer un cigare en l'attendant, — dit le banquier en sortant dans la cour, — il viendra certainement me chercher à cette porte, car je le lui ai particulièrement recommandé.

Dunbar finit son cigare, puis un autre, et l'horloge de la cathédrale sonna sept heures trois quarts, mais Wilmot ne revint pas des Fougères. Le bedeau restait à la disposition du visiteur et lui tenait compagnie, bien qu'il eût bonne envie d'aller boire son thé qu'il prenait d'habitude à cinq heures.

— Réellement, c'est par trop fort ! — s'écria le banquier en entendant sonner les trois quarts, — Wilmot sait que je dîne à huit heures et que je l'attends pour dîner avec moi. Je crois avoir droit à un peu plus d'égards de sa part. Je vais retourner à l'Hôtel

George. Peut-être serez-vous assez bon pour rester ici et lui dire de venir me rejoindre.

Dunbar s'éloigna en marmottant, et le bedeau, renonçant à son thé, attendit consciencieusement. Il attendit jusqu'à ce que l'horloge de la cathédrale sonnât neuf heures et que les étoiles fussent dans tout leur éclat sur la voûte bleu sombre du ciel au-dessus de sa tête ; mais il attendit en vain, Wilmot ne revint pas des Fougères.

Le banquier rentra à l'Hôtel George. Une petite table ronde était dressée dans un joli salon du premier étage. Les verres et l'argenterie étincelaient à la lueur de cinq bougies brûlant dans un candélabre en argent, et le garçon commençait à s'inquiéter à cause du poisson.

— Vous pouvez contremander votre dîner, — dit Dunbar avec une contrariété visible, — je ne dînerai pas tant que M. Wilmot, qui est mon domestique de confiance..., je pourrais presque dire mon ami... ne sera pas de retour,

— Est-il allé loin, monsieur ?

— Aux Fougères, à un mille au-delà de Sainte-Cross. Je retarderai mon dîner à cause de lui. Placez deux bougies sur cette table et apportez-moi mon buvard.

Le garçon obéit ; il plaça deux bougies sur la table et apporta le buvard, ou plutôt le pupitre qui avait coûté quarante livres et était garni de tout ce qui peut être utile à un homme d'affaires, et de tous les objets élégants et coûteux que le voyageur le plus ambitieux puisse désirer. Ce nécessaire, comme tout ce que possédait Dunbar, était marqué au coin d'une richesse incalculable.

Dunbar tira de sa poche un trousseau de clefs et ouvrit le pupitre. Cette opération demanda un peu de temps, car il eut de la difficulté à trouver la bonne clef. Il releva la tête et regarda en souriant le garçon qui rôdait autour de lui en cherchant à se rendre utile.

— Il faut que j'aie bu trop de Moselle à déjeuner, — dit-il en riant, — ou du moins mes ennemis pourraient m'en accuser s'ils me voyaient embarrassé pour choisir la clef de mon pupitre.

Il avait alors ouvert le pupitre, et il examinait l'un des nombreux cahiers de papier qui étaient arrangés méthodiquement, liés ensemble avec soin et proprement annotés.

— Je dois donc retarder le dîner, monsieur ? — demanda le garçon.

— Certainement ; j'attendrai mon ami, dût-il tarder beaucoup à venir. Je n'ai pas grand appétit, car j'ai parfaitement déjeuné à Southampton. Je sonnerai si je change d'idée.

Le garçon se retira en soupirant, et Dunbar resta seul en face de la table où le contenu du nécessaire était étalé à la lumière des bougies.

Pendant deux heures environ il resta dans la même attitude, examinant les papiers les uns après les autres et les remettant en place.

Il fallait que Dunbar fût possédé de l'esprit de l'ordre et de la précision, car bien que les papiers fussent déjà très-proprement arrangés, il les arrangea tous de nouveau, lia les paquets, lut chacune des lettres, et prit des notes sur un agenda au fur et à mesure.

Il ne laissa rien percer de cette impatience naturelle chez un homme qui en attend un autre. Il était si complètement absorbé par son occupation qu'il avait peut-être oublié l'absent ; mais à neuf heures il ferma à clef le pupitre, se leva et agita la sonnette.

— Je commence à m'alarmer au sujet de mon ami, — dit-il, — voulez-vous aller prier le maître d'hôtel de monter.

Dunbar s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors pendant que le garçon s'acquittait de sa commission. La rue Haute était très-calme, un réverbère brillait par-ci par-là et les pavés étaient argentés par la lune. Les pas d'un passant résonnèrent dans la rue paisible avec presque autant de bruit que sous les voûtes de la vieille cathédrale.

Le maître d'hôtel accourut sur la demande du voyageur.

— Puis-je vous être de quelque utilité, monsieur ? — demanda-t-il d'un ton respectueux.

— Vous me rendrez un très-grand service si vous pouvez retrouver mon ami. Je commence à m'inquiéter réellement.

Dunbar expliqua comment ils s'étaient séparés dans le bosquet sur la route de Sainte-Cross après avoir arrêté que Wilmot irait aux Fougères et rejoindrait son ancien maître à la cathédrale. Il dit ce que c'était que Wilmot et dans quelle position il se trouvait auprès de lui.

— Je ne pense pas qu'il y ait réellement de quoi s'effrayer, — dit le banquier en terminant ; — Wilmot m'a avoué qu'il n'avait pas été très-sobre pendant ces dernières années. Il est peut-être entré dans quelque auberge sur le bord de la route, où il se trouve

encore en ce moment en société d'une bande de campagnards. Ce n'est pas bien de sa part.

Le maître d'hôtel secoua la tête.

— Ma foi non, monsieur, mais j'espère que vous n'attendrez pas plus longtemps pour dîner.

— Non, non, vous pouvez faire servir. Je crains bien de ne pas faire honneur à votre cuisine, car j'ai parfaitement déjeuné à Southampton.

Le maître d'hôtel apporta lui-même la soupière en argent et déboucha la bouteille de vin que Dunbar avait commandée. Il y avait dans les manières du banquier quelque chose qui annonçait un personnage d'importance, et le propriétaire de l'Hôtel George voulait lui témoigner des égards.

Dunbar avait dit vrai en annonçant qu'il manquait d'appétit. Il avala quelques cuillerées de soupe, deux ou trois bouchées de poisson, puis il repoussa son assiette.

— C'est inutile, — dit-il en se levant et s'approchant de la fenêtre, — l'absence de mon compagnon m'inquiète sérieusement.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre et revint de nouveau à la fenêtre, La nuit d'août était chaude et calme, l'ombre des vieux pignons de construction bizarre se projetait sur les pavés qu'éclairait la lune. La croix de pierre, la colonnade basse, et les tours solennelles de la cathédrale donnaient à la tranquille cité un air antique et vénérable.

Neuf heures et demie sonnèrent à l'horloge de la cathédrale pendant que Dunbar était à la fenêtre, à regarder dans la rue.

— Je coucherai ici ce soir, — dit-il tout à coup sans se retourner pour regarder le maître d'hôtel qui était derrière lui. — Je ne quitterai pas Winchester sans Wilmot. Il abuse réellement de moi avec trop de sans façon ; ce gaillard-là oublie dans quelle position il est auprès de moi.

Le banquier parlait du ton offensé d'un homme fier et égoïste qui se sent outragé par un inférieur. Le maître d'hôtel murmura quelques phrases toutes faites pour exprimer qu'il s'associait à l'indignation de Dunbar et désapprouvait tout à fait la conduite de son serviteur.

— Non, je ne partirai pas pour Londres ce soir, — reprit Dunbar, — quoique ma fille, ma fille unique, que je n'ai pas vue depuis seize ans, m'attende à ma maison de ville. Je ne m'éloignerai pas de Winchester sans Wilmot.

— Vous êtes bien bon, monsieur, — murmura le maître d'hôtel, — vous êtes bien bon de tant vous préoccuper de ce… hum !… de cette personne.

Il avait hésité un peu avant de prononcer ce dernier mot, car bien que Dunbar parlât de Wilmot comme d'un inférieur et d'un domestique, le maître de l'Hôtel George se souvenait que l'absent avait autant l'air d'un gentleman que son compagnon.

Le maître d'hôtel continua à servir Dunbar. Les plats sur la table étaient toujours cachés sous des couvercles en argent étincelant.

Assurément, jamais dîner aussi déplorable n'avait été servi à l'Hôtel George.

— Je n'y tiens plus d'inquiétude, — s'écria enfin Dunbar, — pouvez-vous envoyer un messager aux Fougères pour savoir si Wilmot y est allé ?

— Certainement, monsieur. L'un des garçons d'écurie va seller un cheval et s'y rendre immédiatement. Voulez-vous écrire un mot à M Marston, monsieur ?

— Un mot ! Non, M Marston est une étrangère pour moi. Mon vieil ami, Michael Marston, ne s'est marié qu'après mon départ d'Angleterre. Un messager suffira. Le garçon d'écurie n'a qu'à demander si quelqu'un de la part de M. Dunbar a paru aux Fougères, et, dans ce cas, à quelle heure il en est reparti. C'est tout ce que je veux savoir. Quelle route suivra le garçon, celle des prairies ou le grand chemin ?

— Le grand chemin, monsieur ; dans les prairies il n'y a qu'un sentier qui sert de raccourci pour aller aux Fougères, et qui commence au bosquet entre la ville et Sainte-Cross.

— Oui, je sais, c'est là que j'ai quitté mon domestique… ce Wilmot.

— C'est un joli endroit, monsieur, mais plus solitaire encore la nuit que le jour.

— Oui, il m'a semblé. Envoyez tout de suite votre garçon, — vous serez bien aimable. Wilmot est peut-être attablé à l'office avec les domestiques des Fougères.

Le maître d'hôtel fit exécuter l'ordre du voyageur.

Dunbar se jeta dans un fauteuil et prit un journal. Mais il ne lut pas une ligne de la page qu'il avait sous les yeux. Il était dans

cette situation d'esprit commune aux personnes nerveuses quand elles sont dans l'attente, par suite de quelque événement inexplicable. L'absence de Wilmot devenait de plus en plus inconcevable, et son ancien maître n'essayait pas de cacher son inquiétude. Le journal lui échappa des mains, et il demeura assis la figure tournée vers la porte. Il écoutait.

Il resta plus d'une heure sans bouger, et au bout de ce temps, le maître d'hôtel reparut.

— Eh bien ?... — s'écria Dunbar.

— Le garçon d'écurie est revenu, monsieur. Aucun messager de vous ou de n'importe qui n'a paru aux Fougères cette après-midi.

Dunbar bondit tout à coup sur ses pieds et regarda le maître d'hôtel bien en face. Après un examen de quelques minutes, et d'un air pensif, il dit lentement et délibérément :

— J'ai peur qu'il ne soit arrivé quelque chose.

Le maître d'hôtel joua avec son énorme chaîne de montre et haussa les épaules avec un geste d'incertitude.

— Ma foi, c'est étrange, monsieur, pour ne pas dire plus ; mais vous ne pensez pas que ?...

Il regarda Dunbar, sans trop savoir comment achever sa phrase.

— Je ne sais que penser, — s'écria le banquier. — Souvenez-vous que je suis presque aussi étranger dans ce pays que si je n'avais jamais, avant aujourd'hui, foulé le sol anglais. Cet homme peut m'avoir joué un tour et s'être éloigné dans un but quel-

conque le concernant, quoique je n'aie aucune idée de ce que peut être ce but. Il aurait mieux servi ses intérêts en restant avec moi. D'un autre côté, quelque chose a pu lui arriver. Et pourtant, que diable a-t-il pu lui arriver ?

Le maître d'hôtel suggéra que Wilmot pouvait s'être trouvé malade ou s'être égaré après la tombée de la nuit et avoir rencontré quelque courant où il était tombé.

— Les endroits profonds ne manquent pas entre la cathédrale de Winchester et les Fougères, — dit le maître d'hôtel.

— Qu'on fasse des recherches demain matin au point du jour, — s'écria Dunbar. — Peu m'importe ce que cela me coûtera, je veux éclaircir ce mystère avant de quitter Winchester. Qu'on fouille partout d'ici aux Fougères dès qu'il fera jour, qu'on…

Il n'acheva pas sa phrase, car un bruit de voix et de pas se fit entendre tout à coup dans le vestibule au-dessous. Le maître d'hôtel ouvrit la porte et s'avança sur le large palier, suivi de Dunbar.

Le vestibule était envahi par les domestiques de l'hôtel et par des curieux qui arrivaient du dehors, et les deux hommes, debout, au sommet de l'escalier, entendirent un murmure qui semblait ne provenir que d'une voix, mais qui provenait en réalité d'un grand nombre de personnes qui parlaient à la fois. Ce murmure grossit de plus en plus jusqu'à ce qu'il laissât entendre le terrible mot « Meurtre. »

Dunbar entendit ce mot et le comprit, car sa belle figure devint d'une pâleur livide semblable à celle de la neige vue au clair de lune, et il appuya sa main sur la rampe en chêne.

Le maître d'hôtel passa devant Dunbar et descendit rapidement l'escalier. Ce n'était pas le moment de faire des cérémonies.

Il remonta en moins de cinq minutes presque aussi pâle que le voyageur.

— Je crains bien que votre ami… votre domestique… ne soit retrouvé, monsieur, — dit-il.

— Vous n'affirmez pas qu'il est…

— J'ai peur que si, monsieur. Il paraît que deux moissonneurs irlandais, revenant de chez le fermier Matfield à cinq milles au-delà de Sainte-Cross, ont trouvé un homme étendu dans un petit ruisseau sous les arbres.

— Sous les arbres !… où ?…

— À l'endroit même où vous vous êtes séparé de ce Wilmot, monsieur.

— Oh ! mon Dieu !… Après ?…

— L'homme était mort, monsieur, bien mort. Ils l'ont transporté à l'auberge des Armes du Forestier, monsieur. C'était l'endroit le plus rapproché de celui où ils l'ont trouvé ; et, là, on a envoyé chercher un médecin. L'événement a fait sensation ; mais le docteur, M. Cricklewood, un gentleman très-respectable, monsieur, a dit que l'homme était resté longtemps dans l'eau et que le meurtre avait été commis depuis plusieurs heures.

— Le meurtre ! — s'écria Dunbar ; — mais il n'a peut-être pas été assassiné. Sa mort a pu être accidentelle. Il est peut-être tombé dans l'eau.

— Oh ! non, monsieur, ce n'est pas cela. Il n'a pas été noyé, car le ruisseau dans lequel on l'a trouvé n'a pas trois pieds d'eau. Il a été étranglé, monsieur ; étranglé avec un nœud coulant ; étranglé par derrière, car le nœud coulant était serré sur le derrière du cou. M. Cricklewood, le médecin, est en bas dans le vestibule ; si vous voulez le voir, il vous racontera tout. Il paraît, d'après ce qu'ont dit les deux Irlandais, que le corps a été traîné dans l'eau à l'aide de la corde. La trace de son passage existe encore sur l'herbe. Je suis désolé, monsieur, désolé qu'un pareil malheur soit arrivé à… à la personne qui vous servait.

Dunbar avait besoin de sympathie. Sa figure pâle était tournée vers le maître d'hôtel et ses yeux regardaient sans voir. Il n'avait pas eu l'air d'écouter le récit du crime qui avait été commis, et pourtant il devait évidemment avoir tout entendu, car il dit tout à coup d'une voix rauque et étouffée :

— Étranglé !… et le corps traîné… dans l'eau… Qui… qui a pu… commettre ce crime ?

— Ah ! voilà la question, monsieur. Tout cela doit avoir été fait pour de l'argent, je suppose ; car il y avait sur le bord du ruisseau un portefeuille vide. Le comté est plein de vagabonds en cette saison de l'année, et parmi eux il y en a qui ne reculent devant aucun crime pour quelques livres. Je me souviens, il y a quarante ans et plus de cela, qu'à l'époque où j'étais enfant et portant encore des tabliers, il y eut un gentleman assassiné sur la route de Twyford, et on disait…

Mais Dunbar n'était pas d'humeur à écouter les souvenirs du maître d'hôtel. Il interrompit son histoire en respirant péniblement.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?… Que faut-il que je fasse ?… — dit-il ; — y a-t-il quelque chose à faire ?

— Rien, monsieur, jusqu'à demain. L'enquête aura lieu demain, je suppose.

— Oui… oui, sans doute, il y aura une enquête !

— Une enquête ? Mais certainement, monsieur, certainement, il y en aura une, — répondit le maître d'hôtel.

— N'oubliez pas que je ne suis plus au courant des habitudes anglaises. Je ne sais quelles sont les démarches à faire dans un cas pareil. Ne devrait-on pas essayer de découvrir l'… assassin ?

— Si, monsieur. Les constables sont déjà sur le qui-vive probablement. Ils feront tous leurs efforts, comptez-y ; mais je crains bien qu'en cette circonstance le meurtrier n'échappe à la justice.

— Et pourquoi ?

— Parce que, voyez-vous, monsieur, l'homme a eu du temps de reste pour se sauver ; et, à moins qu'il ne soit un imbécile, il doit être loin déjà ; et alors comment trouver ses traces, à l'aide de quel moyen le découvrir… à moins que vous ne puissiez constater l'identité de l'argent, de la montre, de la chaîne, et de tout ce que la victime avait sur elle ?

Dunbar secoua la tête.

— Je ne sais pas même s'il avait une montre et une chaîne, dit-il ; — je l'ai rencontré ce matin seulement ; je n'ai aucune idée de l'argent qu'il pouvait avoir sur lui.

— Vous plairait-il de voir le médecin, monsieur, M. Cricklewood ?

— Oui… non… Vous m'avez dit tout ce qu'il était nécessaire de savoir, je suppose ?

— Oui, monsieur.

— Je vais me coucher. Tout ceci m'a mis hors de moi. Attendez ; est-ce bien constaté que l'homme assassiné est la personne qui m'a accompagné ici aujourd'hui ?

— Oh ! oui, monsieur. Il n'y a pas le moindre doute. L'un des valets de la maison est allé aux Armes du Forestier par pure curiosité, pour ainsi dire, et il a aussitôt reconnu la victime pour le gentleman avec lequel vous êtes arrivé ici bras dessus bras dessous, à quatre heures du soir.

Dunbar se retira dans l'appartement qui lui avait été préparé. C'était une belle chambre spacieuse, la meilleure de l'hôtel, et l'un des garçons fut mis à la disposition du riche voyageur.

— Comme vous êtes accoutumé à avoir votre valet de chambre, vous trouveriez désagréable de faire votre toilette tout seul, monsieur, — avait dit le maître d'hôtel, — je vais donc vous envoyer Henry.

Cet Henry, qui était un garçon intelligent et de bonne mine, défit le portemanteau de Dunbar, ouvrit son splendide nécessaire de toilette, et étala les flacons en cristal à bouchons dorés, ainsi que l'attirail à barbe, sur la toilette.

Dunbar s'assit dans un fauteuil devant la glace et regarda d'un air pensif son visage pâle à la lueur des bougies.

Il se leva le lendemain de bonne heure, et, avant déjeuner, il envoya une dépêche télégraphique à la maison de banque dans Saint-Gundolph Lane.

Cette dépêche, adressée par Henry Maddison Dunbar à William Balderby, consistait en ces mots :

Je vous prie de venir me rejoindre sur-le-champ à l'Hôtel George, à Winchester. Un terrible événement vient d'avoir lieu et je suis excessivement chagriné et embarrassé. Amenez un homme de loi avec vous. Que ma fille sache que je ne serai pas à Londres avant quelques jours.

Pendant tout ce temps, le cadavre de l'homme assassiné gisait sur une longue table dans une chambre obscure des Armes du Forestier.

Le profil raide du cadavre était parfaitement visible sous le drap qui le recouvrait ; mais la porte de la chambre mortuaire était fermée à clef, et personne ne devait y entrer avant l'arrivée du coroner.

En attendant, l'auberge des Armes du Forestier faisait plus d'affaires qu'elle n'en avait, de mémoire d'homme, fait dans le même espace de temps ; toute sorte de gens entrèrent et sortirent durant toute la longue matinée. Il semblait que tous les habitants de Winchester parlassent de l'assassinat qui avait été commis dans le petit bois près de Sainte-Cross.

Dunbar, assis dans sa chambre, attendait la réponse à sa dépêche télégraphique.

10

Pendant que tout ceci se passait entre Londres et Southampton, Laura Dunbar, la fille du banquier, avait attendu avec anxiété l'arrivée de son père.

Cette jeune fille ressemblait à sa mère, Lady Louisa Dunbar, la plus jeune des filles du comte de Grantwick, femme très-belle et très-aristocratique. Elle avait rencontré Dunbar dans l'Inde, après la mort de son premier mari, jeune capitaine dans un régiment de cavalerie qui avait été tué, dans une rencontre avec les Sikhs, un an après son mariage, laissant sa jeune veuve et une fille orpheline à peine âgée de six semaines.

La pauvre lady Louisa Macmahon se trouva, elle qui appartenait à une si grande famille, très-abandonnée et très-malheureuse après la mort de son premier mari. Elle était très-pauvre, et elle savait que ses parents en Angleterre étaient presque aussi pauvres qu'elle. Elle n'avait presque pas plus de courage que son petit baby de six mois ; son cœur était brisé par la perte du beau et jeune Irlandais, qu'elle avait tendrement aimé. Malade et abattue par sa douleur, elle demeura à Calcutta, vivant de sa pension et n'ayant pas assez de force pour affronter les périls du retour dans la mère patrie.

Ce fut à cette époque qu'elle rencontra Henry Dunbar, le riche banquier. Elle se trouva en rapport avec lui à cause de quelques affaires d'argent de son défunt mari, qui avait toujours eu pour banquiers les Dunbar, et Henry, qui atteignait alors la quarantaine, devint amoureux fou de la jeune et belle veuve.

Il est inutile de s'appesantir sur l'histoire de cette union. Lady Louisa épousa l'homme riche dix-huit mois après la mort de son premier mari. La petite Dorothée Macmahon fut envoyée en Angleterre avec une nourrice du pays, et confiée aux soins de ses parents maternels, et la charmante femme de Dunbar devint la reine de la meilleure société dans la Ville des Palais, en vertu de son rang et de la fortune de son mari.

Dunbar l'aima à la folie, Il l'aima comme peut un égoïste lui-même aimer une fois dans sa vie.

Mais lady Louisa ne paya jamais de retour l'affection du millionnaire. Elle était poursuivie par le souvenir de son premier et pur amour ; elle était torturée par— des remords au sujet de l'orpheline qu'on avait si cruellement éloignée d'elle. Dunbar était jaloux, et il enviait la part d'amour que sa femme accordait à l'enfant de son défunt rival. C'était à cause de cela que la petite fille avait quitté l'Inde.

Lady Louisa Dunbar brilla dans la société de Calcutta pendant deux ans. Mais au moment même où sa position sociale était la plus brillante et sa beauté dans toute sa plénitude et dans tout son éclat, elle mourut si soudainement que les élégants de Calcutta discutaient sur la splendeur d'un bal promis, pour lequel lady Louisa venait d'envoyer ses invitations, lorsque la nouvelle de sa mort se répandit avec la rapidité du feu dans la ville consternée. Dunbar était veuf. Il aurait pu se remarier s'il avait voulu. La plus fière beauté de Calcutta eût été bien aise de devenir la femme du seul héritier de la maison de banque de Saint-Gundoph Lane.

Une certaine animation régna à ce sujet sur le marché aux mariages pendant les deux ou trois années qui suivirent la mort de lady Louisa. Un grand nombre de jeunes ladies furent importées d'Angleterre par des pères et des mères pleins d'anxiété, dans le but réel de captiver l'opulent banquier.

Mais quoique les cheveux blonds de Griselda descendissent jusqu'à sa ceinture en belles boucles luisantes qui brillaient comme de l'or fondu, quoique les yeux noirs d'Amanda eussent l'éclat des étoiles par une nuit d'été, quoique l'élégante Georgina fût plus gracieuse que Diane, la douce Lavinia plus belle que Vénus, Dunbar se trouva parmi elles sans plaisir et les quitta sans regret.

Les charmes de toutes ces jeunes filles, réunis dans la personne d'une femme parfaite, n'auraient pas ensorcelé le banquier. Son cœur était mort. Il avait donné toute la passion dont sa nature était capable à la seule femme qui avait eu le pouvoir de le charmer.

Chercher à se faire aimer de lui était à peu près aussi inutile que de demander l'aumône à quelqu'un dont la bourse était vide.

Les jeunes et brillantes beautés anglaises ne tardèrent pas à s'en apercevoir, et se consacrèrent à d'autres spéculations matrimoniales.

Dunbar envoya sa petite fille, son unique enfant, en Angleterre. Il se sépara d'elle, non pas par indifférence, mais plutôt à cause de son idolâtrie pour elle. Ce fut le seul acte désintéressé de sa vie, et encore l'égoïsme en fut-il la cause.

— Cela me serait bien agréable de la garder ici, — se dit-il, — mais si le climat allait me la tuer, si la perdais comme j'ai perdu sa mère ! Je vais l'éloigner de moi maintenant, pour qu'elle soit ma consolation plus tard, quand je retournerai en Angleterre après la mort de mon père.

Dunbar avait juré, en quittant la maison de banque de Saint-Gundolph Lane, après la découverte du faux, qu'il ne reverrait plus jamais son père, et il tint parole.

Tel était le père dont Laura attendait l'arrivée avec une vive impatience, avec un cœur débordant d'amour et de tendresse.

C'était une très-belle jeune fille, si belle que sa présence faisait reflet des rayons du soleil et donnait de la splendeur à l'endroit le plus vulgaire. Il y avait dans sa beauté une majesté qu'elle tenait de la famille de sa mère. Mais quoique sa beauté fût majestueuse, elle n'avait rien d'impérieux. Il n'y avait dans son extérieur aucun orgueil visible, dans sa figure mobile aucune froideur hautaine. Elle était bien la femme qu'on pourrait s'imaginer assise à côté d'un roi anglais, et intercédant en faveur de tous les solliciteurs tremblants, agenouillés sur les marches du trône. Elle eût été à sa place sous le dais royal, car, au moral comme au physique, elle était digne d'être reine. Elle ressemblait à un lis blanc, à la tige élancée, qui ignore sa beauté et sa splendeur, et les plus viles natures sentaient s'éveiller en elles un vague sentiment poétique quand elles approchaient d'elle.

Elle avait été gâtée par une nourrice qui l'adorait, par une gouvernante dévouée, par des maîtres qui étaient devenus amoureux fous de leur élève, et par des serviteurs tout prêts à se prosterner devant leur jeune maîtresse. On lui avait permis de faire tout ce

qui lui plaisait, d'aller où elle voulait, aussi libre que les papillons, après lesquels elle courait, de semer l'argent à droite et à gauche, de se laisser tromper par chaque vagabond qui trouvait le chemin de sa porte, de monter à cheval, de chasser, de se promener en voiture, bref, de faire complètement à sa guise. Et je suis bien forcée d'avouer que cette indulgence folle et irrépréhensible avait eu pour conséquence de faire de la jeune héritière de Maudesley Abbey la plus charmante femme du comté de Warwick.

Elle était un peu capricieuse, un peu volontaire, il faut en convenir. Mais c'était précisément là ce qui donnait à ce lis, jeune et beau, le piquant qui lui aurait manqué. Les lis blancs ne sont jamais plus beaux que lorsqu'ils se balancent capricieusement au souffle de la brise d'été, et si Laura Dunbar s'emportait un peu quand on essayait de la contrarier, si ses grands yeux bleus, en pareille circonstance, s'animaient d'un éclat soudain représentant à merveille le pâle rayon du soleil qui perce un sombre nuage, il ne manquait pas de jeunes gens dans le comté tout prêts à affirmer que la vue de cet éclair de colère féminine valait bien la peine d'encourir le mécontentement de M Laura Dunbar.

Elle n'avait que dix-huit ans et n'avait pas encore paru dans le monde. Mais elle avait déjà vu une société très-nombreuse, car son grand-père s'était fait un plaisir de l'avoir constamment avec lui.

Elle fit le voyage de Maudesley Abbey à Portland Place, en compagnie de sa nourrice, une certaine Élisabeth Madden, qui avait été la suivante de lady Louisa avant son mariage avec le capitaine Macmahon, et qui était très-attachée à la jeune orpheline.

Mais M Madden ne fut pas la seule compagne de Laura en cette occasion. Elle était accompagnée de sa sœur utérine, Dora Macmahon, qui pendant les dernières années avait passé presque tout son temps à l'abbaye à la grande joie de Laura. L'escorte ne faisait pas défaut non plus à cette petite réunion, car Arthur Lovell, le fils du premier avoué de la ville de Shorncliffe, près de Maudesley Abbey, accompagnait M Dunbar à Londres.

Ce jeune homme avait été le favori de Percival Dunbar et faisait de fréquentes, visites au château. Avant de mourir, le vieillard recommanda à Arthur Lovell d'agir en tout comme l'ami et le conseiller légal de Laura, et le jeune avoué fit preuve de beaucoup d'enthousiasme pour sa belle cliente. Pourquoi chercherais-je à faire un mystère des sentiments de ce gentleman ? Il l'aimait. Il aimait cette jeune fille qui, par la fortune de son père, était aussi éloignée de lui que si elle eût été une duchesse. Il payait bien cher chaque heure de bonheur, chaque jour de joie simple et innocente qu'il passait à Maudesley, car il aimait Laura, et il craignait que son amour fût sans espoir.

En tout cas, il était sans espoir pour le moment, car bien qu'il fût beau, instruit, bien doué, honorable, et gentleman dans le sens le plus noble de ce noble mot, il n'était pas le mari qu'il fallait à la fille de Henry Dunbar. Il était fils unique et héritier futur d'une assez jolie petite fortune, mais il savait que le millionnaire lui rirait au nez s'il osait lui demander la main de Laura.

Et dans l'avenir, y avait-il quelque espoir ?... C'était là la question qu'il s'adressait sans cesse à lui-même.

Il était fier et ambitieux. Il se savait habile ; quoique modeste, il ne pouvait ignorer son talent. Un emploi dans le gouvernement

de l'Inde lui avait été offert par l'intermédiaire d'un gentilhomme, ami de son père. Cet emploi procurait la chance d'une belle carrière à un homme qui saurait profiter de l'occasion unique que la médiocrité néglige, mais que le génie saisit pour en faire le marchepied de la grandeur.

Le gentilhomme qui avait offert cet emploi à Arthur lui avait écrit pour lui dire qu'il n'était pas nécessaire de se décider immédiatement. Si Arthur acceptait l'emploi, il ne quitterait l'Angleterre qu'au bout d'un an, parce que le poste ne serait vacant qu'à cette époque.

« En attendant, écrivait lord Herriston à l'avoué, votre fils peut réfléchir, mon cher Lovell, et ne se décider qu'après mûre délibération. »

Arthur Lovell s'était déjà décidé.

— J'irai dans l'Inde, — dit-il ; — car si jamais je dois obtenir la main de Laura, ce ne sera qu'en réussissant. Mais avant de partir, je lui dirai que je l'aime. Si elle répond à mon amour, mes efforts ne me coûteront rien, car je les ferai pour elle, Si elle n'y répond pas…

Il n'acheva pas sa phrase, même mentalement. Il ne pouvait se résoudre à croire qu'il entendrait jamais le glas de sa mort des lèvres de celle qu'il adorait. Il avait volontiers profité de l'occasion qui lui était offerte par cette visite à la maison de ville.

— Je lui parlerai avant le retour de son père, — songeait-il ; elle m'avouera franchement la vérité, et sans la moindre crainte, car il est dans sa nature d'être aussi candide et aussi peu craintive qu'un enfant. Mais le retour de son père peut la changer. Elle

l'aime et se laissera gouverner par lui. Dieu veuille qu'il la gouverne avec sagesse et douceur !

Le 17 du mois d'août, Laura et M Madden arrivèrent à Portland Place.

Arthur se sépara de sa belle cliente à la gare et se fit conduire à l'hôtel où il avait l'habitude de descendre. Il rendit visite à M Dunbar le 18, mais elle était sortie faire des emplettes avec M Madden. Il revint dans la matinée du 19, cette brillante matinée d'août pendant laquelle le cadavre de l'homme assassiné gisait dans la chambre noire de Winchester.

Il n'était que dix heures quand le jeune avoué parut dans l'élégant boudoir que Laura occupait le matin chaque fois qu'elle était à Portland Place. La desserte du déjeuner était encore sur un guéridon au milieu de la chambre. M Madden, qui était à la fois dame de compagnie, femme de charge, et camériste de sa jeune maîtresse, servait à table ; Dora était assise près d'elle, un livre ouvert à sa portée, et Laura était assise dans un fauteuil auprès d'une large fenêtre ouvrant sur une serre pleine de plantes exotiques qui imprégnaient fortement l'air de leur parfum presque trop fort.

Elle se leva à la vue d'Arthur et ressembla plus que jamais à un lis, dans sa toilette du matin qui consistait en un peignoir de mousseline demi-diaphane brodé de riches dentelles. Son épaisse chevelure brune était enroulée en diadème au-dessus de son front large et blanc et la grandissait de quelques pouces. Elle lui tendit une petite main dont les doigts blancs étaient chargés de bagues qui scintillaient au soleil.

— Je suis bien contente de vous voir, monsieur Lovell, — dit-elle. — Dora et moi nous sommes bien ennuyées, n'est-ce pas, Dora ? Londres est triste comme un désert. J'ai fait hier une promenade en voiture, mais l'avenue des dames était aussi solitaire que le Grand-Sahara. Il y a un grand nombre de théâtres ouverts, et l'on donnait hier soir un concert dans l'une des salles d'opéra ; mais cette méchante Élisabeth n'a pas voulu me laisser aller prendre ma part de ces distractions. Grand-papa, s'il vivait, m'y aurait conduite. Ce cher grand-papa, il allait partout avec moi.

M Madden secoua la tête d'un air solennel.

— Votre grand-papa serait allé avec vous jusqu'au bout du monde, mademoiselle, si vous lui aviez seulement fait signe du doigt. Votre grand-papa vous gâtait. C'eût été joli que votre père, à son retour de l'Inde, vous eût trouvée, vous sa fille unique, paradant au théâtre.

M Dunbar regarda sa vieille nourrice avec un sourire malicieux. Elle était très-jolie quand elle souriait et très-jolie encore quand elle fronçait le sourcil. Elle l'était en tout temps, au dire d'Arthur.

— Mais je n'aurais pas paradé, ma chère vieille Madden, — s'écria-t-elle avec un éclat de rire argentin, — je me serais tranquillement assise dans une loge particulière avec ma chère vieille nourrice qui voit tout en mal et qui aurait été là pour me surveiller. Et puis comment papa aurait-il pu se fâcher contre moi le jour même de son retour ?

M Madden secoua de nouveau la tête avec plus de solennité que précédemment.

— Je ne sais trop, mademoiselle Laura, mais je crois qu'il ne faut pas vous attendre à ce que M. Dunbar ressemble à votre grand-papa.

La figure rieuse de la charmante jeune fille s'assombrit tout à coup.

— Mais, Élisabeth, — dit-elle, — vous ne voudriez pas me faire croire que papa ne sera pas bon pour moi.

— Je ne connais pas votre papa, mademoiselle, je n'ai jamais de ma vie vu M. Dunbar. Mais le domestique indien qui vous a amenée en Angleterre quand vous étiez tout enfant disait que votre papa était fier et emporté, et que votre pauvre mère elle-même, qu'il aimait plus que tout au monde, avait presque peur de lui.

Le sourire avait complètement disparu de la figure de Laura et ses yeux bleus comme l'azur se remplirent tout à coup de larmes.

— Oh ! que deviendrai-je si mon père n'est pas bon pour moi, — dit-elle, — j'ai si souvent songé au moment où il reviendrait. J'ai compté les jours, et s'il n'est pas bon pour moi, s'il ne m'aime pas…

Elle se couvrit la figure avec ses petites mains blanches et détourna la tête.

— Laura, — s'écria Arthur, se servant pour la première fois de son nom de baptême, — comment pourrait-on ne pas vous aimer ? Comment…

Il s'arrêta à demi honteux de son enthousiasme passionné. Dans ces quelques paroles il avait révélé le secret de son cœur,

mais Laura était trop innocente pour comprendre la signification des quelques mots qui lui avaient échappé.

M Madden la comprit parfaitement et elle adressa au jeune homme un sourire approbateur.

Arthur était le favori de la nourrice de Laura. Elle savait qu'il adorait sa jeune maîtresse et elle le regardait comme le modèle de tout ce qui est noble et chevaleresque.

Elle se mit à remuer le service à thé en argent, puis elle regarda Dora d'un air significatif. Mais M Macmahon ne comprit pas ce coup d'œil éloquent. Ses yeux noirs, ses beaux yeux noirs graves et d'une expression douce et pensive, étaient fixés sur les deux jeunes visages dans l'embrasure de la fenêtre. Celui de Laura était troublé par une douloureuse perplexité, celui du jeune homme exprimait éloquemment une tendresse infinie. Dora rougissait et pâlissait en contemplant ce groupe, et elle tournait machinalement les pages de son livre d'une main légèrement tremblante.

— Votre nouveau chapeau arrive ce matin, mademoiselle Dora, — dit Élisabeth d'un ton assez sec. — Ne voulez-vous pas monter le voir ?

— Mon nouveau chapeau ? — dit Dora d'un ton rêveur.

— Sans doute, mademoiselle ; le nouveau chapeau que vous avez acheté hier dans Regent Street. Je n'ai jamais vu de ma vie une personne plus distraite que vous ce matin, mademoiselle Dora.

La jeune fille se leva, étonnée du zèle que M Madden déployait à propos de son chapeau. Mais elle quitta la chambre et suivit la

vieille gouvernante qui savait se faire obéir de la folle héritière de Maudesley Abbey elle-même, et Laura resta seule avec le jeune avoué.

Laura avait repris sa place auprès de la fenêtre. Son coude était appuyé sur le bras rembourré du fauteuil et sa main supportait sa tête. Ses yeux étaient fixés droit devant elle et leur regard avait une expression pensive qui ne lui était pas familière, car sa nature était aussi gaie que celle d'un oiseau qui fait retentir l'air de ses chants.

Arthur se rapprocha de la pensive jeune fille.

— Laura, — dit-il, — pourquoi êtes-vous silencieuse ? Je ne vous ai jamais vue si sérieuse, excepté à l'époque de la mort de votre grand-père.

— Je songe à mon père, — répondit-elle d'une voix tremblante qu'entrecoupaient ses larmes, — je songe que peut-être il ne m'aimera pas.

— Ne pas vous aimer, Laura ? qui peut s'empêcher de vous aimer ? Oh ! si j'osais, si je pouvais me hasarder ! Mais il faut que je parle, Laura, ma vie entière dépend du résultat, et je parlerai. Je ne suis pas pauvre, Laura, mais vous êtes tellement séparée du reste du monde par la fortune de votre père que je n'ai pas osé parler. J'ai eu peur de vous dire ce que vous auriez découvert vous-même si vous n'étiez pas aussi innocente que vos colombes de Maudesley.

La jeune fille le regarda avec des yeux étonnés encore humides des larmes qu'elle n'avait pas versées.

— Je vous aime, Laura, je vous aime. Le monde dirait que je ne suis pas en ce moment votre égal comme position, mais je suis homme et j'ai l'ambition, l'énergique volonté d'un homme fort. Tout est possible à celui qui a juré de vaincre ; et pour vous, Laura, pour votre amour, je surmonterais des obstacles invincibles pour tout autre. Je vais dans l'Inde, Laura, je vais y faire mon chemin vers la gloire et la fortune, car la gloire et la fortune sont des esclaves qui répondent à l'appel de l'homme brave et qui ne commandent qu'autant que ceux qui les appellent sont des cœurs faibles. Rappelez-vous, ma bien-aimée, que cette fortune qui se dresse maintenant entre vous et moi, peut ne pas être toujours à vous ; votre père n'est pas vieux, il peut se remarier et avoir un fils qui héritera de ses biens. Plût à Dieu, Laura, qu'il en fût ainsi ! Mais, quoi qu'il en soit, je ne désespère de rien si je puis espérer votre amour. Oh ! Laura, un mot, un seul mot qui me permette d'espérer. Souvenez-vous combien nous avons été heureux ensemble ; tout enfants nous avons joué avec les fleurs et les papillons dans les jardins de Maudesley ; plus tard nous avons erré en nous donnant la main sur les bords de l'Avon, et quand vous avez été femme et moi homme, nous nous sommes tenus tristes et silencieux au lit de mort de votre grand-père. Le passé est un lien entre nous, Laura. Jetez un regard de retour sur ces jours heureux et prononcez un mot, ma bien-aimée, un seul mot pour me dire que vous m'aimez.

La jeune fille le regarda avec un doux sourire et mit sa douce main blanche dans la sienne.

— Je vous aime, Arthur, — dit-elle, — aussi tendrement que j'eusse aimé mon frère si j'en avais eu un à aimer.

Le jeune homme courba la tête en silence. Quand il la releva, Laura vit qu'il était très-pâle

— Vous ne m'aimez que comme un frère, Laura ?

— Comment voulez-vous que je vous aime ? — dit-elle innocemment.

Arthur la regarda avec un triste sourire ; un sourire tendre qui était d'une beauté exquise, car c'était celui d'un homme qui se prépare à sacrifier son bonheur à celle qu'il aime.

— Assez, Laura, — dit-il tranquillement. — J'ai entendu ma sentence. Vous ne m'aimez pas, chère, vous ne connaissez pas encore la grande fièvre de la vie.

Elle joignit les mains et le regarda d'un air suppliant.

— Vous n'êtes pas fâché contré moi, Arthur ? — dit-elle.

— Fâché contre vous, chère bien-aimée !

— Et vous m'aimez toujours ?

— Oui, Laura, avec tout le dévouement d'un frère. Et si jamais vous avez besoin de mes services, vous verrez ce que c'est que d'avoir un ami fidèle pour qui la vie est peu de chose à côté de votre bonheur.

Il n'en dit pas plus long, car un bruit de roues se fit entendre au-dessous de la fenêtre, et deux violents coups de marteau retentirent à la porte du vestibule. Laura tressaillit, et sa figure animée devint pâle.

— Mon père est arrivé ! — s'écria-t-elle.

Mais ce n'était pas son père, c'était Balderby qui venait en droite ligne de Saint-Gundolph Lane où il avait reçu la dépêche télégraphique de Dunbar.

Les couleurs s'effacèrent complètement de la figure de Laura en reconnaissant le plus jeune associé de la maison de banque.

— Quelque chose est arrivé à mon père ! — cria-t-elle.

— Non, non, mademoiselle, — dit Balderby s'empressant de la rassurer. — Votre père est arrivé sain et sauf en Angleterre et se porte bien, autant que je puis le croire. Il est à Winchester, et il a télégraphié pour me dire d'aller le rejoindre immédiatement.

— Il est donc arrivé quelque chose ?

— Oui, mais pas à M. Dunbar lui-même, si j'en juge par la dépêche télégraphique qui me recommande de venir ici vous prévenir de ne pas attendre votre père avant quelques jours, et puis de partir pour Winchester avec un homme de loi.

— Un homme de loi ! — s'écria Laura.

— Oui ; je me rends de ce pas à Lincoln's Inn chez MM. Walford et Walford, nos avoués.

— Emmenez M. Lovell avec vous, — s'écria M Dunbar. — Il a toujours servi de conseil à mon pauvre grand-papa. Emmenez-le avec vous.

— Oui, monsieur Balderby, — ajouta le jeune homme, — je vous prie de me laisser vous accompagner. Je serai heureux d'être utile à M. Dunbar,

Balderby hésita quelques instants.

— Ma foi, je ne vois pas pourquoi vous ne viendriez pas si vous le désire ? — dit-il ensuite. — M. Dunbar dit qu'il lui faut un homme de loi sans nommer personne. Nous économisons du temps puisqu'il vous plaît de venir, car nous pourrons prendre l'express de onze heures.

Il regarda sa montre.

— Il n'y a pas une minute à perdre. Bonjour, mademoiselle. Nous aurons soin de votre père et nous vous le ramènerons en triomphe. Venez, Lovell.

Arthur serra la main de Laura, murmura quelques mots à son oreille, et disparut avec Balderby.

Le glas de mort de ses plus chères espérances avait sonné ; il avait lu sa sentence sur l'innocente figure de la jeune fille ; mais il l'aimait toujours.

Il y avait quelque chose dans sa candeur virginale, dans sa jeune et brillante beauté qui faisait vibrer en lui les cordes les plus nobles de son cœur. Il l'aimait avec un dévouement chevaleresque, qui est, après tout, aussi naturel chez un jeune Anglais de notre époque, prétendue dégénérée, qu'à celle d'Arthur, le roi-chevalier, sans peur et sans reproches, lorsqu'il déposait son hommage aux pieds de sa reine.

11

L'enquête du coroner, qui avait été fixée pour midi ce jour-là, fut retardée jusqu'à trois heures de l'après-midi sur la demande

pressante de Dunbar.

Quand donc a-t-on refusé la demande pressante d'un millionnaire ?

Le coroner, qui était un petit homme remuant, accéda très-volontiers aux désirs de Dunbar.

— Je suis étranger en Angleterre, — dit l'Anglo-Indien ; — jamais de ma vie je n'ai assisté à une enquête. L'homme assassiné avait des relations avec moi. On l'a vu pour la dernière fois en ma compagnie. Il est absolument nécessaire que j'aie un conseiller légal pour s'occuper, dans mon intérêt, de ce qu'il y aura à faire. Qui sait quels soupçons peuvent s'élever contre mon nom et mon honneur ?

Le banquier faisait cette remarque en présence de quatre ou cinq des jurés, du coroner et de M. Cricklewoodde médecin, qui avait été mandé pour examiner le cadavre de l'homme qu'on supposait avoir été assassiné. Chacun de ces gentlemen protesta à haute voix et avec indignation contre l'idée de la simple possibilité qu'un soupçon, ou l'ombre d'un soupçon, pût s'attacher à un homme comme Dunbar.

Ils ne savaient évidemment rien sur son compte, si ce n'est qu'il était Henry Dunbar, chef de la riche maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby, et qu'il était millionnaire.

Était-il probable qu'un millionnaire eût commis un meurtre ?

Quand avait-on vu un millionnaire commettre un meurtre ? Jamais à coup sûr !

L'Anglo-Indien était assis dans son salon particulier à l'Hôtel George, écrivant et examinant ses papiers, écrivant constamment et arrangeant sans cesse les paquets de lettres du nécessaire à dépêches, en attendant l'arrivée de Balderby.

Le délai accordé par le coroner était une bonne aubaine pour le maître des Armes du Forestier. La foule entrait et sortait, flânait autour de la maison et s'arrêtait au comptoir, buvant et causant pendant toute la matinée, et le sujet de chaque conversation était le meurtre commis dans le bois sur le chemin de Sainte Cross.

Balderby et Lowell arrivèrent à l'Hôtel George quelques minutes avant deux heures. On les introduisit aussitôt dans l'appartement où Dunbar les attendait.

Arthur avait songé à Laura et au père de Laura depuis le départ de Londres. Il s'était demandé, à mesure qu'il se rapprochait de plus en plus de Winchester, quelle serait la première impression que ferait sur lui Dunbar.

Cette première impression ne fut pas bonne ; Dunbar était un homme beau, très-beau même, grand, à tournure aristocratique, et ayant dans ses manières une certaine grâce hautaine qui s'harmonisait parfaitement avec sa bonne mine. Mais, malgré tout cela, l'impression qu'il fit sur Arthur ne fut pas agréable.

Lejeune avoué avait entendu faire de vagues allusions à l'anecdote du faux par ceux qui connaissaient à fond l'histoire de la famille Dunbar, et il avait appris que la vie qu'avait menée Dunbar dans sa première jeunesse avait été celle d'un prodigue et d'un égoïste.

Peut-être ceci eut-il quelque influence sur son opinion dans sa première entrevue avec le père de la femme qu'il aimait.

Dunbar fit le récit du meurtre. Les deux hommes furent terrifiés par cette nouvelle.

— Mais où est Sampson Wilmot ? — s'écria Balderby ; — c'est lui que j'avais envoyé à votre rencontre, sachant que c'était la seule personne de la maison qui se souvînt de vous et dont vous pussiez vous souvenir.

— Sampson est tombé malade en route, d'après ce que m'a dit son frère, — répondit Dunbar. — Joseph a laissé ce malheureux vieillard quelque part en chemin.

— Il n'a pas dit où ?

— Non ; et, chose étrange, j'ai oublié de le lui demander. Le pauvre diable m'a amusé avec les vieux souvenirs du passé dans le trajet entre Southampton et Winchester, et nous n'avons que très-peu parlé du présent.

— Sampson doit être bien malade, — reprit Balderby ; — car sans cela il serait revenu à Saint-Gundolph Lane me raconter ce qui s'était passé.

Dunbar sourit.

— S'il était trop malade pour arriver jusqu'à Southampton, il ne pouvait évidemment pas retourner à Londres, — dit-il avec une suprême indifférence.

Balderby, qui avait très-bon cœur, fut chagriné à l'idée du désespoir que Sampson avait dû éprouver en se trouvant abandonné et malade parmi des étrangers.

Arthur garda le silence : il était assis un peu à l'écart des deux autres hommes et il examinait Dunbar.

Àtrois heures, l'enquête commença. Les témoins appelés furent deux Irlandais, Patrick Hennessy et Philip Murtock, qui avaient trouvé le cadavre dans un ruisseau, près de Sainte-Cross ; M. Cricklewood, le médecin ; le bedeau, qui avait vu les deux hommes, leur avait parlé, et avait ensuite montré la cathédrale à Dunbar le propriétaire de l'Hôtel George ; le garçon qui avait accueilli les deux voyageurs et pris les ordres de Dunbar pour le dîner ; et, enfin, Dunbar lui-même.

Il y avait beaucoup de monde dans la salle, car en ce moment la nouvelle du meurtre avait circulé au loin. Dans le nombre des curieux se trouvaient des gens influents, entre autres sir Arden Westhorpe, l'un des magistrats du comté, en résidence à Winchester ; Lovell, Balderby et l'Anglo-Indien formaient un petit groupe assis un peu en dehors de la foule.

Les jurés prirent place autour d'une longue table en acajou. Le coroner s'assit à l'un des bouts.

Mais avant de commencer l'interrogatoire des témoins, les jurés furent conduits dans la chambre obscure où le cadavre gisait sur une des longues tables de l'estaminet. Lovell les suivit, et le médecin procéda de nouveau à l'examen du cadavre afin de pouvoir fournir les preuves de ce qui avait occasionné la mort.

La figure du mort était contractée et noircie par l'agonie de la strangulation. Le coroner et les jurés la regardèrent avec étonnement et épouvante. Parfois, un coup de poignard qui va droit au cœur laissera la figure de la victime aussi calme que celle d'un enfant endormi. Mais dans ce cas il n'en était pas de même. L'hor-

rible marque de l'assassinat se voyait sur ce visage rigide. L'horreur, la surprise et l'affreuse agonie d'une mort soudaine se confondaient dans l'expression de cette physionomie.

Les jurés causèrent Un moment entre eux à voix basse, firent quelques observations au médecin, puis sortirent sans bruit de la chambre obscure.

Les faits du meurtre étaient très-simples et faciles à établir en quelques mots. Mais quelle que pût être la vérité de cette terrible histoire, elle ne renfermait rien qui aidât à éclaircir le mystère.

Lovell, qui agissait dans les intérêts de Dunbar, adressa plusieurs questions aux témoins. Dunbar fut lui-même la première personne interrogée. Il fit le récit très-simple et très-intelligible de tout ce qui s'était passé depuis son débarquement à Southampton.

— J'ai trouvé le défunt qui m'attendait au débarcadère, — dit-il ; — il m'a raconté qu'il était venu en remplacement d'une autre personne. Je ne l'ai pas reconnu tout d'abord… c'est-à-dire que je n'ai pas reconnu en lui le valet qui avait été à mon service avant mon départ d'Angleterre, il y a trente-cinq ans. Mais il s'est fait connaître plus tard, et il m'a dit qu'il avait rencontré son frère à Londres, le 16 du courant, et avait fait avec lui une partie du trajet vers Southampton. Il m'a raconté aussi qu'en route Sampson Wilmot, beaucoup plus âgé que lui, était tombé malade, et que leur séparation avait eu lieu.

Dunbar dit tout cela avec calme, et délibérément. Il était même si calme, si résolu, qu'on aurait dit presque qu'il récitait quelque chose appris par cœur.

Lovell, qui le regardait attentivement, s'en aperçut et en fut étonné. C'est chose habituelle qu'un témoin, même indifférent, en faisant sa déposition sur quelque chose de peu important, soit confus, balbutié, hésite et se contredise même. Mais Dunbar n'était nullement ému par l'affreux événement. Il était pâle, mais ses lèvres serrées, son attitude raide, et son regard résolu attestaient la vigueur de ses nerfs et la force de son intelligence.

— Cet homme doit être de fer, — se dit Arthur. — C'est un homme supérieur ou un coquin fieffée J'ai peur de choisir entre les deux.

— En quel endroit feu Joseph Wilmot a-t-il dit qu'il avait laissé son frère Sampson ? — demanda le coroner.

— Je ne m'en souviens pas.

Le coroner se gratta le menton d'un air pensif.

— C'est un peu étrange, — dit-il ; — le témoignage de ce Sampson pourrait jeter quelque lueur sur cet événement très-mystérieux.

Dunbar acheva ensuite de raconter son histoire.

Il parla du déjeuner à Southampton, du voyage de Southampton à Winchester, de la promenade de l'après-midi dans les prairies près de Sainte-Cross.

— Pouvez-vous nous désigner exactement l'endroit où vous vous êtes séparé du défunt ? — demanda le coroner.

— Non, — répondit Dunbar ; — souvenez-vous que je suis étranger en Angleterre. Je ne suis pas venu ici depuis mon enfance. Mon vieux camarade de collège, Michael Marston, se ma-

ria et s'établit aux Fougères pendant mon séjour dans l'Inde. J'ai trouvé à Southampton que j'avais quelques heures devant moi avant le départ de l'express pour Londres, et je suis venu ici pour voir mon vieil ami. J'ai été très-désappointé en apprenant qu'il était mort. Mais j'ai pensé que je ferais bien d'aller rendre visite à sa veuve, qui me raconterait sans doute les derniers moments de mon pauvre ami. J'ai traversé avec Wilmot la cour de la cathédrale, et nous avons pris le chemin de Sainte-Cross. Le bedeau nous a vus et nous a adressé la parole à notre passage.

Le bedeau, qui était debout parmi les autres témoins, attendant son tour d'être interrogé ; s'écria alors :

— Oui, je vous ai vu, monsieur, je m'en souviens très-bien.

— À quelle heure êtes-vous parti de l'Hôtel George ?

— Un peu après quatre heures.

— Où êtes-vous allé ensuite ?

— Je suis allé, — répondit hardiment Dunbar, — dans le petit bois avec le défunt auquel je donnais le bras. Nous avons fait environ un quart de mille sous les arbres, et j'avais l'intention de pousser jusqu'aux Fougères pour y voir la veuve de Michael Marston ; mais mes habitudes ont été sédentaires pendant ces dernières années ; la chaleur du jour et la fatigue de la marche me firent réfléchir que je n'en aurais pas la force. J'envoyai Joseph aux Fougères, avec un message pour M Marston, à qui je demandais l'heure à laquelle je pourrais me présenter chez elle aujourd'hui, et je suis revenu à la cathédrale. Joseph, après s'être acquitté de sa commission, devait venir m'y reprendre.

— Il devait revenir à la cathédrale ?

— Oui.

— Mais pourquoi ne serait-il pas revenu à l'Hôtel George ?… pourquoi l'attendre à la cathédrale ?

Arthur écoutait avec une étrange expression sur la physionomie. Si Dunbar était pâle, le conseiller légal de Dunbar l'était plus encore. Les jurés regardaient le coroner avec stupéfaction, comme s'ils eussent été effrayés de son impertinence à l'égard du chef de la grande maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby. Comment osait-il ce coroner, dont le revenu était, au plus, de cinq cents livres par an, comment osait-il discuter ou trouver invraisemblable une assertion de Dunbar ?

L'Anglo-Indien sourit d'un air légèrement dédaigneux. Il était debout, dans une attitude nonchalante, jouant avec les breloques de sa chaîne de montre, et le soleil brûlant du mois d'août, qui pénétrait par une fenêtre sans rideaux en face de lui, éclairait en plein sa figure. Mais il n'essayait pas de se soustraire à ce flot de lumière qui l'aveuglait. Il faisait face au soleil, face au coroner, face aux jurés, et il affrontait le regard scrutateur de Lovell. Impassible, insouciant, et gracieux comme s'il eût été dans une salle de bal, il était le héros du moment, qu'admiraient tous ceux qui le regardaient, et il racontait devant le coroner et les jurés l'histoire bizarre de la mort de son ancien valet.

— Oui, — se dit de nouveau Lovell en scrutant la physionomie du riche personnage, — oui, ses nerfs doivent être d'acier.

12

Le coroner répéta sa question.

— Pourquoi avez-vous dit au défunt de venir vous rejoindre à la cathédrale, monsieur Dunbar ?

— Tout bonnement parce que c'était mon idée en ce moment, — répondit l'Anglo-Indien froidement ; — j'avais la fantaisie de visiter la cathédrale, et je pensais que Wilmot reviendrait des Fougères assez à temps pour examiner avec moi une partie de l'édifice. Il était très-intelligent et sa société me plaisait.

— Mais la course aux Fougères et le retour devaient prendre du temps.

— Peut-être bien, — répondit Dunbar. — Je ne connaissais pas la distance et je ne calculai pas le temps qu'il lui faudrait pour aller aux Fougères. Je dis seulement à Wilmot : « Je vais retourner visiter la cathédrale, et je vous attendrai là. » Je lui recommandai ensuite de se dépêcher le plus possible.

— Est-ce là tout ce qui se passa entre vous ?

— Tout. Je repris ensuite le chemin de la cathédrale.

— Et vous y attendîtes le défunt ?

— Oui, je l'attendis jusqu'à l'heure pour laquelle j'avais commandé le dîner à l'Hôtel George.

Il y eut une pause durant laquelle le coroner sembla réfléchir profondément.

— Je suis forcé de vous faire encore une question, monsieur Dunbar, — dit-il au bout d'un moment avec un peu d'hésitation.

— Je suis prêt à répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, répliqua Dunbar d'un ton très-calme.

— Étiez-vous dans de bons termes avec le défunt ?

— Je viens de vous le dire à l'instant, nous étions dans d'excellents termes. Je le trouvais agréable compagnon ; ses manières étaient celles d'un gentleman. Je ne sais pas comment il avait fait son éducation, mais, de manière ou d'autre, il s'était arrangé pour avoir une certaine érudition.

— Je comprends que vous étiez amis au moment de sa mort ; mais avant cette époque ?…

Dunbar sourit.

— J'ai habité l'Inde pendant trente-cinq ans, — dit-il.

— Précisément. Mais avant voire départ pour l'Inde, n'y eut-il pas quelque malentendu, quelque querelle sérieuse entre vous et le défunt ?

Dunbar rougit tout à coup, et ses sourcils se contractèrent comme si tout son empire sur lui ne suffisait pas contre les souvenirs désagréables du passé.

— Non, — dit-il résolûment, je n'eus jamais de querelle avec lui.

— N'y eut-il pas de motifs d'hostilité entré vous ?

— Je ne comprends pas votre question. Je vous dis que je n'eus jamais de querelle avec lui.

— Peut-être non ; mais il aurait pu y avoir quelque animosité cachée, quelque sentiment étouffé plus fort qu'une colère franchement exprimée. Existait-il un sentiment de cette nature ?

— Pas chez moi.

— Et chez le défunt ?

Dunbar jeta un regard furtif vers Balderby. Les paupières du plus jeune associé s'abaissèrent sous ce regard.

Il était clair qu'il connaissait l'histoire des faux billets.

Si le coroner de Winchester eût été un homme habile, il eût suivi ce regard de Dunbar et compris que le plus jeune associé savait quelque chose sur les antécédents du mort. Mais le coroner n'était pas un observateur très-fin, et le regard inquiet de Dunbar lui échappa.

— Oui, — répondit l'Anglo-Indien, — Wilmot me gardait rancune avant mon départ pour Calcutta, mais nous avions réglé cette affaire à Southampton, et je lui avais promis une rente annuelle.

— Vous lui aviez promis une rente annuelle ?

— Oui… pas très-forte… seulement cinquante livres par an, et il avait été très-satisfait de cette promesse.

— Il avait donc des droits sur vous ?

— Il n'avait aucun droit, — répondit Dunbar avec hauteur.

Évidemment cela ne pouvait plaire à un millionnaire d'être questionné ainsi par un impertinent coroner de province.

Les jurés sympathisèrent avec le banquier.

Le coroner eut l'air embarrassé.

— Si le décédé n'avait aucun droit sur vous, pourquoi lui aviez-vous promis une rente ? — demanda-t-il après une pause.

— Je la lui avais promise à cause des souvenirs du vieux temps, — répondit Dunbar. — Wilmot était mon valet favori il y a trente-cinq ans ; nous étions jeunes tous les deux ; je crois qu'il avait à cette époque une affection très-sincère pour moi : moi, je sais que je l'avais toujours aimé.

— Combien de temps êtes-vous resté dans le petit bois avec le défunt ?

— Pas plus de dix minutes.

— Et vous ne pouvez désigner l'endroit où vous l'avez laissé ?

— Pas très-facilement ; si j'étais sur les lieux, je pourrais peut-être l'indiquer.

— Quel temps s'est-il écoulé depuis le moment où vous vous êtes éloigné de la cathédrale avec Wilmot jusqu'à votre retour sans lui ?

— Peut-être une demi-heure.

— Pas plus longtemps ?

— Non, je suis sûr du fait.

— Merci, monsieur Dunbar, cela suffira pour le moment, — dit le coroner.

Le banquier retourna à sa place.

Lovell, qui l'observait toujours, vit que sa main, forte et blanche, tremblait un peu pendant que ses doigts jouaient avec les breloques brillantes suspendues à sa chaîne d'or massif.

Le bedeau fut interrogé ensuite.

Il déclara qu'il flânait dans la cour de la cathédrale au moment où deux hommes l'avaient traversée. Il raconta comment ils s'en allaient bras dessus bras dessous, riant et causant ensemble.

— Quel était celui des deux qui causait en passant près de vous ? — demanda le coroner.

— M. Dunbar.

— Avez-vous entendu ce qu'il disait ?

— Non, monsieur, j'ai entendu sa voix mais pas les paroles.

— Quel temps s'est-il écoulé depuis le moment où M. Dunbar et le défunt se sont éloignés de la cour de la cathédrale jusqu'au retour de M. Dunbar ?

Le bedeau se gratta la tête et regarda Dunbar avec incertitude.

Ce gentleman avait les yeux fixés droit devant lui et semblait n'avoir pas conscience du regard du bedeau.

— Je ne saurais dire au juste combien de temps s'est écoulé, monsieur, — répondit le vieillard après une pause.

— Pourquoi ne sauriez-vous le dire au juste ?

— Parce que, voyez-vous, monsieur, je ne me préoccupe pas beaucoup des heures et je ne voudrais pas dire un mensonge.

— Il ne faut pas que vous disiez de mensonge, Nous ne voulons que la vérité, rien que la vérité.

— Je le sais, monsieur ; mais je me fais vieux et ma mémoire n'est pas aussi bonne qu'elle l'était jadis. Je crois que M. Dunbar est resté absent une heure.

Lovell tressaillit involontairement. Les regards de tous les jurés se portèrent aussitôt vers Dunbar. Mais l'Anglo-Indien ne faillit pas. Il fixait en ce moment sur le bedeau un regard calme et ferme qui semblait celui d'un homme n'ayant rien à craindre et que rien ne pouvait troubler parce qu'il se sentait innocent.

— Nous ne voulons pas savoir ce que vous croyez, — dit le coroner, — n'avancez que ce dont vous êtes sûr.

— Alors je n'en suis pas sûr, monsieur.

— Vous n'êtes pas sûr que M. Dunbar se soit absenté une heure ?

— Pas tout à fait sûr, monsieur.

— Mais à peu de chose près, est-ce cela ?

— Oui, monsieur, j'en suis presque sûr, parce que, voyez-vous, monsieur, quand les deux gentlemen sont entrés dans la cour, l'horloge de la cathédrale sonnait quatre heures un quart, je m'en souviens, et quand M. Dunbar est revenu j'allais partir pour prendre mon thé, et il m'arrive rarement d'aller prendre mon thé tant que cinq heures n'ont pas sonné.

— Mais en admettant qu'il fût cinq heures lorsque M. Dunbar a reparu, cela ne ferait jamais que trois quarts d'heure d'absence,

puisque vous avouez qu'il était quatre heures un quart quand il a traversé la cour.

Le bedeau se gratta de nouveau la tête.

— Je m'étais un peu attardé hier dans l'après-midi, monsieur, — dit-il, — et je n'ai songé à mon thé qu'un peu tard.

— Et vous croyez donc que M. Dunbar a été absent une heure ?

— Oui, monsieur, une heure ou plus encore.

— Une heure ou plus encore ?

— Oui, monsieur.

— Il est resté absent plus d'une heure ; est-ce ce que vous voulez dire ?

— Cela peut-être, monsieur, je ne tiens pas bien compte du temps.

Lovell avait tiré son portefeuille et prenait des notes sur la déposition du bedeau.

Le vieillard continua à raconter comment il avait montré la cathédrale à M. Dunbar. Il ne parla pas de cette faiblesse soudaine qui avait surpris l'Anglo-Indien à la porte de l'une des chapelles, mais il dit que les manières du riche banquier avaient été affables à l'extrême. Il déclara que Dunbar avait attendu d'abord à la porte de la cathédrale, puis dans la cour l'arrivée de son valet. Il ne se fit pas faute de faire l'éloge de l'amabilité de l'homme riche.

Les témoins qui vinrent ensuite et qui furent les plus importants étaient les deux moissonneurs, Murtock et Hennessy, qui

avaient trouvé le cadavre de l'homme assassiné.

Hennessy fut renvoyé de la salle pendant que Murtock faisait sa déposition ; mais les témoignages des deux hommes s'accordèrent parfaitement.

Ils étaient des moissonneurs irlandais et revenaient la soirée précédente d'un souper de moisson à une ferme située à cinq milles de Sainte-Cross. L'un d'eux s'était agenouillé sur le bord du ruisseau pour puiser de l'eau dans son chapeau de feutre, et il avait vu avec épouvante la figure du mort qui le regardait aux rayons de la lune à travers l'eau à peine assez profonde pour le recouvrir. Les deux hommes avaient retiré le cadavre du ruisseau et Murtock avait fait sentinelle pendant que Hennessy était allé chercher du secours.

Les habits du mort avaient été enlevés à l'exception du pantalon et des bottes et son buste était nu. Il y avait dans ce fait une brutalité révoltante. Il semblait que l'assassin avait dépouillé sa victime à cause de la valeur des habits qu'elle portait. Il n'y avait donc pas à douter que l'assassinat eût été commis dans un but de cupidité et non par vengeance.

Lovell respira plus librement. Jusqu'à ce moment un doute affreux l'avait torturé. Le soupçon s'était enraciné dans son esprit. Il avait été poursuivi par l'idée que l'Anglo-Indien avait tué son ancien serviteur pour faire disparaître le principal témoin du crime de sa jeunesse.

Mais s'il en eût été ainsi l'assassin ne se fût pas arrêté sur le théâtre du crime pour dépouiller de ses habits le cadavre de sa victime.

Non ! le crime avait été commis sans doute par quelque misérable perdu, ignorant, sauvage et endurci par une longue existence criminelle, et qui traquait ses semblables en vraie bête fauve.

De pareils faits arrivent en ce monde. Le sang a été versé parfois pour des bagatelles de si peu de valeur qu'il a été difficile aux hommes de croire qu'un être humain ait pu en détruire un autre pour un tel motif.

Que le Ciel prenne en pitié le malheureux égaré au point d'être séparé de ses semblables par la bassesse de sa nature ! Que le Ciel vienne en aide à ceux qui cherchent à répandre la foi et l'enseignement chrétien dans tout le pays ! car ce n'est que par ce moyen que les prisons encombrées auront moins de prisonniers et les potences moins de victimes.

Le vol des habits du mort et de tout ce qu'il pouvait avoir sur lui au moment du crime donna une nouvelle tournure à l'assassinat aux yeux de Lovell. Le cas était clair et simple maintenant et le devoir du jeune homme ne lui répugnait plus, car il avait cessé de soupçonner Dunbar.

Les constables avaient déjà été mis sur pied ; l'endroit où le meurtre s'était commis et les environs avaient été fouillés avec soin. Mais aucun vestige des habits du mort n'avait été trouvé.

Le témoignage du médecin fut très-bref. Il déposa qu'en arrivant aux Armes du Forestier il avait trouvé la victime sans un souffle de vie, et qu'il avait jugé que la mort datait de plusieurs heures. D'après les écorchures et les marques de la gorge et du cou, quelques contusions derrière la tête et d'autres traces trouvées sur le cadavre, traces qu'il décrivit minutieusement, il était

clair pour lui qu'une lutte avait eu lieu entre la victime et quelque autre personne, sinon plusieurs ; qu'elle avait été renversée ou était tombée avec violence ; et que la mort avait été en dernier lieu occasionnée par la strangulation et la suffocation.

Le coroner questionna le médecin très-minutieusement et lui demanda depuis combien de temps, selon lui, la victime avait cessé de vivre. Le médecin refusa de faire une réponse positive sur ce point ; il dit seulement que lorsqu'il avait été mandé, le cadavre était froid, et que la mort remontait peut-être à trois heures ou à cinq heures. Il était impossible de dire au juste le moment où la mort avait eu lieu.

Les dépositions du garçon et du maître de l'Hôtel George établirent seulement que les deux hommes étaient arrivés à l'hôtel ensemble, qu'ils avaient paru de très-belle humeur et dans de très-bons rapports, que Dunbar s'était beaucoup inquiété de l'absence de son compagnon, et qu'il avait retardé son dîner jusqu'à neuf heures.

La liste des témoins étant épuisée, les jurés se retirèrent.

Ils furent absents environ un quart d'heure et reparurent ensuite avec un verdict de meurtre prémédité et accompli par une ou plusieurs personnes inconnues.

Dunbar, Lovell et Balderby retournèrent à l'hôtel. Il était plus de six heures quand l'enquête du coroner fut terminée, et les trois hommes se mirent à table à sept heures.

Le dîner ne fut pas gai ; l'esprit de chacun des trois convives était oppressé. Le terrible événement du jour précédent avait sur lui une sombre influence. Ils ne pouvaient causer librement sur

ce sujet horrible, car c'était un thème de conversation trop douloureux, et il leur semblait presque impossible de parler d'autre chose.

Lovell avait remarqué avec surprise que Dunbar n'avait pas une seule fois parlé de sa fille. Et pourtant il n'y avait là rien de bien étrange ; le nom de son enfant eût sonné désagréablement aux oreilles du père en pareille circonstance.

— Vous écrirez à M Dunbar ce soir, n'est-ce pas, monsieur ? — dit enfin le jeune homme ; — elle a dû être bien inquiète de nous tous aujourd'hui. Elle a été alarmée par votre message à M. Balderby.

— Je n'écrirai pas, — répondit le banquier, — car j'espère voir ma fille ce soir.

— Vous quitterez Winchester, ce soir, alors.

— Oui, par l'express de dix heures quinze minutes. Je serais parti hier par le même train sans ce terrible événement.

Arthur le regarda tout étonné.

— Vous êtes surpris, — dit Dunbar.

— Je pensais que peut-être vous resteriez ici… jusqu'à ce que…

— Jusqu'à ce que quoi ? — demanda l'Anglo-Indien. — Tout n'est-il pas fini ? L'enquête a été terminée aujourd'hui. Je laisserai des ordres pour l'enterrement du pauvre diable et la somme nécessaire pour ses funérailles. J'ai parlé de cela au coroner cette après-midi. Que puis-je faire de plus ?

— Rien… certainement, — répondit Arthur avec quelque hésitation ; — mais je croyais que, vu la singularité du cas, il serait préférable que vous restassiez sur les lieux, si cela est possible, jusqu'à ce qu'on ait fait quelques démarches pour découvrir l'assassin.

Il ne voulut pas exprimer la pensée qu'il avait à l'esprit, car il songeait que quelques personnes pourraient soupçonner Dunbar lui-même et qu'il valait mieux pour lui ne pas s'éloigner du théâtre du meurtre jusqu'à ce que tout soupçon fût effacé par l'arrestation du meurtrier véritable.

Le banquier secoua la tête.

— Je doute fort qu'on arrête le coupable, — dit-il. — Qu'est-ce qui l'empêche de s'échapper ?

— Tout, — répondit Lovell avec chaleur. — D'abord la stupidité du crime, la folie aveugle que trahit si souvent le meurtrier. Ce n'est pas seulement l'acte coupable en lui-même qui est horrible ; songez à l'état épouvantable de l'esprit de l'assassin après la perpétration du crime. Et c'est en un pareil moment, aussitôt après que ce crime a été commis, alors que le meurtrier est torturé par le remords, qu'il faut qu'il déploie le plus de circonspection : qu'il surveille ses regards, ses moindres paroles, ses actions les plus simples, car il sait que chaque regard, chaque action sont épiés, que chaque mot est écouté, dévoré par des hommes qui sont tout prêts à l'accuser, par des hommes qui ont intérêt à le découvrir à cause de la récompense qui leur sera accordée, par des hommes expérimentés qui ont étudié la philosophie du crime et qui, par suite d'un talent particulier, savent trouver dans un regard, dans une parole, une sombre signification qui échappe aux autres per-

sonnes. Le meurtrier sait que l'odeur du sang est dans l'air et que les limiers sont à l'œuvre. Il sait cela, et c'est en ce moment qu'il lui faut affronter hardiment le monde et mesurer ses regards et ses paroles de manière à tromper les espions inconnus. Il n'est jamais seul. Le domestique qui le sert, le facteur de la gare qui lui indique un siège confortable dans le compartiment de première classe, ou qui porte son bagage, le marin qui le suit du coin de l'œil pendant qu'il respire la brise de la mer sur le pont du navire qui doit l'emmener en lieu de sûreté, n'importe qui autour de lui peut être un agent de la police secrète, et à tout moment la foudre peut le frapper sous forme d'une main qui s'appuie légèrement sur son épaule et lui fait sentir qu'il est perdu. Comment s'étonner dès lors qu'un criminel soit généralement lâche, et qu'il se trahisse par quelque folie ?

Le jeune homme s'était laissé emporter par son sujet et avait parlé avec une étrange énergie.

Dunbar rit tout haut de l'enthousiasme de l'avoué.

— Vous auriez dû vous faire avocat, monsieur Lovell, — dit-il. — Ce thème vous eût fourni une magnifique entrée en matière pour votre discours contre l'accusé. Je vois d'ici le malheureux frissonnant sur sa sellette et tremblant de peur sous ce torrent d'éloquence judiciaire.

Dunbar rit de tout son cœur après avoir parlé, se renversa dans son fauteuil, et passa sur son beau front son fin mouchoir de batiste, ainsi qu'il avait coutume de le faire de temps en temps.

— Dans le cas présent, je crois que le criminel sera probablement arrêté, — continua Lovell, s'appesantissant toujours sur le

sujet du meurtre. — Les habits le feront reconnaître. Il essayera, sans doute, de les vendre ; et comme c'est évidemment quelque rustre ignorant, il tentera probablement de les vendre à quelques milles du théâtre de son crime.

— J'espère qu'on le découvrira, — dit Balderby remplissant son verre de bordeaux. — Je dois dire que je n'ai jamais entendu dire rien de bon sur le compte de ce Wilmot, et je crois qu'il alla de mal en pis après votre départ d'Angleterre, monsieur Dunbar.

— Ah !

— Oui, — reprit le plus jeune associé jetant un regard un peu inquiet sur son chef, — il fit un faux, je crois, il fabriqua de faux billets de banque ou quelque chose de ce genre, et fut déporté à vie ; mais je suppose qu'il obtint sa libération et revint en Angleterre.

— Je n'avais aucune idée de cela, — dit Dunbar.

— Il ne vous en a donc pas parlé ?

— Oh ! non, il n'était pas probable qu'il me raconterait pareille chose.

La conversation sur ce sujet en resta là pour le moment. À neuf heures, Dunbar quitta le salon pour aller surveiller l'emballage de ses effets, et un peu avant dix heures, les trois gentlemen partirent en voiture de l'Hôtel George pour se rendre à la gare.

Ils y arrivèrent à dix heures moins cinq ; le train ne devait partir qu'après dix heures un quart.

Balderby se fit délivrer les trois billets. Dunbar et Lovell se promenèrent sur le quai en se donnant le bras.

Au moment où la cloche donnait le signal de l'arrivée de l'express pour Londres, un homme se montra tout à coup sur le quai, et jeta autour de lui un regard rapide.

Il reconnut le banquier, alla droit à lui, et, ôtant son chapeau, il dit respectueusement à Dunbar :

— Je suis fâché de vous retenir, monsieur, mais j'ai l'ordre écrit de ne pas vous laisser partir de Winchester.

— Que voulez-vous dire ?

— Que j'ai un mandat d'arrêt contre vous, monsieur.

— De qui ?

— De sir Arden Westhorpe, le principal magistrat du comté, et j'ai mission de vous conduire vers lui immédiatement.

— Sous quelle prévention ? — s'écria Lovell.

— Sous la prévention d'être impliqué dans l'assassinat de Joseph Wilmot.

Le millionnaire se redressa d'un air hautain et regarda le constable avec un sourire fier.

— Ceci est trop absurde, — dit-il, — mais je suis prêt à vous suivre ; soyez assez bon pour envoyer une dépêche à ma fille, monsieur Lovell, — ajouta-t-il en se tournant vers le jeune homme, — dites-lui que des circonstances indépendantes de ma volonté me retiennent à Winchester pour une semaine, et prenez garde de l'effrayer.

Toutes les personnes qui se trouvaient dans la gare s'étaient rassemblées sur le quai et faisaient cercle autour de Dunbar, se

tenant un peu à l'écart de lui et le regardant avec un intérêt respectueux. Ce n'était plus là la curiosité bruyante et empressée qu'elles auraient déployée envers un homme ordinaire soupçonné du même crime.

Il était soupçonné, mais il ne pouvait être coupable. Pourquoi un millionnaire commettrait-il un meurtre ? Les motifs qui peuvent avoir de l'influence sur d'autres hommes n'ont aucun poids pour lui.

Les assistants se disaient cela réciproquement et suivirent Dunbar et son gardien hors de la gare en s'indignant tout haut contre les représentants de la loi.

Dunbar, le constable et Balderby se rendirent en voiture à la maison du magistrat.

Le plus jeune associé offrit la somme qu'on voudrait à titre de caution pour son chef, mais l'Anglo-Indien lui imposa silence par un geste hautain.

— Je vous remercie, monsieur Balderby, — dit-il fièrement, — mais je ne veux pas de liberté conditionnelle. Il a plu à sir Arden Westhorpe de me faire arrêter, et j'attendrai le résultat de cette arrestation.

Ce fut en vain que le plus jeune associé protesta contre cette décision. Dunbar fut inflexible.

— J'espère et je crois même que vous êtes aussi innocent que moi de cet épouvantable crime, monsieur Dunbar, — dit le baronnet avec bonté, — et je m'associe de cœur à tout ce qu'il y a de douloureux pour vous dans cette horrible position. Mais par suite des informations reçues, j'ai jugé qu'il était de mon devoir de

vous retenir jusqu'à ce que cette affaire eût été examinée plus sérieusement. Vous êtes la dernière personne qu'on ait vue en compagnie du défunt.

— Et à cause de ce motif on suppose que j'ai étranglé mon ancien valet pour lui voler ses habits, — s'écria Dunbar avec amertume. — Je suis étranger en Angleterre ; mais si c'est là votre loi anglaise, je ne regrette pas d'avoir passé dans l'Inde la meilleure partie de ma vie. Pourtant, je suis tout disposé à me soumettre à n'importe quel interrogatoire que réclamera la justice pour avoir son cours.

Ce fut ainsi que, la seconde nuit de son arrivée en Angleterre, Dunbar, chef de la riche maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby, coucha dans la prison de Winchester.

13

Dunbar fut amené devant sir Arden Westhorpe à dix heures du matin le lendemain de son arrestation. Les témoins qui avaient déposé à l'enquête furent de nouveau appelés et, à l'exception du bedeau et de Dunbar, maintenant prisonnier, ils firent les mêmes dépositions ou déposèrent dans le même sens.

Lovell assista de nouveau à l'interrogatoire dans l'intérêt du père de Laura et fit subir un contre-interrogatoire à quelques-uns des témoins.

Mais de tout cela il ne résulta pas grand'chose de nouveau. Le portefeuille vide qui avait été trouvé à quelques pas du cadavre

fut exhibé. La corde à l'aide de laquelle l'homme assassiné avait été étranglé fut produite aussi et examinée.

C'était une corde ordinaire, un peu mince, et longue d'un mètre et demi à peu près. Elle avait été arrangée en un nœud coulant qui avait été fortement serré autour du cou de la victime.

Si le défunt avait été un homme vigoureux, il aurait peut-être pu résister à l'attaque et empêcher l'assaillant de serrer le nœud fatal ; mais le médecin attesta que le mort, quoique grand et bien bâti, n'était pas robuste.

C'était un meurtre étrange où le sang n'avait pas coulé. L'homme qui l'avait commis avait dû être bien décidé et posséder des nerfs d'acier, car il avait fallu que le crime s'accomplît en un clin d'œil et que le premier cri de surprise de la victime fût étouffé avant d'arriver jusqu'aux lèvres.

Le principal témoin ce jour-là fut le bedeau, et c'était à la suite de certaines remarques faites par lui que Dunbar avait été arrêté.

Le soir, après l'enquête, le bedeau se transforma en un personnage d'une grande importance. Il fut entouré par des commères, avides d'entendre tout ce qu'il pouvait avoir à dire au sujet du meurtre. Parmi les auditeurs du vieillard se trouvait un constable, gaillard rusé et à tête froide qui était aux aguets pour découvrir une trace quelconque à l'aide de laquelle il pût arriver à pénétrer le secret de la mort de Wilmot. Le bedeau, en racontant les événements de l'après-midi du meurtre, parla d'un fait qu'il avait omis de mentionner en présence du coroner. Il parla de la faiblesse soudaine qui avait assailli Dunbar.

— Pauvre gentleman ! — dit-il, — je ne crois pas avoir jamais vu quelque chose d'aussi prompt. Il marchait le long de l'aile gauche la tête haute et avec une allure cavalière, lorsque tout à coup il a chancelé comme s'il eût été ivre, et il serait tombé s'il ne s'était trouvé à côté d'un banc. Il s'est laissé tomber sur ce banc comme une masse inerte, et quand je l'ai regardé, les gouttes de sueur coulaient de son front comme de grosses perles. Je n'ai jamais de ma vie aperçu pareille figure, elle était pâle comme celle d'un revenant. Mais une minute après, le gentleman se remit et riait ; c'était la chaleur qui était cause de cette faiblesse, a-t-il dit.

— C'est curieux qu'un gentleman, qui est à peine arrivé de l'Inde, se soit plaint de la chaleur par une journée comme celle d'hier, — dit un des assistants.

Ce fut là le fait que rapporta le bedeau en présence de sir Arden Westhorpe. Ce fait et le témoignage d'un petit garçon qui avait rencontré la victime avec Dunbar tout près de l'endroit où avait été trouvé le cadavre, constituaient toutes les charges contre le riche banquier.

Aux yeux de sir Arden Westhorpe, l'agitation qu'avait montrée Dunbar dans la cathédrale était un point concluant. Pourtant, qu'y avait-il de plus vraisemblable que la possibilité d'une faiblesse momentanée chez l'Anglo-Indien ? Il n'était plus un jeune homme, et quoique sa poitrine large, ses épaules carrées et ses bras longs et musculeux fussent des indices de force physique, cette vigueur naturelle pouvait avoir été détruite par les effets d'un climat brûlant.

De nouveaux témoins comparurent ce jour-là ; c'étaient des gens qui affirmaient avoir été dans le voisinage du petit bois et

dans le petit bois lui-même, dans cette fatale après-midi.

D'autres paysans, outre les deux Irlandais, avaient passé sous les arbres au clair de la lune. Des piétons désœuvrés avaient erré dans le petit bois au crépuscule, et pas un d'entre eux n'avait vu Wilmot ou n'avait entendu quelque cri d'angoisse ou de terreur.

Un homme déposa qu'il avait rencontré dans le petit bois, entre sept et huit heures, une espèce d'individu mal mis, moitié bohémien, moitié colporteur.

Lovell questionna ce témoin sur l'extérieur et les allures de l'homme qu'il avait rencontré.

Mais le témoin déclara qu'il n'y avait rien de particulier dans les allures de cet homme. Il n'avait pas paru confus, agité, pressé ou effrayé. Il avait l'air d'un robuste gaillard aux traits grossiers brûlés par le soleil et d'assez mauvaise mine, mais c'était tout.

Balderby fut entendu. Il expliqua dans quelle splendide position se trouvait Dunbar comme chef de la maison de banque de Saint-Gundolph Lane. L'affaire fut ensuite ajournée, et le prisonnier reconduit en prison, quoique Lovell prétendît que rien ne justifiât sa détention.

Dunbar protesta toujours contre toute offre de caution ; il déclara de nouveau qu'il aimait mieux rester en prison que d'être libre sous condition et de paraître dans le monde en homme soupçonné.

— Je ne quitterai pas la prison de Winchester, — dit-il, — tant que ma réputation ne sera pas lavée aux yeux de tout le monde.

Il avait été traité avec le plus grand respect par les geôliers et on lui avait fourni un logement décent. Lovell et Balderby avaient accès auprès de lui chaque fois qu'il voulait bien les recevoir.

En attendant, il n'y avait dans tout Winchester qu'un cri d'indignation contre ceux qui avaient fait arrêter le millionnaire.

Un gentleman anglais, un homme dont la fortune était quelque chose de fabuleux, revenait de l'Inde et il s'empressait d'aller embrasser sa fille unique, mais à peine avait-il mis le pied sur le sol natal, que de stupides constables s'emparaient de lui et le jetaient en prison. N'était-ce pas révoltant ?

Lovell se voua noblement au service du père de Laura. Il n'avait pas un goût bien prononcé pour cet homme, bien qu'il désirât l'aimer, mais il le croyait innocent du crime odieux qu'on lui imputait, et il était résolu à prouver son innocence à tout le monde.

Dans ce but, il mit la police sur les traces de l'homme à mine farouche, du colporteur qui avait été vu dans le petit bois le jour du meurtre.

Il quitta lui-même Winchester pour aller à la recherche du malade, Sampson Wilmot. Le témoignage de celui-ci serait très-important dans cette affaire, et il pourrait peut-être éclairer la justice sur les antécédents et les relations du défunt.

Le jeune avoué parcourut la ligne en s'arrêtant à chaque station. À Basingstoke, il apprit qu'un vieillard, voyageant avec son frère, était tombé malade et était mort depuis. Une enquête avait eu lieu à son sujet quelques jours auparavant, et il avait été enterré aux frais de la paroisse.

Ce fut le 21 août qu'Arthur visita Basingstoke. Les gens de l'auberge du village lui dirent que le vieillard était mort le 17 à deux heures du matin, quelques heures seulement après que son frère l'eut abandonné. Il n'avait plus parlé depuis l'attaque de paralysie.

Il était donc impossible d'obtenir aucun renseignement. La mort avait fermé la bouche de ce témoin.

Mais même si Sampson Wilmot eût vécu, qu'aurait-il pu dire ? Ses antécédents n'auraient pas éclairci le mystère de sa mort. C'était, en somme, un meurtre ordinaire, un meurtre commis pour ce que possédait la victime : une montre en argent peut-être, quelques souverains, un habit, un gilet et une chemise.

Le seul fait qui tendait à impliquer Dunbar dans ce meurtre, c'est qu'il était la dernière personne vue en compagnie de la victime, et qu'il n'était pas d'accord avec le bedeau sur la longueur du temps écoulé entre son départ de la cathédrale et son retour.

Aucun magistrat, en possession de son bon sens, ne pouvait envoyer l'Anglo-Indien en cour d'assises avec d'aussi faibles preuves que celles-là.

14

Pendant que tout ceci se passait à Winchester, Margaret attendait le retour de son père. Cette longue attente lui déchirait le cœur, mais elle ne désespérait pas de le revoir. Il avait promis d'être rentré vers dix heures dans la soirée du 16, mais il n'était pas homme à tenir toutes ses promesses. Il l'avait souvent quittée

de la même manière et s'était absenté plusieurs fois pendant des jours et des semaines entières.

Il n'y avait donc rien d'extraordinaire dans son retard, et, si la jeune fille était chagrine, ce n'était pas par crainte que son père ne revînt plus, mais parce qu'elle songeait à quelle œuvre déshonnête il pouvait être occupé durant son absence.

Elle savait maintenant qu'il avait mené une vie déshonorante. C'était lui-même qui lui avait avoué cette cruelle vérité. Elle ne pourrait plus le défendre quand on l'attaquerait. Dorénavant, elle devrait se contenter d'intercéder pour lui.

La pauvre Margaret avait été fière de son père, quelque réprouvé qu'il fût ; elle avait été fière de ses allures de gentleman, de son intelligence, de son air de supériorité sur les autres hommes de son rang, et la certitude qu'il était coupable la mordait au cœur. Elle avait pitié de lui, et elle essayait de trouver des excuses au mal qu'il avait fait ; et à chacune de ses pensées sur lui se mêlait le souvenir du tort que lui avait causé Dunbar.

— Si mon père a été coupable, c'est cet homme qui est responsable de son crime, — se disait-elle constamment.

Elle attendit le retour de son père avec une poignante anxiété. Une semaine s'écoula et la seconde était déjà commencée qu'il n'était toujours pas revenu. Elle n'était pas alarmée pour sa sûreté personnelle, elle craignait seulement qu'il ne fît le mal, et elle l'attendait à tout moment. Mais il ne vint pas.

Pendant ce temps, et tandis qu'elle avait l'esprit torturé, la jeune fille accomplissait sa tâche quotidienne, ses pensées pouvaient se perdre en de vagues probabilités sur l'absence de son

père pendant, qu'elle était assise à côté de son élève, mais ses regards ne quittaient pas les doigts qu'ils avaient mission de surveiller. La vie avait été pleine d'inclémence pour elle et lui avait appris à cacher ses chagrins et ses inquiétudes mieux que ceux à qui ce lourd fardeau eût été inconnu. Aussi peu de personnes se doutèrent que la jeune et sérieuse maîtresse de musique était cruellement tourmentée.

Une seule personne vît l'imperceptible changement de ses manières. C'était Clément Austin, qui s'était familiarisé avec les expressions diverses de cette physionomie et qui reconnut aussitôt le changement survenu. Elle l'écoutait toujours lorsqu'il parlait littérature ou musique, mais son visage n'exprimait pas le plaisir, et Clément l'entendit soupirer une ou deux fois pendant qu'elle donnait sa leçon.

Il lui demanda une fois s'il y avait quelque chose en son pouvoir ou en celui de sa mère qu'il pût faire pour lui être utile ; mais elle le remercia et lui dit qu'il ne pouvait lui rendre aucun service.

— Cependant, — répondit Clément, — je suis certain que vous avez quelque chose. Je vous prie de ne pas me croire indiscret ou importun, mais je suis sûr de cela.

Margaret fit un geste de dénégation.

— Alors je me trompe ? — dit Clément d'un ton interrogateur.

— Assurément. Je n'ai pas de motifs d'ennui bien déterminés. Je suis seulement un peu inquiète de mon père qui est absent depuis bientôt quinze jours. Cependant il n'y a rien là dedans d'extraordinaire ; il s'absente souvent. Malgré cela, je suis sans cesse

dans des transes à son sujet. Lorsqu'il reviendra, je serai certainement grondée par lui pour cela.

Le soir du 27 août, Margaret donna sa leçon accoutumée et, comme à l'ordinaire, resta quelque temps à causer avec M Austin, qui avait pris en grande affection le professeur de piano de sa petite-fille. Clément avait insensiblement supprimé ses promenades du soir, surtout les jours de leçons. Il prenait part à la conversation, et comme on parlait de toutes sortes de choses, il n'est pas étonnant qu'on vînt à causer de l'assassinat de Winchester.

— À propos, mademoiselle Wentworth, — s'écria M Austin, interrompant son fils, — je suppose que vous avez appris la nouvelle de cet affreux assassinat qui fait tant de bruit ?

— Un affreux assassinat… non, madame ; j'apprends rarement des choses de ce genre, car la personne avec qui je loge est vieille et sourde. Elle s'inquiète fort peu de ce qui se passe dans le monde, et je suis trop occupée pour m'en inquiéter moi-même.

— Ah ! — dit M Austin. — Eh bien ! ma chère enfant, vous me surprenez réellement. Je croyais que cette terrible affaire avait eu un grand retentissement à cause du célèbre M. Dunbar qui s'y trouve mêlé.

— M. Dunbar ! — s'écria Margaret regardant son interlocutrice avec des yeux dilatés par l'étonnement.

— Oui, mon enfant, M. Dunbar, le riche banquier. Je me suis beaucoup intéressée à cet événement, parce que mon fils est employé dans la maison de banque de M. Dunbar. Il paraît qu'un vieux serviteur, un valet de confiance de M. Dunbar, a été assas-

siné à Winchester ; et tout d'abord M. Dunbar lui-même a été soupçonné du crime, quoique la chose soit évidemment d'un ridicule achevé. Pour quel motif aurait-il pu assassiner son ancien domestique ? Pourtant, il a été soupçonné, et quelque stupide magistrat de province l'a fait arrêter. Il y a eu un interrogatoire la semaine passée, et cet interrogatoire a été ajourné à aujourd'hui même. Nous ne saurons le résultat que demain.

Margaret était assise et écoutait, la figure pâle comme celle d'une morte.

Clément s'aperçut du changement terrible survenu en elle.

— Ma mère, — dit-il, — vous ne devriez pas parler de ces choses-là devant M Wentworth ; vous l'avez tout effrayée. Souvenez-vous qu'elle peut ne pas être aussi forte d'esprit que vous.

— Non… non… — dit Margaret d'une voix étouffée, — je… je… désire tout entendre ; madame Austin, dites-moi le nom de la victime.

— Joseph Wilmot.

— Joseph Wilmot… — répéta Margaret lentement.

Elle avait toujours connu son père sous le nom de James Wentworth, mais n'était-il pas possible, probable même, que Wilmot fût son vrai nom ? Elle avait de bonnes raisons pour soupçonner que celui de Wentworth était faux.

— Je vous prêterai un journal, — dit M Austin avec bonté, — si vous désirez réellement connaître les détails de cet assassinat.

— Prêtez-le-moi, s'il vous plaît.

M Austin choisit un journal hebdomadaire parmi une foule d'autres éparpillés sur une table. Elle le plia et le tendit à Margaret.

— Donnez un verre de madère à M Wentworth, mère, — s'écria Clément. — Je suis sûr que cette conversation à propos de meurtre l'a fort émue.

— Non, non, pas du tout ! — répondit Margaret. — Je préférerais ne rien prendre. Je désire rentrer au plus vite. Bonsoir, madame Austin.

Elle sortit du salon avant que la veuve pût insister auprès d'elle, mais Clément la suivit dans le vestibule.

— Mademoiselle, — dit-il, — je sais que quelque chose vous a agitée. Je vous en prie, revenez au salon et attendez que vous soyez plus calme.

— Non… non… non…

— Laissez-moi vous accompagner jusque chez vous, alors.

— Oh ! non… non… — s'écria-t-elle en voyant le jeune homme se mettre en travers de la porte, — par pitié ne me retenez pas, monsieur Austin, ne me suivez pas !

Elle passa à côté de lui et s'éloigna précipitamment de la maison. Il la regarda disparaître dans le crépuscule et revint ensuite au salon en soupirant.

— Je n'ai pas le droit de la suivre malgré elle, — se dit-il, — je n'ai pas le droit de m'imposer à elle, ou de m'occuper d'elle.

Il se jeta dans un fauteuil et prit un journal, mais il n'en lut pas six lignes. Il réfléchissait profondément pendant que ses yeux étaient fixés sur la page.

— Pauvre fille, — se dit-il à lui-même au bout d'un moment, — pauvre fille abandonnée ! Elle est trop pure et trop belle pour rester exposée au rude contact du monde.

. . . . . .

Margaret parcourut rapidement la distance qui la séparait de son logis. Elle tenait le journal plié fortement serré contre son sein. C'était son arrêt de mort peut-être. Elle ne s'arrêta et ne ralentit sa marche que lorsqu'elle fut arrivée à l'étroite ruelle qui menait au bord de l'eau.

Elle ouvrit la porte du jardin du cottage, simplement fermée au loquet (les verrous et les serrures n'étaient pas nécessaires en un pareil endroit), et elle monta dans sa chambrette, cette chambrette où son père lui avait dit le secret de sa vie, cette chambrette où elle avait juré de se souvenir du nom de Henry Dunbar. Tout était noir et silencieux dans la maison, car la maîtresse du logis était vieille et infirme, et Margaret était habituée à ne trouver personne pour l'accueillir lorsqu'elle rentrait à la nuit tombante.

Elle enflamma une allumette, alluma sa chandelle et s'assit, tenant en main le journal. Elle le déplia et ses yeux, avides et dilatés, parcoururent les pages. Elle ne tarda pas à trouver ce qu'elle voulait.

« Assassinat de Winchester. — Derniers détails. »

Margaret lut cette horrible histoire. Elle lut le compte rendu du meurtre deux fois… lentement et avec fermeté. Ses yeux étaient secs et elle se sentait au cœur le courage du désespoir.

— J'ai juré de me souvenir du nom de Henry Dunbar, — dit-elle d'une voix lente et sombre, — j'ai de bonnes raisons pour ne pas l'oublier maintenant.

Dès le commencement elle n'avait pas douté le moins du monde, elle n'avait eu qu'une idée et cette idée était une conviction. Son père avait été assassiné par son ancien maître. Cet homme, ce Joseph Wilmot, c'était son père, le meurtrier c'était Henry Dunbar. Le compte rendu du journal lui révéla comment la victime avait, d'après son propre aveu, rencontré son frère à la gare de Waterloo dans l'après-midi du 16 août. C'était précisément dans cette après-midi que Wentworth avait quitté sa fille pour aller à Londres en chemin de fer.

Il avait rencontré son ancien maître, l'homme qui lui avait fait tant de mal, le misérable au cœur sec qui l'avait si cruellement trahi. Il avait été violent peut-être et avait menacé Dunbar, et puis… puis l'homme riche, traître, et dur dans sa vieillesse comme dans sa jeunesse, avait trompé son ancien valet en feignant pour lui de l'amitié, l'avait entraîné dans un endroit écarté, et là il l'avait assassiné pour que les secrets du passé fussent enterrés avec sa victime.

Quant au vol des habits, de l'argent, du portefeuille, tout ceci évidemment entrait dans le plan bien combiné de Dunbar.

La jeune fille replia le journal et le glissa dans son corsage. C'était une singulière relique que celle qui reposait sur ce sein

virginal, torturé intérieurement par une douleur froide qui ressemblait à l'agonie de la mort.

Margaret prit sa chandelle et se rendit dans une petite chambre sur le derrière de la maison, la chambre où couchait son père quand il restait avec elle.

Il s'y trouvait une vieille malle à moitié démantelée, recouverte en poil de chèvre et entourée d'une corde usée. La jeune fille s'agenouilla devant la malle et posa sa chandelle sur une chaise à côté d'elle. Puis avec ses doigts effilés elle essaya de défaire les nœuds de la corde. La tâche n'était pas facile, et elle se meurtrit les doigts avant d'en finir. Mais elle y parvint à la longue et souleva le couvercle.

Elle contenait de vieux vêtements râpés, roulés et poussiéreux qui y avaient été jetés pêle-mêle, des pipes cassées, de vieux journaux dont les caractères avaient blanchi, et dont plusieurs passages étaient marqués d'un trait de plume. Une forte odeur qui se dégageait de ce tas de vieilleries, de ces herbes que le temps, cet océan, jette sur le rivage du présent, accusait le voisinage des souris. Tout au fond de la malle, parmi des débris de tabac, des bouts de cigares pétrifiés et des chiffons de papier, se trouvaient quelques lettres.

Margaret les ramassa et les examina. Trois d'entre elles, très-vieilles, jaunies, et presque en lambeaux, portaient l'adresse suivante : Joseph Wilmot, aux soins du gouverneur de l'île de Norfolk. Les caractères étaient soignés et réguliers et révélaient une main exercée.

C'était une terrible découverte. Margaret courba la tête sur ses genoux et sanglota tout haut.

— Il avait été bien coupable et avait besoin d'une longue vie de repentir, — songea-t-elle, — mais il a été assassiné par Dunbar.

Il n'y avait plus l'ombre de doute dans son esprit. Elle avait en main la preuve concluante de l'identité de Wilmot avec son père, et, pour elle, cela suffisait à prouver que Dunbar était l'assassin de son ancien valet. Il avait fait du tort à Wilmot, et Wilmot pouvait lui en faire à son tour. Il avait donc résolu de se débarrasser de ce vieux complice, de ce dangereux témoin du passé.

C'était ainsi que raisonnait Margaret. Elle n'eut pas un instant l'idée que le crime commis dans le paisible petit bois, près de Sainte-Cross, était du nombre de ceux qui se commettent chaque jour pour les motifs les plus vils et les plus mesquins qui puissent pousser un homme à verser le sang de son semblable. Cette idée pouvait venir à d'autres, mais c'était parce qu'ils ignoraient l'histoire du passé.

Au point du jour, le lendemain, elle quitta le cottage, après avoir expliqué en peu de mots le motif de son départ à la vieille femme chez qui elle logeait.

Elle prit le premier train pour Winchester, et elle y arriva à dix heures. Elle portait sur elle tout son argent, mais pas autre chose. Les objets qui lui étaient nécessaires ne la préoccupaient nullement. Sa mission était horrible, car elle allait dire ce qu'elle savait de l'histoire du passé, et témoigner contre Dunbar.

L'employé auquel elle s'adressa à la gare de Winchester la traita avec politesse et bonté. La pâle beauté de sa figure pensive lui faisait des amis partout où elle allait. C'est chose très-dure pour le mérite à figure de singe et pour la vertu à cheveux rouges, qu'un profil grec ou une chevelure noire soient un aussi bon pas-

seport ; mais malheureusement l'homme est faible et la beauté va droit à l'œil des gens frivoles, tandis que le mérite ne peut être apprécié que par les sages.

— S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous, mademoiselle, — dit l'employé poliment, — je serai très-heureux, je vous assure.

— Je désire être renseignée sur le meurtre, — répondit la jeune fille à voix basse et tremblante, — sur le meurtre qui a été commis…

— Oui, mademoiselle. Rien de plus facile. Tout le monde dans Winchester ne parle que de cela, c'est un événement très-mystérieux. Mais, — s'écria l'employé devenant tout à coup rayonnant, — seriez-vous un témoin, mademoiselle ?… Sauriez-vous quelque chose là-dessus ?

Il s'animait à la simple idée que cette jolie fille avait quelque chose à dire sur le meurtre et qu'il aurait le privilège de la présenter à ses concitoyens. Connaître quelqu'un qui sût quelque chose au sujet du meurtre de Wilmot, c'était en ce moment occuper un poste de distinction dans Winchester.

— Oui, — dit Margaret, — je veux témoigner contre Henry Dunbar.

L'employé tressaillit et ouvrit de grands yeux étonnés.

— Témoigner contre M. Dunbar ? — dit-il. — Mais M. Henry Dunbar a été relâché cette après-midi, et il part pour Londres par l'express de ce soir, et tous les habitants de Winchester sont honteux de la manière dont il a été traité. Jusqu'ici, il n'y avait pas plus lieu de soupçonner M. Dunbar, à en juger par ce qui a été

constaté seulement, que de me soupçonner, moi. Et l'employé fit claquer ses doigts avec mépris. Mais si vous savez quelque chose contre M. Dunbar, ceci évidemment change la tournure des affaires, et il est de votre devoir, mademoiselle, de vous présenter immédiatement chez le magistrat et de faire votre déposition.

L'employé ne put s'empêcher de faire claquer sa langue d'un air de satisfaction en parlant ainsi. La distinction était venue à lui sans qu'il l'eût cherchée.

— Attendez une minute, mademoiselle, — dit-il, — je vais demander la permission de m'absenter pour vous conduire sur-le-champ chez le magistrat. Vous ne trouveriez jamais votre chemin toute seule. Le train attendu n'arrivera qu'à midi sept minutes. On peut se passer de moi.

L'employé s'éloigna, se présenta à son supérieur, raconta le fait, et obtint la permission de s'absenter quelques instants. Il revint ensuite vers Margaret.

— Maintenant, mademoiselle, — dit-il, — si vous voulez venir avec moi, je vais vous conduire chez sir Arden Westhorpe. Sir Arden est le gentleman qui s'est donné tant de mal dans cette affaire.

En chemin, le long des ruelles de la paisible cité, l'employé aurait bien voulu arracher à Margaret tout ce qu'elle avait à dire. Mais la jeune fille n'avoua rien ; elle dit seulement qu'elle voulait témoigner contre Dunbar.

L'employé, lui, fut très-communicatif. Il raconta à sa compagne tout ce qui s'était passé à l'interrogatoire ajourné.

— Il y a eu des applaudissements à la cour lorsqu'on a dit à M. Dunbar qu'il était libre, — dit l'employé ; — mais sir Arden a imposé silence. « Il n'est pas nécessaire de battre des mains, a-t-il dit. Il n'y a qu'à se lamenter de ce qu'un crime pareil ait été commis et que le coupable ait échappé. » Un jeune homme qui était à l'audience m'a dit que c'étaient là les paroles de sir Arden.

Ils étaient en ce moment arrivés à la demeure de sir Arden. La maison était très-belle, quoiqu'elle fût située dans une rue latérale : et un domestique à l'air grave, portant une jaquette en coutil, fit entrer la jeune fille dans un vestibule à panneaux de chêne.

Elle aurait eu peut-être quelque difficulté à voir sir Arden, si l'employé n'eût aussitôt annoncé le but de sa visite. Mais le nom de l'homme assassiné fut un talisman, et on introduisit la jeune fille dans une salle basse, garnie d'étagères pleines de livres, qui ouvrait sur un jardin dessiné à l'ancienne mode.

Sir Arden Westhorpe, le magistrat, était assis devant un bureau dans cette salle. C'était un homme âgé, à cheveux et à favoris gris et à figure un peu sévère. Mais il était bon et juste, et Dunbar eût-il été l'empereur d'une moitié de l'Europe, au lieu d'être un riche banquier, que sir Arden l'eût aussi bien mis en accusation si la justice l'avait exigé.

Margaret ne fut nullement décontenancée par la présence du magistrat. Elle n'avait à l'esprit qu'une pensée, la pensée de la mort violente de son père, et elle eût parlé librement devant un roi.

— J'espère que je n'arrive pas trop tard, monsieur, — dit-elle. — J'apprends que M. Dunbar a été relâché. J'espère qu'il sera temps encore pour témoigner contre lui.

Le magistrat la regarda avec surprise.

— Ceci dépendra des circonstances, — dit-il, — c'est-à-dire de la nature de la déposition que vous avez à faire.

Le magistrat appela son greffier d'une chambre voisine et reçut la déposition de la jeune fille.

Mais il secoua la tête d'un air de doute quand Margaret eut raconté tout ce qu'elle savait. Ce qui, pour la jeune fille toute d'impulsion, semblait une preuve positive de la culpabilité de Dunbar, n'était pas grand'chose une fois résumé par le clerc expérimenté de sir Arden.

— Vous savez que votre malheureux père a été lésé par M. Dunbar, et vous croyez qu'il possédait des secrets nuisibles à ce gentleman ; mais vous ignorez ces secrets. Ma pauvre enfant, je ne puis agir dans cette circonstance à l'aide de votre témoignage. La police est à l'œuvre. Cette affaire ne sera pas étouffée sans qu'on ait fait de sérieuses recherches, croyez-moi. J'aurai soin de confier votre déposition à l'agent de la police secrète qui aura à s'occuper de tout cela. Il nous faut attendre. Je ne puis me résoudre à croire que Dunbar ait commis cet horrible crime. Il est assez riche pour avoir pu acheter le silence de votre père, s'il avait lieu de craindre ses aveux. L'argent est un levier puissant auquel rien, presque rien ne résiste. Il est rare qu'un homme, maître d'une fortune sans limites, se trouve forcé de recourir à la violence.

Le magistrat lut à haute voix la déposition de Margaret et la jeune fille la signa ensuite en présence du clerc ; elle la signa du vrai nom de son père, ce nom dont elle ne s'était jamais, servi jusqu'à ce jour.

Puis, après avoir donné au magistrat son adresse de Wandsworth, elle le salua et se retira.

Rien de ce qu'avait dit sir Arden n'avait affaibli en elle la conviction enracinée de la culpabilité de Dunbar. Elle croyait toujours qu'il était le meurtrier de son père.

Elle fit quelques pas sans savoir oh elle allait, puis elle s'arrêta tout à coup ; sa figure s'anima, ses yeux brillèrent, et un sourire de mauvais augure éclaira sa physionomie.

— Je vais aller vers Dunbar, — se dit-elle ; — puisque la loi ne veut pas m'aider, j'irai trouver moi-même le meurtrier de mon père. Il tremblera certainement en apprenant que sa victime a laissé une fille qui n'aura ni cesse ni relâche tant que justice ne sera pas faite.

Sir Arden avait désigné l'hôtel où était Dunbar. Margaret demanda donc au premier passant de quel côté se trouvait l'Hôtel George.

Elle avisa un garçon qui flânait sur le seuil de la porte.

— Je désire voir M. Dunbar, — dit-elle.

Le garçon la regarda tout surpris.

— Je ne crois pas que M. Dunbar vous reçoive, mademoiselle, — dit-il ; — mais je vais vous annoncer si vous le désirez.

— Je vous serai très-obligée si vous voulez bien.

— Certainement, mademoiselle ; veuillez vous asseoir dans le vestibule, je monte à l'instant chez M. Dunbar. Votre nom est…

— Mon nom est Margaret Wilmot.

Le garçon tressaillit.

— Wilmot ! — s'écria-t-il ; — êtes-vous une parente de…

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, — répondit tranquillement Margaret ; — vous pouvez le dire à M. Dunbar si cela vous plaît.

— Oui, mademoiselle, je le lui dirai. Oh ! mon Dieu, mademoiselle, je n'ai pas plus de force qu'un enfant. M. Dunbar ne peut pas se refuser à vous voir, il me semble, mademoiselle.

Le garçon monta l'escalier en se retournant vers Margaret à plusieurs reprises. Il avait l'air de croire que la fille de l'homme assassiné devait être, d'une manière ou d'une autre, différente des autres jeunes femmes.

15

Dunbar était assis dans un magnifique fauteuil avec un grand journal sur les genoux. Balderby était reparti pour Londres la soirée précédente ; mais Lovell n'avait pas quitté l'Anglo-Indien.

Dunbar avait passablement souffert de la retraite forcée à laquelle il avait été condamné depuis son arrivée dans la ville archiépiscopale. Tous ceux qui le regardaient voyaient le changement qui s'était opéré en lui dans les derniers dix jours. Il était très-pâle ; ses yeux, bordés d'un cercle bleuâtre, brillaient d'un éclat extraordinaire, et la bouche, cette indiscrète partie de la physionomie, sur laquelle aucun homme n'a un empire parfait, trahissait la souffrance qu'il avait endurée.

Lovell s'était prodigué pour le service de son client, non qu'il eût le moindre amour pour l'homme lui-même, mais parce qu'il était toujours plus ou moins influencé par la réflexion que Dunbar était le père de Laura, et que servir Dunbar c'était servir en quelque sorte la femme qu'il aimait.

Dunbar n'avait été remis en liberté que dans la soirée précédente, après un long et ennuyeux interrogatoire des témoins qui avaient déposé à l'enquête du coroner et un examen détaillé de cette déposition additionnelle à la suite de laquelle le magistrat avait lancé son mandat d'arrêt. Il avait dormi jusqu'à une heure très-avancée et il venait à peine de terminer son déjeuner lorsque le garçon entra avec le message de Margaret.

— Une jeune personne désire vous voir, monsieur, — dit-il respectueusement.

— Une jeune personne, — s'écria Dunbar avec impatience, — je ne puis voir aucune jeune personne. Que peut me vouloir cette jeune personne ?

— Elle désire vous voir expressément, monsieur ; elle dit qu'elle se nomme Wilmot… Margaret Wilmot, et qu'elle est la fille de…

La pâleur maladive de la figure de Dunbar se changea en une teinte livide, horrible à voir, et Arthur qui regardait son client en ce moment s'aperçut du changement.

C'était la première fois qu'il voyait un indice de peur se manifester soit dans la physionomie, soit dans les manières de Dunbar.

— Je ne veux pas la voir, — s'écria Dunbar, — je n'ai jamais entendu Wilmot parler d'une fille à lui. Cette femme est quelque impudente aventurière qui veut m'extorquer de l'argent, je refuse de la voir ; renvoyez-la à ses affaires.

Le garçon hésita.

— Elle a l'air d'une personne très-respectable, monsieur, — dit-il, — et n'a pas du tout la mine d'une intrigante.

— Peut-être bien ! — répondit Dunbar avec hauteur, — mais elle n'en est pas moins une intrigante. Wilmot n'avait pas de fille, que je sache. Je vous en prie, ne me tourmentez plus à ce sujet. J'ai déjà bien assez souffert par la mort de cet homme.

Il retomba dans son fauteuil et reprit son journal en finissant de parler. Sa figure était complètement cachée derrière la feuille périodique.

— Faut-il que j'aille parler à cette jeune fille ? — demanda Lovell.

— Pas du tout. Cette jeune fille est une intrigante. Renvoyez-la à ses affaires !

Le garçon quitta l'appartement.

— Pardonnez-moi, monsieur, — dit le jeune avoué, — mais si vous voulez me permettre de vous suggérer une idée en qualité de conseiller légal dans votre affaire, je vous recommanderais sérieusement de recevoir cette jeune fille.

— Pourquoi ?

— Parce que les habitants d'une petite ville comme celle-ci sont bavards au possible et grands amateurs de scandale. Si vous refusez de voir cette jeune personne qui se dit la fille de Wilmot, on pourra dire…

— On pourra dire quoi ? — demanda Dunbar.

— Que c'est parce que vous avez quelque bonne raison pour refuser de la voir.

— Ah ! vraiment, monsieur Lovell. Je dois donc me déranger, après toute la fatigue mortelle que m'a déjà occasionnée cette ennuyeuse affaire, et voir la première aventurière venue à laquelle il plaira de spéculer sur le nom de l'homme assassiné, et cela pour fermer la bouche aux bonnes gens de Winchester. Je tiens à ce que vous sachiez, mon cher monsieur, que je suis complètement indifférent à tout ce qu'on peut dire de moi et que je ne me préoccuperai que de mon bien-être et de ce qui me plaira. Si quelqu'un a la fantaisie de croire que Henry Dunbar est le meurtrier de son ancien valet, je ne m'y oppose pas et je ne me donnerai pas la moindre peine pour prouver le contraire.

Le garçon reparut au moment où Dunbar cessait de parler.

— Cette jeune personne déclare qu'il faut qu'elle vous voie, monsieur, — dit le domestique, — elle m'a annoncé que si vous me refusiez de la recevoir, — elle attendra à la porte de cette maison jusqu'au moment de votre départ. Mon maître lui a parlé, monsieur, mais inutilement ; c'est la jeune femme la plus déterminée que j'aie jamais vue.

La figure de Dunbar était toujours cachée par le journal. Il y eut un instant de silence avant qu'il répondît.

— Lovell, — dit-il enfin, — il vaudrait peut-être mieux que vous allassiez voir cette jeune personne. Vous tâcherez de savoir si elle est réellement la fille de ce malheureux homme. Voici ma bourse. Vous lui donnerez la somme que vous jugerez convenable. Si elle est véritablement la fille de cet infortuné, je ne demande pas mieux que de faire quelque chose pour elle. Vous serez fort aimable de lui dire cela, Lovell. Dites-lui que je suis disposé à lui faire une pension, à la condition qu'elle ne me tourmente pas. Mais rappelez-vous que ce que je donnerai sera subordonné à sa bonne conduite et que, en aucun cas, ce ne doit être considéré comme le résultat du chantage. S'il lui plaît de parler mal de moi, de me calomnier, elle est libre de le faire et je ne crains personne.

Arthur prit la bourse du millionnaire, et descendit l'escalier avec le garçon. Il trouva Margaret assise dans le vestibule. Rien en elle ne trahissait l'impatience ou la violence ; sa figure blanche exprimait une résolution froide, mais inébranlable. Le jeune avoué comprit que cette jeune fille ne céderait pas facilement devant les refus de Dunbar.

Il la conduisit dans un salon particulier au bout du vestibule, et ferma ensuite la porte derrière lui. Le garçon désappointé demeura cloué sur le paillasson, mais l'Hôtel George est une maison bien construite, et le garçon en fut pour ses peines.

— Vous désirez voir M. Dunbar ? — dit-il,

— Oui, monsieur.

— Il est très-fatigué par l'affaire d'hier, et il refuse de vous recevoir. Pour quel motif tenez-vous tant à être admise en sa présence ?

— Je l'expliquerai à M. Dunbar lui-même.

— Êtes-vous réellement la fille de Joseph Wilmot ? M. Dunbar semble douter que ce malheureux eût une fille.

— Cela se peut. Peut-être M. Dunbar n'a-t-il été informé qu'aujourd'hui de mon existence. Je n'ai appris qu'hier soir ce qui était arrivé.

Elle s'arrêta un moment ; un sanglot qu'elle n'avait pu réprimer l'étouffait ; mais elle redevint bientôt maîtresse d'elle-même, et continua lentement, mais avec fermeté, en regardant fixement le jeune homme avec ses yeux noirs et perçants.

— Je n'ai su qu'hier soir que le vrai nom de mon père était Wilmot, il avait pris un faux nom… mais hier soir, après avoir été informée… du meurtre… (l'horrible mot semblait l'étouffer, mais elle poursuivit bravement), j'ai fouillé une malle de mon père et j'ai trouvé ceci…

Elle sortit de sa poitrine une lettre adressée à l'île de Norfolk, et la tendit à l'avoué.

— Lisez-la, — dit-elle, — vous verrez ainsi comment Dunbar avait fait tort à mon père.

Lovell déplia la lettre jaunie et déchirée. Elle avait été écrite vingt-cinq ans auparavant par Sampson Wilmot. Margaret montra du doigt un passage à la seconde page de la lettre.

« L'amertume de vos paroles contre Henry Dunbar m'est très-pénible, mon cher Joseph, pourtant je ne puis m'empêcher de reconnaître que votre haine envers le fils de mon patron est toute naturelle. Je sais qu'il a été la cause première de votre ruine, et

que sans lui votre sort en ce monde eût pu être bien différent. Essayez de lui pardonner, essayez de l'oublier même si vous ne pouvez lui pardonner. Ne parlez pas de vengeance. La révélation du secret dont vous êtes le maître concernant les faux billets ne déshonorerait pas que lui, elle déshonorerait aussi son père et son oncle, qui sont tous deux des hommes bons et honorables, et je crois que la honte les tuerait. Rappelez-vous ceci, et gardez le secret de cette terrible histoire. »

La figure d'Arthur devint terriblement sérieuse pendant qu'il lisait ces lignes. Il n'avait entendu jusqu'alors que des allusions à l'histoire du faux sans en connaître les détails. Il avait envisagé ces allusions comme une cruelle calomnie qui prenait peut-être sa source dans quelque erreur sans importance, quelque dette d'honneur non payée, quelque folle affaire de jeu remontant à l'époque de la première jeunesse de Dunbar.

Mais maintenant il avait là sous les yeux la preuve, écrite par le vieux commis, de la réalité de cette vieille histoire. Ces quelques lignes de la lettre de Wilmot suffisaient à fournir un motif au crime.

Le jeune avoué se laissa tomber sur une chaise et réfléchit en silence pendant quelques minutes sur la lettre du vieux commis. Il n'aimait pas Dunbar. Son cœur jeune et généreux qui avait voulu s'offrir au père de Laura s'était replié sur lui-même à sa première rencontre avec l'homme riche. Le désappointement l'avait glacé.

Pourtant, après avoir mûrement pesé la valeur des dépositions à l'enquête du coroner, il en était arrivé à la conclusion que Dunbar était innocent du meurtre de Wilmot. Toutes les charges les

plus insignifiantes contre l'Anglo-Indien avaient été prises en considération, et le résultat obtenu avait été la conviction de son innocence.

Mais maintenant il envisageait l'affaire sous un autre point de vue. La lettre du commis fournissait un motif, peut-être un motif valable. Les deux hommes étaient arrivés ensemble dans le petit bois silencieux, le valet avait menacé son patron, ils s'étaient querellés et…

Non ! le meurtre n'avait pu que difficilement s'accomplir de cette manière. L'assassin avait été armé de la corde homicide et s'était glissé sans bruit derrière sa victime. Ce n'était pas un meurtre ordinaire ; la corde à nœud coulant, le traître nœud coulant révélait la connaissance approfondie des habitudes orientales : c'eût été à peu près ainsi qu'un Thug sanguinaire eût assailli sa victime à l'improviste.

Mais d'un autre côté il existait une circonstance qui parlait toujours en faveur de Dunbar, cette circonstance était le vol des habits du mort. L'Anglo-Indien aurait très-bien pu vider le portefeuille et le laisser sur la scène du crime pour dépister les agents de police. Cette précaution n'eût demandé qu'un moment.

Mais était-il probable, était-il même possible que l'assassin fût resté en plein jour auprès de sa victime où on pouvait le voir, assez longtemps pour la dépouiller de ses habits afin d'égarer plus efficacement les soupçons ? N'était-il pas bien plus probable que Wilmot avait passé l'après-midi à boire dans quelque cabaret sur le bord de la route et était revenu à la nuit dans le bois où quelque bandit vulgaire, n'ayant en vue que le vol, l'avait assassiné ?

Toutes ces pensées vinrent à l'esprit d'Arthur pendant qu'il était assis tenant en main la lettre jaunie de Sampson Wilmot. Margaret l'examinait d'un œil ardent et scrutateur. Elle voyait le doute, la perplexité, l'horreur, l'indécision se succéder tour à tour sur cette belle figure.

Mais l'avoué comprit qu'il était de son devoir d'agir et d'agir dans l'intérêt de son client, quelque hideux que fussent les doutes qui s'élevaient en lui. La conviction seule de la culpabilité de Dunbar pouvait l'autoriser à l'abandonner. Il n'était pas convaincu. Il était seulement saisi d'horreur en face du doute auquel il venait de prêter l'oreille pour la première fois.

— M. Dunbar refuse de vous voir, — dit-il à Margaret, — et je ne vois pas qu'il puisse résulter un bien quelconque d'une entrevue entre vous. En attendant, si vous êtes dans la gêne et que vous ayez, comme cela peut se faire en pareil cas, besoin d'assistance, il est tout disposé à vous venir en aide.

Il ouvrit, en parlant, la bourse de Dunbar, mais la jeune fille se leva et le regarda d'un air de profond dédain.

— J'aimerais mieux me traîner de porte en porte en mendiant mon pain chez les étrangers… j'aimerais mieux mourir de faim petit à petit que d'accepter un secours de M. Dunbar. Aucune puissance humaine ne parviendra à me faire accepter six pence de la main de cet homme.

— Pourquoi pas ?

— Vous savez pourquoi. Je vois cela sur votre figure. Dites à M. Dunbar que j'attendrai à la porte de cette maison jusqu'à ce qu'il vienne me parler. J'attendrai jusqu'à ce que je tombe morte.

Arthur revint auprès de son client et lui rapporta les paroles de la jeune fille.

Dunbar se promena de long en large dans la chambre, la tête penchée sur la poitrine.

— Morbleu ! — s'écria-t-il d'un ton colère, — je ferai éloigner cette jeune fille par la police si…

Il s'arrêta brusquement et courba de nouveau la tête.

— Je vous conseillerais de la voir, — dit Lovell avec une intonation presque suppliante. — Si elle s'en va dans la situation d'esprit où elle se trouve maintenant, elle peut donner naissance à une terrible calomnie contre vous. Votre refus de la voir confirmera les soupçons qui…

— Comment ! — s'écria Dunbar, — ose-t-elle me soupçonner ?

— Je le crains.

— L'a-t-elle dit ?

— Pas en paroles. Mais ses manières m'ont révélé ses soupçons. Il ne faut pas vous étonner que cette jeune fille déraisonne. Le malheureux sort de son père a dû être un coup affreux pour elle.

— Lui avez-vous offert de l'argent ?

— Oui.

— Eh bien ?…

— Elle l'a refusé.

Dunbar eut un frémissement comme si quelque chose l'eût piqué au vif.

— Puisqu'il le faut, — dit-il, — je verrai cette femme. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui il me faut du repos. Dites-lui de venir demain matin à dix heures. Je la verrai à cette heure-là.

Lovell porta cette parole à Margaret.

La jeune fille le regarda d'un air sérieux, interrogateur.

— Vous ne me trompez pas, monsieur ? — dit-elle.

— Non, je vous assure.

— M. Dunbar a dit cela ?

— Il l'a dit.

— Alors je m'en irai, mais que M. Dunbar n'essaye pas de me tromper, car je le suivrai jusqu'au bout du monde dans ma recherche de l'assassin de mon père.

Elle s'éloigna lentement. Elle se dirigea vers la cour de la cathédrale que la victime avait traversée bras dessus bras dessous avec son compagnon. Des enfants qui jouaient à l'entrée des prairies répondirent à ses questions, et la menèrent à l'endroit où le cadavre avait été trouvé.

La journée était sombre et brumeuse, et le vent gémissait faiblement en agitant les branches humides des vieux arbres. Les gouttes d'eau qui s'échappaient des feuilles jaunies tombaient dans le ruisseau au fond duquel le cadavre avait été jeté.

Un peu plus tard, dans l'après-midi, Margaret prit le chemin du cimetière situé hors de la ville où le défunt reposait sous le ga-

zon fraîchement remué.

Un grand nombre de personnes étaient allées visiter cette tombe et avaient été fort désappointées en trouvant qu'elle ressemblait tout à fait aux autres.

Déjà les bons habitants de Winchester avaient commencé à faire courir le bruit que le petit bois près de Sainte-Cross était hanté, et on disait vaguement que le mort y avait été vu se promenant à l'heure du crépuscule.

Au moment même où dix heures sonnaient, Margaret se présenta à l'Hôtel George, ainsi que le lui avait fait dire Dunbar.

Elle avait passé une triste nuit dans une humble auberge un peu en dehors de la ville, et son sommeil n'avait été qu'un long rêve sur sa rencontre avec Dunbar. Dans ces rêves sans suite elle s'était constamment trouvée avec le riche banquier tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, mais toujours dans des lieux impossibles et sans jamais voir sa figure. Elle avait essayé de la voir, mais de façon ou d'autre elle n'avait jamais pu y parvenir. On aurait dit que le diable s'en mêlait.

Le même garçon flânait dans la même attitude à la porte de l'hôtel. Il releva la tête avec un air de surprise, quand Margaret s'approcha de lui.

— Vous n'êtes donc pas partie, mademoiselle ? — s'écria-t-il,

— Partie ! non, j'ai attendu pour voir M. Dunbar.

— Tiens, voilà qui est drôle, — dit le garçon ; — vous avait-il fait dire qu'il voulait vous voir ?

— Oui, il m'avait promis une entrevue pour ce matin à dix heures.

— C'est extrêmement curieux.

— Pourquoi ? — demanda Margaret avec anxiété.

— Parce que M. Dunbar et le jeune homme qui était avec lui sont partis avec tous leurs bagages par l'express d'hier soir.

Margaret ne poussa aucun cri de surprise ou d'indignation. Elle s'éloigna tranquillement, et alla de nouveau à la maison de sir Arden Westhorpe. Elle lui raconta ce qui s'était passé, et sa déposition fut écrite et signée comme le jour précédent.

— M. Dunbar a assassiné mon père, — dit-elle quand tout cela fut terminé, — et il a peur de me voir.

Le magistrat hocha gravement la tête.

— Non, non, mon enfant, — dit-il, — il ne faut pas parler ainsi. Je ne puis vous permettre d'affirmer pareille chose. Les preuves fournies par les circonstances accusent souvent une personne innocente. Si M. Dunbar avait été impliqué dans cette affaire, il se serait empressé de vous voir pour imposer silence à vos soupçons. Son refus de vous voir est tout bonnement le fait d'un homme égoïste à qui cette affaire a déjà suscité de très-grands ennuis, et qui craint le scandale de quelque scène tragique.

16

Dunbar et Lovell couchèrent dans le même hôtel la nuit de leur arrivée de Winchester à Londres, car le banquier ne voulut pas déranger sa fille en se présentant après minuit à la maison de Portland Place.

En ceci du moins, il fit preuve d'attachement pour son enfant.

Arthur avait fait tout ce qui avait dépendu de lui pour dissuader le banquier de quitter Winchester dans cette soirée et de manquer ainsi à la promesse qu'il avait faite à Margaret. Dunbar s'était montré résolu et le jeune avoué n'avait pu que se soumettre à sa volonté. S'il plaisait à son client de commettre une action déshonnête, malgré toutes les protestations du jeune homme, évidemment il n'avait aucun droit de s'y opposer ; ce n'était pas son affaire. En ce qui le concernait, Arthur était ravi de revenir à Londres, car c'était là que se trouvait Laura, et partout où elle était, elle amenait avec elle le paradis, dans l'opinion de l'amoureux jeune homme.

Le lendemain de leur arrivée à Londres, Dunbar et le jeune avoué prirent place de bonne heure à la table du déjeuner servi dans leur salon à l'hôtel. La matinée était superbe et Londres même paraissait charmant aux rayons du soleil. Dunbar était debout auprès de la fenêtre et regardait dans la rue au-dessous pendant que le déjeuner se préparait. L'hôtel était situé dans une rue neuve du West End.

— Vous trouvez Londres bien changé, je pense, monsieur, — dît Arthur en dépliant le journal du matin.

— Qu'entendez-vous par changé ? — demanda le banquier d'un air distrait.

— Je veux dire que, après une aussi longue absence, vous devez y remarquer de grandes améliorations. Cette rue, par exemple, il n'y a pas encore six ans qu'elle est construite.

— Oh ! oui, je m'en souviens. Il y avait des champs en cet endroit quand je partis pour l'Inde.

Ils s'assirent à la table du déjeuner. Dunbar était distrait et mangea fort peu. Quand il eut bu une tasse de thé, il prit le médaillon qui renfermait la miniature de Laura et la contempla en silence.

Ensuite, il décrocha le médaillon de sa chaîne de montre et le tendit, à travers la table, à Lovell.

— Ma fille est très-jolie si elle ressemble à cette miniature, — dit le banquier ; — croyez-vous que la ressemblance soit réelle ?

Le jeune avoué regarda le portrait avec un tendre sourire.

— Oui, — dit-il d'un ton pensif, — la ressemblance est réelle ; seulement…

— Seulement quoi ?

— La miniature n'est pas assez jolie.

— Ah ! pourtant elle est très-belle. Laura ressemble à sa mère qui était très-jolie femme.

— Mais j'ai entendu dire à votre père que votre fille avait de vous le bas du visage. J'avoue, monsieur Dunbar, que je ne vois pas cette ressemblance.

— Cela vous sera difficile en effet, — répondit le banquier avec insouciance, — il faut faire la part de l'âge, mon cher Lovell. Après les fatigues de la vie que j'ai menée à Calcutta, je ne trouve pas étonnant que ma bouche et mon menton soient plus durs et plus sévères que chez Laura.

La question de la ressemblance en resta là. Un moment après, Dunbar se leva, prit son chapeau, et se dirigea vers la porte.

— Vous viendrez avec moi, Lovell, — dit-il.

— Oh ! non, monsieur Dunbar. Je ne voudrais pas vous gêner par ma présence en un pareil moment. La première entrevue entre un père et sa fille, après une séparation de tant d'années, est presque sacrée en elle-même. Je…

— Allons donc, Lovell ! Je n'aurais pas cru que le fils d'un avoué fût assez faible pour se laisser aller à de pareilles niaiseries sentimentales. Je serai très-heureux de voir ma fille, et je devine d'après ses lettres qu'elle sera ravie de me voir. Voilà tout. Et comme en même temps vous connaissez Laura bien mieux que moi, vous pouvez tout aussi bien venir avec moi.

La figure de Dunbar donnait un démenti à l'insouciance de ses paroles. Elle était d'une pâleur mortelle et sa bouche avait une rigidité singulière.

Laura n'avait pas reçu avis de l'arrivée de son père. Elle était assise auprès de cette même fenêtre où Arthur lui avait demandé de devenir sa femme. Elle occupait le même fauteuil somptueux et commode, ayant derrière elle les fleurs de sa serre chaude et à ses pieds un énorme chien de Terre-Neuve, compagnon fidèle qu'elle avait amené de Maudesley Abbey.

La porte du salon de M Dunbar était ouverte ; et sur le large palier, en dehors de l'appartement, le banquier s'arrêta tout à coup, et appuya sa main sur la rampe dorée. Pendant un moment, il chancela comme s'il allait tomber ; mais il pesa lourdement sur l'enroulement en bronze de la rampe et mordit avec force sa lèvre inférieure qu'il retint sous ses dents blanches. Lovell ne fut pas mécontent à l'aspect de cette agitation, car il avait été blessé par la manière indifférente dont Dunbar avait parlé de sa charmante fille. Il devenait évident pour lui maintenant que l'insouciance du banquier n'avait été qu'un masque sous lequel l'homme fort avait essayé de cacher l'intensité de ses émotions.

Les deux hommes s'arrêtèrent sur le palier pendant quelques minutes, et, dans l'intervalle, Dunbar regarda autour de lui et s'efforça de dominer son agitation. Tout dans la maison était nouveau pour lui, car la demeure de Portland Place, de même que Maudesley Abbey, n'appartenait à la famille Dunbar que depuis une vingtaine d'années seulement.

Le millionnaire contempla sa propriété. Même sur ce palier, il était facile de reconnaître la présence de la fortune. Un tapis de Perse couvrait le milieu du parquet, et, de chaque côté, des dalles rapportées en marbres de couleur étincelaient au soleil qui entrait librement par une grande fenêtre donnant sur l'escalier. De grands vases de Dresde, contenant des plantes exotiques, se dressaient sur des piédestaux de malachite et d'or ; et une portière en velours pourpre fermait à moitié la porte qui conduisait à une longue enfilade d'appartements, formant une perspective éblouissante de richesse.

Dunbar ouvrit la porte et se tint debout sur le seuil de la chambre de sa fille. Laura bondit sur ses pieds.

— Père !... père !... — s'écria-t-elle, — je savais bien que vous viendriez aujourd'hui.

Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras moitié pleurant, moitié riant. Le chien de Terre-Neuve s'approcha de Dunbar en baissant la tête ; il flaira les talons du millionnaire, et se mit à grogner sourdement.

— Écartez votre chien, Laura, — dit Dunbar avec colère.

Il arrivait ainsi que les premières paroles que Dunbar adressait à sa fille étaient prononcées d'un ton furieux.

La jeune fille s'éloigna de son père et le regarda d'un air chagriné. La figure du banquier était pâle comme la mort, froide, sévère et impassible. Laura Dunbar frissonna pendant qu'elle l'examinait. Elle avait été une enfant gâtée, une jeune beauté caressée, idolâtrée, et n'avait jamais entendu que des paroles d'amour et de tendresse. Ses lèvres tremblèrent et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Viens, Pluton, — dit-elle à son chien, — papa ne veut pas de nous.

Elle saisit de ses deux mains les grandes oreilles traînantes de l'animal et l'emmena hors du salon. Le chien se laissa conduire par sa jeune maîtresse avec assez de soumission, mais au moment de sortir il se retourna pour grogner contre Dunbar.

Laura quitta le terre-neuve sur le palier, et revint auprès de son père. Elle se jeta une seconde fois dans les bras du banquier.

— Cher père, — s'écria-t-elle avec impétuosité, — mon chien ne grognera plus jamais contre vous. Cher père, dites-moi que

vous êtes content d'être de retour auprès de votre pauvre fille. Oh ! vous me le diriez bien vite si vous saviez avec quelle tendresse je vous aime.

Elle tendit les lèvres et embrassa la figure impassible de Dunbar. Mais elle recula et s'éloigna de lui une seconde fois avec un frisson et un long et pénible soupir. Les lèvres du millionnaire étaient froides comme la glace.

— Père, — s'écria-t-elle, — comme vous avez froid, êtes-vous malade ?

Il était malade, en effet. Arthur, qui avait assisté tranquillement à la rencontre entre le père et la fille, vit un changement s'opérer subitement sur la figure de son client et il avança un fauteuil à roulettes, juste assez à temps pour que Dunbar pût s'y laisser tomber pesamment et tout d'une pièce.

Le banquier s'était évanoui. Pour la seconde fois depuis l'assassinat dans le petit bois de Sainte-Cross, il avait fait preuve d'une violente émotion. Cette fois l'émotion avait été plus forte que sa volonté et l'avait dominé complètement.

Arthur déposa le banquier sans connaissance sur le tapis. Laura courut chercher de l'eau et du vinaigre aromatique dans son cabinet de toilette, et, cinq minutes après, Dunbar rouvrit les yeux et regarda tout au tour de lui d'un air d'égarement et presque de terreur. Pendant un instant il fixa sa prunelle ardente sur la figure inquiète de Laura qui était agenouillée à côté de lui, puis tout à coup son corps trembla convulsivement et ses dents claquèrent avec force, mais ce fut l'affaire de quelques secondes seulement. Il surmonta cette émotion en serrant les dents et les poings et se remit ensuite sur pied avec beaucoup de difficulté.

— Je suis sujet à ces évanouissements, — dit-il avec un pâle sourire sur sa figure décomposée, — et je redoutais cette entrevue à cause de cela, je savais qu'elle serait au-dessus de mes forces.

Il s'assit sur le sofa que Laura avait poussé vers lui, appuya ses coudes sur ses genoux, et cacha sa figure dans ses mains. M Dunbar prit place à côté de son père et passa ses bras autour de son cou.

— Pauvre père ! — murmura-t-elle doucement, — je suis fâchée que notre rencontre vous ait agité ainsi. Et dire que je vous accusais de froideur et de peu de tendresse à l'instant même où votre émotion muette était une preuve de votre amour !

Arthur était entré dans la serre par la porte-fenêtre qui était ouverte, mais il put entendre la jeune fille causer avec son père. Sa figure était très-grave et le nuage sombre qui l'avait obscurcie une fois pendant l'enquête du coroner planait de nouveau sur elle.

— Une preuve de son amour ! Dieu veuille que ce soit de l'amour, — se dit-il en lui-même, — mais à moi cela me fait plutôt l'effet d'être de la crainte !

17

Arthur passa le reste de la journée à Portland Place et dîna le soir avec le banquier et sa fille. Le dîner fut très-gai en ce qui concernait Dunbar et sa fille, car Laura était de très-joyeuse humeur à cause du retour de son père, et Dora prit une part agréable à la conversation. Le banquier avait accueilli la fille aînée de sa

femme avec une petite allocution qui bien que légèrement étudiée de ton avait au moins une signification affable.

— Je serai toujours très-heureux de vous voir avec ma fille, — dit-il, — et si vous vous plaisez avec nous, vous n'aurez jamais occasion de vous rappeler que vous ne m'êtes alliée qu'à un degré moindre que Laura elle-même.

Quand, au dîner, Dunbar vint rejoindre Arthur et les deux jeunes femmes, son agitation du matin avait disparu et il causa gaiement de l'avenir. Il faisait de temps en temps allusion à ses souvenirs de l'Inde, mais il ne s'appesantissait pas longuement sur ce sujet. Son esprit semblait rempli de projets pour l'avenir. Il ferait ceci, cela, et autre chose encore à Maudesley Abbey, dans le comté d'York, et à Portland Place. Il avait l'air d'un homme qui apprécie parfaitement les avantages de la richesse et qui se prépare à savourer tous les plaisirs que la fortune peut procurer. Il but beaucoup de vin pendant le dîner et à chaque nouveau verre sa gaieté augmentait.

Mais, malgré la jovialité de son hôte, Arthur était mal à l'aise. Tous ses efforts étaient inutiles pour chasser le souvenir de la scène de la rencontre entre le père et la fille. La pâleur mortelle de Dunbar, l'égarement et l'effroi visibles dans ses yeux quand il les avait rouverts et fixés sur la figure inquiète de Laura, étaient sans cesse présents à l'esprit du jeune avoué.

Pourquoi cet homme avait-il été effrayé à la vue de sa fille si belle ? car c'était la peur et non pas l'amour qui avait fait pâlir la figure de Dunbar, le jeune avoué en était sûr. Pourquoi ce père avait-il eu peur de son enfant ? à moins que…

Àmoins que quoi ?

Une seule et horrible pensée se présenta à l'esprit d'Arthur. Dunbar était l'assassin de son ancien valet et le remords de son crime l'avait paralysé au premier contact des lèvres innocentes de sa fille.

Quelle chose horrible si cette supposition était vraie !... quelle chose terrible de penser que Laura allait dorénavant vivre constamment auprès d'un misérable et d'un assassin et ne pas le quitter d'un moment !

— J'ai promis de l'aimer éternellement, bien que mon amour soit sans espoir, et de la servir fidèlement si jamais elle avait besoin de mon dévouement, — se disait Arthur assis en silence à la table du dîner, pendant que Dunbar et sa fille causaient avec animation.

L'avoué observait maintenant son client avec une vive anxiété, et il lui semblait qu'il y avait quelque chose de fiévreux et de peu naturel dans la gaieté du banquier. Laura et sa sœur quittèrent la salle presque aussitôt après le dîner, et les deux hommes restèrent seuls à la table immense et luxueuse couverte de cristaux étincelants et de porcelaines de Sèvres du plus grand prix.

— J'irai à Maudesley Abbey dès demain, — dit Dunbar, — j'ai besoin de repos et de solitude après toutes ces fatigues et toutes ces émotions, et Laura me dit qu'elle préfère infiniment Maudesley à Londres. Songez-vous à retourner dans le comté de Warwick, Lovell ?

— Oh ! oui, au plus tôt. Mon père m'attendait la semaine passée. Je ne suis venu à Londres que pour y accompagner M Dunbar.

— Ah ! ç'a été beaucoup d'obligeance de votre part. Vous connaissez ma fille depuis fort longtemps, autant que j'ai pu en juger par ses lettres ?

— Oui, nous nous sommes connus tout enfants. J'étais très-souvent au château du temps de M. Dunbar père.

— Et vous y serez encore plus souvent de mon temps, j'espère, — répondit courtoisement Dunbar. — Je me figure que je n'aurais pas de peine à deviner un de vos secrets, mon cher Lovell. À moins que je ne me trompe beaucoup, vous éprouvez pour ma fille un peu plus que de l'estime ordinaire.

Lovell garda le silence. Son cœur battait avec force et il regardait le banquier bien en face, mais il ne parla pas ; il se contenta de courber la tête en réponse à la question du millionnaire.

— J'ai donc deviné juste ? — dit Dunbar.

— Oui, monsieur, j'aime M Dunbar avec autant d'ardeur et de franchise qu'on peut aimer la femme de son choix, mais…

— Mais quoi ?… Elle est la fille d'un millionnaire, et vous craignez que le père trouve vos prétentions absurdes, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur Dunbar. Si votre fille m'eût aimé aussi sincèrement que je l'aime, je l'aurais épousée malgré vous, malgré le monde, et j'aurais fait mon chemin vers la fortune. Mais un bonheur comme l'amour de Laura n'est pas fait pour moi. Je lui ai avoué mon amour, et…

— Et elle a refusé votre main ?

— Elle a refusé.

— Bah ! les jeunes filles de son âge n'ont pas des idées bien arrêtées. Ne désespérez pas, Lovell, et croyez bien que s'il ne vous faut que mon consentement, vous l'aurez lorsqu'il vous plaira, dès demain si vous voulez ? Vous êtes jeune, beau, instruit, charmant ; que peut demander de plus une jeune fille, quelque frivole qu'elle soit ? Vous ne rencontrerez pas en moi de stupides préjugés, Lovell. J'aimerais à vous voir épouser ma fille au plus tôt, car je crois que vous l'aimez sincèrement. Vous avez mon consentement, en tout cas, comptez-y, et voici ma main pour ratifier l'engagement.

Il tendit sa main en parlant, et Arthur la prit avec un peu de répugnance peut-être, mais avec autant de bonne grâce qu'il lui fut possible.

— Je vous remercie de votre amabilité, monsieur, — dit-il, — et…

Il essaya de dire quelque chose de plus, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. L'horrible crainte qui s'était emparée de lui après la scène de la matinée pesait sur lui avec autant de force que le poids qui presse la poitrine d'un homme endormi en proie à quelque pénible cauchemar. Il avait beau faire, il ne pouvait se débarrasser du doute affreux qui l'assiégeait. Les paroles de Dunbar semblaient dictées par la bonté et la générosité d'un honnête homme, mais ne pouvait-il pas se faire aussi que le banquier voulût éloigner sa fille de lui ?

Il avait laissé voir dans la matinée la peur qu'il avait d'elle et maintenant il s'empressait d'accorder sa main au premier prétendant qui s'offrait, quoique ce prétendant ne réunît pas les conditions voulues au point de vue mondain. Ne pouvait-on pas sup-

poser que l'innocente société de la jeune fille pesait à son père et qu'il voulait la confier à un autre protecteur ?

— Je serai très-occupé ce soir, Lovell, — dit ensuite Dunbar, — car il faut que j'examine certains papiers qui se trouvent dans mes bagages arrivés de Southampton. Quand vous serez las de rester dans la salle à manger, je compte que vous voudrez bien rejoindre Laura et sa compagne et vous distraire avec elles.

Dunbar sonna. Un vieux serviteur sans livrée apparut aussitôt.

— Qu'avez-vous fait des bagages envoyés de Southampton ici ? — demanda le banquier.

— On les a déposés dans l'ancienne chambre à coucher de M. Dunbar père, — répondit le valet.

— Très-bien, faites-y porter de la lumière, et qu'on ouvre les portemanteaux et les malles.

Il tendit un paquet de clefs au domestique et le suivit hors de la salle. Dans le vestibule il s'arrêta tout à coup en entendant une voix de femme.

Le vestibule de la maison de Portland Place était divisé en deux compartiments séparés l'un de l'autre par une porte à deux battants dont les panneaux supérieurs étaient en verre dépoli. Il y avait le fauteuil du concierge dans le premier compartiment et une lampe en bronze était suspendue à la voûte du plafond.

La porte de communication entre les deux compartiments était entr'ouverte et la voix que Dunbar avait entendue était celle d'une femme qui parlait au concierge.

— Je suis la fille de Joseph Wilmot, — disait cette femme. — M. Dunbar avait promis de me recevoir à Winchester, mais il n'a pas tenu parole ; il est parti sans me voir ; il faudra pourtant bien qu'il me reçoive tôt ou tard, car je le suivrai partout où il ira jusqu'à ce que je l'aie vu et que je lui aie dit ce que j'ai à lui dire.

La jeune fille ne parlait pas à haute voix ni avec violence. Il y avait dans son ton un sérieux qui annonçait une détermination ferme bien mieux que ne l'auraient fait des éclats de voix bruyants et passionnés

— Bonté divine ! jeune fille, — s'écria le concierge, — pensez-vous donc que je vais aller porter un pareil message à M. Dunbar ? Mais ce serait perdre ma place du coup. Retournez à vos affaires, mademoiselle, et ne revenez plus dans une maison comme celle-ci déranger de leur dîner les gens qui en sont les maîtres. J'aimerais mieux me charger d'une commission pour les tigres du Jardin zoologique au moment de leur pâture que de paraître devant M. Dunbar pendant qu'il savoure son bordeaux.

Dunbar s'arrêta pour écouter cette conversation et retourna ensuite à la salle à manger en faisant signe au valet de le suivre.

— Apportez-moi une plume, de l'encre et du papier, — dit-il.

Le domestique roula auprès du millionnaire une petite table à écrire. Dunbar s'assit et écrivit les quelques lignes suivantes de cette main ferme et aristocratique qui était si familière aux commis en chef de la maison de banque :

« La jeune personne qui déclare être la fille de Joseph Wilmot est informée que M. Dunbar refuse de la voir soit maintenant soit plus tard. Il est parfaitement résolu sous ce rapport et la jeune

personne fera bien de renoncer au système de persécution qu'elle met en pratique en ce moment. Si elle n'y renonçait pas, on enverrait à la police le récit détaillé de sa conduite, et des mesures énergiques seraient aussitôt prises pour que M. Dunbar soit délivré de ses obsessions. À cet avis M. Dunbar ajoute pour la jeune personne une somme d'argent qui lui permettra de vivre pendant quelque temps dans l'aisance et l'indépendance. D'autres envois lui seront faits à de courts intervalles si elle se conduit convenablement et ne cherche plus à tourmenter M. Dunbar. »

Le banquier tira son portefeuille, écrivit un chèque de cinquante livres, et le glissa dans le billet qu'il venait d'écrire ; il sonna ensuite, et donna le billet au valet qui répondit au coup de sonnette.

— Portez ceci à la jeune personne qui est dans le vestibule, — dit-il.

Dunbar suivit le valet jusqu'à la porte de la salle à manger et écouta sur le seuil. Il entendit le domestique parler à Margaret en lui remettant la lettre, puis le bruit que fit la jeune fille en déchirant l'enveloppe.

Il y eut une pause durant laquelle Henry attendit avec beaucoup d'inquiétude. Cette pause ne fut pas longue. Margaret parla tout à coup, et sa voix claire et sonore retentit dans tout le vestibule.

— Dites à votre maître, — s'écria-t-elle, — que je mourrai de faim plutôt que d'accepter quelque chose de lui. Racontez-lui aussi le cas que je fais de son généreux cadeau.

Il y eut une autre courte pause ; puis, au milieu du silence de la maison, Dunbar entendit le craquement d'un papier qu'on déchire et qu'on jette violemment à terre, enfin le bruit de la grande porte de la maison qui se refermait sur la fille de Wilmot.

Le millionnaire se couvrit la figure de ses deux mains et laissa échapper un long soupir, mais il releva bientôt la tête, haussa les épaules avec un geste d'impatience, et monta lentement l'escalier éclairé.

Les appartements qui avaient été occupés par Percival Dunbar comprenaient la plus grande partie du second étage de la maison de Portland Place. Il y avait une chambre à coucher spacieuse, un cabinet de travail confortable, un cabinet de toilette, une salle de bain et une antichambre. L'ameublement était beau, mais lourd dans son genre, et malgré leur splendeur, les chambres étaient tristes. Tout y était sombre et massif. La maison était vieille, et les cinq fenêtres faisant face à la rue étaient longues et étroites, et renfermaient dans leur encadrement de larges rebords en chêne. Les murs étaient couverts d'un papier vert foncé qui ressemblait à du drap. Les pas étaient assourdis par un sombre tapis de Turquie très-épais. Les volumineux rideaux qui abritaient les fenêtres et masquaient le grand lit en bois de rose sculpté étaient d'un vert paraissant presque noir à la lumière.

Les chaises et les tables massives étaient en chêne noir et recouvertes de tapis ou de coussins en velours vert. Quelques peintures de prix des vieux maîtres, dans des cadres en ébène à moulures d'or, étaient accrochées aux murs, à de grandes distances les unes des autres. Il y avait une tête de prêtre prise dans une grande toile de Spagnoletti ; un sénateur vénitien, par le Tintoret ; et l'Adoration des Mages du Caravage. Un crucifix en

ivoire était le seul ornement de la cheminée, haute et construite à l'antique.

Deux bougies dans de vieux chandeliers en argent, brûlaient sur une table à écrire auprès de la cheminée, et dessinaient un cercle de lumière dans la chambre obscure. Tous les bagages de Dunbar avaient été déposés dans cet appartement. Il y avait des malles et des portemanteaux de presque toutes les formes et de toutes les dimensions, et un domestique achevait de les ouvrir quand le banquier entra dans la chambre.

— Vous coucherez ici ce soir, monsieur, je présume ? — dit le domestique interrogativement au moment où il se disposait à se retirer. — M Parkyn a pensé que ces appartements étaient ce qu'il y avait de plus convenable pour vous.

Dunbar jeta tout autour de lui un long regard pensif.

— N'y a-t-il pas d'autre chambre où je puisse coucher ? — dit-il. — Celle-ci me paraît horriblement triste.

— Il y a une chambre réservée à l'étage au-dessus.

— Très-bien ; alors, faites-la préparer pour moi. J'ai beaucoup de rangements à faire, et je veillerai tard.

— Aurez-vous besoin de mes services, monsieur ?

— Non ; occupez-vous de la chambre au-dessus. Est-elle exactement au-dessus de celle-ci, au troisième étage ?

— Oui, monsieur.

— Alors je saurai la trouver tout seul. Il n'est pas nécessaire que quelqu'un veille pour moi. Avertissez M Dunbar que je ne la

reverrai pas de ce soir, et que je partirai pour Maudesley Abbey demain dans la journée. Qu'elle fasse ses préparatifs en conséquence. Vous avez compris ?

— Oui, monsieur.

— Alors vous pouvez vous retirer. N'oubliez pas que je ne veux pas être dérangé ce soir.

— Vous ne désirez rien de plus, monsieur ?

— Rien.

Le valet se retira. Dunbar le suivit jusqu'à la porte, écouta le bruit des pas dans le corridor et sur l'escalier, puis il donna un tour de clef. Il revint au centre de la chambre, et, s'agenouillant devant l'un des portemanteaux ouverts, il en sortit tout ce qu'il contenait, lentement, article par article, et en entassa la plus grande partie sur le parquet. Il en fit autant pour toutes les malles, jetant les habits de côté et portant les papiers sur la table à écrire, où il les empila. Cette occupation dura très-longtemps, et les aiguilles d'une pendule antique placée sur une console dans un coin de la chambre marquaient minuit quand le banquier s'assit devant la table, et commença à trier et à classer ses papiers.

Cette opération dura plusieurs heures. Les bougies étaient presque entièrement consumées, et la flamme vacillait faiblement dans les bobèches. Dunbar s'approcha de l'une des fenêtres, écarta le rideau de reps vert, ouvrit les volets massifs, et laissa pénétrer la lumière pâle du matin dans la chambre. Mais il continua son œuvre, lut de vieux documents, noua des papiers jaunis, prit des notes sur les dos des lettres, et d'autres notes sur son agenda, exactement comme à l'hôtel de Winchester. Le soleil dar-

dait ses rayons sur le tapis de Turquie aux couleurs sombres, et le bruit des voitures se faisait entendre dans la rue lorsque le banquier eut achevé son travail. Il avait arrangé tous les papiers avec une précision inusitée et les avait remis dans l'un des portemanteaux ; mais les habits restèrent entassés sur le parquet, dans l'état où ils étaient tombés quand il les avait retirés des malles.

Dunbar ne se borna pas à cette minutieuse inspection. Avant de quitter la chambre, il fit quelque chose encore. Parmi les papiers qu'il avait classés sur la table à écrire se trouvait une petite boîte carrée en maroquin contenant une photographie sur verre. Il tira cette photographie de la boîte, la jeta sur le parquet en chêne poli, à un endroit que ne couvrait pas le tapis de Turquie, et la broya sous le lourd talon de sa botte. Même après qu'elle fut réduite en morceaux, il ne trouva pas complète son œuvre de destruction, car il piétina les fragments jusqu'à ce qu'il ne restât plus de la peinture qu'une poussière brillante. Il l'éparpilla avec son pied, mit dans sa poche la boîte en maroquin vide, et monta à l'étage au-dessus. Il faisait grand jour.

Il était six heures passées, et Dunbar entendit les voix des servantes dans l'escalier de service pendant qu'il montait chez lui. Il se jeta tout habillé sur son lit, et s'endormit profondément.

Àtrois heures de l'après-midi, Dunbar quitta Londres pour se rendre à Maudesley Abbey, en compagnie de sa fille, de Dora et d'Arthur.

18

On ne fit pas d'autres découvertes au sujet du meurtre qui s'était commis dans le petit bois entre Winchester et Sainte-Cross. La police mit tout en œuvre pour trouver le meurtrier, mais ses recherches furent sans résultat. Une bonne récompense fut offerte par le gouvernement à quiconque s'emparerait du coupable, et Dunbar lui-même en promit une plus grande encore en déclarant que son honneur et sa réputation étaient intéressés à la découverte du véritable meurtrier.

La seule trace à l'aide de laquelle la police espérait découvrir l'assassin, c'était le butin que lui avait valu son crime, le contenu du portefeuille qui avait été vidé et les habits qui avaient été enlevés au cadavre de la victime. Au moyen des indications que pourraient fournir ces objets, les agents de la police secrète comptaient mettre la main sur le coupable, mais leurs espérances furent déçues. Toutes les boutiques des prêteurs sur gages de Winchester et des villes environnantes dans un certain rayon furent fouillées sans amener le moindre résultat. Personne n'avait vendu ou engagé dans un rayon de quarante milles autour de la ville des habits qui eussent la moindre ressemblance avec ceux que portait le mort et qu'on avait vus sur lui. La police finit par désespérer. La récompense était chose bonne à prendre, mais le mystère semblait impénétrable et petit à petit on cessa de s'occuper du crime. Insensiblement les commères se résignèrent à l'idée désolante que le secret du meurtre de Wilmot resterait à tout jamais un secret. Deux ou trois articles de fonds énergiques parurent dans quelques feuilles du matin. On y excitait les limiers de la loi à faire leur devoir et on y accusait la police de négligence et d'incurie. Il est probable que les journalistes se trou-

vaient à court de sujets pendant cette saison-là et qu'ils ne furent pas excessivement fâchés de cette mort mystérieuse dans le petit bois. Le public murmura un peu quand les journaux ne parlèrent plus de l'effroyable meurtre de Winchester, mais après la période normale, l'étonnement cessa, et aucun but n'avait été atteint. D'autres assassinats se commirent, aussi féroces dans leur nature que celui-là, et le monde, qui ne se lamente jamais bien longtemps sur ceux qui ne sont plus, commença à songer à autre chose. Joseph Wilmot fut oublié.

Un mois s'écoula très-tranquillement à Maudesley Abbey. Dunbar occupa sa place dans le comté comme une personne d'importance, les salons splendides furent magnifiquement éclairés, les voitures entrèrent et sortirent par les grandes portes du parc, et toute la noblesse campagnarde à vingt milles à la ronde vint offrir ses respects au millionnaire tout récemment revenu de l'Inde.

Il ne fit pas un accueil précisément encourageant aux nombreuses visites ; mais il se soumit à toutes les fêtes que sa fille déclara nécessaires. Il fit les honneurs de sa maison d'un air de grandeur hautaine qui ne laissait pas que d'être assez raide et froid comparé à la grâce affable de ses serviteurs de haute volée. Ceux-ci haussaient les épaules et disaient qu'il y avait du roturier chez Dunbar ; mais ils s'empressaient de reconnaître que c'était un fort bel homme, très-élégant, et que sa fille était un ange rendu plus angélique encore par cette qualité toute mondaine : un demi-million ou à peu près de dot.

Pendant ce temps Margaret vivait seule dans son humble logement et ses tristes pensées se reportaient sur le père qu'elle avait perdu.

Il n'avait pas été bon père, mais elle l'avait aimé quand même. Elle avait eu pitié de lui à cause des malheurs qui l'avaient frappé et du tort qu'on lui avait fait. Elle l'avait aimé à cause des faibles indices d'un naturel meilleur que son caractère avait parfois laissé percer.

— Il n'a pas toujours été un faussaire et un réprouvé, — se disait la jeune fille en réfléchissant sur la destinée de son père. — Il n'aurait jamais été coupable sans Henry Dunbar.

Elle se souvenait avec amertume de l'aspect extérieur de la maison du banquier dans Portland Place. Elle avait entrevu la splendeur qui y régnait le soir qui suivit son retour de Winchester. Elle avait vu briller des peintures et des statues à la lueur de la lampe allumée dans le premier compartiment du vestibule. Elle avait vu dans ce court instant une brillante confusion de fleurs exotiques, de rideaux de satin, de moulures dorées, de panneaux peints à la fresque, les quelques premières marches d'un escalier en marbre et les fines ciselures de la rampe en bronze.

Un seul instant seulement elle avait entrevu la splendeur intérieure de la maison de Henry Dunbar, mais les objets entrevus dans ce rapide coup d'œil s'étaient gravés dans sa mémoire.

— Il est riche, — songeait-elle, — et on dit que la fortune peut acheter les meilleures choses de la terre. Mais après tout il existe bien peu de choses réelles qu'elle puisse se procurer. Elle peut acheter la flatterie, l'amour simulé et le faux dévouement, mais elle ne peut payer un vrai battement de cœur, un véritable tressaillement d'affection. Toute la richesse de ce monde ne saurait acheter pour Henry Dunbar la paix ou l'oubli. Tant que je vivrai il faudra qu'il se souvienne. Si sa conscience coupable lui permet

d'oublier, je serai là pour lui rappeler le passé, ce sera ma tâche. J'ai promis à mon père mort que je me souviendrais du nom de Dunbar, j'ai d'excellentes raisons pour ne pas l'oublier.

Margaret n'était pas tout à fait seule dans son malheur. Il y avait quelqu'un qui sympathisait avec elle, quelqu'un qui brûlait du désir pur et sincère de lui venir en aide. C'était Clément Austin, le caissier de Saint-Gundolph Lane, qui était amoureux fou de la jolie maîtresse de musique, mais qui se sentait à demi honteux de cette affection soudaine et déraisonnable.

— Je me suis toujours moqué de ce qu'on appelle l'amour à première vue, — pensait-il, — il est impossible que je me laisse ensorceler par une paire d'yeux noirs et par un nez grec. Peut-être, après tout, l'intérêt que je prends à cette jeune fille tient-il seulement à ce qu'elle est si belle et si abandonnée, et peut-être aussi à l'espèce de mystère qui semble planer sur sa vie.

Clément ne songea pas un moment que ce mystère eût rien de déshonorant pour Margaret. Le visage de la jeune fille respirait les saintes pensées et réfléchissait une douce lumière. Le rustre le plus grossier n'aurait pas admis la possibilité du vice et de la rouerie jointe à des dehors aussi harmonieux et aussi séduisants.

Depuis son retour de Winchester, depuis l'inutilité de la seconde tentative qu'elle avait faite pour voir Dunbar, elle avait repris le cours de sa vie calme, et réglée. Elle accomplissait ses devoirs quotidiens avec une sérénité si profonde que ce ne fut que par l'expression de tristesse de son visage, par la réserve et la gravité de ses allures que le monde devina que quelque nouveau malheur était venu l'accabler.

Clément l'avait trop étudiée pour ne pas deviner ce malheur mieux que tout autre. Il avait remarqué le changement de son costume quand elle avait pris un deuil modeste pour la mort de son père. Il s'aventura à lui exprimer ses regrets pour la perte qu'elle venait de faire. Elle lui dit avec un accent de douce tristesse qu'elle avait récemment perdu quelqu'un qui lui était très-cher, que cette perte avait été soudaine, et qu'elle était pour elle une cause de grand chagrin. Mais ce fut tout, et il était trop bien élevé pour lui faire une question indiscrète sur ce sujet délicat.

Mais tout en s'abstenant de parler plus longuement, le caissier réfléchissait profondément sur la conduite de la maîtresse de musique de sa nièce, et un soir du mois de septembre, qui n'était pas un de ceux réservés pour les leçons de M Wentworth, il traversa Wandsworth Common, et se dirigea vers la ruelle où Godolphin Cottages se cachaient à l'ombre des sycomores.

Margaret n'avait que de courts instants de loisir. C'était pour elle une sorte de bonheur mélancolique de pouvoir penser librement à son père et à l'étrange histoire de sa mort. Elle se tenait auprès de la petite porte du jardin, précisément au-dessous de la fenêtre de sa chambre. C'était l'heure du crépuscule et la nuit approchait rapidement. On était aux derniers jours du mois ; les feuilles tombaient des arbres et couraient avec un bruit strident sur le chemin poudreux.

La jeune fille appuyait son coude sur le haut de la porte et un châle noir couvrait sa tête et ses épaules. Elle était fatiguée et malheureuse, et se tenait debout dans une attitude mélancolique, fixant tristement ses regards vers une échappée de la rivière au bout de la ruelle ; elle ne releva la tête que lorsqu'une voix d'homme lui dit doucement :

— Bonsoir, mademoiselle, n'avez-vous pas peur de prendre froid ? J'espère que votre châle est épais, car la rosée tombe, et ici, près de la rivière, il y a toujours du brouillard dans les soirées d'automne.

Celui qui parlait était Clément.

Margaret leva les yeux sur lui et un sourire pensif se joua sur sa figure. C'était quelque chose pour elle d'entendre résonner à ses oreilles cette voix mâle et sonore où respirait la bonté. Le monde avait été si vide pour elle depuis la mort de son père ; elle avait été si complètement abandonnée depuis son triste voyage à Winchester et sa visite inutile à Portland Place ! Car depuis cette époque elle avait fui le monde, abîmée dans son chagrin et séparée de l'humanité par la nature exceptionnelle de ses souffrances. C'était quelque chose pour cette pauvre jeune fille d'entendre de bonnes paroles, aussi les larmes retenues jusqu'alors vinrent-elles obscurcir ses yeux.

Depuis le soir où elle avait essayé de se faire recevoir dans la maison de Dunbar, elle n'avait parlé de son chagrin à aucune créature vivante. Elle était toujours connue dans le voisinage sous le nom de Margaret Wentworth. Elle avait pris des vêtements de deuil très-simples, et elle avait annoncé à ses voisins la mort de son père, mais elle ne leur avait pas dit de quelle manière il était mort. Elle n'avait confié son secret ni à des amis ni à des conseillers, elle avait porté seule son lourd fardeau. Ce fut à cause de cela que la voix amicale de Clément produisit en elle une émotion inaccoutumée. La malheureuse jeune fille se souvint de cette soirée où elle avait appris la nouvelle du meurtre, et la sympathie que Clément Austin lui avait témoignée en cette occasion lui revint à l'esprit.

— Ma mère a été très-inquiète de vous, mademoiselle, — dit Clément. — Elle a remarqué un grand changement en vous depuis un mois environ. Ce n'est pas que vous ne soyez toujours pleine de bonté pour ma petite nièce qui fait, grâce à vos soins, de remarquables progrès. Mais ma mère n'est pas indifférente à ce qui vous touche, et elle et moi nous avons aperçu ce changement. Je crains que vous ne soyez très-malheureuse, et tenez, mademoiselle, vous ne savez pas ce que je donnerais pour vous être utile dans un moment d'ennui et de malheur. Vous avez paru bien agitée par la nouvelle de cet affreux assassinat de Winchester. J'ai constamment pensé à cela depuis cette soirée, et l'idée m'est venue que vous étiez de manière ou d'autre intéressée à cet événement. Et plus encore, qu'il pourrait se faire que vous connussiez ce Wilmot et que vous fussiez à même de fournir quelques renseignements sur ses antécédents et mettre la police sur les traces de l'assassin. Petit à petit cette idée s'est glissée dans mon esprit et ce soir je me suis décidé à venir vous demander en propres termes si vous avez jamais connu ce malheureux homme.

Tout d'abord Margaret ne répondit que par des sanglots étouffés, mais le calme lui revint ensuite, et elle dit à voix basse :

— Oui, vos suppositions sont justes, monsieur Austin, je connaissais ce malheureux homme. Je vous raconterai tout, mais pas ici, — ajouta-t-elle en jetant un regard en arrière sur les fenêtres du cottage où brillait de la lumière, — mes voisins sont des gens curieux, et je ne veux pas qu'on entende ce que j'ai à vous dire.

Elle serra son châle autour d'elle et sortit du petit jardin. Elle marcha à côté de Clément dans le sentier qui menait à la rivière

et qui était désert à pareille heure.

Là elle lui raconta son histoire. Elle imposa silence à toute émotion violente, et ce fut en quelques mots très-simples qu'elle fit le récit de sa vie.

— Joseph Wilmot était mon père, — dit-elle. — Peut-être n'était-il pas ce que le monde appelle un bon père, mais je sais qu'il m'aimait et qu'il m'était bien cher. Ma mère était la fille d'un gentleman, capitaine de la Marine royale, qui se nommait Talbot. Elle fit la rencontre de mon père dans la maison d'une dame chez qui elle prenait des leçons de musique. Elle ne sut pas qui il était ou ce qu'il était. Elle sut seulement qu'il se nommait James Wentworth, mais comme il l'aimait elle lui rendit amour pour amour. Elle était très-jeune, presque une enfant encore, à peine sortie du pensionnat, et elle épousa mon pauvre père malgré les conseils de ses amis. Elle se sauva de la maison paternelle un beau matin, fut mariée secrètement dans une petite église perdue de la Cité, puis retourna chez elle avec mon père pour confesser ce qu'elle avait fait. Son père ne lui pardonna jamais ce mariage secret. Il jura qu'il ne la reverrait plus à partir de ce jour, et il tint parole. Il ne la revit que lorsqu'elle fut morte et déposée dans son cercueil. À la mort de ma mère, le cœur du capitaine Talbot fut touché ; il parut pour la première fois à la maison de mon père, et offrit de m'emmener avec lui pour me faire élever avec ses plus jeunes enfants. Mais mon père se refusa à cette demande. Il regrettait amèrement ma pauvre mère, bien que j'aie entendu dire que sa conduite envers elle n'avait pas toujours été exempte de blâme. Mais je me souviens à peine de cette triste époque. Depuis ce moment notre existence devint errante et malheureuse. Parfois nous étions pendant un certain temps un peu plus à notre

aise. Mon père trouvait un emploi, travaillait avec ardeur, et nous vivions parmi des gens respectables. Mais bientôt, trop tôt hélas ! tout nouvel espoir d'une existence honnête lui était ravi. Ses patrons entendaient dire quelque chose sur son passé. Ce quelque chose n'était rien de positif et manquait peut-être de preuves, mais cela suffisait. Mon père n'était pas un homme en qui l'on pût avoir confiance. Il promettait de bien faire et jusqu'alors il n'y avait pas à se plaindre de lui, mais on courait un certain risque en l'employant. Mon père ne rencontra jamais un bon chrétien qui voulût courir ce risque dans l'espoir de sauver une âme, il ne rencontra jamais personne d'assez généreux pour tendre la main au réprouvé et lui dire : Je sais que vous avez mal agi dans le passé, je sais que votre réputation est flétrie, mais j'oublie tout, et je veux vous aider à racheter la faute commise. Si mon père eût trouvé un ami pareil, un bienfaiteur de ce genre, il eût vécu bien différemment.

Margaret raconta ensuite le résumé de sa dernière conversation avec son père. Elle dit à Clément ce que celui-ci lui avait confié au sujet de Dunbar, et elle lui montra la lettre adressée à l'île de Norfolk, cette lettre dans laquelle le vieux commis faisait allusion à l'empire que pourrait avoir son frère sur son ancien maître. Elle apprit aussi à Austin comment Dunbar avait refusé de la voir à Winchester et à Portland Place, et lui détailla le contenu du billet par lequel le banquier avait essayé d'acheter son silence.

— Depuis cette époque, — ajouta-t-elle, — j'ai reçu deux envois anonymes, deux enveloppes contenant des bank-notes de cent livres, avec ces mots écrits en travers de l'enveloppe : « De la part d'un ami véritable. » J'ai renvoyé ces billets, car j'avais deviné

d'où ils venaient. Je les ai renvoyés à l'adresse de M. Henry Dunbar, au bureau de Saint-Gundolph Lane.

Clément écouta avec une figure très-grave. Tout ceci semblait indiquer que Dunbar était coupable. Jusqu'à présent aucune preuve n'avait fait retomber les soupçons sur une autre personne, quoique la police eût été infatigable dans ses recherches.

Austin garda le silence pendant quelques minutes, puis il dit tranquillement :

— Je suis très-content que vous ayez eu confiance en moi, mademoiselle, et croyez bien que vous me trouverez toujours prêt à vous venir en aide chaque fois que mes services pourront vous être de quelque utilité. Si vous voulez venir prendre le thé avec ma mère demain soir à huit heures, je serai à la maison et nous causerons de tout ceci sérieusement. Ma mère est une femme pleine d'expérience, et je sais qu'elle vous aime. Vous avez confiance en elle, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien volontiers, et de tout mon cœur.

— Vous verrez qu'elle sera pour vous une amie sincère.

Ils étaient alors de retour auprès de la porte du petit jardin. Clément tendit la main à la jeune fille,

— Bonne nuit, mademoiselle Wilmot.

— Bonne nuit.

Margaret ouvrit la porte et entra dans le jardin. Austin prit lentement le chemin de sa demeure en passant devant de jolis cottages cachés au fond des jardins du faubourg et de prétentieuses villas avec des tours à campanile et des porches go-

thiques. Les fenêtres éclairées étincelaient dans l'obscurité ; çà et là le bruit d'un piano se faisait entendre, ou bien la voix d'une jeune fille qui chantait dans l'air calme du soir.

La vue de ces maisons, ou régnaient le bien-être et la gaieté, fit faire au caissier de tristes réflexions sur le sort de la jeune fille qu'il venait de quitter.

— Pauvre enfant désolée, — se dit-il, pauvre jeune fille orpheline et solitaire !...

Mais il se préoccupa surtout de ce qu'il avait appris sur Dunbar, et les preuves qui inculpaient le riche banquier grandissaient en importance à mesure qu'il les approfondissait. Ce n'était pas un fait isolé qui accusait le millionnaire, mais bien un grand nombre de circonstances.

Le secret possédé par Wilmot et qu'il avait sans doute voulu exploiter, l'agitation de Dunbar dans la cathédrale, son refus de recevoir la fille de l'homme assassiné, sa tentative de corruption à prix d'argent : voilà quels étaient les faits culminants ; et lorsque Clément arriva chez lui, il en était arrivé, comme Margaret et comme Lovell, à soupçonner le millionnaire.

Il y avait donc maintenant trois personnes qui croyaient que Dunbar était l'assassin de son ancien valet.

19

Arthur rendit souvent visite à Maudesley Abbey. Dunbar lui fit bon accueil, et le jeune homme n'eut pas la force de résister à la

tentation. Il courut à sa perte comme l'imprudent papillon du soir courut à la flamme qui va lui brûler les ailes. Il venait à Maudesley, il voyait Laura et passait des heures entières en sa compagnie, car sa présence était toujours agréable à l'impétueuse jeune fille. Pour elle, il semblait être réellement ce qu'il avait promis qu'il serait, un frère, bon, dévoué, affectueux, mais rien de plus. Il était cher à Laura par le souvenir de leur heureuse enfance. Elle était reconnaissante envers lui et elle l'aimait, mais seulement de cet amour qu'elle aurait voué à un frère. Les sentiments plus sérieux qui pouvaient être cachés sous sa gaieté et ses franches allures dormaient encore au fond de son cœur.

Chaque jour, le jeune homme vint donc s'incliner devant la déesse de sa vie, et il fut heureux, fatalement heureux auprès d'elle. Il oublia tout, excepté le séduisant visage qui lui souriait ; il oublia même les doutes terribles qui l'avaient assiégé à propos du meurtre de Winchester.

Peut-être n'aurait-il pu que difficilement oublier les soupçons qui étaient entrés dans son esprit après la première entrevue entre le banquier et sa fille, s'il avait vu souvent Dunbar. Mais le maître de Maudesley Abbey ne se montra que fort peu. Le riche banquier prit possession des appartements qui avaient été préparés pour lui, et il n'en sortit que pour se promener seul dans les allées ombreuses du parc ou pour monter la magnifique bête qu'il avait choisie parmi les chevaux achetés par Percival Dunbar.

Ce cheval était un animal de toute beauté ; il était le produit d'un pur sang, mais sa charpente était plus forte et plus grande que celle d'une bête de race. Sa robe baie brune brillait comme du satin et ne contenait pas un seul poil blanc. Il avait le nez petit, les yeux grands, les oreilles et le cou longs. Il réunissait en lui

toutes les qualités que l'Arabe prise si fort dans son coursier favori.

Dunbar devint singulièrement attaché à cet animal. Il fit construire exprès pour lui une grande stalle dans un jardin particulier touchant à son cabinet de toilette, qui, ainsi que le reste de ses appartements, était situé au rez-de-chaussée. Au-dessus de cette stalle se trouvait la chambre du groom de Dunbar, de sorte que homme et cheval étaient sous la main du banquier à toute heure du jour et de la nuit.

Dunbar montait à cheval généralement le matin de bonne heure ou vers le crépuscule après son dîner. C'était un homme fier et insociable. Quand la petite noblesse du comté vint lui souhaiter la bienvenue en Angleterre, il reçut ses visiteurs et les remercia de leur courtoisie. Mais il y avait dans ses manières quelque chose qui éloignait l'amitié au lieu de l'attirer. Il donna un grand dîner quelque temps après son arrivée à Maudesley ; mais quand les invitations plurent sur lui de toutes parts, il les refusa les unes après les autres en alléguant pour prétexte sa santé, cruellement éprouvée, disait-il, par son long séjour à Calcutta.

Et pourtant, il avait l'extérieur d'un homme vigoureux. Grand, large de poitrine, robuste, il était difficile de découvrir chez Dunbar un des signes habituels de la mauvaise santé. Il était très-pâle, et cette pâleur constante était le seul symptôme de la maladie dont il était atteint.

Il se levait de grand matin, montait son cheval favori, Dragon, pendant plusieurs heures, puis il déjeunait. Après déjeuner, il s'asseyait dans son somptueux cabinet de travail, et y passait sa journée tantôt à lire ou à écrire, et tantôt à réfléchir en silence, en

contemplant les cendres rouges du foyer. À six heures, il dînait sans sortir de ses appartements, car il n'était pas assez bien, disait-il, pour dîner avec sa fille, et il veillait très-tard dans la soirée, non sans boire beaucoup, comme le bruit en courait à l'office parmi les domestiques.

On le respectait et on le craignait dans sa maison, mais il n'était pas aimé. Ses manières taciturnes et réservées avaient une triste influence sur les serviteurs qui l'approchaient, et on le comparait, à son désavantage, à Percival Dunbar, son prédécesseur, qui avait été un maître cordial ayant toujours une bonne parole pour ceux qui le servaient, depuis l'imposante femme de charge en robe de soie jusqu'au dernier garçon d'écurie.

Non, le nouveau maître du château n'était pas aimé. Il vivait à l'écart et seul. Tout d'abord, sa fille avait voulu l'arracher de sa solitude et avait déployé toutes ses grâces et ses mignardises pour l'attirer hors de chez lui ; mais elle s'aperçut que tous ses efforts étaient non-seulement inutiles, mais encore désagréables à son père, et peu à peu le bruit de ses pas légers cessa de se faire entendre dans l'aile solitaire de la maison où s'enfermait Dunbar.

Maudesley Abbey était une grande et vieille construction irrégulière qui avait été bâtie et agrandie sous cinq ou six règnes différents. La partie la plus ancienne du bâtiment était précisément cette aile nord que Dunbar avait choisie pour lui. Là, l'architecture datait de l'ère des Plantagenets ; les murs en pierre étaient épais et massifs, les fenêtres longues et étroites, et les armoiries des premiers bienfaiteurs du monastère étaient gravées çà et là sur les vitraux richement coloriés. Une tapisserie fanée à personnages couvrait les murs ; le plafond à rinceaux était en chêne devenu noir avec le temps. Les fenêtres de la chambre à coucher de

Dunbar ouvraient sur la cour de l'ancien cloître, où des moines encapuchonnés s'étaient jadis promenés à l'ombre des grands arbres. Au centre de cette cour quadrangulaire se trouvait un jardin, où les grandes roses trémières et les dahlias à la tige élancée se balançaient au soleil d'automne. C'était dans cette cour cloîtrée que Dunbar avait fait construire la stalle de son cheval favori.

L'aile sud de Maudesley Abbey était d'une époque beaucoup plus moderne. Les fenêtres et les cheminées, dans cette partie de la maison, étaient du style Tudor ; les lambris de chêne poli y étaient magnifiques, et les pièces de moindre dimension que les salons à tapisseries qu'occupait le banquier. L'élégant ameublement moderne contrastait agréablement avec les châssis à fiches du règne d'Élisabeth et les cheminées en chêne sculpté. Tout ce qu'une fortune illimitée peut faire pour embellir une maison avait été fait pour l'aile sud par Percival, et un succès complet avait été le résultat de ses efforts. Le grand-père avait pris plaisir à orner les appartements occupés par sa jeune compagne, et Laura Dunbar avait marché sur des tapis de velours et dormi sous des rideaux de satin depuis qu'elle avait été confiée aux soins du vieillard.

Elle était habituée au luxe et à l'élégance, et accoutumée à voir autour d'elle tout ce qui est raffiné et beau. Mais elle possédait cette inépuisable faculté de jouissance qui est peut-être l'un des plus beaux attributs d'une nature jeune et fraîche, et elle ne s'était jamais dégoûtée de la charmante demeure arrangée et ornée pour elle.

Laura était une enfant gâtée de la fortune, mais il y a des natures qui ne peuvent que très-difficilement être gâtées, et je crois

que la sienne devait être du nombre.

Elle ne connaissait pas l'ennui des heures qui s'écoulent. Pour elle, le monde était un paradis de beauté. Qu'on se souvienne qu'elle n'avait jamais vu la misère réelle ; qu'elle n'avait jamais éprouvé ce maladif sentiment de désespoir qui gagne les plus endurcis d'entre nous, quand nous découvrons jusqu'à quel point la misère sans espoir règne, a régné et régnera à tout jamais sur cette terre. Elle avait vu des cottages envahis par la maladie, des enfants orphelins et des veuves désolées dans ses pèlerinages aux maisons des pauvres, mais elle avait toujours pu venir en aide à ces affligés et les consoler plus ou moins.

C'est la vue du malheur que nous sommes impuissants à soulager qui fait à notre cœur une vraie blessure, et qui pour quelque temps nous fait prendre en dégoût cet univers, où l'existence ne peut avoir son cours sans de semblables misères.

Pour Laura, le monde était encore entièrement beau, car les sombres secrets de la vie ne lui avaient pas été révélés.

Une seule fois, l'affliction l'avait approchée, et, en cette occasion, elle avait revêtu une forme calme et solennelle. Ç'avait été à l'époque de la mort de son grand-père arrivé à un âge avancé et qui avait terminé une vie heureuse et douce dans les bras de sa petite-fille bien-aimée.

Peut-être son premier chagrin réel lui vint-il de l'amère déception qui suivit le retour de son père en Angleterre. Dieu sait avec quelle tendresse la jeune fille avait soupiré après le moment où elle reverrait Dunbar !... Ils avaient été séparés pendant la meilleure partie de sa courte existence, mais qu'importait la séparation ! Il la chérirait d'autant plus que la séparation avait été

plus longue. Elle se proposait d'être pour son père ce qu'elle avait été pour son grand-père, une compagne aimante, un ange consolateur.

Mais ce rêve ne se réaliserait jamais ; son père repoussait son affection, les preuves étaient là, claires et incontestables. Il avait fui sa présence dès le début, et elle avait maintenant pris l'habitude de le fuir à son tour. Elle s'entretint avec Arthur de cette douleur inattendue.

— De toutes les pensées qui m'étaient venues à l'idée, Arthur, celle-ci était la seule à laquelle je ne m'étais pas arrêtée, — dit-elle à voix basse et d'un air pensif un soir qu'ils étaient tous deux dans la profonde embrasure d'une fenêtre à regarder la vaste pelouse, où l'ombre des cèdres se projetait en taches noires sur l'herbe argentée par la lune ; — j'avais pensé que mon père pouvait tomber malade en voyage et mourir, et que le navire pour le salut duquel je priais nuit et jour, ne m'apporterait peut-être que les restes sacrés du mort. J'ai eu cette pensée, Arthur, et il m'est arrivé de rester éveillée toute la nuit en proie à cette torture, au point que mon esprit se représentait ce sombre tableau, et que je voyais mon père dans sa petite cabine sur le vaisseau, étendu sans forces sur un lit étroit, et n'ayant autour de lui que des étrangers pour le consoler à sa dernière heure. Je ne puis vous dire toutes les craintes qui sont venues m'assaillir, mais jamais, jamais je n'aurais pensé qu'il ne m'aimerait pas. J'ai même songé parfois qu'il était bien possible qu'il ne ressemblât pas à mon grand-père, et qu'il fût un peu méchant de temps en temps quand je l'aurais ennuyé ou chagriné, mais je me figurais que son cœur serait à moi quand même, et que dans ses moments les plus terribles il m'aimerait tendrement en souvenir de ma mère.

La voix lui manqua et elle sanglota tout haut ; mais le jeune homme, debout à côté d'elle, n'eut aucune parole de consolation à lui faire entendre. Les plaintes de la jeune fille réveillèrent ce vieux soupçon qui avait sommeillé en lui depuis quelque temps, cette crainte horrible que Dunbar ne fût coupable de l'assassinat de son ancien valet.

Le jeune avoué était pourtant forcé de dire quelque chose.

Il eût été trop cruel de rester à côté de cette jeune fille qui sanglotait, et de ne pas essayer de la consoler.

— Laura !... chère Laura !... — dit-il, — ceci est de l'enfantillage, croyez-moi. Il vous faut prendre patience et avoir confiance en l'avenir. Comment votre père pourra-t-il faire autrement que de vous aimer quand il aura appris à vous connaître ? Vous avez peut-être trop exigé de lui. Rappelez-vous que les personnes qui ont longtemps vécu aux Indes sont sujettes à avoir des manières froides et languissantes. Lorsque M. Dunbar vous aura vue plus souvent et vous connaîtra mieux, lorsqu'il sera habitué à votre compagnie...

— Ceci n'arrivera jamais, — répondit Laura avec impétuosité. — Comment pourra-t-il mieux me connaître, puisqu'il m'évite avec tant de soin ? Il s'écoule parfois des journées entières sans que je le voie. Alors, je fais appel à tout mon courage et je pénètre dans ses tristes appartements. Il me reçoit gracieusement et me traite avec beaucoup de politesse. De la politesse ! à moi qui soupire après son affection. Je reste ensuite quelques instants pour m'informer de sa santé, et je tâche d'être à mon aise en sa présence ; mais il y a toujours dans ses manières une impatience nerveuse qui me dit très-clairement que je ne suis pas la bienve-

nue auprès de lui, et je finis par m'éloigner le cœur brisé ! Je me rappelle maintenant combien les lettres qu'il m'écrivait de l'Inde me paraissaient courtes et froides ; il avait toujours, pour s'excuser, quelque affaire pressante ; mais il finissait rarement sa lettre sans me dire qu'il songeait avec joie au moment où nous nous reverrions. C'était bien cruel à lui de me tromper ainsi.

Arthur n'était pas un habile consolateur. Dès la première entrevue, il avait vainement essayé d'aimer Dunbar. Depuis cette étrange scène dans Portland Place, il avait soupçonné le banquier d'un lâche assassinat, du crime le plus horrible entre tous ; car il enlève à jamais à l'homme qui l'a commis la sympathie de ses semblables, et lui imprime au front le sceau d'une malédiction qui éloigne à jamais la pitié humaine. Ah ! il faut que la bonté et la miséricorde de Dieu soient illimitées, puisqu'il sait prendre en pitié ceux que l'homme, cette créature pécheresse, repousse impitoyablement !

20

Jocelyn's Rock était à dix milles de Maiidesley Abbey. et à un mille seulement de la ville de Shorncliffe. C'était une résidence superbe qu'avait toujours habitée la même famille depuis l'époque des Plantagenets.

La maison était perchée sur une falaise au-dessous de laquelle une cascade bondissait de roc en roc et se jetait dans un courant rapide que formait un bras de l'Avon. Cette cascade était à quarante pieds au-dessous du plateau sur lequel se dressait le château.

La maison n'était pas très-grande, car la partie la plus vieille était tombée en ruine depuis longtemps, et les tours effondrées, ainsi que les murs écroulés, avaient été enlevées ; mais c'était néanmoins une noble résidence.

Une tour octogone crénelée se dressait encore aussi ferme qu'à l'époque où, sous les premiers Plantagenets, des soldats rebelles avaient essayé la force de leur bélier sur les murs massifs. La maison était entièrement construite en pierre et le porche gothique était aussi vaste que celui d'une église. À l'intérieur tout était splendeur, mais cette splendeur était bien différente de la moderne élégance qui régnait dans les appartements de Maudesley Abbey.

À Jocelyn's Rock, le sceau de l'âge était imprimé sur chaque décor, sur chaque ornement. Des casques sans cimiers entamés par le cimeterre des rois maures, des chanfreins aigus qui avaient été portés par les barbes ardents des hautains croisés anglais, des armures damasquinées de Milan, étaient accrochés aux lambris noircis du vestibule sombre ; des haquebutes écossaises, des arquebuses primitives qui avaient servi sur le champ de bataille de Bosworth, des boucliers et des glaives de bronze de l'âge homérique, des javelines, des arcs, des lances à pointe d'acier, et des épées à deux mains étaient rangés symétriquement sur les sombres panneaux. Plus loin étaient accrochés les andouillers d'un daim géant et la peau d'un renard, qui venaient témoigner des prouesses des chasseurs disparus de la maison de Jocelyn.

C'était une vieille et noble maison. Des princes du sang royal s'étaient assis dans les lourds fauteuils en chêne sculpté. Une reine avait dormi dans le lit de parade que renfermait la chambre à tenture de satin bleu. De loyaux Jocelyn, combattant pour leur

roi contre des têtes rondes de basse extraction, s'étaient cachés dans les vastes cheminées, ou avaient évité la mort en fuyant par les passages secrets derrière la tapisserie. Il y avait de vieux tableaux et des coupes antiques ciselées que des Jocelyn des siècles passés avaient trouvés et achetés dans le pays des Médicis. Il y avait des babioles coûteuses en fragile porcelaine de Sèvres qu'un des comtes de la famille avait reçues des mains de la charmante Pompadour elle-même. Il y avait de la vaisselle d'or qu'un roi avait donnée à son jeune et fier favori, à cette époque de la féodalité où les favoris étaient puissants en Angleterre. Il existait à peine dans la maison un objet de quelque valeur sans une histoire particulière qui s'y rattachât, histoire proclamant bien haut l'honneur et la gloire de l'ancienne maison des Jocelyn.

Cette splendide demeure, rendue presque sacrée par des souvenirs légendaires et des hauts faits historiques, était maintenant la propriété d'un certain sir Philip Jocelyn, jeune et élégant baronnet, doué d'un joli visage, de jolis yeux francs et hardis qui avaient presque toujours une expression souriante, et d'une carrure puissante. C'était en outre un chasseur émérite, un cavalier consommé et infatigable, et un peintre amateur très-tolérable.

Sir Philip n'était pas ce qu'on appelle un homme transcendant. Il s'intéressait plus volontiers à un steeple-chase qu'à une brochure sur l'économie politique, fût-elle signée Stuart Mill. Il estimait que John Scott est un homme plus remarquable que Mac Culloch, et à son avis Manton l'armurier ne le cédait qu'au docteur Jenner comme bienfaiteur de l'humanité. Il préférait les œuvres de feu M. Apperley à la dernière idylle du lauréat ; et il était très-facilement déconcerté dans une petite conversation quand à dîner il se trouvait avoir une femme pour voisine, et

alors il était « profondément, sombrement et magnifiquement interloqué. » Malgré cela notre jeune baronnet n'était pas un niais, en dépit de ses propensions de sportsman. De temps immémorial, les Jocelyn étaient passés maîtres en fait d'équitation et avaient inventé la précision du tir le jour de la découverte des armes à feu. Sir Philip était un chasseur, mais il ne chassait pas jusque dans ses rêves, et il eût préféré de beaucoup sa femme à son cheval. Jusqu'alors il n'avait que peu ou point songé à la future lady Jocelyn. Il avait une idée vague qu'il se marierait quelque jour, ainsi que les autres Jocelyn, et qu'il vivrait heureux avec sa femme comme ses ancêtres avaient vécu avec les leurs, à l'exception d'un certain Hildebrand Jocelyn qui, à une période reculée du moyen âge, avait, à ce que disait la légende, jeté sa légitime épouse par la fenêtre dans la cascade, et cela sous un prétexte futile. L'histoire ajoutait que ce même Hildebrand s'était creusé une caverne dans le flanc de la colline sans autre outil que ses ongles qu'il avait laissés croître depuis la mort de l'infortunée châtelaine. On disait aussi qu'à une certaine époque de l'année le vêtement blanc de la victime se voyait la huit flottant sur les eaux du torrent ; mais comme, à l'exception d'une femme visionnaire, personne à Jocelyn n'avait vu le fantôme, les habitants du château s'étaient si peu préoccupés de la légende, que la date de l'anniversaire avait fini par être oubliée.

Sir Philip pensait qu'il se marierait un jour ou l'autre, mais, en attendant, il ne S'occupait que fort peu des jolies filles des hobereaux du voisinage qu'il rencontrait aux courses, aux tirs à l'arc, aux expositions d'horticulture, aux banquets et aux bals qui se donnaient dans le vieil hôtel-de-ville de Shorncliffe. Il était heureux, et comme il contemplait le monde du balcon de son salon d'où il ne voyait que son propre domaine, soigneusement enclos

de haies, il pensait que les lamentations sur l'amertume de l'existence et la corruption de ce bas monde étaient folles, et qu'en somme, la terre était un lieu charmant, dont un homme sain d'esprit avait bien peu de motifs de se plaindre. Il s'était fait construire un atelier à Jocelyn, et il y passait de longues heures, sifflant des airs de chasse et couvrant ses toiles de scènes agrestes, de cavaliers arabes, de types d'enfants italiens, de toutes sortes d'objets plaisants que protégeaient des ciels d'un azur idéal, entrecoupés des bandes pourpres et orangées des couchers de soleil. Sir Philip n'était pas un grand peintre, et n'avait en réalité aucun élément de grandeur en lui, mais il entendait la peinture comme l'équitation, ses sujets étaient brillants et joyeux, et ses tableaux étaient de ceux dont les bonnes gens disent : « C'est gentil. »

Il était très-gai et peut-être était-ce là son plus grand charme. C'était un homme chez lequel nulle mode, nul engouement, nulle fréquentation ne pouvait engendrer ces airs blasés affectés par la jeunesse moderne. Dansait-il ? Sans doute, et il aimait la danse à la folie. Chantait-il ? À dire vrai, il faisait de son mieux. Il possédait une voix de basse puissante qu'il déployait souvent dans ces parties de canots après un dîner à Star and Garter, à cette heure du crépuscule où la Tamise, ombragée de saules, se transforme en lac méridional, et où les avirons tombent en cadence en marquant le rhythme d'une vague mélodie. Avait-il beaucoup voyagé ? Oui, et il raffolait du continent. Il adorait les bonnes vieilles auberges incommodes, les maîtres d'hôtel tortionnaires, et les commissionnaires insatiables. Ah ! les commissionnaires ! Et les trains omnibus, lourds et pesants avec leur conducteur imbécile qui marmotte un patois inintelligible, et l'éternel voyageur qui a toujours perdu son bagage ! Quelles délices ! Et les char-

mantes petites paysannes, avec leurs coiffes blanches si divinement jolies, vues de loin sous un ciel d'azur sombre, si charmantes, dessinées au pastel sur du papier teinté, mais de si grands miracles de laideur quand vous les voyez de près ! Et les diligences où l'on est si bien cahoté et dont les chevaux sont attelés avec de vieilles cordes, déguisées sous le nom pompeux de harnais ; et les vins exécrables, et la poussière, et les cathédrales, et les mendiants, et le trente-et-quarante ! Sir Philip parlait de l'univers comme un jeune mari parle de sa femme : il ne se fatiguait pas de sa beauté et ne voyait pas ses défauts.

Les pauvres du voisinage de Jocelyn's Rock adoraient le maître du sol. Les pauvres aiment les gens heureux quand le bonheur de ceux-ci n'est pas insolent. Philip était riche, et il dépensait royalement sa fortune ; il était heureux, et il partageait aussi volontiers son bonheur que sa fortune. Il lui arrivait souvent de distribuer une caisse de cigares de Manille à des invalides alités et d'emporter une bouteille de vieux madère dans la poche de son habit de chasse pour en faire présent à quelque bonne mère de famille affligée d'un enfant malade. Il passait des heures à raconter à un laboureur les usages étranges des fermiers du continent, et il était le parrain (par procuration) de tous les marmots blonds, à dix milles à la ronde. Le vice et la débauche étaient étrangers à cette calme existence. Pas la moindre paysanne n'avait maudit son nom en allant se noyer dans quelque ruisseau perdu. On l'aimait, et il était digne de cet amour et du respect qu'on lui portait. Il n'avait pas remporté de couronnes universitaires à Oxford, mais les dignitaires les plus empesés ne pouvaient s'empêcher de sourire en parlant de lui et en se rappelant les folies d'enfant qui s'associaient à son nom. Il avait fait une rente viagère à un vieux domestique impotent, et ses fournisseurs

rendaient témoignage de ses habitudes loyales et généreuses. Je ne sache pas que de sa vie Philip ait causé une douleur ou un chagrin à un être humain, à l'exception de son héritier légitime qui aurait pu voir de mauvais œil l'aspect vigoureux du jeune homme, ce qui rendait bien insignifiantes les chances de son successeur.

Cet héritier eût grincé des dents dans un accès de rage impuissante s'il eût pu connaître la crise qui survint quelque temps après le retour de Dunbar de l'Inde : cette crise fréquente chez les jeunes gens qui n'y prennent pas garde, mais qui n'en est pas moins solennelle et terrible.

Le maître de Jocelyn's Rock devint amoureux. Toute la poésie de sa nature, tous ses sentiments les meilleurs, tous les attributs les plus purs de sa nature imparfaite se concentrèrent en une passion. Philip Jocelyn devint amoureux. Le puissant magicien agita sa baguette, et tout l'univers se transforma en un pays féerique, un délicieux paradis, un Éden moderne tout rayonnant de l'éclat que répandait la figure d'une femme. J'hésite presque à redire cette vieille, vieille histoire : l'histoire éternelle de l'amour à première vue.

C'est chose très-belle que cet amour soudain, qui naît d'un regard jeté sur la merveilleuse figure qui a été créée pour nous fasciner ; mais je doute fort, en somme, que ce ne soit pas une des formes les plus viles de la grande passion. L'amour qui commence avec l'estime, qui grandit lentement à mesure que nous connaissons la personne aimée, est à coup sûr le type le plus saint et le plus pur de l'affection.

Cet amour dont nous observons rarement le développement jette de plus profondes racines et devient un arbre plus fort que cette plante qui pousse spontanément et qui se nomme l'amour à première vue. Il manque peut-être à l'arbre les brillantes couleurs de la fleur exotique, mais ses racines enlacent plus étroitement le cœur.

L'homme qui devient amoureux à première vue, l'est généralement de deux beaux yeux bleu tendre et d'un nez au profil grec délicat. L'homme qui aime la femme qu'il a étudiée et appréciée, l'aime parce qu'il la croit la plus pure et la plus sincère de son sexe.

Pour celui-là, l'amour c'est la foi. Le cœur qui aime ne peut douter de la femme qu'il adore, car il l'adore parce qu'il la croit au-dessus du doute. L'amour d'Othello fut sans doute un amour à première vue. Il aima Desdémone parce qu'elle était jolie et qu'elle le regardait avec une douce compassion de jeune fille peinte sur sa figure pendant qu'il lui racontait ses prolixes histoires, sans doute avec toutes les licences que se permet un voyageur, dans le salon de Brabantio.

Le général à face noire aima la jeune Vénitienne parce qu'elle attira son admiration, et non parce qu'il la connaissait. Aussi, plus tard, fut-il tout prêt, par suite de quelques viles insinuations d'un scélérat, à croire que cette douce et compatissante jeune fille était la plus basse et la plus perverse des femmes.

Hamlet n'eût pas agi de la sorte si la destinée lui avait permis d'épouser la femme qu'il aimait. On peut être sûr que le prince danois avait observé de près Ophélia, qu'il connaissait à fond le bon et le mauvais côté du caractère de cette infortunée, et qu'il

lui avait parfois tendu des pièges en causant avec elle, pour voir si elle n'avait pas hérité de son père, Polonius, d'un peu de cette fausseté qui était le trait distinctif du courtisan à l'échine flexible. Le prince de Danemark eût peut-être été un mari un peu nerveux et inquiet, mais il n'aurait jamais eu recours à l'oreiller mortel, à l'instigation d'un misérable coquin.

Malheureusement, il est des femmes qui préfèrent l'Othello passionné et terrible au métaphysique et sentimental Hamlet. Les folles créatures se laissent entraîner par le bruit et les paroles, et accordent le plus de confiance à celui qui crie le plus haut.

Philip et Laura se rencontrèrent à un dîner que le millionnaire offrit à ses amis pour célébrer son retour. Ils se rencontrèrent de nouveau au bal, où Laura valsa avec Philip. Le jeune homme avait appris à valser de l'autre côté des Alpes, et M Dunbar le préférait à ses autres danseurs. Ils se revirent à une fête champêtre. Une bohémienne à l'air fatal leur dit la bonne aventure. Laura rougit beaucoup, et fournit à Philip une excellente occasion d'admirer l'effet de cils noirs, longs et soyeux qui voilent des yeux bleu d'outre-mer. Ils se revirent sans cesse, tantôt aux courses, tantôt dans un banquet où Laura figurait, grâce à quelque complaisante duègne, et le baronnet devint amoureux de la séduisante fille du banquier.

Il l'aima avec ardeur et dévouement à sa manière d'homme à tête folle. Il était un vrai Jocelyn : impétueux, bouillant, hardi ; et à partir du jour où avait eu lieu le dîner à Maudesley Abbey, il ne rêva plus que de Laura. Dès ce moment, il hanta les environs du château. Il y avait à travers le parc un petit sentier où pouvait passer un homme à cheval, et ce sentier conduisait à un petit vil-

lage nommé Lisford. Si ce village primitif du comté de Warwick eût été l'endroit le plus attrayant de la terre, sir Philip l'aurait à peine visité plus souvent qu'il ne faisait.

Dieu sait quel charme il trouvait dans la vieille rue irrégulière et obscure, et dans le marché aux pavés pointus qu'entouraient des portes de fer rouillées surmontées de l'écusson des Jocelyn. L'herbe croissait dans la paisible cour carrée, la tour de l'église était à moitié cachée par le lierre qui la recouvrait, et les toits en pignon des cottages commençaient à s'effondrer sur les bords, tant ils étaient vieux. L'endroit en lui-même n'était guère fait pour offrir une bien grande attraction au seigneur de Jocelyn's Rock, dans toute la vigueur de sa virilité ; et pourtant Philip s'y rendit trois fois par semaine en moyenne, à partir de l'époque qui suivit le dîner de Maudesley Abbey.

La grande route était le plus court chemin de Jocelyn's Rock à Lisford, mais Philip ne se souciait pas de prendre le plus court chemin. Il préférait suivre le charmant petit sentier à travers le parc de Maudesley, la délicieuse arcade gazonnée que formaient les branches entrelacées des vieux ormes, et où régnait une demi-obscurité que rompaient çà et là quelques rayons de soleil. Les bruyères légères tremblaient au souffle de la brise d'automne, l'odeur des pins parfumait l'air, et à travers les basses branches des arbres apparaissait de loin en loin un coin bleu des étangs à moitié dérobés au regard par les feuilles vertes des nénufars. Le calme solennel de ce bois rappelait la quiétude sacrée d'une église, et en passant par là sir Philip avait de grandes chances de rencontrer Laura.

Il la rencontra très-souvent, non pas seule, car Dora l'accompagnait parfois, et la fidèle Élisabeth était toujours avec elle pour

sauver les apparences et veiller de près sur les intérêts de sa jeune maîtresse. Mais malheureusement la fidèle Élisabeth était très-corpulente et un peu asthmatique, et quoique M Dunbar n'eût pu trouver de duègne plus dévouée, elle aurait certainement pu en avoir une plus ingambe. Puis il arriva que M Macmahon, ayant appris par plusieurs démonstrations pratiques la vérité du vieil adage qui dit quelle infériorité une réunion de trois personnes a sur une réunion de deux personnes, contracta l'habitude d'emporter des livres avec elle, et elle ne manquait jamais de s'asseoir et de lire à l'écart à l'ombre de quelque bosquet rapproché du château, tandis que Laura errait dans des régions du parc un peu plus sauvages.

Àl'ombre des ormes entrelacés, au milieu des bruyères qui se balançaient au vent, Laura et Philip se rencontrèrent très-souvent pendant la belle saison d'automne. Leurs rencontres, cela va sans dire, furent simplement accidentelles, comme elles le sont toujours en pareil cas, mais elles n'en furent pas moins agréables, quoiqu'elles n'eussent rien de certain.

Peut-être même furent-elles d'autant plus charmantes à cause de cette incertitude. Ils éprouvaient tous deux cette délicieuse fièvre de l'attente qui tient constamment en haleine deux cœurs jeunes et ardents. Les rougeurs soudaines de Laura doublaient sa beauté déjà merveilleuse. Philip tressaillait de joie et d'étonnement, et ses beaux yeux bleus étincelaient quand il entrevoyait sous les arbres la taille élégante et gracieuse de la jeune fille. Comme elle paraissait belle avec les plis de sa robe de soie traînant sur l'herbe couverte de rosée, et la brillante auréole que dessinaient autour de ses cheveux dorés les capricieux rayons du soleil ! Elle portait parfois un petit chapeau coquet à bords relevés

et orné d'une plume de paon, et parfois aussi un chapeau de paille à larges ailes et à rubans flottants et surmonté d'une touffe de fleurs des champs posées coquettement sur le côté. Elle avait toujours avec elle son chien Pluton, et portait généralement sous son bras un volume d'un nouveau roman. J'ai honte de confesser que cette jeune héritière était très-frivole et aimait mieux lire des romans que de cultiver son esprit en parcourant des ouvrages sérieux d'histoire ou en étudiant les sciences naturelles. Elle passait ses journées dans une heureuse paresse, lisant, dessinant, jouant du piano, chantant, et causant quelquefois gaiement, quelquefois sérieusement avec sa fidèle vieille nourrice et compagne, ou avec Dora ou avec Arthur Lovell, suivant les circonstances. Elle avait un joli pur-sang qui lui avait été donné par son grand-père, mais elle dépassait rarement le domaine dans ses promenades à cheval, car Dora ne montait pas, son éducation ayant été faite par une vieille tante de sa mère qui regardait l'équitation comme une science toute masculine. M Dunbar n'avait donc d'autre compagnon de course qu'un vieux groom à cheveux gris qui avait chevauché à la suite de Percival Dunbar pendant quarante ans environ.

Philip se rendait généralement à Lisford à cheval, mais lorsqu'il lui arrivait, ce qui était fréquent, de rencontrer M Dunbar et sa compagne se promenant sous les vieux ormes, il avait coutume de mettre pied à terre et de marcher à côté de Laura en tenant son cheval par la bride. Parfois il trouvait les deux jeunes filles assises sur un petit pliant au pied de l'un des arbres et dessinant des effets de lumière et d'ombre dans les fourrés autour d'elles. En pareilles occasions, le baronnet attachait son cheval à une branche basse du premier orme venu, et se postant à côté de M Dunbar il s'amusait à lui donner une leçon de perspective,

avec quelques remarques à l'adresse de M Macmahon qui dessinait bien mieux que sa sœur, ce que le jeune homme ne tarda pas à reconnaître, et qui n'avait en réalité besoin que de quelques conseils.

Par la suite, ces rencontres devinrent une véritable habitude. Des heures particulières furent fixées pour ces études artistiques, et Philip cessa complétement d'aller à Lisford. Il se contenta de passer presque toutes ses matinées sous les ormes de Maudesley. Il trouva que la fille du banquier était une élève très-intelligente, mais je crois que M Dunbar, eût-elle été moins intelligente, son maître de dessein eût été patient avec elle, et n'en aurait pas moins continué à se plaire sous les vieux ormes plus que partout ailleurs.

Quelles paroles peindront le plaisir égal qu'il y a à donner et à recevoir ces leçons, dans un art également chéri du maître et de l'élève, mais qui n'entrait que pour une bien faible partie dans le bonheur de ces rendez-vous agrestes ? Qui peindra le désespoir de Laura quand elle s'apercevait que l'ombre du château n'était pas sur le même plan que le château lui-même, et que la lointaine rangée des peupliers se complaisait à prendre une direction oblique en dépit de tous ses efforts ? Et le taillage des crayons, et la mie de pain réparatrice, et les morceaux de gomme égarés, et le délayage des couleurs pour l'aquarelle, et la palette qu'il fallait ajuster sur le pouce le plus mignon du monde, les pinceaux qu'il fallait tenir de la plus petite main qui ait jamais tremblé au contact tendre et timide des doigts d'un professeur amateur ; tous ces petits riens, si vulgaires et si fastidieux lorsqu'ils sont accomplis par quelque professeur affamé et mal payé qui les prodigue à trente ou quarante fillettes turbulentes, au milieu d'une

vaste salle poudreuse à fenêtres sans rideaux, étaient pour eux des sources de plaisir indicible.

Mais septembre et octobre sont des mois d'automne, et leur plus beau soleil n'est, après tout, qu'une lueur trompeuse en comparaison de l'éclat éblouissant de juillet. Le temps devint trop froid pour les leçons de dessin sous les ormes et les rencontres ne furent plus possibles entre M Dunbar et son enthousiaste professeur.

— Je ne puis permettre à une jeune lady d'attraper un rhume, sir Philip, pour toutes les perspectives du monde, — dit la fidèle Élisabeth. — J'ai parlé de cela à son père pas plus tard que l'autre jour, mais, bonté divine, il vaudrait autant s'adresser à un morceau de bois qu'à M. Dunbar. Si M Laura vient au parc maintenant, ce n'est qu'après s'être bien enveloppée de fourrures, et encore il faut qu'elle marche vite pour ne pas se refroidir. Je vous demande un peu si cela vaut la peine de s'exposer au froid pour dessiner des troncs d'arbres et autres bêtises semblables ?

M Madden fit cette observation d'un son de voix un peu désagréable un matin que le baronnet demandait la faveur d'une autre leçon de dessin. Le fait est qu'à vrai dire Élisabeth n'avait pas la conscience bien à l'aise à cause de la part qu'elle avait prise à l'intimité soudaine qui s'était établie entre Laura et Philip. Elle sentait qu'elle s'était un peu relâchée de ses devoirs de duègne, et elle était en colère contre elle-même. Mais sa colère et ses remords de conscience n'étaient rien en comparaison de son indignation contre sir Philip.

Pourquoi n'offrait-il pas immédiatement sa main à Laura ?

M Madden s'était attendue à la demande du jeune homme pendant les dernières semaines, mais chaque journée nouvelle lui avait apporté un nouveau désappointement. Et pourtant elle était parfaitement convaincue que Philip aimait sa jeune maîtresse. L'œil pénétrant de la digne femme avait deviné les sentiments du jeune homme bien longtemps avant que Laura osât se dire tout bas qu'elle était aimée. Pourquoi donc alors ne se déclarait-il pas ? Qui mieux que Laura Dunbar avec son splendide douaire de richesse et de beauté pouvait convenir pour femme au maître de Jocelyn's Rock ?

Pleine de ces ambitieuses pensées, Élisabeth avait joué son rôle de duègne avec assez de discrétion pour fournir aux jeunes gens de nombreuses occasions de causer en tête-à-tête, de se faire leurs confidences, et de roucouler doucement comme les ramiers dans les bois. Mais dans toutes ces conversations aucun mot ayant trait à une offre de mariage n'était tombé des lèvres de Philip Jocelyn.

Il était si heureux avec Laura, si heureux pendant ces charmantes rencontres sous les ormes de Maudesley, qu'une idée aussi vulgaire qu'une demande en mariage ne lui était pas venue à l'esprit.

L'aimait-il, dira-t-on ? Sans doute, il l'aimait plus qu'il n'avait aimé personne au monde, à l'exception de cet être doux et tendre dont l'image, d'une beauté indécise, se mêlait aux rêves et aux réalités de son enfance, pendant cette période brumeuse dans laquelle on distingue difficilement les fantasmagories nocturnes des événements du jour, de cette pâle et douce créature qu'il commençait à peine à appeler du nom de mère lorsqu'elle disparut à jamais.

Ce fut seulement lorsque le temps devint froid que sir Philip commença à songer à la grande affaire de la demande en mariage. Il fallait parler au banquier et lui parler longuement. C'est ce que le baronnet se disait en rêvant au coin du feu dans l'antique salle à manger de Jocelyn's Rock en se tirant les moustaches tout en fixant les tisons. Le jeune homme aimait follement Laura, mais il ne goûtait pas beaucoup la société de Dunbar. Le millionnaire était très-courtois, très-affable ; mais il y avait dans sa politesse compassée, son sourire étudié, ses paroles de convention, quelque chose de vague et d'indéfinissable qui produisait sur l'affabilité de sir Philip le même effet glacial qu'une cave froide sur le porto des bons crus. L'arôme subtil disparaissait sous cette déplorable influence.

— Il est son père, et je m'agenouillerais volontiers comme les petits garçons des rues pour lui cirer ses bottes, s'il le voulait, parce qu'il est son père, — se disait le jeune homme, — et cependant, je ne sais pourquoi, je ne puis me faire à lui.

Non ; entre le banquier anglo-indien et sir Philip, il n'existait pas de sympathie. Ils n'avaient pas d'idées communes, ou, pour mieux dire, Dunbar ne révélait aucun goût qui fût partagé par le jeune homme dont la plus chère espérance était de devenir son gendre. Le jeune et loyal gentilhomme tenta en vain de se le concilier ou de franchir l'obstacle des relations cérémonieuses pour pénétrer dans le domaine des rapports affables.

Mais quand sir Philip, après beaucoup d'hésitation et de réflexion, se présenta un matin dans le salon à tapisserie du banquier et ouvrit son cœur à ce gentleman, tout en s'arrêtant de temps en temps pour contempler le nom du chapelier imprimé au fond de son chapeau, comme si ce nom eût été un symbole

magique d'où il tirait certains augures qui réglaient la marche de son discours, Dunbar fut excessivement gracieux.

— M. Dunbar daignera-t-il faire l'honneur à sir Philip de confier aux soins de celui-ci le bonheur de sa fille ? Voudra-t-il octroyer à sir Philip l'inestimable bonheur de lui accorder cette main chérie ?

— Et sans doute… volontiers… pourvu… bien entendu, que Laura y consente. Dans ce cas, la décision de Laura est suprême. Loin de moi l'idée de contrarier les affections de ma fille, surtout lorsqu'elles tombent sur une personne qui en est digne. Je veux qu'elle épouse qui lui plaît, à la condition que cet heureux mortel soit honnête homme.

Dunbar poussa un soupir en disant ces paroles ; mais cela lui arrivait fréquemment, et il s'excusa en rappelant qu'il souffrait d'une maladie de foie contractée dans l'Inde.

— Je verrai avec plaisir Laura se marier, — dit-il, — et je serai heureux quand elle possèdera la protection d'un bon époux.

Sir Philip se leva transporté de joie. Il eût volontiers saisi la main du banquier pour lui exprimer sa gratitude par une étreinte chaleureuse, mais Dunbar le congédia d'un geste impératif.

— Au revoir, sir Philip, — dit-il. — Je ne suis pas un bien agréable compagnon, et je vous demanderai la permission de me plonger dans le Times. Vous autres, jeunes gens, vous n'appréciez pas le Times. Il vous faut des journaux remplis du récit des luttes de boxeurs, des régates, et des derniers cancans débités au Tattersall. Je crois que vous trouverez M Dunbar dans le salon

bleu. Parlez-lui aussitôt qu'il vous plaira, et faites-moi savoir le résultat de votre entrevue.

Il n'arrive pas souvent que l'héritière d'un million sterling soit aussi facilement accordée. Sir Philip avait des ailes en quittant les appartements du banquier.

— Qui eût jamais pensé qu'il était si brave homme ? — pensait-il. — Je m'attendais à une grande froideur, et au lieu de cela, il m'envoie tout droit près de l'objet de mon amour, avec toute liberté de faire ma cour. Mais si j'allais échouer ! Si Laura, ne m'aimait pas, si elle n'était qu'une magnifique coquette qui se complaît à rendre fous d'amour ceux qui l'approchent ! Mais je veux chasser cette pensée ; je ne veux pas me décourager à l'avance ; je ne veux pas croire qu'elle soit autre chose que ce qu'elle paraît, un ange de pureté et de loyauté.

Mais en dépit de cette loyauté, le courage du baronnet avait presque disparu quand il pénétra dans le salon bleu, où il trouva M Dunbar assise dans l'embrasure profonde d'une fenêtre, un rayon de soleil dans les cheveux et sur les plis soyeux de sa robe. Elle venait de dessiner, mais les menus instruments restaient oisifs sur une petite table à côté d'elle, et une de ses mains pendait nonchalamment, tenant faiblement un crayon entre ses doigts mignons. Elle regardait fixement devant elle sur la pelouse éclairée par le soleil et il y avait dans l'attitude de sa tête quelque chose de rêveur et de pensif.

Elle tressaillit au bruit des pas du baronnet ; le crayon glissa de ses doigts ; elle se leva et se retourna vers le visiteur. Son beau visage était dans l'ombre, mais cette ombre ne cacha pas la rou-

geur soudaine, l'éclat de bonheur qui l'illumina tout entier lorsqu'elle reconnut sir Philip.

Pour l'amoureux, ce regard était plus précieux que Jocelyn's Rock et une noblesse qui datait des premiers Stuarts d'Angleterre ; à ce regard inestimable succédèrent des rougeurs pudiques, fraîches et radieuses comme la corolle humide de rosée d'une pivoine cueillie au lever du soleil.

Ce sourire suffisait. Philip n'était pas un fat, mais il vit immédiatement qu'il était aimé, et que de longs discours seraient inutiles. Ils causèrent longuement néanmoins, et je ne pense pas que ce soleil d'automne éclairât ce jour-là deux êtres plus heureux que ces deux amants. Ils restèrent longtemps assis côte à côte, et le soleil descendait rapidement sur l'horizon quand Philip quitta Maudesley. À ce moment seulement, Philip remarqua que cette visite matinale s'était prolongée bien au-delà des limites permises.

Le baronnet était agréé. Le lendemain matin, de bonne heure, il passa de nouveau chez Dunbar et lui demanda d'assigner une date prochaine au mariage. Le banquier consentit volontiers à satisfaire ce désir.

— Que le mariage ait lieu dans la première semaine de novembre, — dit-il. — Je suis las de Maudesley, et j'ai la fantaisie de faire un voyage sur le continent. Je resterai naturellement ici pour assister au mariage de ma fille.

Philip fut enchanté de cette liberté qui lui permettait de hâter son bonheur. Il alla immédiatement trouver Laura et lui répéta les paroles de Dunbar. M Madden fut indignée de ce sans-façon d'arranger les affaires.

— Je voudrais bien savoir, — dit-elle, — comment et où l'on se procurera du jour au lendemain le trousseau de ma jeune maîtresse ? Les hommes n'entendent rien à ces choses. Vous avez beau dire, milord, il n'existe pas de couturière qui exige moins d'un mois pour livrer les toilettes de mariage de la femme d'un baronnet !

Mais les objections de M Madden furent vivement écartées. Pour dire toute la vérité, la bonne femme était très-heureuse que sa jeune maîtresse épousât un baronnet. Elle oublia complètement son ancien favori Arthur, et s'occupa sans retard de l'importante question des robes. Un commis d'Hovell et James fut mandé à Maudesley Abbey. Il apporta des échantillons, et l'on fit une commande d'étoffes de soie, de velours, de mousselines et de dentelles, en un mot de tous les colifichets coûteux devant servir à composer le trousseau de M Dunbar. On se mit en rapport avec des couturières du West-End. Une modiste française, qui avait l'air de la princesse de la mode, arriva un beau matin au château, et pendant deux heures, la pauvre Laura eut à supporter la lente agonie de l'essai de diverses coiffures, pendant que M Madden et Dora discutaient sur les couleurs de l'arc-en-ciel et sur une quantité de nuances et de combinaisons nouvelles inventées par d'ambitieux chimistes français.

21

Pour la première fois de sa vie, Margaret sut ce que c'était que d'avoir des amis, de vrais et sincères amis qui s'intéressaient à son bien-être et se chargeaient de la rendre heureuse ; je suis for-

cée d'avouer que dans ce cas particulier l'amitié n'était pas seule en jeu, il y avait aussi quelque chose de plus saint et de plus pur dans son essence, il y avait l'amour franc et dévoué d'un honnête homme.

Clément, le caissier de la maison de banque anglo-indienne Dunbar, Dunbar et Balderby, était devenu amoureux de la modeste maîtresse de musique aux yeux noirs, et s'était pris à songer à elle, et à s'occuper de tout ce qui la concernait avant de savoir au juste quels étaient ses sentiments pour cette jeune fille. Il avait commencé par avoir pitié d'elle. Sa pitié avait eu pour cause la rude existence qu'elle menait, son abandon et sa beauté qui l'exposaient à beaucoup plus de dangers que n'en court d'habitude une femme laide.

Mais quand un homme se laisse aller à la pitié pour une très-jolie jeune fille, il se place sur une espèce de corde raide morale, et il faut qu'il soit moralement un Blondin s'il espère pouvoir marcher en sûreté sur l'étroite ligne qui le sépare du grand abîme que nous nommons l'amour.

Il n'y a pas beaucoup de Blondins, soit au physique, soit au moral, et la conséquence est que sur dix des hommes qui se mettent dans cette position périlleuse, neuf trouvent très-glissante l'étroite ligne qu'ils ont à parcourir, et, avant qu'ils aient fait vingt pas, ils plongent la tête la première au fond de l'abîme et sont amoureux à en perdre la tête avant de s'en douter.

Clément devint amoureux de Margaret, et ses tendres égards, son dévouement respectueux furent choses nouvelles et très-agréables pour la jeune fille. Il eût été étrange que dans des conditions pareilles son amour eût été sans espoir.

Il ne se pressa pas beaucoup de faire l'aveu de ses sentiments, car il avait une alliée puissante en sa mère qui l'adorait, et lui aurait permis d'amener chez elle une jeune négresse ou une Indienne du nord de l'Amérique si cela eût été nécessaire à son bonheur. M Austin découvrit promptement le secret de son fils, car celui-ci n'avait pas pris la peine de cacher ses sentiments à la mère indulgente qui avait été sa confidente depuis l'enfance.

Elle lui avoua néanmoins qu'elle aurait mieux aimé que son choix se fût porté sur quelque demoiselle pourvue d'avantages mondains plus considérables ; mais lorsque Clément laissa voir son désappointement, sa bonne âme s'attendrit immédiatement, et elle déclara que si Margaret était aussi bonne que belle, et qu'elle fût sincèrement dévouée à son fils, elle, M Austin, ne demandait rien de plus.

Heureusement elle ne savait rien des antécédents de Wilmot, ni de la lettre adressée à l'île de Norfolk. Si elle eût été dans le secret, elle se serait peut-être fortement opposée au mariage de son fils avec une jeune fille dont le père avait passé une bonne partie de sa vie dans une colonie pénitentiaire.

— Nous ne parlerons pas du passé à ma mère, mademoiselle Wilmot, — avait dit Clément, — nous ne lui raconterons que ce qui vous concerne exclusivement. Que l'histoire de votre malheureux père reste un secret entre vous et moi. Ma mère vous aime beaucoup, et je serais fâché qu'elle apprît quelque chose qui heurtât ses préjugés. Je veux qu'elle vous aime de plus en plus chaque jour.

Les désirs de Clément furent exaucés, car la bonne veuve s'attacha de plus en plus à Margaret Wilmot. Elle avait reconnu que

la jeune fille avait en musique un talent plus qu'ordinaire, et elle proposa à Margaret de louer un joli premier étage bien meublé dans l'un des charmants cottages de Clapham et de commencer aussitôt à donner des leçons de piano chez elle.

— Je vous procurerai beaucoup d'élèves, ma chère enfant, — dit M Austin, — car j'habite Clapham depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis la naissance de Clément, et je connais presque tout le monde dans le voisinage. Vous n'avez qu'à ne pas faire payer trop cher, et les parents seront bien aises de vous envoyer leurs enfants. Je donnerai une petite soirée tout exprès afin que mes amis puissent vous entendre jouer quelques morceaux.

M Austin donna donc sa petite soirée, et Margaret y parut vêtue d'une robe de soie noire qu'elle avait depuis longtemps dans sa garde-robe et qui eût paru usée en plein jour. Celle qui la portait n'en fut cependant pas moins jolie ni moins élégante à la lueur des bougies de M Austin, et l'aristocratie de Clapham remarqua que la jeune personne que M Austin et son fils « produisaient » était réellement fort bien.

Mais lorsque Margaret se mit au piano et chanta, ces bonnes gens furent ravis en dépit d'eux-mêmes. Elle avait une superbe voix de contralto, riche, sonore et mélodieuse, et elle jouait très-brillamment, et avec expression, ce qui est plus rare encore.

M Austin, en circulant parmi ses invités pour tâter l'opinion, trouva que le succès de sa protégée était un fait accompli avant la fin de la soirée.

Margaret s'installa dans son nouvel appartement dans le courant de la semaine, et quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés qu'elle avait déjà une douzaine d'élèves qui occupaient son

temps, et lui faisaient gagner largement de quoi suffire à ses simples besoins.

Tous les dimanches elle dînait avec M Austin.

Ces dimanches furent des jours de bonheur pour Clément et la jeune fille qu'il espérait avoir pour femme.

L'élégance et le confortable du salon de M Austin, le calme paisible de la soirée, alors que les rideaux étaient tirés devant la fenêtre et que la lampe à lumière discrète éclairait l'appartement, la conversation fine et intelligente, la causerie sur les livres et la musique récemment publiés, tout cela était nouveau et délicieux pour Margaret.

Ce fut là sa première expérience du bonheur domestique, du foyer intime où ne règnent que l'union et le contentement et d'où sont bannis les craintes vagues, les tourments de l'incertitude, et ces secrets à demi devinés qui rongent le cœur. Mais, dans tout ce bien-être nouveau, Margaret n'avait pas oublié Dunbar. Elle n'avait pas cessé de le croire coupable du meurtre de son père. Calme et douce à l'extérieur, elle gardait son secret pour elle, et ne demandait pas de sympathie.

Clément s'était sérieusement occupé de cette affaire, et avait donné ses meilleurs conseils à la jeune fille, mais cela n'avait servi à rien. Les différentes preuves qui accusaient Dunbar n'étaient pas assez fortes pour le faire condamner. Le caissier s'adressa aux agents de la police secrète qui avaient eu la direction des recherches, mais ils se contentèrent de secouer gravement la tête et de le renvoyer, en le remerciant de ses renseignements. Rien de ce qu'il avait à leur dire n'était une accusation sérieuse contre Dunbar.

— Un gentleman riche à millions ne livre pas son cou au bourreau, à moins d'y être poussé par de puissants motifs, — dit un des agents. — Il faut donc trouver ces motifs puissants, monsieur, et moi je n'en vois aucun dans cette affaire.

— Le secret que Joseph Wilmot possédait…

— Allons donc, cher monsieur ! Henry Dunbar aurait pu acheter tous les secrets du monde. Les secrets sont comme toute autre chose, on ne les garde que pour les vendre. Bonjour, monsieur.

Après cette réponse, Clément dit à Margaret qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours. L'homme assassiné devait reposer en paix dans sa tombe. Il n'y avait pas à espérer que le mystère de sa destinée fût jamais éclairci par une intelligence humaine.

Mais Margaret ne cessa pas de songer à Dunbar. Seulement elle attendit.

Même lorsqu'elle était très-heureuse au milieu de ses nouveaux amis, la pensée qui la dominait toujours, c'était de voir Dunbar. Malgré l'entêtement de celui-ci à éviter toute entrevue avec elle, elle le verrait, et alors, une fois ce but atteint et face à face avec lui, elle l'accuserait hardiment d'avoir assassiné son père. Si dans ce moment il ne balbutiait pas ou ne faiblissait pas, si elle lisait son innocence sur sa figure, elle abandonnerait ses doutes sur lui, et se déciderait à croire que Wilmot avait été tué par un inconnu.

22

Après une longue discussion, il fut convenu que le mariage de Laura aurait lieu le 7 novembre. Les choses devaient se passer en famille. Le banquier avait imposé à sa fille cette condition spéciale. Sa santé délabrée ne lui permettait pas d'assister à une fête splendide où figurerait la moitié du comté. Les demoiselles d'honneur devaient être Dora et des jeunes filles du voisinage. Pas d'éclat, pas de retentissement.

— Le mariage, — disait Dunbar, — est une action très-sérieuse, et il vaut mieux que ma fille ne soit pas distraite par la pompe et les réjouissances d'un jour de noce.

Le mariage fut donc fixé au 7, et il fut convenu que les choses se passeraient aussi modestement que possible. Cela souriait à sir Philip, il était trop heureux pour faire la moindre objection sur ces questions de détail. Il ne désirait qu'une chose : entendre prononcer les paroles sacrées qui feraient de Laura sa femme adorée. Il avait hâte de l'emmener dans les pays méridionaux qu'il avait parcourus si gaiement pendant qu'il était garçon, et où il serait suprêmement heureux ayant avec lui sa jeune et charmante femme. La fortune, qui gâte souvent ses enfants, s'était montrée très-généreuse pour ce jeune homme. Elle lui avait prodigué ses dons les plus précieux, et entre autres la faculté de jouir de ses faveurs.

Il se trouvait que le 6 novembre était un jour que, quelque temps auparavant, Philip eût regardé comme le plus important, sinon comme le plus heureux de l'année. C'était le jour du steeple-chase de Shorncliffe, et le baronnet s'était depuis longtemps engagé à faire courir sa jument pur-sang Guinevere, pour

une certaine coupe d'argent souscrite par les officiers en garnison à Shorncliffe.

Cette course présentait un intérêt spécial pour Philip parce que c'était la dernière qu'il devait courir… la dernière : il l'avait solennellement promis à Laura, qui avait essayé de le dissuader de celle-ci. Laura était courageuse, mais elle avait une si grande affection pour son fiance, qu'elle ne pouvait se défendre de trembler.

— Je sais bien que je suis folle, cher Philip, — disait-elle, — mais j'ai peur, bien que je m'en défende. Je pense à tous les accidents dont j'ai entendu parler ou dont j'ai lu le récit. Je rêve toutes les nuits à cette course. Philip, renoncez-y pour me faire plaisir !

— Ma chérie, mon adorée, il n'est rien que je ne fasse pour vous faire plaisir, tant que mon honneur me le permettra ; mais, chère Laura, ceci m'est impossible. Vous voyez bien que je suis très-bien portant et que la jument ne laisse rien à désirer ; vous l'avez vue l'autre matin accomplir son galop d'essai. Ne craignez donc rien. Mon nom est inscrit pour cette course depuis six mois, chère enfant, et il y a une foule de petits fermiers et de braves gens qui ont parié pour moi ; ils perdraient tout, les pauvres diables, si je me retirais au dernier moment. Les règles des paris sont inexorables. Il n'est rien au monde que je ne sois disposé à faire pour vous être agréable, mais ceux qui me soutiennent sont pauvres, et je ne puis les ruiner. Il faut que je figure à cette course, chère Laura, et que j'en sorte victorieux.

M Dunbar savait ce que signifiaient ces dernières paroles, et elle vit passer devant ses yeux l'image de son fiancé courant

comme la foudre sur son ardente jument brune, dont la réputation était familière à tout le comté, hommes, femmes et enfants. Mais quelles que fussent ses craintes, il lui fallut se contenter de la promesse que lui avait faite Philip, que ce serait sa dernière course.

Ce jour arriva enfin. Le temps était légèrement brumeux, la température douce, et le soleil voilé. Le ciel avait une teinte grise uniforme, et semblait suspendu à une faible distance de la terre. Les toques et les jaquettes aux couleurs voyantes des gentlemen-riders tranchaient sur ce fond monotone, et les robes des dames qui se tenaient dans la modeste construction en bois qui faisait l'office de grand pavillon, animaient le paysage morose.

Le champ de course formait un ovale allongé et s'étendait à travers trois ou quatre prairies en traversant un chemin de communication. Les obstacles, bien que de construction grossière, étaient formidables. Laura avait parcouru le terrain en compagnie de son fiancé, et avait regardé avec terreur les haies menaçantes et les fossés profonds et larges pleins d'eau bourbeuse ; mais Philip ne fit que rire de sa frayeur, et lui dit que ces obstacles étaient insignifiants et à peine dignes de sa jument.

Il n'y avait pas foule sur le champ de course, mais une haie de spectateurs s'étendait de chaque côté des cordes. C'étaient des soldats de la garnison de Shorncliffe, des paysans et des badauds de toute sorte. Un ou deux drags étaient surchargés d'officiers et de leurs amis, qui étaient groupés dans mille postures périlleuses et faisaient une consommation effroyable de champagne, de bière et de salade de homard pendant les intervalles des courses. Une seule ligne de voitures s'étendait en face des tribunes. Le tableau était animé et gracieux comme doivent l'être tous les

champs de courses, même dans les contrées les plus sauvages du nouveau monde ; mais c'était très-calme en comparaison d'Epsom et d'Ascot.

Remarquable entre toutes, se voyait une voiture fermée attelée de deux superbes chevaux bais. Cet équipage n'avait de splendide que sa perfection absolue : c'était un clarence ; la caisse était peinte en vert sombre, et les panneaux étaient simplement ornés d'un écusson rouge vermillon. Les laquais portaient peut-être la livrée la plus simple de toutes celles qui s'étalaient sur le champ de courses ; mais leur tête poudrée, un je ne sais quoi d'indescriptible dans leur allure, les distinguaient des cochers et des laquais rustiques qui se tenaient près des autres voitures.

Tout le monde connaissait cet écusson : une main couverte d'un gantelet étreignant une hache d'armes, et savait que c'était celui de Dunbar. Le banquier se montrait si rarement en public, que la curiosité s'éveillait lorsqu'on l'apercevait ; aussi, dans l'intervalle des courses, beaucoup de gens s'approchèrent-ils de la voiture où se trouvait le maître de Maudesley Abbey, enveloppé dans des châles de cachemire et à moitié enseveli en véritable Indien qu'il était, sous une vaste fourrure.

Cédant aux instantes prières de sa fille, il avait consenti à paraître aux courses. Laura avait besoin de l'avoir près d'elle ; elle pensait qu'il lui serait utile, s'il arrivait un accident à Philip Jocelyn. Il pourrait lui venir en aide et s'employer utilement en cas de malheur. Cela lui serait une consolation et un soutien de l'avoir avec elle. Son père avait cédé assez gracieusement à ses instances, et il était là ; mais il semblait que c'était tout ce qu'on pouvait exiger de sa nature un peu froide. Il ne s'intéressait nul-

lement à l'événement du jour et se blottissait au fond de la calèche en se plaignant beaucoup du froid.

La voiture avait été amenée à l'extrême limite du champ de courses, et Laura, pâle et inquiète, était accoudée sur la portière, les yeux tournés vers l'enceinte du pesage. Elle apercevait les gentlemen-riders qui entraient et sortaient, et au milieu d'eux celui dont son bonheur dépendait, enveloppé dans un vaste pardessus, très-affairé, et entouré de ses grooms et de ses gens. Tout le monde connaissait M Dunbar et savait qu'elle allait épouser le jeune baronnet, aussi les spectateurs regardaient-ils avec intérêt ce visage inquiet qui veillait à la portière de cette voiture. Je parle des braves campagnards, gens simples, venus là pour s'amuser. De l'autre côté du champ de courses, il y avait des gens qui s'inquiétaient fort peu de M Dunbar et de ses agitations. Peu leur importait que le jeune baronnet roulât mortellement blessé sur l'arène, sous le poids de sa jument baie, pourvu que l'événement fût profitable à leurs intérêts. Dans la petite enceinte, au-dessous des tribunes, les parieurs, cette étrange population qu'on voit paraître sur tous les champs de courses, de Berwick-sur-la-Tweed au Land's-End, des rives du Shannon aux belles prairies de la Normandie, étaient entassés et vociféraient les noms de sir Philip et de ses adversaires.

Parmi les parieurs prêts à jouer pour ou contre n'importe quoi et ceux qui vociféraient le plus désagréablement leurs offres et leurs enjeux, il y avait un homme bien connu dans la classe des parieurs infimes auxquels il se joignait, qu'on savait ne posséder qu'un très-mince capital, mais qui n'avait jamais failli à ses engagements. Les gens bien informés disaient que cet homme était digne d'occuper le premier rang, mais nul ne savait ou il demeu-

rait ni ce qu'il était. Il ne manquait pas une course, et il se faisait remarquer dans ces retraites mystérieuses où les parieurs plébéiens, indignes de pénétrer dans l'enceinte sacrée du Tattersall, se réunissent à la barbe de la police. Personne ne savait le nom de cet homme, mais, à défaut de désignation plus précise, on l'avait baptisé le Major. Il y avait en effet dans son allure brève et saccadée, dans son vêtement sévèrement boutonné, dans son pantalon à sous-pieds et dans son épaisse moustache, une certaine saveur soldatesque qui avait donné lieu au bruit que l'inconnu devait avoir compté parmi les défenseurs de son pays. Qu'il se fût engagé comme simple soldat et qu'il se fut fait remplacer ; qu'il eût atteint le rang d'officier et qu'il eût vendu sa commission ; qu'il eût été mis à la retraite, qu'il fût déserteur ou qu'il eût été chassé du régiment, nul ne le savait. On l'appelait le Major, et partout où il se montrait, on reconnaissait le Major à un vaste chapeau blanc recouvert en partie d'un large crêpe noir.

Il était de haute taille, et son chapeau le grandissait encore. Ses vêtements étaient râpés, mais râpés de cette façon particulière qui fait croire que le propriétaire a été trempé dans l'huile, puis frotté jusqu'à ce qu'il ait atteint un poli complet. Il portait une longue redingote gris de fer avec un collet en fourrure qui était la même depuis dix ans. Quelque temps qu'il fît, il portait autour du cou un cache-nez élimé qui avait été rouge et au-dessus duquel se montrait un nez aquilin très-proéminent. Personne n'avait vu du Major autre chose que ce nez et sa grosse moustache. Son chapeau lui couvrait entièrement le front, et des sourcils très-noirs et très-épais se voyaient vaguement dans l'ombre des rebords. Jamais il ne se découvrait devant son prochain, et comme il n'avait pas de rapports avec le beau sexe, à l'exception de la fille de comptoir dans une taverne de courses quelconque, il

n'avait pas l'occasion de saluer pour témoigner son respect à une femme jeune et charmante. C'était éminemment un homme mystérieux, et il semblait se complaire dans la brume qui l'entourait.

Le Major avait examiné les concurrents de la grande lutte, et il avait scruté les gentlemen-riders pendant leurs allées et venues. Il fut tellement satisfait de l'apparence de sir Philip et de sa jument Guinevere, qu'il paria contre tous les autres coureurs et mit tout son enjeu sur le baronnet ; puis il fit quelques questions sur sir Philip, qui pendant ce temps avait retiré son pardessus et se montrait dans tout l'éclat de sa casaque de satin écarlate et de sa toque de velours noir. Un fermier des environs qui s'était glissé parmi les amateurs informa le Major que sir Philip Jocelyn allait épouser M Dunbar, fille unique et seule héritière du fameux Dunbar.

Le fameux Dunbar ! Le Major, si imperturbable d'ordinaire, tressaillit légèrement au nom du banquier.

— Quel M. Dunbar ? — demanda-t-il.

— M. Dunbar le banquier. Celui qui est revenu de l'Inde au mois d'août dernier.

Le Major poussa tout bas un long sifflement, mais il ne fit pas d'autres questions au fermier. Il tenait un agenda à la main, un petit volume gras et maculé dont il étudiait les pages de temps en temps et sur lesquelles il traçait des hiéroglyphes étranges au moyen d'un petit bout de crayon tout mâchonné. Il se replongea dans la contemplation de son agenda, mais il se parlait à mi-voix de temps à autre et le nom de Henry Dunbar se mêlait à ce monologue.

— C'est lui, — disait-il, — c'est une chance. J'ai lu tout ce qu'on a publié sur cette affaire de Winchester. Je la connais sur le bout de mon doigt, et je ne vois pas pourquoi je n'en tirerais pas quelque chose. Pourquoi n'exploiterais-je pas un peu Henry Dunbar ? Il faut que je dévisage ce monsieur-là après la course.

La cloche du départ retentit, et les sept concurrents partirent comme l'éclair. Quatre tenaient la tête, les trois autres suivaient. Sir Philip était au nombre des quatre premiers, dirigeant sa monture d'une main assurée et ne se pressant pas. C'était sa dernière course, et il s'était promis d'être vainqueur. Laura, appuyée sur la portière de la voiture, suivait, pâle et haletante, les péripéties du steeple-chase avec une puissante lorgnette. Elle vit les gentlemen-riders accomplir le premier saut. Puis ils disparurent, et les quelques minutes pendant lesquelles ils restèrent invisibles parurent un siècle à la pauvre enfant. Les spectateurs se précipitèrent pour les voir accomplir le saut du double obstacle dans le chemin, et revinrent en courant reprendre leur place, au moment où trois des concurrents apparaissaient de nouveau au second tournant.

La casaque écarlate tenait la tête cette fois. Les braves campagnards poussèrent un hurrah pour le maître de Jocelyn's Rock. N'avaient-ils pas parié pour lui et n'étaient-ils pas fiers de lui ?... fiers de son beau visage qui, malgré sa bonté, laissait percer une certaine fierté qui sied à celui qui a dans les veines du sang des rois saxons ; fiers de son cœur généreux, plein de condescendance pour son prochain. Ils l'acclament au moment où il passe devant eux, penché sur le col de sa jument rapide qui soulève dans sa course des fragments de terre gazonnée. Laura voit la casaque écarlate s'enlever un instant vers le ciel, puis retomber et

continuer sa course. C'est à peu près tout ce qu'elle distingue de ce saut périlleux qui l'a tant effrayée la vielle. Son cœur est encore agité d'une vague terreur au moment où son fiancé arrive tranquillement devant la tribune, et où les gens qui entourent la voiture s'écrient que la course est terminée et noblement gagnée. Les autres concurrents apparaissent lentement l'un après l'autre avec cet air déconfit particulier aux gentlemen-riders et aux jockeys qui n'ont pas réussi.

Les yeux de la jeune fille se remplissent de larmes, et elle se rejette dans la voiture, heureuse de cacher son bonheur à la foule.

Dix minutes après, sir Philip traversait le champ de courses tenant dans ses bras une grande coupe d'argent ciselée, et entouré d'une foule enthousiaste au milieu de laquelle il venait de vider sa bourse.

— Je vous apporte la coupe, chère Laura. Réjouissez-vous de mon triomphe. C'est le dernier de ma vie de garçon, vous le savez, ma chère enfant.

— Hurrah pour M Dunbar ! — s'écria quelque esprit aventureux au milieu de la foule.

Ces paroles trouvèrent de l'écho ; et l'instant d'après deux ou trois cents voix hurlaient : « Hurrah pour M Dunbar ! » La pauvre enfant se rejeta dans la clarence toute honteuse et effrayée.

— Ne craignez rien, chère Laura, — dit Philip, — ces bonnes gens sont bien intentionnées, et je leur appartiens un peu. M. Dunbar, ne feriez-vous pas sagement de répondre par un

salut ? — continua-t-il en s'adressant à mi-voix au banquier. — Ils seront contents, j'en suis certain.

Dunbar fronça le sourcil, mais il se pencha un instant et, passant la tête à la portière, il répondit par un salut majestueux à l'enthousiasme populaire. En ce moment, ses regards rencontrèrent ceux du Major, qui s'était mêlé à la foule des admirateurs de Philip et qui regardait fixement la voiture du banquier. Dunbar se rejeta immédiatement dans la voiture après cette courte politesse.

— Dites qu'on rentre à la maison, sir Philip, — dit-il. — Je sais bien que ces gens s'efforcent d'être charmants, mais j'ai horreur des démonstrations populaires. À propos, il y a quelques questions d'intérêt à fixer ce soir ; vous feriez bien de dîner au château. Vous y trouverez John Lovell qui vous attend.

La voiture s'éloigna ; et quoique le Major se fût frayé rapidement un chemin à travers la foule, il arriva trop tard pour assister au départ. Il n'en fut pas très-contrarié cependant, car il venait de gagner plein son chapeau d'argent, comme disaient ses compagnons, et il était en veine pour une seconde course qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Pendant l'intervalle de ces deux courses, il causa avec un badaud complaisant sur sir Philip Jocelyn et la jeune femme que celui-ci allait épouser. Il s'assura que le mariage devait avoir lieu le lendemain matin dans l'église de Lisford.

— En ce cas, — pensa le Major en retournant vers l'enceinte réservée, — j'irai coucher à Lisford ce soir. Je vais faire de Lisford mon quartier général afin de ne pas perdre de vue Dunbar.

23

Il n'y eut pas de soleil dans la matinée fixée pour le mariage de Laura. Le ciel d'hiver était bas et sombre ; on aurait dit qu'il descendait lentement sur cette terre de malédiction pour la réduire à néant. L'épais brouillard, la pluie fine et continuelle masquaient le beau paysage que la fille du banquier avait l'habitude de contempler pendant qu'elle était assise dans un bon fauteuil rembourré placé dans la large embrasure de la fenêtre de son cabinet de toilette.

La vaste pelouse était inondée par cette pluie perpétuelle. Les gouttes d'eau tombaient sans relâche des basses branches des énormes cèdres noirs du Liban, et roulaient sur les feuilles brillantes des lauriers ; les rhododendrons, les bruyères blanches, les arbousiers rougeâtres, tout était obscurci par cette pluie désolante.

L'eau dégouttait de la bouche des dragons fantastiques rangés symétriquement le long de la gouttière du toit du château ; elle découlait de chaque pierre en saillie, de chaque about, des rebords des fenêtres, du porche, des pignons, et du lierre des murs. La pluie était partout, et le crépitement incessant des gouttes qui venaient battre contre les vitres faisait un bruit étrange, presque aussi désagréable à entendre que les gémissements perpétuels du vent qui ressemblaient à des voix humaines et imitaient tantôt un murmure faible, plaintif et prolongé, et tantôt les cris aigus et perçants d'une femme acariâtre en colère.

Laura poussa un long soupir de mécontentement en s'asseyant à sa fenêtre favorite et en regardant les arbres d'où l'eau ruisselait sur la pelouse.

Qu'on se souvienne que Laura était une riche héritière et une enfant gâtée ; le monde avait été pour elle si clément et si doux, que peut-être n'endurait-elle pas une calamité ou une contradiction avec autant de bonne grâce qu'elle aurait pu le faire si elle eût été un peu plus rapprochée de la perfection. Elle était presque encore une enfant, ayant dans l'avenir inconnu la confiance aveugle et l'espoir ignorant d'une enfant. Elle était choyée, dorlotée, et elle s'attendait à ce que la vie fût pour elle une pelouse bien unie.

— Quelle affreuse matinée ! — s'écria M Dunbar ; — avez-vous jamais vu rien de pareil, Élisabeth ?

M Madden allait et venait à côté d'elle, arrangeant le déjeuner de sa jeune maîtresse sur une petite table auprès d'un feu flamboyant. Laura sortait à peine de sa salle de bains et avait mis un peignoir ouaté en soie bleue avant de commencer la grande cérémonie de la toilette de mariage, qui ne devait se faire qu'après le déjeuner.

Je crois que M Dunbar paraissait plus jolie dans ce déshabillé que bon nombre de mariées chargées de dentelles et de fleurs d'oranger. Les longs cheveux dorés de la jeune fille, encore humides du bain, tombaient en désordre autour de son jeune et frais visage. Deux petits pieds négligemment glissés dans des babouches turques en maroquin bleu, apparaissaient parmi les plis du peignoir de M Dunbar, et un coquet petit talon rouge frappait le parquet avec impatience pendant que la jeune fille regardait cette pluie désespérante.

— Quelle désagréable matinée ! — dit-elle.

— Ah ! oui, mademoiselle, le temps est un peu humide, — répliqua M Madden d'un ton conciliant.

— Un peu humide ! — répéta vivement Laura, — il me semble que oui, qu'il est humide, en effet. Il est affreusement, horriblement humide. Et dire que la gelée a duré près de trois semaines, et qu'elle a juste attendu la matinée de mon mariage pour cesser. A-t-on jamais vu rien d'aussi désagréable ?

— Oh ! mademoiselle, — dit la sympathique Madden, — il arrive toute espèce de choses désagréables dans le triste monde que nous habitons ; seulement, des jeunes filles comme vous ne les supportent pas souvent. Des gens diront peut-être que vous êtes venue au monde sous une heureuse étoile, mademoiselle, mais moi je prétends que vous y êtes venue sous des milliers de bonnes étoiles. N'allez pas chagriner votre bon petit cœur, ma bonne demoiselle, si la pluie vous est contraire. Je présume que le commis qui a la direction du temps est un de ces brouillons de radicaux qui pérorent sans cesse contre l'aristocratie, et qu'il a fait pleuvoir tout exprès pour vous contrarier. Mais que vous importe un peu plus ou un peu moins de pluie, puisque vous avez plus de voitures à votre service que n'en avait la princesse dans le conte de fée, car je crois que cette princesse, nommée Badroulboudour, ou de tout autre nom aussi difficile, ne devait pas, ainsi que nous l'apprend l'histoire d'Aladin, avoir de voiture du tout, puisqu'elle se rendait au bain à pied. Ne prenez pas garde à la pluie, mademoiselle.

— Mais c'est un mauvais présage, qu'en pensez-vous, Élisabeth ? — demanda Laura. — Cette pluie me rappelle la vieille ballade de la fiancée sur qui le soleil brille et de la fiancée sur qui la pluie tombe.

— Ah ! grand Dieu ! mademoiselle, vous n'allez pas, j'espère, vous mettre en tête de pareilles fadaises, — s'écria M Madden ; — des ballades aussi stupides sont bonnes tout au plus pour le vulgaire, qui fait publier ses bans à l'église de la paroisse. Qu'est-ce que vous voulez que cela puisse vous faire à vous, mademoiselle, qu'il tombe ou non des hallebardes en un jour pareil ?

Mais quoique l'honnête cœur d'Élisabeth fît de son mieux pour consoler à sa manière sa jeune maîtresse, elle était loin d'être satisfaite elle-même.

Le ciel noir, l'atmosphère nébuleuse et cette pluie monotone eussent assombri les idées les plus gaies de l'univers.

Malgré nous, nous sommes les esclaves des influences atmosphériques, et nous ne pouvons avoir le cœur gai ou être heureux dans les noires journées d'hiver, alors que les nuages ternissent l'éclat de nos brillantes espérances, et que dans le sombre aspect que présente la terre, nous nous imaginons voir un sombre rideau qui descend sur un avenir inconnu et nous le dérobe.

Laura éprouva quelque chose de ce genre, car elle dit au bout d'un moment d'un ton moitié impatient, moitié triste :

— Ce que je veux que cela me fasse, Élisabeth ? mais le monde est changé depuis hier. Quand je suis revenue à la maison avec mon père, après les courses, tout sur terre m'a semblé beau et brillant. La joie inondait mon cœur, et je pouvais à peine croire que nous étions en hiver et que ce n'était que le soleil de novembre qui brillait au ciel. Toute ma vie future semblait se dérouler devant moi, comme une interminable galerie de beaux tableaux, de tableaux où je me voyais toujours avec Philip toujours heureux, et toujours ensemble. Aujourd'hui, aujourd'hui, ah !

comme tout est différent ! — s'écria Laura en frissonnant légèrement, — le ciel qui me masque la prairie là-bas me masque aussi l'avenir. Je ne vois rien au delà. Si je devais être séparée de Philip en ce jour au lieu d'être unie à lui par le mariage, je crois que je ne serais pas plus triste que je ne le suis maintenant. Pourquoi donc cela, chère Élisabeth ?

— Mais, bonté divine, — s'écria M Madden, — comment puis-je vous le dire, ma chère enfant ? Vous parlez exactement comme un livre de poésies, et à moins que je ne sois moi-même un autre volume de poésies, je ne vois guère comment on pourrait vous répondre. Allons, déjeunez, ma chère enfant gâtée, et goûtez-moi ces œufs frais. On dit que les œufs frais donnent de la gaieté, mon cher cœur.

Laura prit place dans un bon fauteuil entre la cheminée et la petite table à déjeuner. Elle fit semblant de manger pour faire plaisir à sa vieille nourrice qui trottinait avec inquiétude dans la chambre, s'arrêtant tantôt derrière le fauteuil de Laura, et la poussant à prendre ceci et cela, et tantôt courant à la table de toilette pour faire quelques arrangements nouveaux à la parure de la mariée, ou bien s'approchant de la fenêtre et osant sans rougir annoncer que le ciel s'éclaircissait.

— Le brouillard disparaît là-bas derrière les ormes, mademoiselle, — dit Élisabeth, — on voit par une échappée un coin du ciel bleu, ou du moins s'il n'est pas bleu il est bien moins noir que les nuages qui l'environnent, et c'est déjà quelque chose. Mangez une tranche de ce pâté du Périgord ou bien de ce jambon de Strasbourg, mademoiselle, ou sinon vous vous trouverez mal au pied de l'autel. Ne persistez pas à vouloir vous marier l'estomac vide. Comment voulez-vous faire aussi bonne figure que vous le

pouvez, mon cher amour, si vous entrez dans l'église mourant de faim, comme ces mendiants respectables qui portent attaché sur le devant de leur habit un bout de papier avec ces mots : « J'ai faim ! » en grosses lettres, et qui se tiennent au bout de l'un des ponts du côté de Surrey ? Ah ! je ne croirais jamais que vous vouliez avoir une mine pareille en un jour comme celui de votre mariage. Non, je ne le croirais pas quand bien même on m'offrirait de devenir la femme d'un baronnet !

Laura ne fit que très-peu attention au bavardage décousu de sa nourrice ; et je suis forcée d'avouer qu'en cette occasion la bonne M Madden parlait plutôt pour parler que pour donner un libre cours à une surabondance de gaieté folle.

La bonne femme subissait aussi bien que sa maîtresse l'influence de cette matinée froide, humide et désolante. M Madden était superstitieuse comme le sont généralement, plus ou moins, la plupart des gens ignorants et simples d'esprit. La superstition n'est en somme qu'une poésie vague, n'ayant pas conscience d'elle-même, qui est à l'état latent dans le plus grand nombre des natures, si l'on en excepte toutefois ces esprits froids et pratiques qui ne croient à rien, pas même au Ciel lui-même.

En ce moment survint Dora, très-jolie dans sa robe de soie bleue garnie de dentelles. Elle paraissait heureuse malgré le mauvais temps, et Laura se laissa consoler par sa sœur. Les deux jeunes filles s'assirent à la table près du feu et déjeunèrent, ou firent mine de déjeuner ensemble. Comment songer à manger et à boire dans un jour pareil ?

— Je viens de voir Lizzie et Ellen, — dit Dora ; — elles n'ont pas voulu venir avant d'être habillées. Elles ont gardé toute la

nuit leurs cheveux arrangés avec des épingles afin de les faire friser, mais par ce temps humide, les cheveux ne veulent pas friser du tout, et il faut se servir des fers.

M Macmahon avait des cheveux noirs qui frisaient naturellement et pouvait rire des jeunes personnes obligées d'avoir recours aux épingles et aux fers.

Lizzie et Ellen étaient les filles du Major Melville et les amies intimes de M Dunbar. Elles étaient venues à Maudesley pour être les demoiselles d'honneur de Laura. Ce sont de ces promesses que les jeunes filles se font le plus souvent et qu'elles oublient aussi facilement.

Laura ne semblait pas s'intéresser beaucoup à la coiffure des demoiselles Melville. Elle réfléchissait, mais ses idées devaient être agréables, car elle souriait.

— Dora, — dit-elle tout à coup, — savez-vous à quoi je pensais ?

— Non, chère Laura.

— À ce dicton qui prétend qu'un mariage en amène d'autres.

Dora rougit.

— Que voulez-vous dire, chère Laura ? — demanda-t-elle innocemment.

— Je pensais qu'un autre mariage pourrait suivre le mien. Écoutez, ma chère Dora, je ne puis m'empêcher de vous le dire : je serais bien heureuse qu'Arthur Lovell vous épousât.

M Macmahon devint écarlate.

— Oh ! Laura, — dit-elle, — ceci est tout à fait impossible.

Mais M Dunbar hocha la tête.

— Je vivrai dans cette espérance, cependant, — dit-elle. — J'aime Arthur presque autant, ou peut-être tout autant que s'il était mon frère, il n'est donc pas étrange que je désire lui voir épouser ma sœur.

Les deux jeunes filles auraient continué à causer encore quelque temps, mais elles furent interrompues par la vieille nourrice qui ne perdait pas de vue un seul instant l'affaire capitale de la journée.

— C'est très-bien de bavarder comme cela, mademoiselle Dora, — s'écria la bonne femme, — vous êtes habillée sauf votre chapeau. Vous n'avez plus qu'à le mettre et vous voilà prête. Mais ma jeune maîtresse n'a pas encore commencé sa toilette. Et maintenant, mademoiselle Laura, venez que je vous coiffe, si vous tenez à avoir vos cheveux arrangés aujourd'hui. Il est neuf heures passées, et vous devez être à l'église à onze heures.

— Et papa va me remettre entre les mains de mon mari, — murmura Laura à voix basse en s'asseyant devant sa table de toilette. — Je voudrais qu'il m'aimât un peu plus.

— Peut-être s'il vous aimait davantage il vous garderait au lieu de vous remettre entre les mains d'un autre, — observa M Madden, évidemment satisfaite de la plaisanterie, — je ne crois pas que vous y teniez beaucoup, n'est-ce pas ? Tenez la tête droite, ma chère enfant, et ne vous préoccupez que d'une chose, d'être aussi belle que possible aujourd'hui.

24

Le mariage devait avoir lieu à l'église de Lisford, cette jolie église antique dont nous avons déjà parlé.

L'Avon au cours sinueux traversait le cimetière, et sur ses bords poussaient de longs roseaux qui se balançaient au souffle du vent. Il y avait un pont rustique sur la rivière et on entrait dans le cimetière par deux portes en face l'une de l'autre. Les piétons qui choisissaient la route la plus courte entre Lisford et Shorncliffe entraient par l'une de ces portes, et sortaient par l'autre qui donnait sur le grand chemin.

Les dignes habitants de Lisford furent presque aussi contrariés du mauvais temps et des brouillards que Laura et sa fidèle nourrice elle-même. De nouveaux chapeaux avaient été commandés pour cette occasion solennelle. Des chrysanthèmes et des dahlias, toutes les fleurs qui résistent aux premiers froids, et qui parent les premiers mois de l'hiver avaient été ramassés pour joncher le chemin sur lequel devaient se poser les jolis pieds de la mariée. Tous les rameaux de verdure des jardins de Lisford avaient été recueillis pour faire honneur à la jeune dame du château.

La franche et bonne nature de Laura et sa générosité n'avaient pas été oubliées en cette occasion, et chaque habitant de Lisford voulait faire preuve de reconnaissance.

Mais cette pluie désolante déjoua tous les projets. À quoi bon jeter des dahlias et des chrysanthèmes mouillés dans les flaques d'eau que la mariée serait obligée de traverser malgré sa richesse ? Quelle triste figure feraient deux rangées d'enfants or-

phelins, avec le nez rouge et pas de mouchoir de poche ! Le recteur lui-même était enrhumé et serait obligé de ne pas prononcer les n et les m de ce service de mariage.

Bref, tout le monde sentit que la cérémonie était destinée à ne pas avoir beaucoup d'éclat. Cela paraissait bien dur que le chef de la maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby ne pût pas, avec toute sa fortune, acheter quelques rayons de soleil pour éclairer le mariage de sa fille. Vers onze heures, le temps devint si noir et le brouillard si épais, qu'une douzaine de cierges furent promptement allumés et disposés autour de l'autel afin que la mariée et le marié pussent voir chacun celui ou celle qu'il ou qu'elle épousait pour la vie.

Oui, ce vilain temps changeait l'aspect de tous les objets et les rendait aussi tristes que lui. Un mariage par la pluie, c'est comme une partie de plaisir sans soleil. La nature la plus héroïque succombe à la désolation complète de la terre. Le conteur spirituel de la société oublie sa meilleure anecdote, le chanteur de couplets grivois ou moqueurs s'arrête au bon endroit de sa chanson bouffonne, les yeux de la beauté sont sans éclat, il n'y a ni pétillement ni bouquet dans le champagne, quand bien même le raisin qui a servi à le fabriquer aurait été cueilli sur les coteaux de la veuve Cliquot eux-mêmes.

Il est certaines choses qui ont plus de puissance que les empereurs, et l'atmosphère est du nombre. Alexandre a pu conquérir des royaumes pour se distraire, mais je ne crois pas qu'il eût résisté à l'influence d'un jour de pluie.

De tous ceux qui devaient assister au mariage de sir Philip Jocelyn, le père de la mariée était peut-être celui qui semblait le

moins affecté par la pluie continuelle et le sombre aspect du ciel.

Si Henry Dunbar était grave et silencieux aujourd'hui, il n'y avait là rien d'étonnant et de nouveau, car il était toujours grave et silencieux. Si les manières du banquier étaient sèches et glaciales, ces manières-là lui étaient habituelles, et il n'y avait pas à accuser le mauvais temps d'avoir changé son caractère. Il était assis devant le vaste foyer, regardant les charbons enflammés et attendant qu'on vînt le prévenir qu'il était temps d'aller prendre place à côté de sa fille dans la voiture qui devait les conduire tous deux à l'église de Lisford.

Il paraissait très-beau, très-aristocratique, avec sa moustache grise soigneusement frisée, et son camélia blanc à la boutonnière. Cependant quand il s'avança dans le vestibule un moment après, avec le sourire aux lèvres comme un homme qui va remplir un rôle dans une comédie, Laura s'éloigna de lui en frissonnant involontairement comme le jour de leur première rencontre à Portland Place.

Mais il lui offrit sa main, et elle y plaça le bout de ses doigts en se laissant conduire à la voiture.

— Demandez à Dieu de me bénir en ce jour, mon père, — dit la jeune fille avec tendresse et à voix basse pendant qu'ils s'installaient côte à côte dans l'intérieur de la spacieuse calèche.

Laura posa sa main d'une façon caressante sur l'épaule du banquier en parlant ainsi. Ce n'était pas le moment des réticences, n'était-ce pas une occasion où ses craintes de jeune fille devaient céder devant cet homme grave et silencieux ?

— Demandez à Dieu de me bénir, mon cher père, — répéta doucement sa voix tremblante, — demandez-le-lui en souvenir de ma pauvre mère.

Elle essaya de regarder la figure de son père, mais elle ne put la voir. Il avait retourné la tête et il était occupé à arranger quelque chose à la portière. La voiture avait coûté près de trois cents livres sterling, et elle était très-bien construite, mais il y avait cependant quelque chose qui n'allait pas bien dans la portière, à en juger par la difficulté qu'éprouva Dunbar à arranger ce quelque chose à sa guise.

Il parla ensuite d'une voix sérieuse, mais en détournant toujours la tête.

— J'espère que Dieu vous bénira, ma chère, — dit-il, — et qu'il aura pitié de vos ennemis.

Ce dernier souhait était beaucoup plus chrétien que naturel, car il n'est pas d'usage que les pères implorent la compassion céleste en faveur des ennemis de leurs enfants.

Mais Laura ne prit pas la peine de réfléchir à cela ; elle songea seulement que son père avait appelé les bénédictions du ciel sur elle, et que le son de sa voix avait révélé une agitation qui ne pouvait provenir que d'une cause, l'affection qu'il avait pour sa fille.

Elle se jeta dans les bras du banquier avec un sourire radieux, et passant ses petites mains autour de son cou, elle attira sa tête vers la sienne et l'embrassa sur les lèvres.

Mais de même que le jour de l'arrivée à Portland Place, elle tressaillit en sentant le froid mortel des mains de son père qui essayait de la repousser doucement.

C’est chose ordinaire chez les Anglo-Indiens d’être calmes et réservés dans leurs manières et ennemis de toutes sortes de démonstrations de ce genre. Laura s’en souvint et excusa ainsi vis-à-vis d’elle-même la froideur de son père.

La pluie tombait toujours quand la voiture s’arrêta à une des portes du cimetière. Il n’y avait que trois voitures à ce cortège nuptial, car Dunbar avait insisté pour que la cérémonie eût lieu sans éclat.

Les deux demoiselles Melville, Dora et Lovell étaient dans une voiture. Les filles du Major Melville paraissaient glacées dans leurs toilettes blanches et bleues, et la bise du nord leur avait rougi le bout du nez qu’elles avaient quelque peu pointu. Elles eussent paru jolies, les pauvres filles, si le mariage avait eu lieu en été, mais elles n’étaient pas douées de cette splendide beauté exceptionnelle qui défie tous les changements de température et qui est tout aussi glorieuse sous les haillons de la misère que sous le velours et l’hermine de l’opulence.

Les voitures arrivèrent à la petite porte du cimetière de Lisford. Philip sortit aussitôt du porche et accourut par l’étroit sentier qui menait à la porte d’entrée. La pluie tombait sur lui quoiqu’il fût baronnet et qu’il vînt nu-tête recevoir sa fiancée.

Je crois que le bedeau de Lisford, qui était un enragé tory de la vieille école, fut presque étonné de ce que le ciel lui-même avait l’audace de mouiller la tête découverte du seigneur de Jocelyn’s Rock.

Mais la pluie n’en continua pas moins.

— Les temps sont bien changés, monsieur, — dit le bedeau, à un personnage curieux qui avait l'air d'un étranger et se trouvait auprès de lui, — j'ai lu dans une histoire du comté qu'à l'époque où Algernon Jocelyn épousa dame Margery Milward, veuve de sir Stephen Milward, chevalier, du temps de Charles I, il y avait un dais en drap d'or qui s'étendait depuis la porte là-bas jusqu'au porche où nous sommes et deux tours roulantes en osier traînées chacune par quatre chevaux et portant quarante enfants pauvres couronnés de roses qui paraissaient aux fenêtres des tours et faisaient pleuvoir sur la foule des eaux de senteur et des parfums ; et puis il y eut un banquet, monsieur, un banquet servi à midi à Jocelyn's Rock et où figurèrent six paons la queue déployée et un pâté sur un plat d'or, lequel pâté contenait dans ses flancs des colombes vivantes dont chaque plume était imprégnée des parfums les plus rares que ces colombes devaient semer sur la tête des convives en voltigeant çà et là dans la salle. Mais, croiriez-vous, monsieur, que ces bêtes-là étaient tellement imbues de l'esprit du radicalisme qu'elles n'eurent rien de plus pressé que de s'envoler par la fenêtre et d'aller répandre leurs parfums sur le vulgaire rassemblé au dehors ? Il n'y a plus de mariage pareil de nos jours, monsieur, — ajouta le vieux bedeau d'un ton plaintif, — ainsi que je le dis souvent à ma femme, je ne crois pas que l'Angleterre ait jamais relevé la tête depuis ce jour de malheur où Charles I le Martyr perdit la sienne.

Laura parcourut l'étroit sentier à côté de son père, mais Philip prit place à sa gauche et la foule eut assez à faire de dévorer des yeux le marié et la mariée.

Le visage du baronnet, toujours remarquable pour sa beauté, était splendide sous l'influence du bonheur. Les spectateurs dis-

cutaient entre eux sur la beauté des deux jeunes époux, et Laura oublia le mauvais temps en posant légèrement sa main sur le bras de Philip.

Le cimetière était encombré par la foule entassée le long du sentier que suivaient le marié et la mariée. Malgré le mauvais temps, malgré le désir du banquier que la cérémonie se fît sans bruit, il était venu du monde de très-loin pour assister au mariage de la jolie fille du millionnaire avec le maître de Jocelyn's Rock.

Parmi les badauds qui étaient accourus pour assister au mariage de M Dunbar se trouvait le long gentleman coiffé du vaste chapeau blanc, connu sur le turf sous le nom du Major, et qui avait témoigné un si grand intérêt lorsqu'il avait entendu prononcer le nom de Dunbar aux courses de Shorncliffe. Le Major avait eu beaucoup de bonheur dans ses dernières spéculations, et s'était rendu directement du champ de courses au village de Lisford. Il était descendu à la Rose et la Couronne, une jolie hôtellerie, hospitalière au voyageur. Le Major était très-réservé sur le sujet de ses opérations de sport lorsqu'il se trouvait au milieu de gens naïfs et ignorants. Dans ce cas-là, bien qu'il se laissât aller à parier pour n'importe quoi contre quelque paysan borné ou quelque boutiquier de village, son ignorance des questions du turf était véritablement édifiante.

Il était voyageur en bijouterie de Birmingham, dit-il à la maîtresse de cette paisible petite auberge, et il regagnait ce bruyant centre commercial pour y renouveler sa pacotille d'émeraudes de verre et de rubis gigantesques doublés de clinquant. Le Major, habituellement si morose et si silencieux, parvint à se faire très-

bien venir des gais habitués de la confortable petite salle commune de la Rose et la Couronne.

Il dîna et soupa dans ce charmant endroit et y passa toute la soirée, écoutant la conversation des Lisfordiens, causant avec eux et buvant son grog au gin de l'air d'un homme de taille à consommer un tonneau de jus de baies de genièvre sans être incommodé le moins du monde. Il but et mangea comme un vigoureux gaillard qui a des muscles d'acier, et ses yeux noirs pétillants ne perdirent pas de vue les figures des bons provinciaux pendant qu'il prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. Évidemment, il fut longuement question de l'événement du lendemain. Chacun eut quelque chose à dire sur M Dunbar et son opulent père qui vivait si retiré au château, et dont les allures étaient si différentes de celles de son père.

Le Major écoutait chaque parole et ne lançait une ou deux phrases de temps en temps que lorsqu'il voyait la conversation s'arrêter ou qu'il craignait un changement de sujet.

Par ce moyen, il parvint à faire causer les Lisfordiens sur un seul sujet, et ce sujet était les manières et les habitudes de Dunbar.

Dans la matinée du mariage, le Major arriva de très-bonne heure à l'église. La pluie battante n'était qu'une bagatelle pour lui ; il y était habitué, et c'était même pour lui une bonne excuse qui lui permettait de boutonner son habit jusqu'au menton et d'en relever le collet jusqu'à ses grosses oreilles rouges.

Il trouva la porte de l'église entr'ouverte, quoiqu'il fût de bonne heure, et entrant doucement il aperçut le bedeau tory et quelques enfants orphelins tout mouillés.

Le Major trouva moyen d'engager la conversation avec le bedeau tory, ce qui n'était pas difficile, vu que le susdit bedeau était toujours disposé à profiter de l'occasion de s'écouter parler. Il va sans dire que le loquace bedeau parla surtout de sir Philip Jocelyn et de la fille du banquier, et qu'il s'étendit longuement sur l'immense richesse de Dunbar.

— J'ai entendu dire que M. Dunbar est l'homme le plus riche de l'Europe après l'empereur de Russie et le baron de Rothschild, — dit le bedeau, — mais je puis affirmer seulement qu'il a de l'argent à ne savoir qu'en faire, puisqu'il passe sa journée assis devant son feu dans sa chambre ou bien à se promener à cheval à la brune, si toutefois le bruit qui circule est vrai.

Voici ce que je vais faire, — dit le Major ; — puisque je suis à Lisford qui, à vous parler franchement, est le plus triste coin de la terre que j'aie jamais rencontré, je resterai ici pour assister au mariage. Je suppose qu'il vous sera facile de me loger dans quelque banc bien tranquille, là-bas, à l'ombre, d'où je pourrai tout voir sans qu'aucun de vos aristocratiques personnages m'aperçoive, hein, qu'en pensez-vous ?

Comme le Major donna du poids à cette question en glissant une demi-couronne dans la main du bedeau, ce dernier y répondit promptement.

— Je vais vous mettre, — dit-il, — dans le banc le plus confortable où vous ayez jamais pris place.

— Cela vous sera facile, — murmura le sportsman amateur — car il n'y a pas beaucoup de bancs, ni d'églises non plus où je me sois jamais assis.

Le Major prit place dans un coin de l'église d'où il voyait très-bien l'autel éclairé par quelques cierges dont la lueur jaune brillait au milieu du brouillard.

Àmesure que l'heure fixée pour la cérémonie approchait, le brouillard devenait de plus en plus épais dans l'église, et la lueur des cierges augmentait d'éclat en proportion de l'obscurité.

Le Major s'assit tranquillement dans son banc et croisa ses bras sur le rebord où les livres de prière entassés dans un coin à côté de lui se placent d'habitude pendant le service divin. Il planta son menton sur ses bras croisés et ferma les yeux.

Mais dans son assoupissement, il entendit le plus petit bruit. Il entendait les souliers à clous des enfants orphelins retentir sur les dalles de l'église, il entendait le frémissement des feuilles de houx, et la voix sonore de Philip qui parlait au prêtre sous le porche en attendant l'arrivée des voitures de Maudesley Abbey.

Le cortège nuptial pénétra enfin dans l'église et prit place devant la grille de l'autel. Dunbar se tint derrière sa fille, la figure dans l'obscurité.

Le service de mariage commença. Les yeux du Major s'ouvrirent alors de toute leur grandeur. Ces yeux noirs, curieux et rusés virent tout. Ils se fixèrent tantôt sur la mariée, tantôt sur le marié, et tantôt sur la figure du recteur et de son vicaire.

Ils essayèrent parfois de percer le brouillard et de découvrir les assistants dont les figures étaient en dehors du cercle de lumière tracé par les cierges, mais le brouillard était trop épais pour que les yeux les plus perçants pussent voir à travers.

Le Major ne pouvait apercevoir que quatre figures : celles de la mariée, du marié, du recteur et du curé. Mais par la suite quand l'un des officiants adressa la question habituelle : — Qu'est-ce qui donne cette jeune fille pour femme à cet homme ? Dunbar s'avança dans le cercle de lumière et fit la réponse nécessaire.

Les bras croisés du Major tombèrent du rebord comme s'ils eussent été paralysés tout à coup. Sa respiration devint oppressée, et immobile il dévisagea Dunbar.

— Henry Dunbar !... — murmura-t-il au bout d'un instant, — Henry Dunbar !...

Dunbar ne rentra pas dans l'obscurité. Il resta jusqu'à la fin de la cérémonie debout en face de l'autel et exposé à la lumière qui éclairait son beau visage.

Quand tout fut fini et que les deux époux eurent signé sur le registre de la sacristie avant l'entrée des témoins, le sportsman amateur se leva, sortit doucement de son banc, et se glissa dans l'une des ailes de l'église.

Le cortège déboucha sous le porche. Le Major suivit lentement.

Philip et sa femme se dirigèrent vers la voiture qui devait les ramener au château.

Dora et les deux pâles demoiselles d'honneur avec leurs chapeaux aériens que la pluie avait horriblement déformés, prirent place dans la seconde voiture. Elles furent accompagnées par Lovell qu'elles n'avaient pas vu de très-bon œil, car il avait été silencieux et mélancolique tout le long du trajet entre Maudesley Abbey et l'église de Lisford et les avait regardées avec indifférence

en les aidant à descendre de voiture avec une politesse machinale qui était presque malhonnête.

Les deux premières voitures s'éloignèrent de la porte du cimetière et la boue de la grande route vint éclabousser les vitres de la portière aussitôt que les roues eurent été mises en mouvement.

La troisième voiture était pour Dunbar, et la foule attendit pour le voir monter.

Il avait le pied sur le marchepied et la main sur la portière quand le Major s'approcha de lui et le toucha légèrement à l'épaule.

Les spectateurs reculèrent d'étonnement et d'indignation.

Comment cet homme en guenilles, avec des bottes éculées et un collet d'habit dont la fourrure ressemblait à la robe d'un chien qui fait peau neuve, comment cet homme effronté au possible osait-il, lui qui avait l'air d'un vagabond, poser ses doigts sales sur l'épaule sacrée de Henry Dunbar, chef de la maison de banque Dunbar, Dunbar et Balderby de Saint-Gundolph Lane, dans la Cité ?

Le millionnaire se retourna et devint livide à la vue de cet étranger si mesquinement vêtu. Si les morts étaient sortis de leurs tombes dans le cimetière à côté et s'étaient approchés de lui couverts de leurs linceuls, il n'eût pas pâli davantage. Mais il ne poussa aucune exclamation d'horreur ou de surprise. Il se recula seulement avec hauteur pour éviter le contact du Major, comme s'il eût craint que le bout de ses doigts sales ne lui communiquât la peste.

— Puis-je savoir le motif de cette importunité, monsieur ? — demanda le banquier avec une froide répugnance en regardant l'intrus bien en face.

Il y avait quelque chose de si résolu, de si provoquant dans le regard du millionnaire, que ce fut un tour de force de la part de cet homme de le soutenir sans broncher.

Car il ne broncha pas ; il rendit regard pour regard.

— Ne dites pas que vous m'avez oublié, Dunbar, — répondit-il, — ne dites pas que vous avez oublié une très-vieille connaissance.

Ceci fut dit après un moment d'arrêt pendant lequel les deux hommes s'étaient regardés avec autant d'attention que si chacun d'eux eût voulu lire au fond du cœur de l'autre.

— Ne dites pas que vous m'avez oublié, Dunbar, — répéta le Major.

Dunbar sourit. C'était un sourire forcé peut-être, mais enfin c'était un sourire.

— J'ai un très-grand nombre de connaissances, — dit-il, — et je me figure que vous avez dû éprouver des malheurs depuis l'époque où je vous connaissais si j'en juge par les apparences.

Les spectateurs qui entendaient tout commençaient à murmurer entre eux. Oui, en effet, c'était chose probable que si cet étranger avait jamais connu Dunbar et n'était pas tout à fait un imposteur, sa position avait dû être bien différente à l'époque où il connaissait le millionnaire.

— Quand et où vous ai-je connu ? — demanda Dunbar, les yeux toujours fixés sur ceux de son interlocuteur.

— Oh ! il y a longtemps… et dans un endroit bien éloigné d'ici.

— Peut-être était-ce… quelque part dans l'Inde… loin de ce pays, — dit le banquier très-lentement.

— Oui, dans l'Inde, loin de ce pays !… — répondit l'autre.

— Alors vous ne tarderez pas à vous apercevoir que je suis votre ami, — dit Dunbar. — Je suis toujours disposé à rendre service à mes connaissances de l'Inde… même quand le monde les a maltraitées. Montez dans ma voiture, je vais vous mener chez moi où nous pourrons causer quand ce mariage ne m'occupera plus.

Les deux hommes s'assirent côte à côte sur les coussins à ressorts de la somptueuse voiture du banquier, et s'éloignèrent rapidement, laissant les spectateurs dans une extase d'admiration pour la bonté que Dunbar voulait bien témoigner à ses connaissances pauvrement vêtues.

25

Le banquier et l'homme qu'on appelait le Major causèrent assez sérieusement entre eux durant le court trajet du cimetière de Lisford à Maudesley Abbey ; mais ils se parlèrent à voix basse et d'un air de confidence, et leur conversation était entremêlée de toute sorte d'étranges phrases ; leurs mots bizarres, inconnus au pays, étaient sans doute de l'hindostani, et il n'était pas du tout facile de les comprendre.

Au moment où la voiture arriva à la grande porte d'entrée du château, l'étranger regarda par la portière souillée de boue.

— Une jolie habitation ! — s'écria-t-il, — une jolie habitation !

— Quel nom dois-je vous donner ici ? — murmura Dunbar en descendant de voiture.

— Appelez-moi comme vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas quand la soupe sera froide. J'ai un petit logement dans les environs de Saint-Martin's Lane où je suis connu sous le nom de Vavassor. Mais je n'ai rien de semblable à une ombre. Trouvez-moi un nom qui commence par un V. Il vaut tout autant s'en tenir à son initiale à cause de la marque du linge.

Àen juger par le peu de linge visible dans la toilette du Major, une personne méchante aurait pu s'imaginer que l'article chemise était un luxe inconnu à la garde-robe de ce gentleman.

— Appelez-moi Vernon, — dit-il. — Vernon est un beau nom. Vous pouvez dire Major Vernon. Mes amis du coin, pas celui de Piccadilly, mais celui du champ qui se trouve derrière Field Lane, m'ont fait l'honneur de m'élever au rang de Major. Je ne vois pas pourquoi je ne garderais pas ce titre. Mes goûts sont complètement aristocratiques. Je n'ai aucun talent d'assimilation avec la canaille. Ceci est le genre de vie qui me va. Ici je suis dans mon élément.

Dunbar avait conduit sa connaissance en habits râpés dans le salon à plafond bas tapissé où d'habitude il passait son temps. Le Major se frotta les mains avec un geste de béatitude en regardant les preuves de richesse éparpillées à profusion dans l'apparte-

ment. Il poussa un long soupir de satisfaction en se laissant tomber brusquement sur un fauteuil à ressort placé au coin du feu.

— Maintenant, écoutez-moi, — dit Dunbar, — je n'ai pas le temps de vous parler ce matin, j'ai d'autres devoirs à remplir. Quand je les aurai terminés, je reviendrai vers vous. En attendant, vous pouvez rester ici tant que vous voudrez et demander ce qu'il vous plaira de manger ou de boire.

— Bien !... Je ne refuse pas une aile de poulet et une bouteille de bourgogne. Il y a longtemps que je n'ai goûté de bourgogne. Du chambertin ou du clos Vougeot à douze shillings la bouteille, voilà ce qui me convient... qu'en dites-vous ?

Dunbar se redressa avec un léger frisson, comme s'il était repoussé et dégoûté par la vulgarité de cet homme.

— Que voulez-vous de moi ? — demanda-t-il. — Souvenez-vous qu'on m'attend. Je suis tout prêt à vous servir... au nom et pour l'amour du bon vieux temps.

— Oui, — répondit le Major avec un ricanement, — c'est chose si agréable de se souvenir du bon vieux temps !

— Eh bien ! — dit Dunbar avec impatience, — que désirez-vous ?

— Une bouteille de bourgogne... la meilleure que vous ayez dans votre cave... quelque chose à manger et... ce qu'un pauvre homme demande généralement à ses amis riches... à ses amis fortunés... de l'argent !

— Vous verrez que je serai très-généreux envers vous. Je vais revenir tout à l'heure et je vous donnerai un chèque.

— Vous tâcherez qu'il en vaille la peine.

— Je le ferai aussi fort que vous voudrez.

— Cela me va. Il y a toujours eu en vous quelque chose de princier et de magnifique, Dunbar.

— Vous n'aurez aucun motif de vous plaindre, — répondit très-froidement le banquier.

— Vous allez m'envoyer à déjeuner ?

— Oui. Je suppose que vous retiendrez votre langue ! Vous ne causerez pas avec le valet qui vous servira ?

— Votre ami a-t-il oui ou non les manières d'un gentleman ? N'a-t-il pas eu l'éminent avantage d'une éducation de collège ? Je puis même dire qu'il a fait des études suivies. Mais, écoutez, puisque vous craignez tant de me voir faire quelque balourdise, que diriez-vous si je retournais à Lisford ? Je puis revenir ce soir à la nuit. Notre affaire se réglera alors. C'est le devoir du pauvre obligé de se conformer aux heures de loisir de son protecteur ! — s'écria le Major Vernon avec le ton étudié d'un traître de mélodrame.

Dunbar laissa échapper un soupir de soulagement.

— Oui, cela vaudrait mieux, — dit-il ; — je pourrai vous parler plus à l'aise après le dîner.

— Eh bien ! c'est dit, mon vieux camarade. Au réservoir, comme nous disons dans les classiques.

Le Major Vernon tendit une main brunie d'une propreté douteuse. Le millionnaire la toucha du bout de ses doigts gantés.

— Au revoir, — dit-il ; — je vous attendrai à neuf heures. Trouverez-vous votre chemin ?

Il ouvrit la porte en parlant et montra du doigt la direction du vestibule à travers une enfilade de deux ou trois appartements. L'indication laissait un peu à désirer. Le Major releva le collet en poil de chien de son habit par-dessus ses oreilles, et sortit en n'exposant que son nez à l'influence atmosphérique.

Dunbar ferma la porte et s'approcha de l'une des fenêtres. Il appuya son front contre la vitre et suivit de l'œil la silhouette du Major qui s'effaçait rapidement le long de l'allée carrossable bordant la pelouse.

Le banquier attendit que sa connaissance mal vêtue eût complètement disparu. Alors il revint auprès du feu, se laissa tomber lourdement sur son fauteuil, et poussa un long gémissement. Ce n'était pas un soupir, c'était un gémissement, un gémissement qui semblait sortir du fond d'un cœur torturé par l'angoisse d'un désespoir complet.

— Ceci décide tout ! — murmura-t-il ; — oui, ceci décide tout. Il y a longtemps que je m'attendais à une crise, mais ceci termine tout.

Il se leva, passa sa main sur son front et sur ses yeux comme un homme qui s'éveille d'un long sommeil, puis il alla jouer son rôle dans la grande affaire de la journée.

Il y a une très-grande différence entre les sentiments d'un pauvre aventurier qui, par quelque heureux hasard, peut s'abattre sur un riche ami, et les sentiments de la victime riche sur laquelle il fond. Rien ne pouvait offrir un contraste plus frap-

pant que celui qui existait entre la situation actuelle de Dunbar, le banquier, et celle du gentleman qui désirait qu'on l'appelât Major Vernon. Tandis que Dunbar semblait plongé dans les profondeurs du désespoir, par l'apparition soudaine de son ancienne connaissance, le digne Major manifestait une joie qui était presque bruyante.

Ce ne fut que lorsqu'il se trouva dans un endroit très-écarté du parc, où il n'y avait d'autres témoins que les daims timides rôdant à l'abri des ormes dépouillés de leurs feuilles, — ce ne fut que lorsque le Major Vernon se sentit tout à fait seul qu'il lâcha les rênes à l'exubérance de sa gaieté.

— C'est une mine d'or ! — s'écria-t-il en se frottant les mains, — c'est une vraie Californie !

Il exécuta une gambade de satisfaction, et les daims épouvantés s'enfuirent de son voisinage ; peut-être le prirent-ils pour quelque gnome moderne se livrant à des danses fantastiques dans le bois humide. Il rit tout haut d'un rire creux et diabolique, puis il battit des mains avec tant de force, que le bruit en retentit dans la solitude rustique.

— Henry Dunbar, — se dit-il à lui-même, — Henry Dunbar ! ce sera une vache à lait… rien qu'une vache à lait ? Si…

Il s'arrêta tout à coup, et le sourire de triomphe qui faisait grimacer sa physionomie fit place à une expression sérieuse.

— S'il ne se sauve pas, — dit-il, s'arrêtant immobile et se frottant le menton avec la paume de la main. — S'il allait me glisser entre les doigts ! Il n'y aurait rien d'impossible.

Mais au bout d'un instant, il recommença à rire tout haut et continua rapidement son chemin.

— Non, il ne se sauvera pas, — dit-il, — cela ne ferait pas son affaire de me faire voir le tour.

Pendant que le Major Vernon retournait à Lisford, Dunbar prenait place à la table du déjeuner, à côté de la nouvelle lady Jocelyn.

Il n'y eut guère plus de gaieté au déjeuner nuptial qu'il n'y en avait eu a la cérémonie. Tout y était très-élégant, très-calme et très-aristocratique. Des valets de pied silencieux circulaient sans bruit derrière les chaises des convives. Le champagne, le moselle, le bourgogne, pétillaient dans de grands verres qui rappelaient par leur forme la feuille du nénufar. Des bergères en porcelaine de Dresde, placées au centre de la table ovale, portaient dans leurs tabliers des fraises de serre chaude qui avaient coûté une demi-couronne la pièce. Des bergers folâtres supportaient des corbeilles en filigrane chargées de petites pommes d'Algérie, de mandarines et de grosses grappes de raisin doré.

Les jeunes époux étaient très-heureux, mais leur joie était de celles qui ne sont pas communicatives. Le déjeuner avait été silencieux, car le visage de l'amphitryon était aussi sombre que le ciel, et de temps en temps, quand la conversation tombait, on entendait le crépitement incessant de la pluie sur les vitres.

Enfin le déjeuner fut terminé. Un couteau avait été délicatement enfoncé dans la paroi d'un superbe gâteau, et un morceau des appétissantes sucreries qu'il contenait avait été mangé par l'une des demoiselles d'honneur.

Laura quitta la table suivie des trois jeunes personnes.

Élisabeth attendait dans le cabinet de toilette. Sur une chaise longue était préparé un costume de voyage complet. La bonne femme embrassa sa jeune maîtresse et pleura un peu avant d'avoir recouvré son calme. Puis les demoiselles d'honneur rompirent le silence, et il y eut un agréable assaut de compliments qui occupa le temps consacré au changement de la toilette nuptiale contre une magnifique robe de soie mauve, un manteau de velours écarlate bordé de fourrure et un merveilleux assemblage de gaze, de fleurs et de dentelles que la modiste parisienne appelait plaisamment un chapeau.

Laura descendit dans ce superbe costume pareille à une impératrice, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

La voiture de voyage attendait à la porte. Arthur et Dunbar étaient dans le vestibule avec les deux pasteurs. Laura s'avança vers son père pour lui dire adieu.

— Nous ne nous reverrons pas de longtemps, cher papa, — dit-elle d'un ton à peine assez élevé pour que Dunbar l'entendît. — Dites-moi Dieu vous bénisse encore une fois avant que je parte !

Sa tête était appuyée sur la poitrine de son père, et elle la releva pour le regarder en parlant ainsi.

Le banquier regarda droit devant lui, et sur sa figure parut un sourire qui n'était guère autre chose qu'une contraction nerveuse des muscles autour des lèvres.

— Je vous donnerai quelque chose de mieux que ma bénédiction, Laura, — dit-il tout haut ; — je ne vous ai pas fait de cadeau de noce, mais je ne vous ai pas oubliée. Celui que je vous destine

demande du temps pour être préparé. Je vous donnerai le plus beau collier de diamants qui ait jamais été fait en Angleterre. J'achèterai les diamants moi-même, et je les ferai monter à ma guise.

Les demoiselles d'honneur firent entendre un murmure de satisfaction.

Laura serra la main froide de son père.

— Je ne veux pas de diamants, papa, — dit-elle ; — je ne veux que votre amour.

Dunbar ne répondit pas à cette douce prière. Le temps manquait peut-être, car les nouveaux époux devaient prendre un certain train à la station de Shorncliffe qui devait les emmener à Londres, d'où ils partiraient pour leur excursion sur le continent. Peut-être dans tout le bruit et le fracas de ce départ précipité le banquier ne put-il rien dire de plus à sa fille. Mais il resta sous la porte gothique, suivant des yeux la voiture qui s'éloignait, avec une expression de tendresse mélancolique sur le visage.

— Puisse-t-elle être heureuse ! murmura-t-il en se parlant à lui-même en retournant chez lui ; — Dieu sait que je le désire de tout mon cœur.

Il ne s'arrêta pas pour faire des adieux cérémonieux à ses invités, mais il se dirigea immédiatement vers ses propres appartements. On était accoutumé à ses manières bizarres et on avait de l'indulgence pour ses faiblesses.

Arthur et les trois demoiselles d'honneur restèrent quelque temps dans le salon bleu. Les demoiselles Melville devaient retourner chez leur père dans l'après-midi, et Dora les accompa-

gnait. Elle devait passer quelques semaines avec elles, puis rejoindre sa tante en Écosse.

— Mais je viendrai voir ma bonne Laura à Jocelyn's Rock, — dit-elle, lorsque Arthur s'enquit de ses projets. — C'est une chose convenue.

Les jeunes personnes et l'avoué prirent le thé dans l'après-midi avant de quitter Maudesley, et passèrent ensemble quelques moments agréables, à défaut de gaieté folle. Ce jour-là, pour la première fois de sa vie, Arthur remarqua que Dora avait de très-beaux yeux noirs, des cheveux magnifiques, et le plus charmant sourire du monde, après celui qui éclairait un visage adoré dont la splendeur faisait pâlir les autres beautés.

On annonça enfin la voiture, et Lovell eut fort à faire à surveiller les apprêts du départ des trois jeunes personnes, et l'installation des boîtes à chapeau, des châles, des sacs de voyage, des nécessaires, des livres multicolores, des parapluies, des ombrelles, et des albums à dessin qui sont les attributs particuliers des voyageurs féminins. Puis quand tout fut terminé, et qu'il eut salué pour la dernière fois pour remercier des petites mines et des sourires qu'on lui prodiguait, la voiture s'éloigna, disparut, et Arthur retourna lentement chez lui, pensant à l'événement du jour.

Laura était perdue pour lui à tout jamais. Ce terrible chagrin suspendu si longtemps au-dessus de sa tête était enfin tombé sur lui, et la souffrance n'avait pas été aussi cruelle qu'il l'avait imaginé.

— Je n'ai jamais eu d'espoir, — pensait-il en arpentant la route humide qui va des portes de Maudesley à la ville, — je n'ai jamais

espéré véritablement que Laura serait ma femme.

La maison de John Lovell était une des meilleures de la ville de Shorncliffe. C'était une vieille maison bizarre avec un toit en dos d'âne, et des pignons en chêne massif ornés çà et là de curieux dessins sculptés par une main habile. Elle était grande, mais irrégulière et sans prétentions à l'extérieur. La lueur éclatante d'un bon feu brillait dans une chambre boisée, moitié salon, moitié cabinet. Les rideaux rouges n'avaient pas encore été tirés devant la fenêtre à petits carreaux. Arthur Lovell regarda dans la chambre en passant, et il y vit son père assis au coin du feu avec un journal à ses pieds.

Il n'était pas nécessaire de barricader les portes contre les voleurs et les vagabonds dans une ville paisible comme Shorncliffe. Arthur tourna le bouton de la porte de la rue, et entra. La porte de la chambre de son père était entr'ouverte, et l'avoué entendit le pas de son fils dans le vestibule.

— Est-ce toi, Arthur ? — demanda-t-il.

— Oui, père, — répondit le jeune homme en pénétrant dans la chambre.

— J'ai à te parler très-particulièrement. Je suppose que ce mariage de Maudesley Abbey a chassé de ton esprit toute pensée sur des affaires sérieuses.

— Quelles affaires sérieuses, père ?

— As-tu oublié l'offre de lord Herriston ?

— L'offre d'un emploi dans l'Inde ? Oh ! non, père, je ne l'ai pas oublié ; seulement…

— Seulement quoi ?

— Je n'ai pu me décider encore.

En parlant, Arthur songeait à Laura. Non, elle était maintenant Laura Jocelyn. C'était pénible pour le jeune homme de lui donner ce nouveau nom. Ne valait-il pas mieux qu'il partît, qu'il mît une incommensurable distance entre lui et la femme qu'il aimait ? Ne vaudrait-il pas mieux, ne serait-il pas plus sage de partir ? Et cependant, si, en agissant ainsi, il refusait une autre chance de bonheur ? Si une nouvelle étoile, moins brillante que celle qui venait de s'éteindre, se levait à l'horizon brumeux ?

— Il n'y a pas lieu de me décider précipitamment, — dit le jeune homme ; — lord Herriston vous disait que j'avais un an devant moi pour réfléchir.

— C'est vrai, — répondit John Lovell, — mais la moitié de l'année s'est écoulée, et j'ai reçu cette après-midi une seconde lettre de lord Herriston. Il veut que tu te décides immédiatement, car un de ses parents s'est adressé à lui pour obtenir ce même emploi. Il est fidèle à sa promesse, et il te donnera la préférence, mais il ne faut pas hésiter plus longtemps.

— Désirez-vous que j'aille dans l'Inde, père ?

— Si je désire que tu ailles dans l'Inde ? mais pas du tout, mon cher enfant, à moins que ton ambition ne t'y pousse. Souviens-toi que tu es fils unique. Rien ne te force à quitter Shorncliffe. Tu hériteras d'une bonne clientèle et d'une belle fortune. Je croyais que tu étais ambitieux et que cette petite ville était un cercle trop étroit pour ton ambition, sans cela je n'aurais jamais songé à cet emploi dans l'Inde.

— Et vous ne seriez pas fâché de me voir rester en Angleterre ?…

— Fâché ! oh ! non, j'en serais bien aise. Penses-tu qu'un homme qui n'a qu'un fils, beau, intelligent, à l'esprit élevé, dont la présence égaye sa vieille et triste maison… penses-tu qu'un pareil père désire se débarrasser de son enfant ? Si tu crois cela, tu n'as qu'une bien faible idée de l'affection paternelle.

— Alors je refuserai l'emploi, père.

— Que Dieu te bénisse, mon enfant ! — s'écria l'avoué.

La lettre à lord Herriston fut écrite dans la soirée, et Arthur se résigna à rester perpétuellement dans cette paisible petite ville, à un mille de laquelle les tours de Jocelyn's Rock surplombaient la haute falaise contre la base de laquelle venaient battre les eaux tumultueuses de l'Avon.

Dunbar avait donné tous les ordres nécessaires pour la réception de son ami à tenue râpée.

Le Major fut aussitôt conduit vers le salon tapissé où le banquier était encore assis à la table du dîner. Il s'était fait servir sur une table ronde auprès du feu et la pièce était un vrai modèle de confortable et de luxe au moment où le Major Vernon y pénétra, sortant de la nuit opaque et brumeuse et de l'avenue dépouillée de feuilles où les troncs des ormes dénudés semblaient de gigantesques fantômes qui le guettaient dans l'obscurité.

Les yeux du Major furent presque éblouis par l'éclat de ce charmant salon. Cet homme était un réprouvé, mais il avait commencé la vie en gentleman. Il se souvenait d'avoir habité un salon pareil à celui-ci, il y avait longtemps, avant d'avoir franchi le

sombre gouffre creusé par quarante années mal employées. La vue de cette pièce lui remit en mémoire un joli salon doucement éclairé, un vieillard assis dans un fauteuil à grand dossier, une joyeuse mère de famille courbée sur son ouvrage, deux jolies jeunes filles, un gros chien fidèle étendu devant le foyer, et enfin un jeune homme en vacances, bâillant sur un journal de sport, ennuyé à mourir des joies innocentes du foyer, fatigué de la société de deux sœurs aimables, de l'amour de sa mère, et désirant retourner vers les bruyantes réunions d'autrefois, les orgies de l'ivresse, le jeu, les courses, l'extravagance et la débauche.

Le Major soupira profondément en parcourant la chambre du regard. Mais l'ombre mélancolique répandue sur sa figure se changea en un sourire grimaçant, lorsqu'en détournant ses regards des murs à tentures, de la fenêtre à rideaux, et du grand vase de Chine qui se dressait sur une table sculptée, plein de fleurs de serre répandant dans la chambre un parfum de jasmin et de fleurs d'amandier, il les fixa sur Dunbar.

— C'est confortable, — dit le Major Vernon, — oui, pour ne pas dire plus, c'est très-confortable. Et avec un compte courant d'un demi-million ou à peu près chez son banquier, ou dans une banque à soi… ce qui vaut mieux peut-être… on n'est pas déjà si malheureux, n'est-ce pas, monsieur Dunbar ?

— Asseyez-vous et mangez un de ces oiseaux, dit le banquier ; — nous causerons tout à l'heure.

Le Major obéit à son ami ; il déroula trois ou quatre mètres d'étoffe de laine sale qui enveloppaient son cou barbu, renversa le collet de son habit, approcha une chaise de la table, écarta les

coudes, et se mit à l'œuvre. Il eut bientôt dépêché deux perdrix et une bouteille de moselle mousseux.

Quand la table eut été desservie et que les deux hommes furent seuls, le Major Vernon étendit ses longues jambes sur le tapis du foyer, plongea ses mains dans les poches de son pantalon, et poussa un soupir de satisfaction.

— Et maintenant, — dit Dunbar remplissant son verre au carafon de cristal plein de bordeaux, — qu'est-ce que vous avez à me dire. Stephen Vallance, ou M. Vernon, en un mot, quel que soit le nom ridicule que vous ayez pris… qu'avez-vous à me dire ?

— Je vais résumer cela en peu de mots, répondit le Major tranquillement. — Je veux vous parler de l'homme qui a été assassiné à Winchester il y a quelques mois.

La main du banquier devint tremblante, le goulot du carafon vint battre contre le bord fragile du verre, et le brisa en cinq ou six morceaux.

— Vous allez répandre votre vin, — dit le Major Vernon. — Je vous plains si vos nerfs ne sont pas meilleurs que cela.

Lorsque le Major Vernon quitta son ami ce soir-là, il emportait avec lui une demi-douzaine de chèques de valeur différente, s'élevant à la somme de deux mille livres sterling, à payer sur le compte particulier que Dunbar avait à son crédit dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

Il était plus de minuit quand le banquier ouvrit la porte du vestibule et déboucha avec le Major sur les larges dalles du porche gothique. Il ne pleuvait plus, mais la nuit était noire, et le

vent du nord soufflait à travers les branches sans feuilles des chênes et des ormes gigantesques.

— Présenterez-vous ces chèques vous-même ? — demanda Dunbar au moment où les deux hommes allaient se séparer.

— Oui, je le crois.

— Habillez-vous convenablement alors avant de vous rendre à la banque, dit le banquier. On se demanderait de quelle nature peuvent être nos relations si vous alliez vous montrer dans Saint-Gundolph Lane en pareil costume.

— Mon ami est fier, — s'écria le Major avec un accent tragique et moqueur ; — il est fier et il méprise son humble connaissance.

— Bonne nuit, — dit Dunbar un peu brusquement, — il est minuit passé et je suis fatigué.

— Sans doute. Vous êtes fatigué, et votre… votre sommeil… est-il calme ? — demanda le Major Vernon à voix basse.

Il n'y avait maintenant dans son ton rien de solennel ni de moqueur.

Le banquier s'éloigna de lui en murmurant un juron. La lueur de la lampe suspendue au plafond en biseau éclairait la figure des deux hommes. Celle de Dunbar était renfrognée et pas du tout agréable à voir, mais la physionomie grimaçante du Major, dont les lèvres minces se plissaient en un sourire méchant et dont les yeux noirs brillaient d'un éclat sinistre, ressemblait à la figure de Méphistophélès.

— Bonne nuit, — répéta le banquier en tournant le dos à son ami et en se disposant à rentrer dans la maison.

Le Major Vernon mit sa main osseuse sur l'épaule de Dunbar, et l'arrêta avant qu'il eût franchi le seuil.

— Vous m'avez donné deux mille livres, — dit-il, — c'est assez bien pour un commencement ; mais je suis un vieillard, la vie de vagabond me fatigue, et je veux mener l'existence d'un gentleman… non pas comme vous, ceci est tout à fait hors de question, tout le monde n'a pas la chance d'être millionnaire comme Henry Dunbar, mais il me faut une bouteille de bordeaux à mon dîner, un bon vêtement sur le dos et un billet de banque de cinq livres toujours à ma disposition. Vous ferez bien cela pour moi, n'est-ce pas, cher ami ?

— Je ne m'y refuse pas, — dit Dunbar avec impatience ; — je crois que ce que vous avez dans votre poche est déjà joli pour commencer.

— Mon cher ami, c'est extraordinairement joli, — s'écria le Major Vernon, — c'est un commencement princier. Mais ces deux mille livres, ce n'est pas pour me jeter de la poudre aux yeux que vous me les avez données, hein ? Elles ne seront pas à la fois le commencement, le milieu et la fin ? Vous n'avez pas l'intention de lever doucement le pied… eh ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'allez pas vous enfuir ? Vous n'allez pas renoncer aux pompes et aux vanités de ce monde pervers, et faire une expédition précipitée à travers la mare aux harengs… eh ? cher ami de mon cœur.

— Pourquoi m'enfuirais-je ? — demanda sèchement Dunbar.

— C'est précisément ce que je me suis dit, cher ami. Pourquoi vous enfuiriez-vous ? Un homme sage ne quitte pas de beaux domaines, de belles maisons, et un demi-million d'argent. Mais quand vous avez brisé ce verre à bordeaux après dîner, il m'a semblé que vous étiez… risquerai-je le mot… légèrement nerveux. Les gens nerveux font toutes sortes de folies. Donnez-moi votre parole que vous ne vous sauverez pas, et je suis satisfait.

— Je vous dis que je n'ai aucune idée de ce genre, — répondit Dunbar avec une impatience de plus en plus grande ; — cela vous suffit-il ?

— Cela me suffit, cher ami. Votre main pour ratifier votre parole. Comme elle est froide, votre main ! Prenez soin de vous, et, une fois encore, bonne nuit.

— Vous allez à Londres ?

— Oui, encaisser les chèques et m'occuper de quelques arrangements d'affaires.

Dunbar verrouilla la grande porte pendant que les pas de son ami cessaient de se faire entendre sur l'allée sablée que le vent froid avait promptement séchée. Le banquier avait renvoyé ses domestiques à dix heures du soir, de sorte qu'il ne restait personne pour le servir ou l'épier quand il revint dans son salon.

Il s'assit auprès du feu consumé, pendant quelque temps, la figure assombrie, songeant et buvant. Ensuite il se coucha, et la lueur de la veilleuse éclairant sa tête pendant qu'il dormait laissa voir sa figure décomposée par d'étranges ombres qui n'étaient pas celles des rideaux qui enveloppaient son lit.

Le Major Vernon chemina d'un pas allègre le long de l'avenue qui conduisait à la porte grillée.

— Deux mille livres ! c'est confortable, — se disait-il tout bas, — c'est très-satisfaisant pour une première fouille dans la mine d'or, mais j'espère que ma Californie me produira un peu plus avant que je ferme mon puits et que je me retire pour vivre des profits de ma spéculation. Je crois que mon ami est un homme sûr, je ne pense pas qu'il se sauve, mais j'aurai l'œil sur lui tout de même. L'œil humain est une grande institution, et je m'en servirai pour épier mon ami.

Malgré le désir naturel de transformer ces bouts de papier oblongs, les chèques signés du nom célèbre de Henry Dunbar, en un autre papier soyeux plus commode encore, ayant cours, et que délivre la Vieille Douairière de Theadneedle Street, ou bien en la monnaie jaune du royaume, le Major Vernon n'eut pas l'air d'être bien pressé de quitter Lisford.

Un grand nombre de Lisfordiens avaient vu l'étranger râpé prendre place dans la voiture de Dunbar, côte à côte avec le grand banquier. Ce fait fut universellement connu dans la paroisse de Lisford et dans deux autres paroisses voisines avant que les ombres du soir fussent descendues sur terre le jour du mariage de Laura, et le Major fut respecté en conséquence.

Il était râpé certainement, ses talons de botte commençaient à s'éculer, et son collet d'habit en poil de chien se dépouillait de sa fourrure. Son chapeau luisait un peu plus que ne l'exigeait l'intérêt de la manufacture de chapellerie. Ses mains osseuses étaient rouges et nues, et un simulacre ridicule de gant se balançait entre son pouce et son index pendant qu'il parcourait la rue du village.

Mais il avait été vu dans la voiture de Dunbar, et, à partir de ce moment, sa personne était devenue l'objet d'un intérêt romanesque. C'était un gentleman ruiné qui avait vu de meilleurs jours, ou bien c'était un avare, peut-être un personnage excentrique qui portait des bottes éculées et des chapeaux luisants pour son plaisir.

On témoigna donc du respect à l'étranger à la Rose et la Couronne, en le saluant quand il entra et sortit, et les Lisfordiens furent charmés de répondre aux questions qu'il voulut bien leur adresser en flânant dans le village.

Il parvint ainsi à obtenir pas mal de renseignements sur les choses en général et sur les habitudes de Dunbar en particulier. Le banquier avait donné à sa connaissance mal vêtue, en même temps que les chèques, une poignée de souverains pour les besoins du moment, et le Major avait les moyens de vivre aussi bien qu'il était possible à la Rose et la Couronne et de payer largement ce qu'il prenait.

— Je trouve l'air du comté extraordinairement sain pour moi, — dit-il à l'aubergiste en s'asseyant à la table du déjeuner dans le petit salon, deux jours après son entrevue avec Dunbar. — Si vous connaissiez dans le voisinage quelque jolie petite maisonnette qui pût convenir à un vieux garçon solitaire ayant un beau revenu et personne pour l'aider à le dépenser, je crois que je me déciderais réellement à la meubler.

L'aubergiste se gratta la tête et réfléchit quelques moments. Puis il frappa sur sa cuisse avec force, et d'un air de triomphe :

— Je connais justement ce qu'il vous faut, monsieur Vernon, — dit-il (le Major avait pris le nom de Vernon, ainsi qu'il avait été

convenu entre le banquier et lui) ; — c'est justement votre affaire, — répéta l'aubergiste, — on dirait que cela a été fait pour vous. Il y aura une vente jeudi prochain. M. Grogson, le commissaire-priseur de Shorncliffe, vendra, à onze heures précises, l'ameublement et le bail de la plus jolie petite maison qu'on puisse trouver par ici ; elle se nomme Woodbine Cottage ; c'est une jolie petite habitation qui appartenait au vieil amiral Manders. L'amiral est mort dans la maison, et comme il était célibataire et que sa fortune revient à des parents éloignés, l'ameublement et le bail du cottage seront mis aux enchères. Mais je présume, — ajouta l'aubergiste gravement en jetant un regard de doute sur son hôte, — je présume que le bail, l'ameublement, les tableaux et l'argenterie monteront à huit cents ou à mille livres, et peut-être ne vous souciez-vous pas d'y mettre tant que cela.

L'aubergiste ne put s'empêcher de jeter un regard oblique sur le drap luisant et blanchi qui couvrait les genoux pointus de son commensal assis en face de lui.

— Vous pourriez ne pas vous soucier d'y mettre tant que cela, — répéta-t-il en attirant à lui un morceau de jambon froid pesant trois quarts de livre.

Le Major releva vivement les sourcils et cligna les yeux d'un air de dédain.

— Si le cottage me convient, — dit-il, — je ne regarderai pas à mille livres. C'est aujourd'hui samedi ; j'irai demain ou lundi à Londres pour y régler une petite affaire que j'y ai en ce moment, et je reviendrai assez à temps pour assister à la vente.

— Ma femme et moi nous avions idée d'y aller aussi, monsieur, — reprit l'aubergiste d'un ton de respect inaccoutumé, —

et, si cela vous était agréable, nous vous y conduirions dans notre char à bancs. Woodbine Cottage est à un mille et demi d'ici et à guère plus d'un mille de Maudesley Abbey. Il y a, parmi les ustensiles de l'amiral, une boîte à charbon en cuivre dont ma femme a envie. Mais peut-être, si vous faisiez une offre avant la vente, on pourrait vous céder le tout par un contrat particulier.

— Je verrai cela, — répondit Vernon ; — j'ai précisément une affaire à Shorncliffe ce matin et je rendrai visite à M. Grogson… C'est M. Grogson, avez-vous dit, je crois, que se nomme le commissaire-priseur ?

— Oui, monsieur, Peter Grogson, et il ne manque pas de visiteurs ; il a la réputation d'un honnête homme. Son bureau est dans la grande rue de Shorncliffe, monsieur, à deux portes seulement de l'étude de Lovell, l'avoué, et à quelques mètres de l'église de Saint-Gwendoline.

Le Major Vernon, ainsi qu'il se faisait appeler maintenant, partit de Lisford pour se rendre à Shorncliffe. Il était bon marcheur, car il avait eu le temps de prendre l'habitude de la marche, pendant les longues et fatigantes excursions qu'il avait faites d'un champ de courses à l'autre quand la chance lui souriait assez peu pour qu'il n'eût pas de quoi payer sa place au chemin de fer. La gelée avait recommencé, de sorte que les chemins étaient de nouveau secs et durs, et le bruit des sabots, des chevaux et des roues en mouvement, le tintement des clochettes, les aboiements momentanés de quelque chien de berger bruyants, et les voix des robustes paysans qui s'appelaient les uns les autres sur la grande route, retentissaient au loin dans l'air léger et froid.

La ville de Shorncliffe était très-calme ce jour-là, car ce n'était que les jours de marché qu'il y avait de l'animation et du mouvement dans ses vieilles rues bizarres ; Vernon ne rencontra donc aucun obstacle dans l'achèvement de l'affaire pour laquelle il était venu de Lisford.

Il se rendit directement chez Grogson le commissaire-priseur et reçut de celui-ci tous les détails relatifs à la vente de Woodbine Cottage. Le Major offrit de prendre le bail à un prix raisonnable et le mobilier ce qu'il était après évaluation.

— J'ai besoin d'une petite retraite où je puisse me caser sans peine, — dit le Major Vernon avec la désinvolture d'un homme du monde. — J'ai l'habitude de prendre agréablement la vie. Si vous m'affirmez que cette petite maison vaut réellement sept ou huit cents livres, je suis disposé à payer rubis sur l'ongle. Je m'en tiendrai à votre estimation si les propriétaires veulent vendre à ces prix-là et je déposerai cent ou deux cents livres mardi dans l'après-midi pour montrer que ma proposition est faite bonâ fide.

Quelques paroles furent encore échangées et Grogson s'engagea à faire le possible pour satisfaire Vernon sans mécontenter les propriétaires actuels de la maison.

Le commissaire-priseur s'était d'abord montré réservé envers ce long étranger mal vêtu, mais l'offre de déposer cent ou deux cents livres donna un tout autre aspect aux paroles de celui-ci. Le monde est rempli d'originaux et les apparences sont trompeuses. Le Major avait l'assurance d'un homme qui a un compte courant chez un banquier.

Le Major revint à la Rose et la Couronne, mangea un bon petit dîner qu'il avait commandé avant de partir pour Shorncliffe, paya

sa note, et prit toutes ses mesures pour être à même de partir pour Londres le lendemain matin par le premier train. Il était près de dix heures quand tout fut fini, mais bien qu'il fût tard, Vernon prit son chapeau, remonta jusqu'à ses oreilles son collet d'habit en poil de chien et s'aventura dans la grande rue de Lisford.

Il y avait à peine un rayon de lumière dans la rue que suivait le Major. Il prit la route qui conduisait à Maudesley Abbey, et marcha d'un pas rapide sans prendre garde à la neige qui tombait à gros flocons.

Il était couvert de neige de la tête aux pieds quand il s'arrêta devant le porche en pierre et tira une sonnette qui fit grand vacarme au milieu du silence de la nuit. Il ressemblait à quelque statue blanche et roide descendue de son piédestal pour se promener çà et là dans les ténèbres.

Le domestique qui ouvrit la porte bâilla sans façon au nez de l'ami de son maître.

— Dites à M. Dunbar que je serais bien aise de causer avec lui quelques minutes, — dit le Major faisant mine de vouloir pénétrer dans le vestibule.

— M. Dunbar a quitté le château il y a plus d'une heure, — répondit le valet avec une hauteur suprême, — mais il a laissé un message pour vous dans le cas où vous viendriez. La durée de son absence est incertaine, et si vous voulez vous entretenir avec lui il vous faudra attendre qu'il soit de retour.

Vernon écarta le valet et entra dans le vestibule. Les portes étaient ouvertes, et à travers deux ou trois chambres intermé-

diaires, le Major aperçut le salon sombre et vide.

Il n'y avait pas à douter que Dunbar lui eût glissé entre les doigts… pour le moment du moins : mais le banquier avait-il de fâcheuses intentions ? y avait-il quelque ruse cachée sous ce départ soudain ?… c'était là la question.

— J'écrirai à votre maître, — dit le Major après une pause ; quelle est son adresse, à Londres ?

— M. Dunbar n'a pas laissé d'adresse.

— Hum ! cela ne fait rien. Je lui écrirai à la banque. Bonne nuit.

Le Major Vernon repartit à travers la neige.

Le valet ne répondit pas à sa politesse d'adieu. Il le suivit de l'œil pendant quelques moments, puis il referma violemment la porte.

— Si c'est là un spécimen de nos connaissances de l'Inde, je n'augure pas bien de la société indienne : mais que peut-on attendre d'une nation qui insulte le gentleman qui se tient debout derrière une chaise pour servir à table en l'appelant : mangeur de chats !

26

Dunbar arriva à Londres quelques heures après que Vernon eut quitté l'abbaye. Il se rendit tout droit à l'Hôtel Clarendon. Il n'avait pas de domestique avec lui, et son bagage se composait

seulement d'un portemanteau, d'un nécessaire de toilette et d'un pupitre à dépêches ; le même pupitre dont il avait étudié le contenu avec tant de soin à Winchester la nuit de l'assassinat.

Le lendemain de son arrivée était un dimanche, et durant toute cette journée le banquier s'occupa à lire un volume manuscrit relié en maroquin, qu'il retira du pupitre.

Il y avait ce jour-là un épais brouillard de novembre, et l'atmosphère au dehors était noire et froide. Mais la chambre dans laquelle Dunbar était assis était un vrai modèle de confortable et d'élégance.

Il avait approché sa chaise du feu, et sur un guéridon placé à côté de lui était étalé le nécessaire à dépêches tout ouvert, un grand carafon en cristal plein de bourgogne, ainsi qu'un verre en forme de gobelet, sur un plateau, et une boîte de cigares.

Dunbar demeura assis auprès du feu jusqu'à ce que la nuit fût arrivée, fumant, buvant et lisant le manuscrit. Il ne s'arrêtait de temps en temps que pour prendre sur son contenu des notes au crayon qu'il écrivait sur un petit agenda de poche.

Àsept heures seulement, au moment où le valet en livrée qui le servait vint le prévenir que son dîner était servi dans une salle à côté, Dunbar se leva pour remettre le livre dans le nécessaire à dépêches.

Il posa le volume sur la table ; et tandis qu'il replaçait les autres papiers dans le nécessaire, le volume s'ouvrit à la première page.

Sur cette première page était écrit de l'écriture ferme et lisible de Henry Dunbar :

Journal de ma vie dans l'Inde depuis mon arrivée en 1815 jusqu'à mon départ en 1850.

C'était là le livre que le banquier avait étudié pendant toute cette journée d'hiver.

Àmidi, le lendemain, il se fit amener une voiture et conduire à la maison de banque dans Saint-Gundolph Lane. C'était la première fois que Dunbar mettait les pieds dans la maison de Saint-Gundolph Lane depuis son retour de l'Inde.

Ceux qui connaissaient l'histoire du chef actuel de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, n'étaient nullement étonnés de ce fait. Ils savaient qu'étant jeune homme Dunbar avait contracté les goûts et les habitudes d'un aristocrate, et que s'il était devenu plus tard un homme d'affaires habile et heureux, ce n'était que par suite de la force des circonstances qui l'avaient placé dans une position qu'il haïssait.

Il n'était donc pas extraordinaire qu'une fois devenu maître des fortunes réunies de son père et de son oncle, Dunbar se tînt à l'écart d'une maison qui lui avait toujours été odieuse.

Les affaires avaient très-bien marché sans lui pendant son séjour dans l'Inde, et elles continuaient à bien aller sans lui maintenant, car sa place dans l'Inde avait été prise par un successeur très-entendu qui avait pendant vingt ans été le caissier de la maison de Calcutta.

Il se peut que le banquier gardât un fâcheux souvenir de sa dernière visite à Saint-Gundolph Lane le jour où les faux billets furent découverts par Percival et Hugh Dunbar. Les trente-cinq années qui s'étaient écoulées depuis cette époque pouvaient très-

bien n'avoir pas effacé cette scène des pensées qui, ce matin-là, occupaient l'esprit de Dunbar.

Quoi qu'il en fût, ce jour-là les réflexions de Dunbar n'étaient évidemment pas d'une nature agréable. Il était très-pâle pendant que la voiture l'emportait de l'Hôtel Clarendon vers la Cité, et sa figure avait l'expression froide et fixe qu'on voit chez un homme qui se monte le moral pour faire face à quelque crise qu'il sait très-prochaine.

Il y eut un moment d'arrêt à Ludgate Hill. De grandes barricades en bois, des monceaux de pavés arrachés, au milieu desquels de vigoureux travailleurs se démenaient la pelle et la pince en main, et des brouettes chargées de balais barraient le chemin. La voiture tourna donc dans Farringdon Street, prit la montée de Snow Hill, et passa sous les murailles lugubres et menaçantes de Newgate.

Le véhicule avança très-lentement, car le mouvement était concentré dans ce quartier à cause de la barricade de Ludgate Hill, et Dunbar put contempler à son aise les murs noirs de la prison et les hommes et les femmes qui vendaient des colliers de chien à l'ombre sinistre de l'édifice.

Peut-être bien la figure du banquier devint-elle un peu plus pâle après cette contemplation. Les coins de sa bouche frémirent au moment où il descendit de voiture devant les portes en acajou de la maison de banque de Saint-Gundolph Lane. Mais il respira à pleins poumons et se redressa droit et fier en poussant la porte et en entrant.

Jamais, depuis le jour de la découverte des faux billets, cet homme n'était rentré dans la maison de banque. De sombres

pensées lui revinrent à l'esprit, et sa figure s'assombrit horriblement en jetant un rapide regard tout autour du bureau familier.

Il se dirigea tout droit vers le cabinet particulier dans lequel cette scène au souvenir vivace s'était passée il y avait trente-cinq ans. Mais avant d'arriver à la porte qui menait du bureau affecté au public à la partie de la maison où se trouvait le cabinet de l'associé directeur, il fut arrêté par un homme à tournure distinguée qui abandonna son pupitre situé dans un angle obscur et qui questionna l'étranger au passage.

Cet homme était Austin, le caissier.

— Désirez-vous voir M. Balderby, monsieur ? — demanda-t-il.

— Oui. J'ai un rendez-vous avec lui à une heure. Mon nom est Dunbar.

Le caissier s'inclina et ouvrit la porte. Le banquier passa le seuil qu'il n'avait pas franchi depuis trente-cinq ans.

Mais pendant que Dunbar s'avançait vers le cabinet particulier sur le derrière de la maison de banque, il s'arrêta une minute et regarda le caissier.

Austin était presque aussi pâle que Dunbar lui-même.

Il avait entendu parler de la visite projetée du banquier à Saint-Gundolph Lane, et il avait songé avec une étrange anxiété à une rencontre avec l'homme que Margaret déclarait être le meurtrier de son père.

Il fixa sur Dunbar un regard sérieux, scrutateur, comme s'il eût voulu découvrir sur la figure de cet homme le secret de sa culpabilité ou de son innocence.

La physionomie du banquier était pâle, grave et sévère, mais Clément savait que pour Dunbar il existait des souvenirs humiliants et désagréables qui se rattachaient au bureau de Saint-Gundolph Lane, et on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'un homme entrât le sourire aux lèvres dans une maison d'où il était sorti trente-cinq, ans auparavant disgracié et flétri.

Pendant quelques instants les deux hommes s'arrêtèrent dans le corridor entre le bureau public et le cabinet particulier, s'étudiant réciproquement du regard.

Le regard du banquier ne faiblit pas durant cette épreuve. On considère comme une forte preuve de l'innocence d'un homme la fermeté avec laquelle il soutient le regard quand on l'examine d'un œil visiblement soupçonneux ; mais ne serait-il pas le plus maladroit des coquins s'il redoutait d'être ainsi étudié lorsqu'il sait que c'est une épreuve qu'on lui fait subir ? C'est plutôt l'innocence qui baisse la paupière quand vous rivez sur elle vos yeux inquisiteurs, car l'innocence s'épouvante de ces regards durs et accusateurs qu'elle n'est pas prête à affronter. Le crime vous dévisage hardiment, car le crime est endurci et plein d'audace, et il a sur l'innocence cette grande supériorité qu'il est prêt à tout ce qui peut lui arriver de pire.

Clément ouvrit la porte du cabinet particulier de Balderby. Dunbar entra sans être annoncé. Le caissier ferma la porte, et revint à son pupitre dans le bureau public.

Le plus jeune associé était assis à une table de travail auprès du feu et il écrivait, mais il se leva dès que le banquier fut entré, et il s'avança à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur Dunbar, — dit-il. — Soyez le bienvenu dans la maison de Saint-Gundolph Lane. Il y a longtemps qu'on y attend et qu'on y espère votre visite.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et Balderby offrit à son premier associé un fauteuil recouvert en maroquin, et s'assit ensuite en face de lui de l'autre côté de la table.

Évidemment Balderby faisait des efforts pour être affable ; mais en dépit de sa bonne volonté, le son de ses paroles sonnait faux.

Dunbar ne répondit pas au souhait de son associé. Il promenait autour de la pièce un regard circulaire, et se souvenait du jour où il l'avait vue pour la dernière fois. Il y avait très-peu de changements dans l'aspect de ce sombre cabinet de la Cité. C'étaient toujours le même treillage en fil de fer devant la fenêtre et le même arbre solitaire sans feuilles dans la cour étroite. Les fauteuils de maroquin avaient peut-être été recouverts à neuf pendant ces trente-cinq ans, mais s'il en était ainsi ils s'étaient usés de nouveau. Le tapis de Turquie lui-même avait le même aspect noirâtre qu'à l'époque où Dunbar l'avait foulé avant son départ il y avait trente-cinq ans.

— J'ai reçu, samedi soir, votre lettre annonçant votre voyage à Londres et votre désir d'avoir avec moi une conversation particulière, — dit Balderby après une pause, — et j'ai pris tous les arrangements pour que nous ne soyons pas dérangés tant que vous resterez ici. Si vous voulez vous livrer à un examen des affaires de la maison, je…

Dunbar fit de la main un geste de dénégation.

— Rien n'est plus loin de ma pensée qu'un pareil projet, — dit-il. — Non, monsieur Balderby. Je ne me suis consacré aux affaires que parce qu'on m'enleva, il y a trente-cinq ans, le droit de suivre une autre carrière que je préférais de beaucoup. Je suis très-content d'être un associé inactif dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. Pendant les dix années qui précédèrent la mort de mon père, il ne prit aucune part aux affaires. La maison marcha très-bien sans lui, elle marchera également bien sans moi. L'affaire qui m'amène à Londres est toute personnelle. Je suis riche, mais je ne sais pas au juste quel est le total de ma fortune, et je veux réaliser une somme d'argent un peu forte.

Balderby s'inclina, mais ses sourcils se relevèrent légèrement, car il lui fut impossible de dominer complètement sa surprise.

— Avant le mariage de ma fille, je lui ai donné par contrat la maison de Portland Place et le domaine du comté d'York. Elle aura à ma mort toute ma fortune, et, comme sir Philip Jocelyn est riche, elle sera peut-être une des femmes les plus riches de l'Angleterre. Jusqu'ici tout est bien. Ni Laura ni son mari n'auront lieu d'être mécontents. Mais cela ne suffit pas, monsieur Balderby. Je ne suis pas très-démonstratif et je n'ai jamais fait grand étalage de mon amour pour ma fille, mais je l'aime néanmoins.

Dunbar parlait très-lentement, et il s'arrêta une fois ou deux pour s'essuyer le front avec son mouchoir, comme à l'hôtel de Winchester.

— Nous autres, Anglo-Indiens, nous avons des façons magnifiques de faire les choses, monsieur Balderby, — continua-t-il, quand une fois nous nous sommes mis en tête de les faire. Je

veux donner à ma fille un collier de diamants pour son cadeau de noce, et je veux que ce collier soit aussi beau que celui qu'un prince de l'Orient ou qu'un Rothschild pourrait donner à sa fille unique. Vous comprenez ?

— Oh ! parfaitement, — répondit Balderby ; — je serai très-heureux de pouvoir vous être de quelque utilité en pareille matière.

— Tout ce que je veux, c'est une forte somme d'argent dont je puisse disposer. Il est possible que j'achète sans compter et que je mette à ce collier un prix considérable ; ce sera un legs que lady Jocelyn transmettra à ses enfants. Vous et John Lovell, de Shorncliffe, vous avez été les exécuteurs testamentaires de mon père. Vous avez signé, en septembre dernier, l'ordre de transférer en mon nom la fortune de mon père ?

— Je l'ai signé en même temps que M. Lovell.

— Précisément, Lovell m'a écrit à ce sujet. Mon père avait ici deux sortes de compte, je crois : un compte de dépôt et un compte courant ?

— C'est cela même.

— Et ces deux comptes ont existé depuis mon retour, comme ils existaient pendant sa vie ?

— Exactement. Le revenu que M. Percival Dunbar mettait de côté pour son usage était de sept mille livres par an. Il dépensait rarement cette somme, quelquefois même il n'en dépensait pas la moitié. La balance de ce revenu, et sa double part dans les profits de la banque, allaient au crédit de son compte de dépôt, et diffé-

rentes sommes ont été retirées de temps en temps et employées selon ses ordres.

— Pourrais-je voir les livres où figurent ces deux comptes ?

— Certainement.

Balderby fit jouer le ressort d'une sonnette sur sa table.

— Dites à M. Austin d'apporter la balance journalière et les livres des comptes de dépôt, — ordonna-t-il à la personne qui répondit à son appel.

Clément parut cinq minutes après, apportant deux énormes volumes reliés en maroquin.

Balderby les ouvrit et les plaça devant son premier associé.

Dunbar regarda le compte de dépôt. Ses yeux parcoururent rapidement la longue rangée de chiffres et se fixèrent sur le total.

Alors sa poitrine se souleva et il respira péniblement, comme un homme qui se sent presque étouffé par une oppression intérieure.

Les derniers chiffres de la page étaient ceux-ci :

137,926 L. 17 S. 2 P.

Cent trente-sept mille neuf cent vingt-six livres dix-sept shillings et deux pence. Les deux pence faisaient une figure assez ridicule, mais les hommes d'affaires sont nécessairement aussi exacts en chiffres que des machines à calculer.

— Comment est placé cet argent ? — demanda Dunbar en montrant la page.

Ses doigts tremblaient un peu et il appuya aussitôt sa main sur le livre.

— Il y a cinquante mille livres dans les fonds indiens, — répondit Balderby avec autant d'indifférence que si cinquante mille livres de plus ou de moins eussent été une bagatelle, — et vingt-cinq mille dans le Great Western Railway. La plus grande partie du reliquat circule en bons du Trésor.

— Alors vous pouvez réaliser les bons du Trésor ?

Balderby tressaillit comme si quelqu'un eut marché sur l'un de ses cors. Il était banquier corps et âme, et ne voyait pas avec plaisir le projet de diminuer les ressources de la banque, quelque riche qu'elle fût.

— C'est un capital un peu considérable pour le retirer brusquement des affaires, — dit-il en se frottant le menton d'un air de réflexion.

— La banque ne peut-elle se passer de ce capital ? — demanda Dunbar d'un ton de surprise.

— Oh si ! la banque peut très-bien s'en passer. Nos demandes sont parfois énormes. Lord Yarsfield, un très-ancien client, parle d'acheter un domaine dans le pays de Galles ; il peut venir d'un moment à l'autre chercher une très-forte somme. Néanmoins le capital est à vous, monsieur Dunbar, et vous avez le droit d'en disposer comme il vous plaira. Les bons du Trésor seront réalisés immédiatement.

— Bien ; et si vous pouvez disposer des actions du Great Western avec avantage, vous ferez bien de les céder.

— Vous songez à dépenser…

— Je songe à placer l'argent d'une autre manière. On m'a offert, au nord de la métropole, une propriété qui donnera, je crois, cent pour cent de bénéfices dans quelques années d'ici ; mais ce n'est là qu'une considération future. Pour le moment, nous n'avons à nous occuper que du collier pour ma fille. J'achèterai moi-même les diamants aux marchands qui les ont importés. Vous vous tiendrez prêt, d'ici à mercredi, à faire honneur à quelques chèques très-importants signés par moi.

— Certainement, monsieur Dunbar.

— Voilà, je crois, tout ce que j'avais réellement à vous dire. Je serais heureux de vous recevoir à l'Hôtel Clarendon, s'il vous plaît de venir dîner avec moi chaque fois que vous serez libre.

Il y avait fort peu de cordialité dans le ton de cette invitation, et Balderby comprit parfaitement que ce n'était qu'une formule de politesse à laquelle Dunbar se croyait obligé. Le plus jeune associé murmura quelques mots de remercîment en retour de l'offre de Dunbar, puis les deux banquiers causèrent pendant quelques minutes sur des sujets indifférents.

Cinq minutes après, Dunbar se leva pour se retirer. Il entra dans le corridor qui séparait le bureau public de la banque du cabinet particulier de Balderby.

Ce corridor était très-obscur, mais le bureau était parfaitement éclairé. Le jour y pénétrait par de grandes fenêtres. Entre l'extrémité du corridor et les portes extérieures de la banque, Dunbar vit une femme assise auprès de l'un des pupitres et causant avec Austin.

Le banquier s'arrêta tout à coup et revint au cabinet.

Il regarda autour de lui d'un air distrait.

— Je croyais avoir apporté une canne, — dit-il.

— Je ne pense pas, — reprit Balderby se levant de son pupitre ; je ne me souviens pas de vous en avoir vu une.

— Alors je me serai trompé.

Il continua à rester dans le cabinet, mettant ses gants très-lentement et regardant par la fenêtre dans la sombre cour, où l'on distinguait une petite porte percée dans un mur massif.

Tandis que le banquier flânait auprès de la fenêtre, Clément vint dans le cabinet montrer quelque document au plus jeune associé.

Dunbar se retourna au moment où le caissier allait ressortir.

— Je viens de voir une femme qui causait avec vous dans le bureau. Ce n'est pas l'endroit convenable pour ces sortes de choses ; qu'en pensez-vous, monsieur Austin ? Quelle est cette femme ?

— C'est une jeune fille, monsieur.

— Une jeune fille !

— Oui, monsieur.

— Que vient-elle faire ici ?

Le caissier hésita un moment avant de répondre.

— Elle… elle désire vous voir, monsieur Dunbar, — répondit-il après cette courte pause.

— Quel est son nom ?… qui… qui est-elle ?

— Son nom est Wilmot… Margaret Wilmot.

— Je ne connais pas cette personne, — répondit le banquier avec hauteur en regardant avec inquiétude la porte entr'ouverte. — Fermez cette porte, monsieur, — dit-il avec impatience au caissier, — le courant d'air du corridor est assez fort pour couper un homme en deux. Qui est cette Margaret Wilmot ?

— La fille de ce malheureux Joseph Wilmot qui a été assassiné à Winchester, — répondit le caissier très-gravement.

Il regardait Dunbar bien en face pendant qu'il parlait.

Le banquier soutint le regard aussi imperturbablement que la première fois, et dit d'une voix dure et assurée :

— Dites à cette personne, à cette Margaret Wilmot, que je refuse de la voir aujourd'hui comme j'ai refusé de la voir à Portland Place, et comme j'ai refusé de la voir à Winchester, dites-lui que je refuserai de la voir chaque fois qu'elle essayera d'être importune. J'ai déjà assez souffert à cause de cette hideuse affaire de Winchester, et je me défendrai très-résolûment contre toute persécution. Cette jeune personne ne peut avoir aucun motif pour me voir. Si elle est pauvre et qu'elle manque d'argent, je suis tout disposé à lui venir en aide. Je lui ai déjà offert de le faire. Je ne puis pas faire plus. Mais si elle est dans le besoin…

— Elle n'est pas dans le besoin, monsieur Dunbar, — interrompit Clément, — elle a des amis qui l'aiment assez pour la

mettre à l'abri de la misère.

— Ah ! et vous êtes un de ces amis, je suppose, monsieur Austin ?

— Oui, monsieur.

— Prouvez donc votre amitié à Margaret Wilmot en lui apprenant qu'elle a en moi un ami et non un ennemi. Si vous êtes, comme je le suppose d'après vos manières, un peu plus qu'un ami, si vous l'aimez et qu'elle vous paye de retour, épousez-la, et elle aura une dot que la femme d'un gentleman ne serait pas honteuse d'apporter à son mari.

Il n'y avait en ce moment ni colère ni impatience dans la voix du banquier. Son ton était très-ému. Clément le regardait tout étonné de ce changement dans ses manières.

Dunbar vit ce regard, et on aurait dit qu'il s'efforçait d'y répondre.

— Vous ne devez pas être surpris que je ne veuille pas voir Margaret Wilmot, — dit-il ; — ne comprenez-vous pas que mes nerfs manquent de vigueur, et que je ne puis me faire à l'idée d'une entrevue avec cette jeune fille qui, sans doute, puisqu'elle me poursuit avec tant d'entêtement, me soupçonne d'avoir assassiné son père ? Je suis vieux, et j'ai passé trente-cinq ans dans l'Inde. Ma santé est ébranlée, et j'ai en horreur toutes les scènes tragiques. Je ne suis pas encore remis du choc de cette épouvantable affaire de Winchester. Allez le dire à Margaret Wilmot ; dites-lui aussi que je serai son sincère ami si elle veut accepter mon amitié, mais que je ne la verrai que lorsqu'elle aura meilleure opinion de moi.

Il y avait quelque chose de franc et de simple dans ce langage. Un moment Austin fut dans l'incertitude. Margaret avait peut-être tort, en somme, et il pouvait se faire que Dunbar fût innocent.

C'était Clément qui avait informé Margaret que Dunbar était attendu à la banque ce jour-là, et c'était par suite de cette information que la jeune fille était venue à Saint-Gundolph Lane avec la ferme résolution de voir l'homme qu'elle croyait être le meurtrier de son père.

Clément revint au bureau où il avait laissé Margaret pour lui communiquer le message de Dunbar.

Aussitôt que la porte du cabinet se fut refermée sur le caissier, Dunbar se tourna brusquement vers son plus jeune associé.

— Il y a une porte qui mène de cette cour dans une autre qui relie Saint-Gundolph Lane à une ruelle sur le derrière, — dit-il, — n'est-ce pas, monsieur Balderby ?

— Oui, il y a une porte, je crois.

— Est-elle fermée à clef ?

— Non ; on la ferme rarement avant quatre heures ; les commis passent quelquefois par là pour entrer et sortir.

— Alors, je m'en irai par cette porte, — dit Dunbar, à qui la respiration manquait presque, tant il était oppressé. — Vous renverrez la voiture à l'Hôtel Clarendon. Je ne veux pas voir cette jeûné fille. Adieu.

Il sortit du cabinet et pénétra dans un corridor qui menait à la cour, suivi par Balderby qui ne comprenait rien à l'agitation de

son associé.

La porte de la cour n'était pas fermée. Dunbar l'ouvrit, déboucha dans la cour, et referma la porte derrière lui.

Il échappait ainsi pour la troisième fois à une entrevue avec Margaret.

27

Pour la troisième fois Margaret fut désappointée dans son espérance de voir Dunbar. Clément lui avait annoncé, la soirée précédente, la visite projetée par le banquier au bureau de Saint-Gundolph Lane, et la jeune maîtresse de musique avait à la hâte pris des arrangements pour remettre à plus tard ses leçons habituelles, afin de pouvoir aller dans la Cité voir Dunbar.

— Il n'osera pas refuser de vous voir, — dit Clément, — car il doit savoir qu'un pareil refus éveillerait des soupçons dans l'esprit des assistants.

— Il devait déjà savoir cela à Winchester, et pourtant il ne voulut pas me recevoir, répondit Margaret ; — il devait le savoir aussi quand je me suis présentée inutilement à Portland Place. Il refusera de me voir aujourd'hui si je lui demande une entrevue. Je n'ai qu'une chance, c'est celle de le rencontrer sans qu'il s'y attende. Croyez-vous pouvoir arranger cela pour moi, monsieur Austin ?

Clément promit volontiers d'amener une rencontre fortuite en apparence entre Margaret et Dunbar, et ce fut ainsi que la fille de

Wilmot attendit dans le bureau de Saint-Gundolph Lane. Elle était arrivée cinq minutes seulement après que Dunbar fut entré dans la maison de banque, et elle avait attendu très-patiemment, très-résolument, dans l'espoir que, lorsque Dunbar repasserait pour remonter en voiture, elle pourrait saisir cette occasion de lui parler, de voir sa figure, et de découvrir s'il était coupable ou non.

Elle s'attachait à cette idée que quelque expression indéfinissable de la physionomie du banquier révélerait sa culpabilité Où son innocence. Mais elle ne pouvait éloigner d'elle la conviction qu'il était coupable ; quelle autre raison pouvait-il avoir pour l'éviter avec tant de persistance ?

Mais, pour la troisième fois, ses efforts furent déjoués, et elle retourna chez elle très-abattue, hantée par l'image de son père, tandis que Dunbar revenait à l'Hôtel Clarendon dans un cab ordinaire qu'il avait pris dans Cornhill.

Margaret trouva une de ses élèves qui l'attendait dans le joli petit salon du cottage de Clapham, et elle fut obligée de s'asseoir au piano, d'écouter une fantaisie très-mal jouée, et de suivre attentivement les doigts de l'élève pendant une heure environ, avant d'être libre de s'abandonner à ses propres pensées.

Margaret fut très-heureuse quand la leçon fut finie. L'élève était une jeune fille très-vive qui appelait sa maîtresse de musique « ma chère, » et aurait bien voulu perdre une heure à causer avec animation sur la nouvelle mode de chapeaux, le manteau d'hiver porté cette année, ou le roman populaire du mois. Mais la figure pâle de Margaret semblait un appel muet à la compassion, et M Lamberton mit ses gants, arrangea son chapeau devant la glace de la cheminée, et sortit.

Margaret s'assit à la petite table ronde avec un livre ouvert devant elle. Mais elle ne put pas lire, quoique le volume lui eût été prêté par Clément et qu'elle prît un plaisir particulier à lire les livres qui lui avaient plu. Elle ne lut pas, elle demeura seulement assise, les yeux fixes et immobiles, et la figure très-pâle à la faible lueur de deux bougies dont la flamme vacillait au courant d'air de la fenêtre.

Elle fut tirée de sa rêverie par deux coups frappés à la porte au-dessous, et un instant après une petite servante proprette introduisit Austin.

Margaret tressaillit, et fut un peu confuse à l'arrivée de ce visiteur inattendu. C'était la première fois que Clément venait lui rendre visite tout seul. Il s'était souvent présenté chez elle, mais ç'avait toujours été en compagnie de sa mère qu'il avait été reçu chez la jolie maîtresse de musique.

— Je crains de vous déranger, mademoiselle Wilmot, — dit-il.

— Oh ! non, non, pas du tout, — répondit Margaret, — j'étais là assise à ne rien faire, à songer…

— À songer à votre échec d'aujourd'hui, je suppose ?

— Oui.

Il y eut une pause durant laquelle Margaret se rassit auprès de la petite table, tandis que Clément arpentait le salon en réfléchissant.

Tout à coup il s'arrêta brusquement, appuya son coude sur le coin de la cheminée, en face de Margaret, et regarda la figure

pensive de la jeune fille. Elle avait rougi lorsque le caissier était entré dans le salon, mais elle était très-pâle maintenant.

— Margaret, — dit Clément (c'était la première fois qu'il appelait la protégée de sa mère par son nom de baptême, et la jeune fille releva la tête avec surprise) ; — Margaret, ce qui est arrivé aujourd'hui me fait croire que votre conviction n'est que l'horrible vérité et que M. Dunbar, le seul parent qui survive de ces deux hommes que j'ai appris à honorer et à révérer depuis mon enfance, est effectivement coupable de la mort de votre père. S'il en est ainsi, la justice demande que le crime de cet homme soit exposé au grand jour. Je suis un peu de l'opinion de Shakspeare, je crois que le meurtre, de façon ou d'autre, transpire tôt ou tard. Mais je pense que dans cette affaire la police a été d'une négligence coupable. Il semble qu'elle ait craint de poursuivre trop activement ses recherches de peur qu'elles n'amenassent la découverte de la culpabilité de M. Dunbar.

— Vous croyez que les agents ont été corrompus ?

— Non, je ne crois pas cela. On dirait qu'il existe de par le monde une croyance populaire qui veut qu'un homme riche à millions ne puisse malfaire. Je ne pense pas que la police ait été coupable, je crois plutôt qu'elle a manqué d'énergie. Les agents se sont laissé décourager par les difficultés de l'enquête. D'autres crimes ont été commis, d'autres affaires leur sont survenues, et ils ont été obligés d'abandonner une investigation qui semblait désespérée. C'est ainsi qu'échappent les grands criminels… c'est ainsi que les assassins sont en liberté, non parce que la découverte est impossible, mais parce qu'elle ne peut être effectuée qu'avec cette lenteur et cette fatigue dans lesquelles si peu d'hommes ont le courage de persévérer. Tant que le pays retentit

du bruit d'un grand crime… tant que le meurtrier est sur ses gardes nuit et jour, soit éveillé, soit endormi… la police veille et agit ; mais plus tard, quand le crime est à moitié oublié… quand la sécurité a rendu le criminel négligent… quand les chances de découverte sont décuplées… la police s'est lassée, et aucun œil n'épie les mouvements du coupable. Je ne connais rien à la science des agents de la police secrète, Margaret, mais je crois que M. Dunbar est le meurtrier de votre père, et je ferai tout ce qui est possible, avec l'aide de Dieu pour que le crime retombe sur celui qui l'a commis.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent de fierté au moment où Clément cessa de parler.

— Vous ferez cela, — dit-elle, — vous éclaircirez le mystère de la mort de mon père, vous attirerez le châtiment sur le meurtrier ? Cela semble peut-être une chose horrible chez une femme de souhaiter qu'un homme soit découvert, quelque vil qu'il soit, mais assurément ce serait bien plus horrible encore si j'allais laisser sans vengeance le meurtre de mon père. Mon pauvre père, s'il eût été bon, je ne crois pas que je souffrirais autant en me souvenant de sa mort cruelle, mais il n'était pas un bon père… hélas ! il s'en faut.

— Quels qu'aient été ses défauts, Margaret, son meurtre ne demeurera pas impuni si je puis venir en aide à la justice, — dit Clément. — Mais ce n'est pas pour cela seul que je suis venu ce soir, Margaret. J'ai autre chose à vous dire.

Il y avait dans la voix du caissier, pendant qu'il prononçait ces dernières paroles, une tendresse qui ramena la rougeur sur les joues pâles de Margaret,

— Vous savez que je vous aime, Margaret, — dit Clément à voix basse et d'un ton sérieux, — vous devez savoir que je vous aime, ou si vous ne le savez pas, c'est parce qu'il n'y a pas de sympathie entre nous, et dans ce cas mon amour est sans espoir. Je vous ai aimée, chère Margaret, depuis la première… oui, depuis la première soirée où je vis à la lueur du crépuscule votre figure pâle et pensive dans ce petit jardin poudreux de Wandsworth. Le tendre intérêt que je ressentis alors pour vous fut le premier rayon mystérieux de l'amour, quoique dans ma sagesse je l'attribuasse à une admiration d'artiste pour votre beauté. C'était l'amour, Margaret, et il a grandi et s'est fortifié dans mon cœur depuis cette soirée d'été au point de m'amener ici ce soir pour tout vous avouer et vous demander s'il me reste quelque espérance. Ah ! Margaret, vous avez dû deviner mon amour depuis longtemps. Vous m'auriez éloigné de vous si vous aviez compris qu'il était sans espoir, vous n'auriez pas pu être assez cruelle pour me tromper.

Margaret releva la tête, et fixa sur son amant un regard d'épouvante. Elle avait donc eu tort d'être heureuse en la compagnie de Clément, si elle ne l'aimait pas… si elle ne l'aimait pas. Mais assurément ce tressaillement de triomphe et de plaisir qu'elle éprouvait en entendant parler Clément devait être quelque peu parent de l'amour.

Oui, elle l'aimait, mais les belles choses de ce monde n'étaient pas faites pour elle. L'Amour et le Devoir se disputaient la conquête de son âme pure : et le devoir était vainqueur.

— Oh ! Clément, — dit-elle, — oubliez-vous qui je suis ? Oubliez-vous cette lettre que je vous ai montrée il y a longtemps, la lettre adressée à mon père, alors qu'il était déporté comme faus-

saire et expiait son crime ? Oubliez-vous qui je suis et la tache qui est dans mon sang, ainsi que l'infamie attachée à mon nom ? Je suis fière de penser que vous m'avez aimée, Clément, mais je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

— Vous êtes une noble et loyale créature, Margaret, et comme telle vous êtes digne d'un roi. Et puis, je ne suis pas assez grand personnage pour désirer un haut lignage chez la femme de mon choix. Je ne suis qu'un travailleur heureux d'accepter un salaire pour ses services, et espérant devenir plus tard un associé de la maison. Margaret, ma mère vous aime, et elle sait que vous êtes la femme dont je cherche à obtenir la main. Oubliez la tache qui souille le nom de votre père comme je l'oublie moi-même, ma bien-aimée, et répondez seulement à cette unique question : Mon amour est-il sans espoir ?

— Je ne consentirai jamais à être votre femme, Clément, — répondit Margaret à voix basse.

— Parce que vous ne m'aimez pas ?

— Parce que je ne veux pas que vous ayez à rougir de la jeunesse de votre femme.

— Ce n'est pas répondre à ma question, Margaret, — dit Clément s'asseyant à côté de la jeune fille et prenant ses deux mains dans les siennes. — Il faut que je vous demande de me regarder bien en face, mademoiselle Wilmot, — ajouta-t-il en riant, — car je commence à croire que vous avez un faible pour éluder les questions. Regardez-moi bien en face, et dites-moi que vous m'aimez.

Mais la figure rougissante de la jeune fille ne voulut pas se tourner vers la sienne. Margaret continua à détourner la tête.

— Ne me demandez pas ma main, — dit-elle d'un ton suppliant, — ne me demandez pas ma main. Le jour viendrait où vous regretteriez votre choix. Oh ! je vous en supplie, laissez-moi, Clément ; vous avez été très-bon pour moi, et ce serait bien mal reconnaître vos bontés que de…

— Que de me rendre heureux au possible, n'est-ce pas, Margaret ? Je crois que ce ne serait qu'une charmante preuve de gratitude. N'ai-je pas couru tout Clapham, Brixton et Wandworth sans compter une excursion dans Putney, pour vous procurer une demi-douzaine d'élèves, et la première faveur que je vous demande, faveur qui n'est autre que le don de cette adroite petite main, vous avez l'audace de me la refuser net ?

Il attendit quelques instants dans l'espoir que Margaret dirait quelque chose, mais sa figure resta détournée, et la main tremblante que Austin retenait essaya d'échapper à son étreinte.

— Margaret, — dit-il très-gravement, — j'ai peut-être été imprudent et présomptueux dans tout ceci. S'il en est ainsi, je mérite d'être désappointé, quelque amer que puisse être le désappointement. Si j'ai eu tort, Margaret, si je me suis laissé tromper par vos charmants sourires, vos douces paroles, par pitié, dites-moi qu'il en est ainsi, et je vous pardonnerai de m'avoir trompé involontairement, et j'essayerai de me guérir de ma folie. Mais je ne sortirai de ce salon, je n'abandonnerai la chère espérance qui m'y a amené ce soir que lorsque vous m'aurez avoué franchement que vous ne m'aimez pas. Parlez, Margaret, parlez sans crainte.

Mais Margaret garda toujours le silence. Seulement dans ce silence, Clément distingua un sanglot étouffé.

— Margaret, chère aimée, vous pleurez. Ah ! je sais maintenant que vous m'aimez, et je ne partirai d'ici que comme votre fiancé.

— Que Dieu me soit en aide ! — murmura la fille de Joseph Wilmot, — que Dieu me guide dans le bon chemin, car je vous aime, Clément, et de tout mon cœur.

28

Dunbar ne perdit pas beaucoup de temps avant de commencer la grande affaire qui l'avait amené à Londres, c'est-à-dire l'achat d'une collection de diamants destinés à former un collier qui ne le céderait en beauté qu'à celui qui mit dans une situation si fausse et si scandaleuse cette pauvre dupe de cardinal de Rohan et la malheureuse fille des Césars.

Le matin de bonne heure, le lendemain de sa visite à la banque, Dunbar sortit vêtu simplement, et arrêta au passage le premier cab qu'il vit dans Piccadilly.

Il ordonna au cocher de le conduire tout droit à une rue qui aboutissait dans Holborn, rue d'aspect excessivement tranquille, dans laquelle on peut acheter assez de diamants pour garnir les devantures des joailliers du Palais-Royal et de la rue de la Paix, et où l'on peut, d'un moment à l'autre, se passer la fantaisie de transformer l'argenterie en belle monnaie sonnante et trébuchante dans des établissements d'une respectabilité sans tache.

Les marchands d'or et d'argent et les joailliers de cette petite rue tranquille formaient une classe évidemment supérieure, et on pouvait, sans crainte aucune, leur confier une poignée de chaînes d'or et de breloques du même métal, sans courir le danger de voir l'un de ces brimborions disparaître dans la manche de l'opérateur pendant la cérémonie du pesage. Le fameux Krusible, qui poussa du pied dans le creuset le dernier fragment du sceptre d'un potentat oriental au moment où la police pénétrait dans son établissement à la recherche du précieux hochet, et qui resta boiteux pendant six mois des suites de cet événement, le fameux Krusible demeurait quelque part dans les profondeurs de la Cité et bien loin de cette petite rue discrète ayant nom Holborn Street. Il eût certainement dédaigné l'allure modérée et lies gains très-ordinaires en usage dans cette localité.

Dunbar laissa son cab à l'extrémité de la rue, du côté d'Holborn, et suivit le trottoir jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la fenêtre enfumée d'un petit salon qui aurait pu passer pour une étude quelconque, sans une inscription en lettres dorées, sur un volet extérieur, qui apprenait au public que c'était là le domicile d'Isaac Hartgold, marchand de diamants. Une plaque de cuivre enchâssée dans la porte répétait le même renseignement, et ce fut devant cette porte que Dunbar s'arrêta.

Il sonna et fut immédiatement reçu par un jeune garçon à mine éveillée qui l'introduisit dans le salon, où il trouva un comptoir d'acajou, de fines balances de cuivre, un tabouret de bureau à coussin recouvert en crin, très-élimé par un long usage, et deux formidables coffres-forts solidement enchâssés dans la muraille derrière le comptoir. Près de la fenêtre, un pupitre devant lequel un gentleman, à cheveux et à favoris très-noirs, était

assis, profondément absorbé dans un calcul abstrait, entre deux énormes registres ouverts.

Il quitta son siège élevé à l'entrée de Dunbar, et toisa le banquier d'un air soupçonneux. Peut-être l'habitude de vendre des diamants le rendait-elle soupçonneux à l'égard de tout le monde. Dunbar portait un pardessus à la mode à larges manches, et c'était sur ces manches que les yeux de Hartgold se dirigeaient fréquemment et avec inquiétude. Il regardait d'un mauvais œil les gens à manches trop larges et les dames dont les manchons étaient de fourrure trop soyeuse, ou dont les ombrelles étaient garnies d'effilés. Les diamants non montés sont faciles à déplacer, et on peut en loger une collection très-respectable dans les plis de l'ombrelle la plus mignonne.

— Je veux acheter une collection de diamants pour un collier, — dit Dunbar aussi tranquillement que s'il eût parlé de deux couverts d'argent. — Je désire que ce collier sorte de l'ordinaire. J'aurais pu le commander à Garrard ou à Emmanuel ; mais j'ai la fantaisie d'acheter les diamants sur papier et de les faire monter à ma guise. Pouvez-vous me fournir ce qu'il me faut ?

— Quel prix voulez-vous y mettre ? Vous pouvez avoir un collier ordinaire pour mille livres sterling, mais vous pouvez en trouver du prix de vingt mille livres. Jusqu'à quelle somme prétendez-vous aller ?

— J'y mettrai volontiers de cinquante à quatre-vingt mille livres sterling.

Le marchand se pinça les lèvres d'un air grave.

— Vous n'ignorez pas que ces sortes d'affaires se traitent au comptant, — dit-il.

— Oui, je le sais, — répondit tranquillement Dunbar.

Il prit son porte-cartes dans sa poche en disant ces mots, et tendit une des cartes qu'il contenait à Hartgold.

— Tout chèque signé de ce nom, — dit-il, — sera payé sans objections dans Saint-Gundolph Lane.

Hartgold s'inclina respectueusement devant le millionnaire. Il connaissait parfaitement la célèbre maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

— Je ne crois pas que je puisse vous procurer immédiatement pour cinquante mille livres de diamants tels que ceux que vous désirez, — dit-il. — Mais je puis les trouver d'ici à un ou deux jours, si vous pouvez attendre jusque-là.

— J'attendrai. C'est aujourd'hui mardi ; je vous donne jusqu'à jeudi.

— Très-bien, monsieur. Les diamants seront à votre disposition jeudi.

— Bien. Je viendrai jeudi matin. En attendant, et pour vous donner toutes les garanties désirables, je vais vous signer un bon de dix mille livres, payable à votre ordre, à compte sur les diamants que vous devez acheter pour moi. J'ai sur moi mon livre de mandats. Voulez-vous me donner une plume et de l'encre ?

Hartgold marmotta bien quelque chose pour donner à entendre que cette précaution était au moins inutile, mais il n'en apporta pas moins son écritoire à Dunbar et suivit d'un regard

approbateur la main du banquier qui remplissait le mandat avec cette écriture lente et posée qui lui était particulière. Hartgold pensait que cette façon de procéder rendait les choses fort commodes et on ne peut plus agréables.

— Maintenant, monsieur, en ce qui concerne la forme du collier, dit le marchand quand il eut plié le mandat et qu'il l'eut mis dans son gousset, je pense que vous avez un projet quelconque, et que vous ne seriez pas fâché de voir quelques spécimens.

En disant ces mots, il ouvrit l'un des coffres-forts et en sortit un certain nombre de petits paquets entourés de papier et fermés d'une façon particulière, qu'il ouvrit avec beaucoup de dextérité.

— Vous prendrez sans doute quelques gouttes de suif, monsieur ? — dit-il. — Les gouttes de suif font meilleur effet que les autres pour un collier.

— Pour l'amour de Pieu, dites-moi ce que c'est que des gouttes de suif ?

Hartgold prit un diamant avec des petites pinces et le montra au banquier.

— Voici une goutte de suif, monsieur, — dit-il. — La forme est à peu près celle d'un cœur, comme vous voyez, mais nous appelons cela gouttes de suif, parce que ça en a la forme. Vous prendrez sans doute quelques gros diamants, bien qu'ils absorbent de grosses sommes ? Il y a certains diamants qui sont connus de l'Europe entière, des diamants qui ont fait partie d'écrins royaux, et qui sont aussi célèbres que les familles auxquelles ils ont appartenu. Le duc de Brunswick a fait une rafle presque générale de

ces pierres-là, mais on en trouverait encore si vous en aviez la fantaisie.

Dunbar fit un geste de dénégation.

— Ce n'est pas ce qu'il me faut, dit-il. — Un jour peut venir où ma fille ou les enfants de ma fille pourront avoir besoin de vendre les diamants. Je suis dans les affaires, et je désire quatre-vingt mille livres de diamants, qui représentent exactement la même somme le jour où on voudra s'en défaire. Je désire que vous me procuriez des pierres de grosseur moyenne, valant, l'une dans l'autre, quarante ou cinquante livres, par exemple.

— Il me faudra également prendre soin d'en assortir la couleur, — dit Hartgold, — puisqu'elles sont destinées à un collier.

Le banquier haussa les épaules.

— Ne vous préoccupez pas du collier, — dit-il avec quelque impatience. Je vous répète que je suis homme d'affaires, et que je veux de bonnes valeurs pour mon argent.

— Vous serez satisfait, monsieur, — répondit vivement le marchand de diamants.

— Très-bien. En ce cas, puisque nous nous entendons, rien ne me retient plus longtemps ici. Vous tiendrez, jeudi matin, quatre-vingt mille livres de diamants ou environ à ma disposition. En attendant, vous pouvez encaisser ce mandat et vous assurer à qui vous avez affaire. Bonjour.

Il laissa le marchand de diamants stupéfait de son sang-froid, et retourna vers son cab qui l'avait attendu tout le temps.

Il allait y monter lorsqu'une main le toucha légèrement à l'épaule ; et en se retournant brusquement, et avec colère, il reconnut l'individu qui se faisait appeler Major Vernon.

Mais le Major n'était plus du tout l'étranger mal vêtu, qui avait assisté au mariage de Philip et de Laura dans l'église de Lisford. Le Major Vernon, ainsi que le phénix, avait su renaître des cendres de ses habits.

Le collet en poil de chien avait disparu, les bottes éculées avaient été changées contre des bottes Wellington solides et imperméables, le chapeau sans bords avait été remplacé par un magnifique feutre à larges bords recourbés sur les côtés. Le Major Vernon était positivement splendide. Il était aussi enveloppé que jamais ; mais son enveloppe était maintenant brillante, pour ne pas dire voyante ; son gros pardessus épais était d'un vert olive sombre, et le collet, relevé jusqu'à ses oreilles, était garni d'une fourrure brune et luisante qui, aux yeux de la populace confiante, passe pour une imitation de fourrure de Russie.

En dessous de ce collet en fourrure le Major portait un cache-nez façon châle de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, au milieu duquel son nez resplendissait moins que de coutume à cause du contraste très-marqué. Il avait un très-gros cigare à la bouche et une très-grosse canne à la main, et les gens paisibles de la Cité se retournaient pour le regarder tandis qu'il était dans la rue à causer avec Dunbar.

Le banquier tressaillit sous l'attouchement de sa connaissance indienne.

— Que voulez-vous de moi ? — demanda-t-il d'un ton bas et colère. — Pourquoi me suivez-vous pour m'espionner et m'arrê-

tez-vous en pleine rue ? N'ai-je pas assez fait pour vous ? N'êtes-vous pas content de ce que j'ai fait ?

— Si, cher ami, — répondit le Major, — très-content, plus que content pour le moment. Mais vos faveurs futures, comme disent ces vils coquins de bouchers et de boulangers, vous sont respectueusement demandées, par votre bien dévoué. Laissez-moi monter en cab avec vous, monsieur Henry Dunbar. Vous me ramènerez à la casa, et vous me ferez servir un bon petit déjeuner bien confortable. Je n'ai pas perdu mon penchant aristocratique pour sept services et une élégante succession de vins pétillants, bien que j'aie su ce que c'était que de ne pas dîner pendant ces derniers temps. Nante dinari, nante manjare, comme nous disons dans les classiques, et que je traduis par : « Pas de crédit chez le boucher et le boulanger. »

— Au nom du ciel, cessez de me parler cet abominable argot, — dit Dunbar avec impatience.

— Cela vous ennuie, cher ami, eh ? J'ai cependant connu un temps où… Mais qu'importe, « que ce qui est brisé reste brisé, » comme dit le poète, ce qui est une élégante manière de dire : « Que le passé soit passé. » Ainsi donc vous avez acheté des diamants, cher ami ?

— Qui vous l'a dit ?

— Vous-même en sortant de chez M. Isaac Hartgold. Je passais comme vous entriez, et je repassais par hasard comme vous sortiez.

— C'est-à-dire que vous me suiviez.

— Pas du tout, cher ami ; ce n'a été qu'une coïncidence, je vous assure. Je suis allé à la banque hier, j'ai encaissé mes chèques, demandé votre adresse, et ce matin je me suis rendu à l'Hôtel Clarendon où l'on m'a dit que vous sortiez à l'instant. J'ai regardé dans Albemarle Street et je vous ai vu monter dans un cab ; moi j'en ai pris un autre… qui allait plus vite que le vôtre… et je suis venu derrière vous jusqu'au coin de cette rue.

— Vous m'avez suivi, — dit Dunbar avec amertume.

— N'appelez pas cela suivre, parce que c'est un vilain mot. Un accident m'a amené par ici juste au moment où vous y veniez. Si vous voulez chercher querelle à quelqu'un, cherchez querelle au hasard et pas à moi.

Dunbar se détourna avec un geste de mauvaise humeur. Son ami le regarda avec ce même sourire malicieux qui était apparu sur sa figure sous le porche éclairé de Maudesley. Le Major ressemblait à un Méphistophélès vulgaire, il n'y avait pas même en lui « la divinité de l'enfer. »

— Ainsi donc vous avez acheté des diamants, — répéta-t-il tout à coup après un temps d'arrêt considérable.

— Oui, j'en ai acheté pour un collier destiné à ma fille.

— Vous l'aimez tant, votre fille ! — dit le Major avec un ricanement.

— Il est nécessaire que je lui fasse un cadeau.

— Précisément, et vous ne voulez pas même confier l'affaire à un joaillier, vous tenez à vous en charger vous-même.

— Parce que cela me coûtera moins cher que chez le joaillier.

— Oh ! sans doute, — répondit le Major Vernon, — le motif est clair comme le jour.

Il garda le silence pendant quelques minutes, puis il posa lourdement sa main sur l'épaule de son compagnon, rapprocha ses lèvres de l'oreille du banquier et lui dit à voix haute, car il ne lui était pas facile de se faire entendre à cause du bruit des roues du cab :

— Dunbar, vous êtes un gaillard très-habile, et je suppose que vous vous croyez bien plus fin que moi, mais morbleu, si vous voulez me jouer quelque tour, vous verrez que vous avez tort. Il faut que vous m'assuriez une rente. Comprenez-vous ? Avant d'aller à droite ou à gauche ou de penser que vous êtes votre maître, il faut m'assurer une rente.

Le banquier fit lâcher prise à son compagnon et se tourna vers lui pâle, sévère et le regard plein de défi.

— Prenez garde, Stephen Vallance, — dit-il, — prenez garde à vos menaces. J'aurais cru que vous me connaissiez depuis longtemps et que vous seriez assez avisé pour brider votre langue avec moi. Quant à ce que vous me demandez, je le ferai ou non… suivant que je le jugerai convenable. Si je le fais, je choisirai mon heure et non la vôtre.

— Vous n'avez donc pas peur de moi ? — demanda l'autre se reculant un peu et parlant d'un ton radouci.

— Non !

— Vous avez beaucoup d'audace.

— Peut-être bien. Vous souvient-il de la vieille histoire à propos de ces gens qui possédaient une poule qui pondait des œufs d'or. Ils étaient avides et dans leur stupide cupidité ils tuèrent la poule. Mais leur exemple n'a pas été transmis à la postérité comme un exemple de sagesse. Non, Vallance, je n'ai pas peur de vous.

Vallance se renversa dans le cab rongeant ses ongles avec fureur et songeant. Il avait l'air de chercher une réponse aux paroles de Dunbar ; mais s'il en était ainsi, il ne put y parvenir, car il garda le silence durant tout le reste du trajet, et quand il descendit du véhicule devant la porte de l'Hôtel Clarendon, ses manières avaient une ressemblance assez frappante avec celles d'un roquet qui porte la queue entre les jambes.

— Bonjour, Major Vernon, — dit le banquier avec indifférence pendant qu'un valet à livrée ouvrait la porte de l'hôtel, j'aurai fort à faire pendant les quelques jours que je passerai probablement encore à Londres, et je ne pourrai me permettre le plaisir de votre société.

Le Major fut stupéfié en se voyant congédier si froidement.

— Oh ! — murmura-t-il vaguement, — c'est ainsi que vous le prenez. Bien évidemment vous savez ce que vous avez de mieux à faire… ainsi donc, bonjour.

La porte se referma sur le Major Vernon tandis qu'il regardait encore tout droit devant lui sans pouvoir se faire une idée exacte de sa position. Mais il remonta plus haut encore son châle cachemire, tira un porte-cigare en maroquin écarlate, alluma un autre gros cigare, puis descendit tranquillement Westend Street, les sourcils contractés sous l'empire d'une forte préoccupation.

— Froid, — murmura-t-il les lèvres serrées, — très-froid pour ne par dire plus, certaines gens diraient même audacieux. Mais l'histoire de la poule aux œufs d'or est une des simples leçons de l'enfance dont on se souvient toute la vie. Et dire que le gouvernement de ce pays aurait l'infamie d'offrir une misérable centaine de livres pour la découverte d'un grand crime. Si les criminels sont en liberté, c'est la mesquinerie de la législature qui en est responsable. Mon ami est un fin matois, un très-fin matois, mais j'aurai l'œil sur lui. J'ai foi dans l'avenir, comme dit le poète. Mon bon ami a la haute main pour le quart d'heure, mais le jour viendra peut-être où il aura besoin de mes services. Et ce jour-là, sur mon âme, il me payera ce que je voudrai, et je ne serai pas facile à contenter.

29

Le jeudi suivant, à une heure, Dunbar se présenta dans les bureaux du marchand de diamants.

Dunbar n'était pas seul. Il s'était arrêté dans Saint-Gundolph Lane, et avait prié Balderby de l'accompagner pour examiner les diamants qu'il avait achetés pour sa fille.

Le jeune associé ouvrit de grands yeux quand on étala les diamants devant lui, et déclara que la générosité de son associé était quelque chose de plus que princière.

Mais peut-être Balderby ne se sentit-il pas aussi complètement ravi quand, deux ou trois heures après, Hartgold se présenta à la caisse de Saint-Gundolph Lane, d'où il sortait peu d'ins-

tants après, emportant avec lui soixante-quinze mille huit cents livres en billets de la banque d'Angleterre.

Dunbar s'éloigna d'Holborn son habit boutonné serré sur sa poitrine, et avec environ quatre-vingt mille livres de valeurs cachées dans les poches intérieures de son vêtement. Il ne se rendit pas directement à l'Hôtel Clarendon, mais se dirigea vers Smithfield et pénétra dans une rue boueuse et fréquentée, où il s'arrêta, un moment après, devant la boutique d'un corroyeur de fort médiocre apparence.

Il entra et choisit deux peaux de chamois très-épaisses et très-fortes. Dans une autre boutique, il acheta quelques grandes aiguilles, une demi-douzaine d'écheveaux de gros fil ciré, une paire de grands ciseaux, deux grosses boucles en acier, et un dé de tailleur. Quand il eut fini ces achats, il fit signe au premier cab vide qu'il rencontra, et retourna à son hôtel.

Il dîna, but les trois quarts d'une bouteille de bourgogne, puis demanda une tasse de thé très-fort, et donna ordre qu'on la lui apportât dans son cabinet de toilette. Il y avait toujours du feu dans sa chambre à coucher et dans son cabinet de toilette. Toutefois, ce soir-là il se retira de très-bonne heure, renvoya les domestiques qui le servaient, et ferma à double tour la porte de l'antichambre, la seule qui communiquât avec le corridor de l'hôtel.

Il prit sa tasse de thé, se baigna la tête dans de l'eau froide, et s'assit devant une table à écrire auprès du feu.

Mais son intention n'était pas d'écrire. Il se débarrassa du buvard, de l'encrier et des papiers qui encombraient sa table, et tira de sa poche les objets qu'il avait achetés dans l'après-midi. Il éta-

la les peaux de chamois sur la table et les coupa en deux grandes bandes d'un pied de large.

Il prit avec ces bandes la mesure de sa taille, puis commença à les coudre lentement et laborieusement ensemble.

Cette besogne n'était pas facile et demanda un temps assez long au banquier pour arriver à un résultat satisfaisant. Il était minuit quand il eut fini de piquer les deux morceaux ensemble et l'un des bouts de la double ceinturé de chamois. Il laissa l'autre extrémité ouverte.

Quand il eut complété les deux côtés et le bout qu'il terminait, il tira quatre ou cinq petits sacs de toile de sa poche. Chacun de ces sacs était rempli de diamants non montés.

Un frisson de ravissement parcourut les veines du banquier lorsqu'il plongea ses doigts au milieu des pierreries étincelantes. Il prit à pleines mains les diamants et les fit tomber alternativement d'une main dans l'autre, semblables à un ruisseau lumineux. Puis, très-lentement et très-soigneusement, il laissa glisser les diamants par l'extrémité ouverte dans la ceinture de peau de chamois.

Lorsqu'il en eut ainsi introduit quelques-uns dans la ceinture, il piqua le cuir dans tous les sens, répartissant tout le long de la ceinture les pierres précieuses qu'il venait d'y faire entrer. Ce travail dura si longtemps, qu'il était quatre heures du matin lorsqu'il eut fait glisser le dernier brillant dans la ceinture. Il poussa un long soupir de soulagement lorsqu'il jeta les débris de cuir sur le feu presque éteint du foyer, et les regarda se consumer lentement en cendres noires. Alors il cacha la ceinture de chamois sous son oreiller et se mit au lit.

Dunbar retourna à Maudesley Abbey par le train express, le lendemain matin du jour où il avait terminé l'acquisition des diamants. Il portait la ceinture de peau de chamois serrée fortement autour de ses reins, sous son gilet de flanelle, de manière à défier les filous les plus émérites, alors même que cette honorable classe eût été informée des trésors que le banquier portait sur lui.

Il écrivit du comté de Warwick à l'un des meilleurs joailliers du West End, et demanda qu'une personne parfaitement expérimentée dans cette matière lui fût envoyée à Maudesley Abbey, munie des dessins et des modèles les plus nouveaux en colliers de diamants, boucles d'oreilles, etc.

Mais quand le commis du joaillier arriva, deux ou trois jours après, Dunbar ne put trouver aucun modèle qui lui convînt ; et l'homme s'en retourna à Londres sans avoir reçu aucune commande, et sans avoir même aperçu les diamants que le banquier avait achetés.

— Dites à votre patron que je garderai deux ou trois de ces modèles, — dit Dunbar en choisissant les dessins tout en parlant ; — et si, après un mûr examen, je trouve que l'un d'eux puisse me plaire, j'en donnerai avis à votre maison ; sinon, je porterai les diamants à Paris, et c'est là que je les ferai monter.

Le commis se hasarda à parler de l'infériorité du travail des ouvriers parisiens comparé à celui d'une maison de premier ordre d'Angleterre ; mais Dunbar ne condescendit même pas à donner quelque attention à la remarque du jeune homme.

— J'écrirai à votre patron en temps opportun, — dit-il froidement ; — bonjour.

Le Major Vernon était revenu à la Rose et la Couronne de Lisford. L'acte qui lui transférait la possession de Woodbine Cottage avait été rapidement dressé, et il y établit son domicile. Sa maison se composait d'une vieille femme de charge, qui avait été au service de feu l'amiral, et d'un jeune domestique à tout faire qui était le neveu de la femme de charge, et qui avait été également au service du dernier propriétaire du cottage.

Vernon était à même, de sa nouvelle demeure, de savoir tout ce qui se passait dans les deux grandes maisons du voisinage : Maudesley Abbey et Jocelyn's Rock. Les paysans savent tout ce qui intéresse leurs voisins, et M Manders, la femme de charge, avait tous les moyens de communication possibles avec les deux châteaux, car elle avait une nièce qui était deuxième femme de chambre au service de Dunbar, et un petit-fils qui était palefrenier chez sir Philip Jocelyn. Rien ne pouvait plaire davantage au nouvel habitant de Woodbine Cottage, qui fut très-promptement en excellents termes avec sa femme de charge.

C'est d'elle qu'il apprit que le commis d'un joaillier était venu à Maudesley, et avait donné au millionnaire un portefeuille rempli de dessins.

— Et on ajoute, — continua M Manders, — que M. Dunbar a acheté pour près d'un demi-million de diamants, et qu'il est sur le point de donner à sa fille, lady Jocelyn, un écrin tel que la reine n'en a jamais vu. Mais M. Dunbar n'est pas un homme ordinaire et il est difficile de le contenter, à ce qu'il paraît, car le commis du joaillier a dit à M Grumbleton, au pavillon de l'ouest : « Votre maître est difficile à satisfaire, madame. » D'où M Grumbleton a compris qu'il n'avait pas reçu la commande de M. Dunbar.

Vernon sifflota tranquillement en réfléchissant, quand M Manders se retira après lui avoir donné ce renseignement.

— Vous êtes un homme très-habile, mon cher ami, — marmottait-il en allumant son cigare ; — vous êtes un homme prodigieux, mon cher garçon ; mais votre ami peut voir à travers des jalousies moins claires que l'affaire des diamants. C'est bien imaginé, bien net, pour dire le dernier mot, et je fais des vœux pour vous, mon cher ami ! Mais… vous me le payerez, Henry Dunbar.

Cette petite conversation, entre le nouveau propriétaire de Woodbine Cottage et sa femme de charge, avait lieu le soir même où Vernon prenait possession de sa nouvelle demeure. Le lendemain était un dimanche, un froid dimanche d'hiver. La neige tombait depuis trois jours et trois nuits ; elle était très-épaisse sur le sol ; les toits de chaume disparaissaient sous son épaisseur et elle formait de légers festons autour des branches dépourvues de feuillages, si bien que Lisford ressemblait à un de ces villages qui ornent les gâteaux des Rois en Angleterre. Pendant que les cloches des offices sonnaient dans cette atmosphère glaciale, Vernon ouvrit la porte basse et large de son charmant petit jardin et sortit sur la grande route.

Mais il ne se dirigea pas du côté de l'église. Vernon n'allait pas à l'église par cette belle matinée d'hiver. Il prit l'autre chemin, et piétina dans la neige, du côté de la porte occidentale du parc de Maudesley. Il y pénétra par une porte basse en fer, car il y avait un sentier d'amoureux dans cette partie du parc, ce même sentier que Philip Jocelyn avait parcouru à cheval si souvent en se rendant à Lisford durant l'automne.

Vernon pénétra dans ce sentier en suivant la trace de pas récents sur la neige épaisse, et prit ainsi de chemin de l'abbaye. Là, il trouva tout tranquille. Le valet de pied hautain qui le reçut dans le vestibule semblait indécis s'il devait le laisser pénétrer plus loin dans la maison.

— M. Dunbar est en haut, — dit-il, — et il vient de finir de déjeuner, d'après ce que j'en puis juger, car on n'a pas encore desservi.

— Tant mieux, — répondit Vernon avec calme. — Vous pouvez apporter du café nouvellement fait, John, car je n'ai pas copieusement déjeuné ; et si vous voulez dire au cuisinier de m'accommoder une cuisse de dinde à la diable avec beaucoup de poivre de Cayenne et de jus de citron, il me fera plaisir. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, je connais mon chemin.

Le Major ouvrit la porte conduisant aux appartements de Dunbar, et entra sans cérémonie dans le salon à tapisseries où il trouva le banquier assis à une table sur laquelle étaient un service à café en argent, une tasse et sa soucoupe en porcelaine de Saxe, et deux ou trois plats couverts qui prouvaient que Dunbar venait de déjeuner.

Des viandes froides, des pâtés et autres comestibles se trouvaient sur un dressoir en chêne sculpté.

Le Major s'arrêta un moment sur le seuil de la chambre et contempla son ami avec gravité.

— C'est très-confortable, — s'écria-t-il ; — pour dire le dernier mot, c'est très-confortable, mon cher ami.

Le cher ami ne sembla pas particulièrement flatté lorsque ses yeux se levèrent pour se reposer sur le visage du nouveau venu,

— Je pensais que vous étiez à Londres, — dit-il.

— Ce qui prouve combien peu vous vous inquiétez de ce qui a rapport à vos voisins, — répondit Vernon ; — car si vous aviez daigné condescendre jusqu'à vous occuper des faits et gestes de votre humble ami, on vous aurait appris qu'il avait acheté une propriété très-confortable dans les environs et qu'il s'était arrangé pour vivre respectablement en gentilhomme campagnard pour le reste de ses jours, en admettant toujours que la générosité de ses honorables amis le mette à même de faire la chose décemment.

— Voulez-vous dire par là que vous avez acheté une propriété dans ces parages ?

— Je suis, par bail emphytéotique, propriétaire de Woodbine Cottage, près de Lisford et de Shorncliffe.

— Avez-vous l'intention de vous établir dans le comté ?

— Oui, sans doute.

Dunbar se sourit à lui-même en entendant la réponse de son ami.

— Vous serez le très-bienvenu ici, — dit-il, — en ce qui me concerne du moins.

Le Major le regarda d'une façon inquisitoriale.

— Vos sentiments sont des plus généreux, mon cher ami ; mais je dois vous rappeler respectueusement que les dépenses

nécessitées par la prise de possession de mon humble habitation ont été très-lourdes ; en bon anglais, les deux mille livres que vous m'avez avancées d'une façon si libérale, comme à-compte sur vos futures bontés, se sont fondues comme la neige par un dégel trop rapide. J'ai besoin de deux autres mille livres, ami de mon cœur ; qu'est-ce que mille livres de plus ou de moins pour le chef de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. Portez cela à deux mille cinq pendant que vous y êtes et votre serviteur priera toujours, etc., etc., etc. Allons, portez cela à deux mille cinq, prince de Maudesley !

Je n'ai pas besoin de narrer l'entrevue de ces deux hommes. Elle se prolongea assez longtemps, car dans cette camaraderie hétérogène, le Major Vernon avait beaucoup à dire pour lui-même. C'était seulement lorsqu'il se sentait hors de son élément et méconnu que le Major se drapait dans la dignité du silence comme dans un manteau mystique, et se retirait pendant ce temps-là du monde extérieur.

Il ne quitta pas Maudesley Abbey avant d'avoir réussi dans l'objet de sa visite, et il emporta dans son portefeuille des chèques s'élevant au chiffre de deux mille cinq cents livres.

— Je me flatte d'être arrivé au bon moment, — pensait le Major en s'en retournant à Woodbine Cottage, — car aussi sûr que je m'appelle de mon nom, mon ami songe à faire un coup… Oui, il songe à faire un coup, et l'argent que j'ai reçu aujourd'hui est le dernier que je recevrai jamais de ce côté-là.

Presque immédiatement après le départ du Major Vernon, Dunbar sonna le domestique qui remplissait, lorsqu'il était né-

cessaire, les fonctions de valet de chambre, ce qui n'arrivait pas souvent.

— Je partirai ce soir pour Paris, Jeffreys, — dit-il à cet homme. — J'ai envie de voir ce que les bijoutiers français peuvent faire avant de confier le collier de lady Jocelyn aux mains des ouvriers anglais. Je ne suis pas bien portant et j'ai besoin de changer d'air et de place. Donc je partirai pour Paris ce soir. Ne préparez qu'un petit portemanteau avec les choses les plus indispensables ; mais n'emballez pas les inutilités.

— Partirai-je avec vous, monsieur ? — demanda l'homme.

Dunbar regarda à sa montre et sembla réfléchir quelques instants avant de répondre à cette question.

— À quelle heure passent les trains pour Londres le dimanche ? — demanda-t-il.

— Il y a l'express venant du Nord qui s'arrête à Rugby à six heures, monsieur. Vous pourriez prendre celui-là, si vous partiez de Shorncliffe par le train de quatre heures trente-cinq minutes.

— Je le puis très-aisément, — répondit le banquier ; — il n'est que trois heures, faites d'abord mon portemanteau, Jeffreys, et donnez ordre que la voiture soit attelée à quatre heures moins un quart. Non, je ne vous emmène pas à Paris avec moi. Vous pourrez me suivre dans un ou deux jours avec le reste de mes bagages.

— Oui, monsieur.

Il ne se fit ni bruit ni confusion dans une maison organisée comme l'était celle de Dunbar. Le valet prépara le portemanteau et le nécessaire de voyage : la voiture tourna par l'allée sablée de-

vant le perron à l'heure indiquée, et cinq minutes après Dunbar sortait du vestibule avec son pardessus étroitement boutonné sur sa large poitrine et une couverture de voyage en peau de léopard jetée sur son épaule.

Autour de sa taille il portait la ceinture de chamois qu'il avait faite de ses propres mains à l'Hôtel Clarendon. Cette ceinture ne l'avait jamais quitté depuis la nuit où il l'avait faite. La voiture le conduisit à la station de Shorncliffe ; il en descendit et se rendit à l'embarcadère. Bien qu'il ne fût pas encore cinq heures, le jour d'hiver s'éteignait dans le ciel gris, et, dans la station du chemin de fer, il faisait déjà nuit. Il y avait des lampes çà et là, mais elles ne produisaient que des lueurs indécises et indistinctes dans cette sombre atmosphère.

Dunbar parcourait lentement le quai de départ. Il était si profondément absorbé dans ses pensées qu'il tressaillit presque en s'entendant appeler vivement par un jeune homme qui s'était approché tout près de lui par derrière :

— Monsieur Dunbar ! — dit-il, — monsieur Dunbar !

Le banquier se retourna vivement et reconnut Lovell.

— Ah ! mon cher Lovell, c'est vous ; vous m'avez fait peur.

— Partez-vous par le premier train ? J'étais si désireux de vous voir !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a ici quelqu'un qui est aussi désireux que moi de vous voir. Un de vos vieux amis, dit-il. Devinez-vous qui ce peut être ?…

— Je ne sais pas… je ne puis deviner… j'ai tant de vieux amis… Je ne puis voir personne, Lovell ; je suis très-malade. J'ai vu un médecin pendant mon séjour à Londres, et il m'a dit que j'avais le cœur malade, et que si je voulais vivre, je devais éviter toute agitation et toute émotion subite comme un poison mortel. Qui est-ce qui désire me voir ?

— Lord Herriston, le grand homme d'État anglo-indien ; c'est un ami de mon père, qui s'est montré charmant pour moi et qui m'avait offert un poste que j'ai trouvé plus sage de refuser. Il nous a beaucoup parlé de vous quand mon père lui a appris que vous habitiez Maudesley et il se serait empressé d'aller vous dire bonjour s'il n'avait pas craint de manquer le train. Vous allez le voir, n'est-ce pas ?

— Où est-il ?

— Ici, à la station… dans la salle d'attente ; il a visité le comté et il a déjeuné avec mon père en passant. Il se rend au Derby et il attend le train qui descend et qui doit le mener à la grande ligne. Vous allez venir le voir ?

— Oui… oui… je serai très-enchanté… je…

Dunbar s'arrêta tout à coup en portant la main à son côté ! La cloche avait sonné pendant que Lovell et le banquier étaient restés à causer sur le quai ; le train arrivait à la station au même moment.

— Je ne pourrai pas voir lord Herriston ce soir, — dit Dunbar vivement. Il faut que je parte par ce train, ou je perdrai un jour. Adieu, Lovell. Faites mes meilleurs compliments à Herriston ; dites-lui que j'ai été très-malade. Adieu.

— Votre portemanteau est dans le wagon, monsieur, — dit le domestique en lui indiquant la porte ouverte d'un compartiment de première classe.

Dunbar monta en voiture. En ce moment un vieux gentleman sortit de la salle d'attente.

— Est-ce là mon train, Lovell ? — demanda-t-il.

— Non, milord ; M. Dunbar est ici ; il part par ce train, vous aurez le temps de lui parler.

Le train se mettait en marche. Lord Herriston était un vigoureux vieillard. Il courut le long du quai en regardant dans les wagons.

Mais la vue du vieillard n'était pas aussi bonne que ses jambes. Il regarda vivement à travers les glaces des portières, mais il ne vit qu'un amas confus de lueurs de lampes vacillantes, de visages étrangers, de journaux dépliés entre les mains des voyageurs éveillés, et de têtes endormies qui étaient roulées et cahotées sur les côtés capitonnés des voitures.

— Mes yeux ne sont pas ce qu'ils étaient, — dit-il avec un rire de bonne humeur, lorsqu'il revint vers Lovell. — Je n'ai pas réussi à apercevoir mon vieil ami Dunbar.

30

Dunbar s'était confortablement installé dans son coin et fermait les yeux, mais il n'était pas endormi ; il réfléchissait et de temps à autre il se penchait en avant pour regarder par les glaces du wa-

gon dans l'obscurité profonde de la nuit. Il ne pouvait distinguer qu'une vague silhouette du paysage que le train parcourait rapidement, des prairies en contre-bas où la neige épaisse et immaculée n'avait été souillée par aucun pied humain, et des taillis peu épais où des sapins vigoureux apparaissaient tout noirs au milieu de la blancheur éclatante du sol.

Le pays était tellement uniforme sous son épais linceul de neige que Dunbar essaya vainement d'apercevoir les poteaux indicateurs bordant la voie.

Le train qui l'emmenait s'arrêtait à chaque station, et bien que le voyage de Shorncliffe à Rugby ne fût tout au plus que d'une heure, il parut presque interminable à l'impatient voyageur qui semblait anxieux de se trouver sur le pont d'un des steamers électriques de MM. ***, de sentir les flocons de neige lui fouettant le visage, et d'apercevoir la ville de Douvres comme un croissant enflammé au milieu de l'obscurité de la nuit, et les feux de Calais s'élevant à distance derrière les noires falaises bordant la mer.

Le banquier regarda sa montre et fit son calcul sur les probabilités du temps. Il était alors cinq heures un quart ; le train devait arriver à Rugby à six heures moins dix ; à huit heures moins un quart à Londres ; la malle de Douvres partirait de la station du pont de Londres à huit heures et demie, et à sept heures et demie environ du matin Dunbar parcourrait les rues de Paris.

Et puis ? Son voyage devait-il se terminer dans la brillante cité ou le conduire plus loin ? C'était la question cachée dans le cœur du voyageur. Dans les meilleurs moments de sa vie il ne s'était jamais montré très-communicatif, mais ce soir-là il était comme un

homme dont l'âme eût été accablée par le poids d'un projet qui devait être achevé à quelque prix que ce fût.

Il ne pouvait entendre les noms des stations, il ne pouvait entendre que les sons gutturaux et inarticulés que rugissent dans les ténèbres les employés du chemin de fer au grand étourdissement des infortunés voyageurs. Son incapacité de distinguer les noms des stations lui était désagréable. Le temps d'arrêt de chaque station l'exténuait comme si cette pause eût été l'intervalle fatigant d'une heure. Il était assis sa montre en main, car à chaque instant il était pris de la terreur soudaine que le train avait déraillé et qu'il se traînait lourdement en dehors des rails.

Qu'arriverait-il si on n'atteignait Rugby qu'après le départ de l'express de Londres ?

Dunbar s'informa auprès d'un voyageur si le train était toujours exact.

— Oui, — répondit le voyageur froidement. — Je crois qu'il est généralement assez régulier, mais je ne sais pas l'effet que peut produire la neige sur la locomotive. Il y a eu des accidents dans certaines parties de ce pays.

— À cause de l'épaisseur de la neige ?

— Oui, c'est ce que je voulais dire.

Un quart d'heure après cette conversation, le wagon, qui cahotait déjà sensiblement depuis le moment du départ, commença à osciller très-violemment. Un voyageur maigre, petit et vieux, pâlit et regarda avec inquiétude ses compagnons. Mais le jeune homme qui avait causé avec Dunbar et un homme qui lui faisait vis-à-vis et qui avait la tête chauve et l'air d'un commerçant, se

remirent à lire les journaux aussi froidement que si le cahotement du wagon n'eût pas présenté plus de danger que le balancement du berceau d'un enfant exécuté par le pied délicat d'une mère.

Dunbar ne quittait pas de l'œil le cadran de sa montre ; et le voyageur nerveux n'obtint pas de réponse à son regard inquiet.

Il se tint tranquille pendant une minute à peu près, puis baissa la glace près de lui et laissa entrer un courant d'air glacé, ce qui fit retourner vivement vers lui le négociant chauve qui lui demanda ce qu'il faisait et s'il désirait leur donner à tous une fluxion de poitrine en laissant introduire l'air à deux degrés au-dessous de zéro. Mais le petit vieillard entendit à peine cette remontrance. Sa tête était hors de la portière et il regardait avidement la gare de Rugby qui se dessinait au loin.

— Je crains qu'il y ait quelque chose de dérangé, — dit-il en rentrant sa tête pendant un moment et en regardant ses compagnons avec un visage blême. — Je crains vraiment qu'il y ait quelque chose de dérangé. Nous sommes déjà en retard de huit minutes et j'aperçois là-bas le signal de danger ; la voie semble obstruée par la neige et je crains vraiment…

Il regarda de nouveau dehors, puis rentra la tête subitement.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire, — s'écria-t-il ; — c'est une locomotive qui arrive…

Il ne finit pas sa phrase. Il y eut un horrible brisement, un grondement plus fort que le tonnerre et plus hideux que le fracas du canon contre les remparts de bois d'un vaisseau de guerre.

Cet horrible bruit fut suivi de hurlements aussi effroyables, puis il n'y eut plus que mort, terreur, obscurité, angoisses et confusion : des masses éparses de morceaux de bois et de fer amassés dans un épouvantable chaos sur la neige tachée de sang ; des gémissements humains étouffés sous des débris de wagons renversés ; les pleurs des mères dont les enfants s'étaient échappés de leurs bras pour tomber sous l'étreinte de la mort ; les lamentations pitoyables d'enfants cramponnés encore vivants au sein de leurs mères mortes, victimes du sinistre ; des maris séparés de leurs femmes, des femmes appelant avec désespoir leurs maris, et au milieu de tout cela des hommes de cœur, la face blême, se précipitant çà et là avec des lampes dans leurs mains, plusieurs d'entre eux, à moitié mutilés et blessés, mais oublieux de leurs souffrances dans leur sollicitude à porter secours aux malheureux qui les entouraient.

L'express se dirigeant vers le Nord s'était rencontré avec le train venant de Shorncliffe qui était arrivé sur la grande ligne en retard de neuf minutes.

Un à un les morts et les blessés furent enlevés de ce grand amas de ruines ; un à un ces corps inanimés furent transportés par d'impassibles porteurs qui remplissaient paisiblement et imperturbablement leur devoir dans cette scène hideuse de carnage et de confusion. Le grand but à accomplir était de déblayer sans retard la voie, et le bruit des pioches et des pelles éteignit presque les autres clameurs terribles, les pitoyables gémissements des victimes qui étaient assez peu blessées pour avoir conscience de leurs souffrances.

Le train de Shorncliffe avait été complètement écrasé. Le train express du nord avait beaucoup moins souffert ; mais le mécani-

cien avait été tué, et beaucoup de voyageurs grièvement blessés.

Dunbar était parmi ceux qui furent emportés dans un état, croyait-on, désespéré, et selon toute apparence, presque mort, du monceau de ruines formé par le train de Shorncliffe.

Une des jambes du banquier était brisée, et il avait reçu à la tête une blessure qui l'avait immédiatement privé de connaissance.

Il y avait des cas bien plus graves que celui du banquier ; le médecin qui examina les blessés dit que Dunbar pourrait guérir en deux ou trois mois s'il était bien soigné ; que la fracture de la jambe était peu de chose, et que si elle était bien remise il n'y aurait pas la moindre crainte de contraction.

Cinq ou six médecins étaient occupés dans l'une des salles d'attente de la station de Rugby où les blessés avaient été transportés, et l'un d'eux s'occupa du banquier.

Le carnet de Dunbar avait été trouvé dans la poche de son paletot, et une grande quantité de gens qui étaient dans la salle d'attente surent que cet homme à la figure pâle et à la moustache grise qui était si paisiblement couché sur l'un des grands canapés n'était rien moins que Dunbar, de Maudesley Abbey et de Saint-Gundolph Lane. Le médecin en l'apprenant pensa que son bon ange avait jeté à dessein ce malade sur sa route.

Il prit des arrangements immédiats pour faire conduire Dunbar à l'hôtel le plus rapproché. Il envoya chercher son aide, et au bout d'un quart d'heure le millionnaire revenait à lui ; en ouvrant les yeux, il aperçut les visages inquiets des deux docteurs, et en

regardant autour de lui il se vit dans un appartement qui lui était inconnu.

Le banquier continuait à regarder autour de lui avec une expression inquiète, puis il demanda où il était. Il ne savait rien de l'accident en lui-même et il avait complètement perdu le souvenir de tout ce qui l'avait précédé, même depuis le moment où il avait quitté Maudesley Abbey.

Ce ne fut que petit à petit que la mémoire des événements de la journée lui revint. Il avait eu besoin de quitter Maudesley, d'aller à l'étranger, de faire un voyage qui n'était pas un projet nouveau pour son esprit. S'était-il mis en route pour faire ce voyage ? Oui, sûrement ; il devait être parti dans ce but ; mais alors qu'était-il donc arrivé ?

Il demanda au chirurgien ce qui était arrivé et comment il se faisait qu'il se trouvât dans ce lieu qui lui était étranger.

M. Daphney, le chirurgien, fit au malade le récit de tout ce qui avait trait à l'accident d'un ton si badin et si gai que tout le monde eût pu conclure que la rencontre de deux locomotives n'était simplement qu'un épisode dans la vie d'un homme.

— Mais nous allons admirablement, monsieur, — dit Daphney en terminant son récit ; — rien ne pouvait être plus désirable que la voie dans laquelle nous marchons, et quand notre jambe sera remise et que nous aurons pris un breuvage rafraîchissant, nous serons tout à fait bien pour la nuit. Je n'ai vraiment jamais vu de fracture plus nette… jamais, je puis vous l'assurer.

Dunbar se souleva et s'assit sur son séant, malgré les remontrances de l'aide du médecin, et regarda anxieusement autour de

lui.

— Vous dites que nous sommes à Rugby ? — demanda-t-il d'un air grave.

— Oui, ceci est Rugby, — répondit le médecin en souriant et se frottant les mains comme s'il avait presque voulu dire : Eh bien, voyons, n'est-ce pas délicieux ?

— Oui, ceci est l'Hôtel de la Reine à Rugby, et je suis sûr que toutes les attentions que le propriétaire, M…

— Il faut que je parte d'ici ce soir même, — dit Dunbar en interrompant le médecin d'une façon assez peu cérémonieuse.

— Ce soir, mon cher monsieur ! — s'écria Daphney, — impossible !… complètement impossible… ce serait un suicide de votre part, mon cher monsieur, si vous le tentiez, et un crime de la mienne si je vous permettais de mettre une semblable idée à exécution. J'ai le regret de vous dire que vous serez prisonnier ici pendant un mois au moins, mais nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour vous rendre le séjour agréable.

Le chirurgien ne put s'empêcher de paraître gai en émettant cette promesse, mais en apercevant une expression sombre et chagrine sur le visage de son malade, il se hâta de modifier son attitude radieuse.

— Notre premier soin, monsieur, sera de rendre quelque force à cette pauvre jambe, — dit-il avec douceur ; — nous la mettrons sur un lit de repos en tenant le haut de la jambe dans une position inclinée, mais je ne veux pas vous ennuyer avec ces détails techniques. Je ne sais pas si nous ferons bien de remettre la jambe ce soir ; nous devons réduire l'enflure avant de nous aven-

turer dans une voie plus décisive. Des lotions rafraîchissantes appliquées avec des linges de toile devront être faites toute la nuit. Je me suis occupé d'une garde et mon aide restera aussi toute la nuit pour surveiller ses opérations.

Le banquier se plaignit à haute voix.

— J'ai besoin d'aller à Londres — dit-il, — il faut que je me rende à Londres.

Le chirurgien et son aide ôtèrent les vêtements de Dunbar. On fut obligé de couper la jambe de son pantalon avant de pouvoir rien faire. Daphney ôta l'habit et le gilet du malade, mais sa chemise lui fut nécessairement laissée et la ceinture de chamois portée par le banquier se trouvait entre cette chemise et le gilet de flanelle rouge.

— Je porte une ceinture en cuir sur mon gilet de flanelle, — dit Dunbar pendant que les deux hommes le déshabillaient. — Je désire qu'on ne me l'enlève pas.

Il s'évanouit bientôt après, car sa jambe démise le faisait beaucoup souffrir. Mais en revenant de son évanouissement il regarda les deux personnes qui le soignaient avec méfiance et porta la main à la boucle de sa ceinture afin d'acquérir la certitude qu'on n'y avait pas touché.

Pendant toute cette longue nuit de fièvre et d'insomnie, il songea à la malencontreuse interruption de son voyage, pendant que la garde-malade et l'aide du médecin appliquaient alternativement des lotions froides sur la malheureuse jambe cassée.

— Dire que ceci pouvait arriver, — se murmurait-il à lui-même de temps à autre. — De toutes les choses que j'appréhendais, c'est

la seule à laquelle je n'avais jamais songé.

La jambe fut remise dans la journée du lendemain et le soir il eut une longe conversation avec le chirurgien.

Mais il ne parla plus tant de son désir de s'éloigner pour la seconde étape de son voyage continental. Son domestique Jeffreys arriva à Rugby dans le courant de la journée, car la nouvelle de l'accident était parvenue à Maudesley Abbey, et on savait que Dunbar était un des blessés.

Ce soir-là, Dunbar ne parla que du malheur d'être dans une maison étrangère.

— J'ai besoin de retourner à Maudesley, dit-il, — si vous pouviez vous arranger pour m'y conduire, monsieur Daphney, et pour me donner vos soins jusqu'à ce que j'aie surmonté les effets de cet accident, je serais enchanté de vous accorder toutes les compensations que vous pourriez désirer pour la perte que votre absence de Rugby pourrait vous occasionner.

Ceci était un discours très-diplomatique. Dunbar savait que le chirurgien ne se soucierait pas de laisser échapper de ses mains un malade aussi riche, mais il calculait que Daphney ne ferait aucune objection à conduire triomphalement son malade à Maudesley Abbey, à l'admiration du commun des mortels et au grand détriment de ses rivaux.

Il ne fut pas trompé dans son appréciation sur la nature humaine. À la fin de la semaine il avait réussi à persuader au chirurgien d'accéder à son départ, et le second lundi qui suivit l'accident, Dunbar fut placé dans un compartiment spécialement préparé pour lui dans le train de Shorncliffe, et fut conduit de la sta-

tion de Shorncliffe à Maudesley Abbey. Il ne changea en aucune façon de position durant toute la route et fut très-attentivement soigné par Daphney et son valet Jeffreys.

Le lit de Dunbar fut roulé dans la chambre à tapisserie, sa chambre de prédilection, et on l'y installa pour y passer de longs jours et de longues nuits jusqu'à ce que ses os brisés se rejoignissent, et qu'il fût libre alors de pouvoir aller où bon lui semblerait. Ce n'était pas un malade très-patient, il supportait assez bien le mal, mais il grognait continuellement contre la durée de la maladie, et tous les matins il adressait au docteur cette même question

— Quand serai-je assez fort pour pouvoir marcher ?

31

Margaret avait promis de devenir la femme de l'homme qu'elle aimait, mais elle n'avait fait cette promesse qu'avec répugnance et à une condition seulement. La condition était qu'avant que son mariage avec Clément eût lieu, le mystère de la mort de son père serait complètement éclairci.

— Je ne puis être votre femme tant que le secret de cet horrible meurtre n'est pas dévoilé, — dit-elle à Clément. — Il me semble que j'ai déjà été bien négligente en retardant l'accomplissement de ce devoir solennel. Mon père n'avait en ce monde que moi pour l'aimer et se souvenir de lui ; qui vengera sa mort, si je ne la venge pas ? Il était un réprouvé, banni de la société, et on s'imagine que c'est peu de chose de mourir d'une mort cruelle

après avoir mené une existence désordonnée. Si M. Dunbar, le riche banquier, eût été assassiné, la police n'aurait eu ni cesse ni relâche jusqu'à ce que l'assassin eût été découvert. Mais qui songe à ce qu'est devenu Joseph Wilmot, excepté sa fille ? Sa mort ne fait aucun vide dans le monde ; il ne manque à personne, excepté à moi… excepté à moi !

Clément n'oublia pas sa promesse de faire de son mieux pour découvrir la culpabilité du banquier. Il croyait que Dunbar était l'assassin de son ancien valet, et cette croyance datait du jour où le banquier s'était échappé comme un voleur de la maison de Saint-Gundolph Lane.

Il eût été possible que Dunbar cherchât à éviter la fille de Wilmot par suite de l'horreur naturelle que lui inspiraient les événements qui se rattachaient à son retour en Angleterre, mais il était difficile d'expliquer autrement que par sa culpabilité le honteux stratagème auquel il avait eu recours pour éluder une entrevue avec la jeune fille.

Il éprouvait une terreur insurmontable à l'idée de voir cette jeune fille parce qu'il était le meurtrier de son père.

En réfléchissant à cette affaire, Clément fut de plus en plus convaincu que sa terrible supposition était fondée, Dunbar était coupable. Il aurait bien voulu pouvoir dire à Margaret que le secret de la mort de son père était un mystère qui ne serait jamais éclairci sur cette terre. Mais il ne le put pas ; il ne put que courber la tête devant l'effrayante nécessité qui le poussait à jouer son rôle dans ce drame criminel : le rôle d'un vengeur.

Mais un caissier dans une maison de banque de Londres n'a pas beaucoup de temps pour jouer un rôle quelconque dans l'his-

toire de la vie en dehors de celui qui lui est assigné par son paisible métier, et qui semble consister surtout dans la fermeture et l'ouverture des coffres-forts, l'examen furtif des grands livres mystérieux, et le maniement des souverains neufs avec autant de calme que s'ils étaient des charbons de Wallsend ou de Clay-Cross.

La vie de Clément n'était pas une vie oisive, et il n'avait pas le temps de devenir agent de police amateur même pour servir la femme qu'il aimait.

Il n'avait pas le temps de devenir agent de police amateur, tant qu'il resterait dans la maison de banque de Saint-Gundolph Lane.

Mais pouvait-il y rester ? Cette question s'offrit à son esprit et revêtit une forme très-sérieuse. Était-il possible de rester dans cette maison dont il considérait le chef comme un homme des plus infâmes ?

Non ; il lui était tout à fait impossible de conserver sa position actuelle. Tant qu'il recevrait un salaire de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, il serait en quelque sorte l'obligé de Dunbar. Il ne pouvait rester au service de cet homme et en même temps espionner ses actions et travailler corps et âme à exposer au grand jour le terrible secret de sa vie.

Ce fut ainsi que vers la fin de la semaine dans laquelle Dunbar, pour la première fois depuis son retour de l'Inde, visita les bureaux de la maison de banque, Clément donna par écrit à Balderby l'avis formel de sa démission. Le caissier ne pouvait quitter immédiatement son emploi. Il était forcé d'avertir ses patrons un mois à l'avance.

La foudre tombant sur la table recouverte en maroquin devant laquelle était assis Balderby n'aurait pas plus étonné le second associé que la lettre qui lui fut tendue tranquillement et respectueusement par Clément.

Il y avait une foule de raisons en vertu desquelles Clément devait souhaiter rester dans la maison de banque. Son père y avait vécu trente ans et il était mort au service de Dunbar et Dunbar. Il avait été l'employé favori des deux frères, et Clément lui-même admis dans la maison dès son enfance avait été traité avec beaucoup d'égards par Percival. En outre, il avait de grandes chances d'être sous peu associé à la banque dans des conditions avantageuses, et cette association serait évidemment le commencement d'une grande fortune.

Balderby, assis, la lettre entre les mains, regardait les lignes avec stupéfaction, comme s'il n'en comprenait pas le sens.

— Est-ce réellement ce que vous avez voulu dire, Austin ? — demanda-t-il enfin.

— Oui, monsieur. Des circonstances contre lesquelles je ne puis rien me forcent à vous donner ma démission.

— Vous êtes-vous querellé avec quelqu'un dans le bureau ? S'est-il passé quelque chose dans la maison qui vous mette mal à l'aise ?

— Non, monsieur Balderby, je suis fort à mon aise dans ma position.

Le second associé se renversa dans son fauteuil et examina le caissier comme s'il essayait de découvrir sur la figure du jeune homme les premiers symptômes de la folie.

— Vous êtes à votre aise dans votre position et pourtant vous… Oh ! je suppose que la vérité en tout ceci c'est que vous avez en vue un poste meilleur et que vous vous empressez de nous quitter pour améliorer votre situation, — dit Balderby d'un ton piqué. — Je dois avouer toutefois que je ne vois pas trop en quel endroit vous serez mieux qu'ici, — ajouta-t-il de l'air de quelqu'un qui réfléchit.

— Vous me faites injure, monsieur, en supposant que je suis capable de vous quitter parce que j'y trouve mon avantage, — répondit Clément avec calme ; — je n'ai aucun emploi plus lucratif qui m'attende, je n'en ai même aucun en vue.

— Vous n'avez pas d'emploi en vue ! — s'écria le second associé, — et cependant vous renoncez à des chances de fortune comme n'en rencontre pas toujours un homme sur mille. Je n'ai pas beaucoup de goût pour deviner les énigmes, monsieur Austin, mais peut-être serez-vous assez bon pour me dire ce qui vous pousse à nous quitter.

— Je regrette d'avoir à vous répondre que cela m'est impossible, monsieur ; le motif pour lequel je quitte cette maison, qui est en quelque sorte un second foyer de famille pour moi, n'est pas un motif frivole, croyez-le bien. J'ai bien réfléchi à ce que je vais faire et je sais très-bien que je renonce à un bel avenir en sacrifiant ma position actuelle. Mais la cause de ma démission doit rester secrète, pour le moment du moins. Si jamais le jour arrive où il me sera permis d'expliquer ma conduite, je crois que vous me tendrez la main et que vous me direz : Clément Austin, vous n'avez fait que votre devoir.

— Clément, — dit Balderby, — vous êtes un excellent garçon, mais certainement vous avez en tête quelque fantaisie romanesque, car s'il en était autrement vous n'auriez jamais écrit une pareille lettre. Allez-vous vous marier ? Est-ce là votre motif pour nous quitter ? Avez-vous fasciné quelque riche héritière ; et êtes-vous à la veille de vous retirer dans un splendide esclavage ?

— Non, monsieur. J'ai en effet l'espoir de me marier, mais celle qui deviendra ma femme est pauvre et je serai dans la nécessité de travailler toute ma vie.

— Très-bien ; alors, cher ami, c'est une énigme, et comme je le disais tantôt, je n'aime pas beaucoup à deviner les énigmes. Rentrez chez vous, dormez sur votre projet, et revenez demain matin me dire de jeter au feu cette lettre stupide… c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Bonne nuit.

Mais malgré tout ce qu'avait pu dire Balderby, Clément ne changea pas de résolution. Il vint de bonne heure le matin et se retira tard le soir pendant tout le mois suivant. Il prépara les grands-livres, balança les comptes, et mit tout en ordre pour le nouveau caissier.

Il apprit à Margaret ce qu'il avait fait, mais il ne lui dit pas jusqu'où allait le sacrifice accompli pour elle. Elle fut la seule personne qui connût le motif réel de sa conduite, car le caissier ne s'expliqua pas plus longuement avec sa mère qu'avec Balderby.

— Je ne pourrai, chère mère, vous avouer les motifs que j'ai pour quitter la maison de banque que dans une époque à venir, — lui dit-il. — Jusqu'alors je vous supplie seulement d'avoir confiance en moi et de croire que j'ai agi pour le mieux.

— Je le crois, cher enfant, — répondit la veuve avec gaieté : — je ne vous ai jamais vu agir autrement qu'avec sagesse et prudence.

Son fils unique, son seul enfant, Clément, était le dieu qu'idolâtrait cette simple femme, et s'il avait jugé à propos de la mettre à la porte et de lui dire de mendier à ses côtés dans les rues de la Cité, je suppose qu'elle se serait imaginé que sous ces façons déraisonnables d'agir se cachait quelque projet plein de sagesse. Elle ne s'opposa donc nullement à l'abandon de son emploi dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

— Nous serons plus pauvres, je pense, Clément, — dit M Austin, — mais c'est là une considération sans importance, car votre cher père m'a laissé assez de fortune pour que je puisse fournir aux dépenses de mon fils unique. Je vous aurai plus souvent à la maison, mon cher enfant, et ce sera là un bonheur.

Mais Clément dit à sa mère qu'il avait juste en ce moment une affaire très-sérieuse qui l'occuperait beaucoup, et que la première démarche nécessitée par cette affaire serait un voyage à Shorncliffe, dans le comté de Warwick.

— Tiens, c'est là que vous étiez en pension, Clément.

— Oui, mère.

— Et c'est tout près de chez M. Percival Dunbar… ou plutôt de la maison de campagne de M. Henry Dunbar.

— Oui, mère, — répondit Clément, — l'affaire dans laquelle je suis engagé est passablement difficile et j'ai besoin des conseils d'un homme de loi. Mon ancien camarade de collège, Arthur Lovell, qui est le meilleur garçon du monde, a étudié le droit et il est

maintenant avoué. Il habite Shorncliffe avec son père, qui est aussi avoué et qui a une certaine importance dans le pays. J'irai à Shorncliffe voir mon ami et lui demander conseil, et si vous voulez décider Margaret à changer d'air pendant quelques jours, nous descendrons au vieil hôtel du Grand-Cerf, où vous aviez l'habitude de loger quand j'étais en pension et où vous me régaliez si bien à l'époque où un bon dîner était un régal pour un écolier affamé.

M Austin sourit à son fils ; son sourire était plein de tendresse à ce souvenir de la joyeuse enfance du jeune homme. Les mères qui n'ont qu'un fils ne sont pas fortes de caractère. Clément aurait pu proposer un voyage dans la lune sans que sa mère osât refuser de lui tenir compagnie dans son expédition.

Elle frissonna un peu et détourna d'un air légèrement inquiet ses regards qui se fixaient sur le feu pétillant allumé dans la coquette petite chambre pour les porter sur la fenêtre à travers laquelle apparaissait le ciel gris et froid.

— Le commencement de janvier n'est pas le moment le plus agréable de l'année pour aller faire un tour à la campagne, Clément, — dit-elle, — mais je serai certainement bien seule à la maison pendant votre absence. Et quant à la pauvre Margaret, il va sans dire que ce serait un grand plaisir pour elle que d'être débarrassée de ses élèves et d'aller voir la vraie campagne, bien qu'il n'y ait pas une seule feuille sur les arbres. Je pense donc qu'il faut que je dise oui. Mais racontez-moi cette affaire tout au long, mon cher enfant.

Malheureusement le cher enfant fut obligé de dire à sa mère que l'affaire en question était, ainsi que le motif de sa démission,

un profond secret qu'il ne pouvait divulguer d'ici à quelque temps.

— Patience, chère mère, — dit-il, — vous saurez tout par la suite. Croyez seulement que ce n'est pas une affaire agréable, — ajouta-t-il avec un soupir.

— J'espère que ce n'est pas pour vous qu'elle est désagréable, Clément.

— Elle n'est agréable pour aucune des personnes qui y sont mêlées, mère, — répondit le jeune homme d'un ton pensif ; — c'est une bien triste affaire d'un bout à l'autre ; mais je n'y joue pas le rôle principal, mère, et quand elle sera finie, nous n'y songerons que comme à un nuage noir ayant assombri notre vie, et vous direz que j'ai fait mon devoir. Chère mère, n'ayez pas l'air si intriguée, — ajouta Clément : — tout ceci doit rester secret pour le moment. Prenez patience, ayez confiance en moi.

— Oui, mon cher enfant, — dit M Austin au bout d'un moment, — j'aurai en vous une confiance entière, car je sais combien vous êtes bon. Mais je n'aime pas les secrets, Clément, ils me mettent toujours mal à mon aise.

La conversation sur ce sujet n'alla pas plus loin, et il fut convenu ensuite que M Austin et Margaret se prépareraient à partir pour le comté de Warwick au commencement de la semaine suivante, époque à laquelle Clément serait débarrassé de tous ses engagements envers MM. Dunbar, Dunbar et Balderby.

Margaret avait attendu avec beaucoup de patience le moment où Clément serait libre de lui venir en aide de toutes ses forces

pour la tâche terrible qu'elle avait à remplir : la découverte du crime de Dunbar.

— Vous irez à Shorncliffe avec ma mère, — dit Clément dans la soirée qui suivit la conversation avec la veuve, — vous irez avec elle, Margaret, sous prétexte d'un petit voyage d'agrément. Une fois arrivés, nous nous arrangerons pour avoir une entrevue avec M. Dunbar. Il est prisonnier à Maudesley Abbey où le retiennent les suites de son accident de l'autre jour, mais Balderby dit qu'il n'est pas assez malade pour refuser de recevoir ses visiteurs. Nous pourrons donc comploter une entrevue entre vous et lui. Vous tenez toujours à votre premier projet, vous désirez toujours voir M. Dunbar ?

— Oui, — répondit Margaret, après avoir réfléchi. — Je veux le voir. Je veux regarder face à face l'homme que je crois être le meurtrier de mon père. Je ne sais comment cela se fait, mais cette idée me domine depuis que j'ai appris ce terrible voyage à Winchester, depuis que j'ai su que mon père avait été assassiné en voyageant avec M. Dunbar. Il se peut, comme vous le dites, qu'il soit plus prudent de veiller et d'attendre de peur de donner l'éveil à cet homme. Mais je ne me sens pas capable d'être prudente. Je veux le voir. Je veux le regarder en face et voir s'il osera soutenir mon regard.

— Vous le verrez donc, ma chère amie. L'instinct d'une femme vaut quelquefois mieux que toute la sagesse d'un homme. Vous verrez M. Dunbar. Je sais que mon ancien ami de collège, Lovell, m'aidera de cœur et d'âme. Je suis retourné chez les agents de Scotland Yard et je leur ai raconté minutieusement la scène qui s'est passée à Saint-Gundolph Lane. Ils se sont contentés de hausser les épaules en disant que cela était étrange, mais que cela

ne suffisait pas pour agir. Lovell peut nous aider mieux que personne, car il a assisté à l'enquête et à l'interrogatoire des témoins à Winchester.

Si Margaret et Clément eussent eu un autre projet en tête que celui qui les conduisait dans le comté de Warwick, le voyage à Shorncliffe aurait pu être très-agréable pour eux.

Pour Margaret, assise commodément dans le coin d'un wagon de première classe, ayant à ses côtés l'homme qu'elle aimait, ce voyage eut du moins le charme de la nouveauté. Jusqu'à cette époque ses voyages n'avaient été que de longs et ennuyeux pèlerinages dans des wagons de troisième classe à courants d'air, à voisins bruyants, et où l'atmosphère était saturée des parfums nauséabonds de toutes sortes de spiritueux.

Son existence avait été pénible et constamment assombrie par le voile épais de la honte. C'était chose nouvelle pour elle que d'être tranquillement assise à regarder les prairies, les villas aux murs blancs scintillant dans le lointain, les bosquets épars çà et là, les villages et les eaux bleues qui miroitaient au soleil d'hiver. C'était chose nouvelle pour elle d'être aimée par des personnes dont l'esprit n'était pas aigri par les souvenirs amers de l'injure et du crime. C'était chose nouvelle pour elle d'entendre des voix douces, des paroles tendres, et de respirer l'air pur et serein qui entoure ceux qui mènent une existence vertueuse et qui vivent dans la crainte de Dieu.

Mais il est rare que là où brille le soleil l'ombre n'existe pas. L'ombre qui pesait actuellement sur la vie de Margaret était celle de la tâche prochaine, cette horrible tâche qu'il fallait remplir, avant qu'elle pût remercier Dieu de ses bontés et être heureuse.

Le train de Londres arriva à Shorncliffe de bonne heure dans l'après-midi. Clément loua un vieux fiacre spacieux et conduisit ses compagnes au vieil hôtel du Grand-Cerf.

Le Grand-Cerf était un hôtel confortable et disposé à l'antique. Il avait joui d'une très-grande renommée à l'époque des diligences ; on entrait dans l'hôtellerie par un grand portail massif sous lequel avaient jadis passé triomphalement les voitures publiques ayant nom les Rapides et les Électriques.

La maison était vieille et spacieuse, avec de longs corridors, de larges escaliers, de grandes rampes en chêne poli, et des marches usées par le frottement. Les chambres étaient vastes et hautes, et leurs fenêtres cintrées étaient si brillantes de propreté qu'elles donnaient le frisson par cette journée d'hiver et amenaient les esprits vulgaires à s'imaginer qu'un peu de boue ou de fumée les ferait paraître plus chaudes et plus confortables. À coup sûr si on pouvait reprocher quelque chose au Grand-Cerf c'était d'être trop propre. Tout y était luisant de propreté, depuis les housses des fauteuils nouvellement blanchies jusqu'au seau à charbon en cuivre qui brillait à côté des chenets étincelants. Il y avait dans les chambres à coucher de vagues odeurs de savon que la lavande ne pouvait chasser. Il y avait des effluves de vitriol tout autour des objets en cuivre très-abondants au Grand-Cerf, et s'il existe des ornements qui soient plus que d'autres à même de faire grelotter, à coup sûr les ornements en cuivre parfaitement polis sont du nombre.

S'il fallait croire le maître d'hôtel, il n'était pas de plat inventé par un cuisinier mortel que le voyageur installé au Grand-Cerf ne pût avoir, mais quelles que fussent les idées ambitieuses du susdit voyageur au sujet de son dîner, elles aboutissaient toujours de

manière ou d'autre à la commande d'un poulet, d'une tranche de jambon frit, de quelques côtelettes et d'une tarte. En certains jours particuliers il était possible de trouver au Grand-Cerf plusieurs espèces de poissons, mais il était rare que le voyageur eût la chance d'arriver au bon moment.

Clément installa Margaret et la veuve dans un salon où quarante personnes environ se fussent trouvées fort à leur aise. La fenêtre en saillie était assez grande pour que toute une petite famille y prît place, et ce fut là que M Austin s'assit pendant que le maître d'hôtel s'escrimait auprès d'un feu qui ne voulait pas brûler et refusait de reconnaître que la grille était humide.

Clément eut à subir la petite comédie d'habitude relativement à la commande du dîner et finit naturellement par le poulet traditionnel et les côtelettes.

— Je n'ai plus ce vigoureux appétit que j'avais il y a quinze ans, monsieur Gilwood, — dit-il à l'hôtelier, — ainsi que ma mère qui est là-bas et qui n'a pas vieilli de quinze jours en ces quinze ans (que Dieu la bénisse, cette bonne mère !) quand elle venait me voir à la pension sur la route de Lisford et me donnait à dîner dans cette chère vieille salle. Je trouvais à cette époque que vos côtelettes étaient le plus fin régal que pût apprêter un cuisinier terrestre, monsieur Gilwood, et cette salle me semblait ce qu'il y avait de mieux au monde. Vous connaissez M. Lovell… M. Arthur Lovell ?

— Oui, monsieur, et c'est un bien charmant jeune homme.

— Il est établi à Shorncliffe, je suppose ?

— Je crois que oui, monsieur. Il avait été question de son départ pour l'Inde en qualité d'employé du gouvernement ou de quelque chose de ce genre, mais j'ai entendu dire que c'était rompu et que M. Arthur allait s'associer avec son père. On prétend que ce jeune homme est un homme de loi très-habile.

— Tant mieux, — répondit Clément, — car j'ai à le consulter pour une petite affaire. À bientôt, mère. Ayez soin de Margaret, et mettez-vous à votre aise autant que possible. Je crois que le feu brûlera maintenant, monsieur Gilwood. Je ne m'absenterai pas plus d'une heure. Je viendrai vous prendre pour faire une petite promenade avant le dîner. Que Dieu vous bénisse, ma pauvre Margaret ! — murmura Clément à l'oreille de la jeune fille qui le suivit jusqu'à la porte et le regarda d'un air pensif descendre l'escalier.

M Austin avait eu autrefois des vues ambitieuses relativement à la perspective matrimoniale de son fils, mais elle y avait renoncé complètement aussitôt qu'elle s'était aperçue qu'il était décidé à prendre pour femme Margaret. La bonne mère avait fait ce sacrifice volontiers et sans se plaindre, comme elle aurait fait tout autre sacrifice pour son fils unique qu'elle aimait tendrement, et son dévouement eut sa récompense, car Margaret, cette jeune fille sans fortune, sans amis, lui était devenue très-chère. C'était pour elle une fille qui lui était attachée non pas légalement, mais par les doux liens de la reconnaissance et de l'affection.

— J'étais une vieille folle si niaise, ma chère enfant, — dit la veuve à Margaret pendant qu'elle regardait dans la rue tranquille par la grande fenêtre, — j'avais des idées si mondaines que je voulais faire épouser à Clément quelque femme riche, afin d'avoir pour bru quelque pimbêche qui aurait méprisé la mère de son

mari, éloigné de moi mon enfant et rendu ma vieillesse malheureuse. Voilà ce que je voulais, Margaret, et ce que j'aurais eu peut-être si Clément n'eût été plus sage que sa vieille mère. Et, grâce à lui, j'ai la plus douce, la plus franche et la plus radieuse fille qui ait jamais existé. Pourtant, vous n'êtes pas aujourd'hui aussi gaie, Margaret, que d'habitude, — ajouta M Austin d'un ton pensif, — vous n'avez pas souri une seule fois de toute la matinée, et on dirait que quelque chose vous préoccupe.

— J'ai songé à mon pauvre père, — répondit tranquillement Margaret.

— Sans doute, ma chère, et j'aurais bien dû le deviner, mon pauvre cher cœur. Je sais combien ces pensées-là vous affligent toujours.

Clément n'était pas venu à Shorncliffe depuis trois ans. Il avait visité Maudesley Abbey plusieurs fois pendant la vie de Percival Dunbar, car il avait été le favori du vieillard, et il avait passé quatre ans dans une pension tenue par un pasteur de l'Église d'Angleterre sur la route de Lisford.

La ville de Shorncliffe était donc familière à Clément et il ne regarda ni à droite ni à gauche en se dirigeant vers l'arche de l'église de Sainte-Gwendoline auprès de laquelle était située la maison de M. Lovell.

Il y trouva Arthur qui fut charmé de revoir son vieux camarade. Les deux jeunes gens se rendirent dans une jolie petite chambre à panneaux en boiserie ayant vue sur le jardin, qu'Arthur appelait son cabinet, et ils y passèrent plus d'une heure à discuter sur les circonstances du meurtre de Winchester et sur la conduite de Dunbar depuis cet événement.

Pendant cette entrevue, Clément s'aperçut très-bien qu'Arthur en était arrivé à la même conclusion que lui, quoique le jeune avoué hésitât à exprimer son opinion.

— Je ne puis me faire à une pareille idée, — dit-il, — je connais Laura… lady Jocelyn, veux-je dire… et c'est trop horrible pour moi de m'imaginer que son père est coupable de ce crime. Quels seraient les sentiments de cette innocente jeune femme s'il en était ainsi, et si le crime de son père allait être prouvé !

— Oui, ce serait évidemment terrible pour lady Jocelyn, — répondit Clément, — mais cette considération ne doit pas empêcher la justice de suivre son cours. Je crois que la position de cet homme a été comme un bouclier derrière lequel il s'est abrité depuis le commencement. Le public a regardé comme une chose presque impossible que Dunbar eût commis un crime, tout en se montrant fort empressé cependant à accuser de cette iniquité quelque malheureux vagabond.

Arthur dit à Clément que le banquier était toujours à Maudesley où le retenait prisonnier sa jambe cassée en voie de lente guérison.

Dunbar avait exprimé le désir de partir pour l'étranger malgré sa blessure, et n'avait renoncé à son projet de voyager que lorsqu'on lui avait déclaré qu'il pourrait rester boiteux toute sa vie s'il commettait une pareille imprudence.

— Soyez calme, soumettez-vous à toutes les nécessités de votre accident et vous serez bientôt guéri, — avait dit le chirurgien à son malade. — Si vous essayez de hâter l'œuvre de la nature, vous vous repentirez de votre impatience jusqu'à votre dernière heure.

Dunbar s'était donc vu forcé de se soumettre aux décrets du sort et de rester couché jour et nuit sur son lit, dans sa chambre à tapisseries, regardant le feu ou la figure de son valet, allongé dans un grand fauteuil auprès du foyer, ou écoutant les cendres qui tombaient de la grille et le gémissement du vent d'hiver à travers les branches dénudées des ormeaux.

Le banquier se rétablissait de jour en jour, au dire d'Arthur. Ses domestiques pouvaient le transporter d'une chambre dans l'autre ; on avait fabriqué pour lui une paire de béquilles, mais il n'avait pas encore pu les essayer. Il était obligé de se contenter de rester assis dans un fauteuil, où on l'installait avec des couertures et une peau de léopard sur les jambes. Aucun homme ne pouvait être plus complètement prisonnier que ne l'était devenu celui-ci par ce fatal accident du chemin de fer.

— La Providence l'a mis en mon pouvoir, — dit Margaret lorsque Clément lui répéta ce qu'il avait appris d'Arthur ; — la Providence a mis cet homme en mon pouvoir, car il ne peut plus échapper, et, entouré de ses serviteurs, il n'osera pas refuser de me voir ; il ne sera certainement pas assez imprudent pour laisser percer la terreur que je lui inspire.

— Et s'il refuse ?

— S'il refuse ? j'inventerai quelque stratagème à l'aide duquel j'arriverai jusqu'à lui. Mais il ne refusera pas. En voyant que je suis assez résolue pour le suivre jusqu'ici, il ne refusera pas de me voir.

Cette conversation eut lieu pendant une courte promenade que firent les amants à la tombée de la nuit d'hiver, tandis que

M Austin passait à côté du feu l'agréable demi-heure qui précède le dîner.

32

Le lendemain de bonne heure Clément se rendit à Maudesley Abbey, pour y obtenir tous les renseignements qui devaient faciliter l'exécution du grand projet de Margaret. Il s'arrêta à la porte de la loge principale. La femme qui la gardait était une vieille servante de la famille Dunbar, et avait connu Clément du vivant de Percival Dunbar. Elle l'accueillit cordialement et il n'eut aucune difficulté de la faire causer au sujet de Dunbar.

Elle lui raconta bien des choses. Elle lui dit que le maître actuel de Maudesley Abbey n'avait jamais été aimé et ne le serait jamais ; car ses manières raides et réservées ressemblaient si peu au naturel facile et affable de son père, que les gens établissaient constamment la comparaison entre le mort et le vivant.

Telle est, en quelques mots, la substance de ce que la bonne femme mit longtemps à raconter. M Crumbleton donna à Clément toutes les informations qu'il désirait sur les allures quotidiennes du banquier. Dunbar avait en ce moment l'habitude de se lever vers deux heures de l'après-midi et se faisait porter de sa chambre à coucher dans son salon, où il restait jusqu'à sept ou huit heures du soir. Il n'avait pas de visiteurs, excepté le chirurgien Daphney, qui habitait l'abbaye, et un gentleman nommé Vernon qui avait acheté Woodbine Cottage, auprès de Lisford, et qui était de temps en temps admis dans le salon de Dunbar.

C'était là tout ce que voulait savoir Clément. Assurément il serait possible, avec un peu d'habileté, de prendre le banquier à l'improviste et d'amener l'entrevue si longtemps retardée entre lui et Margaret.

Clément retourna au Grand-Cerf, eut une courte conversation avec Margaret, et prit tous ses arrangements.

Àquatre heures de l'après-midi, M Wilmot et son prétendu quittèrent le Grand-Cerf en cabriolet, et à cinq heures moins un quart, le véhicule s'arrêta aux portes de la loge.

— Je vais aller à pied jusqu'à la maison, — dit Margaret ; — mon arrivée n'éveillera pas autant l'attention. Mais je puis être retenue pendant quelque temps, Clément. Je vous en prie, ne m'attendez pas. Votre chère mère s'alarmerait si vous étiez très-longtemps absent. Retournez auprès d'elle et renvoyez-moi le cabriolet.

— Pas du tout, Margaret. Je vous attendrai, si longue que soit votre entrevue. Croyez-vous que mon cœur ne soit pas aussi vivement intéressé que le vôtre à tout ce qui peut avoir de l'influence sur votre destinée ? Je n'entrerai pas avec vous dans l'abbaye, car il vaut tout autant que Dunbar ignore ma présence dans le voisinage. Je vais me promener de long en large par ici et je vous attendrai.

— Mais il peut se faire que vous ayez longtemps à attendre, Clément.

— Peu importe. J'aurai de la patience ; et je ne me sens pas la force de m'en retourner à Shorncliffe en vous laissant ici, Margaret.

Ils étaient debout devant les grandes grilles de fer au moment où Clément disait cela. Il serra la main de Margaret qu'il sentait glacée même à travers le gant qui la recouvrait, puis il sonna. Elle le regarda tandis que la porte s'ouvrait. Elle se tourna vers lui et lui lança un coup d'œil étrangement sérieux au moment de franchir la limite de l'habitation de Dunbar, et ensuite elle s'achemina lentement le long de la grande avenue.

Ce dernier regard avait montré à Clément une figure pâle et résolue, quelque chose comme la physionomie d'une belle et jeune martyre allant tranquillement au bûcher.

Il s'éloigna des portes et elles se fermèrent derrière lui avec un bruit retentissant. Ensuite, il revint sur ses pas et regarda la silhouette de Margaret qui devenait de moins en moins visible au milieu des ombres du soir à mesure qu'elle approchait de l'abbaye. Une faible lueur rouge était projetée par le foyer sur l'allée carrossable qui passait devant les fenêtres des appartements de Dunbar, et il y avait un valet de pied qui prenait l'air sous le porche qu'éclairait la lampe suspendue dans le vestibule.

— Je ne suppose pas que j'aurai bien longtemps à attendre ma pauvre chère aimée, — se dit Clément en quittant les portes et arpentant avec rapidité le grand chemin. — M. Dunbar est un homme résolu. Il refusera de la voir aujourd'hui comme il a déjà refusé tant de fois.

Margaret trouva le valet de pied adossé à l'un des piliers du porche gothique, et contemplant d'un air pensif, tout en jouant avec un cure-dent en or, la lueur décroissante de l'horizon jaune et rouge derrière les troncs bruns des ormeaux.

La vue de la porte ouverte du vestibule et de ce valet de pied languissant qui flânait sous le porche, suggéra tout à coup une idée nouvelle à Margaret. Ne serait-il pas possible de passer sans bruit à côté de cet homme, et de se diriger tout droit vers les appartements de Dunbar sans être arrêtée ni questionnée ?

Clément lui avait montré du doigt les fenêtres des appartements occupés par le banquier. Ces appartements étaient à gauche en entrant dans le vestibule. Il ne lui serait pas impossible de découvrir la porte qui y menait. Il faisait sombre ; elle était très-simplement vêtue, et portait un chapeau de paille noire et un voile rabattu sur sa figure. À coup sûr elle pourrait tromper un nonchalant valet en affectant d'être une habituée de la maison, dont le personnel était évidemment très-nombreux.

Dans ce cas, elle n'avait certainement pas le droit de se présenter à la porte principale ; mais avant que le valet fût revenu de l'indignation produite par l'impertinence dont elle faisait preuve, elle glisserait rapidement devant lui et arriverait à la porte des appartements, où le banquier cachait lui et son crime.

Margaret s'arrêta un moment dans l'avenue, épiant l'occasion favorable pour faire cette tentative. Elle attendit cinq minutes environ.

La courbe que décrivait l'avenue la dérobait presque complètement aux yeux du valet, qui ne dirigea pas ses regards vers l'endroit où elle était debout.

Une volée de grolles traversa tout à coup l'air au-dessus de sa tête, criant et caquetant comme si elles eussent été une brigade de pompiers ornithologiques accourant pour éteindre les flammes de quelque gîte à grolles éloigné.

Le valet qui souffrait vivement de cette maladie qui consiste à ne savoir que faire de sa personne, sortit du porche et se planta au milieu de l'allée carrossable en tournant le dos à Margaret pour suivre de l'œil le vol des oiseaux.

Ce fut là l'occasion désirée. La jeune fille s'élança vers la porte avec légèreté, et son pas fit si peu de bruit sur le sable de l'allée, que le valet n'entendit rien jusqu'au moment où elle atteignit le porche. Là, le bas de la robe de Margaret, en frôlant les piliers, tira le flâneur de son espèce d'extase ou de rêverie.

Il pivota rapidement sur lui-même et regarda, tout étonné, la forme qui disparaissait sous le porche.

— Oh hé ! là-bas, jeune femme, — s'écria-t-il sans bouger de son poste, — où allez-vous ainsi ? Qu'est-ce que c'est que cette manière de pénétrer dans la maison par cette entrée ? Ne savez-vous donc pas quelle différence il y a entre le vestibule et la porte des domestiques ?

Mais le languissant serviteur prêchait au vent. La main de Margaret se posait sur le bouton massif de la porte ouvrant à gauche du vestibule, avant que le valet lui eût adressé sa dernière question.

Il écouta pour entendre les paroles d'excuse de la jeune femme ; mais n'entendant rien, il en conclut qu'elle avait trouvé son chemin vers l'office, où elle avait probablement quelque chose à faire avec l'une des femmes employées dans la maison.

— Une couturière, je pense, — se dit le valet ; — ces jeunes filles dépensent tous leurs gages à s'acheter de beaux falbalas, au lieu de se conduire comme de respectables jeunes femmes, et

d'économiser en attendant qu'elles puissent s'établir à leur compte avec un homme de leur choix.

Il bâilla et continua à regarder les grolles sans s'inquiéter plus longtemps de l'impertinente jeune personne, qui avait osé se présenter à la grande entrée.

Margaret ouvrit la porte et entra dans la chambre située à côté du vestibule.

C'était un bel appartement rempli de livres du parquet au plafond ; mais il était complètement désert, et il n'y avait pas même de feu dans la grille. La jeune fille releva son voile et regarda autour d'elle. Elle était très-pâle alors et tremblait violemment ; mais elle domina son agitation par un grand effort, et elle s'achemina vers la chambre voisine.

La seconde pièce était vide comme la première, mais la porte qui la séparait de la troisième était toute grande ouverte, et Margaret vit la lueur du foyer briller sur la tapisserie fanée, et se refléter sur l'ameublement en chêne poli. Elle entendit le faible bruit des cendres légères qui tombaient du foyer et le ronflement d'un chien.

Elle comprit que l'homme qu'elle avait cherché, et cherché si longtemps sans résultat, était dans cette chambre et seul, car il n'y avait aucun murmure de voix, aucun bruit dans l'appartement. Ce moment, que Margaret avait regardé comme la grande crise de sa vie, était enfin venu. Son courage l'abandonna tout à coup, et le cœur lui fit défaut sur le seuil même de cette chambre où elle allait se trouver face à face avec Dunbar.

— Le meurtrier de mon père ! — songea-t-elle ; — l'homme dont l'influence a gâté la vie de mon père et l'a fait ce qu'il était ; l'homme par la coupable insouciance duquel mon père a mené l'existence horrible qui l'avait si peu préparé à la mort ; l'homme qui, sachant cela, a envoyé sa victime devant un Dieu offensé, sans même lui donner le temps de murmurer une seule prière. Je vais me trouver face à face avec lui !

Sa respiration était oppressée ; et tout dans la chambre, éclairée par la lueur du foyer, dansait devant ses yeux lorsqu'elle en franchit le seuil et pénétra dans cette pièce où Dunbar était seul et assis devant le feu.

Il était enveloppé dans des couvertures très-épaisses en laine rouge, et la peau de léopard était enroulée autour de ses jambes. Un chien de la race des bouledogues reposait aux pieds du banquier à moitié caché par les plis de la fourrure. La tête de Dunbar était abaissée vers le feu, et il était plongé dans une espèce d'assoupissement lorsque Margaret apparut dans la chambre.

Il y avait une chaise inoccupée en face du fauteuil sur lequel était assis le banquier. Cette chaise, en chêne sculpté, était façonnée à l'antique et avait un dossier élevé et des coussins en maroquin. Margaret s'approcha doucement de cette chaise et posa sa main sur le dossier ; son pas fut assourdi par l'épais tapis de Turquie. Le banquier ne fut pas tiré de son assoupissement et le chien lui-même continua à dormir.

— Monsieur Dunbar ! — s'écria Margaret d'une voix claire et résolue, — éveillez-vous ; c'est moi, Margaret Wilmot, la fille de l'homme qui a été assassiné dans le petit bois près de Winchester !

Le chien s'éveilla et se mit à aboyer. L'homme releva la tête et la regarda ; le feu lui-même sembla se ranimer au bruit de la voix de la jeune fille, car un petit jet de flamme s'élança d'une bûche consumée et éclaira la figure épouvantée du banquier.

. . . . . .

Clément avait promis à Margaret de l'attendre avec patience, et il avait voulu tenir sa promesse. Mais il y a des limites à tout, même à la patience d'un amant, fût-il le plus parfait chevalier errant qui ait jamais manié la lance ou la hache à deux tranchants en l'honneur de sa dame. Quand vous n'avez autre chose à faire que de parcourir de haut en bas quelques mètres de chemin poudreux par une sombre soirée d'hiver, une heure de plus ou de moins vaut la peine qu'on y songe. Cinq heures sonnèrent dix minutes environ après que Margaret fut entrée dans le parc, et Clément se dit que, même dans le cas où Margaret réussirait à obtenir une entrevue avec le banquier, cette entrevue serait finie avant six heures. Mais six heures sonnèrent à l'église de Lisford, et le vent du soir emporta les dernières vibrations de l'horloge sans que la jeune fille eût reparu. Clément arpentait toujours le terrain, le cabriolet attendait ainsi que le cheval, sur le dos duquel avait été jetée une couverture, afin qu'il n'eût pas froid en mangeant son avoine ; le cocher rôdait autour du véhicule et se battait les flancs de temps en temps pour maintenir la circulation. Entre six et sept heures, la patience de Clément fut poussée presque à bout. Entrer en lice sur un coursier fringant tout caparaçonné de broderies confectionnées par les belles mains de la femme aimée, et fournir sa carrière pendant que les trompettes sonnent, que la populace crie bravo et que la reine de Beauté récompense vos prouesses d'un doux sourire approbateur, n'est pas

précisément la même chose que de se promener sur une grande route pendant que le vent froid vous pince le nez comme un animal vorace, et que vous ne sentez plus ni vos bras ni vos jambes.

Àsept heures, la patience de Clément était épuisée, et à l'impatience avait succédé une vague frayeur. Margaret était allée imposer sa présence à cet homme malgré ses refus réitérés de la voir. Qui pouvait dire si, rendu furieux par l'entêtement de la jeune fille, et fou par le remords de son crime à lui, il n'aurait pas recours à la violence ?

Oh ! non, non ; cela n'était pas possible. Si cet homme était coupable, son crime avait été prémédité avec soin et exécuté avec une ruse tellement diabolique, que jusqu'alors rien n'avait transpiré. Dans sa maison même, entouré de serviteurs curieux, il n'oserait jamais recourir envers la jeune fille, non-seulement à de mauvais traitements, mais même à de dures paroles.

Mais malgré ces réflexions, Clément résolut de ne pas attendre plus longtemps. Il se mit aussitôt en route pour l'abbaye, afin de savoir la cause de ce retard. Il sonna, entra dans le parc, et courut le long de l'avenue jusqu'au porche. Des lumières brillaient aux fenêtres de Dunbar, mais la grande porte du vestibule était soigneusement fermée.

Le valet languissant vint répondre à l'appel de Clément.

— Il y a une jeune fille ici, — dit Clément hors d'haleine ; — une jeune fille… avec M. Dunbar.

— Ho ! est-ce là tout ? — demanda le valet d'un ton sarcastique ; — j'ai cru que le feu était aux quatre coins de Shorncliffe pour le moins, à la manière dont vous avez sonné. Une jeune per-

sonne était avec M. Dunbar il y a de cela une heure, est-ce là ce que vous voulez savoir ?

— Il y a une heure ! — s'écria Clément, ne prenant pas garde à l'impertinence du domestique, tellement il était inquiet ; — voudriez-vous dire que cette jeune personne est partie ?

— Elle est partie il y a une heure.

— Elle s'est éloignée d'ici il y a une heure ?

— Plus d'une heure !

— Impossible ! — dit Clément ; — impossible !

— Cela se peut, — répondit le valet qui avait une tournure d'esprit ironique ; — même je lui ai ouvert la porte de mes propres mains, et je l'ai regardée s'en aller de mes propres yeux, quoi que vous en disiez.

Le domestique ferma la porte avant que Clément fût revenu de sa surprise, et le laissa debout sous le porche, stupéfait, quoique sachant à peine pourquoi, et effrayé sans pouvoir se rendre compte de sa frayeur.

33

Pendant quelques instants, Clément s'arrêta sous le porche de Maudesley Abbey, complètement indécis sur ce qui lui restait à faire.

Il y avait une heure que Margaret avait quitté l'abbaye, au dire du valet de pied ; mais alors ou était-elle allée ? Clément avait

marché de long en large sur la route devant les grilles du parc, et, pendant les quelques heures qu'il avait passées là, elles ne s'étaient point ouvertes. Par conséquent, Margaret ne pouvait être sortie du parc par l'entrée principale ; s'il était vrai qu'elle fût partie, il fallait qu'elle eût pris par une des petites portes, peut-être par celle du pavillon qui donnait sur la route de Lisford, et qu'elle fût ainsi retournée à Shorncliffe.

Mais alors pourquoi, au nom du ciel, était-elle partie à pied chez elle quand la voiture l'attendait, quand celui qui l'aimait l'attendait aussi, le cœur plein d'inquiétude sur le résultat de la démarche qu'elle venait de faire ?

— Peut-être a-t-elle oublié que je l'attendais, — se disait Clément. Elle peut bien avoir tout oublié dans la terrible surexcitation causée par le résultat de cette soirée.

Le jeune homme n'était en aucune façon flatté de cette idée.

— Margaret ne m'aimerait que bien peu, dans ce cas, — se dit-il ; — ma première pensée, dans toutes les grandes crises de ma vie, serait d'aller à elle et de lui raconter tout ce qui me serait arrivé.

Il n'y avait pas moins de quatre chemins différents pour sortir du parc, Clément le savait, et il savait bien aussi qu'il lui faudrait plus de deux heures pour les parcourir tous les quatre.

— Je vais aller m'informer à la porte qui donne sur la route de Lisford, se dit-il ; et si je découvre que Margaret est sortie par là, je pourrai faire tourner la voiture et la rejoindre à moitié route d'ici à Shorncliffe. Pauvre fille, dans son ignorance des environs, elle n'a aucune idée du chemin qu'elle aura à faire à pied !

Austin ne put s'empêcher de se sentir un peu blessé de la conduite de Margaret ; mais il fit tout ce qu'il put faire pour tâcher de lui épargner la fatigue à laquelle elle s'était exposée par sa folie. Il courut au pavillon, sur la route de Lisford, et demanda à la femme qui gardait cette porte si elle n'avait pas vu sortir une jeune dame une heure auparavant…

La femme lui répondit qu'effectivement une jeune dame avait pris par cette porte il y avait une heure et demie environ.

C'était assez. Clément traversa le parc en courant pour se rendre vers la porte de l'ouest, monta en voiture, et dit au cocher de retourner bien vite à Shorncliffe en prenant par la route de Lisford, et de chercher sur le chemin la jeune dame qu'il avait amenée à Maudesley Abbey dans l'après-midi.

— Vous regarderez sur votre gauche, et moi je guetterai sur ma droite, dit Clément.

Le cocher avait froid et était de très-mauvaise humeur ; mais, comme il était très-désireux de retourner à Shorncliffe, il partit rapidement.

Clément se tenait dans la voiture, la glace baissée ; le vent lui soufflait violemment au visage, et il cherchait anxieusement Margaret.

Mais il arriva à Shorncliffe sans avoir pu la rejoindre, et la voiture passa sous la lourde arcade, sous laquelle les fougueuses diligences avaient roulé dans des temps à jamais passés.

— Elle doit être arrivée à la maison avant moi, — pensa le jeune homme ; — je vais la trouver en haut avec ma mère.

Il monta et se dirigea précipitamment vers la grande chambre à la fenêtre cintrée. La table, au milieu de la pièce, était préparée pour le dîner, et M Austin somnolait dans un grand fauteuil, près du feu, avec le journal du pays qui était tombé sur ses genoux, quand elle s'était endormie. Les bougies étaient allumées ; les rideaux rouges étaient tirés devant la fenêtre, et la chambre présentait un aspect très-confortable ; mais Margaret n'y était pas.

La veuve se réveilla en sursaut en entendant la porte s'ouvrir, et au bruit des pas précipités de son fils, elle s'écria :

— Eh bien ! Clément, comme vous venez tard ! Il me semble que je suis là assise à ruminer depuis deux bonnes heures ; et on a remis du charbon au feu trois fois depuis que la table a été préparée pour le dîner. Qu'avez-vous donc fait, mon cher enfant ?

Clément regarda autour de lui avant de répondre.

— Oui, je suis bien en retard, ma mère ; je le sais, — dit-il ; — mais où est Margaret ?

M Austin regarda son fils fixement avec de grands yeux tout grands ouverts lorsqu'il lui fit cette question.

— Comment ! mais Margaret est avec vous, n'est-ce pas ? — s'écria-t-elle.

— Non, ma mère ; je m'attendais à la trouver ici.

— Vous l'avez donc quittée ? — Non, pas précisément ; c'est-à-dire que…

Clément ne finit pas sa phrase. Il marchait lentement de long en large en réfléchissant, tandis que sa mère le regardait avec inquiétude.

— Mon cher Clément, — s'écria enfin M Austin, — vous m'alarmez véritablement beaucoup. Vous êtes parti cette après-midi avec Margaret pour quelque mystérieuse entreprise ; et, bien que je vous aie demandé à tous deux où vous alliez, vous vous êtes refusés tous deux à satisfaire cette curiosité bien naturelle, et vous aviez l'air aussi graves que si vous alliez assister à des funérailles. Puis, après avoir commandé le dîner pour sept heures, vous l'avez laissé attendre pendant près de deux heures ; et vous revenez sans Margaret, et vous semblez inquiet en ne la voyant pas ici. Que veut dire tout ceci, Clément ?

— Je ne puis vous le dire, ma mère.

— Comment !… l'occupation d'aujourd'hui fait donc partie de votre secret ?

— Oui, — répondit le jeune homme. — Je ne puis que répéter ce que je vous ai déjà dit, ma mère… ayez confiance en moi.

La veuve soupira et haussa les épaules.

— Je vois qu'il faut que je me trouve satisfaite, Clément, — dit-elle ; — mais c'est la première fois qu'il y a quelque chose de semblable à un mystère entre vous et moi.

— C'est vrai, ma mère ; et j'espère que ce sera la dernière.

Le vieux serviteur, qui se rappelait les beaux jours des diligences et qui feignait de croire que l'hôtel du Grand-Cerf n'était pas une institution ancienne, entra bientôt après avec le premier service.

Le hasard avait fait que ce jour-là on avait pu se procurer du poisson à Shorncliffe, et le premier service se composait de deux

petites soles et d'une ménagère. Le domestique ôta le couvercle en le brandissant d'une façon aussi hautaine que si les deux petites soles eussent été le plus noble des turbots qui aient jamais fait honneur au festin d'un alderman.

Clément se mit à table par déférence pour sa mère ; mais il lui fut impossible de manger.

Son oreille était tendue pour tâcher de percevoir le bruit des pas de Margaret dans le corridor extérieur ; et il repoussa la sauce du poisson, que lui offrait le domestique, d'un ton qui blessa presque ce fonctionnaire. Son esprit était à la torture par suite de l'inquiétude que lui causait l'absence de la jeune fille.

L'avait-il dépassée au retour ? Non, c'était tout à fait impossible ; car il l'avait guettée sur la grande route solitaire avec un œil si perçant, qu'il était plus qu'invraisemblable que la tournure qui lui était si bien connue, et qu'il cherchait avec une si grande attention, ait pu échapper à ses regards. Dunbar l'avait-il retenue contre son gré à Maüdesley Abbey ? Non, non, ceci était complètement impossible ; car le valet de pied avait déclaré nettement qu'il avait vu la visiteuse de son maître sortir de la maison, et le ton du valet de pied avait été très-simple et très-innocent en lui donnant cette assurance.

Peu à peu la table fut débarrassée, et M Austin prit plusieurs laines de couleur et deux grandes aiguilles en ivoire pour faire du crochet, et se mit tranquillement à l'ouvrage à la lueur des bougies ; mais cependant elle commençait à se sentir mal à l'aise par suite de l'absence de la fiancée de son fils.

— Mon cher Clément, — dit-elle à la fin, — je commence en réalité à être très-inquiète de Margaret. Comment se fait-il que

vous l'ayez quittée ?

Clément ne répondit pas à cette question, mais il se leva et prit son chapeau posé sur un buffet près de la porte.

— Je suis aussi fort inquiet de son absence, ma mère, — dit-il. — Je vais aller à sa rencontre.

Il allait quitter la chambre lorsque sa mère le rappela.

— Clément ! — s'écria-t-elle, — vous n'allez pas sortir sans votre paletot, par une soirée aussi froide que celle-ci ?

Mais Austin ne s'arrêta pas pour entendre les remontrances de sa mère ; il se précipita dans le corridor extérieur, et referma la porte derrière lui. Il avait besoin de s'éloigner et de courir à la recherche de Margaret, bien qu'il ne sût ni comment ni de quel côté commencer ses recherches. L'attente lui était devenue complètement insupportable. Il lui était absolument impossible de rester calme auprès du feu, attendant la venue de celle qu'il aimait.

Il marchait vivement à travers le corridor, mais il s'arrêta subitement : une tournure bien connue apparaissait sur le large palier au haut de l'escalier. Il y avait un vestibule au bout du corridor, et une lampe y était accrochée. À la lueur de cette lampe, Clément vit Margaret qui s'avançait lentement vers lui, comme par un pénible effort, et prête à se laisser tomber sur le tapis, à bout de forces et d'énergie.

Clément vola au-devant d'elle, son visage rayonnait de cette joie intense qu'un homme éprouve quand son esprit est soudainement soulagé de quelque crainte insupportable.

— Margaret ! — s'écria-t-il ; — que Dieu soit loué, vous voilà revenue ! Oh ! ma bien-aimée, si vous pouviez savoir quel chagrin votre conduite m'a causé !

Il lui tendit les bras, mais à sa profonde surprise la jeune fille s'éloigna de lui. Elle recula avec un regard plein d'horreur, et se blottit contre le mur, comme si son désir le plus grand eût été d'éviter le moindre contact avec lui.

Clément fut effrayé de la pâleur livide de son visage et de la fixité du regard de ses grands yeux noirs. Le vent glacial avait dénoué ses cheveux et les avait ramenés tout épars sur son front. Son châle et sa robe étaient mouillés par la neige fondue ; mais le jeune homme prit à peine garde à cela. Il ne voyait que sa figure ; son regard était fasciné par la terrible pâleur de la jeune fille et l'étrange expression de ses yeux.

— Ma chérie, — lui dit-il, — venez dans le salon. Ma mère a été presque aussi en peine que moi. Venez, Margaret ; ma pauvre enfant, je puis juger d'après ce que je vois que cette entrevue a été au-dessus de vos forces. Venez, mon amie.

Une fois encore il s'approcha d'elle, et de nouveau elle s'éloigna de lui, et se traîna le long de la muraille, les yeux toujours fixes.

— Ne me parlez pas, Clément, — lui cria-t-elle, — ne m'approchez pas. Il y a une souillure trop profonde en moi. Je ne suis pas faite pour associer ma vie à celle d'un honnête homme. Ne m'approchez pas.

Il aurait voulu la serrer dans ses bras et la consoler par des paroles tendres et douces ; mais il y avait quelque chose dans ses

yeux qui le maintenait à distance comme s'il avait été fixé au sol à l'endroit même où il se tenait.

— Margaret ! — s'écria-t-il.

Il la suivit, mais elle se recula encore de lui, et, comme il étendait la main pour lui saisir le bras, elle s'échappa subitement et se dirigea vivement vers l'autre bout du corridor.

Clément la suivit, mais elle ouvrit une porte au bout du corridor, et entra dans la chambre de M Austin. Le caissier entendit la clef tourner vivement dans la serrure, et il comprit que Margaret s'était enfermée. La chambre à coucher de la jeune fille donnait dans celle de M Austin.

Clément resta pendant quelques instants comme stupéfié par ce qui venait de se passer. Avait-il eu tort de favoriser cette entrevue entre Margaret et Dunbar ? Il commença à croire qu'il avait été très-coupable. Cette sensible et impétueuse jeune fille avait vu l'assassin de son père, et l'horreur de cette rencontre, trop forte pour cette nature impressionnable, avait produit, quant à présent du moins, un terrible effet sur son cerveau surexcité.

— Il faut que j'en réfère à ma mère, — pensa Clément. — Elle seule peut m'aider dans cette affaire.

Il retourna en toute hâte vers le salon, où il trouva sa mère qui suivait encore de l'œil les rapides mouvements de ses aiguilles à crochet. Le Grand-Cerf était une maison bien bâtie, solide et d'une architecture ancienne, et les curieux qui écoutaient dans les étroits corridors avaient peu de chance de trouver la récompense de leur peine, à moins de rencontrer un trou de serrure bienveillant.

M Austin leva les yeux avec surprise quand son fils rentra dans la chambre.

— Je croyais que vous étiez allé chercher Margaret ? — lui dit-elle.

— Je n'ai pas eu besoin de le faire, ma mère, elle était revenue.

— Que le ciel en soit loué ! J'étais tout à fait troublée par cette étrange absence.

— Et moi aussi, ma mère ; mais je suis encore plus ému par ses façons, maintenant qu'elle est revenue. Mère, je vous ai demandé jusqu'à présent d'avoir confiance en moi, — dit Clément avec gravité. — Eh bien, je viens à présent vous demander à mon tour de me confier à vous. L'affaire dans laquelle Margaret s'est trouvée engagée ce soir est très-pénible… si pénible en effet, que je suis à peine surpris de l'effet qu'elle a produit sur sa nature de sensitive. J'ai besoin que vous alliez auprès d'elle, ma mère. J'ai besoin que vous consoliez ma pauvre Margaret. Elle s'est enfermée dans sa chambre, mais elle vous recevra sans aucun doute. Allez auprès d'elle, chère mère, et essayez de calmer son agitation, pendant que je vais courir chercher un médecin.

— Vous pensez donc qu'elle est malade, Clément ?

— Je ne sais pas, ma mère ; mais une émotion aussi violente que celle qu'elle a évidemment éprouvée peut amener une fièvre cérébrale. Je vais aller chercher un médecin.

Clément descendit rapidement dans le vestibule de l'hôtel, tandis que sa mère se rendait auprès de Margaret. Il trouva l'hôtelier qui lui indiqua le médecin le plus en vogue de Shorncliffe.

Fort heureusement M. Vincent, le médecin, était chez lui. Il reçut Clément d'une manière très-cordiale, mit immédiatement son chapeau, et retourna, en compagnie de l'amoureux de Margaret, à l'hôtel du Grand-Cerf.

— C'est un cas de surexcitation mentale, — dit Clément. — Il se peut qu'il n'y ait pas besoin de traitement, mais je me trouverai plus rassuré quand vous aurez vu la pauvre fille.

Clément conduisit Vincent dans le salon qui était vide.

— Je vais aller voir comment M Wilmot se trouve actuellement, — dit le jeune homme.

Le docteur fit un mouvement à peine perceptible, en entendant prononcer le nom de Wilmot. L'assassinat de Wilmot avait été pendant assez longtemps le sujet de conversation et de discussion pour les habitants de la ville de Shorncliffe, et ce nom familier frappa les oreilles du docteur.

— À quoi vais-je penser ? — se dit Vincent. — Ce nom est très-commun !

Clément se rendit à la chambre de sa mère et frappa doucement à la porte. La veuve sortit bientôt pour venir à lui.

— Comment est-elle à présent ? — demanda Clément.

— Je ne saurais vous le dire, ses façons m'effrayent. Elle est couchée sur son lit, aussi immobile qu'un cadavre et les yeux fixés sur le mur qui est en face d'elle. Quand je lui parle, elle ne me répond même pas par un regard ; mais si je m'approche d'elle, elle frissonne et fait entendre un soupir long et frémissant. Que veut dire tout ceci, Clément ?

— Dieu le sait, ma mère. Je ne puis que vous dire qu'elle allait à un rendez-vous qui, certainement, était fait pour produire un immense effet sur son esprit. Mais je n'avais pas idée que cet effet pourrait amener p un semblable résultat. Le médecin peut-il entrer ?

— Oui ; il ferait bien de venir tout de suite.

Clément retourna au salon, et y resta pendant que Vincent alla voir Margaret. Le pauvre garçon croyait qu'il y avait déjà une heure que le docteur était sorti, tant l'angoisse de cette attente lui parut insupportable.

Àla fin cependant, le craquement des pas de l'homme de science résonna dans le corridor. Clément s'élança vers la porte à sa rencontre.

— Eh bien ! — s'écria-t-il avec anxiété.

Vincent secoua la tête.

— C'est un cas pour lequel mes services ne peuvent être que d'un faible secours, — dit-il. — Cette jeune femme souffre de quelque affection morale, qu'elle refuse de faire connaître à ses amis. Si vous pouviez l'amener à causer avec vous, ce serait, sans aucun doute, une excellente chose pour elle. Si c'était une personne ordinaire, elle pleurerait, et le soulagement occasionné par les larmes produirait un excellent effet sur son esprit. Mais notre malade est loin d'être une personne ordinaire. Elle a une volonté très-forte.

— Margaret, une forte volonté ! — dit Clément avec un regard surpris ! — mais c'est la douceur même.

— Très-vraisemblablement, mais néanmoins elle a une volonté de fer. Je l'ai suppliée de me parler ; le son de sa voix eût pu être un faible diagnostic de son état ; mais j'aurais tout aussi bien fait de supplier une statue. Elle ne faisait que secouer doucement la tête, et jamais elle n'a voulu me regarder. Cependant je vais vous envoyer un calmant, qu'il serait bon de lui faire prendre tout de suite, et demain matin je viendrai la voir.

Vincent quitta le Grand-Cerf, et Clément retourna à la chambre de sa mère. Cette affectueuse mère était prête à sympathiser avec toutes les inquiétudes qui affectaient son fils unique. Elle sortit de la chambre de Margaret pour rejoindre Clément.

— Est-elle toujours dans le même état, ma mère ? — demanda-t-il.

— Oui, exactement le même. Voudriez-vous la voir ?

— Oh ! oui.

M Austin et son fils passèrent dans la chambre voisine.

Margaret était couchée tout habillée dans cette robe boueuse qu'elle portait dans l'après-midi, et qui pendait d'un côté du lit. L'aspect pétrifié de son visage remplit l'esprit de Clément d'une épouvantable terreur. Il commença à craindre qu'elle ne devînt folle.

Il s'assit sur une chaise auprès de son lit et la regarda pendant quelques moments en silence, tandis que sa mère se tenait à ses côtés presque aussi inquiète que lui.

Le bras de Margaret pendait nonchalamment, aussi insensible dans son attitude que si déjà il avait appartenu à la mort. Clé-

ment prit cette main délicate dans la sienne. Il s'était attendu à la trouver sèche et brûlante de fièvre, mais à sa grande surprise elle était froide comme un morceau de glace.

— Margaret, — dit-il d'une voix grave et sérieuse, — vous savez combien je vous ai tendrement aimée et combien je vous aime ; vous savez combien mon bonheur dépend entièrement du vôtre ; vous ne voudriez donc assurément pas, ma bien-aimée, me refuser… vous ne pouvez pas avoir la cruauté de faire un secret de vos chagrins pour celui qui a si bien le droit de les partager. Parlez-moi, ma chérie. Songez aux souffrances que vous m'infligez par ce cruel silence.

Àla fin les yeux noirs de Margaret perdirent un peu de leur fixité et se tournèrent vers le visage de Clément.

— Ayez pitié de moi, — dit la jeune fille d'une voix rauque et indistincte. — Ayez pitié de moi, car j'ai besoin de la miséricorde des hommes aussi bien que de celle de Dieu. Ayez quelque compassion pour moi Clément, et laissez-moi, je vous parlerai demain.

— Vous me raconterez tout ce qui est arrivé ?

— Je vous parlerai demain, — répondit Margaret, regardant son amant avec un visage pâle et rigide ; — mais laissez-moi maintenant… laissez-moi… ou je me sauverai de cette chambre et loin de cette maison. Je deviendrai folle si vous ne me laissez pas seule.

Clément se leva du siège qu'il occupait au chevet de la malade.

— Je m'en vais, Margaret, — dit-il d'un ton froissé ; — mais je vous quitte le cœur bien gros. Je ne pensais pas qu'il viendrait ja-

mais un temps oh vous repousseriez mon affection.

— Je vous parlerai demain, — dit Margaret pour la troisième fois.

Elle parlait d'un ton étrange et machinal, comme si elle eût répété un discours préparé.

Clément resta debout et la contempla encore pendant quelque temps ; mais il n'y eut de changement ni dans son visage ni dans son attitude, et le jeune homme s'éloigna lentement et tristement de cette chambre.

— Je vous la confie, ma mère, — dit-il. — Je sais quelle amie sûre et affectionnée elle a en vous ; je la laisse à votre garde et à celle de la Providence. Puisse le ciel avoir pitié d'elle et de moi !

34

Margaret consentit à prendre le breuvage envoyé par le médecin. Elle se soumit à la demande de M Austin, mais elle semblait à peine comprendre pourquoi ce médicament lui était offert. Elle était semblable à une somnambule, dont le cerveau est peuplé par des êtres qu'on voit dans un rêve, et qui n'a point conscience des réalités matérielles qui l'environnent.

Le breuvage que Vincent avait donné comme un calmant se trouva être un narcotique très-violent ; et, un quart d'heure après en avoir fait usage, Margaret tombait dans un profond sommeil.

M Austin courut chez son fils pour lui porter ces bonnes nouvelles.

— Je veillerai deux ou trois heures, Clément, pour voir comment elle va, — dit la veuve ; — mais j'espère que vous consentirez à vous coucher et à prendre un peu de repos ; je sais que toutes ces émotions ont épuisé vos forces.

— Non, ma mère, je n'éprouve aucune fatigue.

— Mais vous essayerez de prendre quelque repos, ne fût-ce que pour me plaire ? Voyez, cher enfant, il est déjà près de minuit.

— Oui, si vous le désirez, ma mère, je vais me retirer dans ma chambre, — répondit vivement Austin.

Sa chambre était près de celles occupées par sa mère et Margaret, bien plus rapprochées que le salon. Il souhaita le bonsoir à M Austin et la quitta ; mais il n'avait point l'idée de se mettre au lit, ni même d'essayer de dormir. Il entra dans sa chambre et se promena de long en large ; il sortait à chaque instant dans le corridor pour écouter à la porte de la chambre de sa mère.

Il n'entendit rien. Un peu avant trois heures, M Austin ouvrit la porte de sa chambre et trouva son fils dans le corridor.

— Est-elle encore endormie, ma mère ? — demanda-t-il.

— Oui, et elle dort très-tranquillement. Je vais me coucher maintenant ; je vous en prie, Clément, tâchez de dormir aussi pendant quelque temps.

— Oui, ma mère, je tâcherai.

Clément retourna dans sa chambre. Il était heureux, car il pensait que ce sommeil apporterait quelque soulagement au cerveau surexcité de Margaret. Il se mit au lit et s'endormit, car il

était exténué par la fatigue de la journée et l'inquiétude de la nuit. Le pauvre Clément s'endormit et rêva qu'il rencontrait par un beau clair de lune, dans le parc qui entourait Maudesley, Margaret marchant avec un « homme mort » dont le visage lui était étranger. C'était le dernier des rêves qu'il avait eus, tous plus ou moins grotesques ou épouvantables, mais aucun n'était aussi effrayant ni aussi distinct que celui-ci. La fin de la vision éveilla Clément en sursaut ; et il ouvrit les yeux à la froide lueur de l'aube, qui semblait plus particulièrement froide dans cette chambre de l'hôtel du Grand-Cerf.

Clément ne perdit point de temps à sa toilette. Il regarda sa montre, tout en s'habillant, et vit qu'il était sept heures et demie du matin. Il était huit heures moins un quart lorsqu'il quitta sa chambre, et alla à celle de sa mère pour demander des nouvelles de Margaret. Il frappa doucement, mais il n'y eut point de réponse ; alors, il essaya d'ouvrir le bouton de la porte, et, trouvant qu'on ne l'avait point fermée à la clef, il l'entr'ouvrit avec beaucoup de précaution et entendit la respiration régulière de sa mère.

— Elle dort, la pauvre âme, — se dit-il ; — je ne veux pas la déranger, car elle doit avoir besoin de repos après avoir veillé la moitié de la nuit.

Clément referma la porte avec aussi peu de bruit qu'il l'avait ouverte, puis il se dirigea doucement vers le salon.

Il y avait un grand feu qui pétillait dans la grille brillante ; et l'infatigable domestique, qui refusait de croire à l'extinction des diligences et de la malle, avait préparé le service du déjeuner qui avait un aspect glacial — des tasses bleues et blanches avec leurs

soucoupes sur une nappe d'un blanc de neige ; un pot à crème en cristal taillé, qui semblait avoir été coupé dans de la glace, et une fontaine à thé en cuivre du dernier modèle et de la dernière élégance. Le service du déjeuner s'adaptait harmonieusement à la saison, et il était calculé évidemment pour produire un vaste grelottement chez les hôtes du Grand-Cerf.

Mais Clément n'accorda pas même un regard à la table préparée pour le déjeuner. Il s'élança vers la fenêtre cintrée où Margaret était assise, son châle jeté sur ses épaules, et son chapeau sur une chaise à côté d'elle.

— Margaret ! — s'écria Clément en s'approchant de l'endroit où la fille de Wilmot était assise, — ma chère Margaret, pourquoi vous êtes-vous levée si tôt ce matin, vous qui avez tant besoin de repos ?

La jeune fille se leva et regarda son prétendu avec une expression de calme et une solennelle gravité ; mais sa figure était aussi blanche qu'elle l'était la veille au soir, et ses lèvres tremblaient un peu alors qu'elle parla à Clément

— J'ai dormi assez longtemps, — dit-elle d'une voix grave et émue ; — je me suis levée de bonne heure parce que… parce que… je m'en vais.

Ses deux mains, qui étaient restées nonchalamment cachées sous les franges de son châle, se levèrent alors et se croisèrent dans un mouvement convulsif ; mais elle ne détacha pas un seul instant ses yeux du visage de Clément, et son regard ne se troubla jamais en se fixant sur lui.

— Vous vous en allez, Margaret ? — s'écria le caissier ; — vous partez… aujourd'hui… ce matin ?

— Oui, par le train de neuf heures et demie.

— Margaret, il faut que vous soyez folle pour me dire une chose pareille.

— Non, — répondit doucement la jeune fille ; — c'est là ce qu'il y a de plus étrange au milieu de tout… c'est que je ne suis pas folle. Je pars, Clément… monsieur Austin. J'aurais désiré pouvoir éviter votre vue… J'avais pensé à vous écrire pour vous dire…

— Pour me dire quoi, Margaret ? — demanda Clément. — Est-ce moi qui deviens fou, ou est-ce que ceci est un rêve ?

— Ce n'est pas un rêve, monsieur Austin. Ma lettre n'aurait fait que vous dire la vérité. Je m'éloigne d'ici parce que je ne puis jamais être votre femme.

— Vous ne pouvez jamais être ma femme, pourquoi… Margaret ?…

— Je ne puis vous en dire la raison.

— Mais vous me la direz, Margaret, — s'écria Clément avec véhémence. — Je n'accepterai pas une sentence pareille sans savoir la raison qui vous la fait prononcer ; je ne souffrirai pas qu'une barrière imaginaire vienne se placer entre vous et moi. Il y a un mystère, il y a quelque mystification dans tout ceci, Margaret, une fantaisie féminine que quelques mots d'explication calmeront. Margaret, mon amie !… pensez-vous que je consentirai aussi aisément à vous perdre ? vous mon unique amour ! M'estimez-vous assez peu pour croire que je veux me séparer de vous ?…

Mon amour est une passion plus puissante que vous ne le supposez, Margaret, et le lien que vous avez accepté quand vous m'avez promis d'être ma femme est un lien qu'on ne peut pas briser aussi aisément !

Margaret regardait son prétendu avec des yeux mélancoliques et sans larmes.

— La destinée est plus forte que l'amour, Clément, — dit-elle tristement. — Je ne puis pas être votre femme !

— Pourquoi ?

— Pour un motif que vous ne devez jamais connaître.

— Margaret, je ne veux pas me soumettre…

— Vous devez vous soumettre, — dit la jeune fille en faisant un geste de la main comme pour réprimer les paroles passionnées de son fiancé. — Vous devez vous soumettre, Clément. Cette vie semble bien cruelle parfois, si cruelle que souvent pendant un terrible moment de sombre désespoir les cieux se dérobent à nous, et que nous ne pouvons reconnaître la sagesse éternelle qui dirige la main qui nous afflige. La vie me semble bien dure aujourd'hui, Clément. Ne cherchez pas à la rendre plus cruelle. Je suis une femme bien malheureuse, et de toutes choses au monde il n'y a qu'une grâce que vous puissiez me faire. Laissez-moi partir sans m'interroger, et que mon image soit effacée à jamais de votre cœur quand je serai partie.

— Je ne consentirai jamais à vous laisser partir, — répondit Clément d'un ton résolu. — Vous m'appartenez par le droit que m'a conféré votre promesse sacrée, Margaret. Ce n'est pas une folie de femme qui nous séparera.

— Le ciel sait que ce n'est pas une folie de femme qui nous sépare, Clément, — répondit la jeune fille d'une voix plaintive et émue.

— Qu'est-ce donc alors, Margaret ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Vous changerez d'idée.

— Jamais.

Elle le regardait, et son visage pâle dénotait sa froide résolution.

Clément se souvint de ce que le docteur avait dit au sujet de la volonté de fer de la malade. Était-il possible que M. Vincent eût raison ? Est-ce que la douce résolution de cette jeune fille surmonterait la véhémence passionnée de Clément ?

— Qu'est-ce qui peut nous séparer, Margaret ? s'écria Austin. — Dites-le-moi… Vous avez vu M. Dunbar hier ?

La jeune fille frissonna, et sur son visage blême il y eut une ombre livide qui ressemblait plus à la mort que la blancheur de marbre qui l'avait précédée.

— Oui, — dit Margaret après un silence. — J'ai été très-heureuse. J'ai pu me faire recevoir dans les salons de M. Dunbar.

— Et vous lui avez parlé ?

— Oui.

— Votre entrevue avec lui a-t-elle confirmé ou dissipé vos soupçons ?… Croyez-vous encore que M. Dunbar a tué votre

père ?

— Non, — répondit résolument Margaret, — je ne le crois pas.

— Vous ne le croyez pas ? Alors le banquier vous a convaincue de son innocence ?

— Je ne crois pas que M. Dunbar ait assassiné mon malheureux père.

Il est impossible de décrire le ton d'angoisse avec lequel Margaret prononça ces derniers mots.

— Mais il a dû transpirer quelque chose dans cette entrevue à Maudesley Abbey ? M. Dunbar vous a raconté quelque chose… peut-être au sujet de votre père mort, quelque secret déshonorant dont vous n'aviez jamais entendu parler auparavant, et vous pensez que la honte de ce secret serait un fardeau que je redouterais de porter ? Vous vous trompez sur mon caractère, Margaret, et vous faites une grande injure à mon amour. Soyez ma femme, chère âme, et si le monde vous montrait au doigt en disant : « La femme de Clément Austin est la fille d'un voleur et d'un faussaire, » je lui rendrais mépris pour mépris, et je lui crierais bien haut que j'aime et respecte ma femme pour des vertus qui ont fait souvent défaut à l'épouse d'un roi.

Pour la première fois de la matinée les yeux de Margaret devinrent humides, mais de sa tremblante main elle essuya vivement les larmes qui s'amoncelaient sous ses paupières.

— Vous êtes un brave cœur, Clément, — dit-elle ; — et je… je… je voudrais me sentir plus digne de vous, vous êtes un brave cœur, mais vous êtes bien cruel envers moi aujourd'hui. Ayez pitié de moi et laissez-moi partir.

Elle tira une petite montre de sa ceinture et y regarda l'heure. Alors, se rappelant subitement que cette montre était un présent de Clément, elle détacha la petite chaîne de son cou et les lui offrit toutes deux.

— Vous m'avez donné ceci quand j'étais votre fiancée, monsieur Austin, je n'ai pas le droit de conserver ce présent aujourd'hui.

Elle parlait très-tristement ; mais le pauvre Clément n'était qu'un simple mortel. C'était un digne garçon, ainsi que Margaret l'avait déclaré ; mais malheureusement les meilleures gens du monde sont sujets aux passions aussi bien que leurs inférieurs en moralité.

Clément jeta le petit bijou genevois sur le sol, et le réduisit à l'état d'atome avec le talon de sa botte.

— Vous êtes cruel et injuste, monsieur Austin, — dit Margaret.

— Je suis un homme, mademoiselle Wilmot, — répondit Clément avec amertume, — et j'ai tous les sentiments d'un homme. Quand la femme que j'aime change tout à coup d'idée et me raconte froidement que son intention est de me briser le cœur, sans daigner même me donner une raison pour expliquer sa conduite, j'avoue que je ne suis pas assez homme du monde pour sourire poliment, et lui dire que son désir sera le mien.

Le jeune homme se détourna et marcha de long en large dans la chambre pendant quelques instants. Il était dans une grande colère, mais le chagrin se mêlait si bien à l'indignation dans son cœur qu'il pouvait difficilement savoir lequel de ces sentiments parlait le plus haut. Peu à peu, cependant, le chagrin se fondit

dans son amour, et tous deux étaient trop forts pour laisser place à la colère.

Clément revint vers la fenêtre ; Margaret était encore debout à la même place où il l'avait laissée, mais elle avait mis son chapeau et ses gants, et était prête à quitter la maison.

— Margaret, — dit Austin essayant de lui prendre la main ; mais elle la retira, comme elle s'était éloignée de lui la veille dans le corridor ; — Margaret, une fois pour toutes, écoutez-moi ! Je vous aime, et je crois que vous m'aimez. Si cela est vrai, nul obstacle au monde ne pourra nous séparer tant que nous serons vivants. Il n'y a qu'une raison qui me ferait vous laisser partir aujourd'hui.

— Quelle est cette raison ?

— Dites-moi que j'ai été abusé par mon amour-propre. J'ai douze ans de plus que vous, Margaret, et il n'y a rien de très-poétique ni dans ma personne ni dans ma position sociale. Dites que vous ne m'aimez pas. J'ai de l'orgueil, je ne mendierai pas votre pitié. Si vous ne m'aimez pas, Margaret, vous êtes libre de partir.

Margaret inclina la tête et se dirigea lentement vers la porte.

— Vous partez… mademoiselle Wilmot !

— Oui, je pars… Adieu, monsieur Austin.

Clément lui saisit violemment la main.

— Vous ne partirez pas ainsi, Margaret, — s'écria-t-il avec chaleur, — non, pas ainsi ! Vous me parlerez ! vous me parlerez franchement ! Vous me direz la vérité ! Vous ne m'aimez pas ?

— Non, je ne vous aime pas.

— C'était une plaisanterie alors… une illusion… tout était mensonge et tromperie depuis le commencement jusqu'à la fin. Le sourire que je voyais sur vos lèvres était donc une moquerie ; quand vous rougissiez, votre rougeur était donc la rougeur simulée d'une coquette émérite. Toutes les tendres paroles que vous m'avez dites… tout ce frémissement ému que j'entendais quand vous parliez à voix basse… toutes les larmes que je voyais dans vos yeux et qui me paraissaient si sincères, tout… tout était donc faux… tout était une illusion… une…

La main puissante du jeune homme couvrit son visage et on l'entendit sangloter. Margaret le regardait ; ses yeux étaient sans larmes, ses lèvres se contractaient d'une façon convulsive, mais il n'y avait point d'autre trace d'émotion dans son visage.

— Pourquoi avez-vous agi ainsi, Margaret ? — dit Clément après un moment, et d'une voix qui montrait tout le déchirement de son cœur. — Pourquoi avez-vous fait une chose aussi cruelle ?

— Je vous dirai pourquoi, — répondit lentement la jeune fille d'un ton délibéré ; — je vous dirai pourquoi, et à vos yeux je serai tout à fait méprisable, et ce sera alors chose facile pour vous d'effacer à jamais mon image de votre cœur. J'étais une pauvre fille désolée, et pire encore que cela, car la tache de l'histoire honteuse de mon père souille à tout jamais mon nom. C'était beaucoup trop d'honneur, pour un être tel que moi, que de gagner l'amour d'un honnête homme… d'un gentleman… qui pouvait m'abriter contre tous les maux de la vie, en me donnant un nom sans tache et un rang honorable dans le monde. J'étais la fille d'un forçat libéré, d'un réprouvé, et votre amour m'offrait la

perspective splendide de ma rédemption des sombres abîmes de mépris et de misère dans lesquels je vivais. Je n'étais qu'une faible mortelle, Clément Austin ; qu'y avait-il en moi qui pût m'inspirer des sentiments [illegible]aux ou généreux, ou me donner la force de rester à la tentation ? J'ai saisi au vol la seule chance de ma misérable existence ; je résolus de gagner votre amour. Petit à petit je vous ai attiré jusqu'à ce que vous m'ayez offert d'être votre femme. C'était mon but et mon unique soin. Je réussis, et pendant un temps je me réjouis de mon succès et des avantages qui en résulteraient pour moi. Mais je crois que les natures les plus mauvaises ont parfois un certain genre de conscience ; la mienne s'est réveillée en moi cette nuit, et j'ai résolu de vous épargner le malheur d'être uni à une femme qui descend d'une race pareille à celle qui m'a donné le jour.

Rien ne pouvait être plus insensible que la façon dont Margaret avait prononcé ce discours. Sa parole glaciale n'avait pas tremblé. Elle avait parlé lentement, s'arrêtant à chaque phrase nouvelle. Elle avait parlé comme une misérable créature dont le cœur desséché était presque incapable d'éprouver une émotion féminine.

Clément la regardait avec une expression vague et étonnée.

— Oh ! bonté du ciel, — s'écria-t-il à la fin. — Comment croirai-je qu'il soit possible qu'un homme ait pu être aussi cruellement trompé que je l'ai été par cette femme !

— Je puis partir à présent, monsieur Austin ? — dit Margaret.

— Oui, vous pouvez partir à présent Vous qui fûtes jadis la femme que j'aimais… vous qui avez jeté ce charmant masque en qui j'avais cru, et m'avez révélé le visage d'un squelette… vous qui

avez soulevé le voile d'argent de mon imagination pour me montrer l'horreur hideuse de la réalité. Partez, Margaret, et puisse le ciel vous pardonner !

— Me pardonnez-vous, monsieur Austin ?

— Pas encore. Je prierai Dieu de me donner la force nécessaire pour vous pardonner !

— Adieu, Clément.

— Un mot, mademoiselle Wilmot, — s'écria Austin. — Je vous ai beaucoup trop aimée dans le passé pour devenir indifférent à votre sort. Où allez-vous ?

— À Londres.

— À votre ancienne demeure, à Clapham ?

— Oh !... non... non !...

— Avez-vous de l'argent... assez du moins pour vivre quelque temps ?

— Oui ; j'ai économisé quelque argent.

— Si vous aviez besoin de quelque chose... me permettriez-vous de vous venir en aide ?

— De grand cœur, monsieur Austin. Je ne suis pas assez orgueilleuse pour ne pas accepter votre appui à l'heure de ma détresse.

— Vous m'écrirez alors chez ma mère, ou vous écrirez à ma mère, si jamais vous avez besoin de quelque chose. Je ne raconterai rien à ma mère de ce qui s'est passé entre nous aujourd'hui,

excepté que nous nous sommes quittés. Vous devez partir par le train de neuf heures trente, m'avez-vous dit, mademoiselle Wilmot ?

Clément avait dit vrai lorsqu'il avait affirmé qu'il était fier. Il fit cette question d'un ton aussi froid que s'il eût parlé à une étrangère.

— Oui, monsieur Austin.

— Je vais demander une voiture pour vous, en ce cas. Cela vous fera gagner cinq minutes. Et j'enverrai un des domestiques à la station pour vous épargner tout ennui au sujet de vos bagages.

Clément tira le cordon de sonnette, et donna les ordres en conséquence. Puis il salua gravement Margaret, et lui souhaita le bonjour au moment où elle quitta la chambre.

Et c'est ainsi que Margaret se sépara de Clément.

35

Pendant que Dunbar était assis dans sa chambre solitaire de Maudesley Abbey, retenu prisonnier par suite de la fracture de sa jambe, et attendant avec impatience l'heure à laquelle il lui serait permis de faire sa première promenade en se servant de béquilles, sir Philip Jocelyn et sa ravissante jeune femme se faisaient promener tous deux sur les populeux boulevards de la capitale de la France.

Ils avaient été dans le Midi, puis ils étaient revenus dans la plus gaie des capitales au moment où cette ville était dans tout son éclat. C'était le commencement de l'année, et cette fois l'année s'inaugurait par une belle gelée et un ciel pur où brillait un soleil radieux. Les boulevards n'étaient pas transformés en fleuve de boue comme cela a lieu le plus souvent. Le prince Louis-Napoléon Bonaparte n'était encore que président de la République, et Paris n'était pas encore l'étonnante ville aux immenses boulevards bordés de palais qu'il est devenu depuis, sous la main énergique qui le mène et le pare comme un amant sa maîtresse. Néanmoins c'était toujours la plus charmante ville du monde entier, et Philip et sa femme étaient heureux comme deux enfants dans ce paradis de briques et de moellons.

Il y avait compatibilité d'humeurs si complète ! L'ennui ne se glissait jamais dans leur tête-à-tête et ils ne se trouvaient jamais à court de sujets de conversation. Peut-être étaient-ils quelque peu frivoles ; mais on peut pardonner ce défaut à deux êtres si jeunes et si parfaitement heureux. Peut-être Philip s'occupait-il un peu trop de chevaux et de chiens, peut-être Laura se montrait-elle trop enthousiaste des nouvelles modes et trop entichée des bijoux précieux exposés aux vitrines de la rue de la Paix. Mais s'ils perdaient leur temps en ce moment pendant cette délicieuse lune de miel, s'ils se laissaient aller au plaisir de passer les longues journées ensemble, courant les allées du bois dans leur jolie calèche, s'asseyant au balcon de l'Hôtel Meurice et regardant l'immense artère bordée de deux lignes étincelantes et les jardins brumeux dont les arbres dépouillés se détachaient sur le ciel d'un azur sombre, ils se promettaient de faire leur devoir et de se rendre utiles à leur prochain, une fois de retour à Jocelyn's Rock. Philip avait une demi-douzaine de projets pour des écoles

libres et des cottages modèles ornés de fourneaux économiques répondant à toutes les nécessités d'un ménage, et de cheminées qui ne fumeraient pas. Laura avait aussi ses projets. N'était-elle pas une riche héritière et son rôle spécial en ce monde n'était-il pas de donner le bonheur aux gens qui n'avaient pas eu la chance de naître sous une influence dorée ? Elle se promettait de faire tourner vers un but utile les talents qu'elle possédait, et parfois, le dimanche, lorsque le sermon avait été plus éloquent que de coutume, elle agitait mentalement la grande question de savoir si l'abondance des nouveaux chapeaux et une paire de gants Jouvin par jour n'étaient pas un péché ; mais je suis porté à croire qu'elle décida que chapeaux et gants étaient après tout une faiblesse bien pardonnable, puisqu'ils faisaient marcher le commerce.

Le baronnet connaissait beaucoup de monde à Paris et il reçut ainsi que sa femme un accueil enthousiaste de ces amis, qui déclarèrent que milady Jocelyn était charmante, qu'elle était la belle des belles, et que sir Philip était le plus heureux des hommes d'avoir découvert cette gracieuse et joyeuse enfant parmi les misses prudes et guindées de la brumeuse Angleterre.

Laura devint fort à la mode parmi ses connaissances parisiennes, et à la Maison-Dorée plus d'un toast fut porté à la belle Anglaise aux cheveux d'or et aux yeux noirs veloutés.

Un matin, Laura dit à son mari avec un rire joyeux :

— Je vais encore faire de vous une victime, mais vous allez me promettre d'être patient et de subir encore une fois mon caprice.

— Que désirez-vous de moi, ma chérie ?

— J'ai besoin que vous me consacriez toute une journée au Louvre. Je désire voir tous les tableaux, les tableaux modernes surtout. Je me rappelle tous les Rubens, car je les ai vus il y a trois ans pendant mon séjour à Paris avec mon grand-père. Je préfère les tableaux modernes, Philip, et j'ai besoin que vous me renseigniez au sujet des artistes, que vous me disiez ce que je dois admirer, et toutes choses de ce genre.

Philip n'avait jamais rien refusé à sa femme, donc il accéda à sa demande, et Laura s'éloigna pour courir à son cabinet de toilette comme une jeune pensionnaire qui aurait supplié pour obtenir un jour de vacance et aurait gagné sa cause. Elle revint au bout de dix minutes environ dans une toilette des plus fraîches, d'un bleu clair et doux comme un ciel de printemps, des gants gris perle, des bottines, une ombrelle et un chapeau qui semblaient avoir été faits de papillons azurés.

Ils allaient bientôt arriver à la fin de ce charmant voyage de lune de miel. On était au commencement de février, le temps était doux, le ciel pur, le soleil brillait, car février à Paris est quelquefois meilleur que le mois d'avril à Londres.

La besogne de Philip ne fut pas légère ce jour-là, car Laura aimait les tableaux d'une façon superficielle et en amateur frivole, courant d'une toile à une autre, semblable à une abeille à l'esprit inconstant et qui est charmée par les myriades de fleurs d'un parterre sans fin. Mais elle s'arrêta devant un tableau qu'elle dit préférer à tout ce qu'elle avait vu dans la galerie.

Philip examinait des tableaux de l'autre côté du salon quand sa femme fit cette découverte. Elle courut immédiatement à son mari pour l'amener regarder cette toile. C'était une tête de jeune

paysanne, œuvre exquise d'un jeune artiste moderne, et le baronnet approuva le goût de sa femme.

— Oh ! que je voudrais que vous passiez vous procurer une copie de ce tableau, Philip, dit Laura d'un ton suppliant ; — je voudrais en avoir une pour l'accrocher au mur de mon cabinet de toilette à Jocelyn's Rock. Je me demande qui a peint cette charmante étude ?

Il y avait un jeune artiste qui travaillait avec ardeur devant son chevalet, et qui copiait un grand sujet religieux qui se trouvait placé près de la toile tant admirée par Laura. Philip demanda à ce jeune homme s'il connaissait le nom du peintre qui avait fait cette tête de paysanne.

— Oui, monsieur, — répondit le peintre avec une politesse empressée, — c'est l'œuvre d'un de mes amis : un jeune Anglais, dont la réputation est presque universelle à Paris.

— Et son nom, monsieur ?

— Il se nomme Kerstall, Frédérick Kerstall ; c'est le fils d'un vieux peintre, qui se nomme aussi Kerstall, et qui a eu une grande célébrité en Angleterre, il y a bien des années.

— Kerstall ! s'écria Laura avec ardeur ; M. Kerstall ! Mais c'est M. Kerstall qui a fait le portrait de mon père ; je l'ai entendu dire et redire à mon grand-père, et il l'a emporté en Italie, en promettant de le rapporter à son retour après un an ou deux d'étude. Philip, je voudrais bien voir ce vieux M. Kerstall, parce que, voyez-vous, il se peut qu'il ait conservé ce portrait jusqu'à ce jour, et j'aimerais beaucoup à avoir le portrait de mon père alors qu'il

était jeune et avant que les ennuis d'une longue vie l'eussent changé, — ajouta Laura avec une certaine tristesse.

Bientôt elle se retourna vers l'artiste, et lui demanda où demeurait M. Kerstall le père et s'il y avait moyen de le voir.

Le peintre leva les épaules et contracta ses lèvres d'un air méditatif.

— Mais, madame, — dit-il, — ce M. Kerstall le père est très-vieux, et il y a longtemps qu'il a cessé de faire de la peinture. On disait même qu'il était un peu en enfance, et qu'il ne se souvenait pas des circonstances les plus simples de sa vie. D'autres personnes affirment que sa mémoire ne lui fait pas défaut complètement, et qu'il critique encore très-sévèrement les ouvrages des autres.

Le peintre aurait continué encore plus longtemps sur ce sujet, mais Laura était trop impatiente pour être polie ; elle l'interrompit en lui demandant l'adresse de Kerstall.

L'artiste sortit de sa poche une de ses cartes à lui et y écrivit au crayon l'adresse demandée.

— C'est de l'autre côté de l'eau, madame, dans la rue ***, au-dessus du bureau d'un journal, — dit-il en présentant la carte à Laura. — Je ne crois pas que vous éprouviez de grandes difficultés à trouver la maison.

Laura remercia l'artiste, prit le bras de son époux, et s'éloigna avec lui.

— Je ne tiens pas à voir d'autres tableaux aujourd'hui, Philip, — dit-elle ; — mais je voudrais que vous consentissiez à me

conduire immédiatement à l'atelier de M. Kerstall ; vous me ferez un grand plaisir, Philip, en me répondant oui.

— Quand ai-je jamais répondu non à ce que vous m'avez demandé, Laura ? Nous allons nous rendre chez M. Kerstall immédiatement si vous le désirez. Mais pourquoi, chère amie, êtes-vous si impatiente de voir ce vieux portrait de votre père ?

— Parce que j'ai besoin de voir comment il était avant d'être allé aux Indes. J'ai besoin de voir ce qu'il était, jeune et beau, avant que le monde l'eût endurci. Ah ! Philip, depuis que nous nous sommes connus et aimés, il me semble que je ne tiens et ne pense à personne qu'à vous sur cette terre immense. Mais avant ce moment, j'avais un très-grand chagrin au sujet de mon père. Je m'attendais à le trouver si affectueux pour moi ! J'avais échafaudé tant de choses sur l'espoir de son retour, que je croyais que nous serions plus unis et plus chers l'un pour l'autre que jamais père et fille n'avaient été jusque-là. Je croyais tout cela, Philip ; toutes les nuits je faisais le même rêve, ce rêve heureux et brillant où je voyais mon père revenir auprès de moi, sentant ses bras vigoureux qui me pressaient contre sa poitrine, et les battements de son cœur qui se confondaient avec ceux du mien. Mais lorsqu'il revint à la fin, il me sembla que ce père était un homme de pierre ; son visage pâle, immobile, me repoussait ; sa voix dure et froide glaçait mon sang. J'avais peur de lui, Philip ; j'avais peur de mon père ; et peu à peu nous arrivâmes à nous fuir, jusqu'à nous regarder comme des étrangers, et pis que des étrangers, car j'ai vu mon père me regarder avec une expression d'horreur absolue que je lisais dans ses yeux sévères et cruels. Pouvez-vous vous étonner alors que j'éprouve le besoin de voir ce qu'il était dans sa

jeunesse ? J'apprendrai à l'aimer peut-être, si je puis voir l'image souriante de sa jeunesse perdue.

Laura dit tout ceci à voix basse tout en traversant avec son époux les splendides galeries du Louvre. Elle marchait très-vite, car elle était aussi animée que l'est un enfant qui a projeté une partie de plaisir.

36

La rue *** était une petite rue étroite, bordée de maisons élevées d'un aspect misérable, et égayée çà et là par de petites boutiques malpropres occupées par de petits épiciers et de petits fruitiers.

Le pavage faisait naître l'idée qu'il venait d'y avoir un soulèvement populaire, et que les pavés avaient été arrachés sans pitié pour servir à la construction des barricades, et ne venaient que d'être replacés tant bien que mal. En un mot, c'était une rue qui semblait avoir été construite dans le but de produire la plus grande somme possible d'inconvénients de toute nature avec le moins d'éléments possible ; considérée à ce point de vue, la rue *** était un triomphe. C'était une rue dans laquelle les charretiers accompagnaient du claquement de leurs fouets le torrent de leurs cris et de leurs imprécations ; une rue dans laquelle vous rencontriez des porteuses malpropres chargées de pains de six pieds de long, des vieilles femmes bruyantes coiffées de mouchoirs indescriptibles, mais surtout une rue où vous étiez tellement secoué et martyrisé par les cahots du pavé, qu'il ne vous était guère possible d'étudier le caractère distinctif de la localité.

La maison dans laquelle Kerstall, le peintre anglais, avait son atelier, était une construction très-triste comme aspect, et ornée d'une porte cochère sombre sous laquelle Philip et sa femme descendirent de voiture.

Il y avait une porte sous ce portique, et plus loin une cour, où la porte d'une autre maison avait accès. Une rangée de fenêtres noires, sans rideaux, avaient vue sur cette cour, où l'herbe poussait entre les pavés.

Il n'y avait rien de semblable à un portier ou à une portière ; mais une vieille femme errante, qui s'était arrêtée sous la porte cochère, dit à Jocelyn que Kerstall demeurait au second étage. Laura et son mari gravirent les escaliers qui, en fait de tapis, n'étaient recouverts que de boue, et passèrent, dans une obscurité relative, devant le bureau du journal, pour s'arrêter devant une porte d'un noir sombre.

Philip frappa, et, après un temps assez long, la porte fut ouverte par une autre vieille femme plus convenable et plus propre que celle qui lui avait indiqué le logement du peintre, mais qui avait un faux air de famille avec celle-ci.

Philip demanda en français M. Kerstall le père ; et la vieille lui dit, d'un ton très-nasillard, que M. Kerstall le père ne recevait personne, mais que M. Kerstall le fils était à son service.

Philip dit qu'en ce cas il serait bien aise de voir M. Kerstall le jeune ; sur quoi la vieille femme fit entrer le baronnet et sa femme dans un salon, qui était remarquable par un air de splendeur passée, et où les pendules et les candélabres de bronze doré étaient dans la proportion de deux pour un par rapport aux chaises et aux tables.

Philip remit sa carte à la vieille femme, qui la porta dans la chambre voisine, d'où s'échappa une forte odeur de tabac quand la porte qui séparait les deux pièces s'ouvrit.

En moins de trois minutes la porte se rouvrit et un homme entre deux âges, à l'air décidé, avec une barbe toute noire, une blouse en toile toute barbouillée de taches de couleurs, apparut sur le seuil de la chambre voisine, au milieu d'un nuage de fumée de tabac, semblable à une déité païenne ou à un génie africain récemment échappé de sa bouteille.

C'était le jeune Kerstall. Il se présenta lui-même à sir Philip et attendit pour savoir ce que ce visiteur avait à lui demander.

Philip lui expliqua l'affaire et raconta au peintre que, trente-cinq ans avant ce jour, le portrait de Henry Dunbar, fils unique de Percival Dunbar, le grand banquier, avait été fait par M. Michael Kerstall, artiste en vogue à cette époque.

— Il y a trente-cinq ans, — dit le peintre tirant sa barbe d'une façon méditative ; — il y a trente-cinq ans !... C'est un temps bien long, milord, et il n'est pas probable que mon père se souvienne de cette circonstance ; car j'ai le regret de vous dire qu'il a peine à se rappeler les événements qui se sont passés depuis quelques jours. La mémoire lui a fait défaut pendant bien longtemps. Vous voudriez savoir ce qu'est devenu le portrait de M. Dunbar ; je crois que c'est là ce que vous m'avez dit ?

Laura répondit à cette question, bien qu'elle fût adressée à son mari.

— Oui, nous voudrions voir cette peinture, si c'était possible, — dit-elle ; — M. Dunbar est mon père et il n'existe pas d'autre

portrait de lui. Je voudrais donc être à même de voir ce portrait et de l'acquérir si cela se pouvait.

— Et vous croyez que mon père a emporté cette toile avec lui en Italie, quand il a quitté l'Angleterre, il y a plus de trente-cinq ans ?

— Oui ; mon grand-père me l'a dit souvent. Il perdit de vue M. Kerstall et ne put jamais obtenir des nouvelles du portrait. Mais j'espère que nous serons plus heureux aujourd'hui. Vous ne pensez pas que cette toile ait été détruite, n'est-ce pas ? — demanda Laura avec vivacité.

— Madame, — répondit l'artiste d'un air de doute, — je suis disposé à craindre que ce portrait a pu être effacé ; et pourtant, par parenthèses, comme le tableau appartenait de droit à M. Percival Dunbar, et non à mon père, cette circonstance peut l'avoir préservé de toute injure, malgré le laps de temps écoulé. Mon père a un monceau de toiles non encadrées, couvertes de poussière, jetées pêle-mêle dans tous les coins de cette chambre. Le portrait de M. Dunbar peut se trouver au milieu de tout cela.

— Oh ! je vous serais bien obligée si vous vouliez me permettre d'examiner ces toiles, — dit Laura.

— Vous croyez que vous reconnaîtriez le portrait ?

— Oh ! oui, sûrement, je n'y manquerais pas. Je connais si bien le visage de mon père tel qu'il est, que je dois certainement avoir quelque idée de ce qu'il était il y a trente-cinq ans, quelque changement qui se soit opéré en lui pendant ce temps. Je vous en prie, monsieur Kerstall, accordez-moi la faveur de voir ces toiles.

— Je serais bien grossier si j'allais vous refuser ce que vous me demandez, — répondit le peintre avec une certaine bonhomie naturelle. — Je vais aller tout de suite voir si mon père est libre et en état de recevoir des visites. Il s'est exilé volontairement d'Angleterre pendant les trente-cinq années qui viennent de s'écouler, ce qui me fait craindre qu'il ait oublié le nom de Dunbar ; mais il pourra peut-être nous donner un léger indice.

Kerstall laissa ses visiteurs pendant cinq minutes environ, et au bout de ce temps il revint pour annoncer que son père était disposé à recevoir sir Philip et lady Jocelyn.

— Je lui ai rappelé le nom de Dunbar, — dit le peintre ; — mais il ne se souvient de rien. Il s'est mis à peindre dans la matinée, et il est très-content de son travail. Cela lui plaît de tenir des pinceaux, bien que sa main tremble terriblement, et qu'il ait peine à tenir sa palette.

L'artiste les fit passer dans une grande pièce, confortablement mais simplement meublée, et chauffée à un degré suffocant par un poêle. Il y avait un lit dans une alcôve entourée de rideaux à l'extrémité de la chambre ; un chevalet était placé près d'une grande fenêtre ; et le maître de l'appartement était assis dans un fauteuil à coussin placé tout auprès du poêle.

Michael Kerstall paraissait encore plus âgé qu'il n'était. C'était un vieillard d'un aspect original, avec de longs cheveux blancs qui tombaient sur le collet de son habit, et un bonnet en velours noir sur la tête. C'était un vieillard très-gai, à qui la vie semblait très-agréable, car les Français ont l'habitude d'honorer leurs pères et mères, et M. Frédérick Kerstall était naturalisé citoyen français.

Le vieillard salua, sourit et rit au moment où sir Philip et Laura lui furent présentés, et leur indiqua d'un geste gracieux des sièges que son fils avait placés devant ses hôtes.

— Vous désirez voir mes tableaux, monsieur ? Ah ! oui, sans doute, sans doute. L'école moderne de peinture, monsieur, est quelque chose de merveilleux pour un vieillard, monsieur, un vieillard qui se souvient de sir Thomas Lawrence… Oui, monsieur, j'ai eu l'honneur de le connaître intimement. Nulle théorie préraphaéliste de mon temps, monsieur, pas de figures découpées dans du carton colorié et collées sur la toile, point d'arbres verts ni de draperies rouges ; point de bigarrures couleur chocolat au milieu d'un fond bleu d'outre-mer, monsieur, et l'on m'a dit que les jeunes gens appellent cela un ciel. Point de mentons pointus, de genoux et de coudes anguleux, et des cheveux rouges frisés… et l'on me dit que les jeunes gens appellent cela la beauté féminine. Non, monsieur, rien de ce genre dans mon temps. Il y avait dans mon temps un peintre français appelé David, et un autre peintre anglais appelé Lawrence, et ils peignaient des hommes et des femmes, monsieur, et ils instituèrent l'école du grand monde, monsieur. Vous mettiez un rideau rouge derrière votre modèle, vous placiez un chapeau de castor neuf, ou un rouleau de papier dans une main, et l'autre vous la jetiez négligemment dans le gilet en satin… du plus beau noir, monsieur, avec de fortes broderies dans le tissu… et votre modèle ressemblait à un gentilhomme. Oui, monsieur, si un ramoneur entrait dans votre atelier, il en sortait comme un gentilhomme.

Le vieillard eût continué à parler de la sorte pendant longtemps encore, car le pré-raphaélisme était son antipathie de prédilection ; et le personnage aux cheveux noirs qui se tenait der-

rière sa chaise était un membre enthousiaste de la confrérie des pré-raphaélistes.

Kerstall père paraissait tellement en possession de toutes ses facultés pendant qu'il discutait l'art moderne, que Laura commença à espérer que sa mémoire n'était pas aussi altérée que son fils le prétendait.

— Quand vous faisiez des portraits en Angleterre, monsieur Kerstall, — dit-elle, — avant d'aller en Italie, vous avez fait celui de mon père, M. Henry Dunbar ; qui était alors un jeune homme. Vous rappelez-vous de cette particularité ?

Laura fit cette question le cœur plein d'espoir, mais, à sa grande surprise, Kerstall ne fit aucune attention à sa demande, et continua à divaguer sur la décadence de l'art moderne.

— On m'a dit qu'il y avait un jeune homme appelé Millais, monsieur, et un autre jeune homme appelé Holman Hunt… des enfants, rien de plus que des enfants, monsieur… et on m'a donné à entendre que, lorsque les œuvres de ces jeunes gens sont exposées à l'Académie royale de Londres, le monde s'attroupe autour de leurs œuvres et s'enthousiasme ; pendant que le portrait distingué d'un représentant, avec une colonne dans le goût corinthien et une draperie rouge dans le fond, n'attire pas plus l'attention qu'un évêque de demi-grandeur sur une toile vide. On me dit cela, monsieur, et je suis obligé d'y croire.

Et la pauvre Laura écoutait avec grande impatience ces discours sur la peinture. Mais Kerstall le jeune comprit son anxiété et vint à son secours.

— Mon cher père, lady Jocelyn serait heureuse de voir les tableaux qui sont serrés dans cette pièce, si vous n'avez point d'objection à ce que nous les déplacions.

Le vieillard sourit et s'inclina.

— Vous les trouverez distingués, — dit-il. — Vous les trouverez tous plus ou moins distingués.

— Pour sûr, vous ne vous rappelez pas d'avoir fait le portrait d'un M. Dunbar ? — dit Kerstall le jeune, se penchant tout en parlant sur le fauteuil de son père. — Essayez donc encore, père… essayez de vous souvenir… Henry Dunbar, le fils de Percival Dunbar, le grand banquier.

Kerstall père, dont le sourire était stéréotypé, salua, éclata de rire, se gratta la tête, et sembla plongé dans les abîmes d'une profonde pensée.

Laura en conçut une nouvelle espérance.

— Je me souviens d'avoir fait le portrait de sir Jasper Rivington, qui était lord-maire dans l'année… le ciel me protège, comme les dates s'échappent de ma mémoire ! Je me souviens de l'avoir peint revêtu de sa robe, encore ! Oui, monsieur, oui, ma foi, monsieur, dans sa robe officielle. Il aurait voulu que je le fisse regardant par la portière de son carrosse d'apparat, monsieur, saluant la populace à Ludgate Hill, avec le dôme de Saint-Paul qu'on eût aperçu au fond ; mais je lui répondis que cette demande n'était pas praticable, je lui répondis que cela ne pouvait pas se faire, monsieur, je…

Laura regarda Kerstall jeune d'un air désespéré.

— Pourrions-nous voir les tableaux ? — dit-elle. — Je suis sûre que je reconnaîtrais le portrait de mon père, si par hasard il se trouvait parmi ces toiles.

— Mettons-nous donc tout de suite à l'œuvre, — dit l'artiste vivement. — Nous allons regarder vos tableaux, mon père.

Les toiles non encadrées étaient couchées tout autour de la chambre dans tous les sens, empilées contre le mur, amoncelées sur des buffets ; on en avait placé sur des planches pour débarrasser le chemin, et partout la poussière les recouvrait d'une couche épaisse.

— C'est presque une chambre d'horreurs, — dit le jeune Kerstall gaiement, — c'est ici qu'il exilait ses insuccès ; les esquisses des tableaux qu'il devait faire à un moment donné, des groupes ébauchés qu'il avait l'intention de retoucher et de refaire, des tableaux achevés qu'il n'a pas vendus, et tout le fouillis inutile de l'atelier d'un artiste.

Il y avait une grande quantité de croûtes de Kerstall père, croûtes très-classiques et fastidieuses au possible ; études d'après nature, grises, décolorées et musculaires, parsemées çà et là de tronçons de bras et de jambes inachevés. Il y avait un grand nombre de portraits distingués au plus haut degré ; mais la pauvre Laura cherchait vainement le visage qu'elle aurait voulu voir… le froid et dur visage qu'elle pensait que son père devait avoir lorsqu'il était jeune.

Il y avait des portraits de vieilles ladies la tête accoutrée majestueusement, et ceux de jeunes ladies qui souriaient d'une façon niaise, vêtues de petits corsages courts et décolletés, et de fleurs retenues gracieusement par de blanches draperies de

mousseline ; il y avait des portraits de sévères dignitaires ecclésiastiques, et de peu célèbres membres du parlement, tenant à la main des projets de loi naturellement prêts à monter à la tribune, et avec une expression pincée de la bouche, qui semblait dire qu'ils étaient prêts à soutenir leur proposition, ou à rester sur le sol de la Chambre.

Il n'y avait qu'un petit nombre de portraits de jeunes officiers, portant un regard farouche sur des engins de guerre. Le fond de ces portraits montrait l'éclair déchirant la nue et jetant son éclat livide sur des pyramides de boulets.

Laura soupirait longuement, car dans tous ces portraits il n'y en avait pas un qui rappelât même de fort loin la belle et dure figure qui lui était familière.

— Je crains bien que le portrait de mon père ait été ou perdu ou détruit, — dit-elle tristement.

Mais Kerstall protesta contre cette idée.

J'ai dit qu'un des privilèges particuliers de Laura était d'enchanter tous ceux avec qui elle était en contact, et de les transformer, à première vue, en esclaves volontaires, heureux de traverser le feu et l'eau pour le service de la belle créature, dont les yeux et les cheveux portaient la lumière et le soleil partout où ils allaient. L'artiste à la barbe noire, à la blouse barbouillée de couleurs, n'était en aucune façon inaccessible aux séductions de lady Jocelyn.

Il avait déjà failli être suffoqué par la poussière cinq ou six fois au moins pour lui complaire, et il était disposé à en aspirer encore autant et plus si bon lui semblait.

— Nous n'allons pas y renoncer déjà, madame, — dit-il gaiement ; — il y a encore quelques planches à explorer. Si nous tentions la planche numéro un, pour voir si nous ne découvrirons pas là-haut M. Henry Dunbar ?

Kerstall fils monta sur une chaise, et descendit un autre amas de toiles, plus malpropres encore que toutes les précédentes collections. Il apporta celles-ci sur une table près du chevalet de son père, et il les essuya proprement l'une après l'autre avec un grand foulard en lambeaux, puis il les posa sur le chevalet. Le chevalet était placé en plein jour devant la grande croisée. Cette journée était belle et claire. Il ne manquait donc pas de jour pour éclairer les portraits.

Kerstall père commençait à s'intéresser tout à fait aux mouvements de son fils, et contemplait le travail du jeune homme avec un continuel éclat de rire étouffé et une inclination de tête qui était l'expression d'une complète satisfaction.

— Oui, ils sont distingués, — marmottait le vieillard. — Ils peuvent faire une cabale contre moi dans Trafalgar Square, et refuser de les exposer ; mais ils ne peuvent pas dire que mes portraits sont communs. Non, non. Prenez un bol d'eau et une éponge, Fred, et lavez-en la poussière,. Cela me fait plaisir de les revoir… ma foi, oui, monsieur, cela me fait plaisir de les revoir.

Frédérick obéit à son père, et les peintures s'embellirent étrangement sous l'influence de l'éponge humide. C'était, à vrai dire, une opération lente ; mais Laura tenait à voir toutes les étoiles, et Philip attendait assez patiemment que cette inspection fût arrivée à son terme.

Le vieillard s'éclairait aussi bien que ses tableaux, et il commença bientôt à appeler tous les sujets par leurs noms.

Le député de Slopton-sur-la-Tees, — dit-il pendant que son fils plaçait le portrait sur le chevalet ; — c'était un portrait de présentation aux électeurs, mais les souscriptions ne furent jamais couvertes, et le comité me laissa le portrait sur les bras. Je ne me souviens pas du nom de ce candidat, parce que ma mémoire n'est pas aussi bonne que d'habitude ; mais la ville était Slopton-sur-la-Tees… Slopton… oui, oui, je me souviens de cela.

Le jeune Kerstall retira le candidat de Slopton et plaça un autre portrait sur le chevalet. Mais celui-ci était comme tous les autres, il ne portait aucune trace de ressemblance avec le visage que Laura cherchait.

— Je me le rappelle aussi celui-ci, — s'écria le vieillard avec un éclat de rire triomphant. — C'était un officier au service de la Compagnie des Indes-Orientales. Je me le rappelle, c'était un jeune gaillard fougueux. Ce portrait avait été fait pour sa mère ; le tiers du prix me fut payé à la première séance ; mais jamais je n'ai reçu six pence après, et il partit pour l'Inde, me promettant de m'envoyer une traite à escompter par le prochain courrier pour la différence, mais je n'en ai plus jamais entendu parler.

Kerstall dérangea l'officier indien et substitua un autre portrait à la place du sien.

Philip, qui était assis près de la fenêtre et regardait avec assez d'indifférence, s'écria :

— Quelle belle tête !

C'était une tête jeune et charmante qui jetait au monde un sourire hautain et défiant, une figure splendide, qui peut-être avait une ombre d'impertinence dans le dessin de la lèvre supérieure vivement prononcée sur une épaisse moustache d'un blond cendré avec le bout très-effilé et qui frisait en relevant. C'était un de ces visages qui auraient pu appartenir au favori d'un puissant monarque ; le visage d'un Cinq-Mars, au faîte même de sa vertigineuse fortune, ayant une centaine de paires de bottes dans son cabinet de toilette, tandis que l'impassible cardinal de Richelieu attendait silencieusement le jour de son jugement. Buckingham avait le même sourire insolent sur les lèvres, le même éclat victorieux dans son regard d'aigle, en s'approchant du trôné de Louis le Juste, laissant les perles et les diamants s'échapper de ses ajustements, et sentant peser sur lui la caresse de l'amour coupable par les beaux yeux bleus de la reine Anne d'Autriche. C'était un de ces visages qui ne peuvent appartenir qu'à quelque puissant favori de la fortune défiant tout le genre humain, soutenu par la connaissance de ses suprêmes avantages.

Mais Laura secoua la tête en regardant ce portrait.

— Je commence à désespérer de trouver l'image de mon père, — dit-elle ; — jusqu'à présent je n'ai rien vu qui lui ressemblât.

Le vieillard leva sa main osseuse et désigna le portrait placé sur le chevalet.

— Ceci est la meilleure chose que j'aie faite, — dit-il ; — oui… la meilleure sans contredit. Elle a été exposée à l'Académie il y a trente-six ans… oui, par le ciel, monsieur, il y a trente-six ans ! et les journaux en ont parlé d'une façon très-flatteuse, monsieur ; mais l'homme qui l'avait commandé me le renvoya pour y faire

des changements. L'expression de la tête ne lui plaisait pas ; mais, comme il me paya le portrait deux cents guinées, je n'avais pas de raison pour me plaindre ; et, si j'étais resté en Angleterre, cette connaissance eût pu être très-avantageuse pour moi, car c'étaient des gens très-riches de la Cité, monsieur énormément riches… quelque chose comme des banquiers, et le nom, le nom… Voyons donc… voyons donc !

Le vieillard se frappa le front en paraissant réfléchir.

— Je me rappelle, — ajouta-t-il bientôt ; — c'était un grand nom de la Cité… c'était un nom bien connu… Dun… Dunbar… Dunbar.

— Mais, mon père, c'était ce même nom que je vous demandais il y a une demi-heure.

— Je ne me souviens pas de vous avoir entendu me demander rien de semblable, — répondit le vieillard avec un peu d'aigreur ; — mais je sais que le portrait qui est sur ce chevalet est celui du fils unique de M. Dunbar.

Kerstall le jeune regarda Laura, s'attendant à voir son visage rayonner de satisfaction ; mais, à sa grande surprise, elle paraissait plus que jamais trompée dans son attente.

— La mémoire de votre pauvre père le trompe, — dit-elle à voix basée. — Ce n'est pas le portrait de mon père.

— Non, — dit Jocelyn, — cela n'a jamais ressemblé à Dunbar.

Frédérick haussa les épaules.

— Je vous l'avais bien dit, — murmura-t-il d'un ton confidentiel, la mémoire de mon pauvre père est partie. Désirez-vous voir

le reste des tableaux ?

— Oh ! oui, si vous ne pensez pas que ce soit un trop grand dérangement.

Kerstall descendit un autre paquet de toiles sans cadres de la planche numéro deux, dont quelques-unes étaient des têtes de fantaisie et plusieurs esquisses de grands tableaux d'histoire. Il n'y avait plus que quatre portraits, et aucun d'eux ne révélait la ressemblance la plus faible avec la figure que Laura désirait tant voir.

Le vieillard faisait entendre son ricanement pendant que son fils exhibait les tableaux, et, de temps à autre, il donnait volontairement, quelque fragment de renseignements sur ces œuvres d'art variées, que son fils écoutait avec patience et respect.

L'inspection terminée, le baronnet et sa femme remercièrent chaudement l'artiste pour sa complaisance, et Philip lui commanda la copie du tableau que Laura avait tant admiré au Louvre. Frédérick reconduisit ses hôtes jusqu'au bas du sombre escalier, et les vit monter dans la voiture de place qui attendait sous la porte cochère.

Et c'est tout ce qui résulta des recherches de Laura pour retrouver le portrait de son père.

37

La vie paraissait bien vide à Clément, quand il revint à Londres un jour ou deux après que Margaret eut quitté le Grand-Cerf. Il

raconta à sa mère que sa fiancée et lui s'étaient séparés ; mais il ne voulut pas en dire davantage.

— J'ai été cruellement désillusionné, ma bonne mère, et tout cela est plein d'amertume pour moi, — dit-il.

M Austin ne se sentit pas le courage de faire d'autres questions.

— Je pense que je dois me trouver satisfaite, Clément, — dit-elle. — Il me semble que j'ai vécu dans ces derniers temps dans une atmosphère d'énigmes mais je puis encore trouver le moyen d'être contente, Clément, tant que je vous aurai avec moi.

Clément retourna à Londres. La vie semblait pour ainsi dire s'être éloignée de lui, et il éprouvait ce qu'éprouverait un vieillard qui aurait perdu les heureuses chances de la vie, l'espoir du bonheur domestique et d'un intérieur agréable, l'opportunité d'une carrière utile et d'un nom honoré, et qui n'a plus rien à faire qu'à attendre patiemment que le lent courant de son existence vide se jette dans cette mer sans fond qu'on appelle la mort.

— Je me sens bien vieux, ma mère, — disait-il parfois ; — je me sens bien vieux !

Pour un homme dont la vie a été très-occupée, il n'y a pas d'ennui plus insupportable que l'oisiveté.

Clément sentait cela, et pourtant il n'avait pas assez de courage pour recommencer la vie, bien que des offres très-séduisantes lui eussent été faites par les maisons de commerce les plus considérables, dont les chefs étaient très-désireux de s'emparer du caissier bien connu de MM. Dunbar, Dunbar et Balderby.

Le pauvre Clément ne pouvait pas encore surmonter sa peine. Sa désillusion avait été trop cruelle, et il n'avait pas le courage de se soumettre au rude contact des gens d'affaires et de recommencer la vie. Il gaspillait les jours et les heures à réfléchir tristement sur le passé. Combien il avait été trompé, quel faible et malheureux fou il avait été, car il avait cru aussi fermement à la sincérité de Margaret qu'à la puissance de Dieu !

Àla fin, une pensée nouvelle traversa l'esprit de Clément, une pensée qui plaçait l'honorabilité de Margaret sous un jour plus mauvais encore que celui où elle s'était révélée par son propre aveu.

Il ne pouvait y avoir qu'une raison dans le changement subit de ses sentiments pour Dunbar. Le millionnaire avait acheté son silence. Cette jeune fille qui semblait la véritable incarnation de la pureté et de la candeur avait son prix, peut-être, aussi bien que d'autres gens, et Dunbar s'était acquis le silence de la fille de sa victime.

— C'est la connaissance intime de ce fait qui la faisait me fuir pendant cette nuit et crier qu'elle était une créature avilie, indigne d'unir son sort à celui d'un honnête homme. Oh ! Margaret, Margaret ! La pauvreté doit en effet être une école bien cruelle, si elle vous a rendue capable d'une pareille dégradation !

Plus Clément réfléchissait sur ce sujet, plus il arrivait avec une certitude plus absolue à ce raisonnement que le silence de Margaret avait été ou acheté par Dunbar, ou qu'il se l'était assuré par des menaces. Il se pouvait que le banquier eût effrayé la malheureuse enfant par quelque terrible menace qui pesait sur son esprit, et l'eût arrachée à l'homme qui l'aimait, qu'elle aimait peut-

être, malgré les paroles cruelles qu'elle avait prononcées au moment de la séparation.

Clément ne pouvait croire complètement à l'avilissement de celle en qui il avait eu foi. Il allait et revenait sur le même terrain, essayant de découvrir certaine circonstance cachée, quelque invraisemblable qu'elle fût, qui pût expliquer ou justifier la conduite de Margaret.

Parfois, dans ses rêves, il voyait un visage bien connu qui le regardait d'un air pensif et presque de reproche, puis une figure sombre qui lui était étrangère venait se placer entre lui et cette ombre gracieuse, et dissipait la vision d'une main impitoyable. À la fin, à force de revenir toujours sur le même sujet et de plaider la cause de Margaret contre la triste et cruelle évidence des faits, Clément en vint à considérer l'innocence de la jeune fille comme une chose établie.

Il y avait fausseté et perfidie dans cette affaire, mais Margaret n'était ni fausse ni perfide. Il y avait un mystère, et Dunbar était au fond de tout cela.

— Il semble que l'esprit de la victime ait voulu troubler nos existences et nous crier vengeance, — pensait Clément. — Il n'y aura pas de repos pour nous jusqu'à ce que le secret du crime commis dans le petit bois près de Winchester soit révélé au grand jour.

Cette pensée, qui assiégeait jour et nuit le cerveau de Clément, fit naître en lui une idée fixe. Avant de reprendre la tranquille routine de la vie, il se donna lui-même une tâche à accomplir, et cette tâche était la solution du mystère de Winchester.

Le lendemain même du jour où cette résolution avait pris une forme définie, Clément reçut une lettre de Margaret. La vue de cette écriture bien connue lui causa une sensation où se mêlaient la surprise et l'espérance, et ses mains éprouvèrent un léger tremblement lorsqu'il déchira l'enveloppe. Cette lettre était soigneusement et brièvement rédigée.

« Vous êtes un brave cœur, monsieur Austin, écrivait Margaret, et quoique vous ayez des raisons pour me mépriser, vous ne refuserez pas de recevoir mon témoignage en faveur de celui qui a été faussement soupçonné d'un crime terrible, et qui a besoin de justification. M. Henry Dunbar n'est pas le meurtrier de mon père. Le ciel m'est témoin que ceci est la vérité, et je sais que c'est la vérité. Que cette assurance vous suffise, et permettez que le secret de l'assassinat reste à jamais un mystère en ce monde. Dieu sait la vérité, et il a sans doute puni le misérable pécheur qui s'est rendu coupable de ce crime, comme Il punit tous les autres pécheurs, tôt ou tard, dans le cours de Son ineffable sagesse. Laissez le coupable, n'importe où il se cache, au jugement de Dieu, qui pénètre tous les endroits cachés, et oubliez que vous m'avez connue moi et ma malheureuse histoire.

« Margaret Wilmot. »

Cette lettre même n'ébranla pas la résolution de Clément.

— Non, Margaret, votre plaidoirie elle-même ne me détournera pas de mon projet, — se disait-il. — D'ailleurs, comment saurai-je de quelle façon cette lettre a été écrite ? Elle peut avoir été écrite sous la dictée de M. Dunbar, et sous la crainte de quelque menace. Quoi qu'il en soit, il faudra en finir avec le mystère du meurtre de Winchester, si la patience et l'intelligence peuvent ré-

soudre une énigme. Aucun mystère ne me séparera de la femme que j'aime.

Clément mit la lettre de Margaret dans sa poche et alla droit à Scotland Yard, où il obtint accès auprès d'un homme ayant l'aspect d'une personne rompue aux affaires, court et corpulent, les cheveux épais et coupés en brosse, un col de chemise imperceptible, une cravate de satin noir et une redingote croisée sur la poitrine. Cet homme avait moitié l'aspect d'un capitaine en demi-solde, moitié celui d'un agent de change malheureux ; mais le vif éclat de ses yeux gris plut à Clément, ainsi que l'expression résolue de ses lèvres minces et de son menton proéminent.

Les occupations du service de sûreté étaient insignifiantes en ce moment-là. Il n'y avait rien de marquant qu'une affaire de faux billets de la Banque d'Angleterre ; et Carter informa Clément qu'il y avait plus de chats dans Scotland Yard qu'il n'y avait de souris à tuer. Dans ces circonstances, Carter pouvait entrer dans les vues de Clément, et se consacrer pendant quelque temps à des recherches minutieuses sur l'affaire de Winchester.

— Je vais consulter une série de journaux et me pénétrer des détails du meurtre, — dit l'agent. — J'étais à Glasgow, tout l'été dernier, à la recherche des particuliers qui s'étaient livrés à un grand vol de plaids écossais, et je ne saurais dire que j'aie grande souvenance de ce qui s'est passé dans l'affaire Wilmot. M. Dunbar lui-même offrait une récompense à qui découvrirait les coupables, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais ce pouvait être pour donner le change.

— Oh ! certainement, cela se peut ; mais, d'un autre côté, cela peut ne pas être. Il faut toujours considérer ces sortes de choses à

tous les points de vue. Frappé de la conviction de la culpabilité de cet homme, vous découvrirez des preuves à l'appui de cette conviction. Mon plan est de commencer par le commencement, d'apprendre l'alphabet de la chose, et d'arriver peu à peu à la syntaxe et la prosodie.

— Je voudrais pouvoir vous aider dans cette affaire, — dit Clément, — car j'ai un intérêt extrême à l'issue de cette aventure.

— Je crois que vous gêneriez plutôt que vous ne serviriez dans tout ceci, — répondit Carter en souriant ; — mais vous aurez le droit de mettre la main à la pâte, si cela vous fait plaisir, si vous voulez vous engager à être muet quand je vous le recommanderai.

Clément promit d'être la discrétion même. L'agent lui rendit visite deux jours après l'entrevue dans Scotland Yard.

— J'ai entièrement étudié l'affaire Wilmot, monsieur, — dit Carter ; — et je crois que ce que je puis faire de mieux d'abord, c'est d'aller voir le lieu du meurtre. Je partirai pour Winchester demain matin.

— Alors j'irai avec vous, — dit Clément vivement.

— À votre aise, monsieur Austin. Vous ferez bien d'emporter votre livre de chèques, pendant que vous y serez, car ce genre d'affaire est susceptible de devenir très-coûteux.

38

« Si j'avais été un homme heureux, n'ayant pas une grande inquiétude dans l'esprit, je crois que j'aurais pu m'amuser beaucoup dans la société de M. Carter, l'agent de police. Cet homme avait un amour enthousiaste pour sa profession, et s'il peut y avoir quelque chose de dégradant dans cet emploi, cela ne l'affectait en aucune façon. Il se peut que la connaissance qu'avait M. Carter de son utilité fût suffisante pour mettre son amour-propre à l'abri. Si, en remplissant son devoir, il avait à faire des choses désagréables ; s'il avait à affecter des relations d'amitié avec l'homme qui poussait à la potence ; s'il avait pour mission de découvrir la trame d'une action criminelle grâce à la confiance et à l'insouciance qui s'échappe d'un verre ami ; si de temps à autre il avait à se soumettre à des actes qui, pour d'autres hommes, seraient une flétrissure, il savait qu'il faisait son devoir et que la société se détraquerait s'il n'existait pas des hommes comme lui, perspicaces, braves, résolus et décidés à tout pour accomplir une tâche désagréable, des hommes qui se dévouent à servir de chiens de berger au troupeau de l'humanité, et à être la terreur des animaux sauvages et pillards,

« M. Carter me raconta un grand nombre de ses expéditions pendant notre voyage à Winchester. J'écoutais ce qu'il me disait, mais je ne m'y intéressais pas. Je ne pouvais me rappeler qu'une chose, ne penser qu'à une chose : au mystère qui me sépare de la femme que j'aime.

« Plus j'y songe, plus je me confirme dans la conviction que je n'ai pas été la dupe d'une femme sans cœur ou cupide. Margaret a été influencée. Elle a porté la peine de son obstination à péné-

trer jusqu'à Dunbar. D'une façon inexplicable, au moyen de quelque rouerie ou de quelque trahison, cet homme a déterminé la fille de sa victime à devenir le champion de son innocence au lieu de s'en faire l'accusatrice.

« Il doit exister une complication horrible, une fatalité cruelle, qui contraint Margaret à mentir à son cœur et à sacrifier son bonheur et le mien. Le jour de son départ de Shorncliffe, elle souffrait aussi cruellement que je pouvais souffrir ; je sais maintenant qu'il en était ainsi. Mais j'étais aveuglé alors par l'orgueil et la colère ; je n'avais conscience de rien que de mes propres douleurs.

« Trois fois dans le courant de mon voyage de Londres à Winchester j'ai tiré de mon portefeuille l'étrange lettre de Margaret, et j'ai lu ces lignes familières avec la pensée de me confier entièrement à mon compagnon, et de remettre cette lettre entre ses mains. Mais pour cela il faudrait lui raconter l'histoire de mon amour et de mon désenchantement ; et je ne puis me résoudre à le faire. Il se peut que cet homme découvre des idées cachées dans les paroles de Margaret, des idées qui sont tout à fait obscures pour moi. Je crois que l'art de l'agent de police renferme en soi la puissance de deviner les pensées qui se cachent sous des expressions qui sont assez simples en elles-mêmes.

. . . . . .

« Nous entrâmes dans Winchester vers midi, et M. Carter proposa de nous rendre directement à l'Hôtel George, où Dunbar était resté après le meurtre dans le petit bois.

« — Nous ne pouvons mieux faire que de nous fixer à l'hôtel où les gens soupçonnés se sont arrêtés au moment de l'événe-

ment pour lequel nous faisons des recherches, me dit M. Carter, comme nous nous éloignions de la station après avoir remis notre mince bagage aux soins d'un porteur ; nous allons recueillir tous les genres de renseignements d'une façon engageante, si nous restons dans la maison, de ces niaiseries qui ne paraissent rien du tout, jusqu'à ce qu'elles soient réunies et que vous remontiez au commencement, et que vous les lisiez couramment et de la bonne façon. Maintenant, monsieur Austin, je dois vous dire quelques mots avant de commencer l'affaire, car vous êtes un amateur dans ce genre d'exercice, et il se peut très-bien faire qu'avec les meilleures intentions, vous alliez de l'avant et gâtiez mon jeu. J'ai entrepris cette affaire, et je désire consciencieusement la mener à bien ; dans ces circonstances, je suis obligé d'être sincère. Consentez-vous à n'agir que d'après mes ordres ?

« Je dis à M. Carter que je consentais parfaitement à obéir à ses ordres en toutes choses, aussi longtemps que ce que je ferais aiderait au but de notre voyage.

« — C'est poli et charmant, répondit-il. Donc, à l'œuvre ! D'abord et en premier, vous et moi, nous sommes deux fils de famille qui avons tant de loisir que nous ne savons qu'en faire, et assez d'argent pour en être embarrassés. On nous a parlé de la pêche dans les environs de Winchester, et nous y sommes venus pour y passer une semaine d'oisiveté, ou quelque chose dans cegenre-là ; nous irons voir les environs, et s'ils nous plaisent… eh bien, nous passerons la saison d'été à l'Hôtel George que nous trouvons très-confortable en général, et dont nous pouvons affirmer que les soles frites ou la soupe à la tortue sont meilleures que dans tous les hôtels des trois royaumes. Ceci est le numéro un, et cela nous met sur le pied de bons clients qui probablement de-

viendront meilleurs encore. Ceci rendra polis le propriétaire et les garçons, et il n'est rien qu'ils sachent qu'ils ne consentent à dire de bonne volonté. Voilà pour le premier point. Maintenant le point numéro deux est que nous ne savons absolument rien de l'homme qui a été assassiné. Nous connaissons M. Dunbar, parce que c'est un homme connu, un grand personnage, et autres choses de cette nature. Nous avons lu quelques rapports relatifs à ce meurtre dans les journaux, mais nous n'y avons pas donné grande attention. Il se peut alors que cela délie la langue du maître et des garçons, et nous saurons toute l'histoire de l'assassinat, avec tout ce qui a été dit et fait, pensé et soupçonné, toutes les suppositions qui ont été mises en avant, et toutes les rumeurs qui ont couru. Quand le maître et les garçons nous en auront raconté une bonne partie, nous commencerons à nous animer et à nous intéresser beaucoup à cette affaire ; et alors, petit à petit, je poserai mes questions, et je continuerai à les poser jusqu'à ce que chaque bout de renseignement sur ce sujet soit enlevé aussi proprement que la viande d'un os par un chien affamé. J'espère à présent qu'il vous sera agréable de m'aider dans cette opération, monsieur Austin ; et si vous le vouliez, je crois que je trouverais un plan dans lequel vous pourriez vous rendre très-utile.

« Je dis à mon compagnon que j'étais très-désireux de le servir en tout ce qui serait en mon pouvoir, si insignifiant que pût être l'appui qu'il me demandait.

« — Alors je vais vous dire ce que vous pouvez faire. Je ne vais pas aborder le sujet sur lequel je veux les faire causer, tout d'abord, parce qu'ainsi je trahirais l'intérêt que je prends à cette affaire et gâterais mon jeu ; non pas que personne essayerait de me contrecarrer, vous comprenez, si l'on savait que je suis l'agent

de police Henry Carter, de Scotland Yard. Ils seraient tous sur le qui-vive immédiatement après qu'ils auraient découvert qui je suis, et ensuite ils tenteraient tous de me servir. Voilà ce qu'ils feraient ; Tom me dirait ceci, Dick voudrait m'expliquer cela, et Harry se souviendrait de telle chose, et le résultat serait de troubler la tête la plus lucide qui ait jamais étudié un problème d'instruction criminelle. Mon jeu est de rester dans l'ombre et de me procurer tous les renseignements au moyen des autres. Je ne me livrerai à aucune importante question, mais j'attendrai tranquillement que le meurtre de Joseph Wilmot surgisse dans la conversation et je ne crois pas que j'aurai longtemps à attendre. Votre besogne est assez facile. Vous aurez des lettres à écrire, vous entendez, et aussitôt que vous m'entendrez, soit avec le patron, soit avec les garçons, comme cela peut être, causer du meurtre, vous vous mettrez à votre pupitre, et vous commencerez à écrire.

« — Vous voulez que je prenne des notes sur la conversation ? lui dis-je.

« — Vous l'avez deviné. Vous ne paraîtrez prendre aucun intérêt à la conversation sur Henry Dunbar et l'assassinat de son domestique. Vous semblerez plongé dans vos lettres, qui doivent être prêtes avant l'heure du courrier ; mais vous vous arrangerez pour recueillir le moindre mot dit par les gens de l'Hôtel George et ayant trait à l'affaire que nous poursuivons. Ne prenez pas garde à mes questions ; ne les écrivez pas, car elles seront inutiles. Écrivez les réponses aussi littéralement que possible. Elles trouveront leur place, soyez sans crainte. Ce sera mon affaire de les mettre au net et de les réunir ensuite. Vous devez être muet et

prendre des notes, monsieur Austin ; c'est tout ce que vous avez à faire.

« — Je vous promets de faire de mon mieux.

« Nous approchions de l'Hôtel George, et je ne pouvais m'empêcher de songer à cette belle journée d'été par laquelle Dunbar et sa victime étaient venus à Winchester comme première étape d'un voyage que l'un d'eux ne devait jamais finir. La conviction de la culpabilité du banquier était devenue si forte en moi depuis la scène de Saint-Gundolph Lane, que je pensais alors à cet homme comme s'il avait déjà été jugé et reconnu coupable. Je fus surpris quand l'agent me parla de son crime comme d'une chose faisant question et encore à prouver. Dans mon esprit, Dunbar se reconnaissait, par sa conduite, comme meurtrier de son ancien domestique, Joseph Wilmot.

« Le temps était froid, il faisait du vent, et il y avait peu de promeneurs dans la Grande Rue montueuse de Winchester. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'égards à l'Hôtel George, et conduits dans un petit salon très-confortable du premier étage, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Deux chambres à coucher à proximité du salon nous furent assignées. Je commandai le dîner pour six heures, m'étant assuré que cette heure convenait à M. Carter, qui retirait doucement toutes les couvertures de voyage qui l'enveloppaient, et regardait attentivement chaque objet qui était dans la chambre, comme s'il pensait qu'il pouvait y avoir quelque fragment de renseignement à recueillir d'une persienne ou d'un seau à charbon, ou quelques mystères cachés dans les tiroirs de la commode. Je crois que l'habitude de l'observation était si puissante chez cet homme, qu'il observait involontairement les choses les plus insignifiantes.

« C'était un jour triste et désagréable, et je fus bien aise d'avancer ma chaise près du feu, et de m'y établir commodément pendant que le garçon alla chercher une bouteille de soda et pour six pence d'eau-de-vie pour mon compagnon, qui se promenait dans la chambre les mains dans ses poches et ses sourcils gris froncés.

« La récompense offerte par le gouvernement pour l'arrestation de l'assassin de Joseph Wilmot était la mise à prix ordinaire de la tête d'un meurtrier. Le gouvernement avait offert de payer cent livres à la personne ou aux personnes qui pourraient donner quelque renseignement qui permettrait de s'emparer du coupable ou des coupables. J'avais promis à M. Carter de lui donner, en outre, cent livres de ma poche s'il réussissait à résoudre le mystère de la mort de Joseph Wilmot. La récompense était par conséquent de deux cents livres, et c'était un enjeu assez joli et assez élevé, me dit M. Carter, comparé au salaire ordinaire de sa profession. Je lui avais donné l'engagement écrit de lui payer cent livres le jour même de l'arrestation du meurtrier. J'étais fort à même de remplir cet engagement, sans crainte d'être obligé de réclamer un service de ma mère, car j'avais économisé environ mille livres pendant les douze années que j'étais resté dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

« Je vis à l'aspect de M. Carter qu'il réfléchissait et très-sérieusement. Il but sa bouteille de soda et son eau-de-vie, et il ne dit pas un mot au garçon qui lui apporta ce breuvage populaire ; mais quand cet homme fut sorti, il vint se planter devant moi sur le tapis du foyer.

« — Je vais vous parler très-sérieusement, me dit-il.

« Je l'assurai que j'étais prêt à entendre tout ce qu'il pourrait avoir à me dire.

« — Quand vous vous servez d'un agent du service de sûreté, n'employez jamais un homme en qui vous ne pourriez avoir entière confiance, commença-t-il. Si vous n'avez pas foi en lui, n'ayez rien à démêler avec lui, car on ne doit pas lui confier les plus chers secrets de la famille, qui furent toujours regardés comme sacrés par un honnête homme, parce que c'est un misérable et que vous ferez mieux de marcher sans son aide. Mais quand vous avez mis la main sur un homme qui vous a été recommandé par des gens qui le connaissent bien, fiez-vous à lui et sans crainte. Ne lui racontez pas une partie de votre histoire en lui cachant l'autre ; parce que, voyez-vous, le travail fait dans le demi-jour ne vaut guère mieux que celui fait dans l'obscurité. Maintenant, pourquoi vous dis-je ceci, monsieur Austin ? Vous le savez aussi bien que moi : je le dis, parce que je sais que vous n'avez pas confiance en moi.

« — Je vous ai dit tout ce qu'il était absolument nécessaire que vous sachiez, lui répondis-je.

« — Pas le moins du monde, monsieur. Il est absolument nécessaire pour moi de tout savoir, si vous désirez que je réussisse dans l'œuvre que j'ai entreprise. Vous craignez de me donner votre entière confiance, sans réserve. Dieu vous tienne en paix, monsieur ; dans ma profession, un homme apprend à faire usage de ses yeux, et, quand une fois il a appris la manière de s'en servir, il ne lui est plus facile de les fermer. Je sais aussi bien que vous que vous me cachez quelque chose, bien que vous soyez à moitié résolu de vous fier à moi. Pendant que nous étions assis en face l'un de l'autre dans le wagon du chemin de fer, vous avez

tiré trois fois une lettre de votre poche, et, de temps en temps, quand vous lisiez, vous me regardiez avec hésitation et votre regard semblait complètement indécis. Vous pensiez que pendant tout le temps je regardais par la fenêtre, très-intéressé par la vue des champs de blé que nous traversions alors ; mais, monsieur Austin, si je n'étais pas capable de regarder par la fenêtre et de vous observer en même temps, je ne vaudrais pas un grain de sel ni pour vous ni pour les autres. J'ai vu assez clairement que vous aviez envie de me montrer cette lettre, et il n'était pas bien difficile de deviner que cette lettre avait quelque rapport avec l'affaire qui nous a amenés à Winchester.

« M. Carter s'arrêta et s'étaya contre l'angle de la cheminée. Je n'étais pas surpris qu'il eût deviné mes pensées dans le chemin de fer. Je réfléchis sérieusement sur ce sujet. Il avait raison, en somme, sans aucun doute, mais comment pouvais-je raconter à un agent de police mes plus chers secrets… la triste histoire de mon unique amour !

« — Ayez confiance en moi, monsieur Austin, me dit mon compagnon ; si vous avez besoin que je vous serve, ayez entière confiance. Cette même chose que vous me cachez peut être la clef que j'aurais le plus besoin de tenir.

« — Je ne crois pas cela, lui dis-je. Cependant j'ai toute raison de vous croire un homme consciencieux et honnête, et je me fierai à vous. Je crois que vous devez vous demander pourquoi je m'intéresse autant à cette affaire ?

« — Eh bien ! pour dire la vérité vraie, monsieur, il paraît assez extraordinaire de voir un homme indépendant comme vous prendre tant de peine pour découvrir le vrai et le faux d'un

meurtre commis il y a près d'un an, à moins que vous ne soyez un parent de la victime ; et même si cela était, vous seriez bien différent de l'espèce des parents ordinaires, car ordinairement ils prennent cela d'une façon plus paisible que toute autre personne, répondit M. Carter.

« Je dis à l'agent que jamais de ma vie je n'avais vu l'homme assassiné, et que je n'avais jamais entendu prononcer son nom avant le meurtre.

« — Alors, monsieur, je puis dire que je ne comprends pas le motif qui vous fait agir, dit M. Carter.

« — Eh bien ! monsieur Carter, je crois que vous êtes un brave homme, et je veux me fier à vous, lui dis-je. Mais pour cela, il faut que je vous raconte une longue histoire, et, ce qui est pis encore, une histoire d'amour.

« Je sentis que je rougissais un peu en disant ceci, et je fus tout honteux de cette fausse pudeur qui amenait cet incarnat sur mes joues.

« M. Carter s'aperçut de mon embarras et fut assez aimable pour m'excuser.

« — Ne soyez pas effrayé de me raconter cette histoire parce qu'elle est sentimentale, dit-il, car croyez-en ma parole, j'en ai joliment entendu des histoires d'amour. Il est bien peu d'affaires qui s'offrent à nous qui, si nous les sondions, ne nous feraient découvrir un cotillon au fond. Vous vous rappelez l'Oriental qui demandait toujours : « Qui est-elle ? » quand il entendait parler d'un combat ou d'un feu, ou d'un taureau furieux qu'on avait laissé s'échapper, ou de toute autre légère calamité de ce genre ;

parce que, d'après ses aperçus, il y avait toujours une femme au fond de toutes les mauvaises choses qui arrivaient sur cette terre. Eh bien ! monsieur, si ce potentat oriental avait vécu de nos jours et avait été élevé dans la carrière de la police, que je sois pendu s'il aurait eu besoin de changer d'opinion. Ne soyez donc pas honteux de me faire le récit d'une histoire d'amour, monsieur. J'ai été amoureux moi-même autrefois, bien que j'aie l'air d'un vieux copeau sec, et j'ai épousé la femme que j'aimais : c'était une petite paysanne, aussi fraîche et aussi innocente que les marguerites de l'enclos de son père ; et, jusqu'à ce soir, elle ne sait pas encore de quelle nature est mon travail. Elle croit que je suis quelque chose dans la Cité, cher petit cœur.

« Cette teinte de sentiment dans la conversation de M. Carter était tout à fait sans afféterie ; et je me sentais de plus en plus enclin à me confier à lui après cette petite révélation sur sa vie domestique, Je lui racontai très-brièvement l'histoire de ma connaissance avec Margaret, ne lui donnant que les détails indispensables. Je lui racontai les différents efforts de la jeune fille pour voir Dunbar, et la persistance du banquier à éviter sa présence. Je lui dis enfin notre voyage à Shorncliffe, et l'étrange conduite de Margaret après son entrevue avec l'homme qu'elle avait si vivement désiré de voir.

« Le récit de ceci, bien que je l'eusse fait rapidement, nous prit près d'une heure. Pendant tout le temps M. Carter était resté assis en face de moi, écoutant avidement, me regardant d'un œil fixe et invariable, et doigtant quelque passage musical sur ses genoux, avec des mouvements prudents de ses gros doigts et de ses pouces. Mais je pus voir qu'il n'écoutait pas seulement, mais qu'il réfléchissait et raisonnait sur ce que je lui racontais. Quand j'eus

fini mon histoire, il demeura silencieux pendant quelques minutes ; mais il me regardait encore avec le même regard implacable et inexorable, et tapait encore ses doigts sur ses genoux, aussi lentement et de propos aussi délibéré que s'il avait composé une fugue à la manière de Mendelsohn.

« — Et, avant l'époque de cette entrevue à Maudesley Abbey, M Wilmot était frappée de l'idée que Dunbar était le meurtrier de son père ? dit-il à la fin.

« — Très-positivement.

« — Et après cette entrevue, la jeune femme a changé subitement d'opinion, et voulait, au contraire, que le banquier fût innocent ? demanda M. Carter.

« — Oui ; quand Margaret revint de Maudesley Abbey, elle me fit part de sa conviction de l'innocence de Dunbar.

« — Et elle refusa de remplir ses engagements avec vous ?

« — Oui, monsieur.

« L'agent cessa de tambouriner des fugues sur ses genoux et commença à se gratter la tête, passant doucement sa main de côté et d'autre dans ses cheveux gris de fer, et me regardant toujours. Je vis alors que ce regard inexorable n'était que l'expression fixe de la figure de M. Carter quand il réfléchissait profondément, et que la dureté de son regard avait très-peu de rapports avec l'objet qu'il fixait.

« J'examinais son visage pendant qu'il réfléchissait, espérant voir quelque éclair subit et intellectuel illuminer sa physionomie ; mais je l'examinais vainement. Je vis qu'il se trouvait en défaut ;

je vis que la conduite de Margaret était tout aussi inexplicable pour lui qu'elle l'avait été pour moi.

« — M. Dunbar est un homme très-riche, dit-il à la fin ; et l'argent fait, généralement, beaucoup dans des cas pareils. Il y a eu une célébrité politique, sir Robert quelqu'un… mais pas sir Robert Peel… qui disait : « Tout homme a son prix. » Maintenant, pensez-vous qu'il soit possible que M Wilmot se soit laissée corrompre pour garder le silence ?

« Puis-je penser qu'elle aurait accepté de l'argent de l'homme qu'elle soupçonnait être l'assassin de son père… de l'homme qu'elle savait avoir été l'ennemi de son père ?

« — Non, répondis-je résolûment, je suis sûr qu'elle est incapable d'une telle bassesse. L'idée qu'elle a été achetée est venue à mon esprit dans la première amertume de ma colère, mais, même alors, je repoussais cela comme incroyable. À présent que je puis penser froidement à ce sujet, je sais qu'une pareille alternative est impossible. Si Margaret a été influencée par Dunbar, c'est par la crainte seule qu'il aura agi. Dieu sait de quoi il aura menacé la malheureuse enfant ! L'homme qui a pu attirer son vieux domestique dans un bois solitaire et l'y assassiner, l'homme qui jamais n'a senti une étincelle de pitié pour l'instrument et le complice du crime de sa jeunesse, pour l'humble ami qui sacrifiait un nom sans tache dans le but de servir son maître, a dû éprouver peu de remords à torturer une jeune fille sans défense qui osait se présenter devant lui comme une accusatrice.

« — Mais vous dites que M Wilmot était résolue et avait l'esprit très-monté. Est-il probable que cette personne ait été de nature à se laisser dominer par la crainte que lui aurait inspirée

M. Dunbar ! Quelle menace aurait-il pu employer pour l'épouvanter ?

« Je secouai la tête d'une façon désespérée.

« — J'en suis aussi ignorant que vous, lui dis-je, mais j'ai des raisons puissantes pour croire que Margaret était sous l'influence d'une grande frayeur quand elle revint de Maudesley Abbey.

« — Quelles raisons ? demanda M. Carter.

« — Son ton démontrait suffisamment qu'elle avait été effrayée. Son visage était blanc comme un linge quand je la rencontrai, elle tremblait et s'éloigna de moi comme si ma présence était horrible pour elle.

« — Pourriez-vous essayer de répéter ce qu'elle a dit ce soir-là et le matin suivant ?

« Ce n'était pas chose bien agréable pour moi, que de rouvrir mes blessures au profit de M. Carter, l'agent de police, mais il eût été absurde de contrarier cet homme quand il travaillait dans le but de m'être utile. J'aimais trop Margaret pour oublier tout ce qu'elle m'avait jamais dit, même dans nos moments les plus heureux et les plus calmes ; et j'avais une raison particulière pour me rappeler cette cruelle entrevue d'adieu, et la scène étrange qui avait eu lieu dans le corridor du Grand-Cerf le soir de son retour de Maudesley Abbey. Je parcourus de nouveau ce terrain, par conséquent, pour l'édification de M. Carter, et je lui redis mot à mot tout ce que Margaret m'avait dit. Quand j'eus fini, il s'enfonça encore plus dans sa rêverie, pendant que je restais assis, écoutant le tic-tac d'un coucou placé dans le corridor au dehors de

notre salon, et le bruit d'un pas quelconque sur le trottoir au bas de nos fenêtres.

« — Il n'y a qu'une chose qui me frappe spécialement dans tout ce que vous m'avez dit, reprit l'agent bientôt après, quand je me fus fatigué de l'examiner et quand j'eus donné loisir à mes pensées d'errer et de rétrograder vers cet heureux temps où Margaret et moi nous nous aimions en ayant foi l'un dans l'autre. Il n'y a qu'une chose qui me frappe dans tout ce que vous a dit la jeune fille, et ce sont ces mots : « Il n'y a que souillure à recueillir à mon contact, » vous a dit M Wilmot. « Je suis indigne d'être liée au sort d'un honnête homme, » vous a dit encore M Wilmot. Eh bien ! c'est comme si elle avait été achetée d'une manière ou d'une autre par M. Dunbar. Je l'ai retourné dans mon esprit de toutes les façons, et, quelle qu'en soit l'analyse, c'est toujours ce qui en résulte : la jeune femme a été achetée et elle a eu honte d'elle-même de s'être laissée corrompre.

« Je dis à M. Carter que je ne pourrais jamais arriver à croire à une telle action.

« — Peut-être bien que non, monsieur, mais cela peut être vrai comme l'Évangile après tout. Il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer la conduite de la jeune femme. Si M. Dunbar était innocent et était arrivé à convaincre la jeune femme de son innocence, elle serait arrivée à vous avec sa franchise et sa rondeur ordinaires pour vous dire : « Mon ami, je me suis trompée sur M. Dunbar et j'en suis très-désolée ; mais il nous faudra chercher ailleurs le meurtrier de mon pauvre père. » Mais que fait la jeune femme ? Elle va se blottir le long du mur d'un corridor, elle tremble et frissonne et dit : « Je suis une misérable ; ne m'approchez pas… ne

me touchez pas. » C'est bien d'une femme de se laisser corrompre et ensuite de s'en montrer affligée.

« Je ne répondis rien à cela. C'était pour moi une chose odieuse et inexprimable que d'entendre parler de ma pauvre Margaret comme d'une « jeune femme » par mon rude compagnon. Mais il n'y avait pas moyen de garder voilés les mystères sacrés de mon cœur. J'avais besoin de l'appui de M. Carter. Pour le moment, Margaret était perdue pour moi, et mon unique espoir de pénétrer les causes cachées de sa conduite reposait sur l'aptitude de M. Carter à résoudre la sombre énigme de la mort de Joseph Wilmot.

« — Ah ! par parenthèse, dit l'agent, il y avait une lettre, n'est-ce pas ?

« Il étendait la main pendant que je cherchais la lettre dans mon portefeuille. Comme cette main me parut avide et inquisitoriale alors, et combien je haïssais l'agent de police, à ce même moment !

« Je lui donnai la lettre, et je ne gémis pas tout haut lorsque je la lui tendis. Il la lut lentement, une fois, deux fois, trois fois… cinq… six fois, je crois, en tout… mettant les doigts de sa main gauche dans ses cheveux pendant qu'il lisait, et fronçant le sourcil à la vue du papier qu'il avait devant lui. Ce fut pendant qu'il lisait cette lettre pour la dernière fois que j'aperçus un subit rayon de lumière dans ses perçants yeux gris et une espèce de sourire se jouer autour de ses lèvres minces.

« — Eh bien ? lui dis-je d'un ton interrogateur au moment où il me rendait la lettre.

« — Eh bien, monsieur, la jeune dame (M. Carter cette fois appelait Margaret la jeune dame, et je ne pus m'empêcher de penser que sa lettre l'avait révélée aux yeux de cet homme comme un être différent de la classe ordinaire des femmes vulgairement appelées jeunes femmes), la jeune dame était sincère quand elle écrivait cette lettre, monsieur, me dit-il ; elle n'a pas été écrite sous la dictée de quelqu'un, et elle n'a pas été payée pour l'écrire. Il y a du cœur là dedans, monsieur, si je puis me permettre cette expression ; il y a du cœur de femme dans cette lettre ; et quand une femme a donné une libre carrière à son cœur, sa cervelle se ratatine comme de l'amadou. Je mets cette lettre avec le discours tenu dans le corridor du Grand-Cerf, monsieur Austin, et des deux je pense véritablement pouvoir faire le plus bizarre quatre qui fut jamais additionné par un agent de première classe.

« Un faible éclat, qui ressemblait à un rayonnement de plaisir, éclaira toute la face blême de M. Carter pendant qu'il parlait, et il se leva et marcha tout autour de la chambre, non lentement et pensivement, mais d'un pas vif et déterminé qui était nouveau pour moi. Je pus voir que son entrain s'était accru de plusieurs degrés depuis la lecture de la lettre.

« — Vous avez trouvé une piste ? lui dis-je ; vous voyez votre chemin ?...

« Il se retourna vivement et mit fin à mon extrême curiosité d'un geste de sa main.

« — Ne vous pressez pas tant, monsieur, dit-il gravement ; quand vous perdez votre chemin par une nuit noire dans un pays marécageux, et que vous apercevez une lumière devant vous, ne commencez pas par frapper des mains et crier vivat avant de sa-

voir quel genre de lumière ce peut être. Cela peut être un feu follet ou une lampe. Vous me laissez le soin de cette affaire, monsieur Austin, ne vous pressez donc pas de tirer des conclusions. Je tâcherai d'en sortir tranquillement, et quand ce sera fait, je vous dirai ce que j'en pense. Et maintenant si nous allions faire un tour dans la cour de la cathédrale, et si nous allions visiter l'endroit où le corps a été trouvé.

« — Comment trouverons-nous l'endroit même ? lui demandai-je en mettant mon chapeau et mon pardessus.

« — Le premier passant nous l'indiquera, répondit M. Carter ; il n'y a pas tous les jours un crime célèbre dans les environs de Winchester, et quand les habitants en ont un, ils savent en apprécier les avantages. Vous pouvez être certain que l'endroit est très-connu.

« Il était alors environ cinq heures. Nous descendîmes l'escalier glissant en bois de chêne et sortîmes dans la paisible rue. Un vent froid et âpre soufflait des montagnes, et les nids des grolles perchés dans les plus hautes branches des vieux arbres étaient remués comme le berceau légendaire au sommet de l'arbre. Je n'avais jamais été à Winchester, et je fus charmé des vieilles et originales maisons, de la grande cathédrale, des prairies étendues, des ruisseaux tortueux, ridés par le vent. Je me sentis calmé par la placidité particulière de ce tableau, et je ne pus m'empêcher de songer que si la destinée d'un homme devait être malheureuse, Winchester serait un agréable endroit pour y venir traîner son malheur. Une ville tranquille, oubliée, où l'unique événement des lentes journées se bornait au carillon de l'horloge et aux tons divers des cloches de la cathédrale.

« M. Carter avait étudié toutes les bribes de preuves relatives au meurtre de Wilmot. Il me montra la porte par laquelle Dunbar était entré dans la cathédrale, le sentier que les deux hommes avaient pris pour aller dans le petit bois. Nous suivîmes ce même sentier, et nous nous rendîmes à l'endroit même où l'homme assassiné avait été trouvé.

« Un jeune garçon qui pêchait près du petit bois vint à nous et nous montra la place exacte. C'était entre un orme et un hêtre.

« — Il n'y a pas beaucoup de hêtres dans ce petit bois, dit le jeune garçon, et celui-ci est le plus gros. Il est donc assez aisé pour tout le monde de découvrir l'endroit. Il faisait un temps très-sec l'année dernière au mois d'août quand le crime a été commis, et l'eau n'était pas à moitié aussi profonde qu'elle l'est aujourd'hui.

« — A-t-elle une profondeur égale partout ? demanda M. Carter.

« — Oh ! non, dit le jeune homme, c'est ce qui rend ces ruisseaux si dangereux pour les baigneurs ; ils sont assez peu profonds dans de certains endroits, mais il y a toutes sortes de trous ; et à moins d'être un très-bon nageur, il vaut mieux ne pas s'y fier.

« M. Carter donna six pence au jeune garçon et le renvoya. Nous marchâmes un peu plus loin, puis alors nous retournâmes et revînmes vers la cathédrale. Mon compagnon était très-silencieux, et je vis qu'il réfléchissait encore. Le changement qui s'était opéré dans ses manières après la lecture de la lettre de Margaret m'avait inspiré une nouvelle confiance en lui, et j'étais plus à même d'attendre le résultat des événements. Petit à petit

la gravité de la nature du travail dans lequel je m'étais engagé augmenta d'importance dans mon esprit, et je sentis que j'avais quelque chose de plus à faire que de me rendre compte de la conduite de Margaret : j'avais à remplir un devoir envers la société, en prêtant mon concours le plus puissant pour la découverte du meurtre de Wilmot.

« S'il était permis à l'assassin de ce pauvre homme, de vivre, de prospérer, et de porter la tête haute comme maître de Maudesley Abbey, et associé principal d'une grande maison de la Cité qui depuis un siècle et demi porte un nom honorable, une sorte de prime d'encouragement était offerte au crime dans les sphères élevées. Si Dunbar avait été un être mourant de faim, qui dans un moment de folie et de fureur contre les inégalités de l'existence eût levé son bras décharné pour frapper son frère opulent pour un morceau de pain, tous les agents de police eussent été comme des chiens à la piste de ses pas furtifs, épiant son visage coupable, et ils eussent été attachés à ses trousses jusqu'à ce qu'ils l'eussent amené à son horrible fin. Mais parce que dans le cas présent l'homme soupçonné avait toutes les vertus suprêmes comprises dans des millions, la justice revêtait son plus épais bandeau, et les agents, si habiles pour traîner un malheureux de basse extraction au gibet, se tenaient à distance, et disaient avec respect : « M. Dunbar est un homme trop haut placé pour s'être rendu coupable d'un crime diabolique. »

« Ces pensées remplissaient mon esprit, tandis que je m'en retournais à l'Hôtel George avec M. Carter.

« Il était six heures et demie comme nous entrions dans la maison où le dîner nous attendait depuis une demi-heure, au

grand regret du plus courtois des garçons, qui exprima une inquiétude très-grande au sujet du poisson.

« Comme cet homme papillonnait toujours autour de nous pendant le dîner, je m'attendais à chaque instant à voir M. Carter aborder le seul thème qui fût de quelque intérêt soit pour lui soit pour moi. Mais il était trop prudent pour agir ainsi ; il parla de la ville, des dernières assises, de l'état de la campagne, du temps, de la prospérité de la saison où l'on pêchait la truite, de tout, excepté de l'assassinat de Wilmot. Ce ne fut seulement qu'après le dîner, quand un spécimen de dessert pétrifié, sous la forme de figues, d'amandes, de raisins et de biscuits rassis fut apporté sur la table, que l'affaire sérieuse s'engagea. Les escarmouches préliminaires n'avaient pourtant pas été sans dessein ; car le garçon avait été un peu animé et mis en dispositions communicatives, et il était maintenant tout prêt à nous dire tout ce qu'il savait.

« Je déléguai tous mes pouvoirs d'arrangement à mon compagnon, et c'était chose merveilleuse de voir M. Carter étendu dans son fauteuil, tenant à la main ce qu'il appelait la carte des vins, et délibérant entre un porto de 1842 léger et élégant, et un porto de 1845 d'un bouquet plus riche et plus foncé de nuance.

« — Je crois que nous-ferons bien d'essayer le numéro 15, dit-il, en tendant au garçon la liste des vins après mûre réflexion ; décantez-le soigneusement, dans tous les cas. J'espère que votre cave n'est point froide.

« — Oh ! non, monsieur, le patron est très-soigneux de sa cave.

« Le garçon s'éloigna, persuadé qu'il avait affaire à deux connaisseurs.

« — Vous avez à écrire ces lettres avant dix heures, n'est-ce pas, monsieur Austin ? dit l'agent au moment où le garçon rentrait portant une carafe sur Un plateau d'argent.

« Je compris l'allusion, et mis mon buvard de voyage sur une petite table à côté de la cheminée. M. Carter me présenta un des flambeaux, et je m'assis devant la petite table, j'ouvris mon buvard, et je commençai à écrire quelques lignes à ma mère, pendant que l'agent faisait claquer ses lèvres et délibérait sur son premier verre de porto.

« — Qualité de vin très-convenable, dit-il, très-convenable. Savez-vous où votre maître le prend ? Non, n'est-ce pas ? ah ! il le met en bouteille lui-même, je présume. Je pensais qu'il l'avait eu l'autre jour à la vente de Warren Court, à l'autre bout du comté. Remplissez un verre pour vous, garçon, et posez la carafe près du garde-feu ; ce vin est un peu froid. À propos, j'ai entendu l'autre jour dire beaucoup de bien de vos vins par une personne de quelque importance, je puis le dire.

« — En vérité, monsieur, murmura le garçon, qui se tenait à une distance respectueuse de la table, buvant son vin avec une lenteur respectueuse.

« — Oui, j'ai entendu parler de votre maison par ni plus ni moins que M. Dunbar, le grand banquier.

« Le garçon dressa les oreilles. Je mis de côté la lettre commencée pour ma mère, et j'attendis avec une feuille de papier vierge devant moi.

« — Ce fut une histoire bien extraordinaire, par parenthèse, dit M. Carter. Versez-vous un autre verre de vin, garçon ; mon

ami que vous voyez, ne boit pas de porto ; si vous ne m'aidez à finir cette bouteille, j'en boirai beaucoup trop. Avez-vous été interrogé dans l'enquête sur l'affaire de Joseph Wilmot ?

« — Non monsieur, répondit le garçon avec vivacité. Je n'ai pas été interrogé, monsieur ; et l'on dit que nous aurions dû être interrogés tous, car vous savez, il y a des faits insignifiants qu'une personne aurait pu remarquer, et l'autre pas, et ce n'est pas la place d'un homme de se mettre en avant avec des petits détails ordinaires, vous savez, monsieur ; mais quand les petits détails sont rapprochés les uns des autres, ils peuvent parfois être utiles, vous savez, monsieur.

« Comme il n'y avait rien dans cette réponse qui pût amener un résultat, je m'amusai à tailler le bec de ma plume, pendant que j'attendais quelque chose a plus digne d'être noté.

« — Quelques-uns de vos gens ont été interrogés, je crois ? dit M. Carter.

« — Oh ! oui, monsieur, répondit le garçon, le patron a été interrogé tout d'abord, et puis Brigmawl, le premier garçon, donna ses renseignements. Mais, monsieur, sans méchanceté contre Brigmawl, lequel Brigmawl et moi avons été domestiques ensemble il y a bien des années ; mais notre premier garçon est si occupé de lui-même, de sa cravate, de ses devants de chemise, de ses boutons de chemise en or, de sa chaîne de gilet, qu'il ferait à peine attention à un tremblement de terre qui engloutirait la moitié du genre humain devant lui, à moins que l'eau et la boue produites par ce tremblement de terre ne gâtassent ses habits. Brigmawl est premier garçon dans cette maison depuis tantôt trente ans, et en dehors de sa grande façon de voler à la portière

d'un carrosse, pour conduire les voyageurs à leurs appartements, de tisonner le feu, et un certain chic pour amener les gens réservés à commander des vins dispendieux, je ne reconnais vraiment pas une grande valeur à Brigmawl. Mais quant à Brigmawl dans une enquête, il vaut à peu près autant que le grand Turc.

« — Mais pourquoi a-t-on interrogé Brigmawl de préférence à toute autre personne ?

« — Parce qu'on supposait qu'il en savait plus long sur cette affaire qu'aucun de nous, comme étant celui qui venait prendre les ordres pour le dîner. Mais moi et Éliza, la seconde femme de chambre, nous étions dans le vestibule quand les deux messieurs y entrèrent.

« — Alors, vous les avez vus tous deux ?

« — Oui, monsieur, aussi bien que je vous vois. Et j'ai été abasourdi quand oh me raconta après que celui qui avait été assassiné n'était qu'un domestique.

« — Vous n'avez pas l'air d'avancer beaucoup dans votre correspondance, dit M. Carter en me regardant par-dessus son épaule.

« Je n'avais encore rien écrit et je compris que ceci était une invitation à commencer. J'inscrivis la dernière remarque du garçon.

« — Pourquoi avez-vous été si étonné d'apprendre que c'était un domestique ? demanda M. Carter au garçon.

« — Parce que vous savez, monsieur, il avait l'air d'un gentleman, répondit cet homme. Ce n'est pas qu'il portât la tête plus

haut que M. Dunbar, ou qu'il fût mieux mis, car les vêtements de M. Dunbar paraissaient des plus neufs et des meilleurs, mais il avait une espèce d'air nonchalant et languissant qui est particulier aux personnes de la plus grande aristocratie.

« — Quelle sorte d'homme était-ce ?

« — Il était plus pâle que M. Dunbar, plus maigre, et plus blond.

Je pris note des remarques du garçon, mais je ne pus m'empêcher de penser que tout son verbiage sur les manières et l'air de l'homme assassiné était on ne peut plus inutile.

« — Plus pâle et plus maigre que M. Dunbar, répéta l'agent ; plus pâle et plus maigre, n'est-ce pas ? C'est une chose que vous aviez remarquée ; mais dites-moi maintenant ce que vous auriez pu dire à l'enquête si vous aviez été appelé comme témoin ?

« — Eh bien ! monsieur, je vais vous le dire ; c'est bien peu de chose ; et j'ai raconté le fait bien des fois à Brigmawl et aux autres. Mais ils disent que je me suis trompé, ainsi qu'Éliza qui est une friponne rieuse et folle, qui ne peut jamais supporter ce que je dis. Mais je déclare très-solennellement que je dis la vérité et ne me suis point abusé. Quand les deux messieurs, car ils avaient tous deux l'air de messieurs, quand les deux messieurs entrèrent dans le vestibule, celui qui a été tué avait son habit boutonné et serré sur la poitrine, à l'exception d'un seul bouton, et par l'espace laissé ouvert par cet unique bouton j'aperçus une chaîne en or qui brillait.

« — Eh bien ! et ensuite ?

« — L'autre monsieur, M. Dunbar, avait sa redingote ouverte en descendant de voiture, et je vis, aussi bien que j'ai pu voir jamais quelque chose, qu'il n'avait point de chaîne en or. Mais deux minutes après qu'il fut entré dans le vestibule, pendant qu'il commandait son dîner, il prit son habit et le boutonna. Eh bien ! monsieur, quand il revint, après avoir été visiter la cathédrale, son habit était à moitié ouvert, et je vis qu'il portait une chaîne en or, et, à moins que je n'aie été absolument abusé, c'était la même chaîne que j'avais vue sur le gilet de l'homme assassiné. J'aurais presque juré que cette chaîne était la même à cause de la couleur de l'or qui était d'un jaune particulier et plus foncé. Ce ne fut que plus tard que ces choses se présentèrent à mon esprit, et je les trouvai véritablement très-extraordinaires.

« — Et se produisit-il encore autre chose ?

« — Rien du tout, si ce n'est qu'un soir à souper quelques semaines après l'enquête, Brigmawl laissa échapper la remarque qu'il avait faite, que M. Dunbar avait ouvert son nécessaire pendant qu'il attendait que Wilmot revînt pour dîner, et que pendant un temps infini il n'avait pu trouver la clef de ce nécessaire.

« — Il était troublé, sans doute, et sa main tremblait, n'est-ce pas ? demanda l'agent.

« — Non, monsieur ; d'après ce que dit Brigmawl, M. Dunbar avait l'air aussi froid et aussi calme que s'il eût été de fer. Mais il resta d'abord longtemps à essayer une clef, puis une autre, et bien longtemps encore avant d'avoir trouvé la bonne.

« — En vérité, c'était bien étrange !

« — Mais j'espère que vous ne penserez pas mal de ce que j'ai laissé échapper, monsieur, dit le garçon vivement. Pour sûr, je ne voudrais pas dire quelque chose d'irrévérencieux sur M. Dunbar ; mais vous m'avez demandé ce que j'avais vu, monsieur, et je vous ai dit naïvement, et…

« — Mon cher ami, vous êtes parfaitement en sûreté en me parlant, répondit l'agent avec cordialité. Mais apportez-moi un peu de thé très-fort et desservez ce dessert, et si vous avez quelque chose de plus à nous raconter, vous pourrez nous dire cela en versant le thé. Il y a tant de choses qui se rattachent à ce genre de faits et qui ne sont pas reproduites dans les journaux, qu'il est vraiment très-intéressant de les entendre de la bouche d'un témoin oculaire.

« Le garçon s'en alla satisfait et rassuré, après avoir débarrassé très-lentement la table. J'étais très-impatient d'entendre ce que M. Carter avait recueilli de la conversation de cet homme.

« — Eh bien ? lui dis-je, dès que nous fûmes seuls.

« L'agent respira longuement.

« — Eh bien ! dit-il, à moins de me tromper grossièrement, je crois que je tiens mon ami le maître de Maudesley Abbey.

« — En vérité ! mais comment ? lui demandai-je. Cette histoire sur la chaîne d'or qui aurait changé de mains doit être complètement absurde. Quel besoin Henry Dunbar avait-il de la montre et de la chaîne de Joseph Wilmot ?

« — Ah ! là, vous avez raison, répondit M. Carter. En quoi Henry Dunbar pouvait-il désirer la chaîne d'or de Joseph Wilmot ? C'est une question. Pourquoi la fille de Joseph Wilmot

serait-elle si soucieuse de cacher Henry Dunbar, maintenant qu'elle l'a vue pour la première fois depuis le meurtre. C'est là une autre question que je vous pose. Trouvez-y une réponse si vous pouvez.

« Je dis à l'agent qu'il semblait disposé à me mystifier et que certainement il y réussirait au delà de ses vœux.

« M. Carter fit entendre un petit éclat de rire victorieux.

« — N'y prenez pas garde, monsieur, dit-il ; vous m'avez laissé toute responsabilité. J'en sortirai très-nettement, à moins que je fasse tout à fait fausse route. Attendez la fin, monsieur Austin, et attendez patiemment. Savez-vous ce que je ferai demain ?

« — Je n'en ai pas la moindre idée.

« — Je ne veux pas perdre plus de temps à questionner les uns et les autres. Je ferai draguer la rivière près du lieu du meurtre, et je tâcherai de retrouver les vêtements qui ont été enlevés à l'homme qui a été assassiné au mois d'août dernier !

« Le reste de la soirée se passa assez tranquillement. M. Carter but son thé et me demanda la permission d'aller fumer un ou deux cigares dans la Grande Rue. Il partit et j'achevai ma lettre à ma mère. C'était jour de pleine lune ; mais ses rayons étaient fréquemment obscurcis par les nuages noirs que chassait le vent. Je sortis pour jeter ma lettre à la poste, et ce fut avec plaisir que je laissai le vent frais écarter mes cheveux de mon front, car les émotions de la journée m'avaient donné un mal de tête affreux.

« Je mis ma lettre à la boîte dans une petite rue voisine de l'hôtel. En quittant la poste pour retourner dans la Grande Rue, je tressaillis à l'apparition d'une figure de jeune fille du côté de la

rue opposé à celui où je me trouvais, d'une figure de jeune fille si semblable à Margaret, que sa présence dans cette rue me remplit d'un sentiment de terreur vague comme si cette enfant, avec ses vêtements flottant au vent, avait été un fantôme.

« Comme de juste, j'attribuai ce sentiment à sa cause réelle, qui n'était rien autre chose que l'état de surexcitation de mon cerveau. Cependant je me déterminai à éclaircir l'affaire, et, dans ce dessein, je traversai la rue et je rejoignis la jeune personne, dont le visage était complètement caché par un voile épais.

« — M Wilmot !... Margaret ! lui dis-je.

« Il me semblait impossible que Margaret fût à Winchester, et j'avais sans doute raison de faire cette supposition, car la jeune personne se détourna brusquement de moi et passa de l'autre côté, comme si elle avait pris l'erreur que j'avais commise pour une insulte préméditée. Je la suivis du regard dans sa marche rapide dans la rue étroite, jusqu'à ce qu'elle eût brusquement tourné le coin et disparu. Lorsque je l'aperçus pour la première fois, alors que je me trouvais près du bureau de poste, les rayons de la lune l'avaient complètement éclairée. Au moment où elle s'éloigna, la lune était voilée par un nuage opaque, et la rue était pleine d'ombre. Je ne pus donc la voir qu'un instant distinctement. Quant à son visage, je ne pus l'apercevoir.

« Je retournai à l'hôtel, et m'étant assis près du feu, j'essayai de lire un journal ; mais il me fut impossible d'enchaîner mes pensées à cette lecture. M. Carter rentra un peu avant onze heures. Il était très-gai et but un grand verre de grog avec une complète satisfaction. Mais de quelque manière que je le ques-

tionnasse, je ne pus rien tirer de lui, sinon qu'il voulait rechercher les vêtements du défunt.

« Je lui demandai ce qu'il en voulait faire et quel avantage il en tirerait s'il les trouvait ; mais il se borna à hocher la tête d'un air capable et me dit d'attendre.

. . . . . .

« Aujourd'hui a été une malheureuse journée, une journée de découvertes horribles. Et cependant j'y ai trouvé quelque consolation, car ce que j'ai appris a justifié ma foi dans la femme que j'aime.

« La matinée était froide et humide. Pas un rayon de soleil dans le ciel gris, et le plat paysage au delà de la cathédrale semblait presque effacé sous la pluie battante. Seules, les collines majestueuses et immuables perçaient les brouillards et figuraient les limites d'un pays submergé.

« Nous déjeunâmes à la hâte et de bonne heure. Si tranquilles et si réfléchies que fussent d'ordinaire les allures de l'agent de police, je vis cependant qu'il était ému. Il ne prit rien qu'une tasse de thé, quelques bouchées de pain rôti, puis il saisit son chapeau et son pardessus.

« — Je vais, me dit-il, au quartier général de la police du comté. Il me faudra révéler le but qui m'a amené ici, car j'ai besoin de ne rencontrer aucun obstacle dans ce que je vais faire. Si vous voulez voir fouiller l'eau, venez à midi dans le petit bois. Vous m'y trouverez dirigeant les travaux.

« Il était à peu près huit heures et demie quand M. Carter me quitta. Jusqu'à onze heures, le temps me pesa beaucoup. À onze

heures, je pris mon chapeau et mon pardessus et je sortis par la pluie battante.

« Je trouvai mon ami l'agent de police debout sous l'une des portes de la cathédrale, en conversation très-animée avec un vieillard. Comme M. Carter ne me fit aucun signe, je compris qu'il ne désirait pas que j'interrompisse le discours de son interlocuteur. Aussi continuai-je à suivre lentement le même sentier que nous avions parcouru la veille au soir : le sentier par lequel la victime était allée à la mort.

« Je n'avais pas parcouru l'espace d'un demi-mille que l'agent de police me rejoignait.

« — Je vous ai écarté il n'y a qu'un instant, me dit-il, parce que je pensais que si vous me parliez, le vieux cesserait de causer et que je perdrais ainsi quelque chose qu'il avait sur le bout de la langue.

« — Vous a-t-il dit beaucoup de choses ?

« — Non ; c'est l'homme qui a apporté son témoignage dans l'instruction. Il m'a donné une description détaillée de la chaîne et de la montre que portait Dunbar. La montre ne s'ouvrait pas comme toutes les montres, et le gentleman ne savait pas s'y prendre très-bien pour l'ouvrir, m'a dit mon ami le bedeau. Il paraissait ne pas savoir se servir de la clef de son pupitre. En un mot, ce jour-là, il était atteint d'un accès de gaucherie.

« — Vous pensez qu'il était coupable, et que l'idée de l'horrible affaire à laquelle il se trouvait mêlé le troublait et l'agitait ?

« M. Carter me regarda avec un sourire singulier sur le visage.

« — Vous faites des progrès, monsieur Austin, me dit-il. Avant peu, vous ferez un agent de police de première force.

« Je n'acceptai ce compliment qu'avec défiance, car il y avait dans le ton de M. Carter quelque chose qui ressemblait à de l'ironie.

« — Je vais vous dire ce que je pense, me dit-il tout à coup en m'arrêtant par la boutonnière. Je crois savoir pourquoi on a arraché à la victime son habit, son gilet et sa chemise.

« Je priai l'agent de police de me dire sa pensée sur ce sujet, mais il refusa de me satisfaire.

« — Attendez et regardez, dit-il. Si je suis dans le vrai, vous verrez bientôt ce que je veux dire ; si j'ai tort, je garderai mes pensées pour moi. Je suis un vieux renard, et je ne me soucie pas d'être pris en défaut.

« Je n'ajoutai rien après cela. La disparition des vêtements de la victime m'avait toujours paru la seule circonstance inconciliable avec la culpabilité de Dunbar. Que quelque misérable se fût souillé d'un crime pour arracher à sa victime des objets de mince valeur, cela était encore vraisemblable. Mais que Dunbar, l'homme riche, l'Anglo-Indien, l'ultra-raffiné, dépouillât le corps de son valet et profanât un cadavre, me semblait chose incroyable, et je ne voyais aucune hypothèse qui pût l'expliquer.

« C'était le seul point qui, depuis le commencement, m'avait complètement dérouté.

« Nous trouvâmes le dragueur qui nous attendait sous les arbres, ruisselant d'eau. M. Carter s'était révélé aux gens de la justice du pays comme l'un des flambeaux de Scotland Yard, et

s'il lui avait pris fantaisie de creuser sous les fondations de la cathédrale, c'est à peine s'ils auraient osé lui faire des objections. Un des constables se promenait sur le bord de la rivière, suivant les préparatifs du regard.

« Il est inutile de raconter en détail cette triste journée. Je dirai seulement que je me promenai de long en large sur l'herbe humide depuis midi jusqu'au coucher du soleil, pensant toujours à m'en aller, attendant toujours, retenu par l'idée que les recherches de M. Carter allaient aboutir. Je dirai que les heures s'écoulèrent à entendre le grincement des dragues de fer sur les cailloux de la rivière, et cela sans résultats. On retira de l'eau des fragments rouillés de vieux objets de fer hors de service, des cadavres de chiens et de chats, de vieux souliers pleins de cailloux, des enchevêtrements de végétation pourrie, et toutes sortes de détritus descriptibles et indescriptibles qui furent jetés sur les bords.

« À mesure que le jour s'avançait, l'agent de police devenait de plus en plus sale, crotté et mouillé, mais cependant il ne perdait pas courage.

« — Je veux sonder jusqu'au dernier recoin du ruisseau, et je veux que chaque trou qu'il contient soit fouillé dix fois avant que j'abandonne la partie, me dit-il en venant me trouver, comme le jour tombait, pour m'apporter un peu d'eau-de-vie qu'avait été chercher un petit garçon qui, pendant toute l'après-midi, avait été employé à apporter de la bière.

« Quand la nuit fut venue, on alluma une ou deux torches résineuses que M. Carter avait envoyé chercher à la tombée du jour, et le travail continua à la lueur vacillante que ces torches jetaient

sur l'eau. Je continuai à me promener de long en large sous les arbres, dans l'obscurité, comme j'avais fait pendant le jour, et à un certain moment où j'étais très-éloigné de la lueur rouge des torches, une singulière hallucination s'empara de moi. Au milieu des arbres noirs, je crus voir quelque chose se mouvoir, quelque chose qui me rappela la jeune fille que j'avais vue en face du bureau de poste la nuit précédente.

« Je me mis à courir dans sa direction, mais l'ombre sembla reculer et disparaître ; un vague bruissement comme celui d'une robe de femme vint frapper mes oreilles au moment où je la perdis de vue. Mais cette fois encore j'avais de bonnes raisons pour attribuer ces visions à l'état de mon cerveau, après une journée d'attente, longue et fatigante.

« Enfin, comme j'étais complètement épuisé, M. Carter me rejoignit.

« — Ils sont trouvés ! s'écria-t-il. Nous les avons trouvés ! Nous avons trouvé les vêtements de la victime ! On les avait jetés dans le trou le plus profond et les rats les ont entamés. Mais, grâce à Dieu, nous trouverons ce que nous cherchons. Je ne vais pas beaucoup à l'église, mais je crois qu'il y a une Providence qui guette les coquins et saisit les plus habiles au moment où ils s'y attendent le moins.

« Jamais je n'avais vu M. Carter si surexcité qu'il l'était alors. Son teint était animé et ses narines dilatées.

« Je le suivis à l'endroit où les deux hommes qui avaient sondé la rivière étaient rassemblés avec le constable autour d'un paquet ruisselant qui gisait sur le sol.

« M. Carter s'agenouilla devant ce paquet qui était couvert d'herbages, de mousse et de sable, et le constable se pencha au-dessus de lui une torche à la main.

« — Ce sont là les vêtements de quelqu'un, assurément, dit l'agent de police, et, à moins que je me trompe fort, c'est ce que je cherchais. Quelqu'un a-t-il un panier ?

« — Oui.

« L'enfant qui avait apporté de la bière avait un panier. M. Carter mit le paquet vaseux dans le panier et passa le bras dans l'anse.

« — Vous ne les examinez pas ici, alors ? demanda le constable d'un air désappointé.

« — Non, je les emporte directement à l'hôtel. J'aurai la lumière nécessaire. Mais vous pouvez m'accompagner si cela vous fait plaisir, répondit M. Carter.

« Il paya les hommes qui avaient travaillé tout le jour et il les paya généreusement sans doute, car ils parurent très-satisfaits. Je lui avais donné de l'argent pour les dépenses de cette nature, parce que je savais que dans les cas semblables la démarche la plus insignifiante entraîne des frais considérables.

« Nous nous dirigeâmes vers la maison aussi rapidement que nous le permirent l'état du chemin, l'obscurité qui allait augmentant et la pluie, qui tombait toujours. Le constable nous accompagna. M. Carter se régalait d'un petit air qu'il sifflait doucement, ayant toujours le panier au bras. La vase verdâtre et l'eau bourbeuse dégouttaient du fond du panier chemin faisant.

« J'étais encore à chercher la raison de sa gaieté. Je ne comprenais pas encore pourquoi il semblait attacher tant d'importance à la découverte des vêtements de la victime.

« Il était huit heures et demie passées quand nous arrivâmes tous trois, l'agent de police, le constable de Winchester, et moi, dans notre salon à l'Hôtel George. Le dîner était dressé sur la grande table, et le garçon, notre ami de la veille, était là, prêt à nous recevoir. Mais M. Carter renvoya le garçon à ses affaires.

« — J'ai quelque chose à régler avec ce gentleman, dit-il en montrant d'un geste le constable de Winchester. Je sonnerai pour le dîner.

« Les yeux du garçon s'écarquillèrent en se reportant sur le constable, et je vis comme une crainte vague sur son visage lorsqu'il quitta lentement le salon.

« — Maintenant, dit M. Carter, examinons le paquet. »

« Il repoussa la table du dîner et en couvrit une autre de plus petite dimension. Puis il quitta vivement le salon et revint aussitôt, apportant toutes les serviettes qu'il avait pu trouver dans ma chambre et dans la sienne, qui étaient l'une et l'autre très-voisines du salon. Il étendit les serviettes sur la table et retira du panier le paquet vaseux.

« — Apportez les bougies… les deux bougies, dit-il au constable,

« L'homme posa les deux bougies à la droite de l'agent assis devant la table. Je me mis à gauche, le suivant du regard avec intérêt.

« Il employait pour toucher ces haillons souillés les mêmes précautions que s'il eût touché quelque être vivant. Des insectes aquatiques sortirent des herbes, qui étaient si bien confondues avec le tissu, qu'il n'était guère possible de distinguer l'une de ces choses de l'autre.

« M. Carter avait raison, les rats avaient passé par là. L'enveloppe extérieure du paquet était faite d'un habit de drap mis en lambeaux par les dents aiguës des rats d'eau.

« Dans l'intérieur il y avait un gilet, une cravate de satin qui ressemblait à une éponge, et une chemise qui avait pu être blanche. Dans la chemise blanche, il y avait une chemise de flanelle d'où sortirent une demi-douzaine de grosses pierres. Ces pierres avaient servi à couler le paquet, mais n'avaient pas été assez lourdes pour l'empêcher de rouler dans le trou où on l'avait trouvé.

« Le paquet avait été roulé très-serré et le vêtement extérieur était le seul qui eût été endommagé par les rats. Le vêtement intérieur, la chemise de flanelle, était dans un très-passable état de conservation.

« L'agent de police rejeta l'habit, le gilet et les cailloux dans le panier ; puis il roula les deux chemises dans une serviette et s'efforça de les sécher. Le constable suivait des yeux tous ses mouvements, mais il ne semblait rien comprendre à ce qu'il voyait.

« — Bah ! dit M. Carter, il n'y a pas grand'chose là dedans, n'est-ce pas ? Je ne pense pas qu'il soit utile que je vous retienne plus longtemps. Je crois que vous devez avoir besoin de prendre votre thé.

« — Je ne pensais pas qu'il y eût grand'chose là dedans, en effet, dit le constable en montrant dédaigneusement les haillons humides ; la crainte respectueuse que lui inspirait Scotland Yard s'était de beaucoup diminuée pendant cette journée sans fin et fatigante. Je ne voyais pas d'abord ce que vous vouliez et je ne le vois pas davantage maintenant. Vous vouliez trouver ces objets, vous les avez trouvés ; voilà tout.

« — Oui ; et j'ai payé l'ouvrage que j'ai fait faire, répondit d'un ton sec M. Carter. Je n'en suis pas moins reconnaissant du concours que vous m'avez prêté, et je m'estimerais heureux si vous vouliez accepter quelque chose en dédommagement de votre temps perdu. Je vois bien que je me suis trompé ; l'homme le plus sage du monde se trompe quelquefois.

« Le constable eut un sourire ironique en prenant le souverain que lui offrit M. Carter. Il y avait quelque chose de triomphant dans ce sourire du constable de Winchester, le triomphe d'un officier provincial heureux de prendre un Londonien en défaut.

« J'avoue que je laissai échapper un gémissement quand la porte se referma sur cet homme, et que je me trouvai seul avec l'agent qui s'était assis devant la petite table et examinait une des chemises étendues devant lui.

« — Tout le travail d'aujourd'hui est autant de peine perdue, dis-je ; car il ne semble pas nous avoir fait faire un seul pas vers le but que nous cherchons à atteindre.

« — Vraiment ! monsieur Austin ? répondit l'agent avec animation. Me croyez-vous assez fou pour parler devant l'homme qui vient de quitter cette chambre ? Croyez-vous que je vais lui dire mon secret et lui faire partager mes bénéfices ? La peine

prise aujourd'hui nous a amenée au but que nous voulions atteindre. Elle nous a amenés à faire la découverte sur la trace de laquelle la lettre de M Wilmot nous avait mis, découverte que nous faisait pressentir chaque parole de l'homme d'hier soir. Pourquoi ai-je tenu à avoir les vêtements portés par la victime ? Parce que je savais que ces vêtements devaient contenir un secret, sans quoi l'assassin inquiet n'en eût pas dépouillé le cadavre. Il est rare qu'un assassin s'arrête plus longtemps qu'il n'est nécessaire à côté de sa victime et je savais depuis longtemps que celui qui avait fait disparaître ces vêtements devait avoir d'excellentes raisons pour agir ainsi. Voilà ce que j'ai découvert sans secours étranger, et l'événement me donne raison. Voyez monsieur Austin.

« Il me tendit la chemise humide et décolorée, et m'y montra du doigt un endroit particulier.

« Là, au milieu des souillures de la vase et des herbes, je vis quelque chose qui s'en détachait clairement. Je vis un nom brodé distinctement en fil rouge ; un nom et un prénom.

« — Que dites-vous de cela ? me demanda M. Carter en me regardant en face.

« Nulle créature au monde jouissant de ses facultés et capable de lire les caractères anglais, n'aurait lu autre chose que ce que je lus moi-même.

« C'était le nom de Henry Dunbar !

« — Vous y voyez clair, maintenant, n'est-ce pas ? dit M. Carter. Voilà pourquoi le cadavre a été dépouillé de ses vêtements, et pourquoi ceux-ci ont été jetés à l'endroit le plus profond de la ri-

vière ; pourquoi la chaîne et la montre ont changé de propriétaire ; pourquoi l'homme qui est revenu ici après le meurtre a été lent à trouver la clef du pupitre. Vous comprenez pourquoi M Wilmot a rencontré tant de difficultés pour pénétrer jusqu'à l'homme de Maudesley Abbey, et pourquoi, lorsqu'elle a eu vu cet homme, elle s'est efforcée de le dérober aux recherches et aux poursuites. Quand elle vous dit que Dunbar était innocent du meurtre de son père, elle ne vous dit que la vérité. L'homme assassin, c'est Dunbar ; son meurtrier, c'est…

« Je n'en entendis pas davantage. Le sang me monta au cerveau. Je chancelai et tombai sur une chaise.

« Quand je revins à moi, l'agent de police me jetait de l'eau froide au visage. Quand je revins à moi et que je pus penser de sang-froid à ce qui était arrivé, je n'eus plus qu'un seul sentiment dans l'esprit, un sentiment de pitié, de pitié profonde pour la femme que j'aimais.

. . . . . .

« M. Carter emporta le paquet dans sa chambre et ne tarda pas à revenir, son portemanteau à la main. Il le mit dans un angle près de la cheminée.

« — J'ai enfermé sous clef les vêtements là dedans, dit-il, et mon intention est de ne pas les quitter de l'œil tant qu'ils ne seront pas remis en mains très-sûres. Cette marque qui est sur la chemise de Dunbar servira à faire prendre son meurtrier.

« — Peut-être y a-t-il quelque erreur, dis-je ; les vêtements marqués du nom de Henry Dunbar peuvent ne lui avoir pas réel-

lement appartenu. Il se peut qu'il ait donné ses vêtements à son ancien domestique.

« — Ceci n'est pas vraisemblable, monsieur, car il a rencontré le domestique à Southampton deux ou trois heures avant le meurtre. Non, je vois très-bien maintenant ce qu'il en est. C'est le cas le plus étrange que j'aie jamais vu, mais il devient d'une grande simplicité dès qu'on en a la clef. Il n'était pas probable que Dunbar, l'homme dont la réputation était la plus intacte, qui en outre était le seul propriétaire d'une fortune d'un million sterling, courût la chance d'être pendu. Mais, au contraire, il y avait d'excellentes raisons de croire que Wilmot, vagabond, condamné libéré, assassinât son ancien maître et par ce moyen se mît en son lieu et place, passant ainsi de la position d'un réprouvé, n'ayant pas un sou vaillant, à celle de principal associé de la maison Dunbar et Compagnie. C'était un coup hardi et dont l'exécution a dû être des plus difficiles et des plus périlleuses, et cet homme l'a bien exécuté, puisqu'il a échappé si longtemps aux soupçons. Ce sont les scrupules de conscience de sa fille qui l'ont trahi.

« Oui, M. Carter disait vrai. C'était le refus fait par Margaret de remplir ses engagements qui avait occasionné les recherches dont le résultat avait été la découverte du secret de ce crime affreux.

« Je songeai avec stupéfaction à cette étrange révélation encore toute nouvelle pour moi. Comment cela avait-il eu lieu ? Comment l'avait-on préparé ? L'homme que j'avais vu et à qui j'avais parlé n'était donc pas Dunbar, mais bien Wilmot, l'assassin de son maître, l'assassin de propos délibéré de l'homme qu'il allait recevoir après son absence de trente-cinq ans d'Angleterre !

« — Mais ce guet-apens est impossible, m'écriai-je enfin. J'ai vu à Saint-Gundolph Lane des lettres de la main de Dunbar, écrites depuis le mois d'août dernier.

« — Ceci est bien possible, répondit tranquillement l'agent. J'ai recherché l'histoire de Wilmot en même temps que je lisais les détails de ce meurtre. Cet homme a été déporté pour trente ans à l'île de Norfolk pour crime de faux. C'était un des individus les plus habiles à contrefaire toute espèce d'écritures parmi ceux qui se sont jamais assis sur les bancs de Old Bailey. Il avait la réputation d'un des escrocs les plus entreprenants, d'un habile et hardi coquin, mais il ne laissait pas d'avoir quelques qualités. À l'île de Norfolk il travailla avec tant d'ardeur et se conduisit si bien qu'il fut gracié avant d'avoir fait la moitié de sa peine. Il revint en Angleterre, il fut aperçu à Londres, et on le soupçonna d'être compromis dans divers délits, tels que la fabrication de cartes biseautées et de fausse monnaie, mais on ne put prouver sa culpabilité. Je crois qu'il essaya de gagner honnêtement sa vie, mais il ne put y réussir. Il avait sur lui le stigmate du gibier de potence, et s'il rencontra jamais une chance, elle lui fut enlevée avant qu'on eût pu éprouver la sincérité de son apparente contrition. Voilà son histoire et celle de beaucoup de ses semblables.

« Et Margaret était la fille de cet homme !... Un indicible sentiment de tristesse s'empara de moi à cette pensée. Je comprenais tout maintenant. Cette noble fille avait héroïquement repoussé la vie heureuse et tranquille qui s'offrait à elle plutôt que d'infliger à son mari la tache des crimes de son père. Je le voyais bien maintenant. Je revoyais son visage blême, pétrifié par une angoisse sans nom, ses yeux fixes et dilatés, et je me peignais l'horreur de la scène qui avait eu lieu à Maudesley Abbey quand le père et la

fille s'étaient trouvés tête à tête et que Margaret avait découvert pourquoi le meurtrier avait tant persisté à se cacher d'elle.

« Le mystère que me dérobait le renoncement de ma fiancée était éclairci, mais ce que je voyais était si horrible que je me pris à regretter le temps de mon ignorance et de mon incertitude. N'eût-il pas mieux valu pour moi laisser Margaret suivre sa fantaisie et emporter avec elle son sublime sacrifice ? N'eût-il pas mieux valu laisser le noir secret du meurtre caché à tous excepté au terrible Vengeur dont les jugements atteignent le pécheur dans sa retraite la plus profonde et le poursuivent jusqu'au tombeau ? N'eût-il pas mieux valu que les choses se fussent passées ainsi ?

« Non ! mon propre cœur me dit que cet argument était faux et lâche. Tant que les relations d'homme à homme subsisteront, tant que les lois existeront pour la protection du faible et la punition du méchant, le cours de la justice ne doit recevoir d'empêchement d'aucun intérêt personnel.

« Puisque le père de Margaret avait commis ce crime odieux, il devait en subir le châtiment, quoique le cœur brisé de son innocente fille dût être sacrifié à son iniquité. Si par une étrange fatalité, moi, qui aimais si tendrement cette enfant, j'avais accéléré la venue de ce jour fatal, je n'avais été qu'un aveugle instrument dans le grand dessein de la Providence, et je n'avais pas raison de regretter la découverte de la vérité.

« Il ne me restait plus qu'une chose à faire. Sans doute le monde se détournerait de la fille du meurtrier, mais moi qui l'avais vue éprouvée dans la fournaise ardente de la douleur, je savais la perle précieuse que le Ciel m'avait donné dans cette

femme dont le nom devait être à tout jamais réputé infâme parmi les honnêtes gens, et je ne reculais pas devant l'horreur de sa position.

« — Puisque j'ai été assez malheureux pour contribuer au malheur qui l'a frappée, pensais-je, ce sera un devoir pour moi de la rendre tranquille et heureuse dans l'avenir.

« Mais Margaret consentirait-elle à être ma femme, si elle apprenait jamais que j'avais contribué à découvrir le crime de son père ?

« Cette pensée m'obsédait pendant que j'étais assis en face de l'agent de police qui mangeait de bon appétit un excellent dîner, et dont l'expression de triomphe contenue m'était insupportable.

« Le succès grise. Il n'y avait donc rien d'étrange que M. Carter fût satisfait d'avoir réussi à élucider le mystère qui était si complètement demeuré lettre close pour ses collègues. Tant que j'avais pu croire à la culpabilité de Dunbar, je n'avais senti aucun regret à poursuivre le dessein que j'avais entrepris. Je m'étais même surpris quelquefois à partager l'ardeur de l'agent dans cette chasse à l'homme. Mais maintenant que je savais la honte et l'angoisse que notre découverte apporterait inévitablement à la femme que j'aimais, le cœur me manquait, et je détestais M. Carter à cause de la joie que lui causait son triomphe.

« — Il vous est indifférent de voyager par le train express, n'est-ce pas, monsieur Austin ? me dit tout à coup l'agent.

« — Parfaitement indifférent ; pourquoi me demandez-vous cela ?

« — Parce que je quitterai Winchester par le train express ce soir.

« — Pourquoi faire ?

« — Pour me rendre aussi vite que possible à Maudesley Abbey, où j'aurai l'honneur d'arrêter M. Joseph Wilmot.

« — Si vite ?

« Je frémis en songeant à l'action rapide de la justice, dès qu'un crime est révélé.

« — Mais qu'arrivera-t-il si vous vous êtes trompé ?... qu'arrivera-t-il si Wilmot est la victime et non le meurtrier ?

« — Dans ce cas, je ne tarderai pas à reconnaître mon erreur. Si l'homme de Maudesley Abbey est bien Dunbar, il ne manquera pas de personnes qui pourront justifier son identité.

« — Mais vous oubliez que Dunbar s'est absenté pendant trente-cinq ans.

« — C'est vrai, mais de nos jours on ne songe guère à la distance qui sépare l'Angleterre de Calcutta. Il doit y avoir en Angleterre des gens qui ont connu le banquier dans l'Inde. Monsieur Austin, je vais me rendre chez le magistrat du pays, celui qui a arrêté Henry Dunbar ou le supposé Henry Dunbar en août dernier. Je confierai à sa garde les vêtements que voici, car c'est aux assises de Winchester que Joseph Wilmot sera jugé. Le train quitte Winchester à onze heures un quart, ajouta M. Carter en jetant un coup d'œil sur sa montre, — aussi n'ai-je pas de temps à perdre.

« Il tira le paquet du portemanteau, l'enveloppa dans une feuille de gros papier gris que le garçon lui avait apportée

quelques minutes auparavant, puis il sortit. Je m'assis au coin du feu, réfléchissant et m'efforçant de me familiariser avec les événements de la journée.

« Le garçon allait et venait lentement dans la chambre ; mais quoique j'eusse remarqué qu'il me regardait d'un air fin une ou deux fois, il ne me parla qu'au moment de sortir, et il me dit qu'il y avait sur la cheminée une lettre pour moi, arrivée par le courrier du soir.

« J'avais eu cette lettre devant les yeux toute la soirée, mais ma préoccupation m'avait empêché de la voir.

« Elle était de ma mère. Je l'ouvris quand le garçon m'eut quitté, et je lus les lignes suivantes :

« Mon cher Clément. — J'ai reçu ce matin avec plaisir notre lettre qui m'annonce votre arrivée sans encombre à Winchester. Je suis assurément une vieille radoteuse, mais dès que vous me quittez, si court que soit votre voyage, je me mets à songer aux accidents de chemins de fer et à toutes sortes de calamités possibles et impossibles.

« Hier matin, j'ai été très-surprise de recevoir la visite de Margaret. Je l'ai reçue très-froidement tout d'abord, car bien que vous ne m'ayez jamais dit pourquoi votre engagement a été si brusquement rompu, je ne puis m'empêcher de penser que le tort est de son côté, car je vous connais trop bien, mon cher enfant, pour vous supposer capable d'inconstance ou de dureté de cœur. Je pensai donc que sa visite était un peu inopportune, et je lui laissai voir que mes sentiments à son égard n'étaient plus les mêmes qu'autrefois.

« Mais, cher Clément, quand je vis le changement survenu dans cette malheureuse jeune fille, mon cœur s'adoucit immédiatement, et il me fut impossible de lui parler froidement ou durement. Jamais vous n'avez vu de changement comparable. La jeune fille s'est transformée en femme hâve et flétrie. Ses manières sont aussi changées que son aspect. Elle avait une inquiétude fiévreuse qui me glaça le sang dans les veines ; ses lèvres tremblaient pendant qu'elle parlait, et ses paroles semblaient mourir sur ses lèvres. Elle désirait vous voir, me dit-elle, et quand elle a appris que vous étiez absent, elle a paru au désespoir. Mais après, quand elle m'eut posé bon nombre de questions et que je lui eus dit que vous étiez a Winchester, elle se leva brusquement et se mit à trembler de la tête aux pieds.

« Je sonnai, je fis apporter du vin et je lui en fis boire. Elle ne le refusa pas ; bien au contraire, elle le but avidement et me dit : J'espère que cela me donnera des forces. Je suis si faible, si faible, et j'ai tant besoin de mes forces… » Je la priai de rester et de prendre quelque repos, mais elle ne voulut pas m'écouter. Il fallait qu'elle retournât à Londres, me dit-elle, et qu'elle y fût à une époque fixée. Tous mes efforts pour la retenir furent impuissants. Elle me prit les mains, les pressa contre ses lèvres pâlies, et s'enfuit, si différente de la Margaret des premiers jours, qu'une idée terrible me traversa l'esprit et que je commençai à craindre qu'elle ne fût folle. »

« Le reste de la lettre parlait d'autres choses ; mais je ne pus songer qu'au récit que ma mère me faisait de la visite de Margaret. Je compris son agitation en apprenant mon voyage à Winchester. Elle savait qu'il n'y avait qu'un seul motif qui pût m'y mener. Je vis alors que cette silhouette bien connue qui m'était

apparue éclairée par la lune n'était pas un fantôme de mon imagination surexcitée. Je ne doutais pas que ce ne fût celle de la noble femme que j'aimais, de la fille héroïque qui m'avait suivi à Winchester, et s'était attachée à mes pas dans le fol espoir de se jeter entre son père et le châtiment réservé au crime de celui-ci.

« J'avais été suivi dans la rue la nuit précédente, suivi cette dernière nuit dans le petit bois. Le bruissement de la robe, l'ombre qui s'était évanouie dans le paysage brumeux, c'était toujours Margaret !

« M. Carter rentra pendant que je réfléchissais encore à la lettre de ma mère.

« — Me voici prêt, dit-il vivement. Voulez-vous payer la carte, monsieur Austin ? Je suppose que vous m'accompagnerez jusqu'à la fin de l'affaire. Vous allez venir avec moi à Maudesley Abbey, n'est-ce pas ?

« — Non, lui dis-je, je ne veux pas me mêler plus longtemps à cette affaire. Faites votre devoir, monsieur Carter, et la récompense que j'ai promise vous sera fidèlement payée. S'il est vrai que Wilmot ait bien réellement assassiné son ancien maître, il faut qu'il subisse le châtiment dû à son crime. Je n'ai ni la puissance ni le désir de le protéger. Mais il est le père de la femme que j'aime. Il ne m'appartient pas de le conduire au gibet.

« M. Carter devint très-grave.

« — Vous avez raison, Monsieur, dit-il, et je me souviens maintenant. L'affaire m'a tellement entraîné que j'avais oublié le changement que cela apporte dans vos affaires. Mais, après tout, plus d'une bonne et digne jeune fille a eu un père détestable, et…

« Je l'arrêtai du geste.

« — Rien de ce qui pourra arriver ne diminuera mon estime pour M Wilmot, lui, dis-je. C'est là, du moins, un point indiscutable.

« Je tirai mon portefeuille, je donnai à l'agent de l'argent pour ses dépenses, et lui souhaitai une bonne nuit.

« Quand il m'eut quitté, je sortis dans la Grande Rue. Il ne pleuvait plus et la lune brillait dans un ciel sans nuages. Dieu sait l'accueil que j'eusse fait à Margaret, si le hasard l'eût amenée sur mon chemin. Mais j'avais l'esprit plein de son image, et je parcourais les paisibles rues de la ville, espérant à chaque recoin de rue, à chaque bruit de pas résonnant sur le pavé, revoir la silhouette de la nuit précédente. Mais, en quelque endroit que j'allasse, je ne vis personne qui lui ressemblât, et je retournai enfin à l'hôtel m'asseoir seul au coin de mon triste feu et écrire le récit de mon labeur de la journée. »

. . . . . .

Tandis que Clément était assis dans son salon solitaire à l'Hôtel George, et que sa plume courait rapidement sur le papier, une femme parcourait le quai de départ éclairé de la station de Rugby, attendant le train d'embranchement qui devait la conduire à Shorncliffe.

Cette femme était Margaret, la jeune femme aux traits hagards et enfiévrés, dont les allures si changées avaient terrifié la bonne M Austin.

Mais alors elle ne tremblait pas. Elle avait rejeté en arrière son voile épais ; et quoique les couleurs de la santé ne fussent pas re-

venues animer ses joues et ses lèvres, ses traits avaient une expression de résolution immuable, et son regard était fixe comme celui d'une personne qui a un dessein en vue, et qui ne veut ni se détourner ni faiblir avant que ce dessein soit exécuté.

Il n'y avait qu'un vieux gentleman dans la voiture de première classe où monta Margaret lorsque le train pour Shorncliffe eut été préparé, et comme ce compagnon de voyage dormit tout le long du chemin, le visage couvert par un vaste mouchoir de soie, Margaret put s'abandonner sans contrainte à ses propres pensées.

La jeune fille n'était guère moins paisible que son compagnon endormi ; elle demeura dans une attitude immobile, les mains croisées sur ses genoux, et le regard toujours fixe comme lorsqu'elle était sur le quai, attendant le départ. Une fois, elle porta la main à sa ceinture, mais elle l'en retira aussitôt avec un soupir.

— Comme le temps me semble long ! — dit-elle, — comme il me semble long ! je n'ai plus de montre maintenant. Je ne puis savoir l'heure. S'ils étaient là devant moi, s'ils voyageaient dans ce même train ! Non, c'est impossible ! Je sais que ni Clément ni l'homme qui l'accompagnait n'ont quitté Winchester par le train qui m'a amenée à Londres. Mais s'ils avaient envoyé une dépêche télégraphique à Londres ou à Shorncliffe !

Cette idée la fit frémir. Si les hommes qu'elle craignait avaient fait usage du télégraphe, cette grande merveille de la science moderne, elle arriverait trop tard pour accomplir la mission qui l'amenait.

Le train s'arrêta à Shorncliffe pendant qu'elle pensait à cette fatale possibilité. Elle sortit et demanda à un des facteurs de lui

amener une voiture ; mais l'homme hocha la tête.

— Impossible d'avoir une voiture à cette heure de la nuit, mademoiselle, — dit-il avec politesse. — Où voulez-vous aller ?

Elle ne voulut pas lui dire le lieu de sa destination ; du secret le plus absolu dépendait le succès de son projet.

— J'irai à pied, — dit-elle ; — je ne vais pas loin.

Elle quitta la gare avant que l'homme eût le loisir de l'interroger plus longuement. Elle suivit le chemin éclairé par la lune et qui aboutissait à la gare. Elle traversa Shorncliffe dont toutes les fenêtres étaient noires. Elle passa sous le porche sombre, sous l'ombre épaisse que les tours massives du château projetaient sur le cours du ruisseau. Elle quitta la ville et s'engagea dans un chemin désert, tour à tour éclairé et plongé dans l'obscurité, sans trembler dans son abnégation, et n'ayant qu'une unique idée en tête : « Arriverait-elle à temps ? »

Elle était très-fatiguée quand elle atteignit les grilles qui fermaient l'entrée principale du parc de Maudesley. Elle avait entendu parler par Clément d'un sentier qui traversait le parc pour aller à Lisford, et il lui avait dit qu'on arrivait à ce sentier par une porte située dans la clôture du parc, à plus d'un mille de l'entrée principale.

Elle suivit la clôture en cherchant la porte du regard.

Elle la trouva enfin ; c'était une petite porte basse en bois, peinte en blanc, et simplement fermée par un loquet. Au delà, on voyait le sentier s'enfonçant sous les hêtres au milieu de l'herbe desséchée.

Margaret suivit ce sentier lentement et avec hésitation, jusqu'à ce qu'elle eût atteint une vaste clairière. De l'autre côté de la clairière, elle vit la sombre façade de Maudesley Abbey, et trois grandes fenêtres étincelant dans l'obscurité.

39

L'homme qui prenait le nom de Henry Dunbar était couché sur les coussins de tapisserie d'un canapé de chêne sculpté, placé devant la cheminée de son grand salon. Il était couché là, écoutant le vent de mars grondant dans la vaste cheminée, et regardant les tisons enflammés et le bois qui pétillait sous l'étreinte du feu.

Il était alors trois heures du matin, et les domestiques s'étaient retirés à minuit. Mais le malade avait ordonné un grand feu, un feu qui devait durer plusieurs heures.

Le propriétaire de Maudesley Abbey portait sur son visage les traces de son long emprisonnement. Son teint était plombé, ses joues creuses, ses yeux semblaient plus grands qu'autrefois et brillaient d'un éclat inaccoutumé. Les longues heures de solitude, les longues insomnies, et les pensées qui, de tous les points, venaient converger à un centre hideux, avaient accompli leur œuvre de destruction. L'homme couché près du feu, cette nuit-là, semblait avoir dix ans de plus que celui qui avait fait sa déposition si hardiment et si clairement devant le jury d'enquête à Winchester.

Des béquilles, faites d'un bois léger et poli, et véritable œuvre d'art dans leur genre, étaient appuyées contre une table voisine du canapé, à portée de la main du malade. Il s'était exercé à mar-

cher dans les appartements, et sur le chemin sablé devant le château avec ces béquilles, et même sans leur secours, car maintenant il appuyait sur le sol sa jambe malade ; mais il ne pouvait se mouvoir que lentement et avec difficulté, en dépit de son ardent désir de reprendre la vie active.

Dieu sait le nombre des diverses pensées qui lui traversaient l'esprit cette nuit-là. Il lui revenait d'étranges souvenirs pendant qu'il contemplait les gouffres enflammés et les degrés fragiles qui se dessinaient dans le feu : souvenirs de jours écoulés depuis si longtemps, que tous les personnages de cette période lui faisaient l'effet de héros de romans ou de figures de tableaux. Il voyait leurs visages et se rappelait l'expression qu'ils avaient en lui parlant, et, parmi tous ces visages, il revoyait tous ceux qui lui avaient successivement appartenu.

Quels changements, grand Dieu ! L'ardeur joyeuse et franche de l'enfant jetant ses regards sur un monde qui l'enchantait ; le sourire plein d'espoir du jeune homme ; et puis… et puis, avec les années, l'expression devenait de plus en plus grave, le sourire ne s'illuminait plus de la lumière intérieure, le visage devenait plus sombre à mesure que l'âme devenait plus noire. Il vit tout cela, et enfin, comme toujours, au milieu de mille idées confuses, ses pensées, n'obéissant plus à sa propre volonté, convergeaient vers un centre hideux et maudit, et l'y tenaient enchaîné pieds et poings liés, comme un criminel sur le chevalet du tortionnaire.

— Si je pouvais seulement quitter cette maison, — se disait-il à lui-même ; — si je pouvais m'en aller, tout irait autrement. Le changement de lieux, le mouvement, les voyages de ville en ville dans des pays étrangers produiraient sur moi leur effet habituel. Cette pensée s'effacerait alors comme toutes les pensées ; peut-

être reviendrait-elle parfois dans un rêve, ou bien serait-elle évoquée par quelque allusion due au hasard de la conversation, par quelque ressemblance avec un incident, un visage, une intonation, un regard. Ce souvenir n'est pas si supérieur en iniquité aux autres, qu'il ne puisse s'effacer quand ceux-ci ont disparu. Mais tant que je resterai ici, où le pétillement des flammes dans l'âtre, le bruit de la pendule sur la cheminée, sont semblables à cette torture dont j'ai lu la description quelque part, semblables à cette goutte d'eau tombant à intervalles réguliers sur le front de la victime et finissant par le rendre fou furieux, tant que je resterai ici, il n'y a pas d'espérance d'oubli, pas de paix possible. Je l'ai revu la nuit précédente, et toutes les autres nuits. Lorsque je vais me coucher, je le vois toujours souriant comme il me souriait lorsqu'il entra dans le petit bois. J'entends sa voix, les mots qu'il prononça, chaque syllabe de ses paroles insignifiantes, réflexions égoïstes sur la probabilité de la fatigue que lui causerait sa longue promenade, sur la facilité qu'on aurait eue de louer une voiture et de suivre la grande route… Bah ! Pourquoi son souvenir m'attristerait-il ? Le regretté-je ? Non ! C'est sur moi que je gémis et sur la torture que je me suis créée. Oh ! mon Dieu ! je le vois encore quand il me regarda une fois dans l'eau. La vitesse du courant donnait une apparence de vie à son visage, et il me sembla un instant qu'il était encore vivant et que je n'avais pas commis le meurtre !

Telles étaient les agréables rêveries du coin du feu à l'aide desquelles le maître de Maudesley Abbey charmait les longues heures de sa convalescence. Dieu garde nos mémoires de semblables pensées, et nous préserve de ces actions hideuses qui rendent la solitude redoutable !

Le maître de Maudesley Abbey fut soudain tiré de sa rêverie par un léger coup frappé à l'une des fenêtres du salon où il se tenait, la fenêtre la plus voisine du canapé sur lequel il était couché.

Il tressaillit et se dressa sur son séant.

— Qui est là ? — s'écria-t-il avec impatience.

Il avait peur, et il se prit le front à deux mains, essayant de deviner quel pouvait être ce visiteur attardé. Pourquoi venait-on le voir à une heure pareille, sinon parce qu'il était découvert ? Cela ne s'expliquait pas autrement,

Àcette idée, la respiration lui manquait. Était-il donc enfin venu ce moment terrible auquel il avait songé si souvent, cette horrible crise qu'il s'était représentée sous tant d'aspects divers ? Était-elle venue de la sorte ?... à pas de loup, au milieu de la nuit, sans crier gare ?... sans qu'il se fût préparé à la défense ou cuirassé contre le choc ? L'heure était-elle sonnée ? Telles étaient les idées de cet homme en écoutant le bruit extérieur ; et sa poitrine se soulevait, et il haletait, attendant la réponse à sa question.

Il n'y eut d'autre réponse que le bruit qui se renouvela plus fort et plus impatient.

Si une main frappant contre une vitre peut avoir une expression, celle-ci en avait une. C'était l'expression de la prière plutôt que celle de l'ordre impératif. L'homme qui écoutait, pâle et terrifié, le comprit.

Il laissa échapper un grand soupir de soulagement, comme un prisonnier qui sent tomber les fers qui le retenaient.

— Fou que je suis, — pensait-il. — Si c'était ce que je crains, on frapperait et on sonnerait à la porte d'entrée, au lieu de cogner doucement comme cela. C'est sans doute ce drôle de Vallance, qui s'est mis dans quelque mauvaise affaire et qui vient me relancer pour de l'argent au milieu de la nuit. Il n'y a que lui capable de ces coups-là. Il sait bien qu'on ne refusera pas de le recevoir. Voyons, faisons-le entrer.

L'invalide poussa un soupir à cette idée. Il se leva, et se dirigea vers la fenêtre, s'appuyant sur une canne pour marcher.

On frappait toujours. Lorsqu'il fut près de la fenêtre, il entendit autre chose que le bruit du doigt sur la vitre, il entendit une voix de femme, parlant doucement, mais d'une façon très-distincte.

— Ouvrez, pour l'amour de Dieu, ouvrez ! — disait la voix.

L'homme debout près de la fenêtre connaissait cette voix ; il ne la connaissait que trop bien, hélas ! C'était la voix de la jeune fille qui l'avait suivi avec tant de persistance, et qui n'avait pu que récemment parvenir jusqu'à lui. Il ôta les barres qui consolidaient la porte-fenêtre, l'ouvrit et fit entrer Margaret.

— Margaret ! — s'écria-t-il. — Au nom du ciel, qu'est-ce qui t'amène ici à une heure pareille ?

— Le danger ! — répondit la jeune fille haletante. — Vous êtes en danger. J'ai couru et les paroles m'étouffent. Il n'y a pas un moment à perdre… pas un moment, entendez-vous ! Ils ne vont pas tarder à arriver… ils ne peuvent tarder. Il m'a semblé tout le long de la route qu'ils étaient derrière moi… peut-être n'est-ce

pas une illusion. Il n'y a pas un moment à perdre… pas un moment !

Elle s'arrêta, pressant sa poitrine de ses deux mains. Ses paroles étaient incohérentes, elle le savait, et faisait des efforts inouïs pour s'exprimer clairement.

— Oh ! père ! — s'écria-t-elle en repoussant de son front sa chevelure en désordre ; — père, j'ai fait ce que j'ai pu… ce que j'ai pu pour vous sauver. Mais parfois je désire n'y pas réussir, et qu'il plaise à Dieu que vous soyez pris, et que votre malheureuse fille meure avec vous !

Soudain elle se laissa tomber à genoux, comme prise de délire, et éleva ses mains jointes.

— Seigneur, ayez pitié de lui ! — s'écria-t-elle. — J'ai déjà prié ici… depuis cette horrible époque, j'ai prié à chaque instant… je vous implore encore cette nuit, Seigneur, ayez pitié de lui, donnez-lui un cœur repentant et faites que son péché soit effacé. Qu'est-ce que le châtiment qu'il souffrira ici-bas, en comparaison de celui que vous lui infligeriez à tout jamais ? Que la justice des hommes l'atteigne, mais vous, Seigneur, acceptez son repentir !

— Margaret, — s'écria Wilmot en saisissant le bras de sa fille, — oses-tu prier que ton père soit pendu ? Es-tu venu ici dans ce but ? Debout, et dis-moi de quoi il s'agit.

Margaret se releva frissonnante. Son regard devint fixe ; elle essaya de se calmer et de rassembler ses idées.

— Père ! — dit-elle, — depuis mon départ d'ici je n'ai pas eu un instant de repos. Depuis trois nuits je n'ai pas fermé l'œil. J'ai couru de ville en ville, et me voici, épuisée, prête à tomber à vos

pieds. Il faut pourtant que je vous dise… mais les mots… les mots…, ne me viennent pas…

Elle montra ses lèvres sèches qui s'agitaient sans produire aucun son. Il y avait un flacon d'eau-de-vie sur la table voisine du canapé. C'était un compagnon que Wilmot abandonnait rarement. Il saisit le flacon et le verre, versa une partie de la liqueur, et porta le verre aux lèvres de sa fille. Margaret but avec avidité. Elle aurait bu du feu si cela avait pu lui donner l'énergie nécessaire pour accomplir son dessein.

— Il faut quitter cette maison sans tarder ! — s'écria-t-elle sans reprendre haleine. — Il faut quitter le pays, aller n'importe où, pourvu que vous soyez en sûreté. Ils vont venir vous prendre… tout à l'heure, peut-être !

— Ils vont venir ! Qui ?

— Clément Austin… et un homme… un agent de police…

— Clément Austin… ton futur… ton ami ?… Tu m'as donc trahi, Margaret ?

— Moi !… — s'écria la jeune fille en regardant son père.

Il y eut quelque chose de sublime dans le ton dont ce mot fut prononcé, quelque chose de superbe dans le visage de la jeune fille quand son regard rencontra le regard effaré du meurtrier.

— Pardonne-moi, mon enfant ! Non… non… tu ne ferais pas cela, même pour un misérable de mon espèce.

— Mais vous allez fuir… vous allez vous mettre à l'abri de leurs atteintes.

— Qu'ils viennent quand il leur plaira ; il n'y a pas de preuves contre moi.

— Pas de preuves ? Oh ! père, vous ne savez pas… vous ne savez pas. Ils ont été à Winchester. C'est par la mère de Clément que j'ai su qu'ils étaient allés là, et je les ai suivis. J'ai trouvé le lieu de leur demeure… c'était à l'hôtel où vous étiez descendu… quand vous avez refusé de me recevoir. J'attendis dans la rue, et le soir je les vis sortir. Père, je savais qu'ils ne pouvaient avoir qu'un but en venant à Winchester. Je les vis le soir du premier jour ; et le lendemain je les guettai de nouveau… attendant dans la rue et me cachant sous les portes ou dans les boutiques quand il y avait quelque danger que je fusse aperçue. Je vis Clément quitter l'Hôtel George, et se diriger vers la cathédrale. Je me rendis à sa suite dans la cour de la cathédrale, et je vis l'homme causant sous un porche avec un vieillard. Je rôdai aux alentours, et je vis l'homme partir dans la direction des prairies, vers le petit bois, à l'endroit où…

Elle s'arrêta et fut prise d'un tremblement si violent qu'elle ne put continuer.

Wilmot versa pour la seconde fois de l'eau-de-vie dans le verre et le porta aux lèvres de sa fille. Elle en but à peu près la valeur d'une cuiller à café, puis elle reprit, parlant rapidement et par phrases interrompues :

— Je suivis l'homme en me tenant à une assez grande distance afin qu'il ne s'aperçût pas qu'il était suivi. Il se dirigea directement vers l'endroit… où le meurtre a été commis. Il y avait en cet endroit Clément et trois hommes. Ils étaient là sous les arbres et s'occupaient à draguer la rivière.

— À draguer la rivière !... Grand Dieu !... et pourquoi faire ! — s'écria Wilmot se laissant tomber sur une chaise et devenant livide.

La peur s'emparait enfin de lui pour la première fois depuis l'entrée de sa fille. Jusque-là il avait écouté attentivement et avec anxiété, mais maintenant son visage exprimait l'horreur la plus profonde. Il croyait avoir rendu la découverte impossible. Il n'y avait qu'un seul témoignage qui pût se dresser contre lui, c'était le paquet de vêtements, des vêtements marqués au nom de la victime, ces vêtements maudits qu'il n'avait pu détruire, qu'il avait seulement pu cacher. C'étaient ces vêtements qui pouvaient seuls prouver sa culpabilité ; mais qui aurait jamais l'idée de chercher ces vêtements ? Maintes fois il avait songé au paquet caché au fond de la rivière et il avait ri de cette science de découverte qui avait reculé, mise à néant par un mystère aussi simple, et il s'était peint les rats rongeant les vêtements du défunt et la pourriture et la vase pénétrant dans les plis et transformant l'étoffe de telle sorte qu'elle fût confondue avec les herbes aquatiques qui croissaient autour et l'enveloppaient de leurs réseaux serrés.

Voilà quelles avaient été ses pensées ; aussi la nouvelle que des étrangers étaient revenus dans ce lieu fatal pour y draguer la rivière, cette rivière terrifiante qui avait si souvent coulé à travers ses songes, roulant avec ses ondes, non pas un, mais mille visages dont les yeux menaçants étaient tournés vers lui, l'idée qu'on avait fait des recherches en cet endroit, l'atteignit-elle comme un coup de foudre.

— Pourquoi draguaient-ils la rivière ? — répétait-il encore.

Sa fille se tenait à quelque distance de lui. Elle s'était reculée un peu involontairement, comme une femme s'éloigne d'un animal qui l'effraye. Le misérable s'en aperçut, oui, dans la tempête d'idées qui s'agitaient en lui, cet homme s'aperçut que sa fille l'évitait.

— Ils draguaient la rivière, — répondit Margaret. — Pendant ce temps, j'errais dans les environs… sous les ormes… tout le jour… tout le jour… mais cela me parut durer une éternité. Je fus obligée de me cacher… de me tenir à distance, car Clément était toujours là ; mais quand la nuit tomba, je m'aventurai plus près et je vis ce qu'ils faisaient et qu'ils n'avaient pas encore trouvé ce qu'ils cherchaient ; mais je ne savais pas encore ce qu'ils voulaient trouver.

— Mais l'ont-ils enfin trouvé ? — s'écria le père ; — l'ont-ils trouvé ?… Dis-le-moi sans tarder.

— Oui, ils finirent par le trouver. Un paquet de haillons, à ce que me dit un petit garçon… un petit garçon qui avait passé la journée avec eux… « Cela avait l'air d'un paquet de haillons, » me dit-il ; mais il a entendu dire au constable que ces haillons étaient les vêtements de l'homme assassiné.

— Et puis ?… et puis ?

— Je ne tardai pas davantage, père. Je courus à la station de Winchester… j'arrivai à temps pour le train qui va à Londres… je pris l'express pour Rugby… et…

— Oui, oui, je sais… et tu es une brave fille, une noble enfant. Ah ! ma pauvre Margaret, je ne crois pas que j'aurais autant haï cet homme si je n'avais pas pensé à toi… à ton enfance abandon-

née… à ta vie sans avenir et sans joie… et dont il était la cause, lui qui, dès le début de ma vie, m'avait perdu sans retour. Mais ce n'est pas le moment de causer… puisqu'ils ont trouvé les vêtements… ils savent que l'homme qui a été assassiné était Henry Dunbar. Ils ne vont pas tarder à venir… Voyons… voyons… comment me dérober à leur poursuite ?

Il saisit son front à deux mains comme si sous cette étreinte de fer il pouvait rassembler ses idées et y rétablir un peu d'ordre.

Depuis le jour où il avait pris possession des biens de sa victime jusqu'à ce moment il avait vécu dans une terreur perpétuelle de la crise qui était enfin arrivée. Il s'était représenté toutes les situations possibles. Il n'avait pas oublié une seule des précautions qu'il avait été en son pouvoir d'imaginer. Mais il avait espéré prendre les devants. Il avait comploté sa fuite de Maudesley Abbey pour la première heure où il se sentirait capable de supporter le voyage. Il voulait exécuter ce dessein lorsque, par cette soirée d'hiver où le son des cloches dominicales ne lui parvenait qu'assourdi par la neige qui tombait en flocons épais, il était parti avec l'intention de ne jamais revenir à Maudesley Abbey. Il voulait quitter l'Angleterre et voyager bien loin, dans les pays les moins fréquentés, choisissant les lieux de l'accès le plus difficile et les moins connus de ses compatriotes.

Voilà quel était son dessein, et il avait calculé que, au pis aller, sa conduite serait regardée comme excentrique, ou peut-être très-naturelle chez un homme sédentaire dont l'unique enfant était entrée dans une sphère supérieure à la sienne. Voilà ce qu'il voulait faire, et, petit à petit, quand le monde l'aurait perdu de vue, il avait résolu de se cacher à l'abri d'un nouveau nom et d'une nouvelle nationalité, de telle sorte que si, par une étrange

fatalité, par l'intervention de la Providence, le secret de la mort de Dunbar revenait au jour, le meurtrier serait aussi éloigné de la main de la justice des hommes que si la tombe s'était ouverte pour lui et l'eût caché à tout jamais.

Voilà quel était le plan de Wilmot. Il avait eu le temps de l'élaborer pendant les longues nuits qu'il avait passées dans ces somptueux appartements, dans ces salons splendides dont la magnificence lui avait été plus horrible que les murs blancs de la cellule du condamné ; dont l'atmosphère lui avait paru plus suffocante que les exhalaisons fétides d'un bouge enfiévré de Saint-Giles. Le désir passionné et vindicatif de l'homme qui avait été trahi et offensé si cruellement, la soif de richesse, engendrée par la lente torture de la pauvreté, s'étaient levés dans la poitrine de cet homme à la vue de Dunbar. Un meurtre hideux avait été accompli et les deux passions avaient été assouvies, et Wilmot, le garçon de banque, le domestique de confiance, le faussaire, le convict, le condamné libéré, le réprouvé sans ressources, était devenu propriétaire d'une fortune d'un million.

Oui, voilà ce qu'il avait fait. Il était arrivé à Winchester un soir du mois d'août avec quelques souverains et quelque menue monnaie dans sa poche et une existence de dénûment et de honte devant lui. Il avait tué Dunbar et avait quitté cette ville principal associé de la maison Dunbar, Dunbar et Balderby, seul propriétaire de Maudesley Abbey, des domaines du comté d'York et de la maison de Portland Place. C'était assurément le triomphe du crime, le chef-d'œuvre de la fourberie. Mais l'auteur de ce crime avait-il goûté un seul instant de bonheur depuis ce moment… avait-il eu un seul moment de paix… un seul moment où il ne ressentît pas cette torture lente et sourde qui lui faisait croire à l'existence de

quelque animal de proie lui déchirant les entrailles ? L'auteur des Confessions d'un mangeur d'opium souffrait si cruellement d'une torture interne qu'il s'imagina qu'il avait en lui un être vivant dont l'existence se passait à le déchirer. C'était là une idée de malade ; mais que dire du serpent qu'on appelle Remords qui se roule autour du cœur du meurtrier et l'enserre à tout jamais de son étreinte mortelle, sans qu'il puisse jamais battre librement ni connaître un sentiment exempt de douleur ou une douce émotion ?

Quelques minutes avaient suffi, tandis que les grolles criaient au sommet des ormes et que les feuilles vertes s'agitaient sous une chaude brise d'été, que les eaux bleues s'écoulaient sous les rayons du soleil ou fuyaient à l'ombre avec un doux murmure, quelques minutes avaient suffi à Wilmot pour commettre un acte qui lui avait donné le plus riche butin que jamais meurtrier eût rêvé et qui avait tellement transformé son existence, si complètement changé tout son être, que lorsqu'il quitta le bois il n'était pas seul, mais il était suivi par une créature gigantesque, monstre hideux qui répétait jusqu'à ses soupirs, le suivait pas à pas, s'attachait à lui, lui saisissait la gorge, et lui montait sur la poitrine ; une horrible chose sans forme et sans nom, mais qui cependant revêtait toutes les formes et prenait tous les noms, et qui était le spectre de l'action qu'il avait commise.

Wilmot demeura quelque temps les mains crispées sur son front, puis son visage se rasséréna et devint tout à coup sévère et résolu. Le premier sentiment de terreur, le premier choc de la surprise étaient passés. Cet homme n'avait jamais été et ne pouvait jamais être un lâche. Il était prêt maintenant à tout événement. Peut-être était-il heureux que le moment redouté fût venu.

Il avait souffert une angoisse tellement indicible, des tortures si indescriptibles pendant le temps où son crime avait été caché, qu'il put ressentir une sorte de soulagement de la découverte du secret et de la liberté qu'il avait de laisser tomber le masque. Pendant qu'il était là, cherchant ce qu'il convenait de faire, il lui vint sans doute quelque heureuse idée, car son visage s'illumina soudain d'un sourire de triomphe.

— Mon cheval, — dit-il. — Je puis monter à cheval, quoique je ne puisse pas marcher.

Il prit sa canne et passa dans le salon voisin où il y avait une porte qui ouvrait sur le jardin quadrangulaire dans lequel le propriétaire du château avait fait construire une écurie provisoire pour son cheval favori. Margaret suivit son père à une faible distance en le regardant d'un air anxieux et surpris.

Il ouvrit la porte-fenêtre, et sortit dans le jardin, jardin dessiné à l'ancienne mode avec ses plates-bandes encadrées dans le gazon uni et au centre duquel il y avait une petite fontaine qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais coulé.

— Va chercher la lampe, Margaret, — dit Wilmot à voix basse. — J'ai besoin de lumière.

La jeune fille obéit. Elle ne tremblait plus maintenant et tenait la lampe d'une main aussi ferme que si elle avait accompli un devoir domestique. Elle suivit son père dans le jardin et passa avec lui dans l'écurie. Le cheval reconnut son maître malgré cette lumière indécise. L'animal frotta sa tête contre l'épaule de son maître, secoua sa crinière, et se cabra dans sa joie de le revoir. Ce ne fut qu'à la voix persuasive et sous la main caressante de Wilmot qu'il calma ses démonstrations joyeuses.

— Doucement, doucement, mon vieux, — dit Joseph à voix basse.

Trois ou quatre selles et autant de brides étaient accrochées à un chevalet dans un angle de la petite écurie. Wilmot y prit les objets nécessaires, et commença à seller le cheval en se soutenant sur sa canne.

Le palefrenier couchait dans la maison par ordre de son maître et il n'y avait personne qui pût entendre le bruit qui se faisait.

En cinq minutes le cheval fut sellé et bridé. Wilmot le fit sortir de l'écurie, toujours suivi de Margaret qui portait la lampe.

Il y avait une porte basse en fer qui menait du jardin dans le parc. Joseph conduisit le cheval à cette porte.

— Retourne et va me chercher mon pardessus, — dit-il à Margaret. — Tu iras plus vite que je ne pourrais le faire. C'est un vêtement bordé de fourrure. Tu le trouveras sur une chaise dans la chambre à coucher.

Sa fille obéit, silencieusement et tranquillement comme elle avait déjà fait. Les pièces ouvraient toutes l'une dans l'autre. Elle vit la chambre à coucher avec son lit élevé et sombre éclairée par la lueur vacillante du foyer. Elle posa la lampe sur une table de cette chambre et trouva le vêtement bordé de fourrure que son père lui avait demandé. Il y avait sur une toilette une bourse à travers les mailles de soie de laquelle brillaient quelques souverains. La jeune fille prit cette bourse en s'en allant, s'imaginant, dans la simplicité de son cœur, que son père pourrait bien n'avoir que ces quelques souverains pour accomplir sa fuite. Elle le rejoi-

gnit portant le lourd pardessus et l'aida à le revêtir en échange de la robe de chambre qui l'enveloppait. Il avait pris son chapeau avant de se rendre à l'écurie.

— Voici votre bourse, père, dit-elle en la lui mettant dans la main. — Elle contient quelque chose, mais pas beaucoup, je le crains. Comment vous procurerez-vous de l'argent là où vous allez ?

— Sois tranquille, je ne serai pas embarrassé.

En disant ces mots, il s'était mis en selle non sans grandes difficultés. Mais, quoique le grand air l'eût étourdi et rendu faible, il se sentait renaître maintenant qu'il était à cheval, qu'il avait sous lui ce robuste animal qui l'aimait et dont le galop puissant pouvait l'emporter pour ainsi dire au bout du monde. C'est l'impression que fit à Wilmot le bonheur de se sentir à cheval une fois encore. Involontairement, il posa la main sur la ceinture qu'il portait sans cesse autour de lui, quand sa fille lui fit la question relative à l'argent.

— Oui… oui… j'ai assez d'argent… tout va bien.

— Mais où allez-vous ? — demanda-t-elle avec anxiété.

Le cheval faisait voler le sable humide sous son pied, et rongeait son frein dans l'impatience que lui causait tout ce retard.

— Je ne sais pas, — répondit Wilmot ; — cela dépendra de… je ne sais quoi. Bonne nuit, Margaret. Dieu te bénisse ! Je ne pense pas que Dieu écoute les prières de mes pareils. S'il les écoutait, les choses se seraient passées autrement… lorsque j'ai essayé de mener une vie honnête !

Oui, c'était la vérité, le meurtrier de Dunbar avait essayé de mener une vie honnête et avait prié Dieu de protéger son honnêteté. Mais ses efforts avaient été empreints d'une impatience puérile ; il s'attendait à ce que ses prières fussent exaucées aussitôt que formées, et il s'indignait de ce que la Providence semblait sourde à ses vœux. Il lui avait toujours manqué la résignation, cette qualité sublime qui supporte sans murmures les mauvais jours et fait tête à l'orage avec calme et le sourire aux lèvres.

— Père, laissez-moi vous accompagner, — dit Margaret d'une voix suppliante ; — permettez-moi d'aller avec vous. Sans l'espérance que Dieu vous pardonnera, qui me soutient, le monde serait vide pour moi. Il faut que je vous accompagne. Je ne veux pas que vous retourniez parmi des hommes méchants qui vous endurciront le cœur. Je veux vous accompagner, bien loin, partout…

— Toi… m'accompagner ?… — dit lentement Wilmot. — Est-ce bien… ton désir ?

— C'est le plus grand désir de mon cœur !

— Et tu seras fidèle, — s'écria-t-il en s'inclinant, et mettant la main sur l'épaule de sa fille et la regardant en face ; — tu seras fidèle, n'est-ce pas, Margaret ? fidèle comme l'acier, prête à tout et tu regarderas sans faiblir, sans trembler, venir l'heure du danger. Tu as déjà supporté beaucoup et tu l'as noblement supporté. Es-tu prête à de nouvelles épreuves ?

— Pour vous, mon père, pour vous ! Oui, oui, je braverai tout au monde, je ferai tout pour vous sauver de…

Elle frissonna à l'idée du danger qu'il courait et à l'horreur duquel la fuite seule pouvait le soustraire. Non, non, pour rien au monde il ne fallait s'y soumettre, il n'y avait pas de sacrifice trop grand pour y échapper. Il n'y avait pas de résignation féminine, pas d'espoir dans la clémence de Dieu qui pût la faire accepter cela.

— J'ai confiance en toi, Margaret, — dit Wilmot ôtant sa main de l'épaule de sa fille ; — j'ai confiance en toi. N'ai-je pas raison ? N'ai-je pas vu ta mère, quand elle apprit mon histoire véritable, ne l'ai-je pas vue devenir blanche comme un linge ; puis, un moment après, me presser dans ses bras et ses regards honnêtes me fixer en me disant : « Ami, je ne t'en aimerai pas moins ; rien au monde ne me fera te moins aimer ! »

Il y eut un silence. Sa voix était devenue sourde et rauque ; puis tout à coup il s'écria :

— Grand Dieu ! que fais-je donc ? Je m'arrête à causer ici quand les moments sont précieux. Écoute-moi, Margaret, si tu veux me revoir, tu te rendras par une voie quelconque à Woodbine Cottage, près de Lisford, sur la route de ce village, je crois. C'est là que tu iras. J'y vais moi-même de ce pas, et j'y serai bien avant toi, tu m'as compris ?

— Oui ; Woodbine Cottage, Lisford… je n'oublierai pas ! Dieu vous conduise et Dieu vous protège, père ! Il est le Dieu des pécheurs, pensait la malheureuse jeune fille, il a donné de longues années à Caïn pour se repentir de ses crimes.

C'était à quoi pensait Margaret arrêtée près de la porte et prêtant l'oreille pour écouter le bruit du galop du cheval sur le chemin retentissant qui s'enfonçait dans le parc.

Elle était fatiguée, bien fatiguée, mais elle n'avait pas conscience de sa fatigue. Sa tâche n'était pas encore terminée. Elle ne se retourna pas pour revoir Maudesley Abbey, cette demeure splendide et luxueuse dans laquelle un misérable avait joué son rôle et souffert la peine de ses crimes pendant de longs mois. Elle s'éloigna précipitamment en suivant les sentiers solitaires, tandis que la brise nocturne chassait ses cheveux en désordre sur son visage et l'aveuglait presque, elle s'éloigna afin de retrouver la porte par laquelle elle s'était introduite dans le parc.

Elle se rendit à cette porte parce que c'était le seul endroit par lequel elle pût quitter le domaine sans être vue par le gardien d'une des portes principales. Le jour commençait à poindre avant qu'elle eût pu rencontrer quelqu'un qui la dirigeât vers Woodbine Cottage. Enfin elle vit sortir d'une ferme un homme tenant dans chacune de ses mains un pot au lait. Cet homme lui montra la direction de la route de Lisford.

Il était grand jour quand elle atteignit la petite porte du jardin situé devant la maison du major Vernon. Il était grand jour, et la porte conduisant dans une première antichambre était entr'ouverte. La jeune fille poussa cette porte et tomba évanouie dans les bras d'un homme qui l'attendait.

— Pauvre fille, pauvre enfant ! — dit Wilmot ; — comme elle a souffert ! Et moi qui croyais que ce crime lui serait profitable, qu'elle consentirait à recevoir l'argent sans chercher à percer le mystère. Ma pauvre fille ! ma pauvre malheureuse enfant !

L'homme qui avait assassiné Dunbar sanglotait sur le visage décoloré de sa fille évanouie.

— Assez de folies, — cria du parloir une voix rude. — Le temps nous presse trop pour l'employer à pleurnicher.

40

Carter, l'agent de police, ne perdit pas de temps ; mais il n'employa pas le télégraphe, au moyen duquel il aurait pu faire opérer immédiatement l'arrestation du meurtrier de Dunbar. Il ne fit pas usage des facilités que lui présentait le télégraphe parce qu'il eût été obligé de mettre la police dans sa confidence et qu'il désirait faire tranquillement les choses en se faisant aider par un simple camarade et très-humble subordonné qu'il employait depuis longtemps dans ces sortes d'expéditions.

Il arriva à Londres par le train-poste, après avoir quitté Clément, prit une voiture à la station de Waterloo, et se fit conduire directement au logis de son humble coopérateur qu'il fit lever sans plus de forme. Mais il n'y avait pas de train pour le comté de Warwick avant les six heures du matin réglementaires, et à sept heures il y avait un train express qui arrivait à Rugby dix minutes après le premier train. Carter préféra sacrifier dix minutes et prendre l'express. En attendant il mangea avec appétit le déjeuner préparé à la hâte par la femme de son ami, et expliqua à ce dernier la nature de l'affaire qu'ils allaient entreprendre.

Disons aussi qu'en donnant ces explications à son humble satellite, Carter avait un air qui ne laissait pas que d'être très-protecteur et que son ton amical était celui d'un supérieur vis-à-vis de son subordonné.

Ce subordonné était un homme d'âge moyen, d'un extérieur respectable, la peau décolorée semée de taches de rousseur, les yeux noirs bordés de rouge, et la chevelure d'un roux pâle. Son aspect n'était pas des plus agréables et il possédait en outre une habitude de se mordiller les lèvres et de grincer des dents lorsqu'il ne parlait pas ou qu'il ne mangeait pas, qui était très-énervante à contempler. Carter ne l'en estimait pas moins, non à cause de son habileté, mais pour son apparence complètement stupide. Il portait le sobriquet de Sawney Tom, et il valait son pesant d'or dans certaines occasions, quand il fallait que quelque simple campagnard ou quelque innocent apprenti mercier jouât son rôle dans le drame de la police de sûreté.

— Sawney, vous emporterez quelques-uns de vos joujoux, — dit Carter. — J'en accepterai un autre, s'il vous plaît, madame. Il suffit de trois minutes et demie pour l'amener au point convenable.

Cette dernière remarque s'adressait à M Sawney Tom, ou plutôt à M Thomas Tibbles, Tibbles était le nom de Sawney Tom, qui était occupée à faire cuire des œufs à la coque et à préparer des rôties de pain pour le patron de son mari.

— Vous emporterez vos joujoux, Sawney, — continua l'agent, — la bouche pleine de rôtie beurrée, nous ne pouvons pas prévoir la peine que nous donnera ce lapin-là, parce que, voyez-vous, un individu capable de jouer le jeu hardi qu'il a joué et de s'y maintenir pendant près d'un an, est capable de tout. Il n'est rien qu'il considère comme au-dessous de lui. Aussi, quoique tout me porte à croire que nous prendrons notre ami de Maudesley aussi tranquillement qu'on peut prendre un enfant dans son berceau, faut-il cependant nous préparer à tout événement.

Tibbles, qui était d'humeur taciturne et qui pendant qu'il écoutait son supérieur avait mâché activement à vide, se contenta de faire un simple signe de tête approbateur, en réponse aux discours de l'agent.

— Nous partons comme un avoué et son clerc, — continua Carter. — Vous emporterez un sac bleu. Je crois que vous feriez bien de vous habiller. Le temps passe. Vous savez, Sawney, vêtement noir convenable et rasé de près. Nous allons chez un vieux gentleman des environs de Shorncliffe qui veut faire changer son testament à la hâte après une querelle qu'il a eue avec ses trois filles. Voilà ce que nous allons faire si quelque indiscret vous questionnait.

Tibbles fit un nouveau signe de tête et se retira dans une chambre voisine, d'où il ne tarda pas à sortir, vêtu d'un vêtement noir étriqué d'un aspect assez funèbre et le bas du visage lisse comme un pain au lait de France et se rapprochant de ce comestible par la couleur.

Il tenait à la main un petit sac de nuit, puis il sortit chercher une voiture dans laquelle son chef et lui se rendirent à la station d'Euston Square.

Il était une heure de l'après-midi quand ils atteignirent la grille du parc de Maudesley Abbey dans une voiture qu'ils avaient louée à Shorncliffe. Il était une heure de l'après-midi, par une belle journée de printemps, et le cœur de Carter se dilatait à l'idée d'un grand triomphe.

Il descendit le premier de la voiture afin de questionner la femme du gardien.

— Descendez, Sawney, — dit-il en mettant la tête à la portière pour parler à son compagnon. — Je ne ferai pas entrer la voiture dans le parc. Il est plus sûr de nous rendre à pied à la maison.

Tibbles, avec son sac bleu sous le bras, descendit de voiture afin de suivre son supérieur partout où il plairait à ce dernier de le conduire.

La femme du gardien n'était pas seule ; quelques commères étaient rassemblées dans le petit parloir simplement meublé, et la conversation était bruyante et animée.

— J'ai été tellement surprise quand j'ai appris cela que j'ai failli tomber à la renverse, — disait la maîtresse du logis au moment où Carter et son compagnon se présentèrent à la grille du parc.

— Je désire voir M. Dunbar pour affaires particulières, — dit Carter. — Dites-lui que je viens de la maison de banque de Saint-Gundolph Lane. J'ai à remettre à M. Dunbar une lettre de son associé.

La concierge leva les bras et les yeux au ciel en témoignage de son profond étonnement.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, — dit-elle ; — mais, après ce qui vient de se passer, je ne sais plus ce que je fais. M. Dunbar est parti, monsieur ; et personne de la maison ne sait pourquoi il est parti, ni à quel moment, ni où il est allé. Son domestique a trouvé les appartements vides ce matin, et le palefrenier qui soignait le cheval de M. Dunbar, et qui couche sur le derrière du château, pas bien loin de l'écurie, a cru entendre du bruit la nuit dernière de ce côté-là : mais il a mis cela sur le compte du

changement de temps qui tourmentait l'animal. Ce matin, il a vu que le cheval était parti et le sable tout foulé, et il a trouvé par terre, de près la porte du jardin, la canne à pomme d'or dont se servait M. Dunbar ; car le pauvre gentleman était encore si boiteux, que c'est tout au plus s'il pouvait se traîner d'une chambre à l'autre. Personne ne peut comprendre comment il a pu faire pour seller son cheval et s'en aller sans que personne l'ait entendu, et tout le monde ce matin a perdu la tête à chercher M. Dunbar du haut en bas ; mais on ne l'a trouvé nulle part.

Carter pâlit et frappa violemment du pied. C'est un beau denier que deux cents livres pour un homme pauvre, et, de plus, la réputation de Carter était en jeu. L'homme qu'il venait chercher était parti… parti au milieu de la nuit, pendant que tout le monde dormait !

— Mais il boitait ! — s'écria-t-il. Comment expliquez-vous cela ?… l'accident de chemin de fer… la jambe cassée…

— Oui, monsieur… — répondit vivement la femme ; — vous avez bien raison, monsieur ; et c'est ce que tout le monde dit. On se demande comment un pauvre gentleman invalide, qui pouvait à peine remuer le pied ou la main, a pu se lever au milieu de la nuit, seller son propre cheval, et partir au grand galop ; car, à ce que dit le palefrenier, il est parti au grand galop, autrement le sable ne serait pas foulé comme il l'est. Et on dit comme ça que M. Dunbar est devenu fou tout à coup, et le docteur est bien inquiet, et il a envoyé des gens à cheval à sa poursuite, et M Dunbar… c'est-à-dire lady Jocelyn… on l'a été chercher ce matin de bonne heure, et elle est au château maintenant avec son mari, sir Philip ; et, puisque votre affaire est si importante, peut-être voudrez-vous la voir ?

— Certainement, — répondit vivement Carter. — Restez ici, Sawney, — dit-il à part à son compagnon ; — restez ici et recueillez ce que vous pourrez. Je vais aller voir lady Jocelyn.

Carter trouva la porte ouverte et l'antichambre pleine de domestiques. Un valet de pied lui dit que la comtesse était dans les appartements de M. Dunbar. L'agent envoya cet homme demander à lady Jocelyn si elle voulait recevoir un étranger venu de Londres pour affaires importantes.

Le valet revint cinq minutes après pour dire que lady Jocelyn consentait à recevoir le gentleman étranger.

L'agent fut conduit par deux salons successifs qui précédaient l'appartement où l'homme disparu avait passé tant de nuits cruelles, tant de lourdes journées. Il trouva Laura debout devant l'une des fenêtres ayant vue sur la pelouse unie, les regards tournés vers le chemin sablé conduisant à la loge principale.

Elle se retourna au bruit des pas de Carter et se passa la main sur le front. Ses paupières tremblaient et elle avait l'apparence d'une personne dont les sens ont été surexcités par une violente émotion.

— M'apportez-vous des nouvelles de mon père ? — dit-elle. — Ce nouveau malheur, cet accident mystérieux me rend folle.

Laura tourna son regard suppliant vers l'agent. Il y avait dans le visage de ce dernier une gravité qui l'effrayait.

— Vous êtes venu m'apprendre quelque nouveau malheur, — dit-elle.

— Non, mademoiselle Dunbar… non, lady Jocelyn, je n'ai pas de nouveaux malheurs à vous apprendre. Je suis venu ici à la recherche du… du gentleman qui a disparu cette nuit. Il faut que je le trouve, coûte que coûte. Il faut pour cela que vous m'aidiez un peu. Vous pouvez vous fier à moi pour le retrouver et promptement, s'il est encore de ce monde.

— S'il est encore de ce monde ! — s'écria Laura avec frayeur. — Est-ce que vous croyez… est-ce que vous craignez que…

— Je ne crois rien, lady Jocelyn. Mon devoir est très-simple et il est tout tracé. Il faut que je retrouve l'homme disparu.

— Il faut que vous retrouviez mon père ? — dit Laura intriguée. — Je désire assurément beaucoup qu'on le retrouve ; et si… si vous voulez accepter une récompense quelconque pour vos efforts, je serai trop heureuse de vous donner ce que vous demanderez. Mais comment se fait-il que vous soyez ici, et que vous preniez à mon père un si grand intérêt ? Vous venez sans doute de la maison de banque ?

— Oui, — répondit l'agent après un silence, — oui, lady Jocelyn, je viens de la maison de Saint-Gundolph Lane.

Après ces paroles, Carter se tut de nouveau, et du regard il inspecta l'appartement, examinant tout, depuis la couleur des rideaux, le dessin du tapis, jusqu'au moindre colifichet de porcelaine placé sur une vieille console dans un angle près de la cheminée. Le seul objet qui attira particulièrement son attention fut la lampe que Margaret avait éteinte.

— Je vais faire une question à Votre Seigneurie, — dit Carter avec un regard grave, presque compatissant, en fixant le beau vi-

sage qu'il avait devant lui. — Peut-être, madame, trouverez-vous cette question indiscrète, mais j'ose espérer que vous considérerez que je suis un homme habitué aux affaires, désireux d'accomplir mon devoir en ayant toute la considération possible pour les sentiments des personnes avec lesquelles je me trouve en relation. Vous semblez très-inquiète à propos de la personne disparue ; puis-je vous demander si vous avez pour elle beaucoup d'affection ? Je sais, madame, que c'est une étrange question… ou du moins elle peut paraître telle… mais elle a plus d'importance que vous ne pourriez le croire, et je vous serais très-reconnaissant si vous y vouliez répondre franchement.

Laura rougit légèrement, et elle se prit à pleurer tout à coup. Elle se détourna et s'essuya vivement les yeux avec son mouchoir. Puis elle s'approcha de la fenêtre et y resta quelques instants, regardant au dehors.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? — dit-elle avec quelque hauteur.

— Je ne puis vous le dire maintenant, madame, — répondit l'agent, — mais je vous donne ma parole d'honneur que j'ai d'excellentes raisons pour vous la faire.

— Très-bien alors, monsieur, je vais vous répondre franchement, — dit Laura en se retournant et en regardant Carter en face. — Je vais vous répondre parce que je pense que vous êtes un honnête homme. Il n'y a que très-peu d'affection entre mon père et moi. C'est un malheur peut-être, mais qui ne s'explique que trop bien, car nous avons été séparés pendant si longtemps, qu'à notre première entrevue, après cette séparation, nous avons paru étrangers l'un à l'autre, et j'ai senti entre nous une barrière que

rien ne saurait abaisser. Dieu sait, cependant, avec quelle anxiété j'attendais mon père à son retour de l'Inde, et quel désappointement je ressentis lorsque je découvris insensiblement que nous ne serions jamais l'un pour l'autre ce que les autres pères et les autres enfants, qui n'ont jamais connu la longue amertume de l'absence, sont entre eux. Mais veuillez remarquer que je ne me plains pas ; mon père a été très-bon, très-indulgent et très-généreux pour moi. La dernière chose qu'il fit, avant l'accident qui l'a retenu malade si longtemps, fut un voyage à Londres dans le dessein d'acheter des diamants pour un collier qu'il voulait me donner comme cadeau de noce. Je ne fais pas allusion à cela, parce que je tiens aux joyaux ; mais je suis heureuse de constater que, en dépit de sa froideur, mon père a quelque affection pour son unique enfant.

Carter ne regardait pas Laura. Il avait les yeux fixés sur un objet au dehors, et son regard avait cette fixité qu'il avait eue déjà en se reposant sur Clément pendant que le caissier racontait son histoire.

— Un collier de diamants ! — dit-il. — Hum !... hum !... oui... oui... c'est cela ! — Tout cela à mi-voix et murmuré à travers ses dents serrées. — Un collier de diamants !... Vous avez sans doute ce collier, n'est-ce pas, madame ?

— Non ; les diamants ont été achetés, mais ils n'ont pas été montés.

— C'est M. Dunbar qui a acheté les diamants ?

— Oui, et à un prix énorme, je crois. Pendant mon séjour à Paris, mon père m'écrivit qu'il remettait la monture du collier au

moment où sa santé lui permettrait de voyager sur le continent. Aucun des modèles qu'il avait vus en Angleterre ne le satisfaisait.

— Non, assurément ; cela ne m'étonne pas… — répondit l'agent. — J'ose dire qu'il trouvera difficilement à se satisfaire sous ce rapport.

Laura jeta un regard interrogateur sur Carter. Il y avait dans le ton dont il prononça ces paroles quelque chose d'irrespectueux, pour ne pas dire d'ironique.

— Lady Jocelyn… — dit Carter, — je vous remercie beaucoup de votre franchise. Comptez, madame, que j'aurai le plus grand soin de vos intérêts dans cette affaire. Je vais m'en occuper sans retard, et vous pouvez m'en croire, je réussirai à retrouver la personne disparue.

— Ainsi vous ne pensez pas que… que, en proie à quelque hallucination, résultat de sa longue maladie… vous ne pensez pas qu'il ait attenté à ses jours.

— Non, madame, — répondit l'agent d'un ton assuré, — rien, maintenant, ne saurait être plus éloigné de ma pensée.

— Dieu soit loué !

— Et maintenant, madame, oserai-je vous demander de me mettre en rapport avec le valet de chambre de M. Dunbar et de me laisser seul avec lui dans cet appartement ? Il se pourrait que je recueillisse quelque chose qui me mît sur les traces de votre père. À propos, n'auriez-vous pas un portrait quelconque de lui… une miniature, une photographie, ou quelque chose de ce genre ?

— Non, malheureusement, je n'ai aucune espèce de portrait de mon père.

— C'est fâcheux, mais n'importe ! Nous essayerons de nous en tirer sans cela.

Laura sonna. Un des magnifiques valets de pied qui daignaient illustrer de leur présence les antichambres et les corridors de Maudesley Abbey, apparut à l'appel de Laura et partit à la recherche du domestique particulier de Dunbar, de l'homme qui l'avait gardé et soigné depuis l'accident.

Ayant envoyé chercher cet homme, Laura souhaita le bonjour à l'agent, et se retira par les salons successifs de cette aile du château, dans la partie moderne que Percival Dunbar avait fait aménager et décorer à l'intention de sa petite-fille qu'il idolâtrait.

Le domestique de Dunbar était trop heureux d'être questionné et d'avoir une excellente occasion de discourir sur l'événement qui avait causé tant d'inquiétude et de consternation. Mais il n'était pas agréable de causer avec l'agent, car celui-ci avait une certaine manière de couper court au récit par une nouvelle question, dès qu'il voyait que le narrateur faisait mine de s'écarter du sujet, qui transformait la conversation en interrogatoire de juge d'instruction.

Sous cette pression, le domestique révéla très-brièvement et très-rapidement tout ce qu'il savait du départ de son maître,

— Résumons, — disait l'agent entre ses dents. — Il y n'y avait qu'un seul ami qui fût intime avec votre maître, et c'était un gentleman du nom de Vernon, demeurant depuis quelque temps à Woodbine Cottage, sur la route de Lisford. Ce gentleman venait

voir votre maître à toute heure, avait des manières bizarres, et une mise excentrique ; il vint d'abord le jour du mariage de M Laura, et il était misérablement vêtu. Plus tard, il se montra très-élégant et très-prodigue de son argent à Lisford... Hum !... hum !... Vous avez entendu votre maître et ce gentleman se disputer... du moins vous l'avez cru, mais les portes étant très-épaisses vous n'en êtes pas certain. Il se peut qu'ils fussent simplement occupés à raconter des anecdotes. Sans doute, sans doute ! Il y a des gentlemen qui jurent et crient en racontant des anecdotes. Vous avez senti une ceinture sous les vêtements de votre maître quand vous l'aidiez à se coucher ou à se lever. Il portait cette ceinture sous sa chemise, et se montrait inquiet lorsqu'il en changeait, et il paraissait ne pas vouloir que vous vissiez cette ceinture. Vous pensiez que c'était une ceinture galvanique ou quelque chose de ce genre. Vous l'avez palpée un jour en changeant la chemise de votre maître, et vous l'avez trouvée toute parsemée de bosses, dures comme du fer, mais très-petites. Voilà tout ce que vous avez à dire, excepté que vous avez toujours pensé que votre maître n'avait pas l'esprit tranquille, et que cela venait de ce qu'on l'avait d'abord soupçonné à propos du meurtre de Winchester.

Carter griffonna quelques notes au crayon sur son portefeuille, en faisant ce petit résumé de sa conversation avec le valet.

Ceci fait et le portefeuille refermé, il parcourut lentement le salon, la chambre à coucher, et le cabinet de toilette, examinant avec soin les objets qui l'entouraient et suivi de près par le domestique.

— Quels vêtements portait M. Dunbar à son départ ?

— Un pantalon et un gilet gris, et il a dû prendre un pardessus garni de fourrure.

— Un pardessus noir ?

— Non, bleu foncé.

Carter rouvrit son portefeuille pour ajouter une note nouvelle.

— Pantalon et gilet gris, pardessus bleu foncé garni de fourrure. Décrivez-moi donc un peu l'apparence extérieure de M. Dunbar.

Le valet répondit longuement à cette question.

— Ah ! hum !... — marmottait Carter, — grand, large d'épaules, nez aquilin, yeux noirs, cheveux noirs grisonnants.

Après avoir pris cette note, l'agent mit son chapeau, mais il s'arrêta devant la table où se trouvait encore la lampe.

— Cette lampe a-t-elle été remplie hier soir ? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur, comme tous les soirs.

— Combien de temps dure-t-elle ?

— Dix heures.

— À quelle heure a-t-elle été allumée ?

— Un peu avant sept heures.

Carter enleva le verre et porta la lampe près de la cheminée. Il la mit ensuite au-dessus de la grille, et en versa le contenu dans les cendres.

— Cette lampe a dû brûler jusqu'à quatre heures du matin, — dit-il.

Le domestique regarda Carter avec toute la respectueuse horreur qu'eût pu lui inspirer un sorcier du moyen âge. Mais Carter était beaucoup trop pressé pour faire attention à l'admiration qu'il éveillait dans cet homme. Il savait tout ce qu'il avait désiré savoir, et il n'avait pas de temps à perdre.

Il quitta le château, courut à la loge où il trouva Tibbles, son compagnon. Il envoya en toute hâte ce gentleman à la station de Shorncliffe, avec mission de guetter un voyageur vêtu d'un pardessus bleu foncé bordé de fourrure. Si ce voyageur paraissait, Sawney devait s'attacher à ses pas partout où il irait, mais en ayant soin de laisser, pour la gouverne de son supérieur, une note au chef de gare, contenant le récit de ce qu'il aurait fait.

41

Un quart d'heure après son départ du parc de Maudesley, la voiture s'arrêtait devant Woodbine Cottage. Carter paya le cocher et renvoya la voiture, puis il entra dans le petit jardin.

Il tira le bouton de la sonnette qui se trouvait à l'un des côtés de la porte vitrée, et il eut tout le loisir d'examiner les oiseaux empaillés et les curiosités marines qui ornaient la petite antichambre du cottage avant qu'on répondît à son appel. Il sonna une deuxième fois sans plus de succès ; mais au bout de cinq minutes apparut une jeune femme le visage enveloppé dans un mouchoir de couleur. L'agent demanda à voir M. Vernon. La

jeune femme l'introduisit sans retard ni hésitation dans un petit parloir dont la fenêtre s'ouvrait sur le derrière de l'habitation.

Le maître du logis était assis dans un fauteuil près du feu. La pièce était fort sombre, car son unique fenêtre s'ouvrait sur une espèce de serre toute pleine d'arbustes épineux de l'espèce des cactus, qui avaient fait les délices du dernier locataire de Woodbine Cottage.

Carter jeta un regard perçant sur le gentleman assis dans le fauteuil, mais l'attention la plus scrupuleuse ne lui montra rien qu'un brave homme de cinquante à soixante ans, avec une grande bouche ombragée par une moustache grise.

— Je suis à la recherche de renseignements sur un de vos amis, Major Vernon, — dit l'agent, — M. Dunbar, de Maudesley Abbey, qui a disparu depuis ce matin quatre heures.

Le gentleman assis dans le fauteuil fumait une pipe d'écume. Au moment où Carter prononça ces deux mots : « Quatre heures, » ses dents se choquèrent légèrement en rencontrant le bout d'ambre de sa pipe.

L'agent entendit ce bruit, si léger qu'il fût, et en tira ses conclusions. Vernon avait vu Wilmot, il savait que celui-ci avait quitté le château à quatre heures du matin et s'étonnait que l'heure exacte de son départ fût déjà connue par d'autres personnes.

— Vous savez où est allé M. Dunbar ? — dit Carter, regardant avec plus de fixité le gentleman assis dans son fauteuil.

— Pas du tout, et je songeais lui rendre visite ce soir au château.

— Hum ! — murmura l'agent. — Alors il est inutile de vous faire aucune question à ce sujet.

— Parfaitement. Ainsi vous dites que Dunbar est parti du château ? Mais je croyais qu'il était entré en traitement… c'est à peine s'il pouvait quitter son canapé et se mouvoir à l'aide de béquilles.

— C'est possible ; mais, quoi qu'il en soit, il a disparu.

— Que voulez-vous dire par ce mot disparu ? Il a quitté sa résidence, à ce que je vois… n'était-il donc pas libre de le faire ?

— Certainement, il était très-libre sous ce rapport.

— Alors je ne m'étonne plus autant qu'il soit parti, — s'écria le maître du cottage en s'inclinant vers le feu pour secouer les cendres de sa pipe. — Il y avait assez longtemps qu'il était attaché par la jambe, le pauvre diable ! Mais comment se fait-il que vous couriez après lui comme après un petit enfant qui s'est enfui de chez sa mère ? Est-ce que vous êtes son chirurgien ?

— Non, je suis envoyé par lady Jocelyn, et pour vous dire toute la vérité, — ajouta Carter avec une simplicité vraiment charmante, — pour vous dire toute la vérité, je ne suis rien moins qu'un agent du service de sûreté envoyé directement à la recherche du gentleman disparu. Lady Jocelyn, voyez-vous, craint que l'accident du chemin de fer, cette longue maladie, la fièvre qui l'a accompagnée, toutes ces choses-là réunies n'aient eu une très-mauvaise influence sur son pauvre père et que son cerveau soit légèrement endommagé… et sur ma parole, — continua avec rondeur l'agent de police, — cette fantaisie inexplicable peut très-bien confirmer les gens dans cette idée. Et dans ce cas il se pour-

rait qu'il eût attenté à ses jours. Maintenant, Major Vernon, en votre qualité d'ami de M. Dunbar, qu'est-ce que vous pensez de cela ?

Le Major sourit.

— Franchement, — répondit l'autre, — je ne crois pas que vous soyez si loin de la vérité. Dunbar a eu en effet des allures singulières depuis l'accident de chemin de fer.

— C'est très-vrai. Eh bien ! j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je visite votre maison et ses dépendances ? Il se pourrait que votre ami se fût caché quelque part chez vous. Une fois qu'ils ont la tête dérangée, on ne sait vraiment pas où s'adresser pour les retrouver, ces gens-là, vous savez.

Le Major Vernon haussa les épaules.

— Je ne crois pas que Dunbar soit entré chez moi à mon insu, — dit-il. — Mais si cela pouvait vous être agréable, vous êtes libre de visiter la maison depuis la cave jusqu'au grenier.

Il sonna. La jeune fille au visage emmitouflé parut à cet appel.

— Ah ! Betty, encore une fluxion, ma fille… Voilà une excuse toute trouvée pour négliger votre travail. Je connais cela, ma belle. Écoutez un peu. Voici un gentleman à qui vous allez montrer la maison et le jardin aussi, s'il vous le demande, mais faites vite, car j'attends mon dîner.

La fille salua d'une façon gauche et campagnarde et passa dans l'antichambre avec Carter.

— Betty ! — s'écria le maître de la maison au moment où la servante arrivait avec l'agent au pied de l'escalier, — Betty ! écou-

tez un peu.

Elle courut vers son maître et Carter entendit une conversation à mi-voix, très-courte, mais dont il put saisir la dernière phrase.

Cette phrase était celle-ci :

— Et si vous ne vous taisez pas, c'est à moi que vous aurez affaire.

— Ho ! ho ! — pensa l'agent, — il faut que Betty se taise ! c'est ce que nous verrons.

La jeune fille revint dans l'antichambre et conduisit Carter dans les deux salons occupant le devant de la maison. C'étaient de petites pièces mesquinement meublées, à plafonds bas et toutes pleines de placards et d'armoires se dissimulant dans des angles. Carter n'eut pas petite besogne à visiter tous ces réduits qui tous avaient, plus ou moins, une odeur de suif et de rhum, dénotant les habitudes toutes maritimes du dernier habitant du cottage.

Après avoir visité une demi-douzaine de ces cachettes au rez-de-chaussée, Carter et son guide montèrent à l'étage supérieur.

La servante nommée Betty fit entrer l'agent dans une chambre à coucher qu'elle lui dit être celle de son maître, et où les occupations du Major se manifestaient par divers appareils gisant sur les meubles ou accrochés à des patères, et surtout par une collection de pipes et de boîtes à cigares placées sur la cheminée.

La jeune fille ouvrit la porte d'un petit placard dissimulé dans un coin derrière le lit, mais au lieu de visiter cette nouvelle ca-

chette, Carter se précipita sur la porte, la ferma à double tour, et mit la clef dans sa poche.

— Merci, mademoiselle l'innocente, — dit-il, — je ne tiens pas à me tordre le cou ou à me casser les reins en regardant dans vos armoires. Veuillez seulement venir ici.

Et Carter indiqua la fenêtre près de laquelle il se plaça.

La jeune fille obéit sans s'effrayer. Sans sa fluxion ou plutôt sans le mouchoir de couleur qui lui cachait le bas du visage et qui était attaché par un gros nœud sur sa tête, c'eût été une assez jolie personne. Telle qu'elle était, Carter put voir seulement qu'elle avait de beaux yeux noirs qui se baissèrent devant son regard.

— Vous m'avez l'air d'une fine mouche, — dit-il, — et votre fluxion me confirme dans cette idée. Voyons, qu'est-ce que votre maître vous a dit, il n'y a qu'un instant ? À quel propos faut-il que vous vous taisiez, hein ?

Betty baissa la tête et tordit le coin de son tablier.

— Mon maître ne m'a pas rien dit, monsieur, — dit-elle.

— Ah ! mon maître ne m'a pas rien dit ! Votre moralité et votre connaissance de la grammaire peuvent aller de pair, mademoiselle Betty ; mais prenez-y garde, il pourra vous en cuire tôt ou tard, et vous serez tout étonnée d'être arrêtée pour parjure. C'est un crime qui est puni de la déportation pour la vie en ce qui concerne les femmes, — ajouta-t-il d'un ton effrayant.

— Oh ! monsieur, — s'écria Betty, — ça n'est pas moi ! C'est mon maître, et il jure tant, si vous saviez, quand il est en colère. Quand les choses ne vont pas à son goût, il grogne poliment

d'abord, puis il finit par s'emporter petit à petit et son langage devient de plus en plus violent à mesure qu'il crie plus fort. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, monsieur ? Je n'ose pas le contrarier. Je préfère être déportée si ça ne fait pas beaucoup de mal.

— Si ça ne fait pas beaucoup de mal ! — s'écria Carter. — Vous ne savez donc pas que tous les trois mois il y a un vaisseau qui part pour la terre de Van Diemen chargé rien que de martinets tressés à l'usage des jeunes femmes condamnées ?

— Oh ! monsieur ! je vais tout vous dire, — s'écria la servante de Vernon ; — plutôt que d'être arrêtée pour parjure, je vais tout vous dire !

— J'y comptais bien, — dit Carter, — mais vous n'avez pas grand'chose à me dire. M. Dunbar est venu ici ce matin, à cheval, entre cinq et six ?

— Il était six heures dix, monsieur, et j'ouvrais les volets.

— C'est cela.

— Et le gentleman est arrivé à cheval, monsieur, et il a pensé s'évanouir à cause de la douleur qu'il ressentait à la jambe, et il m'a dit d'appeler mon maître, et mon maître l'a aidé à descendre de cheval et a conduit le cheval à l'écurie ; puis le gentleman s'est assis et s'est reposé dans le petit salon qui donne sur le derrière, puis on m'a envoyée chercher une voiture, et je suis allée à Lisford, à l'enseigne de la Rose et la Couronne, et j'ai pris une voiture, et avant huit heures le gentleman était parti.

Avant huit heures et il en était alors trois passées. Carter regarda sa montre pendant que la servante faisait sa confession.

— Oh ! monsieur, — ajouta-t-elle, — je vous en prie, ne dites pas à mon maître ce que je vous ai dit ; je vous en prie, ne lui dites pas !

Il n'y avait pas de temps à perdre ; et cependant l'agent s'arrêta un instant, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre.

Était-ce la vérité que venait de lui dire la servante, ou bien était-ce une histoire destinée à lui faire suivre une fausse piste ? La terreur que lui inspirait son maître paraissait sincère. Elle pleurait maintenant, et de vraies larmes coulaient sur ses joues pâles et mouillaient le mouchoir qui lui enveloppait le visage.

— Je saurai à la Rose et la Couronne si on est réellement venu chercher une voiture, — pensa l'agent. — Dites à votre maître que j'ai cherché partout et que je n'ai pas trouvé son ami, — dit-il à la jeune fille ; — et ajoutez que je n'ai pas le temps de lui souhaiter le bonjour.

L'agent descendit l'escalier en disant ces mots. La jeune fille l'accompagna sous la porte rustique, et lui indiqua le chemin de la Rose et la Couronne à Lisford.

Il courut tout le long du chemin jusqu'à cette petite auberge, car l'idée que cet homme pût lui échapper le désespérait.

— Avec une avance pareille il peut faire n'importe quoi, — pensait l'agent. — Et cependant il a son infirmité ; tout est contre lui.

Àl'auberge, on lui apprit qu'une voiture avait été commandée le matin, à sept heures, par une jeune personne de Woodbine Cottage. La voiture rentrait à l'instant et le conducteur devait être à l'écurie.

Sur la demande de Carter, on appela cet homme ; et par lui l'agent apprit qu'un gentleman, enveloppé jusqu'au nez dans un cache-nez, revêtu d'un pardessus garni de fourrure et paraissant boiter beaucoup, avait été pris par lui à Woodbine Cottage. Le gentleman avait ordonné de le conduire aussi vite que possible à la station de Shorncliffe ; mais en arrivant, il se trouva qu'il était trop tard pour prendre le train que le gentleman voulait prendre, car il revint à la voiture en boitant beaucoup, et dit à l'homme de le conduire à Maninsgly. Le cocher apprit à Carter que Maninsgly était un petit village à trois milles de Shorncliffe par un chemin de traverse. Arrivé là, le gentleman au pardessus garni de fourrure était descendu dans une auberge, où il avait dîné, et il avait lu les journaux en buvant des grogs jusqu'à une heure passée. Il avait tout à fait l'air d'un gentleman, il avait payé le dîner et le grog du cocher aussi bien que le sien. À une heure, il était remonté en voiture et s'était fait conduire à la station de Shorncliffe. À deux heures cinq minutes, il était descendu à la station, avait payé le cocher et l'avait congédié.

C'était tout ce que Carter voulait savoir.

— Attelez aussi vite que possible, — dit-il, — et vous me conduirez à la station de Shorncliffe.

Tandis qu'on préparait le cheval, il entra dans l'auberge et se fit servir un grog chaud. Il avait coutume de boire les liquides bouillants, attendu qu'il passait son existence à courir de ville en ville, absolument comme il faisait maintenant.

— Sawney a eu la main heureuse cette fois, — pensait-il. — S'il allait me trahir et toucher la prime à ma place.

Cette idée était désagréable, et Carter se prit à réfléchir pendant une minute ou deux ; mais un singulier sourire ne tarda pas à reparaître sur son visage.

— Sawney me connaît trop bien pour cela, — se dit-il à lui-même, — Sawney me connaît trop bien pour tenter un coup pareil.

Le véhicule sortit de la cour pendant que Carter réfléchissait ainsi. Il sauta dans l'intérieur et se fit conduire à la station de Shorncliffe.

Tout était calme à la station. De quelque temps on n'attendait pas de trains. Il n'y avait pas signe de vie soit dans les bureaux, soit dans les salles d'attente.

Un facteur dormait sur ses crochets sur le quai de départ et une femme solitaire était assise sur un banc près du mur, entourée de ses boîtes et de ses paquets, un parapluie et des socques sur ses genoux.

Sur toute l'étendue du quai, il n'y avait pas trace de Tibbles, autrement dit Sawney Tom.

Carter réveilla le facteur et l'envoya demander au chef de gare si on avait laissé à ses soins une lettre pour M. Henry Carter. Le facteur partit en bâillant, et ne tarda pas à revenir, toujours en bâillant, dire qu'il y avait une lettre, en effet, et si le gentleman voulait bien prendre la peine de passer au bureau du chef de gare pour la réclamer.

La note n'était pas longue, ni encombrée d'une phraséologie cérémonieuse.

« L'homme à l'habit fourré est arrivé à 2 h. 10 m. Pris un billet pour Derby, 1 classe. Moi-même, même destination, 2 classe. — À vos ordres.

« T. T. »

Carter froissa le billet et le mit dans sa poche. Le chef de gare lui donna tous les renseignements nécessaires relatifs aux trains. Il y avait un train pour Derby à sept heures du soir, et pendant les trois heures et demie qui le séparaient de cet instant, Carter avait le loisir de se distraire de son mieux.

— Derby, — se disait-il en lui-même. — Derby ! Mais c'est la route du Nord, cela. Au nom de tout ce qu'il y a de miraculeux au monde, quelle raison a pu lui faire prendre ce chemin-là ?

42

Le voyage en chemin de fer de Shorncliffe à Derby était loin d'être agréable par une froide nuit de printemps, par des ténèbres opaques couvrant la plaine comme d'un suaire, et par un vent mélancolique gémissant sur ces régions désolées où tous les trains de nuit semblaient s'être donné rendez-vous. Lorsque je regarde par la portière d'un wagon cette étendue de pays plat et sombre, au milieu de la nuit, il me semble parcourir un pays maudit évoqué par quelque puissant magicien, un désert affreux de l'Afrique centrale transporté là pour rendre l'hiver encore plus affreux, et que le premier cri du coq fera évanouir.

Carter ne voyageait jamais sans une couverture de voyage et un flacon d'eau-de-vie, et soutenu par ces deux réconfortants, ex-

térieur et intérieur, contre l'influence glaciale d'une longue nuit, il s'installa dans l'angle d'un wagon de seconde classe et se disposa à passer le temps le plus agréablement possible.

Heureusement pour lui l'agent était accoutumé à la vie qu'il menait. Comparé à certaines de ses couchettes, l'angle capitonné d'un wagon de deuxième classe valait le lit d'un hôtel. Il s'était fait au sommeil interrompu dans tous les endroits possibles, et trois minutes après que le conducteur du train eut fermé la portière, il ronflait de tout son cœur.

Mais il ne put jouir longtemps de son repos. La portière fut ouverte de nouveau et une voix de stentor lui cria aux oreilles cet avertissement si fatal au repos des voyageurs :

— On change de voiture !

Le voyage de Shorncliffe à Derby paraissait consister uniquement en changements de voitures, et il sembla à l'infortuné Carter qu'il avait passé une interminable nuit à courir d'un wagon à un autre wagon et d'une ligne à une autre ligne à travers ces quais monotones qui sont si réfrigérants pour le voyageur obligé de courir le pays au milieu de la nuit.

Enfin, cependant, après un voyage qui lui parut éternel, grâce à ces petits sommes qui brouillent toute estimation nette du temps écoulé, l'agent arriva à Derby, toujours au milieu de la nuit, car, pour le voyageur, après le coucher du soleil, il fait toujours nuit pleine. À cet endroit, il s'adressa directement au chef de gare qui lui remit un autre billet qui lui était adressé par Tibbles et qui ressemblait beaucoup à celui qu'il avait reçu à Shorncliffe.

« Arrivé jusqu'à Derby ; l'homme à l'habit fourré a pris un billet pour Hull. J'ai fait comme lui et je l'accompagne. — À vos ordres.

« T. T. »

Après avoir lu cette note, Carter s'occupa sans tarder des moyens de suivre au plus tôt son compagnon et le voyageur boiteux.

On lui apprit qu'il avait deux heures à attendre pour le train qui devait le conduire à Normanton, et qu'à Normanton il faudrait qu'il attendît une autre heure pour celui qui le mènerait à Hull.

— C'est cela, ne vous gênez pas, — s'écria-t-il avec colère quand l'employé du chemin de fer lui eut donné ces agréables nouvelles. — Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire durer cela un peu plus longtemps ? Il me semble cependant que quand il s'agit de rendre un homme fou furieux, plus tôt ce but est atteint, mieux cela vaut !

Tout ceci fut murmuré à mi-voix, de façon que l'employé n'en entendît rien. C'était une manière de soupape de sûreté par laquelle l'agent laissait échapper son trop-plein de colère.

— Sawney a la veine, — pensait-il en arpentant le quai, — Sawney a les atouts en main, cette fois, et s'il était assez fourbe pour les jouer contre moi… Mais je ne crois pas qu'il agisse de la sorte ; notre profession a des habitudes plus convenables, et un traître y aurait toutes les chances de se faire chasser honteusement. On aurait bientôt fait de lui donner à entendre que l'état de sa santé lui fait un devoir de se retirer au plus vite. Ou bien on lui adresse-

rait une missive dans le goût de celles en usage chez les soldats lorsqu'ils veulent se débarrasser d'un mauvais chien d'officier.

Les rafraîchissements abondaient à Derby, et avant de se retirer dans la salle d'attente pour prendre ce qu'il appelait un à-compte, Carter se fit servir un bol de café bouillant et une formidable pile de sandwichs. Moyennant un petit pourboire, un facteur s'engagea à le réveiller cinq minutes avant le départ du train de Normanton.

Dans la salle d'attente, éclairée par une lampe fumeuse, il y avait un grand feu de coke. Une dame, à moitié ensevelie sous des châles et entourée par une petite fortification de boîtes et de paquets, était assise près du feu. À l'entrée de Carter, elle se réveilla en sursaut et se cramponna à ses bagages, plongée qu'elle était dans ce demi-sommeil pendant lequel une femme isolée prend volontiers chaque voyageur pour un malfaiteur.

Carter s'installa à l'aise sur l'un des canapés et ronfla paisiblement jusqu'au moment où le facteur vint le réveiller. Il se leva reposé et tout dispos pour son voyage.

— Hull !... Hull !... — se disait-il à lui-même. — Son plan consiste à gagner Rotterdam, Hambourg, ou Saint-Pétersbourg peut-être ; partout où un vaisseau pourra le transporter. Il s'embarquera à bord du premier venu. C'est bien trouvé, très-bien trouvé, et si Sawney n'avait pas été à la station, M. Joseph Wilmot nous glissait dans les mains mieux que personne au monde. Mais si Tibbles fait bien son devoir, nous le pincerons et nous le ramènerons aussi tranquillement qu'un petit garçon que sa mère conduit à l'école. Si Tibbles fait bien son devoir... et comme il n'est pas fort au courant de l'affaire, qu'il n'a entendu parler que

vaguement de la prime extraordinaire, et qu'il ignore la découverte de Winchester… il y a gros à parier que Tibbles fera son devoir. La nature humaine est une noble chose, continua l'agent, mais j'ai toujours remarqué que moins d'occasions de faillir vous lui donnez, plus pure elle sort de l'épreuve.

Il faisait jour et le soleil brillait quand le train qui amenait Carter s'arrêta doucement dans la grande gare de Hull. Il faisait jour, le soleil brillait, et les oiseaux chantaient, et dans les champs, autour de la ville enfumée, il y avait des troupeaux de bestiaux aspirant l'air frais du printemps, des laboureurs à leur charrue, des chariots chargés de foin odorant ; les jardins, tout pleins de rosée, étaient encore assoupis sur le bord des chemins rustiques ; en un mot, le jour nouveau-né avait cet air d'innocence approprié à sa tendre jeunesse, quand l'agent descendit sur le quai, calme, maître de lui, et résolu, l'aspect aussi vif et aussi affairé que n'importe quel voyageur du train, et n'ayant sur lui rien qui le signalât comme un chasseur à la poursuite d'un meurtrier

Il parcourut le quai du regard. Non, Tibbles ne l'avait pas trahi. Ce gentleman était là regardant descendre les voyageurs de voiture, et paraissant plus jaune que jamais à cette heure matinale. Il mâchait à vide avec plus d'énergie que de coutume, et Carter, qui connaissait à fond les caractéristiques de son aide, reconnut à ce signe que les choses allaient mal.

— Eh bien ! — dit-il en posant la main sur l'épaule de Sawney Tom, — vous a-t-il échappé ? Voyons, franchement ; je le vois, de reste, sur votre visage.

— C'est vrai, — répondit Tibbles d'un ton vexé ; mais, quoi qu'il en soit, vous n'avez pas besoin de me faire les gros yeux, car il n'y a pas de ma faute. Si jamais vous avez suivi une anguille boiteuse et une anguille boiteuse qui se sert de son infirmité comme d'un avantage, vous savez alors ce que c'est de suivre ce monsieur à l'habit fourré.

L'agent passa son bras sous celui de son second et conduisit Tibbles en dehors de la gare, dans un endroit désert situé derrière le bâtiment.

— Maintenant, — dit Carter, — dites-moi ce qui s'est passé et n'omettez rien.

— Voilà, — répondit Sawney. — J'attendais à la gare de Shorncliffe, et, à environ deux heures cinq minutes, je vis le grand gentleman arriver et prendre son billet. Je l'entends dire : « Derby ; » sur quoi j'attends qu'il ait quitté le guichet et je prends mon billet pour le même endroit. Nous arrivons là après mille ennuis et tracasseries de toutes sortes, changeant de voitures toutes les trois minutes, enfin ne faisant que cela pendant tout le voyage. Malgré tout, je guette mon gentleman qui boitait énormément, et regardait d'un air soupçonneux autour de lui pour voir si on le suivait. Et naturellement, il ne s'aperçut de rien ; il n'y avait pas de danger. De tous les jeunes gens innocents qui furent jamais exposés aux tentations de ce monde pervers, le plus innocent était ce clerc d'avoué orné de son sac bleu et racontant à un voisin, assez haut pour que le gentleman à la fourrure pût l'entendre, qu'il avait reçu une dépêche télégraphique de son patron qui était là-bas, du côté de Hull, occupé à une affaire d'élections, et qu'on lui avait dit par une autre dépêche de prendre tel et tel train. Très-bien ; nous arrivons à Derby et le gentleman à la

fourrure prend un billet pour Hull. À Normanton, le gentleman descend, puis je le revois bien installé dans sa voiture. Arrivé à Hull, il descend sur le quai, prend une voiture et dit : « Hôtel Victoria. » À ce moment, il était près de dix heures ; il faisait noir et le vent soufflait. Bien ; je monte derrière la voiture ; je me fais traîner un peu, je marche un peu, ne perdant pas la voiture de vue. Nous arrivons à l'Hôtel Victoria je me cache derrière la voiture et je vois mon homme descendre à l'hôtel, souffrant beaucoup de sa jambe, à en juger à la grimace qu'il faisait. Il entre dans le restaurant ; je le suis. Impossible d'avoir l'air plus innocent que moi. Je vois mon homme assis, chauffant sa jambe malade, et un sac de nuit et une couverture de voyage placés sur une table à côté de lui. Enfin, il se lève et sort. Je l'entends s'informer de l'heure du train pour Édimbourg et je reste assis près du feu pendant plus de trois minutes, parce que, voyez-vous, je ne voulais pas avoir l'air de le suivre. Trois minutes après, je sors, aussi sûr de le trouver au comptoir que je le suis de vous avoir en ce moment à côté de moi. Mais il n'y était pas. Dans le vestibule, au comptoir, nulle part, il n'y avait plus trace de mon homme. Le garçon m'apprend, d'un air digne, que le gentleman infirme est sorti par la porte qui regarde l'eau, rien que pour faire un tour et acheter des cigares, et qu'il reviendra avant dix minutes, puisqu'il a commandé qu'on lui fît cuire une côtelette. Bien ; je sors par la même porte, pensant que mon ami boiteux ne peut pas être loin ; mais en arrivant sur le quai, pas plus de traces de lui que sur la main. Je cours pendant une demi-heure dans toutes les directions sans plus de résultat ; et, enfin, je me décide à retourner à l'hôtel pour voir s'il n'y est pas rentré avant moi. Son sac de voyage et sa couverture de nuit étaient là tels que je les avais laissés ; et près du feu, à son intention, on avait dressé une petite

table. Là, pas plus de trace de lui que dans la rue. Je ressors, le front couvert d'une sueur froide, et je cours à travers cette bien-aimée ville jusqu'à une heure du matin, cherchant dans tous les endroits possibles qui pouvaient raisonnablement servir de refuge à un homme de cette espèce. Épuisé, je retourne à l'hôtel où je prends une chambre pour la nuit ; et aussitôt debout, ce matin, je descends sur le quai et je m'enquiers des vaisseaux qui mettront à la voile aujourd'hui. On me dit qu'il n'en partira pas avant ce soir, qu'il n'y en a qu'un en charge pour Copenhague et qu'il ne prend pas de passagers. Mais à la mine de son capitaine, je parierais qu'il prendrait jusqu'à un cimetière à son bord si on le payait pour cela.

— Hum ! un vaisseau en partance pour Copenhague, dites-vous, et dont le Capitaine a une mauvaise figure, — fit l'agent d'un ton pensif.

— La plus mauvaise figure que j'aie jamais vue, — répondit Tibbles.

— C'est une mauvaise affaire, Sawney, mais je ne doute pas que vous n'ayez fait pour le mieux.

— Oui, j'ai fait pour le mieux, — répondit Sawney avec quelque indignation, — et considérant la confiance que vous avez eue en moi relativement à cet oiseau-là, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire de mieux.

— Eh bien ! ce qu'il y a de mieux à faire est de guetter ici le départ des trains pour le Nord, pendant que moi-même j'irai rendre visite à la gare située de l'autre côté de l'eau, — dit Carter. — Il se peut que ce voyage à Hull ait été combiné pour nous faire perdre la piste et que notre homme essaye de nous distancer en retour-

nant immédiatement à Londres. Faites bonne garde ici, Sawney, tandis que je m'en vais voir de l'autre côté.

Carter prit une voiture et se fit conduire à une jetée au bout de la ville, d'où un bateau le transporta à travers l'Humber, à la station située sur la rive du fleuve appartenant au comté de Lincoln.

Arrivé là, il prit tous les renseignements relatifs au départ des trains pour Londres, et assista au départ des deux ou trois premiers. Puis, comme le prochain départ ne devait avoir lieu qu'à un intervalle de quelques heures, il repassa l'eau, et se mit à l'œuvre pour retrouver son homme.

Il commença par flâner sur les quais, notant les vaisseaux ancrés dans le port, les gros steamers en destination de Londres, d'Anvers, de Rotterdam et de Hambourg, et les petits bateaux à vapeur qui ne font que de courts voyages sur le fleuve et transportent le dimanche une foule de badauds aux jolis petits villages situés sur le bord de la mer. Il apprit tout ce qu'il était nécessaire qu'il sût sur ces bateaux, leur destination, les heures et les jours de leur départ, et en une demi-heure il fut plus au courant des choses du port qu'un autre homme eût pu l'être en une journée. Il examina le vaisseau en partance pour Copenhague, c'était une coque noire et sombre, bien nommée, le Corbeau, avec un capitaine noir et sombre, couché sur un amas de toiles goudronnées sur le pont et fumant tout en dormant. Carter s'arrêta pour le contempler pendant quelques minutes d'un air pensif.

— Il a l'air d'un mauvais gars, — murmura l'agent en s'en allant, — cette fois Sawney avait raison.

Il rentra dans la ville et se promena, inventoriant de son regard exercé les boutiques des joailliers, de ce regard si furtif qu'il

passait inaperçu, si plein de dextérité qu'il ne laissait échapper aucun des détails, si petits qu'ils fussent, de l'objet examiné. Carter visita les joailliers, jusqu'à ce qu'il trouvât l'un d'eux qui joignait le prêt sur gage à son commerce plus relevé. Devant la maison de cet homme, Carter s'arrêta, et il pénétra par un petit couloir sombre où les habitants de Hull, pressés par le besoin d'argent, se dissimulaient. Carter visita trois boutiques de prêteurs sur gage, et perdit beaucoup de temps avant de faire aucune découverte qui pût lui être utile. Enfin, à la troisième boutique il se trouva sur la bonne piste. Ses façons avec ces gentlemen étaient très-simples.

— Je suis un agent du service de sûreté de Scotland Yard, — disait-il, — et j'ai un mandat d'amener contre un individu qu'on croit caché à Hull. On sait qu'il possède une grande quantité de diamants non montés, je ne dis pas que ce soient des diamants volés, remarquez bien ; ainsi vous n'avez rien à craindre. Tout ce que je veux savoir, c'est si vous avez vu telle ou telle personne.

— Vous dites que les diamants n'ont pas été volés ? — demanda le troisième prêteur sur gage avec quelque inquiétude.

— Soyez tranquille. Je vois qu'il est venu ici. Je ne veux rien savoir des diamants. Ils lui appartiennent, et ce n'est pas cela que nous cherchons. C'est de lui que je désire savoir des nouvelles. Je vois qu'il est venu ici. Maintenant, la question est-celle-ci : À quelle heure ?

— Il n'y a pas plus d'une demi-heure. Un homme vêtu d'un habit bleu foncé avec un collet de fourrure…

— Oui, et qui boite.

Le prêteur hocha la tête.

— Je ne m'en suis pas aperçu, — dit-il.

— Vous n'avez pas fait attention, ou bien il a dissimulé son infirmité en entrant chez vous. Il s'est assis, sans doute ?

— Oui, il est resté assis tout le temps.

— C'est ce que je pensais. Merci, tout va bien.

En disant ces mots, Carter partit, au grand soulagement du prêteur.

L'agent regarda à sa montre et vit qu'il était une heure et demie. À trois heures et demie, il y avait un train qui partait de la station du côté de l'eau qui se trouve dans le comté de Lincoln. L'autre station était sûre tant que Tibbles serait là ; il lui restait donc deux heures devant lui, il descendit sur le port et s'assura qu'aucun bateau n'avait traversé le fleuve depuis une heure. Wilmot était donc encore sur le côté du comté d'York. Mais où se cachait-il ? Un homme vêtu comme il l'était et boitant beaucoup devait être remarqué partout où il allait, et cependant Carter, en dépit de toute son expérience, ne put rien trouver qui le mît sur les traces de l'homme qu'il cherchait. Il consacra une heure et demie à courir les rues, pénétrant dans des cabarets et des bouchons de toutes sortes, dans des rues étroites et des ruelles avoisinant le port. Enfin il se décida à repasser le fleuve pour assister au départ du train.

Avant de partir pour exécuter ce dessein, il avait revu le Corbeau et son capitaine. Celui-ci était couché exactement dans la même position, fumant, tout en dormant, une petite pipe noire et malpropre. Carter examina chacun des voyageurs du train, et ne

s'éloigna que lorsqu'il l'eut vu partir. Après cela, il repassa l'eau sans perdre de temps, et à quatre heures il mettait pied à terre.

Il commençait à être las, mais non fatigué de son labeur. La plus grande partie de son existence se passait de la même manière, et il avait coutume de dormir en voiture, de prendre ses repas à n'importe quelle heure, partout où il en trouvait l'occasion. Maintenant il devenait agacé, pour me servir de son expression, et il allait se rendre à l'Hôtel Victoria dans l'intention de manger un beefsteack arrosé d'un verre de grog, car Carter ne buvait jamais de bière, breuvage soporifique, ennemi de cette clarté d'esprit essentielle à un agent de la police de sûreté, il était sur la route de l'Hôtel Victoria quand il changea d'idée, et retourna sur le quai, dans le dessein de le parcourir encore une fois, les mains dans ses poches, en inspectant les vaisseaux et en rendant une dernière visite au Corbeau et à son capitaine.

— Je ne serais pas étonné que mon homme se fût caché à bord de ce navire, — pensait-il en se promenant lentement sur le quai, — j'ai comme une tentation de monter à son bord et de le visiter.

43

Carter connaissait si bien l'endroit où le Corbeau était à l'ancre qu'il se rendit tout droit à cette partie du quai et regarda dans cette direction, s'attendant à revoir le malencontreux capitaine toujours couché sur ses cordages et fumant toujours sa pipe noire et malpropre.

Mais à son grand étonnement il vit un autre vaisseau à l'endroit où il s'attendait à trouver le Corbeau, et en réponse aux questions qu'il adressa aux badauds du quai et à ceux qui étaient à bord des navires on lui dit que le Corbeau avait levé l'ancre il y avait une demi-heure et qu'il était encore visible à l'horizon.

Et on lui montrait un point sombre en mer, qu'on lui affirma n'être ni plus ni moins que le Corbeau, à destination de Copenhague.

Carter demanda si on s'attendait à ce prompt départ.

— Non, — lui dit-on, — on ne s'attendait pas à le voir partir avant le point du jour, et il n'a pas encore à son bord les deux tiers de sa cargaison.

L'agent demanda si ce n'était pas là un procédé étrange.

— Oui, — lui dit-on, — cette façon d'agir est étrange, mais le patron du Corbeau est de tous points un étrange individu, et c'est à bord de son vaisseau que plus d'un banqueroutier frauduleux a trouvé refuge pour fuir à l'étranger.

Un des badauds prétendit que le patron devait avoir à son bord un passager de cette espèce qu'on avait vu passer sur le quai dix minutes avant que le Corbeau mît à la voile.

— Qui est-ce qui veut essayer de le rattraper ? — dit Carter. — Qui est-ce qui veut essayer cela pour deux souverains ?

Les hommes hochèrent la tête. — Le Corbeau a trop d'avance, — disaient-ils, — et de plus il a le vent pour lui.

— Mais il se peut que le vent change au coucher du soleil, — répondit l'agent. — Allons, mes amis, un peu de courage ! Il y a

cinq livres à gagner ! Qui veut essayer de le rattraper pour un billet de cinq livres ?

— Moi ! — s'écria un gros gaillard vêtu d'une vareuse rouge et de grandes bottes qui lui montaient jusqu'au ventre ; — je m'en charge avec l'aide de mon camarade. N'est-ce pas, Jim ?

Jim était un autre gros gaillard, vêtu d'une vareuse bleue et propriétaire, en sa qualité de pêcheur, d'un petit bateau à voile brune. Les deux grands diables de pêcheurs coururent sur le quai, et l'un d'eux sauta dans un bateau attaché à l'une des extrémités à l'endroit où un escalier de pierre conduisait au niveau du fleuve. Le second courut chercher les armatures de l'embarcation et rapporta en même temps deux lourds pardessus.

— Il serait bon d'emporter des provisions, monsieur, — dit le jeune homme revenant en courant chargé de ces divers objets ; — car il se peut que nous restions dehors toute la nuit si nous voulons rattraper le bateau.

Carter lui donna un souverain et lui dit d'acheter ce qu'il jugerait convenable.

— Vous feriez bien aussi d'avoir quelque chose pour vous couvrir outre vos vêtements, monsieur, — ajouta l'homme, — car, après le coucher du soleil, il fait froid en mer.

Carter reconnut la justesse de cette observation et courut acheter une couverture de voyage. La sienne était restée à la gare confiée aux bons soins de Sawney. Il fit cette emplette dans une boutique voisine du quai et dix minutes après il était de retour.

Le pêcheur à la vareuse bleue était dans son bateau qui ne laissait pas que d'être, dans son genre, de solide construction.

Cinq minutes après, le pêcheur à vareuse rouge parut portant une grande bouteille de grès, au goulot de laquelle était attaché un gobelet d'étain, et un grossier panier rempli de provisions. La bouteille et le panier ne tardèrent pas à être rangés au fond du bateau, et Carter fut invité à s'asseoir sur le banc qu'on lui désigna.

— Pouvez-vous gouverner, monsieur ? — demanda l'un des pêcheurs.

Oui, Carter pouvait gouverner. Il y avait bien peu de choses qu'il ignorât, après avoir couru le monde pendant vingt ans.

Il prit la barre quand le bateau eut gagné le large, les deux jeunes gens laissèrent tomber leurs avirons, et le bateau s'élança vers la pleine mer où l'œil le plus exercé pouvait seul découvrir le point noir qui représentait le Corbeau.

— Si c'était un faux mouvement ! — pensa Carter ; — cependant ce n'est pas vraisemblable. S'il avait voulu me distancer et regagner Londres, il eût pris l'un des trains que nous avons guettés ; s'il avait voulu rester caché dans la ville, il n'eût disposé d'aucun de ses diamants, et puis, d'un autre côté, pourquoi le Corbeau serait-il parti avant d'avoir à bord la totalité de sa cargaison ? Quoi qu'il advienne, je crois avoir bien fait de risquer cette démarche et de suivre le Corbeau. Si c'est une chasse à l'oie sauvage, ce n'est pas la première que j'aie faite, et je m'en suis toujours bien tiré.

Le petit bateau pêcheur se conduisit bravement une fois à la mer ; mais même avec l'aide des avirons, vigoureusement maniés par les deux jeunes gens, ils ne gagnèrent pas sur le Corbeau, car

le point noir s'effaça insensiblement et finit par disparaître tout à fait.

— Jamais nous ne le rattraperons, — dit l'un des hommes en se versant une rasade de l'eau-de-vie contenue dans le flacon de grès et comme pris d'un accès de désespoir. — Nous ne rattraperons pas plus le Corbeau que nous ne pouvons rattraper le jour d'avant-hier, à moins que le vent ne change.

— Je crois que l'autre vent changera au coucher du soleil, — répondit le jeune homme qui avait donné l'accolade plus souvent que son camarade au flacon de grès et qui voyait plus gaiement les choses, — je crois que le vent va changer à la nuit.

En parlant ainsi, il regardait dans la direction du vent. Il prit ensuite la barre des mains de Carter, et ce gentleman s'enveloppa dans sa nouvelle couverture de voyage et se coucha dans le fond du bateau en se servant de l'un des pardessus des pêcheurs en guise d'oreiller, et de l'autre comme d'un couvre-pieds. Bercé par le bruit monotone de l'eau contre les parois de l'embarcation, il tomba dans un sommeil profond dont le charme était cependant un peu tempéré par le contact peu moelleux des planches sur lesquelles il était couché.

Àson réveil, il apprit que le vent avait changé et que la Jolie Polly, c'était le nom du bateau appartenant aux deux pêcheurs, gagnait le Corbeau de vitesse.

— Nous serons dans ses eaux avant une heure, — dit l'un des hommes.

Carter se secoua pour chasser le sommeil et se dressa sur ses pieds. Il faisait un magnifique clair de lune, et le petit bateau lais-

sait un sillage argenté derrière lui. Au loin, à l'horizon, on voyait une faible tache blanche que l'un des pêcheurs montra du doigt à Carter. C'était la grande voile du Corbeau que les rayons de la lune faisaient paraître blanche.

— Il ne fait pas assez de vent pour éteindre une chandelle de deux sous, — dit l'un des jeunes gens. — Nous sommes sûrs maintenant de le rattraper.

Carter, à l'instigation de l'un de ses compagnons, but une rasade d'eau-de-vie et se prépara à l'événement qu'il avait devant lui.

De toutes les aventures hasardeuses dans lesquelles l'agent s'était trouvé engagé, celle-ci n'était pas la moins hasardeuse. Il allait s'aventurer à bord d'un vaisseau inconnu dont le capitaine avait une très-mauvaise réputation, et dont l'équipage se modelait sans doute sur les mœurs de son patron. C'était parmi ces gens-là qu'il allait se jeter dans l'espoir de capturer un criminel dont la position, s'il était pris, était si désespérée qu'il ne devait pas vraisemblablement hésiter dans le choix des moyens qui pouvaient l'empêcher d'être arrêté. Mais ce n'était pas le premier cas où les chances fussent contre l'agent, et il envisageait la possibilité d'être jeté par-dessus le bord dans une lutte corps à corps avec Wilmot avec autant de calme que si la mort par submersion était la fin naturelle de l'homme.

Une seule fois, et tandis que, debout à la proue du bateau, il regardait le point à l'horizon, Carter porta la main à la poche de côté de son vêtement où était caché le plus joli et le plus nouveau revolver du monde. Mais à part ce geste presque involontaire, rien ne vint révéler qu'il songeât au danger qui l'attendait.

La lune étincelait dans un ciel sans nuages, et le bateau pêcheur fendait l'eau tandis que les solides avirons semblaient battre la mesure d'un hymne sans paroles. Par ce beau clair de lune, les voiles du Corbeau devenaient plus blanches et plus larges à chaque coup des avirons qui faisaient bondir si légèrement la Jolie Polly sur la surface bleue de la mer.

En voyant le bateau gagner le navire de vitesse, Carter apprit sa mission aux deux jeunes gens et leur dit à quel titre il courait après le fugitif.

— Je peux compter sur vous en cas de besoin… hein, mes enfants ? — demanda-Ml.

— Oui, — répondirent les jeunes gens, — vous pouvez compter sur nous jusqu'à la mort.

Leur courage semblait augmenter à l'approche du danger, surtout lorsque Carter leur donna à entendre qu'il pourrait bien y avoir une prime pour chacun d'eux, pour les récompenser de leur participation à la capture d'un malfaiteur.

Ils coururent une bordée parallèlement au vaisseau noir et de méchant aspect. Puis Carter, se dressant dans le bateau, cria :

— Yo… ho ! du navire… ho !…

Sa voix retentit au loin sur l'eau étincelante.

Un homme, la pipe à la bouche, passa la tête par-dessus le bord.

— Hilloa ! quel est ce bateau ? — demanda-t-il d'un ton furieux.

— Je veux parler au capitaine.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— C'est mon affaire.

Un autre homme à visage sombre, ayant aussi une pipe à la bouche, passa sa tête par-dessus le bord, et, retirant sa pipe de ses lèvres, s'adressa à l'agent.

— Mille diables !... qu'est-ce qui vous prend de venir nous accoster ? — s'écria-t-il. — Allons, au large ! ou je vous passe sur le corps.

— Oh ! que non pas, monsieur Spelsand, — répondit un des deux pêcheurs ; — vous y regarderez à deux fois. Est-ce que vous avez oublié que vous êtes passé en jugement pour avoir aidé à la fuite de John Bowman, l'employé qui avait volé la Compagnie d'assurance ?... Avez-vous oublié que vous avez été arrêté pour votre peine ?

Spelsand donna un ordre au timonier et le vaisseau vira de bord brusquement ; si brusquement, que si les deux jeunes gens n'avaient pas été aussi bons marins, ils eussent fait très-intime connaissance, ainsi que Carter, avec l'élément qui les entourait. Mais les deux jeunes gens étaient d'excellents matelots, et, de plus, ils étaient accoutumés aux allures du capitaine Spelsand du Corbeau ; aussi, au moment où le noir vaisseau vira de bord, ils coururent une bordée au large et accueillirent par un éclat de rire la manœuvre de leur adversaire.

— Je vous conseille de mettre en panne et de me laisser monter à votre bord, — dit l'agent, tandis que le bateau dansait sur les vagues. — Vous avez donné refuge à un gentleman, à un gentle-

man contre lequel j'ai un mandat d'amener. S'il lui importe peu que je l'arrête maintenant ou à son arrivée à Copenhague, puisque dans tous les cas il ne peut m'échapper, il peut vous en cuire beaucoup à vous, capitaine Spelsand, si vous résistez à mon autorité.

Le capitaine hésita un instant, tout en tirant quelques bouffées précipitées de sa pipe.

— Montrez-nous votre mandat, — dit-il enfin d'un ton rogue.

L'agent était parti de Scotland Yard avec un mandat pour l'arrestation d'un meurtrier. Il fit passer ce document au capitaine du Corbeau, et ce gentleman, qui était loin d'exceller dans les arts peu maritimes de la lecture et de l'écriture, tourna et retourna le parchemin en l'examinant d'un air réfléchi à la lumière de la lune.

Il y put voir un formidable appareil de mots et de fioritures, et il fut convaincu que c'était bien le véritable et menaçant document.

— Vous pouvez monter, — dit-il. — Après tout, ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas à moi que vous en voulez.

Le capitaine du Corbeau dit ces paroles avec un air de résignation sublime, et, l'instant d'après, l'agent escaladait le bordage du vaisseau à l'aide d'une corde jetée par un des matelots.

Un des pêcheurs suivit Carter, et, avec ce puissant allié, Carter se sentit assez fort pour affronter tous les dangers.

— Si vous voulez bien me prêter une lanterne, — dit l'agent, — je vais jeter un petit coup d'œil en bas.

Ce ne fut pas de bonne grâce que ce désir fut exécuté, et il fallut que Carter exhibât une seconde fois son mandat pour obtenir une petite lampe fumeuse. À l'aide de cette faible lueur, il tourna le dos à la charmante lumière de la lune et descendit dans un entrepont très-bas de plafond, sombre et malpropre, et garni de cadres aussi noirs que repoussants, et possédant aussi peu d'attraction que les compartiments destinés à recevoir les corps dans un caveau funèbre.

Il y avait trois hommes endormis dans ces cadres, et Carter examina les trois dormeurs avec autant de calme que s'ils eussent été réellement les hôtes d'un caveau mortuaire. Parmi eux, il vit un homme dont le visage était tourné vers la paroi de l'entrepont mais il avait un habit bleu fourré et une casquette également fourrée, garnie d'oreillettes et attachée sous son menton.

L'agent saisit cet homme par le collet de son habit et le secoua rudement.

— Allons ! debout, monsieur Joseph Wilmot, — dit-il. — Vous m'avez assez fait courir après vous ; mais je vous tiens, enfin.

L'homme sortit de son cadre et se tint dans une attitude ramassée ; car la cabine n'était pas assez élevée pour lui, et il dévisagea Carter.

— Qu'est-ce que vous dites, maître fou que vous êtes ?… — dit-il. — Qu'y a-t-il de commun entre moi et Joseph Wilmot ?

L'agent n'avait pas lâché le collet de son prisonnier. Les deux hommes se regardaient face à face, mais ne se voyaient que faiblement à la lueur de la lampe fumeuse. L'homme au vêtement

fourré montrait deux rangées de dents féroces, découvertes jusqu'aux gencives par un sourire narquois.

— Pourquoi me tirez-vous de mon sommeil ? — demanda-t-il. — Pourquoi me brutalisez-vous de la sorte ? Vous me payerez cela, mon beau monsieur. Vous êtes agent de la police de sûreté, n'est-ce pas ? un rusé, par conséquent, et vous m'avez suivi depuis le comté de Warwick et découvert ici, enfin, après des peines énormes ? Mais dites-moi, mon maître, pourquoi n'avez-vous pas arrêté le gentleman que vous avez trouvé à la maison ? Pourquoi n'avez-vous pas suivi ce pauvre homme estropié qui était à Woodbine Cottage, près de Lisford, et qui a habillé sa jolie fille en servante, et qui a joué une petite comédie pour vous faire courir aux antipodes, mon beau mouchard, tout fin que vous êtes ? Arrêtez-moi, monsieur l'agent ; empêchez-moi d'améliorer mon éducation et mon esprit par de lointains voyages ; allez, ne vous gênez pas, monsieur l'agent. Ça fera un joli petit procès pour arrestation illégale, voilà tout.

Il y avait dans le ton gouailleur de cet homme quelque chose qui trahissait bien la nature du bandit. Carter grinça des dents dans une rage silencieuse.

Trompé par une jeune servante la tête enveloppée d'un mouchoir ! Envoyé sur une fausse piste pendant que le criminel gagnait le large tout à son aise ! Raillé, dupé et trompé, après vingt ans de service ! C'était dur.

— Ce n'est pas Joseph Wilmot, — murmurait Carter ; — ce n'est pas Joseph Wilmot !...

— Pas plus que toi, fiston, — répondit avec insolence le voyageur.

Les deux hommes étaient là, face à face. Il y eut dans ce ton insolent quelque chose qui éveilla un souvenir confus dans l'esprit de l'agent et le fit tressaillir. Il éleva tout à coup la lampe, toujours en fixant son prisonnier et en murmurant presque involontairement :

— Ce n'est pas Joseph Wilmot !

Les rayons de la lampe frappèrent brusquement les yeux de l'homme.

— Non, — s'écria l'agent d'un ton de triomphe, — non, tu n'es pas Joseph Wilmot, mais tu te nommes Stephen Vallance, Steeve… le mauvais drôle, le faussaire, l'homme évadé de l'île Norfolk après le meurtre d'un de ses geôliers… c'est toi qui lui as fait sauter le crâne avec une barre de fer… si j'ai bonne mémoire. Ah ! maître Vallance, vous avez su vous dérober longtemps à nos recherches, mais je vous tiens, et il y a une prime pour qui vous appréhendera. Au moins je n'aurai pas fait mon voyage pour rien !

L'agent voulut saisir de l'autre main le collet de Vallance ; mais Vallance repoussa violemment la main levée, et, s'arrachant à l'étreinte de son ennemi, se précipita par l'escalier de l'entrepont.

Carter courut après lui.

— Arrêtez cet homme ! — cria-t-il à l'un des pêcheurs, — arrêtez cet homme !

Il est probable que l'instinct de la conservation seul poussa Vallance à agir de la sorte, quoiqu'il n'y eût aucun moyen de s'enfuir du navire, sinon avec l'aide d'un bateau. Il ne fallait pas son-

ger à se sauver à la nage. En se dérobant à l'étreinte de l'agent, il vit un des pêcheurs s'élancer sur lui d'une autre partie du pont. Ainsi traqué, et ébloui peut-être par le passage soudain de l'obscurité à la grande lumière, il se recula vers une ouverture dans la muraille du vaisseau, perdit l'équilibre et tomba lourdement à l'eau.

Le pont fut en révolution, et un cri partit de toutes les poitrines au moment où l'équipage se précipita sur le bord.

— Sauvez-le, — cria l'agent. — Il a autour du corps une ceinture pleine de diamants.

Carter disait cela au hasard, car il ignorait lequel des deux hommes possédait la ceinture aux diamants.

L'un des pêcheurs retira sa chaussure et piqua une tête dans l'eau. L'équipage regarda avec anxiété les deux têtes qui surnageaient sur les vagues éclairées par la lune et les bras qui s'agitaient dans l'eau. La force du courant emporta les hommes loin du navire.

Pendant quelques instants on ne sut que penser. Le schooner, immobile tout à l'heure, semblait fuir devant une brise fraîche qui s'était levée. Enfin on entendit un cri, et une tête parut au-dessus de l'eau, avançant rapidement vers le vaisseau.

— Je le tiens ! — cria le pêcheur ; — je le tiens par la ceinture.

Il se rapprochait du vaisseau, fendant l'eau vigoureusement d'une main, et de l'autre supportant un fardeau.

Quand il fut à portée, le capitaine du Corbeau lui lança une corde ; mais au moment où le pêcheur levait le bras pour la sai-

sir, il poussa un cri et retira de l'eau son autre main.

— La ceinture s'est rompue et il coule ! — s'écria-t-il.

La ceinture s'était rompue, en effet. Une petite lueur vive scintilla, éclairée par la lune, et fit l'effet de gouttes d'eau tombant d'une fontaine. Ces gouttes étincelantes, qui ressemblaient à celles qui s'échappent d'une fontaine, c'étaient quelques-uns des diamants achetés par Wilmot, et Vallance, autrement dit Steeve le drôle, autrement dit Herr Von Volterchoker, autrement dit Vernon, disparut à tout jamais dans les profondeurs de la mer.

44

La Jolie Polly revint au petit jour au port de Kingston-sur-Hull, ayant à son bord Carter, transi et découragé, pour ne pas dire humilié par son insuccès. Avoir été joué par une jeune fille, dont le dévouement pour le misérable qu'elle appelait son père l'avait transformée en héroïne, être tombé aussi facilement dans le piège qu'on lui avait tendu, tout en ayant la conviction intime de sa propre habileté, était au moins décourageant pour un agent de première classe du service de sûreté.

— Et ce drôle de Vallance, — songeait Carter, — qui va s'imaginer de se noyer pour me jouer un mauvais tour. C'eût été un dédommagement pour moi de le ramener. J'en aurais pu tirer quelque profit et quelque honneur. Mais non ! il a préféré tomber à l'eau plutôt que de m'être agréable.

Il ne restait plus à Carter qu'à revenir directement à Lisford, et recommencer la partie avec toutes les chances contre lui.

— Quoi que je fasse, — pensait-il, — Wilmot aura toujours quarante-huit heures d'avance sur moi, et il n'est rien qu'il ne puisse faire dans ces conditions-là, s'il garde son sang-froid et s'il ne commet pas les folies que font volontiers les gens de sa sorte quand il leur arrive une chance pareille. Quoi qu'il advienne cependant, je ne le lâcherai pas, et ce sera bien extraordinaire s'il réussit à m'échapper, car je suis surexcité, ma réputation dépend de mon succès, et je me soucierais autant de traverser l'Atlantique pour le rejoindre que de passer le pont de Waterloo !

Il faisait froid lorsque, au petit jour, la Jolie Polly vint s'amarrer aux degrés de granit qui terminaient le quai. Le temps était glacial, et Carter était mouillé, ses vêtements étaient malpropres et sa barbe longue lorsqu'il monta d'un pas rapide les marches humides conduisant au quai. Il donna aux deux jeunes pêcheurs les cinq livres qu'il leur avait promises et les laissa s'applaudissant de leur besogne nocturne, si pauvre de gloire qu'elle fût.

Il n'était pas possible de se procurer de voiture à cette heure matinale ; aussi Carter fut-il obligé de se rendre à pied du quai à la gare, où il comptait retrouver Tibbles, ou, tout au moins, avoir des nouvelles de ce gentleman. Il ne fut pas déçu, car, quoique la gare eût un aspect lugubre et eût à peine commencé à donner signe de vie pour effectuer le départ d'un train de marchandises, il trouva son fidèle compagnon promenant mélancoliquement, dans un désert de voitures vides et de machines éteintes, la pâleur cadavéreuse de son visage, relevée cependant par un nez rougi par la bise.

Tibbles n'était pas précisément d'une charmante humeur par cette froide matinée. Il agitait les bras et battait la semelle, et il

continua ces deux exercices tout en causant avec son supérieur d'un air irrespectueux, sinon moqueur.

— Vous me faites jouer un joli jeu, — dit-il d'un ton vexé. — Vous m'avez dit de veiller à la gare et que, dans le courant de la journée, vous viendriez me prendre et que nous dînerions convenablement ensemble à l'hôtel de la gare. Oui, va-t'en voir s'ils viennent ! — continua Tibbles avec une ironie amère dans la voix et dans le regard.

— Allons ! allons, Sawney, ne prenez pas mal la chose, — dit Garter d'un ton caressant.

— Je voudrais bien savoir où est celui qui la prendrait bien ? — répondit Tibbles indigné. — Vous auriez eu affaire à un ange, ce qui heureusement n'est pas possible, car ça serait la ruine de la profession, vous auriez eu affaire à un ange qu'il aurait perdu patience s'il avait enduré ce que j'ai enduré. Poser dans cette gare exposée à tous les vents et où il y a assez de courants d'air pour faire croire à un ignorant que la rose des vents a au moins dix-sept divisions ! Poser là, guetter les trains les uns après les autres, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à guetter que les commissionnaires ou les bagages, ou bien passer son temps au café de l'hôtel là-bas pour savoir l'heure du train suivant, et tout cela pour tenir la parole qu'on a donnée à son patron, c'est la plus amère des dérisions.

Carter emmena son subordonné outré au café de l'hôtel de la gare, où Tibbles avait loué une chambre pour la nuit, et où il avait pris quelques instants de repos dans l'intervalle séparant l'arrivée du dernier train du départ du premier du lendemain. L'agent fit apporter un déjeuner substantiel, qu'il fit précéder de deux

verres d'excellent cognac, et, sous l'influence du jambon, des œufs, des côtelettes de mouton, d'une sole au gratin et du café bouillant, le calme ne tarda pas à se rétablir dans l'esprit de Tibbles.

Carter expliqua brièvement à son compagnon qu'il avait perdu son temps et sa peine à suivre une fausse piste et qu'il fallait abandonner l'entreprise. Sawney accueillit ces nouvelles avec force grincements de dents et mordillements de lèvres, et avec une expression de doute dans son œil rouge et terne. Il accepta cependant la récompense que lui offrit son patron et convint de retourner à Londres par le train de dix heures.

— Et maintenant, quoi que j'entreprenne pour mener cette affaire à bien, je l'entreprendrai sans secours étrangers, — se dit Carter à lui-même.

Le soir du même jour, à cinq heures, l'agent se trouvait de nouveau à la station de Shorncliffe. Il prit une voiture et se fit conduire rapidement au cottage de Lisford.

La jolie petite habitation de l'officier de marine était absolument dans le même état où Carter l'avait laissée, excepté qu'à une des fenêtres supérieures était fixée une large pancarte annonçant que la maison était à louer meublée, et qu'on pouvait se procurer tous les renseignements chez Hogson, épicier à Lisford.

Carter se prit à siffler.

— L'oiseau est envolé, — dit-il à voix basse ; — il n'était pas probable qu'il eût attendu ici qu'on vînt le prendre.

L'agent sonna une fois, deux fois, trois fois ; mais on ne répondit pas à son appel. Il longea la haie qui bordait le jardin du côté

des communs, où il y avait une petite porte de bois fermée au cadenas, mais si basse qu'il l'escalada facilement et pénétra au milieu des haies d'aubépines, des petites allées sablées, et des plates-bandes de fraisiers odorants qui avaient fait longtemps les délices de l'officier de marine. Carter regarda par les fenêtres qui ouvraient sur le derrière de la maison, et il n'aperçut que des chambres vides. Il écouta, et il n'entendit aucun bruit de pas ou de voix. Les volets étaient ouverts, et il pouvait apercevoir les murailles dégarnies des chambres, les foyers sans feu, et cet aspect particulièrement froid qui est le propre des habitations inoccupées.

Il poussa un gémissement.

— Parti ! — murmura-t-il, — parti ! Tout ce qu'il y a de plus parti !

Il rejoignit sa voiture et se fit conduire à l'établissement de l'épicier en gros, propriétaire de la seule boutique du village de Lisford.

Là, Carter apprit qu'on lui avait remis la clef de Woodbine Cottage le soir de ce même jour où il avait vu Wilmot assis dans le petit salon.

— Oui, monsieur, — dit Hogson, — c'est le soir d'avant-hier qu'une jeune fille, le visage enveloppé d'un mouchoir et vêtue très-simplement, descendit d'une voiture à ma porte et me dit : « Voudriez-vous être assez aimable pour vous charger de la clef que voici, et pour montrer le cottage à toute personne qui voudrait le visiter, bien entendu on vous dédommagera de la peine que vous prendrez ? Parce que, voyez-vous, mon maître va quitter le pays pour quelque temps, parce qu'il a son fils qui est reve-

nu de l'Inde et s'est marié et établi dans le Devon ; il va aller passer quelque temps chez lui, parce que, voyez-vous, il y a longtemps qu'il ne l'a vu. » Cette jeune fille était très-polie, et il faut vous dire que les gens de Woodbine Cottage, les anciens comme les nouveaux, étaient d'excellentes pratiques pour nous, et, comme vous pensez, j'ai pris la clef pour leur rendre service autant que possible. Si monsieur veut visiter le cottage !...

— Vous êtes bien bon, — dit Carter d'un ton quasi dolent, — je vous remercie, mais pas ce soir. À quelle heure, s'il vous paît, la voiture s'est-elle arrêtée devant votre porte ?

— Entre sept et huit.

— Entre sept et huit heures. Juste à temps pour prendre le train-poste venant de Rugby. Dites-moi, était-ce une voiture de la Rose et la Couronne ?

— Oui, monsieur, c'était une voiture de Lisford, ça, j'en suis sûr, parce que c'était Tim Baling qui conduisait et qu'il m'a souhaité le bonsoir.

Carter quitta l'épicier de Lisford et courut à la Rose et la Couronne où il trouva l'homme qui l'avait conduit à la station de Shorncliffe. L'homme lui apprit que la même jeune fille était venue le chercher le soir comme elle avait déjà fait le matin, et qu'il avait conduit un gentleman qui boitait comme le premier et dont le visage était également enveloppé. Il l'avait conduit non pas à la station de Shorncliffe, mais bien à la station du Petit Pethering-ton, située à six milles de Shorncliffe. Là, le gentleman et la jeune femme qui l'accompagnait étaient montés dans une voiture de deuxième classe du train omnibus pour Rugby. Le gentleman

avait dit en riant que la jeune fille était sa servante et qu'il allait à la ville avec elle pour l'épouser.

— C'était un gentleman très-bien élevé, — ajouta le cocher, — et généreux comme on en rencontre peu.

— Cela ne m'étonne pas, — murmura Carter.

Il donna un shilling à l'homme pour prix de ses renseignements et reprit la voiture qui l'avait amené à la station. Il était près de sept heures du soir. Wilmot avait donc quarante-huit heures d'avance sur lui. L'agent était complètement découragé.

Il gagna Londres par le même train qui, vraisemblablement, avait conduit Wilmot deux nuits auparavant, et arrivé à la gare d'Euston, il employa sa nuit et la journée du lendemain à chercher la trace de son homme. Mais Wilmot n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de Londres. Le train qu'il avait dû prendre était un train omnibus venant du nord. Une demi-douzaine de gens boiteux accompagnés d'autant de jeunes personnes auraient pu passer inaperçus dans la foule et au milieu du brouhaha de la gare d'arrivée.

Carter questionna les surveillants, les receveurs, les facteurs, les cochers, mais personne parmi ces gens-là ne put lui fournir le plus petit renseignement. Au désespoir, il gagna Scotland Yard, et raconta sa déconfiture à ses chefs.

— Il n'y a plus qu'un seul moyen de le prendre, — dit-il, — et c'est par les diamants. D'après ce que j'ai pu savoir, il n'avait pas d'argent sur lui et il a dû convertir quelques-uns de ces joyaux en espèces.

Le lendemain l'avertissement suivant parut dans le supplément du Times :

« Aux prêteurs sur gages et autres. — Une bonne récompense sera donnée à toute personne qui fournira des renseignements pouvant amener la capture d'un homme de haute taille, boiteux, qu'on sait possesseur d'une grande quantité de diamants non montés, et qui a dû, selon toutes probabilités, chercher à s'en défaire. »

Aucune réponse ne fut faite à cet avis.

— Ils sont trop fins pour se laisser prendre à cela, monsieur, — fit remarquer à Carter un des fonctionnaires de Scotland Yard. — Quel que soit celui à qui Wilmot a vendu ses diamants, il a dû faire un excellent marché, et il n'y renoncera pas volontiers. Les prêteurs sur gages et autres prennent notre avis pour un piège, soyez-en certain.

45

« Je revins chez ma mère abattu et découragé. J'avais éclairci le secret de la conduite de Margaret, et en même temps j'avais élevé une barrière entre moi et la femme que j'aimais.

« Y avait-il quelque espoir qu'elle devînt jamais ma femme ? La raison me disait qu'il n'y en avait pas. Dès ce jour, je devais être à ses yeux l'homme qui s'était gratuitement appliqué à découvrir le crime de son père et à le pousser à la potence.

« Était-il possible qu'elle pût encore m'aimer avec cette conviction dans l'esprit ? Pourrait-elle encore me regarder et me sourire en conservant ce sourire ? Mon nom même devait lui devenir exécrable.

« Je savais toute la force de l'amour que la noble fille portait à son père. Cet amour avait été attesté par tant de preuves ! J'avais vu là terrible affliction qu'elle avait ressentie en apprenant la mort supposée de Wilmot, et j'avais vu toute la profondeur de son angoisse quand le secret de son existence, qui était en même temps celui de son crime, lui fut connu.

« — Elle a renoncé à mon amour plutôt que d'abandonner le misérable, pensai-je ; maintenant que j'ai été l'instrument de la découverte de ce crime hideux, elle me haïra.

« Oui, ce crime était hideux, d'une horreur presque sans exemple. La trahison qui avait amené la victime à la mort paraissait moins horrible que l'art diabolique qui avait attaché au nom de l'homme assassiné le stigmate d'un crime supposé.

« Mais je ne savais que trop bien que, malgré toute la noirceur de son action, Margaret s'attacherait à son père avec autant de dévouement et de tendresse que dans ces temps malheureux où le soupçon de son indignité n'avait été qu'une ombre qui se glissait sans cesse entre Wilmot et son enfant. Je n'avais pas l'espoir qu'elle me pardonnerait jamais d'avoir apporté mon anneau à cette étrange chaîne de preuves qui condamnait Wilmot.

« Telles furent les pensées qui me tourmentèrent pendant la première quinzaine qui suivit mon retour du malheureux voyage à Winchester. Telles étaient les pensées qui me bouleversaient l'esprit pendant que j'attendais des nouvelles de l'agent.

« Pendant tout ce temps, il ne m'arriva pas une seule fois de penser que Wilmot pût avoir une chance, si petite qu'elle fût, d'échapper à son adversaire.

« J'avais vu si souvent la science de la police déjouer les plans les plus habiles de criminels émérites, que j'aurais considéré, si j'avais mis la chose en question, ce que je ne fis pas, que j'aurais considéré comme impossible que Wilmot pût se dérober à la justice. Il était vraisemblable qu'il serait arrêté à Maudesley Abbey à l'improviste, et parfaitement ignorant de la découverte faite à Winchester ; en un mot, c'était une proie facile pour un habile agent du service de sûreté.

« Je considérais si bien comme certaine son arrestation immédiate que, lorsque j'ouvrais le Times chaque matin, je comptais y trouver un article en vedette annonçant la solution du mystère de Winchester et l'arrestation du meurtrier.

« Mais les journaux gardèrent le silence sur Wilmot et, huit jours après mon retour, je fus étonné de lire le récit d'une escarmouche, par un agent du service de sûreté, à bord d'un schooner, à quelques milles de Hull, escarmouche qui s'était terminée par la mort d'un certain Stephen Vallance, malfaiteur dangereux. L'agent se nommait Henry Carter. Y avait-il donc deux agents de ce nom dans les rangs de la police de Londres ? ou était-il possible que le Henry Carter de ma connaissance eût renoncé à opérer une arrestation aussi profitable que celle de Wilmot, afin de courir la mer à la poursuite de criminels inconnus ? Huit jours après le récit de cette mystérieuse aventure, Carter parut en personne à Clapham, très-sérieux et l'air abattu.

« — C'est humiliant à dire pour un homme comme moi, me dit Carter ; c'est humiliant à dire, mais je préfère vous l'avouer tout de suite. J'ai été joué, monsieur, et joué par une jeune fille, ce qui rend la chose trois fois plus mortifiante. C'est une honte pour le sexe masculin en général.

« Le cœur me sauta dans la poitrine.

« — Est-ce que Joseph Wilmot vous a échappé ? demandai-je.

— Il m'a échappé, monsieur, mieux que personne au monde. Je suis presque certain qu'il n'a pas quitté le pays, car j'ai parcouru tous les ports d'embarquement. Mais que dis-je ? S'il n'a pas quitté le pays et s'il n'a pas l'intention de le quitter, tant mieux pour lui et tant pis pour ceux qui voudraient bien le découvrir. C'est en essayant de quitter l'Angleterre que beaucoup se font pendre, et Wilmot a trop d'expérience pour ne pas savoir cela. Je gagerais qu'il vit dans quelque coin, aussi tranquille et aussi respecté qu'homme au monde.

« Carter me raconta l'histoire entière de ses désappointements et de ses mortifications. Je voyais tout maintenant : l'apparition dans les rues de Winchester, l'ombre du petit bois. Pauvre Margaret ! Noble enfant !

« Quand je fus seul, j'adressai au ciel des actions de grâces pour le remercier de la disparition de Wilmot. Je n'avais rien fait pour arrêter le cours de la justice, quoique je susse que le châtiment du coupable broierait le cœur le plus dévoué et le plus pur qui battit jamais dans une poitrine de femme. Je n'avais pas osé me jeter entre Wilmot et la punition de ses crimes, mais je n'en étais pas moins reconnaissant à la Providence qui lui avait permis d'échapper au sort affreux qui l'attendait.

« Mais pour le misérable lui-même, de longues années de remords et de pénitence expieraient bien mieux son péché que ne l'aurait expié une courte agonie, — les quelques contorsions qui font d'une exécution à mort un spectacle si plaisant aux yeux de la populace.

« J'étais heureux pour le coupable lui-même que Wilmot eût échappé. J'étais encore plus heureux pour l'espérance que je caressais, et qui m'était plus chère que nul espoir au monde : je veux parler de celle de faire ma femme de Margaret.

« — Maintenant, pensai-je, il n'y aura plus d'affreux souvenir mêlé à mon image. Elle me pardonnera lorsque je lui aurai fait le récit de mon voyage à Winchester. Elle se laissera arracher à la compagnie d'un être qui doit lui être odieux, malgré le dévouement qu'elle a pour lui. Elle se laissera emmener et elle deviendra ma femme adorée.

« Voilà ce que je pensais ; mais l'instant d'après je tremblais que Margaret ne persistât à accomplir l'horrible devoir de son existence, le devoir de protéger et de cacher un criminel ; le devoir d'enseigner à un coupable à se repentir de ses péchés.

« Je fis insérer dans le Times un avis dans lequel j'assurais Margaret que mon amour et mon dévouement pour elle étaient toujours les mêmes, que rien ne pourrait les diminuer, et je la suppliais de m'écrire. Il va sans dire que l'avis était écrit de manière à ne pas faire supposer l'identité de la personne à laquelle il était adressé. L'agent le plus rusé de Scotland Yard n'eût rien pu découvrir dans les lignes précédées de ces mots : De C. à M., » tant elles étaient semblables à un nombre infini de celles qui ont recours à la même publicité.

« Mais mon avis demeura sans réponse, Margaret ne m'écrivit pas.

« Les semaines et les mois s'écoulèrent lentement. On publia le récit de la découverte faite à Winchester et celui de la fuite de Wilmot. Cette révolution causa une impression profonde et lord Herriston lui-même se rendit à Winchester pour assister à l'exhumation des restes de l'homme qu'on avait enterré sous le nom de Wilmot.

« Il était impossible de reconnaître le visage du défunt, mais on trouva au petit doigt de la main gauche une petite bague fine et ciselée, dont une partie était composée de cheveux, une petite bague insignifiante qui n'avait pas attiré l'attention pendant l'enquête. Mais lord Herriston déclara qu'elle était de manufacture indienne et affirma l'avoir vue fréquemment au doigt de Dunbar. Ce n'est pas tout ; à l'intérieur de la bague on trouva cette inscription, gravée en caractères microscopiques : « Souvenir de la femme chérie de Henry Dunbar. » Les cheveux bien décolorés étaient ceux de la mère de Laura.

« Les restes furent transportés de Winchester à l'église de Lisford, où Percival Dunbar reposait, dans un caveau sous le chœur. Le cercueil de l'homme assassiné fut placé à côté de celui de son père, et une simple dalle de marbre racontant la fin prématurée de Henry Dunbar, cruellement et traîtreusement assassiné dans un petit bois près de Winchester, fut érigée par ordre de lady Jocelyn, qui était à l'étranger avec son mari, quand elle apprit le secret de la mort de son père.

« Les semaines et les mois s'écoulèrent. La révélation de la culpabilité de Wilmot me laissa libre de reprendre mon ancienne

position dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby. Mais je n'avais pas le cœur de revenir à mon premier train de vie, maintenant que l'espérance qui l'avait rendu si brillant était à tout jamais perdue. Cependant le plus jeune des associés ne tarda pas à m'arracher le secret du vrai motif de mon refus. Il habitait une jolie maison dans Clapham Common et s'arrêtait quelquefois en passant devant la maison de ma mère pour consacrer une demi-heure avec moi à causer politique.

« Il insista pour que je retournasse à la maison dès qu'il sut le motif qui m'avait fait me démettre de mes fonctions. Les affaires lui appartenaient entièrement maintenant, car personne n'avait succédé à M. Dunbar, et Lovell avait vendu la part du défunt pour le compte de lady Jocelyn. Je retournai à mes premières occupations, mais je n'y restai pas longtemps, car une semaine après Balderby me fit une offre que je considérai comme aussi généreuse qu'elle était flatteuse, et que je me décidai, avec quelque effort, à accepter.

Moyennant cet arrangement nouveau et très-libéral qui ne nécessita l'apport que d'un capital très-modeste, je devins le plus jeune associé de la maison, qui prit dès lors la raison sociale de Dunbar, Dunbar, Balderby et Austin. Les deux Dunbar nous étaient encore nécessaires, quoique le dernier d'entre eux fût mort et reposât sous le chœur de l'église de Lisford. Le vieux nom était le sceau de notre dignité comme étant celui d'une des plus anciennes maisons de banque anglo-indienne de Londres.

« Ma nouvelle existence était assez pénible. Il y avait tant d'affaires à traiter, tant de responsabilité dont j'avais seul le poids (car Balderby devenait gras et paresseux en ce qui concernait les affaires de la Cité, quoiqu'il fût infatigable pour la culture des

ananas ou des raisins de serre), qu'il me restait bien peu de temps à consacrer au chagrin de mon existence. Un négociant peut avoir le cœur brisé à la suite d'un amour sans espoir, mais il ne faut pas qu'il y songe pendant les heures réservées aux affaires, s'il tient à conserver son honorabilité, car chacune des pensées qu'il laissera s'égarer à la recherche de l'absente adorée est une trahison contre les intérêts qu'il est de son devoir de faire prospérer.

« Lorsque, après dîner, je fumais mon cigare dans les bosquets et les sentiers miniatures du jardin de ma mère, je pouvais me permettre de songer à Margaret : et j'usais de ce loisir et je priais pour elle avec toute la ferveur que peut contenir un cœur dévoué. Et à l'heure calme du crépuscule du soir, respirant la légère odeur des fleurs humides de rosée, les yeux fixés sur les étoiles commençant à scintiller dans un ciel d'opale sur lequel se détachaient en noir les branches des ormes, je caressais l'idée, ou plutôt l'influence de l'heure et du lieu me faisait caresser l'idée que je n'étais que momentanément séparé de Margaret. Nous nous aimions tant tous deux ! Et, après tout, qu'y a-t-il sous le ciel de plus puissant que l'amour ? Je songeais à la pauvre enfant et je la voyais dans quelque retraite mélancolique, se cachant avec son misérable père, en compagnie journalière avec un malheureux dont l'existence devait être un fardeau pour lui-même. Je songeais à l'abnégation, au dévouement héroïque qui rendait Margaret assez forte pour endurer une pareille existence, et de ma foi dans la justice du Ciel sortit la conviction d'une vie plus heureuse qui attendait la noble enfant.

« Ma mère m'encourageait dans cette pensée. Elle connaissait maintenant toute l'histoire de Margaret, et elle partageait mon

amour et mon admiration pour la fille de Wilmot. Il aurait fallu un cœur de femme bien froid pour ne pas apprécier tout le dévouement de celle que j'adorais, et ma mère était la dernière femme qui eût manqué de tendresse et de compassion pour quiconque avait besoin de sa pitié et était digne de son amour.

« Donc, nous caressions mentalement l'image de la jeune fille absente, parlant sans cesse d'elle dans nos tranquilles soirées, assis face à face dans le petit salon où nous recevions bien rarement du monde. Il ne faut pas croire cependant que nous menions une existence morose et retirée, car ma mère aimait fort une agréable compagnie. Mais j'étais aussi distrait et aussi préoccupé au milieu du bourdonnement de voix joyeuses que j'aurais pu l'être dans un ermitage dont le calme n'eût été troublé que par les gémissements du vent.

« Au plus fort de l'hiver qui suivit la disparition de Wilmot, il arriva un incident qui me causa un mélange étrange de plaisir et de douleur. Un soir, j'étais dans la petite salle à manger de ma mère, petite pièce contiguë au vestibule, quand j'entendis sonner à la porte du jardin. Il était neuf heures du soir, le temps était très-froid, et j'étais loin de m'attendre à une visite. Je continuai à lire mon journal, tandis que ma mère faisait ses réflexions.

« Trois minutes après, la bonne entra dans la salle à manger et posa quelque chose sur la table devant moi.

« — Voici un petit paquet, monsieur, dit-elle sans se retirer, espérant sans doute que dans l'ardeur de ma curiosité j'ouvrirais aussitôt le paquet et lui donnerais ainsi l'occasion de satisfaire son propre désir de connaître ce qu'il contenait.

« Je repoussai le journal, et je jetai les yeux sur l'objet placé devant moi.

« Oui, c'était un paquet, une petite boîte oblongue, à peu près de la dimension des boîtes de carton qui contiennent les poudres de Sedlitz, une boîte oblongue proprement enveloppée de papier blanc, revêtue de plusieurs cachets et adressée à M. Clément Austin, Esq., Willow Bank, Clapham.

« Mais mon sang bondit dans mes veines lorsque je reconnus les caractères familiers tracés par une main bien chère.

« — Qui a apporté ce paquet ? demandai-je en me levant brusquement de mon fauteuil, et en me rendant aussitôt dans le vestibule.

« La bonne, étonnée, me dit que le paquet lui avait été donné par une dame, par une dame vêtue de noir et dont le visage était complètement caché par un voile épais.

« — Après m'avoir remis le paquet, ajouta la servante, cette dame est remontée dans une voiture à quelques pas de la grille, et la voiture est partie à toute vitesse.

« Je sortis sur la route et je tournai un regard de désespoir du côté de Londres. On n'apercevait pas de voitures ; et celle en question avait eu amplement le temps de distancer toute poursuite. Je me sentis devenir fou de désappointement et de colère. C'était Margaret, Margaret elle-même qui était venue à ma porte, et j'avais perdu l'occasion de la voir.

« Je demeurai quelque temps à regarder dans tous les sens, et je retournai dans la salle à manger où ma mère, faiblesse bien

pardonnable, avait examiné le paquet en tout sens et le fixait les yeux dilatés par la curiosité.

« — C'est l'écriture de Margaret ! s'écria-t-elle. Ouvrez, je vous en prie, Clément… ouvrez vite ! Qu'est-ce que cela peut être ?

« J'arrachai l'enveloppe de papier et je découvris ce que je m'attendais à trouver, une boîte commune en carton, attachée solidement par delà ficelle très-fine. Je coupai la ficelle et j'ouvris la boîte. Je vis d'abord une petite couverture de ouate, comme celle dont se servent les bijoutiers, et cette ouate étant enlevée, ma mère poussa un cri de surprise et d'admiration.

« La boîte contenait une fortune, une fortune sous la forme de diamants non montés, entassés autant que possible, des diamants non montés qui brillèrent et étincelèrent sous les rayons de la lampe.

« Dans l'intérieur du couvercle il y avait un papier plié sur lequel étaient tracées les quelques lignes suivantes de l'écriture si chère, de l'écriture que je ne pouvais oublier :

« Le triste et misérable secret qui fut la cause de notre séparation n'est plus un secret aujourd'hui. Vous savez tout, et vous avez sans doute oublié et aussi presque absous la malheureuse femme à qui votre amour fut si cher et pour laquelle le souvenir de cet amour sera une éternelle consolation et un éternel bonheur. Si j'osais vous prier de prendre en pitié le malheureux homme dont vous connaissez le secret, je le ferais, mais je ne puis espérer tant de charité de la part des hommes, Dieu seul sait oublier, Dieu qui peut seul dans Sa suprême sagesse sonder les profondeurs d'un cœur repentant. Je vous prie de remettre à lady Jocelyn les diamants que je dépose entre vos mains ; ils lui re-

viennent de droit, et je regrette qu'ils ne représentent qu'une partie des sommes distraites au nom de Henry Dunbar, Adieu, cher et généreux ami, c'est la dernière fois que vous entendrez parler de celle qui porte un nom qui sera réputé infâme parmi les honnêtes gens. Plaignez-moi et oubliez-moi, et puisse une femme plus heureuse être pour vous ce que je ne pourrai jamais être.

« M. W. »

« C'était tout. Rien ne pouvait être plus ferme que le ton de cette lettre malgré sa douceur réfléchie. La pauvre enfant ne pouvait pas croire que je serais trop heureux de lui donner mon nom, malgré la terrible et hideuse histoire que le sien rappelait. Dans mon désespoir je m'adressai une fois encore à cet ami fidèle des amants persécutés ou séparés, le Jupiter de Printing House Square.

« Margaret, écrivis-je dans un avis qui figura pendant vingt jours dans la deuxième colonne du supplément du Times, Margaret, je vous rappelle toutes vos promesses et je ne considère en aucune façon les circonstances qui nous ont séparés comme suffisantes pour vous relever de votre premier engagement. Le plus grand chagrin que vous puissiez me causer est de m'abandonner.

« C. A. »

« Cet avis eut le sort du précédent. J'attendis en vain la réponse.

« Je ne tardai pas à exécuter la commission qu'on m'avait confiée. Je me rendis à Shorncliffe, et je remis la boîte de diamants entre les mains de Lovell, l'avoué, car lady Jocelyn était encore sur le Continent. Lovell enveloppa la boîte dans du papier

et me la fit sceller avec le cachet de ma bague, en présence d'un de ses clercs, puis il la déposa dans un coffre-fort, près de son bureau.

« Quand ce fut fait, et que l'avis eut été inséré pour la vingtième fois dans le Times sans obtenir la moindre réponse, je m'abandonnai au désespoir au sujet de Margaret. Elle n'avait pas lu mon avis, pensais-je, car elle n'eût pas eu le cœur assez dur pour n'y pas répondre. Elle n'avait pas vu cet avis, non plus que le premier, et elle ne verrait sans doute pas les autres que je pourrais faire passer par la même voie. J'avais des raisons pour savoir qu'elle était ou qu'elle avait été en Angleterre, car elle n'eût pas confié les diamants à des mains étrangères ; mais il n'était que trop vraisemblable qu'elle eût choisi la veille de son départ et de celui de son père pour quelque pays lointain, comme le moment le plus favorable pour me confier le précieux paquet,

« — Il faut qu'elle domine complètement son père, pensais-je, ou il n'eût pas consenti à abandonner un trésor pareil. Il est probable qu'il a retenu de quoi payer son passage et celui de Margaret pour l'Amérique, et ma bien-aimée est condamnée à se cacher dans quelque ville obscure des États-Unis, en compagnie de son misérable père, et elle est à tout jamais perdue pour moi.

« Je songeai avec une douleur indicible combien le monde était grand et avec quelle facilité une femme pouvait s'y cacher à tous les yeux.

« Je m'abandonnai au désespoir ; je ne pus me résigner, car ma vie était vide et désolée sans Margaret. J'essayai comme je pus de traîner mon fardeau et de revêtir un visage qui voilât les chagrins de mon cœur. Jusqu'au moment de la courte apparition

de Margaret par cette froide nuit d'hiver, j'avais caressé l'espoir, plus que l'espoir même, la conviction que nous serions réunis ; mais après cette nuit ma vieille foi dans un avenir heureux s'écroula, et l'idée que la fille de Wilmot avait quitté l'Angleterre se transforma petit à petit en certitude.

« Je ne la reverrais plus. Telle était mon idée maintenant. Il n'y aurait plus de soleil dans ma vie, et il ne me restait plus qu'à me résigner au calme d'une existence dans laquelle les tranquilles devoirs de la carrière d'un homme d'affaires laissaient bien peu de place au chagrin stérile et aux lamentations. Mon chagrin faisait partie de mon existence, mais ceux-là mêmes qui me connaissaient le mieux étaient inhabiles à sonder la profondeur de ce chagrin. Pour eux j'étais uniquement un homme sérieux, sérieusement adonné aux détails ingrats du monde des affaires.

« Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis la froide nuit d'hiver pendant laquelle on m'avait remis la boîte de diamants ; dix-huit mois si lents et si calmes, que je commençais à me sentir un vieillard, plus âgé que beaucoup de vieillards, en ce sens que j'avais survécu au naufrage du brillant espoir qui me rendait la vie chère. On était au milieu de l'été et le salon de la maison de Saint-Gundolph Lane, dans lequel je travaillais en vertu de ma nouvelle position, semblait particulièrement chaud, lourd, poudreux et désagréable. Le travail que j'avais à faire et qui était très-long et très-pénible m'indisposa, et je fus sommé, sous peine d'affreux accidents dont me menaça solennellement le médecin favori de ma mère, de prendre quelques jours de repos.

« J'obéis fort à regret, car, si étouffante que fût l'atmosphère de Saint-Gundolph Lane, il valait mieux pour moi y rester, parce

que c'était là qu'avec l'aide du travail, ce puissant allié de l'homme, je réussissais à vaincre mon chagrin. Lorsque, couché sur un canapé dans le joli petit salon de ma mère, j'écoutais le joyeux babil des aiguilles à tricoter, je souffrais, car je songeais à ma vie dévastée.

« Je me soumis cependant à l'ordonnance des trois jours de congé, et le second jour, après deux heures de pénitence sur le canapé, je me levai, encore fatigué, mais décidé à chercher quelque occupation qui pût me permettre d'échapper à la monotonie de mes propres pensées.

« — Mère, dis-je, je vais passer dans ma chambre et mettre un peu d'ordre dans mes papiers.

« Ma bonne et indulgente mère me fit des observations. Je devais me reposer, disait-elle, et non pas me fatiguer à ranger des papiers ou à quelque occupation de ce genre, auxquelles on ne devait songer qu'aux heures de bureau ; mais je ne l'écoutai pas et je passai dans la petite chambre où il y avait des fleurs écloses et des oiseaux dans l'embrasure de la fenêtre.

« Cette chambre était une petite bonbonnière, demi-bibliothèque et demi-salle à manger, et c'était là que nous nous trouvions, ma mère et moi, le soir où l'on m'avait apporté les diamants.

« À l'un des côtés de la cheminée se trouvait la table à ouvrage de ma mère et à l'autre le bureau sur lequel j'écrivais les quelques lettres que je ne faisais pas à la maison de banque, vieux meuble garni de tiroirs de chaque côté, avec un vaste enfoncement au centre, et dessous une grande corbeille pleine de vieilles enveloppes et de fragments de lettres déchirées.

« Je roulai un fauteuil devant le bureau et je me mis à l'œuvre. C'était un long travail et qui impliquait force dépliage, classement et arrangement de paperasses qui ne valaient peut-être pas la peine que je prenais. Mais au moins mes mains étaient occupées, quoique mon esprit fût toujours absorbé dans sa vieille douleur.

« L'opération dura près de trois heures, car il y avait très-longtemps que je n'avais eu un jour de loisir, et l'accumulation de lettres, de billets et de reçus était vraiment formidable. Enfin, tout fut terminé, les lettres et les billets proprement attachés par petites liasses qui auraient fait honneur à une étude de notaire, et je me jetai dans mon fauteuil avec un soupir de soulagement.

« Mais tout n'était pas fini cependant, car je tirai la corbeille aux vieux papiers inutiles et j'en vidai le contenu sur le parquet afin de m'assurer qu'aucun papier de valeur ne s'y était glissé avant de les laisser balayer par la servante.

« J'entassai les fragments informes, les enveloppes souillées, les circulaires des commerçants de Clapham, et tous les débris accumulés depuis deux ans. Une poussière épaisse s'en échappa et m'aveugla presque.

« Oui, il y avait quelque chose d'important parmi ces papiers, il y avait au moins quelque chose que j'aurais considéré comme un sacrilège de laisser prendre par Molly, la servante, l'enveloppe de la boîte qui contenait les diamants ; l'enveloppe sur laquelle mon adresse avait été tracée par la main chérie de Margaret.

« Il est probable que j'avais laissé l'enveloppe sur la table lorsque j'avais reçu la boîte, et un des domestiques l'avait sans doute jetée dans la corbeille. Je ramassai la feuille de papier et la

pliai proprement. C'était peut-être une bien maigre relique pour un amant : mais il me restait si peu de choses de la femme qui aurait dû être mon épouse !

« Tout en pliant le papier, je regardai machinalement le timbre sec placé dans un angle. C'était une vieille feuille de papier à lettre de Bath, estampillée du nom du papetier qui l'avait vendue, Jakins, Kylmington, Kylmington ; oui, je me rappelais qu'il y avait dans le comté de Southampton une espèce de ville de bains, je crois, appelée Kylmington ! Et c'était là que le papier avait été acheté ! Alors Margaret avait habité cette petite ville.

« Cela était-il possible ? Était-il vraiment possible que dans cette feuille de papier j'eusse trouvé quelque chose qui m'aidât à découvrir la retraite de l'objet de mon amour ? Était-ce possible ? Cette nouvelle espérance me fit courir dans les veines un frisson d'énergie et de vitalité soudaine. Malade, épuisé, à bout de forces par un travail trop pénible ! Qui donc a osé dire cela ? J'étais plus robuste que ne le fut jamais Hercule.

« Je mis le papier plié dans la poche de côté de mon habit, et je pris le Bradshaw. Cher Bradshaw ! quel émouvant écrivain tu me parus ce jour-là ! Oui, Kylmington était bien dans le comté de Southampton, à trois heures et demie de Londres, y compris les délais de changement de voitures. Il y avait ce soir-là un train qui pouvait me conduire de Waterloo à Kylmington, un train qui partait de Londres à trois heures et demie.

« Je consultai ma montre. Il était deux heures et demie. Il ne me restait qu'une heure pour faire mes préparatifs et pour me faire conduire au chemin de fer. Je courus au salon où se trouvait encore ma mère, toujours assise et travaillant près de la fenêtre

ouverte. Elle tressaillit en me regardant, car mon nouvel espoir avait donné une étrange animation à mon regard.

« — Qu'avez-vous, Clément ? me dit-elle. Vous semblez aussi heureux que si vous aviez découvert un trésor dans vos papiers.

« — En effet, ma mère, je crois en avoir trouvé un. J'espère et je crois avoir trouvé un moyen de découvrir Margaret.

« — Serait-ce possible ?

« — J'ai trouvé le nom de la ville qu'elle habitait à l'époque où elle m'a remis les diamants. Je vais m'y rendre pour tâcher de recueillir de ses nouvelles. Je pars immédiatement. Ne soyez pas inquiète, chère mère ; ce voyage à Kylmington et l'espérance qui m'y conduit me feront plus de bien que toutes les drogues du pharmacien. Soyez encore cette fois la bonne et excellente mère que vous avez toujours été pour moi, et mettez-moi quelques chemises blanches dans mon sac de nuit. Je reviendrai sans doute demain, car mon congé n'est que de trois jours.

« Ma mère qui, de sa vie, ne m'avait rien refusé, ne fit pas d'opposition à mes désirs ce jour-là. Une voiture me transporta à la gare, et cinq minutes avant l'heure du départ j'étais sur le quai avec mon billet pour Kylmington dans ma poche. »

46

« L'horloge de l'église de Kylmington, qui est l'horloge la plus lente de toutes les horloges publiques de ma connaissance, de même que la ville de Kylmington était la ville la plus arriérée de

toutes celles que j'avais parcourues, cette horloge, dis-je, sonnait huit heures comme j'ouvrais la petite porte de bois du cimetière qui entourait l'église, et que je pénétrais sous une avenue de sycomores rabougris qui passaient pour la principale beauté de Kylmington.

« Il était huit heures vingt minutes d'après l'heure de Londres, et le soleil s'était couché laissant l'horizon inondé d'une ardente teinte jaune qui, insensiblement, se transformait en vif écarlate.

« Il y avait plus d'une heure et de demie que j'étais à Kylmington. J'avais pris quelques rafraîchissements au principal hôtel, vieille maison bizarre, ayant un aspect de ruine et dont les meubles passés de mode et les volets antiques causaient une mélancolie profonde. J'avais pris quelques rafraichissements, et aujourd'hui encore j'ignore complétement ce que je pris par cette belle soirée d'été, tant mon esprit était absorbé par ce séduisant espoir dont le charme croissait d'instant en instant. Je m'étais rendu à la boutique du papetier, qui portait encore sur ses fenêtres le nom à demi effacé de Jakins, quoique le dernier des Jakins eût depuis longtemps quitté Kylmington. J'étais allé à cette boutique et j'avais appris, d'une femme d'un certain âge, très-affable quoique un peu sérieuse, des nouvelles qui avaient transformé mon espoir en certitude.

« J'entrai en matière en demandant s'il y avait à Kylmington une dame qui donnât des leçons de musique et de chant.

« — Oui, me répondit le successeur de Jakins, il y a deux maîtresses de musique dans la ville : une M Carinda, qui enseigne à Grove House, c'est l'école des dames riches ; l'autre est M Wilson, dont les prix sont inférieurs à ceux de M Carinda. Cette

M Carinda, d'ailleurs, n'a d'étranger que le nom. M Wilson jouit d'une grande considération, ainsi que son père, excellent gentleman, assistant régulièrement chaque dimanche aux offices, et parfait modèle de convenances avec sa tête vénérable couverte de cheveux gris.

« Je tressaillis légèrement en entendant ces mots.

« — Est-ce que M Wilson demeure avec son père ? demandai-je.

« — Oui, me dit la femme. M Wilson a demeuré avec son père jusqu'au moment de la mort de celui-ci.

« — Il est donc mort, alors ?

« — Oui, M. Wilson est mort au mois de décembre dernier d'une espèce de maladie de langueur ; il s'est éteint pour ainsi dire insensiblement ; il a été soigné tendrement, jusqu'au dernier instant, par sa charmante fille. On disait qu'il avait été très-riche et qu'il avait été ruiné par de mauvaises spéculations, et que cette perte, lui pesant sur l'esprit, il était tombé dans une mélancolie profonde, et que jamais on ne le voyait sourire.

« En disant ces mots, la femme ouvrit un tiroir, et après avoir dérangé quelques papiers, elle en tira une carte, une carte tout éraillée, salie par les mouches, poudreuse, à laquelle un petit ruban bleu fané était encore fixé, une carte sur laquelle était écrit, de la main que je connaissais si bien, un avis portant que M Wilson, de l'Ermitage, donnerait des leçons de musique et de chant au prix d'une guinée par trimestre.

« Je voulais demander le portrait de la jeune maîtresse de piano, mais maintenant c'était inutile.

« M Wilson est la jeune dame que je désire voir, dis-je. Voulez-vous m'indiquer le chemin de l'Ermitage ? J'y passerai demain matin.

« La propriétaire de la maison Jakins, qui, à l'exemple de beaucoup d'excellentes femmes, se complaisait fort à faire des unions, sourit malicieusement.

« — Je sais un endroit où vous pouvez voir M Wilson sans courir jusqu'à l'Ermitage, dit-elle, et cela plus tôt que demain matin. Elle travaille sans relâche tout le jour, la pauvre chère enfant, mais tous les soirs, quand le temps est assez beau, elle va au cimetière. C'est la seule promenade que je lui aie vu faire depuis la mort de son père. Elle passe régulièrement devant ma fenêtre, à peu près à l'heure où je ferme la boutique, et de chez moi je la vois ouvrir la porte et entrer au cimetière. C'est une triste promenade à cette heure-ci de la soirée, quoique bien des gens disent qué c'est la plus jolie promenade de Kylmington.

« C'était à la suite de cette conversation que je me trouvais dans cette fameuse avenue de sycomores au moment où l'horloge de l'église de Kylmington sonnait huit heures.

« Le cimetière était carré, entouré de tous côtés par un mur de pierre très-bas, et au-delà, les prairies descendaient jusqu'à l'embouchure de la rivière qui se jetait dans la mer, située à quelque distance de Kylmington, mais dont la plage, dans le voisinage de la ville, avait un aspect sombre et mélancolique.

« Il n'y avait personne autre que moi dans le cimetière lorsque je quittai l'ombre de l'avenue et pénétrai au milieu des modestes pierres tumulaires autour desquelles l'herbe croissait longue et épaisse.

« J'examinai les pierres les plus récentes et j'arrivai enfin à l'une d'elles qui se dissimulait dans un coin obscur, presque cachée par le mur d'enceinte.

« Sur cette modeste pierre il n'y avait qu'une inscription très-courte, mais elle suffisait pour me dire quelles étaient les cendres qui reposaient à l'endroit où je me trouvais.

À LA MÉMOIRE DE
J. W.
MORT LE 19 DÉCEMBRE 1853.
SEIGNEUR ! PRENEZ PITIÉ D'UN PÉCHEUR !

« J'examinais encore cette courte inscription quand j'entendis le frôlement d'une robe de femme sur l'herbe, et me retournant soudainement j'aperçus mon adorée qui venait vers moi, très-pâle, très-réfléchie, mais ayant sur le visage une sorte de résignation angélique qui me la fit paraître plus jolie que jamais.

« Elle tressaillit à ma vue, mais elle ne s'évanouit pas. Seulement elle pâlit davantage et mit ses deux mains sur son cœur.

« Je l'obligeai à prendre mon bras et à s'appuyer dessus, et nous nous promenâmes le long du sentier étroit, causant jusqu'à ce que le dernier rayon du jour se fût effacé du ciel.

« Tout ce que je pus lui dire suffit à peine pour ébranler sa résolution, pour déraciner sa conviction que le crime de son père était une insurmontable barrière entre elle et moi. Mais quand je lui parlai de mon existence brisée, quand, dans l'ardeur de mon discours, elle put voir la preuve d'une constance que rien ne pouvait diminuer, je vis qu'elle faiblissait.

« — Clément, me dit-elle, je désire surtout vous voir heureux. Ma vie jusqu'à ce jour a été si malheureuse, que je tremble à l'idée de l'attacher à la vôtre. Avez-vous songé à la honte, Clément ? Que répondrez-vous à ceux qui vous demanderont le nom de votre femme ?

« — Je leur répondrai qu'elle n'a pas d'autre nom que celui qu'elle a bien voulu accepter de moi. Je leur dirai qu'elle est la plus noble et la plus charmante des femmes, et que son histoire est une histoire de vertu et de dévouement sans pareils.

« Le lendemain matin de bonne heure j'envoyai une dépêche télégraphique à ma mère, et dans l'après-midi l'excellente femme arrivait à Kylmington pour embrasser sa future fille. Nous nous assîmes dans le petit parloir de l'Ermitage, mélancolique habitation ayant vue sur la plage, et d'où l'on voyait une étendue de sable, de boue et d'eau stagnante dans des trous verdâtres. Margaret nous raconta l'histoire du repentir de son père.

« — Nul repentir ne fut plus sincère, Clément, dit-elle, car elle paraissait craindre que nous missions en doute la possibilité du repentir chez un criminel comme Wilmot. Mon pauvre père… mon père malheureux et persécuté !… oui, persécuté et lâchement sacrifié, Clément, il ne faut pas oublier cela. Vous ne devez pas oublier qu'il fut d'abord sacrifié, et bien cruellement par l'homme qu'il a tué. Quand nous arrivâmes ici, son esprit s'appesantissait là-dessus et il semblait envisager son action comme l'eût fait un sauvage ignorant dont la foi infernale lui eût enseigné à considérer cette action comme un acte de vengeance légitime. Insensiblement j'arrachai mon père à de semblables idées et je l'amenai à penser au temps où lui et M. Dunbar étaient jeunes tous les deux, liés par une sorte d'amitié, avant la création

des billets faux et avant les malheurs qui en furent la suite. Il songea à son vieux maître et le revit tel qu'il l'avait connu d'abord. Son cœur s'adoucit, et ce fut de cet instant que commença son repentir. Il regretta son action. Nulle parole ne saurait peindre son chagrin, Clément, et je souhaite que vous n'ayez pas comme je l'ai eu le spectacle des angoisses d'une âme coupable. Dieu est très-miséricordieux. Si mon père n'avait pas échappé au châtiment et s'il avait été pendu, il serait mort endurci et dans l'impénitence. Dieu a eu pitié de lui et lui a donné le temps de se repentir ! »

47

« Ma femme et moi nous sommes à Maudesley Abbey avec nos deux enfants, en visite chez sir Philip et lady Jocelyn qui se partagent entre le Rock et Maudesley quand ils sont dans le comté de Warwick. Lady Jocelyn s'est prise d'une grande affection pour ma femme dont elle ignore complètement la malheureuse histoire. C'est une charmante femme franche, généreuse, cœur d'or, aimée par tout le monde à vingt milles à la ronde et idolâtrée par son mari. Au moment où j'écris ces lignes je la vois assise sous le plus vieux et le plus majestueux des cèdres, tenant entre ses bras son baby de deux mois.

« Ma femme est assise à côté d'elle, et le jeune Philip Jocelyn, qui a quitté Eton pour les vacances d'été, court à cheval en tous sens sur la pelouse à la grande joie de mon fils et héritier âgé de cinq ans.

« Nous sommes très-heureux. L'œil le plus habile ne pourrait pas lire sur le frais visage de Margaret la triste histoire de ses premières années. Une nouvelle existence a commencé pour elle, comme femme et comme mère. Il lui reste peu de temps pour songer à ce douloureux passé, et aucun des domestiques de Maudesley Abbey qui servent la jeune mère ne se doute qu'il sert la fille du meurtrier de Dunbar, du faux maître du château.

« Nous sommes très-heureux. Le secret de l'histoire de ma femme est caché dans nos cœurs : sombre chapitre du roman de la vie, que personne ne lira sur terre. Le meurtre de Winchester est oublié parmi les autres affreux mystères qu'on ne résout jamais entièrement. Si l'on parle par hasard de Wilmot on dit qu'il est en Amérique : il y a même des gens qui vont plus loin, et qui affirment l'y avoir rencontré.

« Ma mère gouverne notre maison, et depuis cinq ans rien n'est venu troubler notre vie paisible. La jolie villa de Clapham retentit du bruit des voix d'enfants, du chant des oiseaux et des aboiements des terriers. Nous avons fait ajouter une aile à la maison, où sont logés les enfants, et, pour faire pendant, on a construit une serre sur le plan de celle qui orne la demeure de mon associé. Les demoiselles Balderby se sont éprises follement, pour dire comme elles, de ma femme et font souvent invasion en robes bleues ou violettes à volants, dans notre petit salon pour faire ce qu'elles appellent « un peu de musique. » Je me suis aperçu qu'un peu de musique est synonyme, pour les demoiselles Balderby, de beaucoup de bruit.

« Je préfère l'exécution de ma femme, quoiqu'elles soient assez aimables pour exécuter vingt grandes pages de Bach ou de Mendelssohn à mon intention, et je ne suis jamais si heureux que

lorsque nous sommes assis en tête-à-tête par une belle soirée d'été, dans notre salon obscur, et que nous causons tous deux pendant que les doigts exercés de Margaret courent doucement sur les touches d'ivoire. »

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Henry_Dunbar. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.